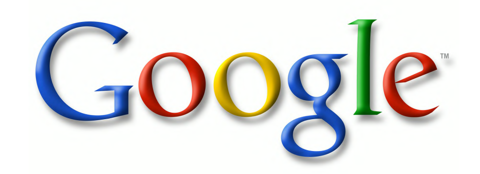
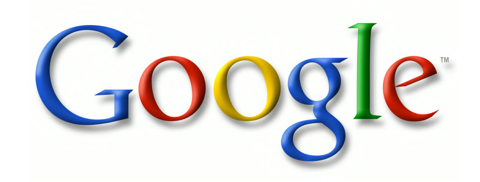

Google




SE TAIRE
PAIRE



HISTOIRE

DES

PEUPLES

ANCIENS ET MODERNES

LAGNY. — TYPOGRAPHIE DE VIALAT

HISTOIRE

DES

PEUPLES

ANCIENS ET MODERNES

PAR

CHAMPOLLION FIGEAC

BIBLIOTHÉCAIRE DU PALAIS DE FONTAINEBLEAU

ILLUSTRÉE DE QUARANTE PEINTURES A L'AQUARELLE



PARIS

MAGIATY ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, 22

MDCCCLVII

HISTOIRE
DES PEUPLES
ANCIENS ET MODERNES

ASIE ORIENTALE

PERSE



CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION. — Aperçus nouveaux sur les limites de l'Asie orientale. — État physique de l'Iran. — Ses quinze provinces. — Villes principales. — Ruines de Persépolis. — Palais et Tombeaux. — Phénomènes physiques. — Productions naturelles. — Dernières relations des voyageurs contemporains.

Le grand empire iranien ou la Perse, qui fut célèbre dès les premiers temps de l'histoire, éprouva de nombreuses vicissitudes et subit diverses influences extérieures durant sa longue existence: il en est résulté de grands changements dans les lieux, et beaucoup d'incertitudes dans les esprits relativement à ses limites naturelles ou politiques; celles-ci changèrent, en effet, selon que l'autorité des souverains s'étendit par des conquêtes, ou fut restreinte par des invasions. Au contraire, les limites naturelles, marquées par des traits physiques d'une expression puissante, de tous temps immuables, devaient circonscrire pour toujours le territoire que nous désignons ici par son nom primitif d'*Iran*. D'autre part,

des faits historiques, des traces manifestes d'anciennes institutions communes à toute cette contrée, établissent aussi un accord réel, pour la plus ancienne époque connue de l'histoire de l'Iran, entre ses limites naturelles et ses limites politiques.

Guidé par l'autorité d'un semblable accord, il nous a paru qu'on pouvait, avec quelque fondement, reconnaître pour les antiques limites de l'Iran : à l'est, le fleuve Indus qui se prolonge vers le nord jusqu'à l'Oxus; au nord, l'Oxus courant à l'ouest jusqu'à la rive orientale de la mer Caspienne, dont l'Aral n'était alors qu'une pointe à l'est; sur la rive occidentale de cette mer, l'Araxe et la branche du Taurus, nommée le mont Zagros, prolongée par les frontières de l'Assyrie jusqu'au golfe Persique; enfin, au sud, ce même golfe de l'océan Indien jusqu'aux embouchures de l'Indus.

Le pays actuel des Afghans, enfermé entre la rive droite de l'Indus et la chaîne de montagnes qui s'élèvent à l'ouest, a successivement appartenu à l'Inde et à l'Iran : mais cette circonstance temporaire ne constitue qu'un fait de peu d'importance relativement à la vaste contrée qui porta le nom d'Iran.

Cette contrée est située entre le 42e et le 69e degré de longitude orientale, et entre le 26e et le 39e degré de latitude; elle a aujourd'hui pour voisins: la Russie et le Turkestan au nord; à l'est, l'Indus et le Kaboul qui est sous la domination des Anglais; à l'ouest, les Turcs d'Asie; au sud, elle est ouverte à toute espèce d'invasion par le golfe Persique et la mer de l'Inde.

Le nom de *Perse* était celui de l'une des provinces de l'Iran; la domination temporaire des Persans avait fait donner le nom de Perse à tous les pays dont leurs rois firent la conquête pendant les temps moyens de la longue durée de cet empire. Dans les plus anciens documents connus de son histoire, la vaste contrée asiatique que nous décrivons, est nommée *Ėérienė* *, dont on a fait *Iran*, que les Grecs métamorphosèrent en *Ariane;* les *Iraniens* furent nommés par eux *Arianiens.*

* *Zend-Avesta.*

Ce nom d'*Ééриené* ou d'*Iran* a une origine incertaine. On a cependant voulu l'expliquer, en disant qu'un des plus anciens rois de cette contrée, nommé Féridoum, eut deux fils : *Tour*, qui fut l'aîné, et *Ir* ou *Iratz*, le second. A sa mort, Féridoum possédait, comme fruit de ses conquêtes, les pays au delà de l'Oxus qui forment aujourd'hui la Tartarie occidentale, et qui furent la Scythie des Grecs. Ce roi avait assigné à Tour ces régions septentrionales, sises sur la rive droite de l'Oxus, et donné à Ir ou Iratz, son autre fils, les possessions de la rive gauche. Des guerres sanglantes s'en suivirent, et, dès cette époque, les habitants des deux pays belligérants furent distingués en *Iraniens* et en *Touraniens;* les pays eux-mêmes prirent le nom d'Iran et de Touran. Il est certain, malgré cette tradition et d'après les plus anciens documents, que les deux pays séparés par l'Oxus furent connus sous ces deux dénominations, et sous celles d'Iran et d'Aniran *.

Ces notions générales sur la circonscription de l'Iran aux plus anciennes époques de son histoire, résultent à la fois de quelques monuments publics, des traditions les plus vraisemblables conservées par les écrivains nationaux, et des relations parfois plus anciennes des écrivains grecs.

Mais, c'est en laissant pour quelques moments ces relations anciennes et l'opinion de quelques écrivains modernes, très-recommandables d'ailleurs, et en profitant des fruits les plus précieux de la philologie contemporaine, que nous proposerons quelques vues nouvelles sur l'état primitif de l'Iran, et sur quelques opinions scientifiques qui, pour être généralement adoptées, ne semblent pas très-fondées, et ne doivent pas être moins contraires aux faits unanimement admis par la plus sage tradition.

Sans nous écarter de la réserve qui nous est commandée, nous exposerons simplement quelques doutes sur la valeur des démarcations géographiques et éthnographiques assignées, il est vrai, par une tacite convention, à l'Asie orientale et à l'Asie occidentale : le fleuve Indus est la limite naturelle de leur séparation;

* Inscriptions sassanides.

sur la rive gauche est l'Asie de l'Orient, et sur la droite l'Asie de l'Occident.

Cette détermination, si précise, porte à penser que sur les bords opposés du grand fleuve il exista deux civilisations, différentes par leur origine, par leurs institutions, par leur langue surtout; et, par l'effet de cette supposition, on a séparé ces deux contrées l'une de l'autre dans les théories géographiques, ainsi que dans les recherches sur leur origine et sur leurs annales, les unes et les autres étant supposées dissemblables. Ces conjectures ne nous paraissent point fondées. Quelques faits avérés, d'importants témoignages révèlent, au contraire, d'incontestables analogies, des ressemblances évidentes entre les éléments essentiels et nombreux de ces deux civilisations. Ce serait donc trop résolûment négliger ou dédaigner ces précieuses données, fondements certains de l'histoire de tous les temps, que de considérer ces deux civilisations séparées l'une de l'autre; d'en laisser une dans l'Orient, et de fixer l'autre dans l'Occident, celle-ci se trouvant par là violemment séparée de son berceau, et amalgamée confusément avec d'autres institutions d'une origine propre et différente, moins ancienne peut-être, mais qui, du moins, se manifesta par d'autres caractères. En n'admettant point ce raisonnement, ne se priverait-on pas de l'avantage de répandre, sur les temps incertains de l'histoire, quelques-unes de ces rares et vives clartés qui jaillissent de l'examen attentif et fructueux des éléments essentiels des antiques institutions humaines, contraintes, pour ainsi dire, par ces pressantes obsessions de la science, à déclarer leurs véritables origines?

Nous osons dire qu'il en est ainsi de l'Iran par rapport à l'Inde : et, en effet, qu'on explique, si on le peut, l'origine de la civilisation de l'Iran autrement que par celle de l'Inde, puisque, sans une seule contradiction, il est reconnu et partout professé que la langue de l'Iran, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, est une langue d'origine indienne, un dialecte du sanscrit, et d'autant plus sanscrit que, sous les noms chronologiques de zend de parsi, de pehlvi, et de persan moderne, ce dialecte est plus

ancien, plus près de son origine, plus pur d'influence étrangère.

Ce fait révèle à lui seul la source première de la société iranienne. Fille de l'Inde, elle ne cessa de communiquer avec elle : au nord et à l'ouest de ses frontières, l'Iran touchait à deux peuples totalement différents, les Tartares et les Assyriens, dont les langues, également étrangères à l'Iran et à l'Inde, avaient, l'une et l'autre, d'autres origines.

Au sud, l'Iran touchait à la mer, à l'est, à son berceau. Pourquoi donc démembrer la famille indienne par une ligne arbitraire de démarcation, et allier, contrairement à la nature des choses, une portion de cette famille, bien caractérisée, avec des étrangers occidentaux qu'elle n'a connus que par la guerre et par de longues et mutuelles hostilités? L'Iran nous semble donc devoir demeurer uni à l'Inde, afin de n'être pas séparé de son origine réelle.

La plus ancienne écriture de l'Iran ne fut-elle pas tracée, comme celle de l'Inde, de gauche à droite, quand les nations voisines à l'occident, les Arabes, les Hébreux et autres peuples la dirigeaient dans un sens contraire, usage qu'ils pratiquent encore de nos jours?

Une autre tradition, conservée jusqu'à notre temps, nous semble acquérir une consistance plus historique par les considérations que nous venons d'exposer. Pourquoi ne serait-il pas vrai, en effet, lorsque tant de traits d'origine indienne subsistent encore dans les débris de la civilisation primitive de l'Iran, qu'une dynastie indienne eût régné sur l'Iran dans ces mêmes temps primitifs? Que Mahabad, capitale de la Médie, eût été sa résidence royale, et qu'elle eût pris ou reçu de là sa qualification de dynastie mahabadienne? Comprend-on, sans l'influence puissante et durable d'une dynastie indienne, l'usage universel d'une langue indienne et de dialectes analogues, dans une contrée aussi vaste que l'était l'Iran?

Il faut donc reconnaître la filiation indienne de l'Iran et la rattacher géographiquement à l'Inde; la logique des faits l'autorise, l'intérêt de l'histoire paraît l'exiger : la véracité de cette tradition est fondée particulièrement sur la distinction des races et des fa-

milles de peuples : elle individualise ainsi plus sûrement les origines, les institutions civiles, les langues et les lieux.

Si donc la démarcation conventionnelle entre l'Asie orientale et l'Asie occidentale était appliquée aux limites mêmes de l'Iran à l'ouest, ainsi que nous l'avons indiqué, la vérité en tirerait quelque profit, l'érudition ethnographique quelque secours, et l'opinion contraire ne serait plus admise.

Par exemple, et pour les personnes qui tiennent à l'incertaine démarcation actuellement adoptée, la qualification de *langues sémitiques* donnée aux langues de l'Asie occidentale serait alors exacte : elle ne l'est pas, dans l'état actuel des limites assignées à cette partie ouest de l'Asie, car on y enferme l'Iran, et les langues de l'Iran ne sont pas et n'ont jamais pu être de la famille sémitique : c'est donc une anomalie ajoutée à une arbitraire attribution. Il y a des mots sémitiques dans les langues de l'Iran, disent quelques érudits (le mélange des peuples l'a voulu ainsi); mais ces mêmes érudits conviennent en même temps que le fond et les formes grammaticales de ces langues ne sont pas sémitiques; ils démontrent même l'origine indienne des idiomes de l'Iran, en reconnaissant : 1° qu'il y a d'intimes rapports entre le zend (la plus ancienne langue connue de l'Iran) et le sanscrit; 2° que tous les mots employés par le zend se trouvent dans le sanscrit, et 3° que le zend pourrait bien être le père du sanscrit *. Nous ne remonterons pas si loin, quoique les antiques souvenirs de l'Iran s'élèvent aussi haut dans l'ordre des temps que ceux de l'Inde. Moïse rattache également les habitants de l'Iran à la souche de Noé. Il nomme la Perse, *Paras*, nom assez semblable à celui de *Phars*, sous lequel cette contrée est connue. Ninus, disent d'autres traditions, fit le siége de Bactres, capitale de la Bactriane.

Ici, comme ailleurs, les origines et les premiers temps sont inconnus; mais, sans contredire de telles autorités, il nous

Adrien Balbi, et les savants orientalistes qu'il cite, p. 112 de son *Introduction à l'Atlas ethnographique du globe*. — Paris, 1826.

semble qu'en rattachant l'Iran tout entier à la souche indienne, on trouverait dans la nouvelle ligne de démarcation de l'Asie orientale étendue jusqu'aux limites occidentales de l'Iran un avantage qui nous paraît éminent pour les études historiques : celui de ramener, par l'application des mêmes considérations ethnographiques, l'Asie centrale à ses groupes originaires, à ses familles primitives et fécondes : la famille chinoise, la famille indienne et la famille arabe.

L'étude chronologique des idiomes de toutes ces contrées justifierait peut-être cette vue, si l'on voulait, sans préoccupations étrangères, tenir compte des faits, et surtout de l'action incessante du temps qui, pour les sociétés anciennes, pour leurs institutions, leurs idiomes, avait déjà, à la naissance de l'ère chrétienne, renouvelé le miracle de la tour de Babel, et l'a reproduit encore pour les sociétés modernes par le plus inextricable mélange d'hommes, d'idées et d'opinions.

Dans le chapitre de cet ouvrage relatif aux langues et à la littérature de l'Iran, nous rappellerons les faits principaux qui servent de base à nos considérations sur cet important sujet; mais nous donnerons d'abord une description sommaire de la vaste et intéressante contrée qui nous occupe, afin de faire suffisamment connaître son état physique et ses principales productions naturelles.

La vaste contrée nommee Iran s'étend, de l'ouest à l'est, du bassin du Tigre à celui de l'Indus. Ses hautes plaines font partie du plateau arméno-persique ou tauro-caucasien, qui s'étend aussi dans l'Asie Mineure orientale. Ces plaines sont très-élevées, l'abondance des neiges l'indique. Toutefois, les montagnes de la Perse, selon le voyageur français Olivier, semblent ne former aucune chaîne suivie, et n'avoir aucune direction déterminée : les anciens savaient, nous dit Quinte-Curce, que certaines montagnes de la Perse, après s'être soulevées brusquement au milieu de la plaine, s'aplanissaient tout à coup, formaient un véritable plateau, et paraissaient entassées au hasard les unes sur les autres. Celles des frontières septentrionales sont les plus élevées;

elles existent dans les provinces du Ghilan et du Mazanderan; on les estime situées de 1,000 à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer; le pic de Damawend, dans la chaîne des Alpons, s'élève de 2,400 à 2,600 mètres. Ces montagnes du Ghilan et du Mazanderan sont en partie calcaires et en partie granitiques; celles du Mékran, au sud, sont entièrement granitiques.

Le mont Zagros, désigné plus haut comme limite de l'Iran à l'ouest, se détache du Taurus; cette branche se dirige vers Ispahan; le Damawend en fait partie, et de son sommet l'œil embrasse une étendue de 288 kilomètres; le Bi-Sutoum, dans la même contrée, est célèbre par les sculptures et les inscriptions historiques, d'époques diverses, qui sont gravées sur ses flancs. Les monts Hetzerdara (les *mille montagnes*) forment, à l'est et à l'ouest, le bassin où se trouvent Schiraz, célébrée par les poëtes pour ses vins délicieux, et Persépolis, dont les ruines inexpliquées excitent la juste admiration des voyageurs et font le tourment des érudits. Dans le Damawend étaient les célèbres portes Caspiennes, où les monts Hetzerdara arrêtèrent un instant la fortune d'Alexandre le Grand, un corps de troupes persanes lui ayant disputé le passage difficile des portes de Suse ou de la Perside. Un autre passage, qui menait de la Perse à la Médie, était nommé le *grand escalier;* il était en effet taillé dans le roc en forme d'escalier. Cette partie du Taurus, dans son ensemble, se rapproche du golfe Persique au sud, et paraît se prolonger dans la Carmanie, pendant qu'une de ses ramifications se perd dans le désert, et que la chaîne principale se joint à celle qui sépare le Sedgestan du Mékran, qui est l'ancienne Dragiane de la Gédrosie ancienne.

Ces notions modernes sur les montagnes de l'Iran s'accordent assez avec celles que les géographes grecs avaient réunies; mais ces contrées de l'Asie ne sont point encore suffisamment connues: le zèle de nouveaux observateurs peut seul nous fixer à cet égard.

On trouve dans l'Iran un nombre considérable de déserts salins, tous d'une étendue immense. Le *grand désert salé*, qui sépare

le Khorassan de l'Irak-Adjémi, a 520 kilomètres de longueur sur 280 de largeur : il y en a d'autres dans le Kirman et dans le Mékran. La couche salée du grand désert, qui est cristallisée, n'a pas moins de 4 centimètres d'épaisseur.

Il y a aussi, dans l'Iran, des lacs salés; ils sont plus étendus que ceux de l'Afrique, où existent également des déserts salins; ces lacs de l'Iran n'ont point d'écoulements et sont salés quoiqu'ils reçoivent plusieurs rivières d'eau douce. On donne 80 kilomètres de tour au lac Bend-Émir; il s'y trouve plusieurs îles servant au pâturage des troupeaux; on n'y voit pas de poissons. En général, ces lacs salés portent les bateaux, mais leur profondeur ne va pas au delà de 6 à 7 mètres. Le nombre de ces lacs salés est, dit-on, de trente pour l'Iran. D'après les relations de voyage, le plus septentrional est celui d'Érivan, qui n'a guère que 100 kilomètres de circonférence.

Plus au sud, est le lac d'Ourmia, dont les eaux sont plus fortement salées; il est situé entre les plus hautes montagnes de l'Aderbïdjan et de l'Arménie. La crue des rivières qu'il reçoit fait élever quelquefois ses eaux de 10 mètres; au sud et au nord de ses bords, de vastes plages de coquilles annoncent qu'il eut autrefois une plus grande largeur.

C'est dans les montagnes voisines de ce lac qu'habitaient les *Assassins*, peuplade historique, nommée *Haschischins* dans la langue persane, et sur laquelle on a vraisemblablement réuni plus de merveilleux récits que de notions avérées : la profession supposée de cette peuplade, d'où aurait pris naissance le mot français *assassin*, ne pouvait manquer d'accréditer ces contes.

Le golfe Persique baigne une partie de l'Iran au sud, et le côté méridional de la longue mer Caspienne fait face à cette même contrée; la mer d'Aral est voisine de la Caspienne, à l'est : ce sont deux enfoncements dont les naturalistes et les physiciens ont expliqué la formation de diverses manières.

La mer Caspienne est la plus étendue de toutes les cavités observées sur le globe, comme la mer Morte, dans la Palestine, en est la plus profonde. Le sol de la mer Caspienne n'a pas moins

de 77,640 kilomètres carrés, et le niveau de ses eaux est à 24 mètres au-dessous de celui des eaux de la mer Noire.

C'est non loin de la mer Caspienne, vers l'est, que se trouve l'autre enfoncement appelé le lac ou mer d'Aral, qui a 5,120 kilomètres de surface; le niveau de ses eaux est plus élevé que celui de la mer Caspienne, mais les voyageurs l'ont estimé avec des différences de chiffres telles, que nous n'osons choisir entre ces appréciations; nous rappellerons donc seulement ici, comme un des plus remarquables phénomènes physiques de ces contrées éloignées, que le lac d'Aral fut jadis une portion de la mer Caspienne; que ses eaux sont également salées; que l'ancien lit d'union de ses eaux a été reconnu par les voyageurs russes; que les auteurs de l'antiquité indiquent, dans la mer Caspienne, l'embouchure de l'Oxus et celle de l'Iaxartes, qui se jettent aujourd'hui dans le lac d'Aral; enfin, que les collines de 40 à 50 mètres, qui s'élevaient sur le sol intermédiaire, n'auraient été que de petites îles de cette mer.

Les plus savants géologues et les physiciens ont observé, dans l'Asie entière, et dans le territoire de l'Iran particulièrement, des phénomènes variés dont ils ont cherché soigneusement, au flambeau de la science, à donner une explication satisfaisante. Ils ont vu dans ces lacs salés un témoignage de l'ancien séjour de la mer sur le sol de l'Asie occidentale; les Chinois conservent la tradition d'un *lac amer* entre le Tobol et l'Obi, et ce lac amer ainsi situé n'aurait formé, avec la Caspienne et l'Aral, qu'une seule mer.

Les pentes du sol sont aussi un élément de ces observations, et ces phénomènes, dont l'explication fait partie des plus savantes théories de la physique générale du globe, rappellent à l'esprit étonné les plus vastes œuvres de la nature; c'est-à-dire le soulèvement des montagnes, millionième enfantement de la terre, dont quelques contrées, s'élevant tout à coup sous nos yeux, nous rendent encore les témoins; et les enfoncements du sol, qui sont devenus des réservoirs salés et sans issue pour les eaux douces qui ne cessent de s'y perdre sans augmenter leur étendue, puisque

les Khirghis du voisinage assurent même que le lit du lac d'Aral continue de diminuer.

« L'empire de mon père, » disait Cyrus le jeune, deuxième fils du roi de Perse Darius Nothus, « est si grand, qu'on y meurt « de froid à l'une de ses extrémités, tandis qu'on y étouffe de « chaleur à l'extrémité opposée. » Cet état physique de l'ancienne Perse n'est point changé. La constance des caractères topographiques a assuré celle de ces divers climats. Sur les bords de la mer Caspienne, qui occupe comme le fond d'un vaste entonnoir, les chaleurs sont aussi fortes que dans les Indes occidentales; l'hiver y est très-doux, mais l'air y est chargé toute l'année d'une grande humidité. Dans les provinces du plateau central, depuis Candahar jusqu'à Ispahan, le froid et la chaleur sont également excessifs. Les montagnes environnantes sont chargées de neiges perpétuelles; les grands vents règnent du mois de mars à la fin de mai; mais du mois de juin à septembre, l'air est pur et rafraîchi par les brises des nuits, qui sont assez sereines pour pouvoir lire à la seule clarté des étoiles. L'air est généralement sec; le tonnerre et les éclairs y sont rares, mais la grêle y est fréquente et fait de grands ravages pendant le printemps. Plus au sud-est, dans le Farsistan (la Perse proprement dite), les saisons sont plus tempérées; plus au nord-ouest, les montagnes et les forêts entretiennent une température plus humide et plus égale.

Dans les provinces du sud, sur le golfe Persique, les vents brûlants suffoquent le voyageur. Les anciens rapportent qu'à Suse, l'ancienne capitale de la Susiane ou Kousistan, les habitants périssaient dans les rues lorsqu'ils s'exposaient à la violence de la chaleur.

Le Farsistan produit de très-beaux fruits, des raisins délicieux et d'excellent tabac; il fournit les roses aux grandes fabriques d'essence établies à Schiraz: la position de cette province explique sa belle température, si favorable à toutes les productions.

Néanmoins, l'ensemble de l'Iran offre peu de terres propres à la culture des grains; dans les lieux où ne sont pas de stériles rochers, on trouve une argile dure et sèche; des canaux bien faits

amélioreraient ce terrain, dont la vingtième partie est à peine en culture, mais ceux qui existent sont mal construits et mal entretenus. Le blé y est très-bon; on le sème dans les provinces du nord qui sont les mieux exposées; le riz y est fort estimé; on y trouve peu de millet et d'orge, et très-peu d'avoine; mais tous les fruits sont abondants, beaux et excellents; ceux d'Europe n'en semblent que les rejetons. La figue, la grenade, la mûre, l'amande, la pêche, sont de ce nombre.

La vigne est très-belle et très-vivace; les vins de Schiraz sont réservés pour le roi et pour la cour; ceux de l'Yezd et d'Ispahan sont également recommandables.

Tous les végétaux utiles croissent dans l'Iran: on y trouve le lin, le chanvre, le tabac, le sésame, le coton, le safran, la térébenthine, l'olivier, le lentisque, qui produit le mastic; les gommes, la noix de galle, l'olivier sauvage et l'olivier cultivé; le mûrier, qui nourrit le ver à soie; la manne, la rhubarbe, le pavot, qui donne l'opium.

Parmi les animaux employés et recherchés par l'industrie de l'homme, on trouve dans l'Iran le cheval, caractérisé par une belle taille, par une tête petite, des jambes délicates, le corps bien fait; il est doux, laborieux, vif et léger à la course; l'âne d'Europe, l'âne d'Arabie, qu'on dit adroit et intelligent; le zèbre, le chameau, la chèvre, rivale de celle du Tibet; une espèce de mouton dont la queue pèse environ quinze kilogrammes, et dont le bas s'élargit en forme de cœur; de nombreux troupeaux de brebis, et quelques porcs. Le pigeon et les perdrix, fort abondants, servent à la nourriture des hommes.

Les montagnes, les forêts et les déserts sont habités par les aigles, les vautours et autres oiseaux de proie; on y trouve divers genres de mammifères: le daim, l'antilope, le renard, le lièvre, le sanglier, l'ours, l'hyène, le chacal, le lion; une espèce de lion sans crinière vit dans le voisinage de l'Euphrate; le tigre, le léopard, la panthère et l'once. Le chat caspien (d'après Malte-Brun), plus grand que le daim, existe dans les environs de la mer Caspienne; une espèce d'écureuil porte le nom de la Perse;

l'onagre ou âne sauvage, se tient dans les déserts du centre; l'hyène et le chacal habitent aussi dans les provinces du centre.

Ces notions générales sur le climat et les productions de l'ancienne Perse, en indiquent les caractères physiques dominants, mais elles ne suffisent point pour faire connaître, dans les détails les plus intéressants seulement, l'immense ensemble de faits naturels ou historiques d'un si vaste et si célèbre empire : nous devons donc conduire rapidement le lecteur curieux à travers ses nombreuses provinces, également riches en cités célèbres, en magnifiques monuments et en illustres souvenirs.

L'Iran, dans ses limites précédemment indiquées, était divisé en quinze provinces, dont quelques-unes d'une grande étendue. Sous les rois de la race de Cyrus, ces limites furent portées par les conquêtes jusqu'aux extrémités occidentales de l'Asie, en Asie Mineure et dans les îles de la Méditerranée; mais, dans les temps postérieurs, surtout dans les temps modernes, les revers amenèrent de cruelles pertes. L'ancien Iran proprement dit a perdu, vers le nord et l'orient, les territoires qui forment aujourd'hui le royaume de Kaboul ou des Afghans, sur l'Indus; celui de Hérat ou Khorassan oriental, et celui de Béloutchistan ou Mékran. Au nord-ouest, les traités de 1828, en donnant l'Arménie et la Géorgie aux Russes, ont créé pour l'Iran des voisins incommodes par leur omnipotence dans ces climats, et par leur recherche assidue, à travers la Perse, d'un chemin praticable du Caucase russe au Caucase indien.

Les faits rappelés par les annales anciennes de l'Iran se passèrent sur son territoire; dans les limites qui ont été plus haut indiquées : les plus anciens chapitres de ces mêmes annales sont consignés dans le livre sacré des peuples de cet empire, le *Zend-Avesta*, qui fut l'immortel ouvrage d'un Zoroastre. En décrivant successivement les provinces iraniennes, nous nous proposons d'ajouter encore à l'intérêt de cette description, en rapprochant les noms modernes de quelques contrées et de quelques villes de l'Iran des noms que portent ces mêmes localités dans les livres de Zoroastre, déclarant toutefois que ces précieuses indications

sont tirées des manuscrits de feu Champollion le jeune, notre frère *.

Le *Zend-Avesta*, à propos de l'Iran, désigne quelques territoires qui lui furent limitrophes, tels que : la mer Caspienne, sous le nom de *Tchékouer-Daëti;* le Kaboul, ou *Vee-Kéranté;* l'Indoustan, *Hapte-Eando*, et Lahore, nommé *Orouan*.

Au nord-ouest de l'Iran, l'Aderbïdjan touchait aux limites de l'Arménie et de l'Assyrie. C'est une province montagneuse et froide, parsemée de vallées fertiles. On y trouve des mines de cuivre et de lapis-lazuli que les anciens Persans employèrent pour des bijoux de forme cylindrique et de dimensions très-variées, sur lesquels ils gravaient des sujets religieux et des inscriptions en caractères cunéiformes; ces cylindres étaient attachés à leurs colliers et tombaient sur leur poitrine : la science moderne a recueilli avec soin ces curieux monuments, et les a classés parmi les curiosités les plus rares réunies dans les cabinets d'antiquité, c'est-à-dire à côté des pierres gravées grecques ou romaines. Le géographe arabe, Abdarraschid-Yakouti, connaissait ces gisements de lapis dans l'Aderbïdjan.

Cette province porte dans le *Zend-Avesta* le nom d'*Athro-Patan*, qui s'est conservé dans les relations grecques; en *pehlvi*, langue plus moderne de la Perse, ce nom était écrit *Atoun-Padegaan*. Le nom perse d'Aderbïdjan lui a été conservé. Ces divers noms ont une signification analogue et veulent dire *pays du feu* : Strabon rattachait cette désignation aux éruptions volcaniques et aux tremblements de terre auxquels il croyait cette province fort sujette. On peut présumer, avec plus de vraisemblance, que cette dénomination était due au nombre considérable des *Atesch-Gâh*, ou temples du feu, existants dans cette contrée. Quelques-uns des plus célèbres de ces édifices religieux étaient situés, en effet, dans l'Aderbïdjan.

On cite dans cette province plusieurs villes remarquables; Tauris en était et en est encore la capitale : elle est indiquée

* Collection du Gouvernement.

comme la résidence de Kaïoumortz, un des plus anciens monarques de l'Iran. Ourniva, l'Ariéna de l'Avesta, était la capitale du Éériené-Vedjo, l'*Iran Pur*, peut-être par ce qu'Ariéna fut une ville sainte; Zoroastre y était né.

Les trois provinces qui portèrent les noms de Daghestan, Chirvan et Ghilan, et qui touchent, à l'ouest, à la mer Caspienne et à la frontière septentrionale de l'Iran, sont peu citées dans l'histoire. Dans le Daghestan se trouve la ville de Derbent, *porte fermée* : cette place forte était bâtie dans un étroit défilé vers cette frontière. Dans le Ghilan, le voisinage de la mer Caspienne donne de la vigueur aux forêts; le pays est fertile, riant, mais malsain; les rizières y abondent : les hommes ont les cheveux blonds et les yeux bleus; ils prétendent, d'après une ancienne tradition, que les mauvaises influences du climat sont sans effet sur les femmes, sur les mulets, et sur la volaille du pays. Ce pays produit beaucoup de soie et une si grande quantité de buis qu'on n'y mène jamais les chameaux, pour lesquels, au rapport des habitants, cet arbuste est un aliment dangereux. La ville de Recht a un port sur la mer Caspienne. On y voit les restes d'un très-beau palais; ces restes sont abandonnés, le fils du seigneur qui avait fait bâtir ce château étant mort assassiné, et les Persans ayant la coutume de laisser tomber en ruines les habitations dont les possesseurs ont fini leurs jours par une mort violente.

Les deux autres provinces, le Daghestan et le Chirvan, sont aujourd'hui sous la domination russe.

Le Mazanderan, à la suite du Chirvan, suit le contour méridional de la mer Caspienne; il est très-montagneux, et sa population fut longtemps indépendante. Conquise enfin, après de grands efforts renouvelés, l'expédition armée dont elle fut l'objet a été inscrite dans les fastes militaires de l'Iran par le plus célèbre de ses poëtes : il semble qu'on lit une des actions de l'*Iliade*. Ferdousi, dans sa grande épopée persane, nommée le *Shah-Naméh*, prétend savoir que le roi Manoudjehr chargea son fils Sam de la conquête du Mazanderan, et il décrit ainsi le retour du jeune héros victorieux en la présence du roi : « Lorsque le

« puissant monarque se fit voir, Sam se prosterna devant lui. « Manoudjehr se leva de son trône d'ivoire, et sa couronne étin- « cela du feu des rubis et des topazes. Tendant une main gra- « cieuse, il le fit asseoir à ses côtés : bientôt il lui demanda ce « qu'étaient devenus ces loups dévorants, affamés de carnage, « les barbares du Mazanderan. » Sam répondit : « Ils ne sont « plus! » Il fait ensuite le récit de cette expédition, et la peinture très-animée de la bataille décisive qui assura la possession du Mazanderan. Cette province porte, dans l'*Avesta*, le nom de Ehoum-Drouetam, *pays de montagnes*; il y a, en effet, beaucoup de montagnes dans cette contrée; elle produit aussi de l'huile, à l'exclusion de toutes les autres provinces de la Perse : ses orangers sont remarquables par leur grosseur; la canne à sucre y est cultivée; les habitants en recueillent le suc qui, faute de préparation, n'est qu'un sirop grossier ou une pâte épaisse. La principale ville, Balfrouch ou Balfroudi, a 80,000 habitants; c'est un grand bazar de commerce; il y a aussi plusieurs colléges. Le khan de la province réside à Sari. Aster-Abad est située dans un pays fort agréable, et possède 40,000 habitants. De longs et difficiles défilés du Mazanderan portent, dans les relations des Grecs, le nom de *portes Caspiennes*. Quand un voyageur de distinction entre dans un village, les habitants s'assemblent, plantent un arbre en son honneur, et lui donnent le spectacle d'une lutte. Un misérable village a remplacé la belle ville de Ferh-Abad, autrefois la résidence du schah Abbas le Grand, qui y mourut, en 1628 : les ruines de ses palais attestent encore toute son ancienne magnificence.

L'Irak-Adjémi fut l'ancienne Grande-Médie, une des plus étendues et des plus riches provinces de l'Iran. Elle doit son nom à Djem Schid, fils de Vivengham, ancien roi, nommé par les Grecs Achem-Ku. *Ad-jem* signifie *pays de Djem*, et n'est qu'un abrégé de *Var-Djem-Guerd*, pays peuplé par Djem, nom donné à cette même province dans le livre de Zoroastre.

La Médie étendit pendant longtemps sa domination sur l'Iran tout entier. C'est dans cette province que se trouve la ville de

Mahabad *, antique séjour de la dynastie hindoue qui régna sur l'Iran dès les temps les plus anciens, et qui en prit la qualification de *mahabadienne ;* c'est à elle que succéda la dynastie des Pischdadiens, et plus tard celles des rois d'origine mède, nommés *Achœménides* par les Grecs.

On trouve aussi dans la Médie la célèbre ville d'Hamadan, fondée par Djem-Schid, et nommée Ecbatane par les Grecs. Les murs de cette ville formaient sept enceintes, dont la plus intérieure contenait le palais du roi et ses trésors. Les créneaux de ces murs étaient peints de nuances variées, afin de leur donner un aspect agréable par l'harmonie des couleurs. La magnificence et les richesses d'Ecbatane surpassaient celles de toutes les autres villes. Le palais du roi avait 700 stades de circuit; on n'avait employé à sa construction que du cèdre ou du bois de cyprès, partout revêtu de lames d'argent ou d'or : les tuiles du toit étaient des plaques d'argent; Alexandre le Grand emporta toutes ces richesses. On dit que le prophète Daniel y bâtit une haute tour, qui servit plus tard de mausolée aux rois de Perse. C'est aussi à Ecbatane que Tobie, pendant sa captivité, épousa Sara. Alexandre passa deux fois dans cette ville, et y fit assassiner Parménion, un de ses généraux; son favori Éphestion y mourut, au retour de la campagne des Grecs dans l'Inde. Hamadan est encore une des belles et agréables villes de la Perse moderne; sa situation attirait pendant l'été les anciens rois; son sol est encore rempli en grande partie de jardins, de terres à grain et de pâturages.

Le mont Bagistan, ou *Bi-Sutoum*, est au sud-ouest d'Hamadan; il est connu des voyageurs et des historiens, par les sculptures et les inscriptions qui sont gravées sur ses escarpements : on les nomme *Tahk-ti-Roustem*, trône de Roustem. On a attribué ces sculptures à la célèbre reine Sémiramis. Elle fit unir et polir l'escarpement du rocher jusqu'à une certaine hauteur, dit l'histoire, et y fit sculpter son portrait, ainsi que celui de cent gardes de sa suite. Mais des recherches modernes ont démontré

* Géographie arabe de Yakouti.

la fausseté de cette tradition; il y a, en effet, de beaux monuments à Bi-Sutoum; nous ferons connaître leur époque, et nous donnerons leur explication dans l'histoire des rois, bien moins anciens que Sémiramis, qui firent graver ces sculptures sur le rocher de Bi-Sutoum.

Ispahan, capitale de la Perse moderne, appartenant à la Médie ancienne, se nommait Sipahan ou Aspahan, et ne fut d'abord, comme son nom l'indique, qu'un dépôt de cavalerie : les rois de Perse entretenaient dans la plaine de Nyse de nombreux haras, dont les chevaux portaient le nom du pays même qui les fournissait. La ville d'Ispahan est beaucoup déchue; Chardin, voyageur français qui la vit en l'année 1666, donnait 48 kilomètres de circuit à son enceinte, et lui supposait 6 à 700,000 habitants : aussi les Persans appellent-ils cette ville *Noussfi-Djehân*, qui signifie *moitié de l'univers*. Aujourd'hui la charrue laboure les anciens jardins de plaisance. On marche pendant trois heures dans de mauvais chemins qui ont été de très-belles rues; les marchés, couverts de voûtes éclairées, sont encore d'une grande magnificence. La place principale, la plus spacieuse de la terre, entourée d'un canal, bordée de belles maisons, est dominée par l'ancien palais des rois; les restes de cet édifice annoncent encore une somptueuse demeure. La mosquée royale est revêtue de marbre : son dôme et ses minarets sont couverts de porcelaines peintes; à l'intérieur, les bas-reliefs qui l'ornent sont rehaussés d'or. Il reste encore dans cette ville 20,000 maisons et 200,000 habitants; une grande avenue plantée d'arbres, bordée de jardins, ornée de canaux et de bassins, en est l'entrée principale : cette avenue a 3 kilomètres de longueur. La rivière de Zendeh roud la coupe en deux dans sa largeur. Des ponts permettent de passer d'une partie à l'autre de cette magnifique route, nommée *Tcharbag*, semblable à l'entrée de Versailles pour son ensemble.

L'habitation royale, qui s'élève au-dessus de la grande place d'Ispahan, n'est, comme notre Fontainebleau, qu'une assemblage de plusieurs palais; la résidence des rois de Perse, se composait

du palais des quarante colonnes, du palais de glaces, du pavillon de l'écurie et du séjour du bonheur, qui est destiné aux ambassadeurs étrangers. Mais le palais construit par l'ordre de Feth-Ali-Schah, en 1816, passe pour être le plus bel édifice d'Ispahan. Le bazar d'Abbas, dont la longueur est de 2 kilomètres, est une galerie qui reçoit le jour par des dômes. Parmi les colléges de cette capitale, il y a une véritable université, tant par le nombre des élèves que par celui des professeurs. La plaine où la ville est bâtie n'a pas moins de 80 kilomètres de longueur sur 48 de largeur : elle est des plus fertiles.

Kaschan est une ville de 30 à 40,000 âmes ; elle passe pour être infestée de scorpions. Elle fut fondée par Zobéide, femme de l'illustre Haroun-Al-Raschid ; ses édifices sont remarquables par l'élégance de leur architecture.

La coupole très-élevée de la mosquée d'une autre ville, celle de Koum, l'antique Choana, est entièrement dorée. On y voit un grand nombre de tombeaux de princes et de prétendus saints musulmans; ces tombeaux attirent chaque année plusieurs milliers de pèlerins; le plus vénéré est celui de Fatime, fille de l'iman Riza.

Téhéran fut la résidence des anciens souphis; elle est aussi celle des souverains actuels de la Perse. Elle a 130,000 habitants en hiver, et 40,000 seulement durant l'été, le reste allant s'établir pendant la même saison sous des tentes, dans la plaine de Sultanièh; le schah lui-même s'y fixe, sous une magnifique tente, et y passe la revue de ses troupes.

Les maisons de Téhéran sont en terre, comme celles de toute la Perse; le circuit des murs embrasse un grand espace vide. Selon les usages antiques de l'Orient, la ville est carrée, et une seconde enceinte, de même forme, renferme le palais du roi, édifice très-vaste et de la plus grande richesse : il occupe plus d'un quart de la superficie de la ville par ses constructions et ses jardins. On y entre par un pont-levis, et, dans la première cour, on voit une potence au haut de laquelle on expose les têtes des personnages de distinction qui sont pendus par ordre de l'autorité souveraine. La salle du trône est ouverte entièrement sur un côté, comme le

sont nos théâtres. Les murs sont peints en blanc, et ornés d'arabesques et d'inscriptions en or; le jour pénètre par des vitraux de couleur : le parquet tout entier est couvert par un seul tapis de Kachemire, plus beau qu'aucun châle de cette célèbre manufacture. Le trône est soutenu par quatre colonnes de marbre blanc, de 2 mètres 33 centimètres de hauteur, et au-dessus d'elles, quatre autres colonnes revêtues de plaques d'or et d'émail supportent le dais, étincelant de milliers de diamants, de rubis, de saphirs et d'émeraudes.

Le costume du roi est plus riche encore. Feu Amédée Jaubert, savant français, connu par ses honorables services dans la diplomatie orientale sous le règne de l'empereur Napoléon, et par son voyage au Thibet pour ramener en France les précieuses chèvres que le patriotisme de la famille Ternaux y a introduites, en faveur de notre industrie nationale, Amédée Jaubert, disons-nous, fut admis à l'audience du schah de Perse, à Téhéran, et a donné du costume de ce roi la description suivante :

« Un soleil, figuré par un grand nombre de gros diamants, brillait derrière le dos du schah (le roi), qui était assis, le dos appuyé sur un coussin de satin blanc, brodé en perles; il était vêtu d'une robe de même étoffe, sur laquelle retombait la longue barbe de ce prince (Feth-Ali-Schah). Des parements, formés par un tissu de perles, bordé de rubis et semé de roses ou de pierres de couleur, remontaient presque jusqu'aux coudes. Les épaules et la moitié du corps de la robe étaient couverts d'un tissu du même genre. Deux grands bracelets, de forme ronde, travaillés en pierres précieuses, ornaient la partie supérieure de chaque bras. Le diamant auquel les Persans donnent le nom de *Kouhi-Nour*, montagne de lumière, était enchâssé au milieu de l'un des bracelets, et celui qu'ils appellent *Deryai-Nour*, océan de lumière, embellissait l'autre... »

« Au lieu de turban, le schah portait une espèce de tiare, dont un lien de perles, semé de rubis et d'émeraudes, formait le rebord. Une aigrette en pierreries était placée sur le devant de cette coiffure, et surmontée de trois plumes de héron. Un collier,

composé de perles grosses comme des noisettes, les plus égales et de la plus belle eau qu'il soit possible de voir, croisait par devant sur le corps, et en faisait deux fois le tour. Un poignard enrichi de pierreries était passé dans un ceinturon orné de belles émeraudes, auquel était suspendu un sabre entièrement couvert de perles et de rubis. »

Un autre voyageur français visita attentivement la Perse, en 1845, joignant à l'ardeur des recherches, la connaissance de l'antique géographie de cette contrée, le talent de l'observation, la pratique des beaux-arts, et l'avantage de rendre en style attrayant ses impressions et ses découvertes; c'est M. Lottin de Laval qui, depuis, a visité d'autres régions du Levant, et a rapporté des inscriptions du mont Sinaï, des copies qui ont la valeur des originaux, étant le fruit d'un merveilleux procédé de moulage, qui est encore le secret du spirituel et courageux voyageur. — M. Lottin de Laval m'écrivait de Téhéran, au mois de juillet 1845, en ces termes :

« Le roi de Perse m'a fait faire de nombreux plans hydrographiques, et voudrait me charger de faire construire un barrage dans le mont Baktiaris; je me suis contenté de faire de grands plans, et un tableau de 2 mètres 80 centimètres, qui est la vue de Kerbela la sainte, en Arabie. »

Au mois de septembre suivant, M. Lottin ajoutait dans une nouvelle lettre : « J'arrive du voyage que j'ai entrepris, par ordre du roi de Perse, dans les contrées du Damawend et du Mazanderan, à l'effet d'établir le barrage qui doit amener les eaux du Lar à Téhéran. Durant ce voyage, je n'ai pas oublié les questions d'histoire et de géographie ancienne que les localités que je visitais pouvaient aider à éclaircir : il en est ainsi des portes Caspiennes, où, selon l'exact narrateur grec Arrien, Alexandre le Grand parvint avec son armée, dans une seule journée, en partant de la ville de Rhagès. Je suis revenu par la route de Khorassan; j'ai reconnu Rhagès, dans la ville moderne de Schah-Abdul-Hazin, qui occupe une faible partie de la ville antique; et me dirigeant vers le Damawend, j'ai franchi, en neuf heures, les

terribles défilés qui servent, depuis un temps immémorial, de communication aux Téhéranli et aux Mazanderaniens. Cette distance n'était pas trop considérable pour une journée de marche d'une armée poursuivant l'ennemi (Alexandre poursuivait Darius) avec le plus furieux acharnement.

« Comme je devais trouver un accès pour l'écoulement des eaux destinées au canal projeté, j'ai fouillé les ravins et les pics de cette vaste chaîne; j'en ai fait la carte à vol d'oiseau, pris la direction des routes au compas et à la boussole : je n'ai donc rien fait à la légère.

« Dès que j'aurai la permission de partir, je me dirigerai vers la mer Caspienne, et je chercherai, en passant dans l'Alamonth-Dagh, les ruines des châteaux du prince des Assassins (*suprà*, page 9). Je gagnerai ensuite Tauris, je remonterai le cours de l'Araxe pour chercher les restes de la ville d'Artaxala et de quelques autres; j'irai relever les nombreuses inscriptions du célèbre monastère d'Elchmiatzin, visiter Érivan, Tiflis, le nord-est du Caucase, et je reprendrai la route de la mer Noire, à travers l'Imérélie et la Mingrélie. »

Selon d'autres écrivains, la ville de Rhagès serait aujourd'hui Reï ; un magnifique palais du roi se nomme Takht-Katchar. Rhagès fut une des villes les plus considérables de l'Asie : elle est nommée dans l'histoire de Tobie; c'est là que demeurait Gabilus, à qui le *bon maître* (Tobie) avait prêté son argent. Elle donna le jour au célèbre calife Haroun-Al-Raschid, contemporain de Charlemagne, ainsi qu'à Al-Rhazès, médecin arabe fort renommé; elle fut détruite par Djengis-Khan.

Kaschan, Goumm et Quasbin (ou Kaswin) sont trois villes considérables de l'Adjem. Sultanièh n'offre que d'immenses ruines; mais sa citadelle, bâtie par Feth-Ali-Schah, est pour le roi la plus belle maison de plaisance : le souverain y passe une grande partie de l'été. Au quinzième siècle de notre ère, cette ville, aujourd'hui couverte d'herbes, était le vaste et riche entrepôt du commerce de l'Europe avec l'Inde.

Le Kousistan est séparé de l'Adjem et du Farsistan par les

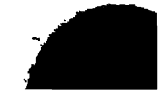
monts Paracho-Atra, les montagnes de Feu ou *El-Ahvas*. La capitale se nommait Schouster, que les Grecs appelèrent Suse et les Hébreux Schouschan ; d'où est venu le nom de Susiane, donné à la province dont Suse était la ville principale. Cette province reçut aussi le nom de Louristan et de Kousistan, renfermant les pays des anciens Uxii, des anciens Cossœi, célèbres par leurs brigandages, la Susiane proprement dite, et l'Élymaïde, vers les bouches de l'Euphrate.

Le Kousistan comprend toutes ces contrées ; ses montagnes sont peu élevées, la plus haute ne dépasse pas 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ces lieux, privés d'irrigation, ne sont pas fertiles. Ailleurs, les roseaux et les joncs abondent; ils remplacent le bois pour la construction et le chauffage. Les habitants sont un mélange de Persans, de chrétiens orientaux et d'Arabes.

D'après l'opinion des Grecs, le Kousistan ou Susiane appartenait naturellement à l'Assyrie ; mais les Iraniens s'en emparèrent, et ils l'ont conservé par le droit de la force. Schouster ou Suse fut la résidence des anciens rois d'Iran.

La province est traversée par le fleuve Eulœus, qui sort des montagnes, au sud de la Médie, se perd dans la terre, reparaît ensuite, se dirige obliquement vers le Tigre, mais se replie bientôt et se jette dans le golfe Persique par plusieurs embouchures. On suppose que ce fleuve est l'ancien *Choaspes*, dont l'eau était considérée comme délicieuse ; les rois de Perse n'en buvaient point d'autre, et Cyrus, marchant contre Babylone, faisait porter sur des chars un approvisionnement de cette eau enfermée dans des vases d'argent.

Suse, la capitale de la Susiane, fut une des villes les plus célèbres de l'antiquité. Le géographe grec Strabon assure qu'elle dut sa fondation à Tithon, mari de l'Aurore et père de Memnon, tué au siége de Troie. Il ne faut voir dans cette fable qu'une tradition qui donne à la ville de Suse une très-grande antiquité. Ses murs, comme ceux de Babylone et d'autres cités assyriennes, étaient construits de briques et de bitume; ils avaient près de 40 kilo-



mètres de parcours; la ville avait la forme d'un carré long, et sa citadelle portait le nom de Memnonium.

Depuis la fondation de l'empire persan par Cyrus, les rois de Perse passaient l'hiver à Suse; la chaleur de l'été y était si grande, que les serpents et les lézards qui s'échappaient dans les rues y étaient brûlés et tués par l'ardeur du climat. Le palais royal avait une grande magnificence; le trésor du monarque y était déposé, et lorsque Alexandre s'empara de cette ville, il y trouva 9,000 talents d'or monnayés avec 110 autres talents d'or et d'argent en lingots (en tout près d'un milliard de francs).

Il est fréquemment parlé de Suse dans la Bible, qui nomme cette ville *Schouschan*, mot qui signifie *lis;* il croissait, dit-on, beaucoup de ces plantes dans les environs. C'est à Suse que Daniel eut ses visions prophétiques, et que Néhémie, dans le siècle suivant, obtint d'Artaxercès Longue-Main, dont il était l'échanson, de reconstruire le temple de Jérusalem. Enfin, l'histoire si touchante de la belle Esther et de son oncle Mardochée se passa aussi dans le palais de Suze, vraisemblablement pendant le règne du même excellent roi Artaxercès Longue-Main, dont le nom persan *Ardcherchoua* est devenu l'*Ahschuerosch* du texte hébreu, et l'*Assuerus* du texte latin.

La Bible raconte donc que sous le règne d'Assuérus, dont l'empire s'étendait de l'Inde à l'Éthiopie et qui comprenait 127 provinces, ce roi puissant, voulant montrer ses richesses et sa gloire, réunit autour de lui, à Suse, dans un festin qui dura cent quatre-vingt jours, tous les princes et les puissants de la Médie et de la Perse, ainsi que les gouverneurs de ses provinces. Quand ce festin fut terminé, le roi voulut aussi que le peuple entier de Suse, grands et petits, fût réuni à un autre festin qui durerait sept jours, et qui serait donné, avec une magnificence royale, à l'entrée de son jardin et du bois qui avait été planté de la main des rois. On y avait élevé des tentes de couleur bleu céleste, blanche et hyacinthe, soutenues par des cordons de byssus écarlate, passés dans des anneaux d'ivoire et attachés à des colonnes de marbre. Des lits (siéges) d'or et d'argent étaient rangés sur un

pavé de porphyre et de marbre blanc, couvert de figures d'une admirable variété.

Les invités buvaient dans des vases d'or; les viandes étaient servies dans des plats tous différents de forme; les vins étaient abondants et délicieux. On ne forçait personne à boire, mais un officier du roi présidait à chaque table pour que chacun eût ce qu'il préférait.

La reine, nommée Vasthi, donna en même temps un grand festin aux femmes de Suse, dans le palais du roi.

A la fin de la fête populaire, c'est-à-dire au septième jour, le roi, échauffé par le vin qu'il avait bu avec excès, se trouva plus gai qu'à l'ordinaire. Il ordonna alors aux sept eunuques, ses officiers, d'aller chercher la reine; elle était très-belle, et le roi voulait la montrer, la tête ceinte du diadème, à tous ses peuples et aux grands de sa cour.

La reine refusa d'obéir; le roi fut transporté de fureur; il consulta ses sept principaux conseillers mèdes et perses, ceux qui voyaient toujours le visage du roi et qui s'asseyaient les premiers après lui : ils dirent que le refus de la reine avait offensé en même temps le roi, tous ses peuples et la cour; qu'elle avait donné un mauvais exemple à toutes les femmes des grands de la Médie et de la Perse, exemple qui pourrait porter les femmes à méconnaître les commandements de leurs maris. Le roi envoya un édit dans toutes les provinces, écrit en leurs diverses langues, afin que les maris eussent l'autorité dans leurs maisons, et il répudia la reine.

Les serviteurs et les officiers du roi cherchèrent dans le royaume toutes les filles belles et vierges, et les amenèrent à Suse, dans le palais des femmes, sous la garde de l'eunuque Égée. Celle qui plairait le plus au roi serait reine.

Ces filles devaient être présentées au roi chacune à son tour, selon leur rang. Elles se préparaient pendant une année à cette présentation : pendant six mois par une onction d'huile de myrrhe, et pendant les six autres mois par l'usage de parfums et d'aromates; on leur donnait toutes les parures qu'elles désiraient. Elles passaient de la chambre des femmes dans celle du roi; elles

femmes, enfants et vieillards, et pour dévaster tous leurs biens. Des courriers portèrent sur tous les points les ordres du roi; ces ordres furent affichés dans la ville de Suse. Le roi et Aman passaient leurs jours dans les festins, et les Juifs dans la consternation et l'effroi.

Mardochée, après avoir déchiré ses vêtements, se revêtit d'un sac, couvrit sa tête de cendres, jeta de grands cris au milieu de la place de la ville, et vint en se lamentant jusqu'à la porte du palais, où il n'était point permis d'entrer revêtu d'un sac. Esther fut informée par ses femmes de ce que faisait Mardochée, et lui envoya une robe qu'il refusa. Il lui fit savoir le projet d'Aman, la décision du roi, lui fit remettre une copie de l'édit, et lui demanda de préserver par sa protection la nation juive d'un anéantissement prochain.

Esther fit répondre à Mardochée que depuis trente jours elle n'avait pas été appelée auprès du roi, et qu'elle ne pouvait se présenter devant lui sans courir le risque de perdre la vie, tout le monde sachant bien que quiconque entrait dans la salle intérieure du roi, sans y être appelé par son ordre, était infailliblement mis à mort sur l'heure même, à moins que le roi n'étendît vers lui son sceptre d'or pour marque de sa clémence. Mais Mardochée insistant, Esther demanda aux Juifs un jeûne et des prières, promettant d'obéir à son oncle.

Trois jours après, revêtue des habits royaux, Esther se rendit dans la salle intérieure de l'appartement du roi, et s'arrêta en face de la chambre où il était sur son trône. Assuérus, en la voyant s'approcher, fut agréablement ému, étendit son sceptre d'or vers la reine et lui dit : « Que voulez-vous, reine Esther? que demandez-vous? Quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais. » La reine l'invita à un festin auquel elle convia aussi Aman. Après le festin où le roi but beaucoup de vin, il renouvela ses questions, et Esther lui demanda, comme une nouvelle grâce, d'assister, avec Aman, à un nouveau festin indiqué pour le lendemain. L'invitation fut gracieusement accueillie.

Aman, enorgueilli des invitations de la reine, rencontra Mardochée qui lui refusa toute marque de respect : indigné, le ministre tout-puissant fit dresser une potence haute de 50 coudées, résolu d'y faire attacher le Juif rebelle à son autorité.

Mais pendant la nuit, le roi ne pouvant dormir, se fit lire les annales des dernières années ; le souvenir du dévouement de Mardochée s'y trouvait consigné, et le roi apprit qu'il ne l'avait nullement récompensé. Aman fut appelé, et le roi lui demanda ce qu'il devait faire pour récompenser un homme qu'il désirait combler d'honneurs. Aman, se croyant l'objet de la question du roi, répondit que l'homme qu'on veut honorer ainsi doit être revêtu des habits royaux et monté sur un des chevaux dont le roi se sert ordinairement; que sa tête doit être ceinte du diadème royal; enfin, que le premier des princes et des grands de la cour doit tenir le cheval par les rênes, en marchant devant lui dans les rues de la ville, et criant : « C'est ainsi que sera honoré celui qu'il plaira au roi d'honorer. » Et le roi ordonna de faire pour Mardochée tout ce qui venait d'être indiqué : et Aman l'accomplit exactement, conduisant lui-même, sur la place de Suse, le cheval sur lequel était monté Mardochée en costume royal.

L'heure du nouveau festin étant venue, le roi, et Aman avec lui, vint pour boire et manger avec la reine. Dans la chaleur du vin, Assuérus renouvela encore ses questions à la reine. Esther répondit : « O roi! si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, je vous conjure de m'accorder ma propre vie et celle de mon peuple pour lequel j'implore votre clémence; car nous avons été livrés, moi et mon peuple, pour être égorgés et exterminés; plût à Dieu qu'on nous vendît du moins comme esclaves, ce mal serait supportable; mais nous avons un ennemi dont la cruauté retombe sur le roi même! » Et le roi demanda le nom de cet ennemi des Juifs; Esther désigna Aman : le roi furieux l'accusa de vouloir faire violence à la reine en sa présence et dans sa maison. Sur ces paroles redoutables, le sort d'Aman fut décidé : on couvrit son visage; un eunuque empressé dit au roi qu'il y avait dans la maison même

d'Aman une potence de 50 coudées préparée pour Mardochée, et le roi ordonna d'y pendre Aman sur l'heure.

Lorsqu'Esther était entrée dans le palais d'Assuérus, Mardochée lui avait recommandé de cacher son origine juive; les menaces d'Aman l'avaient obligée de la déclarer, et quand elle eut triomphé de son ennemi, la reine avoua que Mardochée était son oncle. Le roi reçut Mardochée, et lui remit l'anneau royal, marque de la toute-puissance. Esther lui donna l'intendance de sa maison; elle obtint successivement du roi la révocation de l'édit contre les Juifs, promulgué par Aman, et la permission d'écrire aux Juifs sous le sceau royal, afin de les rassurer. Tous les secrétaires et écrivains du roi furent appelés; il fut adressé aux Juifs, aux grands seigneurs, et aux juges des 127 provinces de l'empire, depuis les Indes jusqu'en Éthiopie, en diverses langues et en différentes écritures, des ordres nouveaux pour révoquer les ordres précédents, et les courriers durent faire grande diligence. Les mêmes ordres engageaient les Juifs à s'assembler en chaque ville, à se tenir prêts à tuer et à exterminer leurs ennemis, ainsi que leurs femmes et leurs enfants, à détruire toutes leurs maisons et à piller leurs dépouilles. L'édit fut aussi affiché dans Suse.

Mardochée sortit du palais du roi, et parut dans un grand éclat, portant une robe royale de couleur hyacinthe et blanche, une couronne d'or sur la tête, un manteau de soie et de pourpre.

Dans toutes les provinces le nouvel édit combla les Juifs d'une joie extraordinaire; ce n'étaient que festins et réjouissances. Le jour de leur destruction avait été fixé par le sort au 13 du mois d'adar; ils choisiraient ce même jour pour se venger de leurs ennemis. Les gouverneurs des provinces, les intendants, tous les hommes revêtus de quelque dignité, exaltaient la gloire des Juifs, par la crainte qu'ils avaient de Mardochée favori du roi, grand maître du palais, et qui avait beaucoup de pouvoir. Quand le jour désigné pour la vengeance fut venu, les Juifs, dans toutes les villes, les bourgs et les villages, voulant rendre à leurs ennemis le mal qu'ils s'étaient proposés de leur faire, en firent un grand car-

nage. Le premier jour ils en tuèrent 300 dans Suse ; et le roi demandant à Esther ce qu'elle désirait encore, la reine obtint du roi que le massacre fût continué le lendemain ; le roi, par un édit affiché dans Suse, ordonna que cela fût. En conséquence, les Juifs tuèrent encore 300 hommes, et pendirent les dix fils d'Aman. Le nombre total des ennemis égorgés s'éleva à 75,000 dans toutes les provinces; et comme on avait exercé la vengeance le 13 et le 14 d'adar, et qu'on s'était reposé le 15, ces deux jours, le 13 et le 14, furent déclarés jours de fête et de festin, jours de Phurim (*des sorts*), et une lettre de la reine Esther ordonna qu'ils fussent partout solennellement célébrés par des festins et des réjouissances, et ces jours ne doivent jamais s'effacer de la mémoire des hommes.

Dans cet abrégé du livre d'Esther, tel qu'il se trouve dans la Bible, traduction de la Vulgate, que saint Jérôme dit avoir tiré du texte hébreu, nous n'avons omis aucune des particularités du récit qui pouvaient répondre à l'intention qui nous a fait recueillir ici ces souvenirs : celle de mettre sous les yeux du lecteur le tableau le plus authentique et le plus détaillé sur l'état et les usages de la cour de Perse sous les Achæménides, car ce drame en action nous en enseigne plus sur ce sujet d'un si haut intérêt, que de très-longs récits historiques. L'autorité despotique orientale s'y montre dans toute sa nudité : l'étiquette du palais, le costume des grands personnages, l'influence des femmes, les coutumes publiques, s'il en peut exister avec un despotisme glouton, haineux et sensuel, se retrouvent dans cette lamentable histoire dont la ville de Suse fut le principal théâtre.

Deux autres villes furent des cités remarquables du Kousistan, ou ancienne Susiane ; Charax était au fond du golfe Persique, bâtie sur un tertre factice entre les embouchures du Tigre et de l'Eulée; plusieurs fois cette position fut minée par les eaux, et la reconstruction de cette ville devint indispensable. On dit qu'Alexandre la fonda et la nomma Alexandrie; qu'Antiochus Eupator, un de ses successeurs sur le trône de Syrie, la répara et lui donna son nom. On attribue une restauration semblable à un roi

arabe, nommé Spasinès. Denys le Périégète et Isidore, deux écrivains grecs, naquirent dans cette ville.

Elymaïs avait un temple célèbre, dédié à la déesse Nannée : Antiochus Épiphane, informé que ce temple renfermait un riche trésor, tenta de l'enlever; la population locale s'y opposa. C'est mal à propos qu'on a donné quelquefois à cette ville le nom de Persépolis, qui n'appartenait qu'à la capitale de l'ancienne Perside.

Cette dernière province portait le nom de Parsistan ou Farsistan; elle fut la plus riche et la plus belle de toutes celles de l'Iran. La température y est des plus agréables; la chaleur et le froid y sont modérés. Des fruits délicieux, des paysages agréables, un air doux et salubre distinguent le Parsistan de toutes les autres contrées situées entre l'Euphrate et l'Indus. Les plus aimables poëtes de ces pays appartiennent au Parsistan; Hafiz, Saady, Djami, passèrent leurs plus beaux jours au milieu des bosquets de roses qui couvrent la vallée de Schiraz et d'Istakhar, charmés par le chant non interrompu des rossignols : c'est là qu'ils composèrent leurs tendres et élégantes poésies. Hafiz disait dans son harmonieux langage :

« Déjà s'épanouit la rose : échanson, portez du vin, il faut encore une fois le verser au milieu des fleurs.

« Sous les ombrages frais de Schiraz, amis, videz vos coupes; la joie naît avec les roses.

« Pleins d'allégresse et d'une douce gaieté, volons comme le rossignol sous les bosquets de roses.

« Les fleurs brillent de tout leur éclat; ne pensez pas à l'avenir, amis, sous cet épais feuillage. »

Tous les voyageurs modernes dans l'ancienne Perse ont unanimement loué la beauté des sites et les agréments de son attrayant climat.

Une des plus grandes villes du monde, Istakhar, nommée *Persépolis* par quelques Grecs, fut la capitale de la Perse et de l'Iran entier réuni sous le sceptre des descendants de Cyrus; mais la fondation d'Istakhar fut antérieure à l'élévation de cette race; on en attribue l'origine à Kaïoumortz, le chef des Pischdadiens, qui

précédèrent de 1,000 ans les Achæménides, de la famille de Cyrus.

L'étendue de cette ville fut très-considérable; elle occupait une vaste plaine arrosée par l'Araxe, et ses édifices publics, magnifiques monuments, atteignaient jusqu'à la chaîne de montagnes qui en est voisine. Ces riches édifices ont disparu pour la plupart; leurs ruines témoignent encore de leur existence. Un seul palais s'y est en partie conservé, et ses magnifiques débris suffisent pour donner une haute idée de la puissance et du luxe des rois qui l'élevèrent.

Ce palais a environ 1,400 mètres de tour; la terrasse ou terre-plein artificiel sur lequel il est assis a plus de 145,000 mètres de superficie. Le mur d'enceinte est construit de granit bien poli; les pierres sont de dimensions surprenantes; celles de 12 à 16 mètres de longueur y sont communes.

On parvient au palais, à l'ouest, par deux magnifiques escaliers de cinquante-cinq marches chacun, larges de 7 mètres environ et de 13 centimètres de hauteur. Leur pente est si douce que les rois les montaient à cheval; les voyageurs modernes le font encore. Le palais s'ouvre par deux portiques de 16 mètres environ de hauteur; deux taureaux à tête humaine, de grandeur colossale, ornent l'entrée. On parvient par là au bas d'un second escalier semblable au premier, et qui se termine à un nouveau portique soutenu par soixante-dix colonnes de 26 mètres environ de hauteur, considérées comme des chefs-d'œuvre de maçonnerie. Le pavé du palais est formé de grandes dalles de granit, les appartements sont distribués sur les deux côtés de ce portique, quelques-uns précédés de nouveaux portiques, un entre autres composé de trente-six colonnes rangées en quinconce. La sculpture recouvre toutes les surfaces de tableaux historiques ou religieux, et l'on assure qu'on n'y compte pas moins de trois mille figures humaines de grandeur naturelle; tous ces tableaux sont accompagnés d'inscriptions en caractères cunéiformes (ayant la forme d'un coin), sur lesquelles nous reviendrons en donnant, dans un autre chapitre, la description de ces précieux tableaux historiques.

La fondation de ce palais est attribuée aux plus anciens temps

de la prospérité de Persépolis : on désigne son emplacement par le nom de *Chézar-Sout-oun* , les mille colonnes, et de *Tchehel-Miner*, les quarante colonnes.

Sur le flanc de la montagne voisine de ce palais, on voit d'autres sculptures non moins intéressantes : ce sont de grandes façades d'édifices à colonnes très-élevées, dont le fronton est orné de bas-reliefs, exécutés à même sur l'épaisseur du rocher. Au milieu de ce frontispice est figurée une porte qui donne entrée dans des chambres creusées également dans le roc et qu'on croit avoir servi de lieu de sépulture aux anciens rois de l'Iran. Plusieurs de ces façades se voient sur la même ligne; elles avaient sans doute la même destination. Des inscriptions en caractères cunéiformes annoncent leur antiquité.

Non loin de là, se trouvent d'autres inscriptions d'époques postérieures, en écriture sassanide ou en écriture arabe, même en grec, et celles-ci ont le grand mérite d'être bilingues, c'est-à-dire que le texte grec n'est que la traduction d'un texte oriental qui l'accompagne; nous verrons bientôt tout le parti que l'illustre Silvestre de Sacy tira de ces lignes grecques, pour découvrir l'alphabet des inscriptions et des médailles sassanides, et pour donner une explication historique de cette partie des antiquités d'Istakhar ou Persépolis. Il y a des inscriptions qui accompagnent aussi des tableaux historiques où les monarques persans du Bas-Empire ont célébré leurs victoires sur les Romains.

La population de Persépolis était en rapport avec l'étendue considérable de la ville. Le célèbre poëte et historien Ferdoucy, déjà cité, dit, dans son langage poétique, que Darius ayant appris l'approche d'Alexandre, sortit de Persépolis avec un si grand nombre de guerriers, que la poussière de leurs pas obscurcissait la lumière du soleil. Il est certain que le Conquérant macédonien eut beaucoup à souffrir des nombreux corps de gardes persans placés sur les hauteurs des montagnes qui forment une gorge de 16 kilomètres de long, sur 2,000 mètres de large, conduisant à Persépolis; et afin de venger huit cents Grecs prisonniers de guerre, horriblement mutilés par les Persans, Alexandre, après avoir

enlevé la ville d'assaut, la livra au pillage, non sans en faire massacrer tous les habitants mâles. Les soldats firent un riche butin; Alexandre ne se réserva que le trésor royal, où il trouva pour 360 millions d'or. Alexandre ajouta par sa démence à toutes ces calamités : ivre de vin et de débauches, il donna à une courtisane, à la suite d'une orgie, l'horrible plaisir d'incendier le palais de Persépolis! Les ruines qui subsistent encore seront des témoins éternellement accusateurs de la fureur insensée du conquérant. Heureusement pour sa renommée, d'autres relations attribuent aux Arabes du huitième siècle de notre ère une partie de ces destructions. Les ruines de Persépolis occupent encore une étendue de plus de 32 kilomètres. Dans le voisinage se trouve un édifice qu'on dit être le tombeau de la mère de Salomon; d'autres disent, mais avec non moins d'incertitude, que ce monument en marbre blanc est le tombeau de Cyrus : nous donnerons bientôt de plus sûres indications.

Le tombeau de Cyrus était en effet à Pasargada, autre ville ancienne de la Perse; Alexandre le fit ouvrir par respect pour le grand roi, d'autres disent par cupidité. Un satrape fut accusé d'avoir devancé Alexandre, et le conquérant déçu fit mettre le satrape à mort. Il ne restait dans le tombeau de Cyrus qu'un bouclier, deux arcs et un cimeterre; ces objets désignent la sépulture d'un guerrier : le chef d'une dynastie puissante comme le fut celle de Cyrus, qui régna dans tout l'Orient, devait avoir reçu d'autres honneurs et de plus éclatantes funérailles, si l'on en juge par les monuments funèbres de ses successeurs.

On voit près des ruines de Pasargada celles d'un tombeau de style grec; on le nomme aussi le tombeau de Cyrus : cette dénomination ne saurait être justifiée.

C'est dans une autre ville du Farsistan, à Yezd, qu'habitent les Guèbres, ou adorateurs du feu. Les murs des jardins forment l'enceinte de la ville; une vingtaine de portes conduisent à des ruelles qui en sont les entrées. Cependant, cette ville est riche, et peuplée de 60,000 habitants; elle a quatre colléges, vingt mosquées, vingt-quatre caravansérails, 50,000 chameaux, et fait

un grand commerce de soie, de coton et de tapis : le canton est aussi très-peuplé, mais les sables mobiles ont détruit quelques quartiers de cette grande cité. La vallée de Bast, à peu de distance de ce lieu, est une des plus ravissantes de la Perse.

La ville de Schiraz, où réside un prince du sang, a 30,000 habitants, des manufactures d'armes, de parfumerie et des tanneries.

Les ruines de la ville de Chapour sont remarquables par les sculptures dont elles sont encore décorées : nous en donnerons plus loin la description et l'époque.

L'eau de rose la plus renommée de la Perse est fabriquée à Firouz-Abad, qu'on dit être l'ancienne Cyropolis. Le palais des rois sassanides est dans le voisinage; on y voit aussi les restes d'un temple des Guèbres.

Une autre ville de Yezd-Khâst a donné lieu à ce proverbe: « Manger du pain de Yezd-Khâst, boire du vin de Schiraz, auprès « d'une fille de Yezd, c'est la suprême félicité. »

Darab, autre ville de 9 à 10,000 âmes, passe pour occuper l'emplacement de l'antique Pasargada, où était le tombeau de Cyrus.

Les forêts du Farsistan sont magnifiques. Les chênes, les bouleaux, les cyprès, les lentisques, ornent les montagnes. Le grenadier, le platane, l'oranger, la vigne, enrichissent les plaines. Il y a aussi des déserts et des rochers stériles. Une grotte donne par ses fissures des gouttes de pétrole liquide, nommé *moum* dans le pays, et qu'on dit bonnes pour guérir toute sorte de blessures.

Bender-Bouchehr, à l'extrémité d'une presqu'île, qui a 15,000 habitants, est le port le plus fréquenté du golfe Persique : les Anglais y entretiennent une factorerie. Dans un moment funeste, la population de cette ville fut réduite par la peste à 1,500 individus.

Des trois îles du Farsistan, celle de Djésiré-Diraz a 15,000 habitants, gouvernés par un scheik dépendant de l'iman de Mascate, mais tributaire de la Perse. L'île d'Ormuz a 100 habitants et une garnison de 200 soldats de Mascate, pour la défendre

contre les pirates. C'est un rocher couvert de pierres salines, sans eau potable et sans végétation. Les Portugais, pendant leur domination dans l'Inde, entassaient sur ce rocher tous les trésors du commerce de l'Orient.

Dans les localités où la chaleur est très-élevée, les Persans se donnent de la fraîcheur en faisant construire sur leurs habitations des cheminées hautes et étroites, où le vent s'engouffre et se répand dans l'intérieur des appartements; ils les mettent aussi en communication avec des caves souterraines.

Beaucoup d'Arabes indépendants habitent la côte du golfe Persique; mais comme ils sont d'une secte musulmane différente de celle des Persans, il y a inimitié et guerre entre les deux populations. Il est difficile de contenir ces Arabes, armés de mousquets à mèches, de sabres et de boucliers. Ils font aussi la piraterie avec de frêles embarcations.

Le district de Kouré-i-Kobad est situé dans la partie occidentale du Farsistan; ce pays est resté longtemps inconnu; c'est là que se trouve la tribu Memeh-Sunni, qu'on croit être celle que Quinte-Curce nomme *Memaceni*, mot qui signifie *tribu de voleurs;* elle arrêta la marche d'Alexandre; aujourd'hui elle dévalise encore les caravanes et emmène les hommes et les mulets. C'est cette tribu qui enleva, dans la caravane du général Malcolm, les riches présents que le roi d'Angleterre envoyait au roi de Perse. Cette tribu de voleurs peut mettre sur pied dix à douze mille hommes.

Nébengan est une ville considérable, située près de la vallée de Chaab-Bévan, qui est un des quatre paradis terrestres des Persans. Baiza, autre ville, produit du raisin et des pommes d'un volume extraordinaire. Le pont de Evdjam, sur la frontière du Farsistan et du Kousistan, passe pour un chef-d'œuvre de l'architecture persane moderne.

Lar est la ville capitale du Laristan, district du Farsistan : son bazar est un des plus beaux de la Perse; sa population est de 15,000 habitants. Il y a des manufactures d'armes, et son territoire est des plus fertiles; les dattes y abondent. On n'y boit que

de l'eau de citerne dans laquelle vit un ver de la grosseur d'un chiron, insecte fort dangereux lorsqu'il se loge entre cuir et chair; pour se préserver de ce ver, on n'emploie cette eau qu'après l'avoir fait bouillir.

Le Kirman est une province autrefois célèbre par ses raisins, ses blés et ses mines. Sa capitale fut la ville de Sirdian, appelée aussi Kirman, comme la province entière. On y fabrique aujourd'hui de beaux châles en poil de chameau, et des tissus de poil de chèvres. Plusieurs pierres et des métaux y sont exploités. La *tuthie* ou oxyde de zinc est employée par les dames persanes pour teindre leurs sourcils, et donner ainsi plus de douceur et de langueur à leurs beaux yeux. L'essence de rose blanche de Kirman a de la réputation; l'abeille, le ver à soie y sont élevés avec succès.

La population de Sirdjan est estimée à 30,000 habitants.

A Khemda, ou Hemedan, les Juifs honorent le tombeau de la belle Esther et du sage Mardochée.

La partie maritime du Kirman est la Carmanie déserte des anciens; on la nomme aussi le Moghistan, *le pays des dattes.*

Le Kousistan fut toujours un pays peu fertile, à cause de ses montagnes et de ses déserts. Scheheristan en est le chef-lieu : on lui donne 12,000 habitants.

Le Khorassan, ou *Pays du Soleil,* produit en abondance toutes les choses nécessaires à la vie de l'homme. Les mines de pierreries y sont abondantes; ses chevaux sont les meilleurs de l'Iran entier. Des haras étaient établis dans les environs de la ville de Nisa, la *Nesae* de l'Avesta; c'est le haras de Ray (la *Raghan* du même livre) qui fournissait la remonte de la cavalerie. Deux villes principales existaient dans le Khorassan, Mérou et Harat; Mérou est situé dans une oasis du désert du Kharism; Nishabour a 15,000 habitants. Le Djioum (l'Oxus) sépare le Khorassan de la Tartarie. Les plus beaux tapis de Perse viennent du Khorassan. Quelques auteurs donnent à cette province 800 kilomètres dans un sens et 400 dans l'autre, correspondant à l'ancienne Parthie, à la Margiane et à une portion de l'Arie des anciens; sa population est évaluée à 1 million, et de plus 500,000 autres individus forment les tribus nomades.

Le nom de Bactriane signifie la contrée de l'Est : telle est en effet la position de cette province de l'empire de l'Iran. Sa ville principale porta le nom de Balkh (*Bakhdi* en zend), dont les Grecs ont tiré le nom de Bactres, qu'ils donnent à ce lieu célèbre. Il fut la résidence des rois, notamment de ceux de la race de Cyrus. Ils pensaient, par le choix de cette ville, être plus à portée de s'opposer aux projets et aux invasions des rois du Touran (la Tartarie), qui avaient des droits héréditaires sur le trône de l'Iran et étaient incessamment disposés à les faire valoir par les armes.

Depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours, la Bactriane n'a point cessé de perdre de son importance politique et commerciale. Depuis 1820 seulement, sa population a diminué de moitié, elle n'est plus que de 500,000 âmes. Cette province fait partie du Turkestan moderne; la soie qu'elle produit est fort belle.

Sa capitale, Balkh ou Bactres, est une des villes les plus célèbres du monde : elle rivalisa par sa splendeur avec Babylone et Ninive. On raconte que Ninus vint l'assiéger, accompagné du gouverneur de la Syrie. Ce siége traînant en longueur, le gouverneur appela auprès de lui sa femme, la célèbre Sémiramis, dont les conseils, le courage et la beauté séduisirent Ninus, qui forma dès ce moment le projet de l'épouser : le gouverneur se pendit de désespoir, et sa veuve, devenue libre, épousa le roi et lui succéda sur le trône d'Assyrie, qu'elle occupa avec un grand éclat. Cambyse, fils de Cyrus, embellit la ville de Balkh et l'habita longtemps. C'est à Bactres, que fut inaugurée la nouvelle religion de l'Iran, fondée par Zoroastre, sous le règne de Darius Hystaspe, qui fit élever plusieurs atesch-gah, ou temples de feu. Le principal reçut le nom de *Névrouze*, nouveau printemps, à cause de l'élégance de ses décorations.

Les Orientaux considèrent Bactres comme la plus ancienne ville du monde. Située sur une éminence, au milieu d'une plaine fertile, grande, fortifiée, défendue par un château, elle ne conserve que de faibles restes de son ancien état. Sa population est portée de 8 à 10,000 habitants.

Après Bactres les villes principales de la Bactriane furent Vaseh-Kerd, vers les limites nord-est, et Badakchan, aujourd'hui capitale d'un khanat; les torrents de son voisinage roulent de l'or, de l'argent et même des rubis. Selon le géographe arabe Ibn-Haükal, ce canton possédait l'espèce de chevrotain (*moschus-moschiferus*) qui donne le musc; il touche aux sources de l'Oxus, qui sépare la Bakhtriane de la Sogdiane, voisine du pays des Scythes nomades.

Au sud de la Bactriane était le Sedjestan, dont la ville principale fut Zarend, dans le pays de Dranges. C'est du Sedjestan qu'était originaire une famille de héros qui rendit aux rois de Perse les plus signalés services, et le plus célèbre de ces héros fut Roustoum ou Roustem, dont le nom se retrouve encore dans tous les contes persans anciens et modernes. Roustam fut un des ancêtres de Cyrus, qui assigna pour partage à cette famille de Roustam la partie orientale du Sedjestan, appelée Sistan, les royaumes de Khneanté et Vee-Keranté, nommés aujourd'hui Candahar et Kaboul.

Le Mékran se confond avec l'ancienne Gédrosie des Grecs; la capitale du Mékran, sur l'océan Indien, fut Tiiz, nommée aussi *Tisa* et *Tiza*. On voit dans la montagne voisine des grottes qu'on dit avoir été creusées par les Hindous, selon la coutume de leur pays. Cette contrée sablonneuse fut toujours funeste aux armées envahissantes; celles de Sémiramis, de Cyrus et d'Alexandre y souffrirent beaucoup du défaut de vivres et d'eau. On donne au Mékran plus de 400 kilomètres de largeur du nord au sud et 800 de longueur. Les villages ne sont que des réunions de cabanes couvertes de paille. Un hakein, à la tête de quatre à cinq cents Arabes, réside à Kedgé, l'ancienne *Chodda;* un géographe turc donne à cette ville l'étendue d'Alep. Dans une autre ville, à Kellégan, les maisons sont de deux à trois étages; mais les habitants n'y parviennent qu'au moyen d'échelles qu'ils retirent à l'intérieur, afin de n'être pas surpris par les voleurs ou les pillards.

Les habitants du Mékran sont de petite taille, grêles, et fort adonnés à l'usage du jus fermenté de dattes. Les femmes y vivent

sans aucun frein : aucun effort n'a pu leur inspirer le respect d'elles-mêmes.

En résumant le tableau descriptif que nous venons d'esquisser, on voit, par les données géographiques et historiques, combien le sol et les souvenirs de la Perse fournissent de notions diverses, et celles qui concernent son histoire ne sont pas moins variées que les aspects divers de son climat. Il ne peut en être autrement lorsqu'il s'agit d'une vaste contrée dont la civilisation remonte aux premiers temps, et qui, tour à tour libre, conquérante ou soumise, a subi toutes les conditions de ces états successifs. A la réunion de l'Iran tout entier sous le sceptre de Cyrus, on donnait à ce premier empire 128 myriamètres de surface; après toutes les conquêtes de ses descendants, quand Darius Hystaspe régna, ce nombre fut quadruplé; mais ce vaste empire était déjà réduit de moitié à l'avénement des Sassanides. Les Sofis la relevèrent et l'étendirent jusqu'à 320 myriamètres; le royaume de Perse actuel est réduit à moins de la moitié du dernier nombre (126 myriamètres).

La population actuelle est estimée à 9,037,000 habitants, différents d'origine, de religion, de langage, et ainsi divisée: 7,225,000 Persans proprement dits, parlant la langue persane moderne; 550,000 Turcs, nation dominante dont les tribus sont partout répandues et parlent leur langue maternelle; 320,000 Arabes fixes ou nomades; 300,000 Kurdes; 250,000 Ghilakis, habitant la province de Ghilan; 200,000 Arméniens, habitant surtout dans les villes marchandes et usant de la langue arménienne; 25,000 Guèbres ou Parsis, suivant la religion de Zoroastre; 25,000 Juifs, répandus dans les villes de commerce; 12,000 Syriens ou Sabéens; 130,000 Béloutches. La langue persane est celle du gouvernement; celle-ci et l'arabe sont les seules langues employées dans la littérature moderne de la Perse, l'arabe étant d'ailleurs la langue liturgique de tous les Musulmans; les Guèbres y emploient le parsi, les Juifs l'hebreu.

L'islamisme, ou religion de Mahomet, domine sur tous les autres cultes. Le christianisme est professé par les Arméniens et les Nes-

toriens; le magisme par les Guèbres; le sabéisme est un informe mélange de ces trois autres croyances.

Le royaume actuel de Perse, démembrement de trois grands empires successifs, est divisé en douze provinces, dont les limites sont variables, et qui se subdivisent en districts. Leurs dénominations sont tirées des lieux où résident les fonctionnaires supérieurs. Les noms des anciennes divisions sont presque tous conservés dans les nouvelles.

En 1747, à la mort du célèbre Nadir, ses vastes possessions formèrent deux royaumes indépendants : celui de l'Iran ou Perse occidentale, et celui de Kaboul ou Perse orientale. Mais en 1797 et en 1812, le royaume de l'Iran fut démembré et réduit par la Russie à ce qu'il est aujourd'hui. La Perse orientale fut également dissoute par les guerres intestines et produisit, sous des conditions variables, les royaumes de Candahar, de Kaboul, et ces populations guerrières qui, sous les noms d'Afghans, de Seiks, de Béloutches, se disputent le sol et le défendent quelquefois contre les invasions de l'Europe.

Surveillées sur leurs extrémités opposées avec une mutuelle défiance et une égale activité par les Russes et par les Anglais, ces vastes et riches contrées ne perdront point encore de longtemps leur importance historique, politique, commerciale et maritime; elles seront le théâtre de nouvelles guerres, qui décideront des plus grands intérêts du monde : l'Angleterre et la Russie s'y rencontreront en armes infailliblement; une inextinguible rivalité les y entraînera, et la Perse succombera sous le poids de ces luttes colossales. On a vu dans notre précis historique sur l'Inde comment la France de Napoléon avait deux fois résolu de prendre part à cette merveilleuse mêlée : un jour, c'était l'armée d'Égypte qui voulait traverser la Perse pour aller camper au delà de l'Indus; un autre jour, c'était Napoléon et le tzar abordant ensemble dans la Perse par la mer Caspienne. Les Russes seuls passeront entre la Caspienne et l'Aral : déjà ils ont jalonné la route par leurs conquêtes armées et par leurs habiles voyageurs.

CHAPITRE DEUXIÈME

Population de l'Iran, son origine et sa marche. — Traditions. — Monuments. — Usages. — Harems ancien et moderne. — Luxe. — Coutumes. — Costumes et cérémonies. — Tribus nomades. — Tribus arabes.

Les vues que nous avons exposées dans le premier chapitre de cet ouvrage, concernant les origines de la civilisation de l'Iran, ont déjà préparé le lecteur aux résultats que nous allons lui présenter, d'après les opinions les plus recommandables, sur l'origine et le développement de la population de cette vaste contrée.

Il est peu de pays où un tel sujet soit entouré d'aussi grandes difficultés : l'antique Asie fut si puissante, les grands empires qui s'y formèrent, dès ses plus anciens temps, furent si étendus, et leur formation fut l'effet de la soumission et de l'agglomération d'un si grand nombre de peuplades jusque-là isolées et indépendantes ; enfin l'action mutuelle de ces peuplades d'abord, de ces empires ensuite, dans les directions les plus opposées, produisirent un tel mélange de familles, d'idées et de langues, que, dans son état très-ancien, avant même que l'Europe ajoutât des nouveautés à ce vaste laboratoire de formation et de progrès, la connaissance intime de ce mélange, la distinction de ses éléments, aurait été déjà d'une rare difficulté : les siècles qui se sont écoulés depuis n'ont pu que la compliquer d'avantage.

Il en est à peu près de même de toutes les contrées du globe considérées dans leur arrangement actuel : à mesure que les États avancent dans la vie et que les idées se répandent et se développent, les types caractéristiques se multiplient par de nouvelles inventions dans les plus importantes institutions; les systèmes de gouvernement diffèrent les uns des autres par des principes fondamentaux d'abord, et successivement par des modifications légèrement nuancées de ces mêmes principes; les religions, par leurs dogmes, leurs cultes, et les formes infinies du même dogme, selon les lumières de l'esprit ou de la conscience; les langues enfin, en enfantant un nombre toujours trop grand de dialectes, qui sont analogues sans être semblables, et qui, se particularisant dans la province, le canton, le village, s'individualisent à leur tour comme une famille d'hommes, et présentent à l'observateur les mêmes difficultés pour rattacher avec certitude l'individu à sa race.

Malgré tant de confusion et les greffes aventureuses subies par les familles de la race humaine, quelques caractères évidents et tranchés subsistent néanmoins et guident sûrement l'observateur dans l'art des classifications, dans la géographie anthropologique, si l'on peut dire ainsi, laquelle est des plus féconde en traits lumineux propres à éclairer les obscurités des origines humaines. On apprend, en ouvrant les yeux, qu'un nègre ne peut être ni de la race jaune, ni de la race blanche; on apprend aussi dès la première réflexion, qu'un culte polythéiste, n'appartient pas au dogme de l'unité de Dieu; et enfin, par quelques mots, par quelques formes, qu'une langue n'est pas de la famille chinoise, de la famille indienne ou de la famille tartare : et par l'effet d'un raisonnement inverse, mais fondé sur ces mêmes caractères, et par ces mêmes observations, on réussit à rattacher et cet homme, et ce culte, et cette langue à leur véritable souche.

Si nous procédons ainsi à l'égard de la vaste contrée de l'Asie que nous nommons l'Iran, circonscrite entre le Tigre et l'Indus de l'ouest à l'est, entre l'Oxus et la mer des Indes du nord au sud, nous pouvons dire que sa langue la plus ancienne est d'origine

ent le même

dans ses d

en est pas

de l'humanité.

ent,

èrent

naturelle les

s, les ca

caractère même

persane actuelle p

Les caractères de la

population des co

pées de tout

sémitique

anciens monuments conte

par les innombrables figures qu

chevaux

les caractéristiques des Persans les te

des temps modernes, on mémorisé a

les influences pr

populations de l'Iran au t mode

quoique

effacer, que dans

encore qu'une tr

en

institutrice, se distingue par

le même

, et sur de Persé-

ethnographique



indienne, que sa population, la plus ancienne aussi, eut le même berceau que sa langue, que celle-ci s'est conservée dans ses dialectes successifs jusqu'à nos jours, mais qu'il n'en est pas de même de sa population : placée sur la grande route de l'humanité, se déroulant par torrents et par nations de l'Orient en Occident, l'Iran dut subir l'influence de tous les types; ceux-ci y laissèrent leur empreinte, et les plus persistants y furent naturellement les plus effectifs. Par l'effet de ces mêmes accidents, les caractères physiques primitifs durent s'affaiblir, disparaître même par le laps des siècles, et ne laisser à la famille persane actuelle presque aucune marque de la nature indienne. Les caractères de la race actuelle, en effet, l'assimilent plutôt à la population des contrées voisines de l'Iran, vers l'Occident, occupées de tout temps par la race que nous nommerons arabe (ou sémitique si l'on aime mieux); et comme, par les plus anciens monuments connus de l'Iran, mèdes ou perses, et par les innombrables figures qui s'y voient, nous apprenons que la taille, la tournure, les traits du visage, les cheveux et la physionomie des hommes de ces monuments sont aussi les traits caractéristiques des Persans des temps postérieurs et même des temps modernes, on est autorisé à conclure que depuis longtemps les influences primitives indiennes sont effacées dans les populations de l'Iran ancien et moderne, et qu'il n'a subsisté des traces de ces influences sociales, quoique s'affaiblissant de siècle en siècle, mais sans s'effacer, que dans la langue de l'Iran, l'idiome actuel n'étant encore qu'une troisième ou quatrième formation de l'idiome indien primitif qui fut en usage dans l'Iran.

Ajoutons que cette population iranienne, qui n'a rien aujourd'hui de celle de l'Inde son institutrice, se distingue par une taille avantageuse, une tenue aisée, les cheveux noirs et longs, le front haut, le nez aquilin, les joues pleines, et la figure ovale : le bonnet conique qui couvre sa tête est encore le même dans les rues d'Ispahan, et sur les antiques sculptures de Persépolis.

Toutefois, on est embarrassé pour dénommer ethnographique-



eut le même
dans ses dia-
n'en est pas de
de l'humanité.
en Occident,
ceux-ci y laissèrent
naturellement les
accidents, les caractères
affaiblir, disparaître même par le
famille persane actuelle presque
. Les caractères de la race
la population des contrées
occupées de tout temps par la
sémitique si l'on aime
plus anciens monuments connus de
et par les remarquables figures qui s'y
aire, la société du
ques de ces monu-
les traits caractéristiques des Persans des temps
et même des autorisé à con-
depuis long indiennes
moderne,
quoique
dans la
troisième
qui fut en
figure
même
Perse-
géographique-





ment une famille asiatique de la race blanche, qu'on dit n'être ni indienne, ni arabe, ni tartare*, et qui n'est certainement pas chinoise : voudrait-on la nommer iranienne? nous adhérons à cette qualification purement géographique, toute réserve faite à l'égard des origines.

Deux savants allemands, MM. de Héeren et Rhode, ont proposé de la qualifier de branche médo-perse ou de branche zend; ce serait exprimer la même idée par d'autres mots, tirés l'un de l'histoire, et l'autre de l'idiome de cette même famille iranienne.

Mais l'Iran lui-même nous a laissé de précieuses traditions nationales, et elles sont conservées dans l'antique livre de sa constitution religieuse. Ce livre indique géographiquement les primitives stations de ces vieilles tribus s'avançant de l'est vers l'ouest, conduites par la protection du Dieu qu'elles adoraient **.

Ce Dieu les avait placées dans une contrée d'abondance et de délices, plus belle que le monde entier : c'était un paradis terrestre; il se nommait *Éérienè-Veedjo* : il était à l'orient de l'Iran***. Mais le mauvais principe, Ahriman, vint troubler cette félicité des hommes; il fit dans le fleuve de l'Éérienè la grande couleuvre de l'hiver, donnée par le Dew (malin esprit). Il y eut dès lors dans ce paradis un hiver de dix mois, et deux mois d'été; l'hiver fut extrêmement rude, au milieu d'Éérienè, et les hommes qui l'habitaient le quittèrent pour aller chercher une demeure plus douce, que le bon principe, Ormuzd, leur indiqua, et ce lieu fut la Sogdiane, qui abondait en troupeaux et en hommes.

Dans cette antique tradition religieuse, il y a aussi de l'histoire, et l'un des savants écrivains allemands que nous venons de citer, en a ingénieusement extrait cette donnée : que les populations iraniennes furent d'abord établies à l'est de la Sogdiane actuelle, située sur la rive droite de l'Oxus; que ces régions étaient alors un délicieux séjour; que leur température fut subitement changée par un cataclysme qui, personnifié dans Ahriman, enveloppa ces riches et agréables contrées d'un hiver perpétuel

* Héeren, tome Ier, page 418 de la trad. française. — ** *Zend-Avesta*, chap. I et II. — *** Héeren, tome Ier, page 423.



et de glaces éternelles; que la partie de cette première population, qui put échapper au fléau destructeur, se retira vers l'Oxus : et M. de Héeren, rattachant aussitôt cette tradition à l'ancien état naturel des contrées septentrionales voisines, où vivaient jadis les éléphants, les mammouths, les rhinocéros, le palmier, et tant d'autres êtres des régions méridionales, n'hésite pas à reconnaître, dans ce passage du *Zend-Avesta*, un écho d'un monde antérieur aux temps connus de tous les empires de l'Orient, et un souvenir d'une des dernières catastrophes qui changèrent la surface du globe*.

Mais ramenant ces hautes considérations et les faits conservés par le livre religieux de l'Iran aux limites de notre sujet, nous y apprenons qu'en sortant de leur première demeure les Iraniens s'établirent dans la Sogdiane; qu'ils occupèrent ensuite Mooré (Mérou dans le Khorassan), Bakhdi (Balkh), et reprenant leur route vers l'ouest, Nesae ou Nisa du Khorassan; vers le sud-ouest, Karôïon (Hérat); ensuite se dispersant dans plusieurs directions, ils vinrent à Vee-Keranté (Kaboul), à Oroûan (dans le Pendjab), à Khneanté (au voisinage de Candahar), à Hérékheeti, au sud-est de Candahar; ils occupèrent également Heetomeanté, qu'on place dans le Sistan ; Raghan, non loin de Mahab; Tchakhré, non loin de Tchark du Khorassan; Verené, dans le Kirman; Hapte-Eando qui est l'Inde; la grande Rengheïao, ou le Khorassan tout entier : et ce même livre qualifie chacune de ces villes ou de ces contrées, par des indications qui ne peuvent se rapporter qu'aux époques postérieures à ces pérégrinations primitives des Iraniens sous la conduite d'Ormuzd, le bon génie leur protecteur. Dans ces lieux divers, en effet, le texte zend fait remarquer l'abondance des hommes, leur puissance et leur sainteté, l'observation d'une saine doctrine religieuse, le nombre des villages environnants, l'abondance des pâturages et des troupeaux, la grande quantité de loups, l'intelligence et le bonheur des habitants, la forme carrée des enceintes, enfin, les lieux qui

* Héeren, tome Ier, page 422.

nourrissaient beaucoup de cavaliers ne reconnaissant pas de chefs : et ces indications ne peuvent être que de l'époque où ce livre fut écrit, quoique les noms des lieux ne cessent pas d'appartenir à la tradition primitive, circonstance digne d'être prise en considération.

L'examen de ces faits naturels et historiques, semble néanmoins se résumer dans l'opinion qui fixe le séjour primitif de la famille médo-persique, ou iranienne, sur la chaîne de montagnes de Badakchan et de Casghar qui séparent la Bactriane de l'Inde [1].

L'état social de ces premiers temps n'a laissé aucune trace qui puisse nous en donner une idée précise, mais il dut ressembler à tout ce qui se passa ailleurs dans ces mêmes circonstances. Le livre sacré des Iraniens renferme cependant, sous des formules religieuses, quelques notions sur la naissance successive de leurs institutions civiles. D'abord peuple de pasteurs, n'ayant pour toute possession que des chameaux, des chevaux, des bœufs et des brebis, cherchant à l'aventure de nouveaux pâturages, jusqu'à ce qu'un homme juste devant Ormuzd, Djem-Schid, instruit par le ciel, leur enseigna l'agriculture et l'éducation méthodique des troupeaux. Les variétés du sol suggérèrent aux nouveaux venus des résolutions différentes : les uns, agriculteurs, se créèrent des demeures fixes; les autres, en plus grand nombre, continuèrent la vie nomade; les habitants des plaines devinrent riches et puissants; ceux des pays montagneux restèrent incultes, mais plus vigoureux. Les Bactriens et les Mèdes demeurèrent policés; les Perses, toujours montagnards et guerriers. On entrevoit dans quelques traditions qu'un bon système d'irrigation des plaines avait été établi de bonne heure pour la prospérité de l'agriculture. Les lieux habités étaient classés selon leur étendue : les grands villages avaient 1,000 habitants et neuf ponts pour le passage des canaux d'arrosage; les villages de moyenne étendue, 600 habitants et six ponts, et les petits villages, 300 et trois ponts. Le palais du roi était élevé, entouré de murs, et divisé en plusieurs corps de logis.

[1] Héeren, tome Ier, page 220 de la traduction française.

Il n'y avait pas de chef commandant avec dureté, ni de mendiants, ni d'imposteurs. Ainsi, celui qui jeta, par la protection divine, un premier germe de civilisation, se nommait Djem-Schid : il y eut ensuite un roi illustre du même nom.

Les premiers temps de la civilisation iranienne sont trop incertains pour qu'il en reste des notions nombreuses. Si une dynastie indienne y régna, les usages des Indiens durent dominer dans l'Iran : nous n'en savons rien. Quand le tour de la suprématie de la Bactriane sur l'Iran fut venu, les restes des habitudes des peuples nomades y subsistaient encore ; les soldats étaient braves, mais brutaux. On fait de leur figure une description effrayante : leur regard était terrible, leur barbe hérissée, leurs longs cheveux en désordre ; leur taille était extraordinaire ; et, parmi leurs usages, on a conservé celui de faire dévorer par des chiens les vieillards et les hommes épuisés par de longues maladies. Cette domination des Bactriens fut contemporaine des règnes de Ninus et de Sémiramis en Assyrie.

Les Mèdes dominèrent aussi à leur tour ; ils avaient pour leurs rois un respect qui allait jusqu'à l'adoration : cracher ou rire en leur présence était un crime. Leurs princes paraissaient rarement en public, mais toujours avec un grand appareil de force, et accompagnés d'un grand nombre de musiciens. Ils scellaient les alliances et les traités par le sang : les pouces des mains droites des deux parties contractantes étaient liés ensemble, piqués jusqu'au sang, et le sang qui en sortait était sucé réciproquement par les deux personnages. Comme les Bactriens, ils livraient à des chiens voraces, dressés à cet usage, les corps de leurs parents et de leurs amis près d'expirer, afin de leur épargner l'opprobre de mourir dans leur lit ou d'être déposés dans le sein de la terre. Ils domptaient des chevaux pour la guerre, s'exerçaient à manier l'arc ; ils empoisonnaient les flèches avec le naphte ; l'eau augmentait la force de ce poison, la poussière seule pouvait l'affaiblir. D'abord ennemis du luxe, les Mèdes en avaient déjà pris le goût lorsqu'ils furent conquis par les Perses qui les imitèrent aussitôt.



Les Parthes, originaires de la Scythie, avaient conservé leur férocité originelle : un historien latin les peint comme superbes, séditieux, fourbes, impudents, considérant l'emportement comme digne de l'homme, laissant dédaigneusement la douceur aux femmes. Toujours occupés, ou de guerres étrangères ou de troubles intérieurs, taciturnes, hommes d'action plutôt que de propos, ils ne connaissaient aucun frein dans leurs débauches; ils mangeaient peu et ne se montraient pas jaloux de tenir leur parole. Les Parthes furent la nation la plus belliqueuse de tout l'Orient; ils tinrent tête aux Romains, quoique leurs troupes, presque toutes de cavalerie, fussent recrutées parmi les esclaves; ceux-ci étaient en grand nombre, parce que l'affranchissement n'était point permis, d'où il résultait que l'éducation des esclaves était semblable à celle des enfants libres. Le chef d'une famille fournissait au roi un nombre de cavaliers proportionné à sa fortune. Leur tactique militaire était celle des troupes légères et des partisans : ils manœuvraient au bruit du tambour.

Chez les Parthes, la polygamie était en grande faveur, et la condition des femmes des plus dures. L'adultère était pour elles le plus grand des crimes. Les esclaves qui n'étaient pas enrôlés devaient marcher à pied; les hommes libres, au contraire, n'allaient jamais qu'à cheval, même dans l'intérieur des villes : cet usage distinguait fondamentalement les deux conditions. Les nobles et les personnes de dignité se peignaient le visage d'une couleur de leur choix. Ils substituèrent à leur costume rigide les robes riches et flottantes, à l'imitation des Mèdes leurs voisins qu'ils avaient soumis. Les Parthes se nourrissaient de viande de cheval et de celle des animaux tués à la chasse. En voyage, ils se contentaient de la viande crue qui avait passé quelque temps sous la selle de leurs chevaux; cette cuisine économique est encore à l'usage des Cosaques, qui ont la même origine. Enfin, comme les Bactriens, les Parthes donnaient aussi aux chiens et aux oiseaux de proie les corps de leurs parents décédés, mais ils enterraient leurs ossements ainsi dépouillés. Le Mazanderan actuel est l'ancienne Parthie, l'Hyrcanie en dépendait : Strabon assure qu'on y

cultivait des vignes, dont chaque cep fournissait vingt-quatre pintes de vin, et des figuiers dont chaque arbre donnait jusqu'à dix boisseaux de figues. Le blé qui tombait à terre pendant la moisson suffisait à l'ensemencement des terres, tant elles étaient fertiles.

Les Kirmaniens se servaient d'ânes, même à la guerre, n'ayant pas de chevaux. Nul homme ne pouvait se marier qu'après avoir coupé la tête à un ennemi, et l'avoir présentée au roi. Le roi en déposait le crâne dans le trésor royal, coupait la langue en petits morceaux qu'il donnait à manger à ses amis, et l'illustration du monarque s'accroissait avec le nombre des têtes qui lui étaient offertes.

Les habitants de la Gédrosie, dans le Mékran, ne se nourrissaient que de poissons, et la contrée située sur les bords de l'océan Indien se nommait pour cela le pays des *Ichthyophages*, ou mangeurs de poissons.

Ces diverses notions sur les mœurs et les usages de l'Iran n'ont point de date; elles sont éparses dans les livres grecs et latins; les annales des temps les plus anciens ne nous sont point parvenues, si ce n'est par des écrivains d'une autre époque, d'un autre esprit, et même d'une autre religion : il faut donc bien les accepter telles qu'elles sont.

Il nous reste cependant aussi un livre persan digne de toute vénération par son sujet et par son ancienneté : c'est celui que nous avons déjà cité, le *Zend-Avesta*, dont on reconnaît pour auteur un philosophe de la Perse, nommé Zoroastre (Zéréthoschtrô, dans la langue de sa patrie). Le monde savant ne s'est pas encore accordé sur l'antiquité de ce livre, mais on ne la porte pas, dans son état actuel, au-dessous du sixième siècle avant l'ère chrétienne. Toutefois, son origine est vraisemblablement plus ancienne : nous avons déjà fait remarquer le mélange qui s'y trouve de noms de lieux très-anciens et d'usages et d'institutions agricoles ou civiles dès l'époque de sa dernière rédaction, et cela se voit aussi dans d'autres codes religieux de l'ancien monde.

On peut extraire du *Zend-Avesta* (et il ne saurait exister pour son époque de plus authentique document) quelques traits de mœurs, quelques indices des usages adoptés dans l'Iran que l'auteur connaissait bien, étant né dans une province de l'ouest, et ayant publié son livre dans une autre province située dans la région opposée.

Une lecture attentive de ce livre nous fait connaître que l'agriculture était en honneur dans l'Iran, ainsi que le soin des troupeaux; le laboureur est nommé *la source du bien*. C'est un mérite supérieur de cultiver la terre, de l'arroser, de la couvrir de bestiaux, de semences, d'arbres à fruits; et cela se fait au commencement d'une civilisation.

Parmi les opinions qui faisaient loi dans ce temps-là, se trouve celle qui veut que la femme soit soumise à l'homme; néanmoins la femme est appelée aux sacrifices religieux comme l'homme.

L'idée d'un grand respect pour la terre était propagée par l'opinion et par les préceptes religieux; on la souillait en y enfermant des corps d'animaux morts. Les cimetières des hommes devaient être construits sur des hauteurs, éloignés de l'eau, du feu et des arbres, entièrement isolés du passage des hommes et des animaux. Il était défendu de manger des mets ou d'user de vêtements qui avaient été auprès d'un homme mort. Un homme ne devait pas emporter seul un mort au cimetière; les malins esprits l'auraient tourmenté et transporté sur une montagne où il aurait été dévoré par les oiseaux.

Les cas d'impureté résultant de communications avec un cadavre étaient nombreux; la purification était difficile.

La femme qui faisait une fausse couche était impure : la retraite et une nourriture dans laquelle il n'entrait point d'eau lui étaient prescrites, et sa première nourriture se composait de quelques gouttes d'urine de bœuf mêlée de cendres, ensuite de lait de jument, et successivement de fruits, de viande et de vin : cela ressemble à une espèce de conseil d'hygiène plutôt qu'à une peine imposée à un péché.

Les médecins ne devaient exercer leur profession sur les fidèles

qu'après avoir fait l'essai de leur science sur les infidèles; et s'ils en laissaient mourir trois ou quatre de suite, ils ne pouvaient pratiquer leur art sur personne. S'ils transgressaient cet ordre, ils étaient coupés en morceaux.

Si le médecin réussit à guérir les infidèles, il est autorisé à traiter les fidèles, et il sera récompensé en conséquence, mais selon la qualité de la personne guérie. A cet effet, les personnes sont classées graduellement, hiérarchiquement on pourrait dire : les pauvres prieront pour lui; un chef de maison lui donnera un petit animal; un chef de rue, un animal de moyenne grosseur; un chef de ville, un animal gros et gras; un chef de contrée, quatre fois plus qu'un chef de maison. La femme d'un chef de maison donnera au médecin, pour ses honoraires, un âne; la femme d'un chef de rue, un taureau; la femme d'un chef de ville, un cheval; celle d'un chef de contrée, un chameau; enfin, pour un fils chéri, un animal fort et gras. Le médecin fait aussi l'office de vétérinaire, et pour guérir un animal, on lui donne un animal plus petit que le malade.

Le texte ne dit pas ce qu'on doit donner au médecin qui ne guérit ni les hommes ni les animaux.

Les meubles et les ustensiles d'or, d'argent, d'acier, d'étain, de fer, de plomb, de cuivre rouge, de bois, de terre cuite ou de pierre sont mentionnés dans ces mêmes textes.

L'armement d'un soldat iranien comprenait la lance, le poignard, la massue, l'arc, une selle polie au marteau et dont le pommeau était orné en argent; l'arc à pierre, orné aux deux extrémités, la cotte de mailles, la cuirasse à nœuds, le pénom, le bonnet, la ceinture et le grand caleçon.

Les bœufs du laboureur portaient une sonnette au cou; elle était quelquefois d'argent, de la valeur d'un beau cheval, et même d'or, de la valeur d'un jeune et beau chameau.

Une jeune vierge de quinze sans ortant des boucles d'oreille était une récompense digne d'un saint homme.

C'était une action condamnable que d'arracher ses cheveux en les arrangeant, et de les couper tout à fait; de même, que de se



couper les ongles sans avoir accompli les cérémonies religieuses prescrites.

Sous le titre de *purification*, la propreté est recommandée sous peine de péché : les prières sont ordonnées à chaque action principale de la vie : en se levant, en s'habillant, en se lavant les mains, avant et après le repas, et dans toutes les circonstances importantes où le dévot peut se trouver. De ces usages anciens de la Perse, de ces purifications de propreté, il en est quelques-uns dont nous ne comprenons pas l'efficacité; par exemple :

Le fidèle à Ormuzd doit, en se levant, se laver les mains et le visage avec de l'urine de bœuf, et les sécher avec de la terre;

Le *ghozel* est une purification qui consiste en une première ablution de tout le corps avec le même liquide; on fait ensuite une seconde ablution d'eau pure.

Dans la cérémonie du *baraschnom*, le purifié boit un mélange de ces deux liquides, auquel on a ajouté des cendres prises au feu conservé; le purifié, homme ou femme, en présence du *mobed* ou prêtre qui s'unit à sa prière, s'en lave aussi tout le corps et le sèche ensuite avec de la terre. L'urine de bœuf est l'abondant ingrédient de toutes les cérémonies de la religion de Zoroastre que les *Parses* actuels (ou Persans de la religion de Zoroastre) professent encore dans l'Inde et dans la Perse.

L'enfant de ces Parses, en venant au monde, est impur; il faut le purifier avec de l'urine de bœuf. L'astrologue vient ensuite lui prédire sa destinée, et lui donner un nom.

Il est défendu par la loi religieuse de frapper un enfant au-dessous de l'âge de huit ans; l'enfant doit, à cet âge, réciter les prières; mais jusqu'à l'âge de dix ans, ses père et mère répondent de ses péchés. Dès qu'il a atteint sa quinzième année révolue, il entre dans la classe des Parses, et l'on compte dans ces quinze années les neuf mois qu'il a passés dans le sein de sa mère.

Les enfants doivent à leurs parents une soumission absolue; celui qui leur répond mal trois fois et ne leur obéit pas mérite la mort. L'état que l'enfant embrasse le fixe dans une des quatre

classes où tous les Parses sont casés, prêtre, militaire, laboureur ou artisan. Les prêtres, nommés aujourd'hui mobed ou destourmobed, sont les mages dont parlent les historiens grecs : on devient mobed par la purification, les études et les services hiérarchiques prescrits par la loi religieuse. Le mobed peut être militaire, mais il ne peut être laboureur ni artisan : en général, dans l'antiquité, la caste sacerdotale et la caste militaire se sont assez bien accordées pour s'emparer de la domination sur les autres classes.

Pour être citoyen, le Parse doit se marier; jusque-là il n'est que disciple de Zoroastre. Le mariage entre cousins germains est très-recommandé. Dans le Kirman, les fiançailles peuvent se faire quand la fille est âgée de neuf ans, mais le mariage ne s'accomplit qu'à douze ans, à moins que la nature n'indique une époque plus prochaine. La fille qui a refusé de se marier restera dans l'enfer jusqu'à sa résurrection, quelques bonnes œuvres qu'elle ait faites durant sa vie. Les sucreries et les pâtisseries figurent largement dans les repas de mariage; le mobilier du nouveau ménage est transporté avec une grande pompe.

On remarque chez les Parses de l'Inde l'influence des coutumes indiennes et leur mélange avec les antiques prescriptions du *Zend-Avesta;* on observe ce mélange dans les cinq espèces de mariages instituées chez ces Parses : Zoroastre ne les avait cependant point établies.

Mais Zoroastre avait dit : « Si une femme dit quatre fois à son mari : « Je ne veux pas de vous, je ne suis pas votre femme, » et qu'elle persiste un jour et une nuit dans cette disposition, le mari peut se séparer d'elle sans lui rendre son douaire, et la femme est digne de l'enfer. » La femme peut être répudiée aussi lorsqu'elle mène une vie scandaleuse, si elle s'adonne à la magie, si, dans son temps critique, elle souffre l'approche de son mari.

Pour la femme, le mari est à l'égal d'un Dieu et doit être respecté de même : à son lever, après avoir ceint le *kosti* (étroite ceinture de trois mètres environ de longueur), la femme se pré-



sente à son mari, debout, les bras croisés sur sa poitrine, le salue en portant trois fois sa main de son front jusqu'à terre; elle lui dit neuf fois : « Que désirez-vous que je fasse? » Elle va ensuite exécuter ses ordres. La fille non mariée rend ces mêmes devoirs à son père, à son frère ou à son tuteur : c'est encore ici le système indien, lequel tient toujours la femme sous la dépendance d'un maître.

De son côté, et comme il est dit dans le Code civil français, le mari doit protection à sa femme; le code persan ajoutait : « et il doit tous les neuf jours au moins lui rappeler qu'il est son mari. » S'il se rend coupable d'adultère avec une femme mariée, la loi le punit sévèrement en ce monde, et dans l'autre son âme ne passera pas le pont des élus sans l'agrément du mari de la femme sa complice.

Les philosophes qui ont étudié et commenté les lois de l'Orient, ne nous ont pas appris pourquoi ces lois s'occupent si attentivement d'un sujet qui, dans nos sociétés occidentales, est laissé à la discrétion absolue de la science médicale : le temps critique des femmes. C'est le mauvais génie, Ahriman, selon les Parses, qui leur a rendu ce mauvais service. Pendant ce temps, elles doivent se séquestrer de toute relation humaine : il y avait autrefois des établissements publics pour les recevoir. Elles sont alors comme des pestiférées, devant vivre éloignées du feu, de l'eau, de tout ce qui sert à la vie, et le soleil ne doit point pénétrer dans leur habitation. Personne ne doit leur parler; les approcher serait le plus grand des crimes. On leur donne à manger de loin avec une longue cuiller en métal, et cette séquestration peut durer neuf jours.

Une femme grosse de quatre mois et dix jours est séparée de son mari, parce qu'alors l'enfant est formé et que l'âme s'est unie à son corps. Si elle accouche d'un enfant mort, elle est éloignée du monde pendant quarante et un jours, et soumise aux dégoûtantes *purifications* qui sont indiquées plus haut. Au moment de son accouchement, on allume un grand feu dans sa chambre pour en chasser les *dews*, qui sont les malins esprits.

Un prêtre récite les prières; et si les parents du nouveau-né peuvent payer quatre prêtres qui, pendant trois jours, prieront pour lui, il est certain que le nouveau-né procurera honneur et bonheur à sa famille.

Parmi les hommes, la coutume est que les prêtres se lèvent à minuit, les militaires et les laboureurs au chant du coq. A toutes les heures de la journée, la religion leur prescrit des prières, des purifications (toujours avec l'urine de bœuf), et des cérémonies pieuses pour le soleil, la lune, le feu, l'eau, pour les bons génies et leurs compagnons.

Il y a, ce semble, un peu de bonne hygiène dans les dispositions de la loi qui défend aux Parses de manger du chien, des rats, des chats, des serpents, des loups, des grenouilles et autres émanations d'Ahriman. Durant les repas, les Parses gardent le *pénom* sur la figure, (c'est un linge de 20 à 25 centimètres carrés, placé pendant au-dessus du nez, et attaché derrière la tête avec un cordon.) Ils ne boivent qu'à la fin du repas, versant le liquide dans leur bouche sans toucher de leurs lèvres le vase qui le contient; ils ne touchent pas non plus leur bouche avec leurs mains, et ils la lavent après le repas : ils ne boivent que de l'eau.

Il y a des prières pour toutes les actions naturelles de la vie, pour les plus volontaires et les plus involontaires; même pour les plus obligatoires, y compris l'éternuement. Leur culte du feu ne leur permet pas de souffler une lumière pour l'éteindre, et dans un incendie, pour les mêmes motifs, l'eau n'est pas employée; on étouffe le feu avec de la terre, des pierres, des tuiles, et toute sorte de matériaux incombustibles.

Les cérémonies funèbres ne sont pas moins compliquées de minutieuses et dévotes pratiques : aux derniers moments du malade l'assistance récite des prières. Aussitôt qu'il a expiré, on le montre à un chien, et pour que l'animal regarde la figure du mort, on place des morceaux de pain vers cette figure : des casuistes Parses prétendent même qu'il faut attacher le chien aux pieds du défunt. Tous les employés à ces coutumes funéraires

doivent avoir leurs mains enveloppées dans des sacs, afin de ne pas se souiller par le contact du mort. S'il n'y a pas de chien, on permet pour cet office un oiseau de proie, et voici pourquoi : on déshabille un cadavre, on le lave, on lui met un vieil habit, le *pénom* sur la figure ; le corps est ensuite mis dans un cercueil ; et après plusieurs prières récitées, on le porte enfin, suivi des parents et des amis, dans le *dakhmé*, tour servant de cimetière, qui sera décrit page 60. Là, on le place de manière à ce qu'il ne touche pas les autres corps ; on remporte le cercueil, et on abandonne le mort aux chiens et aux oiseaux de proie. Les prières continuent pendant trois jours parmi les parents ; elles sont accompagnées de sacrifices, de repas et de présents aux prêtres. La commémoration du défunt amène aussi le renouvellement de ces cérémonies, afin que son âme ne demeure pas sans protection jusqu'à la résurrection.

Une pensée domine tout cet apparat funéraire : c'est celle d'une autre vie, la vie actuelle n'étant qu'un temps d'épreuves pour le juste, un moyen d'expiation de ses fautes ; et, comme pour perpétuer après la mort les liens d'affection qui unissent les hommes pendant leur vie, le législateur persan reconnaît aux prières des vivants une efficace influence pour aider les morts à se racheter de leurs péchés, à diminuer la sévérité de leurs épreuves, à les ramener plutôt dans le séjour des bienheureux. C'était autant d'avantages enlevés au génie du mal, aucune action de l'homme n'étant indifférente, et chacune d'elles, par son mérite ou son démérite, appartenant à Ormuzd ou à Ahriman, au bon ou au mauvais génie.

Hérodote, postérieur à Zoroastre, a recueilli quelques traits des mœurs des anciens Perses. Ils célébraient leur jour natal par des repas somptueux ; la plus grande magnificence consistait à y servir un bœuf, un cheval, un chameau ou un âne entier et roti à leur foyer : les pauvres mangeaient un mouton ou une chèvre. Cependant les Perses consommaient peu de vivres solides ; gourmands ou gourmets, ils recherchaient les mets délicats, présentés l'un après l'autre ; ils étaient très-adonnés au vin ; et c'est lors-

qu'ils en éprouvaient sensiblement les effets, qu'ils aimaient à traiter les affaires les plus sérieuses. Mais ils remettaient au lendemain, à jeun, la conclusion finale. Ils étaient forts réservés et fort décents pour la satisfaction des besoins naturels.

Les Perses étaient distribués en classes d'inégales conditions : lorsque deux Perses de la même classe se rencontraient, ils se baisaient sur la bouche ; c'était sur les joues, si la condition était peu différente; mais si la distance était de la première classe à la quatrième, l'inférieur se prosternait à terre devant son supérieur.

Ils se considéraient comme les plus parfaits des hommes, et ils estimaient les autres peuples en raison de leur plus grande proximité de la Perse, parce qu'ils participaient ainsi de leurs mérites.

Les Perses adoptaient facilement les usages étrangers; quand ils eurent soumis les Mèdes leurs voisins, ils en prirent l'habillement, bien plus beau que le leur; ils adoptèrent aussi le bouclier des Égyptiens, et cet amour de la nouveauté allait jusqu'à l'adoption des vices partout condamnés.

L'éducation des enfants était réglée par les lois et les coutumes; la famille était l'élément fondamental de l'État, il en était ainsi dans tous les pays de despotisme; et, comme la famille appartenait au souverain, qu'elle était comme un cheptel de son domaine composé du royaume tout entier, l'homme le plus estimé était celui qui avait le plus d'enfants. Le roi récompensait chaque année ceux qui se distinguaient par un si grand service. Jusqu'à l'âge de cinq ans, un fils ne paraissait pas devant son père; il restait dans la maison des femmes : le père ne le connaissait presque point, et si l'enfant mourait, il en éprouvait moins de chagrin. De cinq ans jusqu'à vingt, l'enfant devenait un soldat par son éducation, qui consistait surtout à monter à cheval et à tirer de l'arc; pour toute morale on lui enseignait, avant tout, à dire la vérité. Le mensonge, les dettes qui entraînent le mensonge, étaient un déshonneur.

Les lépreux vivaient éloignés des villes et retenus hors de toute

fréquentation de leurs habitants; les étrangers attaqués de la *leucè*, ou lèpre blanche, étaient chassés du pays : par l'effet de cet usage, les Perses chassaient aussi les pigeons blancs, leur plumage ayant la même couleur que les écailles de la lèpre.

Les fleuves et les rivières étaient sacrés et respectés ; on n'y jetait aucune ordure, on ne s'y lavait même pas les mains.

Du temps d'Hérodote, la coutume de faire dévorer par un chien ou par des oiseaux de proie un cadavre avant de l'enterrer, existait encore. Nous avons vu que les Parses conservent encore cet usage.

L'historien grec parle assez exactement des mages, qui s'occupaient avec attention à tuer les fourmis, les serpents, et d'autres animaux.

A propos du parricide, les Perses ne le croyaient pas possible; et si ce crime était commis, ils pensaient qu'en cherchant avec soin, on reconnaîtrait que le coupable était un enfant supposé ou adultérin.

On a accusé les anciens Perses d'immoler dans leurs sacrifices des êtres humains, en enterrant des hommes vivants. Les mages qui accompagnaient Xerxès dans la Thrace, sacrifièrent les chevaux blancs pour obtenir d'heureux auspices; parvenus dans le pays des Édoniens, et dans un lieu nommé les Neuf-Chemins, ils y enterrèrent vivants neuf jeunes hommes et neuf jeunes filles : on disait qu'Amastris, femme de Xerxès, avait traité de même quatorze jeunes hommes des meilleures familles de la Perse, afin de se rendre quelque divinité favorable. De cette horrible superstition on ne trouve aucune trace dans le livre sacré de Zoroastre : elle a pu s'introduire dans des temps postérieurs, et à l'imitation de quelque peuplade étrangère.

L'estime et les avantages accordés aux familles nombreuses, font supposer que le mariage était recommandé ; en effet, dans l'opinion des Perses, il était un des premiers devoirs pour le fidèle sectateur d'Ormuzd, qui avait dit : « Celui qui n'est pas marié est au-dessous de tout. » L'union entre les parents était la plus recommandée, quoique prohibée entre des parents au premier

degré. On sait néanmoins qu'il s'en contractait entre frère et sœur, mère et fils, père et fille. Ces unions furent d'abord rares et tolérées, mais plus tard assez nombreuses; les écrivains chrétiens, notamment saint Jean Chrysostome, supposent cette coutume assez générale, et la frappent des foudres de leur éloquence: le christianisme affaiblit peu à peu cette monstrueuse tolérance; mais on assure que, encore de notre temps, si les Guèbres, derniers débris des sectateurs de Zoroastre, n'autorisent les mariages entre parents qu'au deuxième degré, c'est moins par une loi de leur conscience, que par la crainte des reproches sévères que leur adresseraient les chrétiens, même les musulmans, au milieu desquels ils vivent *.

Les mêmes Guèbres ont conservé, dans la Perse, l'ancien rite des funérailles. Le voyageur français Chardin a vu les cérémonies et les lieux. A peu de distance d'Ispahan, s'élève une tour ronde ayant environ 8 mètres de hauteur sur 30 de diamètre ; il y a, de la base au sommet, et à l'intérieur, un escalier en spirale, d'une pratique dangereuse; sur le sol de l'enceinte est creusée une vaste fosse; le sommet de la tour est une terrasse ayant une ouverture à son centre. Quand on porte un mort dans ce cimetière, on l'étend nu sur cette terrasse, couché sur le dos, les bras croisés sur la poitrine, les jambes croisées l'une sur l'autre. Les cadavres y sont placés côte à côte, sans distinction d'âge, ni de sexe, ni de caste, et abandonnés aux oiseaux carnassiers et aux effets de la putréfaction. Quand la place manque pour un mort survenant, on jette le plus ancien par l'ouverture dans la fosse, qui est ainsi encombrée d'ossements et de guenilles : la terrasse de la tour étant découverte, les oiseaux de proie font de ce charnier en plein air leur demeure habituelle.

Les rois de Perse et les personnes de leur famille étaient déposés dans des tombeaux creusés dans les montagnes; quelques-unes de ces sépultures royales existent encore : la religion de Zoroastre défendait de mettre les corps morts, d'hommes ou d'a-

* *La Perse*, par M. Louis Dubeux, pages 267 et 268.

nimaux, dans la terre, pour laquelle ce philosophe avait établi un culte, et il se proposait de la préserver ainsi de toute souillure.

On ne trouve point parmi les Guèbres ou Parsis existant dans la Perse et dans l'Inde, fidèles et soumis aux prescriptions de la loi relative au culte du feu, un seul forgeron, cette profession les exposant à mêler, avec le feu, des matières qui pourraient le souiller, ou bien l'éteindre, ce qui constitue le plus grand des péchés : on peut présumer que lorsque la nation iranienne tout entière suivait les maximes de l'*Avesta* de Zoroastre, la profession de forgeron était abandonnée aux infidèles, étrangers ou esclaves.

Il est vraisemblable que les superstitions actuelles des Persans ne sont point d'une origine moderne : le livre de Zoroastre est rempli de foi à la magie et à ses pratiques, à l'influence des esprits et des astres; on ne guérit pas facilement un peuple de cette maladie quand il en est profondément atteint.

Ces Persans croient donc à la fatalité et aux influences, non-seulement de chaque jour de l'année, mais encore de chaque heure; ils redoutent les charmes et les enchantements, et ils ont, pour leur échapper, imaginé des talismans aussi ridicules et aussi oiseux que les maux qu'ils sont destinés à prévenir : le texte du *Koran* et le jargon cabalistique en forment le fond. Les phylactères, écrits sur du papier, sont enfermés dans un sachet et placés, plus communément, au bras, entre le coude et l'épaule. Les plus crédules portent sept ou huit de ces sachets, ou bien enferment le talisman dans un étui d'or qu'ils ne quittent jamais. Ils n'emploient pas le parchemin, toute substance provenant d'une bête morte étant impure. Avec ces diverses espèces de talismans, on peut se garantir de toutes sortes de maux, et se procurer toutes sortes de biens : il ne faut pour cela que suivre le bon usage.

On préserve les enfants de toutes les maladies, au moyen d'un talisman composé de quatre soies de porcs, de quelques crins d'un jeune lion, et d'autres ingrédients non moins efficaces sans doute.

Neuf heures du soir et du matin, midi et minuit, sont des

heures propices : si le coq chante alors, on réussira; s'il chante à une autre heure, mauvais augure, et l'on met à mort l'importun prophète.

L'esprit de secte invente aussi ses niaiseries : selon les musulmans schiites, le lion est doué d'un tel discernement, qu'il ne fait jamais de mal à un homme de leur secte; mais il dévore sur-le-champ un Sunnite. Il suffit de se faire reconnaître en s'écriant: *Ya Ali*, et le lion passe respectueusement devant le Schiite, sectateur d'Ali; au seul mot : *Ya Omar*, le Sunnite, sectateur d'Omar, est dévoré par le lion.

A force de jeûnes et de prières, un homme peut acquérir le don de se garantir du venin des animaux, même communiquer ce don à d'autres personnes. Ce don se nomme le *dem* ou le souffle.

A l'époque des moissons, les paysans accourent chez le saint personnage pour se faire préserver, au moyen d'un morceau de sucre, ou de toute autre chose sur laquelle le dévot inspiré souffle, et que le postulant avale aussitôt. Un voyageur européen assure avoir vu son propre domestique persan, investi de ce don précieux, être mordu par des serpents et piqué par un scorpion, sans qu'il en éprouvât le moindre mal.

Le mauvais œil, *la Giettatura, le Cattivo-Occhio* des Italiens, est une croyance commune dans la Perse; aussi les préservatifs y sont-ils nombreux, et les plus simples sont la purification par l'eau et les parfums.

Les Persans évitent soigneusement dans la conversation, non-seulement les sujets, mais encore les mots tristes ou funestes. Si l'on perd un ami, on vous annonce qu'il vous a fait don des années qu'il avait encore à vivre. On raconte qu'un général d'Abbas II annonça dans ces mêmes termes à ce prince la mort d'un ours blanc moscovite auquel Abbas II s'intéressait *.

Le mot *mirza* est un terme de politesse dans la conversation et dans l'étiquette; on le place après le nom propre, lorsqu'il s'agit d'un prince du sang; lorsqu'il est employé avant le nom, c'est

* *La Perse*, par M. Louis Dubeux, page 461.



une simple politesse en usage lorsqu'on parle d'une personne au-dessus du dernier rang, qui a reçu quelque éducation, qui saît lire et écrire, calculer et faire une correspondance. C'est dans les villes que la classe des mirzas réside d'ordinaire. Ils ont des mœurs polies, affectent une grande simplicité, et une grande aménité dans les relations; ils s'attachent aux magistrats, aux officiers de l'armée; ils portent à leur ceinture, pour signe caractéristique, un petit étui contenant de l'encre et des roseaux ou calams taillés, et cet étui est, pour cela, désigné par le nom de *calamdan*. Les militaires traitent les mirzas avec dédain; cependant le roi les élève quelquefois à la dignité du khan, mais la noblesse de cette origine jouit de peu de considération.

Il y a en Perse deux professions assez lucratives, et qui le sont peu en Occident : celles de poëte et d'astrologue; mais, comme de raison, en Orient et en Occident, la seconde est plus avantageuse que la première. Les oisifs prennent le titre de poëtes; il est aussi celui de plus misérables versificateurs. Les colléges sont nombreux dans la Perse, et il en sort des poëtes en grand nombre : ils chantent le roi et les grands, les hommes illustres des temps anciens, ou les hommes généreux qui les nourrissent. Ils récitent aussi les ouvrages les plus renommés de la poésie persane. Ces mendiants littéraires abondent surtout dans la grande ville d'Ispahan; ils sortent de ses colléges et de ceux de Schiraz.

On a envoyé dans la première de ces deux villes une imprimerie lithographique; il s'y publiait un journal : le premier ministre a décidé qu'un tel journal n'intéressait personne, et la lithographie a été supprimée. On a cependant publié à Tauris et à Ispahan quelques poésies par la typographie.

Cet art y est assez peu cultivé pour que la profession de copiste n'en soit pas compromise. Un calligraphe, celui qui possède réellement une belle écriture persane, est, parmi les copistes, un homme recherché et estimé. Le commerce sait écrire, mais chaque négociant se fait en quelque sorte une écriture secrète : dans un pays où il n'y a pas de postes publiques, on se garantit ainsi de la curiosité et de l'indiscrétion des messagers. A son

nom, chaque personne ajoute son sceau; aussi la profession de graveur de sceaux est-elle une mission de confiance; il est assujetti à tenir un registre régulier et authentique de tous les sceaux qu'il grave. Si un particulier vient à perdre son sceau, il le fait constater par l'autorité publique, en informe tous ses correspondants, en fait faire un autre avec la même authenticité, et il en constate la date, tous les documents scellés de l'ancien sceau après cette date devant être nuls.

Les écoles publiques sont ouvertes aux pauvres dans toutes les villes; ils y apprennent les éléments des langues persane et arabe, et à écrire nettement.

L'abondance et le bas prix des productions naturelles assurent à toutes les classes une bonne nourriture. L'usage du porc est défendu depuis le règne du Koran; les Persans s'abstenaient aussi du lièvre et d'autres viandes : c'est une tradition des anciens temps. Ils ne doivent pas boire de vin non plus, Mahomet l'a défendu; mais ce précepte est fort ordinairement transgressé; et, comme, selon les meilleurs raisonneurs parmi les Persans modernes, c'est également commettre un péché que de boire un ou plusieurs verres de vin, ils en boivent donc plusieurs. Ils félicitent les chrétiens de pouvoir s'enivrer sans pécher.

La pipe et le café complètent le repas. Ce café est un potage véritable. Les Orientaux pilent la fève très-fin, la font bouillir dans l'eau, et servent le tout, qui ressemble assez à un épais chocolat : le mélange du sucre est inconnu. On sert bouillant ce soi-disant café dans de petites tasses en porcelaine de Chine placées dans d'autres tasses d'argent. La plus grande gravité préside à cette suite du repas : cette manière d'être est d'ailleurs fort ordinaire chez les Orientaux, leur mépris pour les chrétiens leur inspirant ces grands airs, qui ne sont qu'un grand ridicule. Une sorte de hiérarchie s'y mêle aussi; l'assistance se règle sur les actions de la personne la plus notable, et nul ne se permet d'achever de vider sa tasse ni de la rendre avant que cette personne notable en ait donné l'exemple : l'étiquette le veut ainsi plutôt que le sentiment.



Le café est, en Perse, d'un usage général; c'est une production fort abondante et à bas prix; en voyage, les amateurs l'emportent enfermé dans une boîte, mêlé avec du miel; c'est une espèce de confiture qui, dit-on, n'est pas désagréable; les suprêmes gourmands y ajoutent de l'opium, et, dans cet état, ils consomment moins de ce mélange narcotique.

Le *calioum* est une pipe d'une construction très-compliquée ; on pourrait le nommer un fourneau portatif à fumer du tabac. On y combine plusieurs récipients dont l'un contient de l'eau, quelquefois parfumée, l'autre du feu, et le troisième le tabac. Il faut un homme exprès pour le service de ce meuble; il est l'objet d'un grand luxe, étant en or massif enrichi de ciselures et d'émail. Le *calioum* du roi est seul couvert de perles et de diamants; on l'estime plus de deux millions de francs. En voyage, le calioum exige un cheval pour le serviteur et les pièces de l'instrument, le réchaud, l'eau et le bois dont il faut emporter une provision. Le tabac qu'on y emploie est celui de Schiraz; quoique fort doux, on le lave plusieurs fois avant d'en faire usage. La personne qui vous reçoit vous fait une politesse en vous offrant à fumer son calioum avant elle, et cette politesse ne doit pas être refusée.

Les femmes, en Perse, usent aussi du calioum, et, après le café, elles se l'offrent lorsqu'elles se rendent visite.

Les Persans ne portent pas de linge sur le corps; ils prennent fréquemment des bains chauds; il y en a dans les villes, même dans les villages, et à bas prix.

Les fêtes publiques réunissent toutes les classes; comme en Europe, elles consistent en illuminations, feux d'artifice, luttes, exercices de bouffons, baladins, musiciens et danseurs; les marionnettes y figurent aussi. Les danseuses jouaient autrefois un grand rôle dans ces fêtes; depuis l'avénement de la dynastie régnante, elles en ont été exclues. Dans les temps ordinaires, la bonne compagnie emploie ses loisirs à monter à cheval, à faire des visites; au repos dans l'appartement ou dans les jardins, à se faire lire des contes ou des pièces de vers; la promenade n'est pas de son goût.

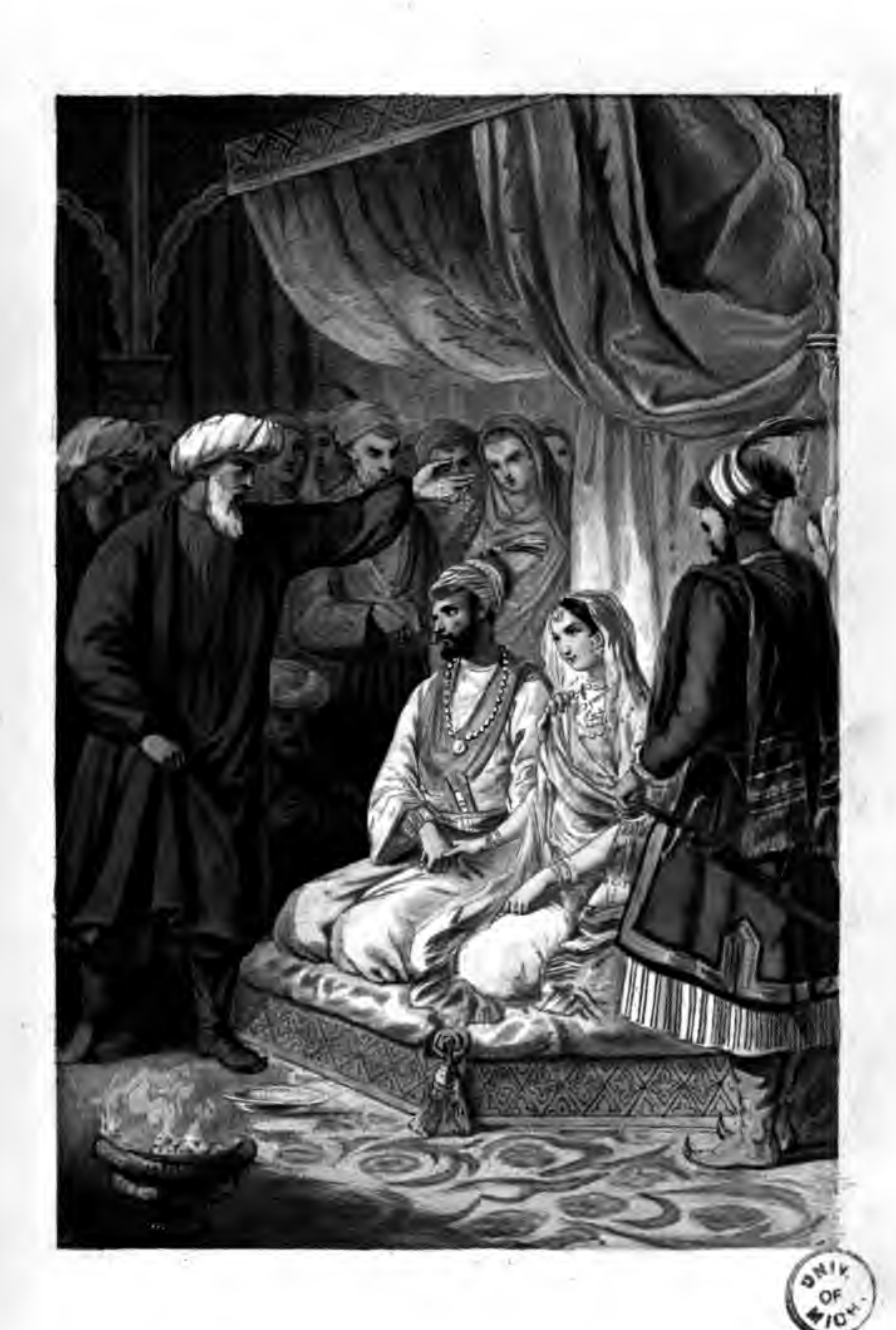
En Perse, la condition des femmes fut toujours déplorable : la nouvelle religion n'a rien amélioré sous ce rapport. Partout où la polygamie existe, la femme ne peut être, on peut dire, qu'une marchandise qui a quelques moments de vogue, et qui passe bientôt au rang des marchandises de rebut. L'histoire d'Esther, déjà citée, prouve qu'alors le roi était de droit le maître et le mari de toutes les filles qu'il lui plaisait de choisir. La loi de Mahomet a imposé, en s'établissant dans la Perse, quelques restrictions à ce principe, engendré du plus odieux despotisme : la loi musulmane ne permet d'épouser que quatre femmes, mais elle n'a rien changé à l'entière dépendance et à la clôture de toutes. Les femmes n'obtiennent un peu de liberté ou quelques égards que par l'effet de leurs charmes; une favorite est une femme heureuse et qui a l'autorité d'une reine; privée de cet avantage accidentel, elle n'est plus qu'une esclave.

Avec sa femme légitime, le Persan peut avoir des femmes esclaves autant qu'il peut en nourrir ; il peut en avoir aussi d'autres qu'il achète, d'autres qu'il loue : ces marchés se passent devant le juge; le louage est temporaire, il peut être renouvelé si les personnes intéressées y consentent. Si l'homme renvoie la femme avant l'expiration du marché conclu, il lui paie l'indemnité convenue ; mais celle-ci ne peut contracter un nouvel engagement que quarante jours après la rupture ou l'expiration du traité précédent. Ces contrats n'existent que dans la classe moyenne, la classe inférieure n'en pouvant supporter la dépense; et il serait de fort mauvais goût, dans la classe supérieure, de renvoyer la femme une fois admise dans la maison.

Une veuve ne peut se remarier qu'après cent trente jours de veuvage.

Les enfants nés de la femme mariée, de la femme achetée, ou de l'esclave, sont également légitimes. Si l'esclave met au monde un fils avant l'épouse légitime, ce fils jouit du droit d'aînesse à l'égard de tous ceux qui viennent au monde après lui. L'esclave occupe alors un bel appartement, reçoit de riches parures, est







servie et traitée comme la maîtresse de la maison : c'est là une belle prime pour la fécondité.

En Perse, les mariages se font à peu près comme partout ailleurs. Il y a des intermédiaires empressés, un contrat, un douaire, des cérémonies, avec cette différence sensible, que l'époux ne voit sa femme, pour la première fois, que lorsqu'il est déjà son mari, le lendemain matin de leur première nuit. La veille, l'épouse a été conduite, voilée, dans sa maison, dans son lit, par les servantes ou les matrones; l'époux y est conduit à son tour par les eunuques ou par de vieilles femmes, mais il n'y a pas de lumière dans la chambre nuptiale. On peut toutefois présumer que les intermédiaires, qui sont ordinairement des femmes, informent exactement le futur des mérites de sa future. Ce n'est d'ailleurs que dès l'âge de sept ou huit ans que la jeune fille cesse de paraître en public, même dans sa maison. Au dehors, les femmes de condition sont tellement couvertes et enveloppées, qu'on ne saurait rien connaître de leur tournure ni de leurs formes. Une ample robe, un large pantalon, et un long voile posé sur le sommet de la tête, composent le costume universel des Persanes; il n'y a de différence pour les classes que dans le prix de ces objets.

Les femmes des tribus nomades, en Perse, ne sont ni voilées ni recluses; elles servent même les étrangers.

Les voyageurs européens dans le Levant rapportent beaucoup de particularités sur les dames persanes. L'un d'eux assure qu'il en a vu à Schiraz un grand nombre de très-jolies : ses voisines étaient très-curieuses de savoir ce qui se passait chez lui; il les voyait ainsi sans que leurs maris s'en offensassent; il parlait avec elles, ce qui lui a permis de s'assurer que la conversation de ces jolies femmes est habituellement d'une rare licence.

Dans leur appartement, les femmes sont habillées du large pantalon de velours épais, d'une chemise de mousseline, ou de soie, ou de gaze; en hiver, elles y ajoutent les châles, les vêtements ouatés et les fourrures. Elles sont d'une grande exigence à ce sujet; les plus riches étoffes, les plus beaux bijoux, les plus exquis

parfums sont impérieusement demandés et en abondance : dans le temps de son triomphe, une femme ne connaît du monde entier qu'ell-emême et son maître, qui est alors son esclave. Elle ressent fortement deux plaisirs à la fois et au même degré : l'empire qu'elle exerce sur ce maître, et la jalousie qu'elle excite parmi ses rivales. La moitié de sa journée se passe au bain et à la toilette, l'autre moitié à étaler les cadeaux qu'elle a su se faire donner.

Si une de ces femmes a parfois le goût ou la fantaisie de s'occuper à quelque ouvrage, elle coud, brode, ou bien fait ses vêtements et soigne ceux de son maître. Les plus raisonnables remplissent tous les devoirs des maîtresses de maison, et en dirigent les intérêts.

Le roi de Perse avait plus de mille femmes dans son harem; c'est sa mère qui en avait le gouvernement. Des *nazirs*, et il y en a un dans chaque maison, s'occupent de ce qui concerne le service des hommes.

Selon les usages de la Perse, la fille de la dernière condition peut parvenir à gouverner, à titre de favorite, la maison du plus grand seigneur; toutes les filles vont donc, jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, apprendre à lire et à écrire dans les écoles publiques, que les garçons fréquentent en même temps; après cet âge, elles complètent cette instruction chez leur père, s'il peut en faire la dépense, mais on ne leur enseigne ni la musique, ni la danse; les esclaves seules les apprennent pour l'amusement de leurs maîtres.

Toutes les femmes de la Perse peuvent paraître devant le roi sans être voilées : c'est une de leurs prérogatives; c'est plutôt aussi un privilége pour le monarque.

L'accès du harem du roi, et celui de l'appartement des femmes chez les particuliers (le *zènanah* [1]), est interdit aux hommes, et plus formellement encore aux infidèles (les chrétiens) qui voyagent en Orient. Deux dames européennes de haute condition obtinrent cependant la permission d'entrer dans les harems des

[1] *La Perse*, par M. Louis Dubeux, p. 470.

souverains : lady Montague à Constantinople, et lady Ouseley à Ispahan. La première a publié la *Relation* de cette curieuse particularité de ses courses en Orient avec son mari, ambassadeur d'Angleterre; elle fut même reçue au bain en compagnie des dames du harem, et elle y fut l'objet d'une constante et active curiosité, certains usages parmi les femmes de l'Orient n'étant point pratiqués en Europe. Lady Ouseley fut admise auprès de la reine de Perse : la reine était assise dans un angle de son salon, vêtue avec toute la splendeur persane; de grosses houpes dorées brillaient sur sa coiffure très-volumineuse, et ses vêtements étaient surchargés d'une telle quantité de pierreries, que la reine pouvait à peine se remuer. Dans un autre angle se trouvait un des enfants du roi, accablé aussi sous le poids des brocards, des velours, des fourrures et des pierreries. D'autres femmes, non moins richement parées, occupaient les pièces voisines du salon. Les deux femmes de chambre anglaises furent emmenées pour prendre des rafraîchissements, et les femmes de la reine les assaillirent aussitôt de leurs curieuses recherches et de l'examen du costume européen poussés jusqu'à la plus complète indiscrétion; ces femmes persanes donnèrent, d'un avis unanime, la préférence au costume féminin d'Europe sur celui de la Perse.

La naissance d'un enfant est un sujet de fête pour la famille; pour le palais, c'est une obligation de grandes dépenses, nécessitées par le grand nombre de femmes que le roi y entretient; on y ajoute en effet et on meuble de nouveaux bâtiments pour chaque nouveau-né et pour la favorite sa mère. Quand l'enfant est au monde, la sage-femme lui dit à l'oreille : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu; Mahomet est le prophète de Dieu, et Ali le vicaire de Dieu, » et l'enfant est dès lors admis au nombre des vrais croyants, et des croyants de la bonne secte, celle d'Ali (les schiites). On tire son nom au sort, au moyen de cinq noms écrits sur des morceaux de papier et placés dans un Koran ou sous un tapis; celui que le hasard fait sortir le premier devient le nom de l'enfant; un mollah le lui dit dans l'oreille et place le papier dans ses langes. Si la mère ou l'enfant est malade, on se dispense de lui

raser la tête, cet usage ne devant être accompli que lorsque le malade est guéri : cette coutume est l'objet d'un vœu qui dure quelquefois pendant la vie entière de l'enfant.

L'allaitement des enfants se prolonge, en Perse, jusqu'à l'âge de trois ans pour les garçons, de deux ans pour les filles; et les nourrices sont, comme tout le peuple persan, tellement superstitieuses, qu'un enfant chrétien risquerait de mourir de faim, si sa mère ne pouvait le nourrir : l'ambassadrice d'Angleterre fut exposée à ce malheur; la nourrice persane, qu'elle avait eu la plus grande peine à séduire à force d'argent, s'enfuit après la première nuit de ses fonctions.

C'est le devoir de la nourrice de garantir l'enfant du *mauvais regard*, très-redouté en Perse. Mais il existe des préservatifs efficaces contre cette influence malencontreuse : une turquoise d'une certaine valeur, ou bien des passages du Koran enfermés dans un sachet attaché au bonnet de l'enfant. Un morceau du linge de l'enfant, brûlé avec des graines de cresson, est non moins efficace. Une mère tient toujours son enfant très-éloigné du regard des personnes dont les yeux lui sont suspects.

Le divorce est permis par le Koran, et pour les plus futiles motifs : l'incompatibilité d'humeur est une des causes les plus graves; la séparation, prononcée par un juge ou un gradué de la religion, rend les anciens époux entièrement libres. Le douaire est restitué à la femme si le mari a demandé le divorce; le mari garde le douaire si la demande a été faite par la femme. Les époux d'abord divorcés peuvent se remarier deux fois encore; mais pour passer à un quatrième mariage, la femme doit épouser intermédiairement un célibataire entre le troisième divorce et le cinquième mariage. Un ancien voyageur français, Chardin, assure que les Persans n'usent que modérément de la faculté de divorcer; c'est de mauvais ton parmi les gens bien élevés, et l'obligation de rendre le douaire retient la classe inférieure : mais, ajoute le même écrivain, le sort des femmes n'en est pas plus supportable; les hommes de la basse classe, à force de mauvais traitements, obligent les femmes à demander la séparation et ils s'exo-

nèrent ainsi de la restitution de la dot; dans la classe plus élevée, des motifs dont la cause ne peut être recherchée, couvrent bien des crimes dans la solitude du harem.

Il existe peu d'esprit de confraternité entre les diverses provinces de l'empire persan. Les anciennes tribus nomades n'ont pas encore pris l'habitude d'une entière soumission, et lorsqu'elles sont mécontentes du gouvernement, elles lui déclarent la guerre, et leurs magistrats se mettent à leur tête.

Il y a peu de naturels persans à l'état d'esclaves; les individus de cette classe sont tirés de la Géorgie ou de l'Afrique. Les femmes sont favorites ou servantes dans le harem. Les hommes sont employés à différents services. Les esclaves se marient entre eux, et leurs enfants appartiennent à leur maître. On trouve parmi les esclaves des deux sexes de fidèles serviteurs.

Les tribus encore errantes campent toute l'année en changeant de résidence selon la variation des saisons. Les tentes sont dressées, les chevaux, les mulets et les moutons paissent autour. La tribu est sous l'autorité des anciens, pendant que son chef réside ou à la cour, ou dans une capitale de province. Les jeunes chassent, fument ou dorment, les femmes font le ménage et gardent les enfants et les troupeaux. On trouve aussi en Perse des bohémiens vagabonds, fort ressemblants à ceux qui parcourent l'Eupope; ils sont tous également originaires de l'Inde [*]. La pratique des préceptes religieux est fort relâchée parmi ces tribus; elles se nourrissent sans hésitation de porc et de lièvre; leur ignorance les dirige plutôt que le mépris des principes.

Le pillage est la profession des hommes de ces tribus errantes; et les plus hardis se font beaucoup d'honneur, parmi leurs pareils, des crimes qu'ils ont commis, de même qu'on s'honore dans les pays policés des actes de vertu. Selon eux, tout homme qui a du cœur, un cheval et un cimeterre, possède tous les éléments du bonheur et de la fortune : ils n'ont qu'une seule cause de chagrin, c'est quand l'ordre règne dans le pays. Ils montrent

[*] *La Perse*, par M. Louis Dubeux, p. 475.

avec orgueil les ruines des villages qu'ils ont pillés et détruits; et dans leur conversation ils ne déguisent pas leur espoir, que Dieu permettra bien que la tranquillité ne dure pas toujours. Ils racontent avec joie leurs succès contre les caravanes, et sur ces *coquins* de marchands et de muletiers qui les conduisent. Du reste, l'idée d'un gouvernement régulier, parfaitement et hiérarchiquement organisé, n'est pas encore entrée même dans la tête des chefs de ces tribus; ils n'étudient pas des systèmes qui ne leur sont pas utiles; ce despotisme complet leur est instinctif, plus facile à apprendre et surtout à pratiquer : ils disposent de leurs sujets corps et biens, selon leur caprice, et le plus monstrueux abus de ce pouvoir est une recommandation au respect des masses brutales de ces contrées. Pour elles, frapper fort c'est frapper juste, et la terreur est le seul sentiment qu'il soit utile au pouvoir de faire pénétrer dans l'âme d'un essaim d'hommes livrés aux seuls instincts de l'animalité, et qui ne comprennent point quelle peut être l'occupation des populations de l'Occident, puisqu'elles ne peuvent pas se livrer au pillage.

Il est digne de remarque, néanmoins, que l'hospitalité est une des vertus des Persans en général, et surtout des chefs des tribus nomades. Un de ces khans qui demeurait à Hamadan, invita à sa maison de campagne un ambassadeur anglais, sa suite, et bon nombre de Persans. Ils y furent largement traités; et comme une gelée était survenue pendant qu'ils étaient à table, ils s'aperçurent, au moment de partir, que tous leurs chevaux, et il y en avait plus de deux cents, avaient été ferrés à glace par le soin de leur hôte. Les guides choisis dans ces tribus sont très-fidèles; il y a cependant quelques exemples contraires à cette coutume générale.

La circoncision, le mariage et les funérailles de ces peuplades se font à peu près avec le même cérémonial dans les villes et dans les tribus. Il y a moins de divorces dans celles-ci, les femmes y sont plus utiles; c'est un cheptel auquel les hommes renoncent rarement; ils craignent d'ailleurs les vengeances de la famille. On trouve, dans les tribus, des lecteurs, des chanteurs et des



conteurs; les fragments des ouvrages des plus fameux poëtes, déclamés ou récités, captivent l'attention générale et obtiennent un succès constant; les femmes, qui ne sont point voilées dans les tribus, trouvent beaucoup de plaisir à les entendre. Elles sont fort prévenantes, belles, et de très-bonnes mœurs. Elles conduisent admirablement un cheval, et ont horreur des mariages temporaires pratiqués dans les villes. Leur condition néanmoins est le servage relativement aux hommes, le travail est leur lot; mais elles conservent de l'autorité sur leurs fils, qui cessent rarement d'être respectueux et soumis.

Les coutumes singulières que nous venons d'indiquer sont particulières aux tribus d'origine persane ou d'origine turque. On trouve sur les côtes du golfe Persique des tribus arabes; elles se coiffent du turban, mais elles parlent leur langue maternelle, et ont conservé les usages de l'Arabie.

Nous avons dit plus haut que les Persans sont coiffés d'un bonnet conique, dont le sommet est enfoncé sur le devant. Ce bonnet est en peau d'agneau, noir au dehors : c'est l'antique coiffure nationale des Perses : elle est conservée telle sur les plus anciens monuments. L'introduction du Koran et de l'islamisme n'a changé dans la Perse que les idées et les préjugés, en en substituant de nouveaux à ceux que les mauvais gouvernements et l'ignorance y avaient engendrés, conservés, protégés, et l'avenir ne promet à ce piteux état intellectuel aucun amendement!

CHAPITRE TROISIÈME

Gouvernement. — Cours, Favorites, Eunuques. — Vie du Roi. — Voyages officiels. — Divisions du royaume. — Lois. — Administration. — Satrapes. — Dotations territoriales. — Organisation militaire. — Lois pénales. — Divers genres de supplices. — État actuel de la Perse. — Tribus errantes. — Sculptures historiques de Persépolis. — Tombeaux des rois. — Palais modernes.

De toutes les formes de gouvernements, l'Iran antique subit la plus oppressive, le despotisme des satrapes. Depuis ces anciens temps, aucun amendement favorable à l'humanité n'a été introduit dans ces contrées. Le pouvoir absolu des Pischdadiens (les rois mèdes) et des Kéaniens ou Achæménides (les rois perses), est demeuré le type traditionnel et respecté de l'autorité; les sultans Othmanides qui règnent aujourd'hui sur la Perse l'ont fidèlement conservé. Un sceptre de fer, porté par des mains que dirigent des instincts cruels ou des volontés ignorantes, brutales et passionnées, pesa toujours sur l'Iran nomade, agricole ou civilisé : ses hordes errantes jouirent seules de quelque indépendance; mais parmi elles, la révolte et le meurtre créèrent les chefs, et le pillage fut la seule et la plus honorable de toutes les industries.

Il ne reste aucun renseignement digne de foi sur l'état du gouvernement de l'Iran, pendant le temps de sa formation en cités diverses et successivement fondées, ou constituées par quelque apparence d'une organisation régulière. La dynastie indienne éta-



blie dans la Médie, et dont la ville de Mahabad fut là résidence royale, gouverna vraisemblablement ses peuplades d'après les usages et les lois qu'elle avait importées de l'Inde; toutefois, sur ce point comme sur l'époque et les causes de l'avénement de cette dynastie, il ne nous resterait que de vagues conjectures, si, comme nous l'avons dit, la langue de l'Iran entier, et la langue de tous les temps, n'était unanimement reconnue pour tirer directement son origine de l'Inde.

On ne fait aucun doute qu'il n'ait existé bien anciennement des documents originaux, annales, relations ou poëmes historiques, concernant les divers États qui florirent simultanément ou successivement dans la vaste contrée que nous nommons l'Iran; on croit aussi que les faits principaux, parmi ceux qui étaient enseignés dans ces antiques documents, ont été recueillis et conservés de siècle en siècle; que les poëtes persans du moyen âge, qui ont écrit de grandes épopées héroïques, ont recueilli ces mêmes faits principaux assez fidèlement; que leurs poëmes, semblables en cela aux poëmes d'Homère, sont, en quelques parties, de l'histoire en vers; en un mot, que leurs ouvrages réunissent au mérite littéraire celui d'être des poëmes historiques. Nous reprendrons ce propos dans notre chapitre sur la littérature de l'Iran ancien et moderne, particulièrement en citant l'immortelle composition poétique de Ferdoucy.

Dans le vaste Iran subsistèrent plusieurs États dès les premiers temps de sa première civilisation. Les pays les plus rudes demeurèrent nomades; les belles plaines de la Bactriane et de la Médie appelèrent l'agriculture; c'est en effet sur ces deux contrées que les souvenirs sont les plus anciens; la dynastie indienne s'était établie dans la Médie. Durant cette même période de temps, la Bactriane était florissante, et Bactres, sa capitale, était une grande ville. Diodore de Sicile nous apprend que Ninus, roi d'Assyrie, fit une invasion dans la Médie, dont Pharnus était le roi; qu'il défit en bataille rangée l'armée des Mèdes; qu'il fit mettre en croix ce roi qui avait été fait prisonnier avec sa femme et ses sept enfants. Ninus donna un gouverneur à la Médie; puis, poursuivant ses con-

quêtes à l'est, parvint sur les limites de la Bactriane, peuplée de vaillants soldats, et en fit plus tard la conquête, sur un autre roi nommé Oxyartès.

On peut tirer de ces souvenirs historiques, l'opinion certaine qu'à ces époques reculées de plus de 2,000 ans avant l'ère chrétienne, les royaumes de Médie et de Bactriane étaient fondés.

La royauté y fut ce qu'elle pouvait être alors, toute-puissante, gouvernant ses peuples sans contre-poids, propriétaire du sol, maîtresse des hommes corps et biens : la condition générale des sujets approchait de celle de l'esclave; l'infortune ou le bien-être du peuple procédait du caractère du souverain.

Les principes du gouvernement devaient être fort analogues dans les deux royaumes, quoiqu'ils ne fussent pas limitrophes, et l'on peut appliquer aux deux États le peu de traditions qui est venu jusqu'à nous sur l'un ou sur l'autre; la communauté d'origine et de langage fait supposer celle des opinions, des usages et des sentiments; les novateurs en fait de gouvernement étaient, d'ailleurs, fort rares en ce temps-là.

On sait que la royauté y fut héréditaire, mais la primogéniture ne constituait pas un droit certain; le roi vivant pouvait désigner pour son successeur l'un de ses fils ou l'un des princes de sa famille. Nous avons dit combien furent profonds le respect et la soumission des Mèdes envers leurs rois.

La population était divisée en classes, et la première était prépondérante; cette division inégale des conditions se retrouve aux premiers jours de tous les nomades se formant en cité; les plus puissants conservent l'autorité et s'inscrivent seuls dans la première classe; le plus fort d'entre eux se fait le chef suprême de tous les puissants.

Le premier besoin était celui d'une armée permanente. Il n'était pas difficile de la recruter : l'agriculture et l'industrie occupant fort peu d'hommes, les rois pouvaient facilement lever un grand nombre de soldats, de cavaliers surtout.

La politique se réduisait aux conseils de l'esprit de conquête; les Mèdes, et les Perses après eux, envahirent de vastes régions;



ils imaginèrent aussi d'amollir les peuples guerriers par le luxe, l'élégance et la bonne chère.

Les Mèdes passaient pour le peuple le plus civilisé de l'Iran. L'organisation de la cour, celle du harem de leur roi, le concours et l'influence des mages au gouvernement de l'État, révèlent une habile expérience, bien propre à fortifier le pouvoir royal. C'est par des lois qu'était réglée l'éducation des princes.

L'histoire d'Esther donne une haute idée de l'organisation du palais, de la condition de ceux qui servaient le roi, de l'autorité absolue qu'il y exerçait, de la part que les eunuques prenaient à l'exécution de ses ordres; et d'autres faits nous apprennent que l'influence de cette ignoble classe d'hommes changea plus d'une fois la face des affaires publiques et l'ordre de succession à la couronne royale. Livré à ses femmes et à ses eunuques, le souverain subissait leurs passions lorsqu'ils excitaient les siennes, et sa volonté sans contrôle trouvait aussitôt de fidèles exécuteurs dans les officiers qui le gardaient, dans les soldats qui leur obéissaient, et leur nombre était considérable dans l'enceinte des fortes murailles qui enfermaient les vastes édifices, les grandes cours, les immenses jardins dont la réunion portait le nom de *palais du Roi!* Le plus souvent ce palais dominait ou commandait la ville, situation qui ajoutait encore à ses moyens de défense.

Distributeur de la justice, c'est en ce saint nom que le roi commettait tous les crimes; c'était là un des attributs de son autocratie. C'est sur les grands qui l'approchaient que ses coups s'appesantissaient; mais ces grands, à leur tour, frappaient avec la même licence sur les peuples, que ce souverain voyait fort peu. Il est vrai que de tout temps les condamnations prononcées contre les satrapes et leur prompte exécution furent fréquentes : l'histoire nous l'apprend; mais elle n'a point gardé le souvenir des exactions et des fureurs exercées par ces tyrans subalternes sur ces populations malheureuses.

Dans cet état de choses, l'avénement d'un souverain de caractère faible était une calamité publique : les plaintes des victimes ne parvenaient pas jusqu'à lui, le désordre se propageait rapide-

ment, les populations fuyaient ou périssaient, une riche province se changeait en désert! Sous un prince actif et éclairé, les malversations étaient punies d'une manière terrible; la promptitude et la sévérité des exemples étaient des châtiments pour les uns, et, pour les autres, de solennels avertissements. Dans les pays de despotisme, où le souverain sait si peu de chose des iniquités de ses agents, il doit frapper fort et vite sur l'audacieux transgresseur de ses ordres.

Un code religieux et politique fut donné à l'Iran par Zoroastre, à l'époque même de la suprématie de l'empire des Mèdes. Ce livre est considéré, à juste titre, comme renfermant l'ensemble des idées et des usages qui étaient en vogue dans les temps antérieurs; tous les principes politiques de ce code constituaient le plus pur despotisme. Il constate aussi que la population était divisée, comme nous l'avons dit, en quatre classes : les prêtres, les militaires, les laboureurs, les artisans. Les laboureurs, toutefois, étaient idéalement relevés au-dessus de la classe qui leur est ici assignée, à cause de l'utilité de leur profession.

L'administration des villes est modelée sur celle du monde telle qu'Ormuzd, le bon principe, l'a établie et conservée. Ses bons génies surveillent les diverses parties de l'univers, et dans l'administration du royaume il y a des hommes préposés à la surveillance des rues, des bourgs, des villes, des provinces. Remontant hiérarchiquement dans cet ordre jusqu'au chef suprême de l'État, qui est le roi, ces surveillants doivent tous être bons et équitables, le roi surtout, puisque son pouvoir est sans limites et qu'Ormuzd lui défend de commander autre chose que ce qui est bon et juste.

Les lois de Zoroastre protégeaient surtout le mariage, honoraient la fécondité, frappaient de peines sévères la débauche; mais elles favorisaient la polygamie. Nous avons cité des prescriptions législatives, même hygiéniques, souvent renouvelées, et qui ont eu pour objet évident de maintenir la race médo-bactriane telle qu'elle est, forte, active et belliqueuse.

Dans ces lois de Zoroastre, et il en fut de même dans toutes les

constitutions politiques primitives, la religion est intimement mêlée à la législation civile; elles se prêtent une mutuelle force et se donnent une mutuelle sanction. La conservation des lois était soumise à la corporation des mages; les lois, les rites sacrés, les connaissances scientifiques étaient également dans leurs attributions; mais l'influence de la religion sur les lois, dont les prêtres étaient en même temps les ministres, fut constante pendant la durée de l'ancien empire des Bactriens et des Mèdes.

Dans l'histoire générale de l'Iran, les souvenirs historiques de ces deux antiques royaumes précèdent de bien des siècles les premiers temps des annales de la Perse. Ces annales, toutefois, bien que moins curieuses, n'en sont que plus certaines; plus de témoignages sont arrivés jusqu'à nous et disent bien mieux ce que furent le gouvernement et l'administration de l'Iran, quand le tour de la Perse fut venu à la domination générale de l'Asie jusqu'à l'Indus.

Les Perses habitaient un pays aride et montagneux qui leur avait conservé leur ancienne rudesse, mais aussi leur vigueur primitive. La mollesse, que donne un climat tempéré, l'abondance et le luxe, avaient pénétré dans la Bactriane, dans la Médie, et les Touraniens, passant l'Oxus, avaient envahi et maîtrisé une grande partie de l'Iran. La Perse se leva, forte et vaillante; les rois mèdes furent vaincus. Des guerriers persans se distinguèrent, furent faits rois, et Cyrus fut le troisième des souverains de cette race royale nouvelle, qui se qualifie elle-même d'*Achæménide* dans ses monuments*, et que l'histoire connaît aussi sous le nom de *Kéaniens*.

La révolution qui donna à la Perse la domination sur les Mèdes dont elle était jusque-là tributaire, et même sur l'Iran tout entier, ne s'affermit que par le génie et les succès de Cyrus; son règne (l'an 538 avant J.-C.) est une époque nouvelle dans l'histoire du gouvernement et des lois de la Perse.

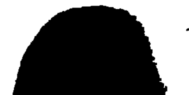
Ces formes et ces lois nouvelles furent cependant plutôt des

* L'inscription, à Bi-Sutoum, de Darius Ier, petit-fils de Cyrus.

imitations que des nouveautés. La division en castes existait pour toutes les populations de l'Orient; il y en eut dix dans la Perse. Les trois premières étaient nobles, c'est-à-dire privilégiées, et la première de toutes, celle des Pasargades, était la plus considérée, et de laquelle on tirait, à l'exclusion des deux autres, les princes et les rois. Les trois tribus qui venaient après s'adonnaient à l'agriculture; quatre autres, enfin, étaient composées des peuplades nomades ou errantes, habitant avec leurs troupeaux dans les vastes pâturages, plus libres que les six autres tribus, mais soumises néanmoins au service militaire : le roi en formait sa meilleure cavalerie. Cette classification des tribus semblait imposée par l'état physique du pays. Les grandes villes et les provinces fertiles étaient la résidence des nobles et des agriculteurs; les nomades ne quittaient pas les steppes, les montagnes et les collines désertes. Cette séparation naturelle faisait, à l'ensemble de la population, une part bien inégale de civilisation et de culture. Elle partageait la nation persane en trois fractions, et faisait même à chacune sa part dans l'histoire; car les annales civiles et militaires de la Perse ne peuvent concerner que les tribus nobles, comprenant les princes, les mages et les guerriers. Les tribus agricoles les nourrissaient et les tribus nomades ne demandaient rien à personne. Celles-ci, contenues dans le devoir, recevaient les ordres du prince, et lui obéissaient jusqu'à ce qu'un prétexte ou une occasion poussât leur amour de l'indépendance jusqu'à la rébellion.

L'histoire de la Perse, d'après ces considérations, ne peut être que celle de la classe supérieure à laquelle appartenaient le roi, les prêtres et l'armée : à eux seuls la domination, la richesse, le luxe et les honneurs.

La tribu des Pasargades se nommait aussi *le camp de la cour royale*; toute la population privilégiée lui appartenait; les deux autres tribus, moins nobles, étaient composées de familles qui participaient à la condition générale de la tribu. L'organisation de la nouvelle cour fut imitée des usages de celle des Mèdes. Les mages y furent admis et prirent une grande part au gouvernement



de l'État : on en peut dire autant des reines, des reines mères, des femmes du harem et des eunuques : trop souvent la Perse fut soumise à un gouvernement de sérail !

Les traditions mèdes sur le pouvoir illimité des rois passèrent facilement dans l'opinion des tribus persanes, et cette opinion, si dangereuse dans ses effets, fut la base de la constitution de la monarchie persane, si toutefois cette idée peut servir de fondement à une institution durable : les hommes étaient serfs, et le souverain était despote. Tous les pouvoirs étaient confondus; le roi faisait seul la loi, rendait personnellement la justice; l'histoire d'Esther nous dit assez d'après quel code, et il en résultait naturellement que, dans une telle ignorance de tous les principes, les caprices et la cruauté du prince frappaient plus souvent sur les grands dont il était environné, que sur les petits qu'il ne voyait jamais. Au plus léger prétexte, la tête d'un satrape roulait aux pieds du souverain! L'immense étendue de ses États, l'impossibilité d'en surveiller l'administration et d'y maintenir l'autorité des lois existantes, commandaient ces promptes exécutions. Les chances d'un sinistre dénouement étaient semblables à celles d'une brillante et durable élévation : la partie était égale; elle était ouverte au plus hardi. Toutefois, les basses classes avaient aussi leurs mauvaises chances : les avanies des satrapes et de leurs subordonnés étaient pour elles un despotisme qui, quoique secondaire, n'était ni moins cruel, ni moins redoutable : tel fut le gouvernement de la Perse dès le règne du grand Cyrus.

La religion était associée à l'autorité souveraine : cette habile alliance élevait les mages à l'égal des rois, et ne promettait aux populations qu'une double tyrannie. Les mages ne contredisaient point les rois; ils honoraient leur toute-puissance, afin d'assurer et d'agrandir la leur.

Les sages et les mages formaient la partie la plus considérée de la cour des rois de Perse : ils lui étaient nécessaires comme devins et augures; ils réglaient l'observation des rites et l'accomplissement des cérémonies. Cyrus les appela pour la première fois auprès de lui pour réciter, à l'aube du jour, les hymnes sacrés, et

offrir chaque jour les sacrifices aux dieux. Ces prêtres-devins étaient aussi conseillers du roi et classés parmi les serviteurs les plus distingués du palais; les mages avaient seuls, avec les femmes du sérail et les eunuques, le privilége d'approcher souvent de la personne du roi : on présume qu'ils composaient aussi le tribunal des juges royaux, ou tribunal supérieur de l'empire.

Pour rehausser l'éclat du trône, sept princes étaient rangés à l'entour quand le roi l'occupait. La cour se composait à la fois de courtisans, d'une suite nombreuse de dignitaires, d'une armée considérable, surtout de cavalerie, qui gardait la personne du souverain et l'accompagnait en tout lieu. La cavalerie était divisée en plusieurs corps organisés, selon la diversité des pays d'où ils étaient tirés; les Perses avaient le pas sur les Mèdes. De nombreux gardes du corps veillaient toujours aux portes du palais.

Les moindres fonctions, les plus infimes services, devinrent des charges de cour à mesure que la richesse et le luxe multiplièrent les courtisans. Ainsi, pour faire le lit du roi, il fallait un grand nombre d'officiers, chacun d'eux ayant son office spécial et déterminé : c'étaient sans doute des officiers d'un ordre inférieur; mais ils étaient organisés, divisés par sections de dix et de cent, et soumis à des chefs d'un rang élevé, comme l'étaient, dans notre ancienne monarchie, le chambellan, le connétable, le grand écuyer, le grand maître de la garde-robe, les capitaines des gardes, chacun de ces grands officiers de la couronne étant le chef d'un service, ayant sous ses ordres un grand nombre d'autres officiers inférieurs ou serviteurs commissionnés pour ces services. Ctésias, médecin grec à la cour de Perse, porte à quinze mille le nombre des fonctionnaires employés au service du roi; ils étaient tous nourris dans le palais aux frais du souverain.

Les grands officiers étaient classés et titrés, et l'usage établi parmi les souverains modernes de se qualifier mutuellement de frères ou de cousins, a été dès longtemps précédé, dans la Perse, par l'emploi des titres de parent, d'ami, de fidèle du roi, épithètes

réservées à certains ordres de fonctions qui comportaient ces qualifications honorifiques et hiérarchiques à la fois. Cet usage passa des Perses chez les Grecs; les rois grecs d'Égypte donnaient aussi à leurs principaux officiers le titre de parent, d'ami, de garde du corps du roi. Les anciens rois d'Égypte ajoutaient à ces qualifications, et à d'autres analogues, le droit, pour le titulaire, de siéger à la gauche ou à la droite du roi. Nous retrouverons, sur les monuments de Persépolis, le souvenir de ces formules de la cour persane, plus anciennes que ces monuments mêmes. De nos jours encore, le titre de *parent* est conféré par le schah à des tribus de la Perse occidentale qui ont le privilége de fournir ses gardes du corps.

Le costume des officiers était réglé selon l'importance de leurs fonctions; cet usage fut de tous les temps; l'habit annonçait la dignité. Comme dans les sociétés modernes, les Perses y ajoutèrent une décoration en or dont les formes variées étaient en rapport avec les fonctions de ceux qui en étaient revêtus; une étiquette sévère réglait tout ce qui concernait la cour et y assujettissait rigoureusement les personnages qui en faisaient partie; son étude était indispensable : cette science futile entrait dans l'éducation des princes et des courtisans.

Le précis de la vie d'Esther à la cour du roi de Perse suffit pour nous faire connaître l'organisation et l'ordre du harem royal; nous ne reviendrons pas sur ce sujet.

L'existence des eunuques fut, dans le Levant, la conséquence inévitable de la polygamie. Cette institution assurait aux deux sexes une égale abjection. Elle est pour le souverain une source d'erreurs et d'iniquités; les femmes et leurs gardiens sont ses maîtres; leur odieuse influence sur un prince faible dégénère en tutelle; souvent elle décide de son sort et lui donne, par la trahison et par le meurtre, un successeur plus misérable que lui. Les ministres surtout redoutent cette coalition des vices. Le sort d'Aman est pour eux un cruel avertissement, comme les égorgements ordonnés par Esther sont un témoignage de l'autorité redoutable d'une favorite passionnée. L'Esther de l'immortel Racine nous in-

téresse, parce qu'elle ne nous raconte que la première moitié de son histoire.

La jalousie mutuelle des femmes était féconde en meurtres : Hérodote nous a dit comment la reine Amestris se vengea, sur une mère, de l'amour que conçut son mari Xerxès pour sa jeune fille. Plus cruel que sa femme, Xerxès l'abandonna à ses fureurs. Amestris fit enlever par des gardes la malheureuse et innocente mère, et la fit cruellement mutiler : elle lui fit couper les mamelles, qui furent jetées aux chiens, et aussi les oreilles, le nez, les lèvres, la langue, et la renvoya chez elle en cet horrible état; son mari périt à son tour en méditant une secrète vengeance : ce mari était le beau-frère du roi.

Le nombre des concubines était considérable à la cour de Perse; les pourvoyeurs assuraient au roi, pour chaque jour, une victime nouvelle. Les Perses, selon Hérodote, adoptaient avec ardeur tous les usages étrangers en fait de voluptés. Ils s'accommodèrent des mœurs *viriles* des Grecs, ajoute l'historien. Mais il est difficile de croire que les Orientaux aient reçu ces leçons de la Grèce : l'Orient avait tout inventé, même les turpitudes, avant les premiers essais de la civilisation occidentale.

Le choix des épouses légitimes était fait par la cour avec une grande attention, et toujours parmi les femmes de la première des trois tribus nobles, celle des Pasargades ou Achæménides. Mais à l'égard des femmes du harem, le goût ou le caprice n'était soumis à aucune loi. Esther était une pauvre Juive; sa grande beauté lui tint lieu de noblesse. De tout temps et dans tous les pays, on a découvert ce moyen de concilier les convenances sociales avec la dépravation des mœurs. Néanmoins, les femmes légitimes conservaient, chez les Perses, la supériorité du rang et de l'autorité; elles étaient soumises à la loi générale qui défendait aux femmes de se montrer en public sans être voilées : on a rappelé, comme un condamnable exemple, celui de la reine Statira, qui enfreignit cette loi.

L'anniversaire de la naissance du roi était célébré tous les ans par un festin royal. Ce même jour le roi se faisait oindre la tête et distribuait des présents. Une loi privait le roi du droit de re-

fuser les grâces qui lui étaient demandées pendant que le festin royal était servi.

La succession au trône appartenait exclusivement aux fils de la femme légitime, mais les intrigues du sérail étaient plus fortes que la loi; tous les crimes se faisaient les auxiliaires de ces intrigues. Le second et le troisième Darius montèrent sur le trône par cette voie, et le second a été pour cela surnommé *Nothus* ou le bâtard. Le roi désignait son successeur parmi ses fils légitimes, et la mère exerçait sur ce choix une forte influence. Ayant fait élever son protégé, elle en espérait une passive obéissance; et pour prévenir les embarras que pouvaient susciter des prétendants plus légitimes ou plus entreprenants, on les égorgeait ou bien on leur crevait les yeux. Cette coutume facile et expéditive de gouvernement s'est conservée jusqu'ici chez les Perses et dans d'autres États de l'Asie orientale; les résultats du despotisme omnipotent sont les mêmes partout.

Le goût des souverains de la Perse pour les voyages et pour la variété des résidences, était une tradition de leur ancienne vie nomade : suivant la saison, ils changeaient de demeure. Les descendants de Cyrus habitaient tour à tour Babylone, Suse, Ecbatane et d'autres grandes cités; l'automne et l'hiver à Babylone, le printemps à Ecbatane, l'été dans la Susiane : l'étendue de l'empire leur assurait l'avantage de cette agréable variété de climats. Les empereurs de la Chine, originaires de la Tartarie, vont aussi chercher des plaisirs de saison dans leur ancienne patrie.

Les voyages du roi de Perse exigeaient une suite nombreuse, semblables à des expéditions guerrières; les provinces en étaient écrasées, puisque partout le roi despote était chez lui. Cet usage subsiste encore : les coutumes qui sont utiles au despotisme se conservent autant que lui; et, afin de ne pas laisser abolir la mémoire de leur ancien état, les rois de Perse, dans leurs voyages, courbaient la civilisation même aux anciennes pratiques de la barbarie. Au lieu de tentes mobiles ils habitaient des palais; mais ces palais, comme les anciens campements nomades, devaient être entourés de vastes territoires; les armées y étaient passées en

ils rangeaient habilement



des lacets autour de la tête et devenaient ainsi leurs maîtres.

L'administration du pays soumis à l'autorité du roi était simple, puissante, mais non point parfaite. Le royaume était divisé en provinces, chacune d'elles était gouvernée par un satrape, occupée par des soldats, exploitée par des agents du fisc. L'empire était le domaine du roi régnant; tous les produits lui appartenaient. Dans les pays conquis, les mêmes principes étaient professés, la même administration les contenait et les pressurait. Des tributs en argent étaient imposés; ils appartenaient exclusivement au roi, servaient à ses dépenses, à ses largesses ou à ses prodigalités. Des contributions en nature, levées dans tous les districts, étaient affectées aux dépenses publiques; la Médie fournissait cent mille brebis et quatre mille chevaux; d'autres provinces, de la laine et les matières variées qui croissaient sur leur sol. Ces impôts étaient réunis dans les magasins de la cour; une portion restait pour les approvisionnements des satrapes, dont la suite et le faste égalaient ceux de leur maître. Comme dans l'Inde, les bourgs et les villes étaient chargés de pourvoir à un service : quatre grands bourgs fournissaient à la nourriture des chiens indiens du satrape perse de Babylone.

Les impôts étaient répartis sur tout l'empire, mais la Perse proprement dite en était exempte, le peuple dominant s'étant donné ce privilége. Du reste, il est difficile de se faire une idée, même approximativement, exacte, du produit de ces divers impôts, en nature, en métaux précieux ou en argent monnayé; une grande partie de ces métaux étaient fondus en lingots et enfouis dans le trésor du roi.

Ce que le roi recevait en présents surpassait encore le produit des impôts. C'est la coutume de l'Orient que l'inférieur n'approche jamais le supérieur sans lui offrir un présent. Les satrapes conservaient, en se conformant à cet usage, la faveur du souverain. Au jour de sa fête particulièrement, les offrandes des objets les plus précieux et les plus rares parvenaient au roi de toutes parts, et cette politesse apparente n'était pour les officiers du roi que l'accomplissement d'un devoir rigoureux, que l'habi-

leté des satrapes savait rendre plus utile que dispendieux; les bourses envoyées encore à propos par les pachas à la Porte, sont aussi un secret de leur politique prévoyante.

En résumé, il ne faut point chercher dans l'administration de ces anciens empires la plus faible analogie avec l'administration des États modernes; le despotisme n'est point formaliste. Un comptable soupçonné était mis à mort, ses biens étaient confisqués, et ses comptes définitivement ajournés. Les confiscations qu'entraînaient les jugements à mort, étaient une source de revenus annuels pour le prince; il profitait ainsi directement des sentences qu'il prononçait. Monstrueuse combinaison dont l'avarice et la perversité abusèrent peut-être plus d'une fois!

Les mêmes vices existèrent dans l'administration des dépenses. L'entretien de l'armée et les soins donnés aux canaux pour les irrigations étaient les plus considérables; mais les armées restaient à la charge des provinces qu'elles occupaient, et les canaux, soit pour les construire, soit pour les entretenir, étaient l'occasion d'impôts exprès sur les localités qu'ils arrosaient. Ainsi, l'or et l'argent entraient dans le trésor du roi et s'y accumulaient d'année en année, en lingots ou en vaisselle, pendant tout un règne : ce qui explique les sommes, souvent fabuleuses en apparence, que l'histoire mentionne à l'occasion de ces trésors. Ils s'augmentaient aussi de divers impôts arbitrairement établis. Un fleuve arrosait une province entière où il se divisait en cinq branches; le roi de Perse fit construire une écluse à la source même de ce fleuve, dans la montagne où il prenait naissance, et vendit l'eau à ceux qui voulaient arroser leurs champs.

Dans les satrapies, les officiers publics recevaient leurs émoluments en nature; il en était de même à la cour. Un historien grec raconte que les officiers de la cour étaient élégamment vêtus et leur tenue d'une extrême propreté. Ils employaient la plus grande partie de la journée à préparer le repas du roi; peu de ses hôtes étaient admis à sa table, ou plutôt admis à dîner dans l'intérieur du palais. Le roi étant placé dans une salle, et ses hôtes les plus honorés dans une salle qui lui faisait face, le

roi apercevait, de sa table, ses protégés à travers un rideau, sans qu'ils pussent repaître leurs yeux de la vue du suprême monarque; et ce n'était qu'aux jours de fêtes que le roi les réunissait à sa table dans une grande salle. Le nombre des convives ne dépassait jamais douze. Le roi mangeait à part; les convives étaient près de lui, buvaient avec lui, mais non pas du même vin; ils étaient assis sur un simple carreau, et le roi sur un tabouret d'or. Quand le roi dînait en famille, les jeunes filles du harem chantaient pendant le repas. Le nombre des animaux abattus chaque jour pour le service du palais était estimé à mille, soit bœufs ou brebis, soit ânes, chevaux ou chameaux. La volaille y abondait; chacun était servi devant soi et emportait ce qu'il ne mangeait pas; enfin, les gardes du palais étaient nourris avec les restes. Ainsi parlait des usages des Perses concernant la bouche du roi et de sa cour un écrivain grec, Héraclide de Cumes, qui avait écrit un ouvrage, en cinq livres, sur l'histoire des Perses *.

Les émoluments que le roi payait à ses officiers, même les plus élevés en dignités, étaient assignés sur les bourgs et sur les villes: une partie de leurs tributs ou impôts appartenait, sous ce titre, à ces officiers. De semblables localités étaient affectées aussi à l'entretien de la maison des reines, à leur toilette, à leurs divers services, et avec une profusion qui éleva au plus haut point le luxe et la magnificence. Une province, assez étendue pour ne pouvoir être traversée en une journée de marche, était affectée à l'entretien de la ceinture de la reine. Le roi donna à Thémistocle, pour son pain, la ville de Magnésie, celle de Lampsaque pour son vin, et Myunte pour ses légumes. Les charges, à la cour, étaient sur le même pied; des terres ou des maisons, c'est-à-dire leur produit, étaient la dotation des titulaires : tous les émoluments étaient aussi territoriaux. Chaque titulaire les administrait à sa guise, l'État n'était plus percepteur et payeur au moyen d'une foule d'agents qui consommaient une quotité de leurs percep-

* Cité par Diogène de Laërte, Athénée et Vossius. Voir Heeren, *Politique et Commerce des anciens*, tome Ier de la traduction française, page 520, note 2.

tions : de même, durant la première et la seconde race des rois de France, les grandes charges de l'État étaient dotées de *bénéfices* territoriaux, dont la jouissance cessait à l'extinction de l'office, et qui faisaient retour à la couronne. On attribue cette institution à Cyrus; les dotations qu'il accordait retournaient aussi à la couronne ; elles étaient héréditaires quand les fonctions l'étaient. Cette coutume subsiste encore dans la Perse moderne.

Cette organisation financière, quoique informe, avait exigé quelque expérience : au commencement, un chef militaire et un percepteur formaient toute l'administration politique, militaire et financière : vers le règne d'Artaxercès, le système s'était perfectionné par la séparation du pouvoir civil et de l'autorité militaire. Les commandants militaires gardaient les provinces; les satrapes les administraient, s'occupaient de l'agriculture, des routes, percevaient les revenus, payaient l'armée, surveillaient les chefs militaires et les magistrats; ils avaient sous leurs ordres des intendants. Le roi visitait les provinces, ou les faisait visiter par des délégués directs : c'était une sérieuse inspection dans l'intérêt des localités et du gouvernement : là où la négligence des satrapes ou celle des intendants se manifestait par quelque désordre, ces administrateurs étaient destitués ou châtiés.

Le roi nommait les satrapes; il les choisissait parmi les plus grands personnages, dans sa famille même; ses frères étaient pourvus des meilleures provinces; il les leur donnait libres de tout tribut, les assimilant ainsi à une seigneurie indépendante, qui ne reconnut pas toujours la suzeraineté de la couronne : l'histoire a conservé plusieurs exemples de rébellion de ce genre, notamment celui de la révolte de Cyrus le jeune.

Un écrivain royal était auprès de chaque satrape; c'est à cet autre agent royal que parvenaient les ordres du roi; il devait en assurer l'exécution prompte et entière.

Dans sa province, le satrape était un vice-roi; sa cour était formée à l'imitation de celle du roi; il avait ses troupes particulières, et un luxe sans borne régnait dans ses palais, dans ses jar-

dins, dans tous les services de sa maison. Son pouvoir était pour ainsi dire illimité; mais l'espionnage gouvernemental était habilement organisé : sur le moindre soupçon, le roi demandait la tête du satrape; il envoyait un courrier tout exprès, qui la lui rapportait! Le courrier remettait directement l'ordre du roi aux gardes du satrape, qui l'exécutaient à la minute! Orontes, sous Darius fils d'Hystaspe; Tissapherne, sous Artaxercès, virent ainsi s'éclipser subitement toutes leurs grandeurs! Mais plus tard, les satrapes prirent leur revanche; ils ruinèrent la monarchie par leurs révoltes. Le roi leur avait donné de trop vastes gouvernements dont ils firent des empires indépendants.

Les courriers, pour la correspondance journalière du gouvernement, étaient organisés par stations où ils se relevaient : les communications étaient très-promptes.

Dans toutes ces institutions, quoique incomplètes, le despotisme prenait ses sûretés, il y a déjà plus de vingt siècles; depuis ce temps, et dans les mêmes lieux, il n'a fait que changer de mains; les belles provinces de la Perse sont encore sa proie.

Tous les Perses étaient soldats; ceux qui possédaient des terres devaient servir dans la cavalerie. La population entière des hommes était classée par groupes de dix, de cent, de mille, et de dix mille; un chef commandait chaque groupe; les ordres se transmettaient des uns aux autres avec une très-grande promptitude : des armées nombreuses étaient mises inopinément sur pied. C'est encore l'organisation des Mongols; Tamerlan n'en eut pas d'autre. Les Kalmouks et les Baskirs, qui suivent les armées russes régulières, représentent les nomades de l'ancienne armée persane : il y a des climats où la nature a donné à l'esprit des hommes une invariable forme qui défie les siècles.

Les Perses nomades ne recevaient pas de solde; ils ne connaissaient même pas l'argent monnayé. Les nomades de l'Asie centrale, au service des Russes, ne sont ni plus instruits, ni plus exigeants : comme aux anciens leurs prédécesseurs, le pillage leur suffit.

Les Instituts de Timour ou Tamerlan sont l'histoire même

de l'ancien état militaire des Perses. Les levées en masse amenaient, des provinces de l'Orient et de l'Occident, des nuées d'hommes dont le mélange était un des plus singuliers spectacles du monde. Quand Xerxès les conduisit avec lui à la conquête de l'Europe, il avait mis quatre années à les rassembler, et les Perses seuls étaient investis des commandements supérieurs : les Mongols ont conservé cette coutume. Des approvisionnements de blé étaient faits sur la route de l'armée de Xerxès. Quand ce roi fit, dans la plaine de Dorisque, en Thrace, la revue de son armée, il la trouva composée de cinquante-six nations différentes et de deux millions et demi d'hommes; les Indiens y étaient vêtus d'étoffes de coton; les Éthiopiens, de peaux de lions; les Mèdes et les Bactriens, de riches vêtements; les Libyens étaient montés sur des quadriges; les Arabes sur des chameaux. Un roi n'eut jamais plus de forces dans sa puissante main. Toutefois, trois cents Spartiates arrêtèrent cette innombrable armée aux Thermopyles; Platée et Salamine furent son tombeau. Cette mémorable catastrophe témoigne néanmoins de la grandeur et de la puissance de l'empire des Achæménides, rois de Perse et de l'Asie.

Pour compléter notre résumé des souvenirs qui concernent la forme de leur gouvernement, nous ajouterons quelques mots sur le protocole de leurs actes, minime sujet pour l'intérêt de l'histoire sans doute, mais non point pour sa philosophie : les faiblesses et les préjugés des hommes élevés par la fortune au sommet du pouvoir, excitent bien aussi quelque curiosité et font connaître leurs misères.

L'ancienne Perse fut fort cérémonieuse; son culte religieux abondait en formules variées à l'infini, et ses rois étaient honorés à l'égal des dieux : les qualifications d'Ormuzd sont en grand nombre et des plus élevées dans son rituel; nous les rappellerons au chapitre suivant. Darius, fils d'Hystaspe, dans les inscriptions historiques de Bi-Sutoum, après avoir énuméré ses illustres ancêtres, en remontant jusqu'à Achæménès, son cinquième aïeul, prend les titres de *roi grand* et *roi des rois*. Les Séleucides qui succédèrent au dernier de ces Achæménides, se distinguèrent par

les surnoms de *sauveur*, de *vainqueur*, de *grand*, *illustre*, de *divin*; Chosroës le grand s'intitulait : *roi des rois*, *seigneur des princes*, *maître des nations*, *souverain de la paix*, *sauveur des hommes*, entre les dieux *homme très-bon et éternel*, entre les hommes, *dieu très-illustre; plein de gloire*, *victorieux*, qui s'élève avec le soleil, et qui donne des yeux à la nuit, distingué par ses ancêtres, roi qui hait la guerre, bienfaisant, qui conserve l'empire, qui tient à ses gages les bons génies. Les Sassanides s'intitulaient : le *serviteur*, l'*adorateur d'Ormuzd*, le *dieu*, le *roi des rois de l'Iran*, le *germe céleste*, de la race des dieux. Les califes et les kans ne furent pas plus modestes*.

Durant cette longue succession de princes, aucune amélioration favorable aux hommes ne fut introduite dans le gouvernement ni dans l'administration de la Perse. Les rois grecs Séleucides défendirent leur territoire sans en prévenir le démembrement; les Arsacides soutinrent leur indépendance les armes à la main, et les Sassanides résistèrent courageusement et avec succès à l'invasion romaine : les soins de la guerre auraient laissé à ces monarques peu de loisirs pour l'administration, s'ils en avaient eu la pensée.

Le premier des Sassanides, Artaxercès, parvint au trône en l'année 226 de l'ère chrétienne, rédigea, disent les historiens ses compatriotes, notamment Mirkhond, un corps de lois civiles et politiques, composa un traité sur les devoirs des princes et des ministres, et fit plusieurs règlements pour encourager les sciences, les arts, l'agriculture et le commerce. Afin d'assurer sa conquête, Artaxercès se démit sagement de la couronne pour la placer sur la tête de son fils. Selon l'usage du pays, il se donna en même temps une garantie certaine contre les prétendants qu'il avait détrônés : il les fit tous mettre à mort; un astrologue, qui lui inspira par ses prédictions des craintes pour l'avenir de sa famille, le porta à cette cruauté. Une fille inconnue échappa

* La flatterie d'occasion ou intéressée surpassa dans le monde moderne l'invention méditée de ces orgueilleux protocoles. On a vu à Rome des portraits du pape Paul V, auquel on donnait le titre de *Vice-Dieu* : PAULO V, VICE-DEO OPTIMO. (Chcégius, *de Titulomania eruditorum*, page 40.)

à ce massacre; elle était parmi les esclaves d'Artaxerxès, et réussit à lui plaire. S'étant imprudemment fait connaître, le roi ordonna de la faire mourir; au moment suprême, elle déclara au vizir qu'elle était enceinte: le vizir l'épargna, la cacha dans un souterrain, où il s'enferma avec elle après s'être privé de ses signes de virilité; et un jour que son roi s'affligeait d'être sans descendants, le vizir lui déclara son secret, lui fit reconnaître le fils qu'il avait protégé et qui succéda au trône d'Artaxercès sous le nom de Schawar, qui signifiait *fils du roi*.

On peut recueillir, éparses dans les écrits des anciens, d'autres traditions relatives à l'état de la cour de Perse et à la législation de ce vaste royaume : ces détails compléteront notre exposé.

Un Perse pouvait être admis à donner au prince un conseil utile sur un objet d'intérêt public; le Perse était placé sur une brique d'or; elle lui appartenait si le conseil était agréé; dans le cas contraire, le conseiller était chassé à coups de fouet.

Xerxès prit de lui-même la résolution de consulter plusieurs princes de l'Asie sur la guerre qu'il allait faire à la Grèce; il leur dit : « Je vous ai rassemblés pour ne point paraître agir d'après mon sentiment seul; mais souvenez-vous qu'il vous faut bien plus m'obéir que me conseiller. »

Un père de famille demanda à Darius, partant pour la guerre contre les Scythes, de lui laisser un de ses trois fils pour soutenir sa vieillesse, les deux autres devant suivre le roi à l'armée. « Je te les laisserai tous les trois, dit le prince, » et il les fit tous mettre à mort.

La même demande fut faite à Xerxès par le père de cinq enfants; le roi en laissa un, mais il fit couper son corps en deux parties qui furent exposées sur le chemin où ses troupes devaient passer.

Démocède de Crotone fut appelé comme médecin auprès de Darius, blessé à Suse. Le roi crut voir quelque dissimulation dans la physionomie de l'étranger; il fit apporter les instruments de torture, croyant s'assurer ainsi le dévouement du médecin.

Les personnes admises auprès du roi se prosternaient jus-

qu'à terre en l'abordant et lui disaient : *Vivez éternellement!*

Le roi ordonnait quelquefois de se prosterner aussi devant un favori : c'était la plus grande marque de la protection royale.

La charge d'*échanson* était une des plus importantes de la cour, et donnait au titulaire un grand crédit. Le Juif Néhémias remplit ces fonctions; en les quittant, il obtint le gouvernement de la Judée : il rendit de grands services à ses coreligionnaires.

Les qualifications données à certains fonctionnaires publics, d'*yeux* et d'*oreilles du roi*, paraît avoir été d'usage pour la cour et pour les provinces : ces yeux et ces oreilles à divers degrés s'exerçaient dans le même but, une surveillance mutuelle au bénéfice de l'autorité royale. Il y avait un intendant des forêts du roi, un intendant de ses bâtiments, un intendant de ses troupeaux; il y avait enfin un intendant de la maison de la reine, un grand maître du palais, un garde du trésor royal administrateur des finances; sur le trésorier ou le trésor de chaque province, le roi assignait le paiement des dépenses ou des grâces qu'il lui plaisait d'accorder. L'écurie et la vénerie du roi étaient aussi commises à des officiers de son choix. Il dirigeait avec toute autorité l'éducation et la vie entière des princes de sa famille.

D'autres fonctions, quoique moins relevées, pouvaient donner un égal crédit à ceux qui en étaient revêtus : tels étaient l'introducteur auprès de la personne du roi, le gardien de son lit, les hérauts proclamant ses ordres, les courriers qui les portaient. Les eunuques étaient employés à tous les services; nous avons déjà rappelé leur déplorable influence en participant surtout à l'éducation de l'héritier du trône, et quelquefois en se désignant à leur gré en opposition aux lois de l'État.

La tiare du roi placée sur sa tête s'inclinait en arrière : les conjurés pour Darius, fils d'Hystaspe, afin de se reconnaître, en firent incliner la pointe en avant : cette manière de porter la tiare leur fut concédée à perpétuel honneur.

Pour honorer et reconnaître le courage des femmes qui, par leurs exhortations, rallièrent les Perses prêts à fuir devant les Mèdes, Cyrus ordonna que toutes les fois qu'il entrerait dans la

ville, les femmes recevraient une pièce d'or. On ajoute que Darius Ochus, prince d'une sordide avarice, évitait d'entrer dans la ville et en faisait le tour, afin d'économiser cette dépense.

Les sacrifices précédaient l'entrée en campagne; les actions d'éclat du soldat étaient récompensées par des gratifications ou par des distinctions, telles qu'un coq d'or placé au bout de la pique.

Les vaincus étaient réduits en esclavage. Les rois prisonniers étaient épargnés quelquefois, mais plus souvent égorgés ou mutilés. On distribuait aussi aux vainqueurs les maisons des vaincus. Xerxès, maître des Thermopyles, fit trancher la tête à Léonidas mort, et attacher son corps à une croix.

Les rois de Perse avaient toujours au chevet de leur lit une réserve de cinq mille talents d'or, et une autre au pied du lit de trois mille talents d'argent : c'est ce qu'il appelait l'*oreiller* et le *marchepied du roi*.

L'esclavage était complet; il donnait au maître le droit de vie et de mort.

La multiplicité et la barbarie des supplices étaient analogues à ces atroces usages, à ces affreuses lois. Celle du talion était souvent appliquée : Aman voulait injustement faire attacher Mardochée à un gibet haut de cinquante pieds; ce fut Aman qui subit ce supplice.

La peine capitale était quelquefois précédée de l'amputation d'un bras; le corps était ensuite jeté aux animaux. N'avoir pas les mains cachées dans les manches en paraissant devant le roi, mettre un vêtement de prince, s'asseoir sur le siége du monarque, ou tirer avant lui à la chasse, étaient des crimes de lèse-majesté punis de mort.

Un magistrat qui se laissa séduire par de l'argent fut écorché vif, et son siége fut couvert de sa peau. Le supplice des deux auges était des plus cruels : le patient était enfermé entre deux pierres creusées selon le volume de son corps; mais la tête, les mains et les pieds nus restaient en dehors de cette épouvantable enveloppe, ces parties nues étaient ointes de miel et exposées à la



voracité des insectes; le patient succombait ainsi pendant dix-sept jours à d'horribles souffrances, dévoré par les mouches et la vermine! Cambyse fit enterrer jusqu'à la tête vivants douze personnages persans d'un rang élevé qu'il déclara coupables. Un de ses successeurs fit périr du même supplice sa sœur, qui était aussi sa belle-mère. L'action de la reine Amestris, déjà mentionnée, prouve la barbarie de cette femme et la lâche complaisance de son fils. Daniel fut jeté dans une fosse pour y être dévoré par des lions : cette fosse était recouverte par une pierre scellée du sceau du roi. Les accusateurs du prophète, leurs femmes et leurs enfants y furent ensuite précipités à sa place et dévorés. On écrasait aussi la tête d'un condamné entre deux grosses pierres, ou bien on le brûlait sur un bûcher; on le lapidait; enfin la décapitation simple était le plus noble des supplices; elle était opérée au moyen d'un rasoir. L'amputation des deux mains ou d'une seule précédait quelquefois la décapitation.

Les écrivains anciens parlent souvent du supplice de la croix. On ne sait pas s'ils indiquent réellement une croix ou une potence, comme instrument de ce supplice : du reste, la peine était d'autant plus infamante que la potence était plus élevée. La croix, quelle que fût sa forme, était le supplice capital habituellement indiqué pour des rois vaincus comme pour des eunuques condamnés; on salait quelquefois les têtes des malheureux suppliciés. Une femme reine, mère du roi, imagina de faire écorcher vif un malheureux, d'attacher son corps en travers à trois croix, et d'étendre sa peau à part sur des pieux placés entre les croix. Le roi d'Égypte Psamménite, vaincu par Cambyse, fut condamné à boire du sang de taureau. Un gouverneur de la Lydie périt par le supplice de la cendre; il fut précipité vivant du haut d'une tour dans un monceau de cette substance qu'on agitait avec une roue jusqu'à ce que le patient fut étouffé. On fait à Darius, fils d'Hystaspe, l'honneur de l'invention de cette cruauté raffinée; mais l'on doit faire remarquer que, dans la relation de ses victoires sur ses ennemis et des supplices auxquels il les voua successivement, celui de la cendre n'est pas mentionné; il lui

suffisait de leur faire couper le nez, les oreilles et les lèvres, de les exposer ainsi mutilés en public et de les faire ensuite mettre en croix *.

La plupart des cruautés horribles que nous venons de citer se passèrent pendant le règne de Cambyse : la férocité traditionnelle de ce prince, et ses outrages au tombeau et au cadavre d'Amasis, roi d'Égypte, peuvent faire considérer le plus grand nombre de ces faits comme des exceptions de circonstance et non pas comme des lois générales. On ne peut cependant oublier que souvent les peines étaient héréditaires, et que les enfants subissaient le même supplice que le père; ils étaient étrangers au crime de celui-ci, mais ils étaient ses enfants : tous les parents d'Aman, l'ennemi de Mardochée, furent mis à mort. Les conspirateurs contre Artaxercès Mnémon, subirent le même supplice, ainsi que leurs femmes et leurs enfants. On préparait quelquefois un malheureux à la mort par de longues tortures... Ces usages et ces lois, d'une férocité inouïe, sont heureusement bien éloignés de notre temps, de nos climats et de nos mœurs.

Au-dessous de la peine capitale était la mutilation, qui consistait à couper les oreilles, les mains, les pieds et le nez du coupable; on lui laissait la vie, s'il était possible qu'il vécût. La langue était aussi coupée, arrachée, percée. A d'autres victimes, les yeux étaient arrachés ou crevés; ou bien ils étaient brûlés avec de l'huile bouillante ou avec une aiguille de fer rougie. On arrachait les mamelles aux femmes. Quelquefois les lois, ou plutôt les fureurs de la guerre, exposaient les prisonniers à la mutilation; la déportation dans les îles de la mer Érythrée était aussi dans le code pénal des Persans. La peine du fouet était fréquemment appliquée; le roi le faisait donner comme une grâce à ses officiers qui s'empressaient de l'en remercier.

C'était une peine d'être condamné à perdre les cheveux, d'être privé des honneurs ou d'une décoration mérités pour des services, tels que bracelets, colliers, cordons et pierreries, che-

* Inscription de Bi-Sutoum.

vaux à frein d'or, cimeterre à poignée d'or, et autres ornements que le roi seul accordait. La confiscation des biens suivait d'ordinaire les peines afflictives ou infamantes; parfois ce n'était qu'une amende. Le vol entraînait la mutilation partielle et même la mort. Le voleur payait aussi le double de la chose volée. Un carcan triangulaire, qui retenait le bras droit élevé, était une peine souvent infligée.

Toutes ces coutumes, sommairement rapportées, appartiennent en général au temps où régna sur la Perse la famille des Cyrus (du septième au quatrième siècle avant notre ère). La législation antérieure, celle de Zoroastre, avait éprouvé quelques altérations par le laps de temps écoulé. Nous avons indiqué plus haut les dispositions principales de cette législation à la fois civile et religieuse, laquelle, malheureusement, ne fut pas toujours plus humaine que celle des temps postérieurs; ce qui n'était pas plus conforme à l'ancienne loi, ne peut être attribué qu'à l'ardeur des passions qu'excitèrent à ces mêmes époques les guerres intestines et extérieures, les usurpations et les meurtres des princes, la nécessité des circonstances et les déplorables abus d'une autorité sans limites soutenue par d'innombrables cohortes d'esclaves armés.

Pour affaiblir l'horreur de tels souvenirs, rappelons que, en diverses occasions, de grands services rendus à l'État suscitèrent quelqu'indulgence pour de grands crimes. Des juges équitables, des défenseurs courageux, des rois justes se rencontrèrent quelquefois. Des commutations de peines étaient alors accordées. Sataspès, de la race royale, condamné à mort, obtint qù'on substituât à cette peine l'obligation de faire, par mer, le tour de l'Afrique, à la condition pour lui de sortir par les Colonnes d'Hercule et de rentrer par le golfe Arabique : l'intérêt de la science s'associait ainsi à la clémence du prince. On imagina aussi des peines en quelque sorte symboliques, châtiments d'opinion qui épargnèrent à l'humanité un grand nombre de victimes : mutilations partielles, massacres, etc. Au lieu de couper les oreilles aux grands, on tranchait les fils qui tenaient à leurs casques, ou bien des chaînes d'or et d'argent étaient rem-

placées, dans les supplices, par des chaînes de fer; et dans tous ces exemples, il ne faut pas oublier que les peines procédaient de la volonté arbitraire du monarque plutôt que du texte des lois, ce qui peut en expliquer à la fois et la variété et la barbarie : il n'était écrit dans aucun code que le roi, sur la demande de sa favorite du jour, pût ordonner d'égorger soixante-quinze mille de ses sujets, suspectés seulement d'être les ennemis de cette favorite.

Ajoutons, pour n'omettre aucun trait propre à affaiblir l'effet de ce sanglant tableau, que le roi tout-puissant n'avait pas seulement le droit de faire grâce, droit dont il usait quelquefois; mais encore qu'il pouvait réparer ainsi de fatales erreurs ou prévenir les effets d'une cruelle précipitation ou d'une résolution insensée. Psamménite, roi d'Égypte, vaincu par Cambyse, était du nombre des condamnés à mort par les juges royaux persans; il marchait au supplice, et Cambyse donna de lui-même l'ordre d'épargner les condamnés : ces malheureux étaient conduits la corde au cou et la bouche bâillonnée. Souvent les juges, dans des causes singulières, déféraient le jugement au roi lui-même. Un père accuse son fils de graves désordres qui jettent le trouble dans sa famille entière; il l'entraîne devant les juges, les mains liées, et les juges le renvoient devant le roi. Le père accusateur renouvelle avec force les griefs dont il charge son fils, malgré l'étonnement que le roi en témoigne : mais le monarque, frappé de la rigide justice du père de famille envers ses propres enfants, et pensant qu'il devrait être un juge incorruptible, équitable pour tous, se montre clément envers le fils, et confére au père une des magistratures royales.

Il paraît que le supplice suivait de près la condamnation. Le coupable était aussitôt pris par la ceinture et emmené. Au moment fatal, on enveloppait d'un voile la tête du malheureux : dès qu'Assuérus eut décidé du sort d'Aman, les serviteurs couvrirent aussitôt d'un voile la tête de l'infortuné ministre. Il ne paraît pas qu'Artaxercès Mnémon se soit conformé à cette ancienne coutume, puisqu'après qu'il eut fait abattre la tête de son frère, il la saisit par les cheveux et la montra à toute l'assistance, afin qu'on ne doutât point de la mort de ce prince.

On peut étudier dans la Cyropédie, composée par le grec Xénophon, les institutions nouvelles fondées par Cyrus après la soumission des Mèdes et la réunion des deux royaumes sous le même sceptre. On en trouve le germe des plus importantes dans les livres de Zoroastre. La corruption successive des anciennes mœurs persanes par l'imitation du luxe des Mèdes, explique très-bien la décadence séculaire des anciennes lois et les cruautés quelquefois monstrueuses qui en firent oublier la pratique.

Les temps postérieurs sont marqués par d'autres innovations : à l'avénement des califes, en l'année 650 de Jésus-Christ, la loi et la croyance de Mahomet furent mises à la place de celles de Zoroastre : la Perse fut conquise par les Arabes qui dominèrent depuis l'Euphrate jusqu'à l'Oxus; Bagdad fut la capitale où résida le calife, chef du nouvel empire : la Perse se soumit humblement à la nouvelle loi; un petit nombre seulement de fidèles à l'ancienne se retirèrent alors à Ormuz, ensuite dans l'Inde, où ils portent encore le nom de *Parsi ;* ce sont les mêmes que les écrivains turcs et persans appelent *Guèbres*, et dont nous avons déjà rappelé l'existence et les coutumes.

Le gouvernement et l'administration de la Perse, par les nouveaux maîtres qui se succédèrent à la suite des guerres et des meurtres, ne pouvaient point s'améliorer : le bien-être des sujets dépendait toujours du caractère du prince, et il en est peu dont l'histoire ait loué la justice, les lumières et l'humanité. Elle cite cependant un roi tartare nommé *Alparstan* (un des Seldjoukides, qui monta sur le trône en 1065), et son fils Mélik-Schah, dont les rares qualités auraient mérité l'estime de tous, s'ils n'avaient cruellement persécuté les chrétiens de leurs États. On y éleva de nombreux édifices d'utilité publique et de bienfaisance. Les lettres furent honorées; le calendrier fut rectifié. Un ministre illustre, *Nizam*, né Persan, fut considéré comme l'oracle de la religion et de la science. Plus tard, maître de la Perse, en 1369, Tamerlan rédigea un nouveau code qui n'apporta aucun adoucissement aux infortunes du peuple; le règne des Sofis (1478) ne lui fut pas plus propice; Abbas le Grand (mort en 1628) se

montra sage, équitable, protecteur des arts de la paix; les Afghans remplacèrent ses successeurs en 1722. Vint ensuite Nadir-Schah, et après lui l'histoire nomme les ambitieux criminels ou les conquérants insatiables qui ont gouverné la Perse jusqu'à nos jours.

Démembrée et abattue, la Perse ne compte plus parmi les nations que par sa position topographique: elle sépare les deux grandes puissances de l'Europe qui menacent l'Inde, dont la Perse est le chemin pour les armées russes.

Aujourd'hui son gouvernement est encore despotique comme au temps de Cyrus; il n'est modéré que par l'influence bien incertaine des moudjteheds, hommes réputés saints, qui exercent l'autorité spirituelle pendant l'absence de Mahdi, dernier iman descendant d'Ali, que Dieu a dérobé à la vue des hommes, mais qui existe toujours: c'est le peuple qui élit ces moudjteheds, qui sont ses conseillers spirituels et ses protecteurs contre la tyrannie temporelle. Ceux-ci peuvent parfois opposer une barrière infranchissable à l'omnipotence du roi, qui a sur ses sujets droit de vie et de mort. Le roi exerce ce droit particulièrement sur les personnes de sa famille; il leur donne des emplois, les enferme dans un harem, leur fait crever les yeux, leur ôte la vie même, selon son bon plaisir.

Le schah emploie son temps selon les prescriptions de la loi ou de l'usage, et il s'y montre fidèle. Il a un premier ministre, de médiocre origine ordinairement, parce qu'il peut, avec moins de crainte pour sa politique, lui faire trancher la tête. Il y a pour chaque département des espèces de secrétaires d'État pour percevoir les impôts, régulariser les dépenses, ou diriger les travaux d'utilité publique. Les eunuques, que la polygamie rend toujours indispensables, sont rarement employés en dehors du harem.

La loi écrite est tirée du Koran et de la partie de la Sonna qui est adoptée par les schiites, sectateurs d'Ali. Quelques provinces ont aussi un droit coutumier qui est respecté. Les moudjteheds influent sur les décisions de la justice, s'arrogent même le droit de les modifier; le souverain ne peut refuser de les entendre

lorsqu'ils viennent intercéder en faveur d'un accusé. Un scheik-oul-islam, ou chef de la foi, nommé par le roi d'après le vœu des habitants, réside dans chaque ville principale; il en est le juge; le cadi est sous ses ordres; le mokah le remplace dans les villages, où il fait aussi les mariages et les enterrements, juge les affaires courantes et rédige les actes les plus ordinaires. Le mokah peut en référer au cadi, et le cadi au scheik-oul-islam. Le mufti, près les cours de justice, est le rapporteur des procès. Les juges civils rendent la justice en public; les huissiers maintiennent l'ordre dans l'auditoire à force de coups de bâton; mais comme ils ne peuvent pas frapper les femmes, celles-ci abusent de ce privilége. Les frais du procès ne sont pas considérables, mais les plaideurs dépensent beaucoup d'argent pour acheter les juges.

Il n'y a pas de ministère public en Perse ni de poursuite d'office par le magistrat; le volé s'arrange avec le voleur, les héritiers d'un mort avec l'assassin. Le roi juge souvent lui-même et se conforme aux prescriptions du Koran. Feth-Ali-Schah était d'une grande sévérité contre les voleurs; il les condamnait à mort. Le supplice qu'ils subissaient était horrible : on courbait, à force de bras, deux jeunes arbres vigoureux; on attachait à chacun d'eux une jambe du patient; on lâchait ensuite subitement les cordes, et les arbres en se redressant déchiraient le corps en deux parties qui restaient appendues aux arbres. Le meurtrier convaincu est remis à l'héritier du mort, qui lui ôte la vie s'il ne compose pas avec lui. Les femmes et même les enfants aident à l'exécution selon leurs forces. Le fouet, la bastonnade sont les châtiments ordinaires pour les délits; la torture, dans l'instruction d'une affaire, est permise, mais rarement employée. Les révoltes, les entreprises contre l'autorité royale sont punies cruellement : on arrache les yeux aux coupables, et même à tous les habitants mâles d'une ville complice de la rébellion.

Les condamnés à mort sont étranglés, poignardés, ou décapités. Selon la nature du crime, on y ajoute des tortures, le pal, par exemple; un esclave coupable d'avoir empoisonné une famille entière, fut pendu par les pieds et dépecé vivant comme un

[illegible] femmes condamnées sont rarement [illegible] leurs maris sont accusés de graves [illegible] comprises dans leur condamnation, [illegible] la peine capitale : souvent les femmes [illegible] condition sont faites esclaves.

[illegible] comme il y eut dans tous les temps, un [illegible] province, un *beglerbeg* et un hakim [illegible] plus un magistrat de police, un princi- [illegible] quartier, nommés par le roi, mais tou- [illegible] habitants notables : s'ils étaient nommés [illegible] des réclamations corrigerait bien- [illegible] c'est une espèce de succès que l'opinion pu- [illegible] pays de terrible despotisme. Les corps de [illegible] syndics, défenseurs nés de la communauté, [illegible] confirmés par le souverain. Ces syndics font la [illegible] commettants, veillent sur les apprentis, et main- [illegible] liberté de l'industrie. Dans ce pays le chau- [illegible] travailler sur l'argent et sur l'or. Quelques métiers [illegible] corvée au profit du roi; les autres paient un droit [illegible] Les chefs de quartier remplissent les fonctions [illegible] commissaires de police, et surtout de nos juges de paix, [illegible] et uniquement dans le but de protéger leurs [illegible] Ils rendent compte des naissances, des mariages, [illegible] accidents extraordinaires. Il y a ainsi sûreté [illegible] villes, même contre la rapacité des gouverneurs : [illegible] pétitionner contre eux librement auprès du roi.

[illegible] magistrat exerce des fonctions analogues dans les [illegible] commerce en général, et dans le même but de [illegible] mais il est soupçonné de recevoir en présents les plus [illegible] marchandises, et de permettre aux marchands de vendre [illegible] les mauvaises. Il transige aussi, dit-on, pour [illegible] contre les bonnes mœurs.

[illegible] magistrat, nommé *daroga*, n'exerce ses fonctions que le [illegible] autre, du même nom et du même rang, est chargé de [illegible] de nuit; il répond des vols, recevant des mar-

chands du bazar une indemnité pour faire le guet; mais il est rarement obligé de subir cette garantie, étant en bons rapports avec les voleurs et ayant avec eux des intérêts occultes.

Un mohtisib règle le prix des marchandises et surveille les poids et les mesures. La fraude en appoint entraîne quelquefois la peine de mort.

Tous ces usages concernent les habitants des villes; mais il y a aussi les tribus errantes qui ont une justice et une administration différentes. Les compositions y sont plus habituelles. Les anciens, qui sont des juges nés, les encouragent assidûment, afin que cette espèce d'arrangement prévienne les vengeances et les représailles entre les familles ennemies. Quelquefois un mariage termine les différends, et la fille, donnée en indemnité à l'offensé, dispense celui-ci de faire un douaire à sa future et de payer une somme quelconque à son beau-père. Le meurtrier qui ne peut payer l'indemnité due à l'héritier du mort, va mendier en portant un collier de fer au cou, jusqu'à ce qu'il ait réuni la somme de son engagement.

L'adultère et le rapt sont punis de mort, mais ces crimes sont rares dans les tribus errantes. Les plus proches parents de la femme insultée la vengent de leurs propres mains, et, si la femme est coupable, ils la mettent en pièces.

Les chefs des tribus, comme les principaux officiers de l'empire, laissent dans la capitale quelques personnes de leurs familles : ce sont de véritables otages placés sous la main du souverain.

Les impôts dans la Perse moderne sont à la fois réguliers et irréguliers : la couronne possède des revenus en terre; elle lève des taxes sur les propriétés particulières, sur les denrées et sur les marchandises. Les provinces pauvres paient les impôts en nature, mais elles ont beaucoup à souffrir de l'avidité des collecteurs. Les tribus errantes paient en proportion du nombre des animaux qui composent leurs troupeaux. Les juges et les prêtres sont payés sur les revenus publics. Les présents faits tous les ans au roi par les provinces et leurs gouverneurs, par les ministres et par tous les fonctionnaires principaux du royaume, forment un véritable com-

plément des impôts publics et sont estimés à la valeur des deux tiers des impôts ordinaires : ces présents ressemblent beaucoup aux *dons gratuits* que faisaient autrefois certaines provinces de France au roi ; *ces dons* n'étant que la reconnaissance du droit qu'avait le roi de lever des impôts sur ces provinces. Le souverain de la Perse trouve encore un supplément aux impôts dans le produit des amendes; enfin, il frappe des impôts extraordinaires à l'occasion des nouveaux ouvrages publics qu'il fait exécuter, ou lorsqu'un prince se marie. La recette totale du trésor royal est, de notre temps, évaluée annuellement à 130 millions de francs, et les dépenses sont au-dessous de ce produit.

En général, les fonctionnaires publics sont soupçonnés de malversations et d'exactions habituelles : ils échappent néanmoins le plus souvent aux châtiments qu'ils méritent, quoique tout individu ait accès auprès du roi ou des ministres pour dénoncer ces méfaits. Le dénonciateur, en effet, est accueilli favorablement, parce qu'il donne l'occasion de sévir contre un homme puissant dont le châtiment procurera, par la confiscation de ses biens, un profit réel au trésor royal; mais le fonctionnaire est encore mieux avisé ; il achète sa grâce à force d'argent. S'il n'était riche, il serait pendu; il échappe au supplice s'il peut satisfaire l'avidité de ses juges. La vénalité et le despotisme pèsent depuis longtemps sur la Perse; néanmoins, la haute classe y vit dans le luxe ; la société moyenne, les marchands et les propriétaires, dans une grande aisance. La liberté est complète pour les individus de cette seconde classe, qui se fait peu remarquer ; ils changent de résidence à leur gré sans aucune opposition de la part de l'autorité publique.

L'armée du schah actuel de la Perse n'est pas aussi nombreuse que le fut celle du grand roi Xerxès ; elle est composée de quelques corps disciplinés à l'européenne, de milices mal organisées, levées dans les villes, et principalement de corps de cavalerie irrégulière, fournis par les tribus errantes, et montés sur des chevaux agiles et vigoureux : ces corps font la guerre en partisans, en pillards ; ils ont conservé toutes les coutumes

leurs ancêtres, les Parthes, combattant contre les Romains. Les chefs de ces tribus fournissent au roi un nombre d'hommes montés, proportionné à l'étendue des terres qui leur sont assignées : on évalue le total de ces hommes à quatre-vingt mille. Durant la guerre, ils sont nourris, eux et leurs chevaux, et reçoivent une faible solde : leur service n'est obligatoire que pendant quelques mois, à l'approche de l'hiver ils rentrent spontanément dans leurs steppes. La garde réelle du roi consiste dans un corps permanent de quatre mille cavaliers, levés parmi les principales familles, armés, équipés, exercés à l'européenne : on les nomme les *esclaves du roi*. Les milices locales constituent une garde de police, mais elles peuvent être appelées pour le service du roi, et reçoivent alors la solde; on en porte le nombre à cent cinquante mille hommes, habillés, armés à leur frais, mais non assujettis à porter l'uniforme militaire. Leurs chefs sont choisis parmi eux; leurs armes consistent dans un fusil à mèche et un poignard. D'autres milices sont armées d'un mousquet, d'une épée, et d'un bouclier pendant sur le dos.

L'usage des voitures à roues étant inconnu dans la Perse moderne, les grandes routes seraient du luxe; les Persans les considéreraient d'ailleurs comme une voie plus facilement ouverte aux invasions étrangères. Dans les plaines, il serait facile de trouver de bonnes, même de grandes routes; mais l'accès et la pratique des montagnes sont d'une insurmontable difficulté; néanmoins, on trouve sur tous les chemins publics de la Perse des *radhars* ou inspecteurs des chemins, qui lèvent des taxes sur les caravanes; ces radhars répondent aussi de la sûreté des voyageurs; mais les stations étant très-éloignées, cette sûreté est plus fictive que réelle. Du reste, la puissance de ces *inspecteurs* est pour les voyageurs une fâcheuse rencontre, tant ils sont insolents et cupides, vivant du produits de leurs *honorables fonctions* exercées sur les grands chemins.

Aux notions que nous avons sommairement réunies dans ce chapitre sur la cour des anciens rois de Perse, nous ajouterons, afin de les compléter, la description de leur palais de Persépolis,

d'après les études plus récentes sur les ruines mêmes, faites par deux artistes français, MM. Eugène Flandin et Pascal Coste, qui les ont visitées de nos jours : ils y avaient été précédés, il y a moins d'un siècle, par un autre voyageur français, Chardin, qui étudia aussi ces classiques localités.

En arrivant dans la vaste plaine de Persépolis, qui s'ouvre à la suite d'un long défilé entre de hautes montagnes, et qui est bornée du côté opposé par le cours de l'Araxe, on remarque un plateau élevé au-dessus du niveau de cette plaine, retenu dans son étendue par un mur d'enceinte, et dont le sol est occupé par deux autres terrasses en retraite, successivement plus élevées l'une au-dessus de l'autre et également soutenues par les murs qui les entourent.

La superficie totale du plateau a près de 500 mètres; elle présente à l'œil du voyageur une série d'édifices ruinés; un grand nombre de colonnes, des portiques avec leurs sculptures sont encore conservés; le fond de cette vue est une montagne à pic qui, formant sur ce point une concavité, s'avance à ses deux extrémités comme pour enfermer cet ensemble de magnifiques édifices.

Le premier mur d'enceinte est construit en grands fragments d'une belle espèce de pierre noire, taillés en polygones irréguliers, néanmoins parfaitement assemblés; ces fragments ne forment aucune assise régulière; ils ont l'aspect de ces construetions singulières de la Grèce et de l'Italie, qu'on a nommées *cyclopéennes*, pour donner une idée de ces masses mises en œuvre, car les Cyclopes n'ont jamais construit aucune de ces antiques merveilles.

Un escalier à doubles rampes, la seconde étant dans une direction opposée à la première, qui commence sur le sol même, conduit sur la première terrasse. Du sol au sommet de l'escalier il n'y a que 10 à 11 mètres de hauteur verticale, et cette courte distance est divisée en 104 marches, de 7 mètres de largeur; ce qui confirme la tradition d'après laquelle les rois de Perse montaient cet escalier à cheval, et que plusieurs cavaliers pouvaient y passer de front.

Le premier escalier est placé sur la gauche de cette façade gé-

nérale du plateau et non pas au milieu, d'où l'on peut conjecturer qu'il avait été spécialement construit pour l'accès du palais auquel il conduit. Les deux rampes supérieures aboutissent, en effet, à un portique précédé d'un parvis en larges et longues dalles de pierre, parfaitement jointes, et attachées les unes aux autres, sur plusieurs côtés, par de doubles queues d'aronde qui préviennent tout écartement.

Ce portique s'annonce par deux pilastres, ayant l'un et l'autre sur leur face la figure d'un taureau colossal, dont le cou est orné d'un collier à rosaces; sa tête est mutilée, son poil est bouclé sur le poitrail, sur les flancs et à l'extrémité de la queue.

A droite et à gauche de l'intérieur du portique, l'animal se voit tout entier, en bas-relief, sur un de ses côtés, tandis que l'autre côté se perd dans l'épaisseur de la construction; mais sur les deux faces du portique, la tête, le poitrail et les jambes antérieures font saillie en ronde bosse, l'animal se montrant ainsi complet lorsqu'il est vu de face.

Le portique a 40 mètres de profondeur. Le milieu de cette étendue était marqué par quatre grandes colonnes, dont deux subsistent encore. A l'autre extrémité se voit un autre portique semblable au premier; il s'ouvre aussi sur le point opposé, par deux semblables pilastres, également ornés de deux figures colossales de taureau, de même dimension que les deux autres, mais qui se distinguent par des caractères différents : ces deux taureaux ont une face humaine, une longue et volumineuse barbe bouclée; les cheveux aussi sont bouclés; la tête est couverte d'une tiare ornée de rosaces sur le cercle et dont le devant est occupé par trois paires de cornes. Deux grandes ailes complètent cette figure symbolique des taureaux gardiens de l'entrée du palais de Persépolis : la hauteur de ces taureaux sculptés est de 4 à 5 mètres.

On a découvert des figures absolument semblables dans les ruines de Ninive, figures qui ont été heureusement transportées à Paris *. Cette uniformité d'art et de coutume entre Ninive et

* Au Musée assyrien du Louvre.

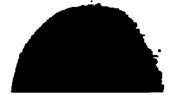
Persépolis, est un fait d'une haute portée, sur lequel nous nous arrêterons dans une autre partie de cet ouvrage.

. Le reste du sol voisin de ce double portique est couvert de ruines; quelques colonnes cannelées, hautes de 12 à 15 mètres, et 1 mètre 50 environ de diamètre, sont encore debout. L'exploration attentive de ce plateau a permis de distinguer sur les trois terrasses plusieurs édifices différents; on en a compté jusqu'à huit.

Un autre palais est précédé d'un grand bassin solidement construit en pierre. Un riche soubassement décore et soutient sa façade. Un escalier à deux rampes placées dans une direction contraire, et réservé dans l'épaisseur du soubassement, conduit à l'entrée du palais. Le soubassement, ainsi que les couloirs des deux escaliers, sont couverts de sculptures historiques du plus grand intérêt.

Le palier de l'escalier occupait le milieu de la façade du palais; son massif était appuyé contre le soubassement; mais comme il n'en cachait qu'une faible partie, à droite et à gauche de l'escalier, cette longue façade était libre : elle est entièrement occupée par des sculptures historiques.

La partie qui forme le mur de la rampe à gauche (en regardant le palais) présente vingt-huit figures dont les personnages ont de longues robes, la tête nue et ceinte d'une bandelette, marchant sur une seule file, armés d'une longue pique droite tenue des deux mains; leur costume est le même pour toutes : ce sont des gardes du palais qui ouvrent la marche d'un cortége solennel. Après ces gardes viennent, en effet, quatorze autres figures, dont sept sont uniformément vêtues d'une longue robe, sans armes, coiffées d'une toque évasée à son sommet, la poitrine ornée d'un collier; et chacune d'elles conduit une autre figure vêtue d'un costume tout à fait différent; ces figures à longues robes sont des officiers du roi, qui conduisent des hommes à courtes tuniques, quelquefois recouverts d'un manteau à manches, coiffés d'un bonnet rond, portant à la ceinture un poignard dont le fourreau est assez orné; ces autres personnages ne peuvent être



que des envoyés des provinces de l'empire, apportant au roi leurs tributs, ou les présents qu'elles lui devaient au jour anniversaire de la naissance du roi. Le dernier de ces personnages étrangers paraît être, par son costume et par la place qu'il occupe dans cette cérémonie, d'un rang plus élevé que les autres.

Les sculptures qui se remarquent à la rampe opposée sont d'un intérêt encore plus piquant; elles sont aussi plus complètes : ici ce sont vingt-neuf gardes d'un autre ordre que les premiers, car ils sont aussi vêtus d'une longue robe, armés de la pique droite, mais ils ont l'arc et le carquois sur l'épaule; leur tête est couverte d'une toque écrasée à son sommet; mais cette file de personnages est échelonnée de manière que le plan sur lequel elle est posée s'élève successivement comme les marches de l'escalier dont elles ornent le mur.

Ces figures ouvrent aussi la marche d'un nombreux cortége de plus de soixante personnages, rangés sur une seule file, mais distribuées en trois registres superposés, qui sont encadrés et séparés par un cordon en relief orné de rosaces. Ces personnages sont aussi conduits par ces mêmes officiers du roi vêtus de longues robes, portant de longs collets, une toque écrasée, une longue barbe et un poignard à la ceinture, lesquels font, comme dans le précédent bas-relief, l'office d'introducteurs; et comme pour mieux caractériser leurs fonctions, ces personnages portent une canne de la main droite et conduisent de la main gauche le premier individu de chaque groupe, qui ne peut être que le député de la province suivi de ses serviteurs apportant les présents ou les tributs : telle est la composition uniforme de chaque groupe. On doit toutefois y remarquer que la figure de l'introducteur est alternativement celle des officiers à longue robe que nous venons de décrire, et celle d'une autre classe de fonctionnaires du palais, dont le costume est plus simple, coiffés d'un volumineux bonnet rond, mais portant comme les autres un collier de perles qui est l'insigne de leur office.

Dans l'état actuel où se trouve ce bas-relief, il y a seize groupes différents et autant d'officiers introducteurs, huit de chaque costume; chaque groupe est séparé du suivant par un arbre pyramidal;

on ne pouvait indiquer par un signe plus expressif la séparation des provinces de l'empire dont les divers députés viennent présenter au roi des tributs et des présents : rien n'est plus varié que les costumes de chaque groupe et la nature des objets apportés en offrande.

Le premier groupe est composé de six personnages, dont trois sont coiffés d'une mitre pointue recourbée en arrière, et trois autres ont la tête nue : tous sont barbus, vêtus d'une tunique courte et d'un manteau à grand collet rabattu sur le dos, où il se termine par une pointe garnie d'une houppe. Des bottines composent leur chaussure : ces personnages présentent des vases de parfums ou d'autres liquides, des bracelets ou des colliers en métal précieux, et un char ouvert par devant, attelé de deux chevaux bridés; les deux roues du char sont élégamment ornées.

Le second groupe est composé de cinq personnes coiffées d'un ample bonnet replié sur le devant, comme le bonnet phrygien, et portant une simple tunique et un petit manteau; elles amènent un cheval de main et portent des tissus et des peaux préparées.

On voit dans le groupe suivant huit personnages couverts d'une tunique rayée (dont Chardin avait fait des peaux d'ours), et d'un ample manteau dont le collet descend jusqu'aux coudes et retombe en pointe sur le dos. Ces personnages ont l'avant-bras et la tête nus, la barbe et les cheveux frisés; ils offrent des vases, des comestibles et des boules de cire ou de métal. Ils sont chaussés de bottines pointues.

Le groupe qui suit (le quatrième) est composé de cinq personnages coiffés d'un bonnet rond sans ampleur, barbus, habillés d'un large pantalon et d'une tunique courte serrée au-dessus des hanches par une ceinture : ils portent aussi des vases contenant des objets différents, et amènent un chameau à deux bosses. Dans le cinquième groupe on remarque cinq figures, deux armées d'un bâton; elles conduisent en lesse un bel âne; la troisième tient dans ses mains deux maillets ou haches à deux tranchants, élégamment façonnés. Des deux autres, l'une porte dans ses mains quatre petits vases, et l'autre quatre



mais ces derniers sont placés dans deux caisses rondes attachées à une perche portée sur les épaules de ce serviteur. C'est un moyen facile et connu en Orient de transporter de lourds fardeaux. Tous les serviteurs de ce groupe ont les jambes nues; le chef seul a les pieds chaussés légèrement.

Au registre intermédiaire, le premier groupe, élégamment habillé et drapé, vient présenter un superbe taureau à bosse, espèce de bison à longues cornes.

Le groupe suivant apporte diverses pièces d'habillement, des vestes à manches, et des bottines.

Ceux qui suivent viennent offrir aussi des bottines, deux vases, deux flacons et deux chèvres conduites par deux hommes armés d'un bâton. Ce sont encore des tissus, des bottes et des vases qui sont offerts par le groupe suivant, mais de plus un beau cheval. L'autre groupe est composé d'un chef et de six guerriers armés de longues piques; trois d'entre eux en portent deux, une dans chaque main; un porte un bouclier rond, deux autres conduisent un bœuf à bosse.

Dans le groupe qui suit et qui est le douzième, six guerriers revêtus de longues tuniques portent leur carquois enfermé dans son étui pendant à la ceinture sur le côté gauche; ils offrent un poignard enfermé dans un étui de bois, tel qu'on en fait encore au Japon, des bracelets en or et des haches à deux tranchants; l'un d'eux amène aussi un beau cheval entier. La physionomie de ces personnages est remarquable; leurs traits sont fins, leur nez est droit; ils ont la barbe pointue et rare, la tête couverte d'un bonnet qui s'élève en pointe sur le devant, enveloppe l'occiput et vient s'attacher sous le menton. L'habit serre le corps, et un ample pantalon en couvre tout le bas : ce sont des habitants des pays froids.

Du registre supérieur, il ne reste que la moitié inférieure des figures; le haut a disparu; mais l'on y distingue encore quelques offrandes d'animaux. Dans le premier groupe figure celle d'un chameau suivi d'un personnage couvert d'une tunique sur laquelle est jetée une peau de lion. Dans un autre groupe, cinq person-

nages sont vêtus de longues robes à franges, comme le sont les figures de Ninive, et conduisent un taureau. Plus loin, d'autres individus amènent un autre taureau, mais ils portent une tunique courte et leurs formes annoncent des hommes d'un fort embonpoint.

Sur des bas-reliefs isolés on remarque des combats d'animaux réels ou symboliques : un lion contre un taureau. On a cru y reconnaître la lutte continue des deux principes ennemis, qui figurent au premier rang dans le livre de Zoroastre.

On ne peut douter que les divers groupes qui composent les bas-reliefs que nous venons de décrire ne représentent les provinces de l'empire persan, qui viennent, au temps marqué par la loi ou par l'usage, offrir au roi leurs tributs ou des présents. On n'a pas oublié que les impôts étaient, en grande partie, payés en nature; ils différaient d'objet suivant les provinces et selon leurs productions : plusieurs donnaient à l'État des bœufs, des chevaux, des chèvres, des parfums ou des liquides destinés à la consommation de la cour.

Ce tableau historique est l'un des plus intéressants monuments qui nous soient parvenus de l'antiquité; c'est une belle page de l'histoire ancienne de la Perse : il y manque malheureusement des indications écrites qui eussent donné à ce bas-relief un plus grand intérêt pour l'ethnographie de l'Orient asiatique. Nous ne prendrons pas sur nous de rechercher les noms de ces peuples; il y a pour toutes ces figures un type trop analogue dans leur physionomie; d'ailleurs, la plupart sont martelées.

Chardin a donné un dessin complet de ces précieux bas-reliefs, mais l'on n'en peut rien déduire de particulier après avoir décrit l'ensemble de ce qu'ils représentent. Les dessins publiés par MM. Flandin et Coste méritent plus de confiance, étant plus grands et scrupuleusement exacts. On y distingue le nez aquilin des officiers persans du nez droit des autres asiatiques, et la figure ronde et pleine des Assyriens tels qu'ils sont représentés sur les monuments même de Ninive transportés à Paris.

L'escalier qui conduit à un autre temple, élevé sur le même plan que le premier, est orné également d'une procession de personnages échelonnés parallèlement aux marches de l'escalier, vêtus de costumes différents et apportant aussi au roi, vers lequel ils se dirigent, les tributs et les présents provenant des diverses régions de son empire. Ce bas-relief a un peu souffert, mais l'on peut y observer que les figures à longues et amples robes alternent avec celles qui ne sont vêtues que de simples tuniques; elles ont la tête complétement enveloppée par un bonnet ramené et attaché sous le menton, et portent une épée droite à la ceinture; ces personnages, chaussés de longues bottes, apportent de jeunes agneaux et d'autres offrandes dans des vases à couvercle. Toutes les figures à longues et amples robes ont la tête fort enveloppée; leur bonnet a la forme d'un capuchon attenant à leur manteau; ce capuchon ne descend pas au-dessous de l'épaule; elles portent uniformément sur l'épaule gauche un coffre dont le couvercle est arrondi et dont les pieds sont visibles. Le même cordon à rosaces encadre aussi ce bas-relief, dont le plan général est incliné comme la ligne de l'escalier.

Plusieurs bas-reliefs isolés représentent le roi, la tête ceinte du diadème, combattant contre un taureau qu'il vient de terrasser. Le roi saisit de la main droite la corne ou les cornes de l'animal, pendant que de la gauche il le frappe au cœur avec son poignard. Le plan de ce bas-relief, dénué de perspective, ne laissant voir qu'une seule des cornes, a renouvelé l'idée de la licorne fabuleuse des anciens.

Dans un autre bas-relief analogue, c'est contre un griffon ailé, à tête de lion et à cornes, que le roi combat avec le même succès. Ailleurs le roi étouffe un lion par la seule force de son bras. Ces combats sont symboliques et trouvent leur explication dans les légendes religieuses de l'ancienne Perse.

Dans les ruines d'un autre temple, élevé jadis sur le même plateau, on retrouve sculptés et les taureaux monstrueux attaqués et combattus par un lion, et les processions des provinces. Sur une autre portion du même temple, c'est le combat d'un lion

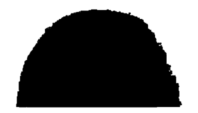
contre un cheval, et, dans différentes parties, on voit des inscriptions en caractères cunéiformes.

Parmi les sculptures d'un autre palais, se trouve représenté le roi, avec sa volumineuse chevelure et de riches boucles à ses oreilles; ses souliers sont attachés avec trois cordons pendants; il combat de nouveau contre un lion dressé contre lui, qu'il a saisi de la main gauche par sa crinière, et qu'il frappe au ventre de son long poignard. Le même roi combat aussi de la même manière contre un griffon à tête d'aigle et à queue emplumée. On voit enfin le même prince marchant à l'ombre d'un énorme parasol et du chasse-mouche, portés derrière lui par deux officiers à longues robes; et dans une autre sculpture le roi assis sur un trône d'une riche structure, tenant un bouquet de fleurs dans la main gauche, une canne à pomme dans la droite, et les pieds posés sur un tabouret. Un officier élève au-dessus de sa tête le flabellum qui doit écarter les mouches ou l'ombrager, pendant qu'un autre officier demande respectueusement les ordres du monarque en s'inclinant, et en mettant sa main devant sa bouche afin que son haleine, en parlant, n'atteigne pas le roi. A la suite de cette scène royale se trouvent cent cinquante figures de soldats persans, diversement armés, semblant représenter les différents corps de troupes du roi. Des gardes isolés, à longues tuniques garnies de manches très-amples, chaussés de souliers à cordons, coiffés d'une toque, à barbe et à chevelure touffues, sont armés d'une longue pique qu'ils tiennent à deux mains.

Ces diverses sculptures ne sont pas toutes du même règne; le style a cependant beaucoup d'analogie; mais nous indiquerons plus bas quelques caractères d'art qui aideront peut-être à distinguer les époques relatives de ces antiques sculptures, quoique appartenant au même art et aux mêmes traditions religieuses.

La vue, si riche en belles ruines, du plateau où existent les restes de ces palais persans a été souvent reproduite : les planches publiées par MM. Flandin et Coste se recommandent sur toutes les autres par l'exactitude et par leur belle exécution.

Les mêmes artistes ont fait connaître les palais modernes des



rois actuels de la Perse musulmane : tout le luxe oriental y a été déployé. A Téhéran, le palais du roi fait partie de la citadelle qui renferme aussi les casernes des gardes, les archives, la trésorerie, le palais du soleil (où Feth-Ali-Schah recevait les ambassadeurs), le harem, les bains et le jardin des princes. A Ispahan, comme à Téhéran, le palais du roi était défendu par des murailles; plusieurs des appartements étaient souterrains et néanmoins décorés de marbres, ornés de cascades versant l'eau des appartements supérieurs. Les pavés et les plafonds sont peints et rehaussés d'or : des glaces y sont placées pour les effets de perspective. Les plafonds en dômes sont de formes variées : des peintures, produit de l'art local, servent à l'ornement de cette royale habitation. Le harem y est entouré d'un jardin rempli de fleurs, divisé en compartiments et arrosé par des cours d'eau gracieusement distribués. L'orangerie conduit du harem aux appartements du roi; sur les murs sont peints des fleurs, des oiseaux, des quadrupèdes; on y remarque un portrait qu'on nomme le prince Européen, c'est en effet celui d'un personnage vêtu à la mode française du XVI[e] siècle. Des portraits du roi se trouvent dans ces appartements; les Persans s'inclinent toujours en passant devant ces peintures.

Des chambres, spécialement affectées à certains usages, font partie du palais, et sont décorées somptueusement. On les nomme maisons des coffres, des pipes, des cafés, des flambeaux, du vin. Les approvisionnements du roi y sont déposés, renfermés dans des vases de toute matière, cristal, cornaline, agate, jaspe, corail, porcelaine, émail, argent et or : le vin est en gros flacons de plusieurs pintes, bouchés de cire, recouverts d'un taffetas rouge serré par un cordon de soie qui est scellé du cachet du gouverneur de la province d'où le vin est tiré; le flacon n'est jamais servi que cacheté. Les sentences philosophiques et morales sont nombreuses dans ces caves royales. On y lit : « *La vie est une ivresse successive ; le plaisir passe, le mal de tête reste.* » Cela peut être vrai; mais le bon vin ne se moisit jamais dans les belles et philosophiques caves du roi de Perse. Les palais les plus

contre un el

criptions en

Parmi l

le roi, av

oreilles:

combat

de la n

long

cont

enfi

et

lo

tr

l

en magnificence. Les

sont des caractères

de l'extérieur répond

encore le luxe prover-

CHAPITRE QUATRIÈME

Religion : doctrine de Hôomô; culte; corruption. — Réforme de Zoroastre : le *Zend-Avesta*; cérémonies. — Autres livres canoniques : *Évangile*, *Koran*. — Missions chrétiennes en Perse.

Dans les premiers siècles de l'existence sociale des Perses, leur religion devait, comme leurs lois et leur langue, conserver quelques caractères de leur origine indienne. D'après les traditions de ces temps reculés, on trouve en effet ce rapport remarquable entre l'institution religieuse de la Perse et celle de l'Inde, qu'elles sont fondées l'une et l'autre sur l'immense principe de l'existence d'un Dieu unique, créateur de l'univers, tout-puissant et éternel. Les développements secondaires de ce principe, la manière de le faire parvenir jusqu'à l'intelligence naturellement obtuse et infime des hommes, variaient ensuite dans ces deux grands et populeux empires, et c'est dans les applications diverses de ce même principe sur les doctrines et sur le culte, que la religion des Perses ne fut plus la même que celle des Indiens.

On s'accorde généralement à reconnaître deux états successifs dans la religion persane : le premier subsista durant les siècles antérieurs à Zoroastre; le second commença avec la réforme introduite par ce grand philosophe, réforme qui dura jusqu'à l'invasion du Koran, que les Arabes introduisirent dans tous les pays soumis à leur domination.

modernes ne le cèdent à aucun des anciens en m
galeries ouvertes, les dômes, les colonnades son
essentiels de leur architecture : l'élégance de l'
entièrement à la richesse intérieure. C'est encor
bial de l'antique Asie.



le représenter le
gents, Ormuzd et
combattre, expli-
mal se produisent
de l'homme sur la

dogme lui-même : il
s temples, afin que
jours présent. Héômô

t les prières des mor-
vant lui, et il leur ac-
corda à Vivengham, un
m-Schid, qui fut le père
s, né à la vue du soleil.
animaux ne mouraient
choses bonnes à manger
nt ce règne brillant, il n'y
e, ni vieillesse, ni mort, ni
s ou mauvais génies. Enfin,
té paraissaient n'avoir que
s le règne de Djem-Schid,
: lequel dût tous ces avan-
remier aux ordres d'Ormuzd.
ter la loi et de la porter aux
tte mission après avoir reçu
sses. Il imposa aux hommes
l'il institua, après avoir divisé
rée, nommées *gâhanbars*. La
rs, la deuxième de 60, la troi-
, la cinquième de 80, la sixième
les six périodes durant lesquelles

. IIe partie, pag. 107 et 108, et *Notice his-*
e jeune, manuscrit de la collection du

Dans la première institution persane, l'homme tient une grande place. Moins spiritualiste que les autres institutions religieuses contemporaines, celle de la Perse considéra l'homme dans son séjour sur la terre et dans son état futur en l'autre vie. Tout en adorant l'œuvre du Dieu unique, l'esprit du philosophe créateur de ce système fut frappé du mélange incessant de biens et de maux, qui est la condition perpétuelle de la terre et de l'homme qui l'habite : il y reconnut la lutte continuelle de deux principes, celui du bien, qu'il nomma Ormuzd; celui du mal, qu'il appela Ahriman, et il fit à chacun d'eux sa part d'autorité sur les bonnes et sur les mauvaises choses de la création : ainsi, les plantes utiles et les plantes vénéneuses, les animaux dociles au joug de l'homme et ceux qui en sont ennemis, la terre fertile et le désert, le fleuve fécondant et le volcan incendiaire, formèrent des domaines distincts, ayant chacun leur maître, qui ne cessèrent de se combattre comme ces principes eux-mêmes.

Le premier fondateur du culte public dans l'Iran se nomma Hôm ou Héômô; il en fut le premier théologien et régla à la fois le dogme et les formes du culte. Héômô fut créé et envoyé sur la terre par Ormuzd avec la loi : il était de couleur d'or, la source de la pureté, de l'intelligence et de la vie. Il donna au monde l'abondance, la durée; il a tracé le chemin aux nuages; il a aidé à une bonne distribution de la pluie sur la terre; il a anéanti les méchants, et procréé les grands hommes, bienfaiteurs des peuples. Il leur enseigna à célébrer la grandeur du soleil, à brûler des parfums en son honneur. Hôm est pur, et il éloigne la mort; il est avec la pureté du cœur, de la parole, de l'action; avec celui qui fait des œuvres méritoires, avec celui qui est pur; il est beau, victorieux, doué d'éclatantes perfections*.

Le dogme primitif de cette théologie proclamait l'existence d'un Dieu unique, tout-puissant, auquel on donnait le nom de *Zérouano* (ou Zervan), qui signifie le *temps sans borne*, l'*éternel*. Le plus pur des éléments, le feu, qui produisit la lumière, en fut l'image,

* *Zend-Avesta.*

le symbole, et par cela même le seul digne de représenter le créateur et le maître de l'univers. Ses deux agents, Ormuzd et Ahriman, toujours en action et ne cessant de se combattre, expliquent l'état actuel du monde, où le bien et le mal se produisent sans cesse, influencent également la condition de l'homme sur la terre.

Le culte extérieur était simple comme le dogme lui-même : il consistait à entretenir le feu sacré dans les temples, afin que l'image ou le symbole de l'éternel y fût toujours présent. Héômô ne fut que le ministre fidèle d'Ormuzd.

Bienfaiteur des hommes, Héômô écoutait les prières des mortels qui l'invoquaient, qui s'humiliaient devant lui, et il leur accordait ce qu'ils demandaient : ainsi, il accorda à Vivengham, un de ces mortels pieux et soumis, un fils, Djem-Schid, qui fut le père des peuples, le plus brillant des mortels, né à la vue du soleil. Sous le règne de ce prince illustre, les animaux ne mouraient point ; les eaux, les arbres fruitiers, les choses bonnes à manger ne manquèrent pas dans le monde. Pendant ce règne brillant, il n'y eut ni grands froids, ni chaleur extrême, ni vieillesse, ni mort, ni passions déréglées, productions des dews ou mauvais génies. Enfin, les hommes frais et éclatants de santé paraissaient n'avoir que quinze ans. Les enfants grandirent sous le règne de Djem-Schid, père des peuples et fils de Vivengham* : lequel dut tous ces avantages à la soumission qu'il montra le premier aux ordres d'Ormuzd.

Djem-Schid fut chargé de méditer la loi et de la porter aux hommes ; il remplit fidèlement cette mission après avoir reçu d'Ormuzd de merveilleuses promesses. Il imposa aux hommes l'obligation d'observer les fêtes qu'il institua, après avoir divisé l'année en six saisons d'inégale durée, nommées *gâhanbars*. La première division était de 45 jours, la deuxième de 60, la troisième de 75, la quatrième de 30, la cinquième de 80, la sixième de 75, divisions qui rappelaient les six périodes durant lesquelles

* *Zend-Avesta*, d'Anquetil, tome Ier, IIe partie, pag. 107 et 108, et *Notice historique sur l'Iran*, par Champollion le jeune, manuscrit de la collection du Gouvernement.

Ormuzd avait successivement créé le monde. Les cinq premiers jours de chaque saison furent des jours de fête. De bons critiques attribuent à Djem-Schid l'honneur d'avoir réglé l'année persane sur l'année solaire de 365 jours.

Chacune de ces six périodes avait un nom particulier, et le rituel prescrivait des offrandes différentes pour chaque fête. Pour la première, c'est un quadrupède cuit, très-chargé de chair et de lait, ou au moins du pain au lait, et il est prescrit de donner à manger aux hommes purs, véridiques, pauvres et bons, à ceux qui se conduisent sagement dans l'état de mariage. Si l'on ne peut faire ces offrandes dispendieuses, on présentera un tas de bois sec montant à la hauteur de l'œil ou au moins à celle du coude : si on ne le peut encore, on priera le bon roi Ormuzd. Ces offrandes devaient être renouvelées au commencement de chaque gâhanbar ou période, dont la première commençait avec le printemps; et celui qui la célébrait en l'honneur d'Ormuzd, qui dans cette période avait donné le ciel, faisait une œuvre aussi méritoire que s'il avait donné mille brebis avec leurs agneaux à des hommes justes, pour être agréable à des âmes saintes et pures; et celui-là aura une place dans le behescht, où résident Ormuzd et les esprits célestes.

Durant le second gâhanbar, Ormuzd donna l'eau, et successivement, durant les quatre autres périodes, la terre, les arbres, les animaux, l'homme; et ceux qui célèbrent les fêtes prescrites, font des œuvres méritoires égales au don de mille taureaux, de mille chevaux avec leurs poulains, de mille chameaux avec leurs petits, de mille troupeaux, ou bien à du pain chaud et à du bon vin, distribués pendant toute une année, dons faits à des hommes saints à l'intention des âmes pures. L'omission de ces offrandes éloigne la clémence divine, en prive le pécheur, et son péché augmente de gravité d'un gâhanbar à l'autre dans une proportion telle, qu'après la première omission il a augmenté de cent quatre-vingt fois son propre poids; à la seconde omission, on considérera le pécheur comme un menteur et l'on n'écoutera pas sa parole; pour la troisième fois, il ne sera pas admis parmi les fidèles; pour la quatrième, on ne souffrira pas qu'il aille monté sur

un animal; pour la cinquième, il ne pourra posséder aucun bien pur en ce monde; pour la sixième, enfin, le pécheur sera exclu de l'examen favorable d'Ormuzd, et ne passera pas le pont du paradis.

Telle fut la première religion des Iraniens; on la nomma *Poéviodéke*, ou la première loi, et ses sectateurs les *Poéviodéke*. Leur souvenir resta toujours en grand honneur; on les qualifiait d'hommes du premier âge, qui avaient été instruits par l'oreille (à qui Ormuzd avait parlé par ses ministres); ils étaient purs; leurs corps et leurs âmes soumis à la loi étaient dans les demeures des saints*; Ormuzd les considérait comme pieux, purs, précieux à ses yeux, utiles aux hommes, donnant libéralement, prompts à lui obéir, et leurs désirs avaient été remplis. Les Poéviodéke furent aussi nommés *Pischdadiens*, ou hommes damnés les premiers. Le même nom fut appliqué aux rois de la première dynastie persane, qui succéda aux souverains venus de l'Inde : la religion et les rois désignés par ces deux dénominations générales appartinrent aux temps antérieurs à Zoroastre.

Malgré la rigueur des devoirs et les bons exemples des saints et des hommes purs si précieux à Ormuzd, malgré le zèle du grand Djem-Schid et de ses deux successeurs, cette croyance et ce culte se corrompirent; des sectes hétérodoxes naquirent et se multiplièrent. Le culte du feu et du soleil entraîna les esprits faciles vers l'adoration des astres; les éléments furent aussi mis en honneur; les fêtes des gâhanbars n'étaient pas négligées, mais Dieu y était invoqué en même temps que d'autres êtres inférieurs et de nouvelle création : de telle sorte que la pureté du dogme n'existait plus, et que la confusion des idées et des pratiques avait fait de l'antique religion une idolâtrie.

Zoroastre vint alors : il entreprit hardiment une réforme, et voulut ramener les Iraniens à la croyance primitive, à celle de Héômô, donnée par Ormuzd et propagée par Djem-Schid. Le nouvel Ormuzd considéra les circonstances du temps, la faiblesse naturelle des esprits, l'obstination de l'ignorance; mais sa volonté dominait ces

* *Zend-Avesta*, d'Anquetil; Vendidad, pag. 148.

obstacles. Secondé par l'approbation du monarque régnant, par un ministre non moins éclairé et non moins résolu, doué d'ailleurs de cette inépuisable persévérance que donnent l'amour du bien et la volonté de le réaliser, Zoroastre attaqua toutes les sectes, les éclaira, et à force de prédications et de temps, il réussit à relever l'ancienne doctrine, qu'il fortifia par de nouvelles cérémonies qui rappelaient sans cesse à la pureté du dogme.

La lutte que soutint Zoroastre fut longue et périlleuse; le roi Vistschasp, et son premier ministre Djamaspa, combattaient avec lui; l'influence de la cour le secondait; enfin l'unité de croyance et de culte fut rétablie dans l'Iran, et lorsque le roi des Tourans (les Tartares de la rive droite de l'Oxus), défenseur de l'ancienne idolâtrie, attaqua la nouvelle doctrine, les Iraniens convertis la défendirent avec courage les armes à la main, et elle triompha de l'invasion des Tartares et des efforts des derniers sectaires.

Zoroastre, dans ses écrits, donne le nom de Vistschasp au roi protecteur de sa réforme, et c'est à Balkh ou Bactres, capitale de la Bactriane, province de l'est de l'Iran, que ce roi résidait lorsque le nouveau législateur, né dans l'Aderbïdjan, province située dans une région toute opposée (à l'ouest de l'Iran), lui communiqua la nouvelle loi : le même nom de Vistschasp ou Goustschasp a facilement amené des historiens de Zoroastre à y reconnaître Darius fils d'Hystaspe, et ils ont indiqué l'époque de ce roi comme celle de la vie et des livres du philosophe.

Cette opinion a rencontré des contradicteurs; on trouve dans ces livres bien des choses plus anciennes que le règne du second successeur de Cyrus. On a aussi donné de bonnes raisons pour faire remonter à 70 ans avant Cyrus l'existence d'un Zoroastre, et l'on a cru trancher les difficultés nées de cette divergence d'opinions, en supposant qu'il y eut dans l'ancienne Perse deux Zoroastre. Ici l'influence des idées grecques a été trop effective; on a fait trop facilement d'Hystaspe, père de Darius, qui ne fut qu'un seigneur persan, le roi Vistschasp de Zoroastre.

En même temps, on a trop négligé les renseignements que Zoroastre donne lui-même sur sa personne. Il naquit dans l'Ader-



bïdjan, qui touche au nord-ouest de la Médie et à l'ouest de la mer Caspienne. Il passa cette mer, se rendit à Bactres, résidence du roi Goustschasp, qui adopta sa doctrine : Bactres en fut ainsi le berceau. On a dit que Darius, fils d'Hystaspe, pouvait alors résider dans cette capitale de la Bactriane; mais le livre de Zoroastre répond à cette supposition, et la détruit complétement. Dans ce livre, toutes les provinces qui composaient le royaume de Goustschasp sont exactement énumérées et décrites; toutes, à l'exception de l'Aderbïdjan, patrie du philosophe, sont situées à l'est de la mer Caspienne, et s'étendent jusqu'à l'Inde septentrionale (le Kaboul et le Pindjab inclusivement); mais on n'y trouve aucune mention des parties principales de l'empire de Darius, fils d'Hystaspe, de la Perse, de la Susiane, ni des villes de Persépolis, Suse, Babylone, résidences ordinaires des rois perses et de Darius lui-même. Et de cette circonstance majeure, on conclut naturellement que Zoroastre vécut avant la fondation de l'empire de Cyrus, qui lui fut inconnu.

Platon parle déjà de Zoroastre comme d'un sage très-ancien; et sans nous arrêter à ce qu'en dit Plutarque (*Isis et d'Orsis*), qui croit que Zoroastre vécut 5,000 ans avant la guerre de Troie, remarquons que Zoroastre lui-même mentionne l'empire bactrien *, et un roi Goustschasp, qu'on dit de la famille des Kéaniens; mais il y aurait ici contradiction, car les Kéaniens ou Achæménides étaient les maîtres de la Bactriane, qui était une satrapie de leur empire. On ne fait donc que céder à la légitime influence des faits, en supposant qu'un philosophe législateur, qui va loin de sa patrie proposer sa nouvelle doctrine à un roi dont il sollicite la protection, ne l'a fait que par ce que ce roi gouvernait un royaume puissant, le plus puissant peut-être de la même contrée; or, la Bactriane, où se rendit Zoroastre, était un royaume puissant dans les temps contemporains des grands empires de Ninive et de Babylone, dans les temps antérieurs à l'empire des Mèdes, qui précéda le premier empire persan. Zo-

* *Zend-Avesta*, d'Anquetil, tom. II, pag. 179.

roastre pourra donc garder une place légitime dans l'histoire de l'ancienne philosophie orientale pour la période de temps où la Bactriane formait un État particulier et prospère*.

Nous allons essayer d'exposer succintement l'œuvre de Zoroastre, antique système de philosophie religieuse où l'on retrouvera des traits qui furent communs à d'autres croyances; toutefois, parmi elles, le droit d'antériorité n'est point facile à établir.

Zoroastre s'attache, comme fondement de sa doctrine, à l'idée de l'unité de Dieu; dogme antique et sublime qu'il trouvait déjà dans les traditions de la première loi, dans celles de Héômô, instruit par Ormuzd lui-même, et qu'il entreprit de faire prospérer et d'implanter dans tous les cœurs. Ses livres le proclament hautement; ils nomment Zérouano, qui est l'être absorbé dans l'excellence, le *temps sans bornes*, l'*être immense*, l'*éternel sans bornes* et *sans extrémités*.

Avec Dieu existait au commencement Honover, c'est-à-dire la Parole, le Verbe, qui procédait de Dieu, être émané de Dieu, mais inférieur à Dieu et supérieur à toutes les créatures, source et modèle de toutes les perfections des autres êtres, avec la puissance de les produire.

Dieu créa par le Verbe deux intelligences auxquelles il donna le pouvoir de créer : d'abord Ormuzd, l'auteur de tout bien, le roi par excellence, surnommé *lumineux*, *éclatant*, le père de l'assemblée des êtres, le germe de tout bien, celui qui le souhaite aux hommes, le père de la santé, le destructeur des maux, celui qui pèse les actions, le juste juge.

La seconde intelligence créée fut Ahriman, la source de tout mal, surnommé *caché dans le crime*, source de maux, néant du bien, le père du crime, principe de toute corruption, ayant la langue longue et les genoux longs (c'est-à-dire enseignant et propageant le mal avec rapidité).

* M. de Heeren a développé cette opinion, et nous le suivons avec confiance. Voyez *De la Politique et du Commerce des peuples anciens*, etc., traduction française, tom. Ier, pag. 474.

Ces deux intelligences opposées créèrent l'univers. Dieu leur ordonna de le créer par la parole. Ormuzd créa les *férouers* ou types de tous les êtres qui devaient exister dans l'avenir. Ahriman, à son exemple, créa les *férouers* de tous les êtres méchants à venir.

Ormuzd empêche pendant six mille ans le mal qu'Ahriman voulait faire; mais ses forces s'épuisant, il se créa comme auxiliaires six intelligences nommées les *amschaspands*, excellentes et immortelles, dont les noms sont ceux de la bienveillance, la vérité, la bonne foi, la sagesse, l'abondance des bonnes choses, la joie et la paix, qualifiées de bons rois, purs, toujours vivants, toujours bienfaisants et donnant la pureté.

Aussitôt le principe du mal créa six *dews* ou mauvaises intelligences douées des qualités opposées : la méchanceté, le mensonge, la mauvaise foi, le vice, la pauvreté et la douleur.

Suivant l'intention de l'Éternel, Ormuzd créa ensuite le ciel, les eaux, la terre, les arbres, les animaux et l'homme : ainsi l'univers fut créé et coordonné en six périodes, idée répandue dans presque tout l'Orient.

L'homme fut formé le dernier, et Dieu lui donna l'âme que Zoroastre décrit ainsi. Elle possède cinq facultés : l'intelligence, le principe des sensations, le jugement pratique comprenant la volonté et l'imagination, le principe vital, la conscience; et cette âme donnée à l'homme fut créée immortelle.

Afin d'assurer la conservation de l'homme, qui était l'objet de ses prédilections, Ormuzd créa les *yezds* ou qualités physiques et morales, qui concourent au bonheur individuel et à celui des sociétés : ces yezds sont d'un rang inférieur aux amschaspands.

Ces intelligences de deux ordres secondaires étaient l'objet d'un grand respect parmi les hommes, mais ils ne les adoraient pas, ne les considérant que comme des agents de Dieu pour les protéger, et n'adorant que lui seul.

Ahriman, continuant sa méchante opposition, créa, pour combattre les yezds, des *daroudj*, génies du mal, symboles des vices et des mauvaises influences.

Ainsi fortifiés par ces divers agents secondaires, les deux principes furent immédiatement opposés dès que l'homme fut créé, dès que son âme immortelle fut unie à son être. Ahriman tenta de s'en emparer, secondé par ses agents; Ormuzd accourut avec les siens au secours de l'homme; une lutte terrible s'engagea entre les influences contraires, entre les vices et les vertus, elle dura quatre-vingt-dix jours et quatre-vingt-dix minutes : Ormuzd vainquit son ennemi et le précipita, ainsi que ses auxiliaires, dans le *douzakh* (l'enfer).

Étant parvenu à s'échapper de cet affreux séjour, Ahriman et ses serviteurs se jetèrent sur la terre afin d'y corrompre toutes les créations d'Ormuzd. Tous les arbres portaient des fruits bienfaisants et délicieux; Ahriman en frappa plusieurs de stérilité, en couvrit d'épines un très-grand nombre, et l'écume impure qui coula de sa bouche rendit vénéneuses les plantes sur lesquelles elle tomba. De sa main, Ahriman pressa la source des fleuves et les fit déborder. Il habite le nord, patrie des neiges, des glaces et de la stérilité; il se plaît dans le désert, et c'est de ces plages arides qu'il dirige sur les fertiles campagnes les vents brûlants qui les dessèchent; il produit aussi les reptiles redoutables; il est lui-même la grande couleuvre infernale : c'est ainsi que le livre de Zoroastre le personnifie. L'active surveillance d'Ormuzd suffit à peine pour garantir les humains de la malice vindicative d'Ahriman.

Voilà la théorie des deux principes bien clairement exposée. Cette doctrine, disait déjà Plutarque, était très-ancienne; elle fut professée par les premiers philosophes. Aujourd'hui elle est la base de plusieurs cosmogonies : on y retrouve Dieu, auteur de tout bien, et le démon, source de tout mal; c'est le dualisme de plusieurs peuples anciens et modernes. Pythagore le répandit dans la Grèce; l'*esprit* et la *nécessité* de Timée de Locres, l'*homogène* et l'*hétérogène* des platoniciens sont aussi le dualisme. Le chrétien Saturnin le professait publiquement du temps même des apôtres. Les manichéens étaient aussi quelque peu discisples de Zoroastre.

Dès qu'Ahriman apparut sur la terre parmi les hommes, les mortels furent exposés à l'influence et aux tentations de ses dews ou méchants génies. C'est le devoir des hommes de résister, et la protection d'Ormuzd leur est assurée à cette condition. Les yezds, ou bons génies, combattent sans cesse les dews d'Ahriman.

Les yezds n'abandonnent pas l'homme, même au moment de sa mort. Lorsque celle-ci arrive, son âme erre pendant trois jours autour de son corps; pendant les trois nuits, le dew, maître de la mauvaise loi, obsède le cadavre. Au quatrième jour l'*yezd-séroch* vient prendre l'âme et la conduit vers le pont *Tchinérad*, qui sépare la terre du ciel. Dès l'aurore de ce quatrième jour, le dew impur veut aussi s'emparer du corps, mais l'éclatant Mithra s'élève sur les montagnes brillant de sa lumière, et, secondé par les yezds, il défend le corps contre les entreprises du dew ennemi qui cède et s'enfuit.

Parvenue sur le pont Tchinérad, l'âme y rencontre deux juges qui pèsent ses actions passées. Si elles ont été pures, sans tache et dignes d'Ormuzd, l'âme est admise à passer le pont; sur le milieu, elle rencontre son bon *kerdar*, le principe même de ses bonnes actions, qui lui tient ce discours : « De moi-même j'étais pur, mais par vos bonnes œuvres vous m'avez encore fait plus pur. » Et le kerdar l'amène à l'extrémité du pont; là, elle rencontre ses ancêtres qui la conduisent dans la demeure d'Ormuzd, dans le délicieux séjour des justes.

Mais si les actions de l'âme ont été criminelles et sont déclarées telles par les deux juges redoutables, l'âme passe sur ce pont comme sur le tranchant d'une lame d'épée, et rencontre sur le milieu la hideuse figure de son mauvais kerdar qui lui dit : « J'étais impur par moi-même, tes crimes m'ont fait plus impur encore, » et le kerdar entraîne l'âme dans le douzakh d'Ahriman (l'enfer), au milieu des dews et des méchants. Là, elle est punie, tourmentée; mais la clémence de Dieu ne l'abandonne pas entièrement; un bon esprit veille à ce que le châtiment soit proportionné aux fautes.

Dans cet enfer de Zoroastre, les peines ne sont pas éternelles; l'expiation des crimes par le châtiment a des limites; une durable félicité est promise à tous les hommes, aux bons pour leurs mérites, aux méchants après l'expiration de leurs peines. Cette époque heureuse pour tous les hommes sera celle même de leur résurrection. Les prêtres de Zoroastre savaient, selon la tradition écrite, par quels signes cette époque serait annoncée; et lorsqu'elle sera venue, il n'y aura plus sur la terre ni mort, ni malheurs, le règne d'Ahriman et de ses dews cessera pour toujours; tous les êtres jouiront dès lors d'un bonheur éternel, et cela se passera quand expirera le *temps borné*, fixé à douze mille ans, pendant lesquels la lutte du bon et du mauvais principe n'aura pas cessé.

Aimer et adorer Ormuzd, détester et combattre Ahriman, c'est la formule finale de la religion de Zoroastre, celle qui pénétra facilement dans tous les esprits, et qui leur montra pour but la félicité éternelle promise par le premier principe qui est Dieu.

C'est à ces deux points que se rapportent les prières, les pratiques religieuses, les préceptes de morale exposés dans les livres de Zoroastre; c'est là toute leur théologie.

Nous n'entreprendrons point de décrire les innombrables cérémonies, quelquefois singulières, qui sont prescrites par le rituel de Zoroastre; nous indiquerons seulement quelques-uns des traits dominants

La loi écrite est la parole divine physiquement manifestée; la lecture du livre de cette loi est donc un hommage à cette parole. Cette lecture, faite dans les dispositions convenables, est une source de grâces sur la terre.

La prière est un des premiers devoirs; elle aide à combattre Ahriman avec succès par le concours des bons génies.

Le prêtre prie pour lui-même, pour tous les fidèles, et en particulier pour le roi qu'Ormuzd a donné au peuple : il unit aussi ses prières à celles de tous les justes; il prend part d'intention à leurs bonnes œuvres, et cette pieuse communauté intellectuelle entretient l'union et la paix parmi tous les adorateurs d'Ormuzd.

Les fidèles confessent mentalement leurs fautes à l'Être su-

prême; c'est par là qu'ils commencent leur prière. Ils prient aussi le soleil pendant le jour, la lune pendant le jour et la nuit, la nature entière, ouvrage d'Ormuzd, et ses êtres innombrables, le feu matériel comme représentant du feu originel qui anime tous les êtres, l'homme, les animaux, les arbres, feu qui est le principe universel de la vie et du mouvement. Le feu matériel en est le symbole; Zoroastre ordonne d'élever des foyers où il serait entretenu; c'est pourquoi il était, sous son expression symbolique, l'objet le plus frappant du culte des Persans.

Les prières et les offices sont célébrés en sa présence; le *neaesch*, ou prière humble au feu, se célèbre le jour et la nuit, et le *mobed* ou prêtre doit, à chacune des cinq parties du jour, faire brûler du bois et des parfums. Celui qui souille le feu est sévèrement puni ; il y a peine de mort contre celui qui le souffle avec sa bouche; l'intérieur du corps étant impur, l'haleine souille le feu. Le cadavre d'un homme est impur; on ne le brûle pas, parce qu'il souillerait le feu.

Les cérémonies pour rétablir le feu dans sa pureté primitive, lorsqu'il a été souillé, sont infinies. Le feu *bêhram*, protecteur des provinces et des États, est l'extrait de mille et un feux, pris de quinze espèces différentes de feux.

Les actes religieux ne peuvent plaire à la divinité que s'ils partent d'un cœur pur, et la pureté du cœur ne peut exister sans celles du corps, des pensées, des paroles et des actions; pour parvenir à cette perfection, le prêtre doit faire le bien, être savant, vrai dans ses paroles, grand dans ses actions, et rempli d'intelligence.

L'intérieur du corps est impur : de là l'obligation de ne manger qu'avec le *pénom* sur le visage, afin que la salive ne tombe sur rien et ne souille rien. Pendant la prière, les repas et les fonctions naturelles, il est défendu de parler; on peut tout au plus laisser échapper des sons inarticulés; les sens étant alors fortement occupés, les mauvais génies peuvent profiter de cet état pour s'insinuer dans le corps. Lorsqu'on éternue, c'est une preuve qu'on est parvenu à les en chasser.

Les purifications sont nombreuses et fréquentes; l'eau en est le véhicule. La peine de mort, infligée pour certaines souillures, est, pour celui qui la subit, le moyen de triompher des malins esprits qui l'ont fait pécher et l'ont obsédé jusque-là.

Dans les prescriptions religieuses, Zoroastre comprit aussi certaines règles réellement hygiéniques : les animaux dont la chair est défendue comme nourriture, sont, de fait, d'un usage dangereux pour la santé. Le jeûne n'est ni prescrit, ni même permis par Zoroastre; au contraire, les Persans doivent bien se nourrir pour plaire à Ormuzd, et ce précepte rend vraisemblable le récit des anciens d'après lesquels Darius, au nombre de ses mérites énumérés sur son tombeau, aurait fait écrire qu'il pouvait boire beaucoup et qu'il supportait bien le vin. Zoroastre accordait une âme forte aux corps vigoureux. Quatre bons génies sont chargés de donner aux hommes l'abondance, les plaisirs, la santé : les purifications sont aussi de l'hygiène; l'urine de bœuf était regardée comme un agent détersif au premier chef; l'eau employée ensuite purifiait définitivement.

Tout fidèle Persan doit avoir dans sa maison un bœuf, une vache, un chien, un coq et une poule; le bœuf est employé au labourage et au charrois; la vache nourrit de son lait, le chien garde le troupeau le jour et la maison la nuit; la poule donne des œufs; le coq sonne l'heure de la prière, du travail et du repos.

Les fêtes principales rappellent les grands événements de la nature et le retour des saisons; il y a aussi des fêtes relatives aux événements de famille.

Enfin toutes les cérémonies funèbres indiquent que la mort, pour le juste, n'est que le passage à une vie plus heureuse, et pour le pécheur, le commencement des épreuves qui expieront ses fautes. En priant pour lui, en accomplissant à son intention des œuvres de piété, ses parents diminueront la durée de ses épreuves : les marques d'affection lient les vivants et sont même utiles aux morts. Cet esprit de bienveillance universelle domine toutes les institutions de Zoroastre.



La morale, qui décide du bien et du mal en actions, en paroles et même en pensées, se proposait pour objet, selon Zoroastre, la gloire de Dieu, la respectueuse contemplation de la nature, le bien de la société humaine et l'avantage particulier de l'individu. Il n'y a point d'action indifférente; toute action est agréable à Ormuzd, ou bien à Ahriman, la nature entière étant partagée entre ces deux principes. Tout est en action dans la loi de Zoroastre: la spéculation spiritualiste, la dévotion oisive lui sont inconnues. L'immortalité était une sorte d'oisiveté; Zoroastre demande à Ormuzd d'être immortel : Non, répond ce ministre de l'Éternel, avec l'immortalité il n'y aurait point de résurrection; et Zoroastre a consenti à mourir*

La morale de ce philosophe comprend les devoirs envers Dieu, résumés en cette sentence : Pureté de pensée, de parole et d'action; une bonne action ne doit pas être remise au lendemain: dans ces dispositions les sacrifices sont profitables.

Les devoirs envers la société forment la seconde partie de la morale du dernier législateur des Persans. Il adopta les quatre castes qu'il avait trouvées établies : le prêtre, le laboureur, le militaire et l'artisan. Celui qui suit le mieux la loi doit être le chef des prêtres; le plus soigneux des troupeaux sera le chef des laboureurs; et l'homme pur, distingué par les qualités du corps et de l'esprit, le chef des militaires. Le *destouran-destour*, le chef des prêtres, est le premier parmi tous les chefs, dont le mérite consiste dans la science, les bonnes œuvres, l'élévation des sentiments, la vérité dans les paroles. Celui qui sera sans péché corrigera le pécheur.

L'autorité du destouran-destour est celle d'un souverain pontife, mais cette autorité est toute spirituelle; elle n'impose que la prééminence, le respect et tous les égards extérieurs : comme les chefs temporels avaient pour le destour chef beaucoup de déférence, la religion influait ainsi sur la loi civile. Des rétributions déterminées assuraient l'existence de la classe des destours.

* *Zend-Avesta*, tome II, page 604.

Les purifications sont nom[illegible] — [illegible]spects; il y a pour eux
le véhicule. La peine de mo[illegible] [illegible] de l'autorité.
est, pour celui qui la subit, [illegible]t être doué de toutes les
esprits qui l'ont fait pécher [illegible] : la pureté, la douceur, la

Dans les prescription[illegible] [illegible] chefs; il tient son feu (sa
certaines règles réellem[illegible] [illegible]ême : aussi doit-il être saint
chair est défendue com[illegible] [illegible] ferme contre l'oppresseur, bon
dangereux pour la s[illegible]
permis par Zoroastre [illegible] hommes entre eux, la loi de Zo-
nourrir pour plaire [illegible] marques d'affection mutuellement
le récit des anci[illegible] [illegible] d'un individu à l'autre de la
mérites énumé[illegible] [illegible] du disciple au maître, par les liens
vait boire beau[illegible] [illegible] Mithra, génie de la bienveillance,
cordait une [illegible] [illegible]ernale qui sème l'envie et la mort,
sont chargé[illegible] [illegible] douce harmonie parmi les hommes.
santé : les [illegible] [illegible], Zoroastre pensa à leur conserva-
était reg[illegible] [illegible] moyen de lois positives concernant la
employé[illegible] [illegible]

Tout [illegible] de reconnaissance; elle la témoigne
vache [illegible] pour l'homme qui la laboure, l'unit,
labo[illegible] [illegible] si elle est inondée. Elle se plaît à multi-
gar[illegible] [illegible]stiques; l'homme doit la seconder en la
de[illegible] [illegible] ces animaux domestiques, en les traitant
re[illegible] [illegible] donnant la nourriture et le couvert.

[illegible] l'espèce humaine occupe le législateur aussi
[illegible]ation. Le mariage est encouragé, honoré; le
[illegible]. Une famille nombreuse et saine est le
[illegible] d'Ormuzd; un enfant est pour le père et
[illegible] entre la terre et le ciel : tous les vices d'im-
[illegible] sévèrement; quelques-uns sont punis comme
[illegible] jeune fille qui avait failli fut livrée au peuple par
[illegible] et elle aida à son supplice.

[illegible] pour assurer la conservation de la bonne
[illegible] des enfants. Nous avons déjà dit qu'en ses temps

est enfermée dans un lieu solitaire et comme
ociété des hommes. L'auteur de cette loi se
antir les familles des germes informes ou cor-

loi, la fidélité aux engagements, l'amour de la
la justice, l'esprit de modération, la reconnaissance,
vertus les plus recommandées : les vices contraires sont
ement punis, même l'ingratitude envers les animaux
, afin que cet oubli du bienfait ne s'élève pas jusqu'à
homme.

Les docteurs parses ont écrit des commentaires sur les divers points de ces principes de morale générale consignés dans le *Zend-Avesta* dès la plus haute antiquité. Ils défendent de prendre l'intérêt de l'intérêt de l'argent prêté; selon eux, il n'y a pas de plus grand crime que d'acheter du blé pour le revendre lorsque le prix en est élevé; l'assistance donnée au pauvre est une des actions les plus méritoires. Au même degré de mérite sont placés le pardon des injures mêmes volontaires, et la réconciliation sincère avec celui qui nous a offensés. « Pardonnez au pécheur repentant, dit Zoroastre à Ormuzd. » Mais le philosophe ne prescrit pas d'aimer celui qui, loin de s'humilier devant l'offensé, ajoute l'insulte à l'offense : le juste ne doit pas aimer cet ennemi qui s'est livré à Ahriman.

Pour résumer exactement la loi et la morale de Zoroastre, il suffit de rappeler que ce législateur recommande aux princes et aux chefs la bonté, la justice, la fermeté; aux sujets, la soumission et le respect; aux prêtres, la pureté et la science; aux fidèles, l'obéissance exacte aux préceptes de la loi. Cette loi est commune à tous les hommes et leur ordonne d'être en paix les uns avec les autres, de nourrir le pauvre, de prendre soin du pupille, de tenir leur parole, de payer à l'ouvrier et au maître ce qui leur est dû, de défricher les terres incultes et de les arroser, de creuser des puits, de multiplier les troupeaux, de tuer les animaux nuisibles. Tous ces préceptes tendaient à assurer l'ordre dans la société. Dieu était adoré dans ses œuvres et dans ses

agents; la vertu étant en honneur, le vice et le crime étaient rigoureusement réprimés*. Depuis Zoroastre, on n'a point inventé d'autre manière de constituer pieusement, honnêtement la société humaine, et d'assurer à la fois le bien-être général et le bonheur individuel, autant que l'un et l'autre sont possibles.

Mais l'éternel mouvement auquel le monde est condamné troubla profondément cette sage institution religieuse; longtemps elle échappa aux agitations qui bouleversèrent la constitution politique de la Perse. Toutefois, l'Orient s'agitait autour d'elle, entraîné par des doctrines nouvelles que la force armée prit sous sa protection, et dont la vérité devait assurer le légitime triomphe sur les anciennes.

La famille persane des rois sassanides s'empara du trône au commencement du IIIe siècle de l'ère vulgaire, et le conserva, avec des fortunes diverses, jusqu'au milieu du VIIe siècle suivant. C'est durant le règne de ces princes que le christianisme s'introduisit dans la Perse : les armes romaines y avaient déjà pénétré. Le polythéisme avait séduit beaucoup d'esprits; le premier roi sassanide, Sapor, rétablit la religion de Zoroastre, ses mages et en même temps la distribution des hommes en quatre castes. Mais le christianisme se révélait déjà au monde par les persécutions qu'il subissait; le manichéisme se montrait aussi dans la Perse, moitié mage, moitié chrétien. Les évêques de la Mésopotamie le combattirent; le magisme dominait néanmoins; mais, à l'exemple de Constantin, un prince prétendant à la couronne de Perse, le fils aîné de Hormisdas II, embrassa le christianisme. Une persécution des chrétiens eut lieu en l'année 326, sous le règne de Sapor II, excitée par les mages; elle fut renouvelée en l'an 340 et dura encore quarante années. Un nouveau règne, celui d'Isdedgerde Ier, leur fut plus favorable (au commencement du Ve siècle); mais une nouvelle persécution se déclara durant le même règne et les deux suivants : l'évêque chrétien avait eu l'imprudence de brûler un temple païen, et les mages avaient l'oreille

* *Zend-Avesta*, tome II, p. 615.

du roi. Il y avait alors à Nisibe un évêque qui favorisa les nestoriens contre les catholiques. Chosroès Ier se montra peu favorable aux chrétiens; mais le jour vint sous Isdedgerde III, où la rivalité entre les mages et les chrétiens devait disparaître devant le Koran triomphant : en l'an 652, la Perse fut réunie à l'empire des kalifes.

Le savant Évod Assemani a publié à Rome le texte syriaque des Actes des martyrs chrétiens de la Perse. Ces hommes pieux ne voulurent point renoncer au christianisme et refusèrent de se soumettre aux exigences des Persans, quoique ceux-ci ne fussent pas idolâtres; car ces mêmes actes prouvent, selon le docte Anquetil, qu'il n'est pas vrai d'affirmer que, du temps des rois sassanides, les Persans rendaient aux créatures les honneurs qui ne sont dus qu'au Créateur, plusieurs traits démontrant clairement, au contraire, que le peuple persan d'alors plaçait réellement les astres, les éléments et les autres génies au-dessous d'Ormuzd et au rang des créations faites par ce bon principe : Mithra lui-même était subordonné à Ormuzd et distingué du soleil*.

Les Arabes firent rapidement la conquête de toute la Perse, et le *Koran* y fut proclamé le livre saint de la religion des vrais croyants. Les musulmans sont tolérants envers toutes les religions qui reconnaissent l'unité de Dieu; ils ne sévissent que contre l'idolâtrie. En entrant dans la Perse, ils ne trouvèrent ni temples, ni figures devant lesquelles les habitants se prosternaient; mais les Persans adoraient le feu et le soleil; les musulmans s'en offensèrent dans l'intérêt de Dieu : ils abattirent les *pyrées* ou autels du feu, persécutèrent les mages et ceux qui montrèrent trop de zèle pour le culte national. Ce fut alors que des fidèles à Zoroastre rejetèrent courageusement le Koran, s'exilèrent pour conserver la liberté de leur foi, d'abord dans le Kousistan, et de là à Ormuz, fuyant devant une persécution homicide; ils s'établirent pendant quelques années dans une autre île, celle de Diu; enfin, ils se réfugièrent dans l'Inde et se fixèrent sur la côte du Guzarate. Ils

* Anquetil, *Zend-Avesta*, tome Ier, page 383.

s'y sont perpétués et y vivent encore libres et croyants sous le nom de *Parsis* ou *Parses*, de *Gaibres* ou *Gaures*, comme les appellent encore les Persans et les Turcs : c'est là que le valeureux Anquetil-Duperron alla les chercher, les découvrir, leur emprunter leurs livres sacrés, dont il a, à son éternelle gloire, enrichi pour toujours l'Europe savante. On trouvera, dans notre *Précis de l'Histoire de l'Indoustan*, l'histoire de cette mémorable émigration religieuse qui a conservé et nous a révélé la connaissance d'une des plus anciennes institutions philosophiques de l'Asie, où toutes ont pris naissance.

Mais le Koran triompha dans la Perse avec les armes des sectateurs de Mahomet. Dès l'année 650, ces conquérants étaient les maîtres de cette vaste contrée et lui donnaient la nouvelle loi, qui commandait la croyance à un seul et unique Dieu, aux anges et aux archanges, à tous les livres révélés, tels que le *Pentateuque* de Moïse, le *Psautier* de David, l'*Évangile* de Jésus-Christ et le *Koran* de Mahomet; aux prophètes, à la résurrection du corps et au jugement, enfin à la prédestination. Des commandements impérieux sont ajoutés à ces dogmes ; les fidèles croyants doivent pratiquer la purification, la prière, l'aumône, le jeûne, le pèlerinage, et ne commettre aucun meurtre, ni vol, ni autres péchés contraires à la pureté.

Malgré la clarté de ces préceptes, des controverses naquirent parmi les musulmans; des sectes se formèrent, dont les deux principales furent celles des *sunnites* et des *schiites*. Les premiers reconnaissent pour légitimes successeurs de Mahomet les trois premiers kalifes Abou-Bekr, Omar et Osman; les seconds, au contraire, regardent ces kalifes comme des usurpateurs, et soutiennent qu'Ali, ayant épousé la fille de Mahomet, devait hériter de la puissance spirituelle et temporelle de son beau-père. Les Persans musulmans sont sectateurs d'Ali, et c'est pour défendre la légitimité de ses droits qu'ils ont soutenu des guerres sanglantes et terribles contre les Turcs. Cette résolution ne pouvait être inspirée que par le fanatisme, qui dirigea les Persans. Ce peuple accorde même à Ali des caractères de sainteté que Dieu n'a-

vait pas concédés à Mahomet lui-même. Il regarde Fatime, fille du Prophète, comme une sainte; il croit que le titre d'*iman*, ou de son vicaire, n'appartient qu'à ses douze descendants immédiats; que le dernier, *Mahdi*, n'est point mort; qu'il est caché, qu'il paraîtra au jour du jugement; qu'alors aussi Jésus descendra du ciel, et que tous les hommes en ce jour se convertiront à Mahomet. Ces différences d'opinion (car les sunnites admettent qu'il doit toujours exister un iman ou chef visible de la religion), quoique profondes, n'en apportent que de bien légères dans les cérémonies du culte : elles ne consistent en effet que dans la manière de tenir les mains et de se prosterner : elles ne valent pas la peine de se battre pour si peu. Dans l'histoire des Arabes, nous donnerons plus de détails sur la religion de Mahomet et sur son célèbre code. Ces lois religieuses dominent dans la Perse moderne et dans les vastes régions de l'Asie occidentale.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Langues et écritures de l'Iran. — Littérature ancienne. — Secrétaires du roi et anciennes annales. — Zoroastre et ses ouvrages. — Inscriptions et tableaux de Bi Sutoum et de Naski-Roustan. — Domination de la langue arabe. — Renaissance de la langue persane : Ferdoucy, Saadi, Hafiz, Rachid-Eddin, Mirkond, Djami. — Philosophie.

L'histoire des langues de l'Iran est une des plus intéressantes qui puissent exercer les recherches des érudits. Les documents principaux n'en sont connus que depuis peu de temps. Thomas Hyde, à la fin du XVIIe siècle (1700), et Anquetil-Duperron, au milieu du XVIIIe, rendirent publics les fruits de leurs études sur la religion et les langues anciennes de la Perse : Anquetil laisse bien loin derrière lui son prédécesseur dans cette voie difficile ; il était allé, à travers tous les périls, consulter les traditions et les livres anciens parmi ceux qui les conservaient encore. Tous deux reconnurent le zend comme la plus ancienne langue en usage dans l'Iran, et tous deux se trompèrent sur la partie de la Perse où elle prospéra d'abord, parce qu'ils ne reconnurent pas sa véritable origine : ils la fixent à l'ouest de l'Iran, vers l'Arménie et la Géorgie, mettant les temps postérieurs à la place des temps primitifs, et l'usage à la place des origines. Il est vrai qu'alors l'ancienne littérature de l'Inde était fort peu connue, et la langue sanscrite à peine mentionnée dans les travaux les plus sérieux des orientalistes. Aujourd'hui il est reconnu et universellement

proclamé que la langue zend de l'Iran dérive de la langue sanscrite de l'Inde : ce que nous avons déjà dit des rapports primitifs de l'Inde avec la Perse s'accorde pleinement avec ce nouveau fait : ce sont deux témoignages qui se prêtent une force mutuelle.

La langue zend subsiste dans les écrits de Zoroastre, qui furent les livres canoniques de l'ancien Iran. C'est à Bactres, capitale de la Bactriane, que Zoroastre les produisit, les expliqua. Les rois faisaient alors leur séjour dans cette ville, où le zend prit et porta aussi le nom de *déry*, langue de la cour, parce qu'il y était parlé dans toute sa pureté. Le zend était donc aussi la langue de Zoroastre, celle dans laquelle il a écrit ses livres; et comme ce philosophe était né dans une province occidentale de l'Iran, très-éloignée de la Bactriane, qui était à l'Orient, on peut présumer que le zend, comme idiome parlé ou comme idiome écrit, était d'un usage général dans la plus grande partie de l'Iran. A l'appui de cette opinion, il est convenable de citer les divers dialectes qui sortirent de la langue zend, et qu'on a nommés *herri*, *sagri*, *zavéli*, *soghdi*, lesquels tirent leur nom de celui des provinces mêmes où ils étaient en usage, le premier dans l'*Hérat*, le second dans le *Sedgestan*, le troisième dans le *Zaboulestan*, et le quatrième dans la *Soghdiane* : le *déry* était le zend pur, le père des quatre autres dialectes.

Ces dialectes sont perdus, parce qu'il n'en resta aucun écrit important : mais en leur qualité de dialectes, ils conservaient des caractères évidents de leur origine, ne différant de la langue mère que comme en diffèrent tous les dialectes, comme le syriaque diffère de l'arabe, l'arabe de l'hébreu ou du chaldéen *, moins peut-être que l'italien ne diffère du latin. Et le zend lui-même n'était qu'un dialecte du sanscrit, langue sacrée de l'Inde. Cette proposition est aujourd'hui adoptée par toutes les opinions; les preuves de son exactitude sont nombreuses, matérielles; sur trois mots zends, deux appartiennent au sanscrit avec la même

* Manuscrit déjà cité de Champollion le jeune.

acception : dans le zend *athro Ehoremez pouthro*, le feu fils d'Ormuzd, ce sont les deux mots sanskrits, *athra*, feu, et *pouthrah* fils; Ormuzd est un nom propre. Dans la phrase suivante sanskrite, tous les mots se retrouvent dans le zend et les dialectes qui l'ont remplacé : *kà tavâ kânta*, *kasté pouthrah*: qu'est-ce que ta femme? qu'est-ce que ton fils? *kâ* est le zend et le parsi keh (*quis* en latin); *tavâ* est le zend *touo*, le parsi *tou*, le latin *tuus;* kânta est le zend, gôndô, analogue au *gunè* grec, femme; *kasti* est formé de *kâ*, quid? et du *esté*, le grec *esti*, qu'est-ce? Enfin *pouthrah*, fils, est déjà cité comme un mot zend *.

Des exemples de la même autorité, qu'il serait facile de multiplier, ne permettent aucun doute sur la filiation, sur la complète analogie du zend avec le sanskrit, l'antique langue sacrée de l'Inde.

Dominant d'abord dans le vaste empire de l'Iran, à mesure surtout que l'influence indienne s'implantait dans chacune de ses provinces, les conquêtes mêmes du zend lui furent funestes. Anquetil-Duperron l'a dit, il y a déjà longtemps : « Plusieurs siècles et quelques centaines de lieues occasionnent dans les langues sorties l'une de l'autre des changements qui en cachent ordinairement la source. » Les mêmes motifs font sortir ces langues l'une de l'autre; c'est la même mère; mais sa fille, en conservant les traits caractéristiques de leur filiation, ont quelques éléments de conformation ou de physionomie qui annoncent un certain éloignement du type originel, mais non pas une souche étrangère. C'est ce qui arriva pour la langue zend; avec le temps et avec la multiplicité des provinces persanes, deux idiomes, qui furent plus que des dialectes, car la littérature locale les fixa déjà anciennement par d'importants ouvrages, naquirent du zend et lui succédèrent : ces deux idiomes sont connus sous le nom de *pehlvi* et de *parsi*.

Anquetil-Duperron nous dit qu'on rencontre dans ces deux idio-

* Manuscrit déjà cité de Champollion le jeune.

mes bien des mots semblables; que la construction de la phrase est aussi la même, que la forme des noms et des verbes désigne pour tous deux une source commune; enfin, qu'ils sont sortis tous deux du zend *, et qu'ils sont réellement deux frères. L'un, né sous un ciel rude, dans des contrées coupées de montagnes, est demeuré longtemps grossier, c'est le pehlvi; l'autre, originaire des belles plaines du Farsistan, a grandi dans sa douce et odorante température, c'est le parsi; et Anquetil, accordant à l'un et à l'autre une égale antiquité, ne doute pas que le parsi n'existât du temps de Zoroastre, qu'il ne soit devenu ensuite langue dominante, et qu'ayant survécu à la destruction de l'empire des Perses, il ne se soit conservé jusqu'à nos jours dans la langue moderne des Persans. Une phrase prononcée par un Perse dans une des comédies d'Aristophane, est entièrement de l'idiome parsi.

Champollion le jeune ajouta d'autres observations à celles du docte Anquetil**; les voici : le parsi ne diffère du zend qu'en ce que les voyelles de la plupart des mots sont contractées, et il en résulta que les noms des anciens rois sont méconnaissables quand ils ont passé du zend dans le parsi; *Guéiémérithao* est devenu en parsi Kaïoumortz, *Neeréménao*, Nériman, *Eschédrastrehe*, Escéraster; on peut supposer que les Iraniens, voisins des Arabes, prirent, à leur exemple, l'habitude de n'écrire que les consonnes des mots, et comme la langue zend est abondante en voyelles, il en résulta pour beaucoup de ses mots une forme nouvelle. Le parsi fut longtemps la langue écrite et la langue parlée de l'Iran; mais dans son état ancien, cet idiome n'existe plus que dans ses livres : l'invasion musulmane le corrompit en l'enrichissant d'un grand nombre de mots arabes. La langue persane actuelle n'est que ce mélange profondément réalisé; ce qui fait qu'on reconnaît l'ancienneté des poésies persanes à la pureté de l'idiome dans lequel elles sont écrites. Les anciens poëtes s'appliquèrent à l'em-

* Académie des Inscriptions, tome XXXI, Mém., page 413.

** Manuscrits cités.

ployer dans sa pureté originelle, à en écarter tous les mots arabes ou autres locutions étrangères, et le *Schah-Namèh*, magnifique épopée persane, écrite par Ferdoucy, vers l'an 1000 de l'ère chrétienne, est un mémorable exemple de cette attention des écrivains persans à conserver pur et correct leur ancien idiome national, le parsi.

Le pehlvi remonte, selon Anquetil-Duperron, au milieu de la deuxième dynastie persane, et fut en usage jusqu'au v[e] siècle de l'ère chrétienne. Les écrivains parsis en font remonter l'usage au delà même de Zoroastre, et l'on sait qu'au III[e] siècle de l'ère chrétienne, durant le règne de Sapor, Aderbad écrivait ses *Patêts*, ou confessions, en idiome pehlvi. On croit que le pehlvi domina surtout dans la Médie inférieure, le Dilem, le Ghilan, le Kohestan et l'Irak Adjémi ou la Chaldée *.

Champollion le jeune ajoute aussi **, au sujet du pehlvi, que ce fut en effet dans le voisinage de la Chaldée que cet autre idiome dut prendre naissance, dans les provinces voisines de l'Assyrie en général, telles que l'Aderbïdjan, le Quintan et la Médie, ou pays de Djem. Ce ne fut d'abord qu'un mélange d'une foule de mots chaldéens avec le zend pur, et ce n'est pas sans quelque peine qu'on peut discerner les dérivés de cette langue; mais c'est sans motifs réels que quelques savants ont prétendu que le pehlvi n'avait aucun rapport avec le zend; ces rapports sont aujourd'hui de toute évidence. De même que les écrivains en parsi, ceux qui cultivèrent le pehlvi, apprirent des Arabes à lier les lettres en écrivant, à supprimer les voyelles, première source de l'altération de l'idiome; la même chose avait lieu pour le parsi. Le pehlvi a, plus que le zend, cette brièveté et cette rapidité d'expression qui caractérisent les langues de l'Asie de l'ouest, c'est-à-dire le dialecte de l'arabe. Le zend est lent, embarrassé par la multiplicité des voyelles, toutes écrites et prononcées comme le sont les consonnes. Ainsi, *Sapétémaë*, en zend, a produit Sapetman en pehlvi, *Zérétoschtrô*, Zertosch; toutefois la construction gram-

* Anquetil, *Idem*, page 407. — ** Manuscrits déjà cités.

maticale et les inflexions différaient entre le zend et le pehlvi. Celle-ci fut la langue des rois durant la dynastie des Sassanides (226 à 642 de J.-C.); le zend n'existe plus que dans les livres, et le parsi enfin, l'emportant sur le pehlvi, se forma, s'enrichit d'emprunts étrangers, aussi arabes que persans, et a formé la belle, riche et gracieuse langue persane moderne, qui domine dans l'Iran, dans l'Inde, et qui prospère dans tout le Levant asiatique.

Un écrivain plus moderne et non moins docte, M. Héeren*, a retracé dans les mêmes termes toutes les notions réunies sur les anciennes langues de l'Iran : le zend existe dans les livres de Zoroastre; le pehlvi était en usage dans les pays méridionaux de l'Iran, contigus à l'Assyrie et à la Babylonie; et le parsi, propagé par les Perses, a absorbé dans la langue nouvelle tous les autres dialectes : il y a entre eux non-seulement des nuances, mais une si grande identité de mots et de constructions, qu'il faut reconnaître ces langues comme les branches du même tronc. M. Héeren avait déjà dit : du Tigre à l'Indus régnaient les langues perses. Il indique aussi quelqu'autre part leur origine indienne. Telles sont la véritable théorie et la véritable histoire des anciennes langues de l'Iran.

Le précis des connaissances actuelles sur les écritures qui furent ou qui sont en usage dans la même contrée, n'est pas moins intéressant, moins piquant même, puisqu'il y a encore sur ce sujet bien des points inconnus, malgré les efforts multipliés pour les pénétrer. Il en est de même d'un nombre considérable d'inscriptions, la plupart très-étendues, et dont les signes, non moins singuliers que le fait lui-même, sont employés sur les monuments les moins étudiés, et cependant les plus importants à connaître pour les annales encore si obscures de l'antique Asie, et également sur les monuments de la Perse, de la Médie, de Ninive, de Babylone et de la vieille Arménie. C'est une écriture employée pour les langues et pour les annales de plusieurs peuples; nous ignorons du

* *De la Politique et du Commerce des peuples anciens*, tome I[er] de la traduction française, pag. 129 à 131.

[illegible] quelques tentatives pour les connaître [illegible] un système entier de cette écriture [illegible] être acquis à la science; mais les [illegible] opposées, des éléments de ce sys- [illegible] et pouvaient être multipliées à un [illegible] certaine d'un système ne laisse pas [illegible] application à un autre système. Celui [illegible] de Bi-Sutoum, en Médie, a été [illegible] aux autres inscriptions de la Perse et à [illegible] et de l'Arménie: on lit les longues ins- [illegible]: on n'explique pas un mot, une syllabe [illegible] monuments, et cependant ils sont écrits avec les [illegible] Cela s'explique par la nature même de [illegible] singulière, inouïe jusque-là; écriture [illegible] monumentale qui ne se *compose que d'un seul* [illegible] la plus simple des formes, celle d'un *clou* [illegible] triangle allongé, d'où elle a tiré son nom [illegible].

[illegible] par un grand effort que l'esprit humain passa [illegible] (celle qui donnait la *figure* des choses [illegible] exprimer, directement ou par métaphore), à l'écri- [illegible] dont chaque signe est la représentation d'un *son* [illegible] Ce système de rendre la pensée par la *pein-* [illegible] qui l'exprime fut, dans l'antiquité, univer- [illegible] mêlé d'abord avec les anciennes formes, pur [illegible] composé d'un petit nombre de signes, la langue la [illegible] n'employant qu'un petit nombre de sons. Les alpha- [illegible] constitués et tels qu'ils nous sont connus, sont plus [illegible] étendus et composés de vingt à cinquante signes, un [illegible] ou un peu moins. La variété de leurs formes est [illegible] étude sérieuse pour ceux qui veulent les connaître, [illegible] encore pour ceux qui veulent les écrire. Les [illegible] droits et les lignes courbes combinées produisent une [illegible] de signes infinie, et, pour l'Europe seulement, c'est, pour [illegible] enfants, une étude de plusieurs années que la possession

d'une belle écriture. Ce que nous apprenons ainsi en une année au moins, les Persans, les Mèdes, les Arméniens anciens, les habitants de Ninive, de Babylone, l'enseignaient en une minute. Il ne faut pas plus de temps ni plus d'attention en effet pour savoir tracer ce signe v, dont la combinaison, selon son sens vertical, horizontal ou incliné, et à deux, trois ou quatre ou plus assemblés pour le même signe, composait tout l'alphabet, représentait tous les sons de ces langues. Il est vraisemblable que les combinaisons les plus simples appartiennent aux plus anciens alphabets, et l'on peut dire que les enfants de ce temps-là apprenaient le tracé graphique des signes de l'écriture nationale en un clin d'œil, et la lecture par la facile combinaison d'un peu de mémoire avec un peu d'attention. On voit d'ici le maître d'école de Babylone disant aux enfants assemblés : Voyez ce signe? il a la forme d'un coin; différemment combiné, en nombre et en position, il rappelle les différents sons des mots de notre langue et les idées que ces mots expriment : le coin seul, droit, exprime le son A; deux coins expriment B; trois coins, C; trois coins droits et un couché par-dessus forment le D.

Il me semble qu'un enfant devait très-vite savoir tout cela, et que son instruction élémentaire ne devait pas être pour lui l'occasion d'une douleur quotidienne pendant plusieurs années. Voilà jusqu'où était parvenu l'esprit contemplateur de l'antique Asie orientale. Celle de l'occident, qui fut notre institutrice, avait oublié beaucoup de bonnes choses quand nous pûmes l'étudier et la connaître. Le nombre des signes alphabétiques des inscriptions cunéiformes de Persépolis fut de vingt-cinq à trente, selon les divers auteurs; il comprenait cinq voyelles avec trois modifications de leur son; le reste des signes exprimait le son des consonnes. Cet antique alphabet ne s'écarte donc point des dimensions ordinaires données à la collection des signes destinés à représenter la composition des mots d'une langue. Les mêmes signes servent aussi à former les chiffres, et leurs combinaisons suffisent pour exprimer tous les nombres.

Tel fut le système de l'écriture cunéiforme, partout où on la mit

en usage; les combinaisons furent différentes, mais le signe ne changea point. La nature des idiomes que cette écriture représentait fut différente; l'arrangement de l'alphabet dut l'être aussi : tel son dominait dans un idiome, qui était inconnu dans un autre; le même groupe, employé dans deux contrées, avait dans chacune une expression différente. Dans l'une des deux l'on employait les voyelles en écrivant les mots; dans l'autre on les supprimait. Sur la rive droite du Tigre, c'était une famille de langues, sur la rive gauche une famille toute différente; et l'écriture cunéiforme était cependant employée dans les deux contrées. Enfin, à Bi-Sutoum, dans la Médie, la même inscription est tracée trois fois avec le même caractère, mais en trois langues différentes; on a traduit complétement la première copie; on n'a pu lire un seul mot avec certitude dans les deux autres.

Dans ces trois écritures cunéiformes on reconnaît un caractère commun : elles s'écrivent de gauche à droite comme les écritures européennes. L'Iran avait reçu cet usage de l'Inde, sa mère nourrice; le sanscrit s'écrivait aussi de gauche à droite : c'est un type indien qui s'étendit jusqu'à Babylone tant que dura l'écriture cunéiforme, et jusqu'en Arménie où cet usage subsiste encore, quoique autour d'elle on trouve partout le contraire, c'est-à-dire l'écriture de droite à gauche.

Nous ne pouvons laisser ignorer au lecteur les incertitudes qui subsistent encore à l'égard de deux autres écritures qui furent aussi employées dans l'Iran : l'écriture *zende* et l'écriture *pehlvie*, toutes deux alphabétiques, s'écrivant de droite à gauche comme l'arabe; elles sont composées de signes linéaires que leur forme différencie suffisamment : leur aspect rappelle l'ancien alphabet syriaque, et tous les anciens alphabets de l'Orient composés de lignes droites et courbes, sans racines figuratives, et combinées de telle sorte que chaque signe soit suffisamment caractérisé par sa forme pour conserver son individualité dans leur ensemble. Ceux qui composent l'alphabet zend sont au nombre de quarante-huit, quoiqu'ils n'aient pour objet que de figurer trente-cinq sons, douze voyelles et vingt-trois consonnes. Dans le zend, toutes les voyelles sont expri-

mées; c'est au moyen de cet alphabet que sont écrits les livres de Zoroastre, réunis sous le titre de *Zend-Avesta* (la parole vivante.)

L'alphabet pehlvi est évidemment analogue à l'alphabet zend ; la différence la plus sensible est dans ce fait, que certaines lettres du pehlvi sont liées entre elles, tandis que dans le zend elles s'écrivent toujours isolées. Cet isolement a donné la facilité aux écrivains zends d'allonger ou de raccourcir certains signes, de les orner même au point de les éloigner assez de leur forme régulière pour leur donner l'apparence d'un signe spécial. Le pehlvi au contraire est plus expédié, et cette manière domine tellement dans cette écriture, qu'elle supprime les lettres zendes, dont la forme étendue gênait ce système de liaison des signes; elle y suppléait quelquefois par des points qui en tiennent lieu, altérant ainsi de plus en plus les rapports nombreux qui existaient d'abord, dans la forme et dans la valeur de leurs signes, entre les deux alphabets zend et pehlvi*.

On ne saurait décider la question d'antériorité entre ces deux systèmes de signes, si cette question était posée. L'un est une modification de l'autre, mais sans altération de leur analogie primitive. Il en est de même de l'idiome zend et de l'idiome pehlvi, et la même question serait peut-être aussi insoluble sur les idiomes, qu'elle l'est sur les alphabets. L'antériorité du zend ne saurait cependant être absolument contestée : mais l'on peut assurer que la question, appliquée à la fois aux deux idiomes et aux deux alphabets, paraît se résoudre par la différence des contrées où ils furent à peu près simultanément en usage.

Considérée par rapport à l'écriture cunéiforme, cette même question serait encore embarrassante : toutes les inscriptions, ou fragments d'inscriptions de cette espèce, trouvées dans l'ancienne Perse, qui ont été jusqu'ici expliquées, ne font connaître que des noms de rois de la race de Cyrus : Xerxès et Darius, fils d'Hystaspe, à Persépolis et à Bi-Sutoum, Cyrus lui-même à Pasargade**.

* Anquetil-Duperron, *Mémoires*, Académie des Inscriptions, tome XXXI.

** MM. Grotefend et Rawlinson.

L'usage de l'écriture cunéiforme ne paraît pas remonter, chez les Persans, au delà des conquêtes de ce prince, et l'on croit qu'elle fut introduite chez eux après l'occupation de Ninive et de Babylone, où elle existait déjà; qu'elle portait pour cela, même chez les Perses, le nom d'assyrienne; que c'est ainsi qu'Hérodote qualifie l'inscription d'une des deux colonnes que Darius, en marchant contre les Scythes, fit élever sur les bords du Bosphore; et comme les inscriptions des monuments du règne de Darius dans la Perse ancienne étaient tracées en caractères cunéiformes, d'origine assyrienne, pour la colonne monumentale élevée sur le Bosphore, le même roi dut employer la même écriture.

A l'égard du *Zend-Avesta*, on ne peut faire descendre au delà du règne de ce même roi la rédaction qui nous est parvenue en langue et en écriture zendes. C'est par la connaissance de cette même langue qu'on a pu interpréter les écritures cunéiformes de Persépolis; il faut donc admettre que l'écriture zende et l'écriture cunéiforme existaient en même temps dès le règne de Cyrus; que l'une, rectangulaire, fut l'écriture des monuments et des actes inscrits sur la pierre; que l'autre, d'un tracé compliqué par ses formes arrondies, fut l'écriture des livres, et que la langue zende fut également employée par ces deux écritures contemporaines.

Mais Zoroastre vécut longtemps avant Cyrus; quelle fut l'écriture iranienne de son temps? Cette question doit être ajoutée à tant d'autres que fait naître le voile qui couvre les temps inconnus de l'Iran.

A ces importantes données sur les origines et l'antiquité de la littérature de l'Iran, il faut ajouter celles un peu moins intéressantes qui concernent les temps postérieurs. Alexandre, à la tête de ses Grecs vainqueurs de l'Orient tout entier, ruina les anciennes institutions, et le livra aux novateurs qui ruinèrent à leur tour les établissements qu'il avait pensé y fonder pour toujours.

L'usage de l'ancienne écriture cunéiforme ne paraît pas s'être conservé : les rois séleucides écrivaient en grec sur leurs mon-

naies et sur leurs monuments; les Arsacides Parthes, d'origine scythe, enlevèrent aux Séleucides une grande partie de leurs possessions et adoptèrent aussi la langue grecque; mais un Persan révolté, Artaxercès, rétablit l'autorité parmi les siens, et lorsqu'il fonda la dynastie des Sassanides, sans abandonner l'usage de l'écriture grecque, il rétablit celui de l'ancien alphabet national. Les inscriptions et les monnaies de cette illustre dynastie nous ont conservé cette écriture sassanide évidemment tirée de l'écriture pehlvie, laquelle subsista jusqu'à l'invasion des Arabes qui apportèrent le Koran. Alors l'alphabet arabe adopté par les Persans ou imposé par le vainqueur, avec les modifications qu'exigeait la nature de la langue persane, qui employait quelques sons étrangers à la langue arâbe, amena l'addition à l'alphabet de cette langue des signes de P, *tch j*, *g* dur, *n* final, signes d'autant de sons propres à la langue persane, qui furent ajoutés à la série des consonnes de l'alphabet arabe.

Tel fut l'état successif des langues et des écritures employées dans l'antique Iran, depuis les premiers temps historiques jusqu'à nos jours : c'est à ces mêmes langues et à ces mêmes écritures qu'appartiennent les divers monuments de la littérature ancienne.

Pour les temps antérieurs à l'introduction de l'islamisme dans la Perse, les monuments de la littérature sont fort rares : l'intolérance musulmane en détruisit la plus grande partie. Un marchand arabe revenant de l'Iran avait rapporté en Arabie des romances persanes qu'il y avait recueillies et traduites : Mahomet, qui propageait alors sa doctrine, en défendit la lecture. Après qu'il se fut rendu maître de la Perse, Omar, qui occupait le kalifat, fut consulté sur ce qu'on devait faire des livres qu'on avait trouvés dans la Perse : « Jetez tous ces livres dans l'eau, répondit le farouche kalife; si ce qu'ils contiennent peut nous diriger vers la vérité, notre livre leur est bien supérieur encore; si ce qu'ils contiennent est faux, que Dieu nous préserve de les lire. » Et tous ces livres historiques et religieux de l'ancienne Perse furent détruits par l'eau et par le feu.

re mise en doute :
saient soigneuse-
que ces annales
des rois, et
dans ces régions
nation ; le reste des
espoir du bien : leur
et le fanatisme, plutôt
actions.
écrivains chargés de tenir
ses actes, de conserver
dans les fêtes, aux re-
et recueillaient soigneuse-
extraordinaires. Ils rédi-
lettres qui étaient scellés
livre d'Esther mentionne les
se faisait lire pendant son
datait à peine de quelques
Néhémie et Esdras, rendent
Ctésias parle également des
Perse ; Esdras rapporte que
des recherches dans les livres
Babylone, on chercha aussi
Ecbatane : l'on y trouva un
de Cyrus, par lequel ce prince
temple de Jérusalem ; ce récit
l'empire de Perse avaient toutes
que les actes des rois et ceux de
de faits publics dignes de
suprême. Hérodote rapporte les
anecdotes de leur vie privée, des
: tel est l'admirable dénom-
passèrent l'armée de Xerxès, tableau
renferme sur le nom de ces
sur leurs armes, et jusque sur

le nom de leurs chefs. Aucun souvenir, aucune tradition n'aurait pu conserver ces notions avec cette exactitude; Hérodote les inscrivit dans son histoire quarante années après l'événement, et il affirma lui-même que le roi de Perse avait fait faire ce dénombrement par ses écrivains. Il est évident qu'Hérodote réussit à s'en procurer une copie, tirée des journaux quotidiens donnés par les secrétaires du roi, qui passaient leur vie à retracer les moindres actions et les moindres discours du prince. Et cet usage des gouvernements était-il donc si étranger aux monarchies libérales de notre Occident? Nos rois en représentation solennelle ne sont-ils pas accompagnés de leurs secrétaires personnels, de leurs tachygraphes? n'ont-ils pas auprès d'eux des officiers, connus ou inconnus, qui notent pour leur service toutes leurs actions, l'heure et la minute où elles s'accomplissent, les noms des personnes admises ou rencontrées, le temps employé à chaque acte? n'existe-t-il pas dans le plus secret réduit de leur cabinet, ou dans celui de leur premier officier, une série non interrompue de ces notes commémoratives de l'emploi de toutes les minutes d'une journée? et tout cela ne se passe-t-il pas sous la périlleuse responsabilité de ce premier officier qui recueille, avec une attention proportionnée, ces feuilles isolées qui, pour les anciens rois de Perse comme pour les monarques de notre temps, composent les plus précieuses et les plus utiles chroniques de l'empire?

Voudrait-on savoir ce que fit l'empereur Napoléon à Dresde, le 27 mai 1812 : le secrétaire du journal vous dirait :

« Mercredi, le 27 mai : lever ordinaire de Sa Majesté à onze « heures. Sa Majesté le roi de Prusse, accompagnée du prince « royal de Prusse, fit sa visite chez Sa Majesté l'empereur des « Français. A deux heures après-midi, Sa Majesté impériale et « royale sortit à cheval du château, escortée par un détachement « de cavaliers, passa le pont de Savinger, traversa les faubourgs « de Dresde et le pont de bateaux jeté sur l'Elbe au delà du Grand-« Pont, et de la ville se rendit à l'église de Notre-Dame, où « elle voulut bien descendre pour y observer la construction inté-« rieure. Vers les trois heures elle rentra au château.

[illegible] Majesté l'impératrice alla se promener en voiture dans la [illegible].

[illegible] grand dîner chez Sa Majesté le roi de Saxe, dans [illegible] à manger, et audit dîner se trouvèrent Leurs Ma[illegible] impériales et royales et toute la cour; ce dîner fut servi [illegible] du roi de Saxe, derrière lesquels se trouvèrent [illegible] de chambre. »

[illegible] dernière note est joint le plan de la table de ce dîner, [illegible] de la place occupée par chacun des royaux invi[illegible] table longue; à chaque bout sont assis un prince et [illegible] : sur un des longs côtés sont dix couverts; sur le [illegible] cinq couverts seulement, deux à l'extrémité de la table, [illegible] trois à l'extrémité opposée. Les cinq couverts intermé[illegible] supprimés : ils se seraient trouvés vis-à-vis de l'empe[illegible] à droite la reine de Saxe et le roi de Prusse, et à [illegible] impératrice d'Autriche et l'impératrice de France. L'écri[illegible] journal expliquait ainsi lui-même les notes par des des[illegible] régulièrement tracés. Les bons usages des monarchies [illegible], on le voit, à la plus haute antiquité, et le journal [illegible] de Cyrus à Ecbatane ne précède que de vingt-quatre [illegible] du Cyrus français à Dresde.

Les secrétaires du roi de Perse étaient nombreux; l'étendue de l'empire l'exigeait à cause des diverses langues dont faisaient [illegible] ces différentes nations. Le livre d'Esther dit positivement que l'édit d'Assuérus en faveur des Juifs fut envoyé à toutes les provinces, rédigé dans toutes les langues et écrit en toutes les écritures : coutume très-favorable à la multiplication des copies des actes souverains, à leur conservation, à leur connaissance par les écrivains étrangers, ou postérieurs à l'époque où ils furent donnés, chaque province, chaque cité les déposant régulièrement dans ses archives publiques.

On ne connaît point dans ces temps reculés d'écrivain persan auquel on puisse décerner la qualité d'historien : d'ailleurs l'état du gouvernement ne permet pas de supposer l'existence d'aucun écrit historique, si ce n'est des annales, ou des journaux sommaires,

tels que ceux dont on vient de parler. L'autorité souveraine était son propre historiographe, et la politique était si intimement mêlée avec la religion, que le code religieux renfermait toute la loi civile, ou plutôt celle-ci n'était que la volonté même du sou-souverain.

La conséquence nécessaire d'une telle institution, c'est de ne trouver au sommet des antiquités de la littérature persane, que ses livres religieux qui étaient en même temps les codes de ses lois civiles et pénales. Tel fut le livre intitulé *Zend-Avesta*, ou *parole vivante*, dont Zoroastre est unanimement considéré comme l'auteur.

La raison veut qu'on attribue à Zoroastre le rôle d'un philosophe qui, associant les anciennes règles, les anciennes lois, aux fruits de ses propres méditations, réunit en un seul code toutes ces lois et ces règles éparses, le fit sanctionner par l'autorité du souverain, et par sa persévérance réussit à le faire triompher de toutes les oppositions, depuis l'Euphrate jusqu'à l'Indus. Ce philosophe proclama l'existence de l'être qu'il nomme le *Temps sans bornes*, ou l'Éternel; les principes secondaires qui gouvernent l'univers par son ordre, sont l'immortalité de l'âme, la résurrection des corps, les expiations futures pour les mauvaises actions et les récompenses pour les bonnes.

Des livres publiés après la mort du philosophe, lui donnent pour ancêtres les anciens rois de Perse; sa généalogie royale, qui comprend quinze degrés et les rattache par leur souche à Féridoun, qui lui-même descendait de Djem-Schid, le plus illustre personnage des traditions iraniennes, paraît exacte à quelques auteurs; mais, il faut le dire, elle n'est point pour cela plus certaine que celle de J.-B. Colbert, que de complaisants généalogistes, dont le zèle était exalté et la science obscurcie par l'éclat de l'illustration de ce grand ministre, lui donnèrent en lui attribuant pour ancêtres les plus anciens rois d'Écosse.

Le père de Zoroastre se nommait Poroschasp; il était riche en chevaux et en bœufs; sa mère s'appelait Dogdo. La célébrité future de leur fils, annoncée à sa mère par des songes, se révéla

« Sa Majesté l' [illegible] triomphes sur les en-
« vallée de Isch [illegible] des magiciennes de son
« Il y eut le [illegible] située dans l'Aderbïdjan.
« la grande [illegible] qui fut pour lui ce que la
« jestés im [illegible], et reçut du ciel le *Zend-*
« par les [illegible] en se rendant à Bactres, après
« les o [illegible] tes, traversé l'Araxe et la mer
A [illegible] eaux, ainsi que toutes les per-
ave [illegible] avoir passé plusieurs années dans
tés. [illegible] sa loi. Cette loi contenait toutes
[illegible] avait successivement reçues d'Or-
[illegible] ses ministres. Le roi de Bactres Goust-
[illegible] des grands de l'Iran et des sages les
[illegible] honorablement Zoroastre. Ses discours
[illegible] cœurs, sa science séduisit tous les esprits,
[illegible] sombres rivalités : chaque jour d'épreuves
[illegible] sa supériorité, son influence agissait
[illegible] celui-ci lui demanda comme témoignage
[illegible] opérer quelques prodiges, Zoroastre lui
[illegible] *Avesta*, il ne lui demanderait plus de faire
[illegible] les sages, devenus envieux, affermirent le
[illegible] d'exiger un miracle de Zoroastre, et il fut
[illegible] consisterait à couler, sur sa poitrine nue,
[illegible] en fusion : cette matière coula sur la poi-
[illegible] le blesser. Ce fut avec le même succès
[illegible] mains du feu qui ne le brûlait pas : ce feu ne
[illegible] la main des assistants quand Zoroastre le
[illegible] lui-même.

[illegible] planta, près le palais du roi Goustschasp, un
[illegible] de jours, devint si gros, que six cordes pou-
[illegible] mesurer la circonférence, et qu'on put con-
[illegible] salle au-dessus des branches les plus élevées.
[illegible] que les feuilles de cet arbre donnaient beau-
[illegible] qui en mangeaient une seule.
[illegible] Goustschasp ne résista point à l'autorité de tant de mer-

veilles, et il embrassa ouvertement la loi de Zoroastre. Mais le philosophe fut dénoncé par les soi-disant sages comme magicien : ils avaient frauduleusement introduit dans son lit les objets qui servaient aux conjurations magiques, tels que du sang, des immondices, des cheveux, des fragments de cadavre, une tête de chat, une tête de chien et des os de mort. Une perquisition opérée sur l'ordre du roi fit découvrir ces pièces de conviction contre le philosophe qui, dès ce moment, perdit la confiance du roi, et fut jeté comme un criminel, chargé de fers, dans une étroite prison, menacé du pal et de la lance, et réduit à un peu de pain et à une mesure d'eau pour toute nourriture : il en fut même privé pendant une journée. Lorsqu'il s'informa des causes de cet oubli, le geôlier lui apprit qu'un grand événement avait inopinément mis le trouble dans toute la ville et la douleur la plus vive dans le cœur du roi.

Le monarque avait un magnifique cheval noir, son favori, son compagnon de bataille, tendrement chéri, et le grand écuyer venait de lui annoncer que les quatre jambes de ce précieux animal étaient rentrées dans son corps.

Le désespoir du roi était grand : le geôlier put lui faire savoir que son prisonnier se flattait de réparer ce malheur; Zoroastre fut aussitôt appelé auprès du roi; il confirma le rapport fait par son gardien, se rendit aux écuries royales, et, en présence de toute la cour, rendit les quatre jambes à l'infortuné coursier; mais pour chaque jambe rétablie, le nouveau prophète exigea une conversion sincère et complète à sa doctrine : pour la jambe droite de devant, le roi s'engagea à le reconnaître pour le prophète de Dieu; pour la jambe droite de derrière, le héros Espandier, fils du roi, s'obligea à protéger le prophète, à le défendre contre ses ennemis; ce héros jura, de plus, d'ôter la vie à quiconque l'attaquerait. Les jambes du côté gauche furent aussi l'objet de deux autres conditions : pour celle de devant, la reine et les autres femmes de la cour se convertirent à la loi de Zoroastre; et pour la jambe gauche de derrière, le portier de la maison du philosophe fit l'aveu de la frauduleuse introduction des instruments

magiques apportés par les ministres envieux, et les quatre dénonciateurs furent empalés. C'est ainsi que le coursier chéri put reprendre toutes ses allures; le roi couvrit de baisers l'auteur inspiré d'un tel bienfait, le fit asseoir à ses côtés sur son trône; toute la cour vint le complimenter, et le Zend-Avesta triompha de l'ancienne idolâtrie : les guerres religieuses qu'il suscita se terminèrent heureusement; le culte du feu, symbole de l'Éternel, fut partout établi, et le roi éleva un sanctuaire sur le mont Rivand, au feu du ciel, source de tous les autres, qu'avait allumé la foudre en tombant sur la selle du prince.

Zoroastre, instituteur heureux et honoré d'une philosophie bienfaisante, parfaitement secondé par le roi Goustschasp, vit chaque jour sa renommée s'accroître; il se maria trois fois, eut une nombreuse lignée, et mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, on ne sait comment, durant le sac de la ville de Bactres par les Touraniens fanatiques pour les anciennes doctrines. On dit qu'il fut bon, humain, mais que la contradiction le rendit cruel, et qu'il arrosa froidement de sang l'arbre de la loi *.

Nous avons déjà exposé sommairement les doctrines et la morale du livre de Zoroastre : nous ne devons en considérer ici que la forme littéraire, qui nous intéresse, puisque l'*Avesta* est jusqu'à présent le plus ancien ouvrage qui nous reste de la littérature persane ou iranienne des premiers temps.

Le *Zend-Avesta* est un recueil de plusieurs livres qui, par leur ensemble, contenaient toute la loi politique, religieuse et morale de Zoroastre. Anquetil-Duperron a découvert chez les sectateurs de Zoroastre, qui se sont réfugiés dans l'Inde il y a plus de dix siècles, le texte de plusieurs de ces livres écrits en langue et en lettres zendes, et qui sont intitulés l'Izerchné, le Vispered, qui, réunis au Vendida, forment le Vendidad-Sadé, que les mobeds ou prêtres récitent tous les jours depuis minuit jusqu'au lever du jour. Anquetil a traduit en français ces trois ouvrages zends dont il existe aussi des traductions en pehlvi, en parsi et même en sanscrit.

* Anquetil-Duperron, *Zend-Avesta*, tome Ier, IIe part., pag. 70.

L'Izerchné contient les prières, le Vispered est l'éloge de tous les chefs des êtres, soit du ciel, soit de la terre ou des eaux; le Vendida fut donné à Zoroastre par Ormuzd, et les Persans le regardent comme contenant le fond de leur loi. Il est divisé en vingt-deux fragards ou sections. Dans les deux premiers, Ormuzd fait connaître à Zoroastre ses productions et celles d'Ahriman son antagoniste; les fragards troisième à dix-septième traitent des préceptes de la morale, du bien de la société, des pratiques religieuses; le dix-huitième et le dix-neuvième traitent de la résurrection qui sera le triomphe d'Ormuzd; dans le vingtième on rappelle que Éhamé sera le principe de la vie nouvelle; dans le vingt et unième on cite l'origine du genre humain, et dans le vingt-deuxième la mission divine de Zoroastre est démontrée.

Selon l'usage pratiqué par tous les philosophes de la première antiquité, le Vendida, qui est un livre de doctrine et d'enseignement, est rédigé dans la forme du dialogue : le disciple interroge et le maître répond, méthode favorable à la solide expansion de la science, et qui fixe et retient facilement l'attention par le soulagement que la pensée retire de cette alternative succession de demandes et de réponses.

Voici le texte du second fragard du Vendida, d'après la traduction française d'Anquetil-Duperron :

« Zoroastre consulta Ormuzd : O Ormuzd ! absorbé dans l'excellence, juge équitable du monde qui existe par votre puissance; vous qui êtes la pureté même, quel est le premier homme qui vous a consulté, comme moi, ô Ormuzd, et à qui vous avez montré clairement la loi du Dieu de Zoroastre?

« Alors Ormuzd dit : le pur Djem-Schid, chef des peuples et des troupeaux, ô sapetman Zoroastre, est le premier homme qui m'ait consulté, moi Ormuzd, comme vous faites maintenant, ô Zoroastre; je lui ai montré clairement la loi du Dieu de Zoroastre :

« Je lui dis : je suis Ormuzd, obéis à ma loi, pur Djem-Schid, fils de Vivengham; médite-la, porte-la à ton peuple.

« Mais le pur Djem-Schid répondit : ô Zoroastre, je ne suis pas assez juste pour pratiquer votre loi, la méditer et la porter aux

hommes. Alors je lui dis, moi qui suis Ormuzd : ô Zoroastre, si Djem-Schid ne peut pratiquer ma loi, la méditer ni la porter aux hommes, que du moins il rende heureux le monde qui m'appartient; qu'il rende ce monde fertile et abondant, qu'il en ait soin, qu'il le nourrisse, l'entretienne, qu'il en soit le chef, qu'il le gouverne.

« Le pur Djem-Schid me répondit : ô Zoroastre, je rendrai heureux le monde qui vous appartient; je rendrai votre monde fertile et abondant, j'en aurai soin, je le nourrirai, j'en serai le chef, je le gouvernerai, pourvu que pendant mon règne il n'y ait ni vent froid, ni vent chaud, ni pourriture, ni mort; que les dews disparaissent lorsque je prononcerai votre parole!

« Le saint férouer (type) de Djem-Schid fut grand devant moi.

« Ensuite il régna; l'effet suivait promptement ce qu'ordonnait sa sublime langue. Je lui donnai, à lui et à son peuple, la nourriture, l'intelligence et la vie longue, moi qui suis Ormuzd. »

C'est dans cette même forme que tout le Vendida est écrit : les questions adressées à Ormuzd par Zoroastre sont infiniment nombreuses; elles embrassent en effet toutes les règles, toutes les lois, toutes les coutumes, toutes les prescriptions religieuses de morale et de politique qui doivent diriger les hommes selon la nouvelle loi : les fautes, les vices, les crimes sont définis; les châtiments infligés à chacun d'eux sont minutieusement prescrits et détaillés; la vie intérieure de l'individu et le mouvement général de la société sont réglés pour toutes les suppositions, pour tous les hasards comme pour tous les devoirs : et c'est toujours Zoroastre qui, précisant les cas par ses doutes ou sa feinte ignorance, reçoit de la bouche d'Ormuzd des solutions qui deviennent autant d'actes de foi et de loi.

On est obligé de convenir que les préjugés religieux, en ce qui touche surtout aux purifications, occupent une très-grande place dans ce livre : les questions sur ce sujet n'ont point de fin, et bien des choses ont été prévues et réglées, qui ne se sont peut-être jamais réalisées.

Ainsi Zoroastre interroge Ormuzd en ces termes : « S'il meurt

un chien ou un homme sur un arbre qui porte des fruits, ou dont la séve coule encore, que feront les disciples?

Et Ormuzd répond : ces cadavres demandent à être portés au dakhmé (cimetière); il faut donc leur préparer une place bien parfumée avec des odeurs pures, bien préparées, de bonne espèce, enfin avec les meilleurs aromes pris sur les arbres.

Zoroastre demanda encore : s'il meurt un chien ou un homme tandis qu'il pleut, qu'il neige, que le vent souffle avec violence, le portera-t-on à son lieu? Et Ormuzd répond : on préparera un terrain bien pur et bien sec, éloigné du chemin par lequel passent les animaux domestiques et les bestiaux, éloigné également du feu d'Ormuzd, de l'homme pur; on creusera dans cette terre avec soin la fosse du mort, on y jettera de la cendre et de la bouse de vache sur lesquelles on couchera le corps; on le retirera ensuite (pour le porter au dakhmé), et on lavera cette fosse avec de l'urine.

Et sur cette ordonnance d'Ormuzd Zoroastre fait cette autre question :

De quelle urine se servira-t-on, ô saint Ormuzd, pour laver le kesché (la fosse) du cadavre de la tête aux pieds? Sera-ce de l'urine des animaux domestiques ou de celle des bestiaux, de celle des hommes ou de celle des femmes? Ormuzd répond : On se servira de l'urine des animaux domestiques ou de celle des bestiaux, et non de l'urine des hommes ni de celle des femmes, pas même de celle de deux personnes qui ont fait le kétoudas (mariage entre cousins-germains, union très-méritoire, recommandée par la loi). C'est avec l'urine de ces animaux qu'on lavera le kesché de ce mort (après que la pluie, ou la neige, ou le vent ayant cessé, on l'aura retiré et emporté dans le dakhmé, où le corps, à découvert, est dévoré par les chiens ou par les oiseaux de proie).

Du reste, les prescriptions véritablement législatives ou administratives devaient être nécessairement rares dans les codes de ces régions, où la volonté du despote et celle de ses femmes ou de ses favoris tenaient lieu de loi, et étaient partout respectées sous

peine de mort. Les mages, qui faisaient aussi leur profit de cette soumission universelle, ne s'occupaient qu'à se la rendre proprice.

Il ne faut donc pas chercher dans ces vieux livres de la Perse ni l'esprit de la nation, ni le savoir ou la bienveillance de ses maîtres : l'intelligence parvenue dans les livres, par ses propres forces ou par des traditions importées, aux dogmes sublimes de la plus pure morale, demeurait dans ses œuvres inhumaine, brutale, matérielle dans ses conceptions, dans ses goûts, dans ses plaisirs; la guerre aux hommes ou aux animaux était en grand honneur; on ne soupçonnait pas le crime dans la destruction des villes, l'incendie des campagnes, le meurtre de leurs habitants; une étroite servitude civile et religieuse parquait tous les humains qui n'étaient pas des rois, qui n'appartenaient pas à la cour ou à sa suite. Car il n'y avait pas de nation persane, puisqu'il n'y avait pas de famille : tous les hommes étaient élevés pour la guerre, et le seul état légal des femmes était la polygamie : la cour connaissait seule les avantages de l'association des hommes; mais hors du palais, le roi n'était plus que le chef d'un harem universel, où il se préparait de bons produits par le soin qu'il donnait à l'élève des hommes, par les réserves imposées aux femmes au nom de la loi comme préludes de la procréation, et par l'enrôlement immédiat de tout mâle de sept ans dans les gymnases militaires, d'où ce premier pas les introduisait dans les camps; et les pratiques religieuses n'étaient que les analogies efficaces de ce colossal despostisme. La philosophie amie des hommes n'y avait point de place; les bons conseils d'Ormuzd ne sont donc pour nous qu'un chapitre fort curieux de l'histoire ancienne. Si l'on peut noter dans celle des Persanes quelques traits saillants, ce n'est, dans sa plus ancienne période, que leur corruption par l'imitation des mœurs des Mèdes qu'ils avaient soumis dans la guerre; et pour des temps plus modernes, la transmission du despotisme de leurs rois et de leurs satrapes aux sultans othmanides, qui tiennent encore ces mêmes pays sous le poids du même sceptre : avec la tiare ou le turban, ce sceptre fut toujours de fer.

Un savant et illustre magistrat, feu M. de Pastoret, l'a dit en

termes solennels : « On trouve dans l'histoire de Perse celle du despotisme tout entier, toutes ses phases, toutes ses oppressions, toutes ses craintes, toutes les craintes qu'il ressent, toutes les craintes qu'il inspire : ses propres terreurs vengent les peuples de celles qu'il leur fait connaître*. »

De ces ouvrages de Zoroastre, il ne nous est parvenu que des copies assez modernes. Elles sont écrites sur papier de coton trempé dans une colle de riz, qui lui donne, en même temps que la solidité, un vernis favorable à l'écriture. On a remarqué que ce vernis peut fatiguer les yeux par l'effet de la réflexion de la lumière dans des contrées où elle est très-vive : il existe dans des manuscrits certains livres de Zoroastre sur papier gris ou bleu clair. Ces manuscrits sont composés de feuillets comme nos livres occidentaux ; ils sont écrits avec un roseau, les plumes d'oie seraient trop faibles. C'est dans cet état qu'existent à la Bibliothèque impériale les manuscrits du *Zend-Avesta*, rapportés de l'Inde par Anquetil-Duperron.

D'autres livres, écrits en langue zende comme l'*Avesta*, furent recueillis aussi par le courageux voyageur français : les sujets de ces livres sont tous ascétiques ; ce sont des prières prescrites à toutes les heures, à toutes les actions de l'homme durant la journée : des confessions de tous les péchés, des formules mystiques écrites sur des bandes de papier portées comme préservatifs des maladies et des malignes influences, et il y en a, dit-on, d'infaillibles contre le frisson, la fièvre quatre et le rhumatisme.

Ces divers morceaux, traduits par Anquetil-Duperron, forment, à peu de chose près, toute l'ancienne littérature zende connue en Europe.

La littérature pehlvie vient ensuite, et le livre intitulé *Boun-Déhesch* est un des plus anciens monuments écrits que les Parses de l'Inde aient conservé de la littérature iranienne des vieux temps. Les Parses considèrent le *Boun-Déhesch* pehlvi comme étant la traduction d'un des livres de Zoroastre ; c'est plutôt un abrégé de plusieurs ouvrages zends traitant particulièrement de

* *Histoire de la Législation*, tome VII, pag. 490.

l'origine des êtres et de la distribution de l'univers : le mot boun-déhesch signifie *donné dès la racine* *.

Le texte actuel de ce livre contient des faits qui fixeraient l'époque de sa rédaction au VIIe siècle de l'ère chrétienne ; mais ces faits peuvent être des interpolations du traducteur pehlvi, et ils ne doivent pas affecter l'authenticité ni l'antiquité de l'original en langue zende : d'ailleurs on n'y trouve pas le nom du Grec Alexandre, et ce livre conserve les formes religieuses de l'ancien Iran. Le *Boun-Déhesch* contient la cosmogonie des Parses ; il peut aussi contribuer à éclaircir les livres zends et à fournir quelques notions utiles à l'histoire ancienne de la Perse ** ; on peut en tirer encore quelques renseignements sur l'état des connaissances (à l'époque où ce livre fut écrit), en géographie, en physique générale, et même en botanique. Les préceptes de morale ne sont que le développement de ceux de la loi de Zoroastre ; et, pour les annales de la Perse proprement dite, le *Boun-Déhesch* abonde en généalogies royales, de germe en germe, de génération en génération (dit ce livre), auxquelles la critique de l'histoire serait heureuse de pouvoir accorder quelque confiance. Il y a sans doute quelques traditions fidèles ; mais leur arrangement est dénué à la fois de preuves et d'origines. Les *Ravaët* contiennent des renseignements analogues ; malheureusement ils remontent aussi au commencement du monde ; ce sont, en général, des consultations adressées par les docteurs de l'Iran à ceux de l'Inde. Les cinq dynasties royales de l'Iran y sont exposées chronologiquement : nous ignorons sur quel fondement reposent ces traditions si modernes sur des temps historiques très-anciens. Les *Ravaët* existent en langue pehlvie ; ils existent aussi en persan moderne, rédigés dans l'Inde par les Perses de Bombay.

Nous ne parlons pas d'un certain nombre de titres d'ouvrages analogues, commentaires très-abstraits, pour la plupart, de la plus subtile théologie, sur les péchés particulièrement, sur leur nombre, leur proportion métrique et pondérable propor-

* Anquetil-Duperron, tome II, pag. 337. — ** *Idem.*

tionnellement déterminée, le plus petit étant égal à *mille* et le plus gros à *mille mille*, la mauvaise fois étant plus sévèrement punie que la violence, parce que le premier péché est réfléchi et le second irréfléchi.

Nous abordons enfin un document antique de la littérature iranienne, lequel n'est pas encore entré dans les relations historiques les plus récentes : c'est le texte même d'une inscription en caractères cunéiformes, gravés sur le rocher de Bi-Sutoum ou Kirmanschah, dans le Kurdistan.

Ce rocher est situé parallèlement à la route qui conduit de Kirmanschah à Hamadan; il a été aplani sur une grande partie de sa surface verticale, et l'on y a gravé un bas-relief. Sur les côtés, au-dessus, au-dessous, et dans le champ même du bas-relief, se trouvent plus de quarante inscriptions séparées l'une de l'autre, quoique gravées sur des plans parallèles, et toutes en écriture cunéiforme.

Le sujet du bas-relief est historique et religieux à la fois : un roi de l'Iran, dans son costume royal, debout et tenant de la main gauche son arc appuyé sur le sol, suivi de deux de ses officiers qui sont armés l'un de l'arc et l'autre de la lance, foule sous ses pieds un ennemi renversé qui demande grâce; il reçoit en même temps neuf prisonniers diversement habillés, têtes nues, les mains liées derrière le dos et attachés l'un à l'autre par une corde passée au cou. Le dernier de ces personnages se fait remarquer par le long bonnet pointu et inclinant en arrière qui couvre sa tête.

Au-dessus de cette scène, plane, comme dans les airs, la figure d'un autre roi dont la partie supérieure est seule visible, le bas se perdant dans un ample vêtement; un grand cercle cordelé est passé autour de sa taille comme une ceinture fort ample; il tient de la main gauche un anneau ou un sceau, et lève la droite en signe de commandement *.

Les inscriptions qui se trouvent dans le champ même du bas-relief et sur la plinthe sont courtes, et leur place, très-symétrique-

* A.-S. de Sacy, Académie des Inscriptions, tome XLVII, pag. 57.

ment déterminée, montre qu'elles se rapportent toutes aux figures de ce tableau.

On voit trois inscriptions différentes au-dessus de la tête du roi ; deux inscriptions bien moins étendues sont au-dessus de chaque figure de prisonnier ; toutefois, au-dessus de la troisième et de la quatrième figure, il n'existe qu'une seule inscription ; la place des deux autres est occupée par la figure du férouer ; mais ces deux inscriptions se trouvent gravées sur la robe de la troisième figure et sur l'espace vide entre la troisième et la quatrième figure. On remarque aussi des lettres au-dessous des pieds de chaque personnage, sur le bord même du bas-relief. La neuvième figure de captif, celle qui est coiffée du bonnet pointu, n'a que deux courtes inscriptions au-dessus de sa tête et n'en a point sous les pieds.

Au-dessous des pieds du roi est une inscription en plusieurs lignes, suivie de deux autres moins étendues ; ces trois inscriptions précèdent celle qui, par sa place, se rapporte au premier prisonnier ; elles concernent évidemment le personnage foulé aux pieds par le roi ; la place des inscriptions, horizontalement parallèles à son corps couché sur le sol, l'indique aussi avec évidence. L'arrangement non moins symétrique des inscriptions qui, sur les bas-reliefs égyptiens, accompagnent les figures, conduit à notre description topique du bas-relief de Bi-Sutoum.

L'étude approfondie des monuments en écriture cunéiforme observés dans l'ancien Iran, a fait savoir avec certitude que ces inscriptions sont toujours triples, c'est-à-dire que le texte de chaque inscription est simultanément écrit sur trois tablettes différentes, en trois langues différentes aussi, qu'on croit être d'abord l'ancienne langue persane, la langue mède et la langue assyrienne. Les souverains du dernier empire persan possédaient tous ces pays et plusieurs autres ; leurs édits, nous l'avons dit plus haut, étaient écrits dans tous les idiomes ; ils ne durent point prendre de moindres soins pour que l'intelligence de leurs monuments publics fût universelle.

Dans le bas-relief de Bi-Sutoum, les preuves de l'usage de ces triples inscriptions est manifeste ; on voit que les inscriptions, les



plus étendues de toutes sont au-dessus de la figure du roi; il y a trois inscriptions aussi au-dessous de la figure foulée sous les pieds du monarque, et trois inscriptions encore, deux au-dessus de la tête et une sous les pieds de chacune des neuf figures de prisonniers conduits enchaînés devant le roi (la dernière exceptée, qui n'a point de troisième inscription sous les pieds).

L'histoire littéraire et politique de l'ancienne Asie attendait depuis longues années une satisfaisante interprétation de ce précieux monument antique, de ceux qui, étant d'une époque et d'une composition analogues, devaient, comme celui de Bi-Sutoum, répandre une lumière bien désirée sur les annales profondément obscures de cette célèbre contrée, où tant de choses ont commencé. Le premier pas heureux qui fut fait dans cette étude si difficile, démontra cette triple transcription de la même inscription en trois idiomes différents; on observa ensuite que les combinaisons du même caractère cunéiforme, pour composer les groupes usités dans chaque inscription, n'étaient point semblables; et comparant ces inscriptions de Bi-Sutoum avec des inscriptions de Babylone, de la Médie et autres, on pensa reconnaître trois écritures différentes, formées avec le même caractère diversement combiné; on alla enfin jusqu'à constater que l'écriture d'une des trois copies de Bi-Sutoum était la même que celle des monuments observés dans la Médie, et qu'une autre écriture ressemblait à celle des ruines de Babylone. On eut ainsi une présomption puissante sur la nature des idiomes employés dans ces inscriptions; et comme l'une d'elles devait être écrite dans la langue nationale, on considéra les trois inscriptions comme tracées en langues persane, mède et assyrienne, celle qui était placée la première devant être en langue persane.

Sur ces précieuses données l'érudition européenne se remit courageusement à l'œuvre, étudia et discuta sur la langue mède, sur la langue assyrienne, sur la généalogie rétrospective des idiomes persans, et l'un des plus ardents et des plus heureux investigateurs de la science nouvelle de ces antiques monuments, qui eut l'avantage de les étudier sur les lieux, de les revoir souvent,

de s'en faire une copie complète et fidèle, fut le major Rawlinson, au service de la Compagnie des Indes, à Bombay, et agent politique à Bagdad. Il publia en 1846, à Londres, le texte, la lecture en lettres latines, et la traduction en latin et en anglais de toutes ces inscriptions de Bi-Sutoum.

Ces inscriptions sont du règne de Darius, fils d'Hystaspe, qui occupa le trône de l'Iran de l'an 522 à l'an 485 avant Jésus-Christ. Ainsi, le texte de ces inscriptions (si l'on excepte une courte légende royale de Cyrus), est le plus ancien monument original de la littérature iranienne; sans doute le *Zend-Avesta* le précéda de quelques siècles, mais la copie de ce livre rédigé dans la Perse nous est venue de l'Inde, et la plus ancienne copie en est, relativement, très-moderne. Hâtons-nous cependant de dire que la langue de l'*Avesta* a servi de fondement à l'explication des textes de Bi-Sutoum, où l'heureux interprète a reconnu l'influence du sanscrit et du zend *, c'est-à-dire de la mère et de la fille. L'idiome iranien venu du sanscrit n'ayant perdu, au siècle du premier Darius, aucun des traits caractéristiques de son origine.

A la faveur du mémorable succès obtenu par le major Rawlinson dans l'interprétation des inscriptions iraniennes de Bi-Sutoum, nous avons la pleine et entière intelligence du bas-relief historique décrit plus haut.

Le roi vainqueur, suivi de ses gardes, c'est Darius premier; il parle ainsi dans l'inscription placée au-dessus de sa figure :

« Moi Darius, roi grand, roi des rois, roi de Perse, roi des provinces, fils d'Hystaspe, petit-fils d'Arsame, de la famille des Achæménides. Le roi Darius a dit : Hystaspe fut mon père, Hystaspe eut Arsame pour père, Arsame eut pour père Ariaramnès, le père d'Ariaramnès fut Téispès, dont le père fut Achæménès. Le roi Darius dit : c'est pour cela que nous sommes appelés Achæménides; nous sommes d'une ancienne origine, d'une race antique

* M. Rawlinson; The Persian cuneiform inscription at Behistun; *Memoir*, pag. 40 et 41.

qui a donné des rois. Le roi Darius dit : Huit de mes ancêtres furent rois; je suis le neuvième, et depuis très-longtemps nous sommes roi. »

Tel est le texte de l'inscription qui accompagne la figure principale du bas-relief de Bi-Sutoum. Ce texte paraît être le protocole officiel du roi; on le retrouve en effet tout entier en tête de la grande inscription à cinq colonnes (trois fois répétées), qui accompagne le bas-relief sur trois côtés, la partie située au-dessus étant restée brute; et cet emphatique protocole rappelait, plutôt qu'il ne couvrait, l'usurpation de Darius, le fils d'Hystaspe, seigneur de la cour de Cambyse.

Nous pouvons, par le même moyen, reconnaître les dix personnages historiques qui figuraient, à l'état de captifs, devant le roi. Celui qui est abattu sous ses pieds, et qui, renversé sur le dos, l'implore de ses mains jointes, homme à chevelure volumineuse, à barbe pointue et couvert d'une longue robe, « est le mage « Gomatas, qui a fait un mensonge, car il disait : Je suis Bast'iya, « fils de Cyrus, et je suis le roi. »

Ce mage était coupable d'un mensonge qui devait beaucoup déplaire à Darius, car ce mage se disait fils de Cyrus, et à ce titre, le trône usurpé par Darius lui appartenait. Pour ce mensonge Darius, appelant sur le menteur toutes les rigueurs de l'*Avesta*, foula ce mage sous les pieds. Le mensonge était une ignominie, la production d'Ahriman; les ieschts, ou prières, abondent en imprécations contre le mensonge, et tous les ennemis du roi étant déclarés *menteurs*, devaient subir le châtiment imposé par l'*Avesta*, livre de Zoroastre.

C'est pourquoi les neuf captifs, conduits la corde au cou et les mains liées derrière le dos, sont aussi qualifiés de *menteurs;* le roi Darius les a vaincus, s'est emparé de leurs provinces : ils sont tous coupables au premier chef.

Le plus vif intérêt historique s'attache à connaître ces personnages : l'heureuse interprétation par M. Rawlinson, des légendes inscrites sur les neuf tablettes, placées immédiatement au-dessus de leurs figures et exactement correspondantes à la tête

de chacun de ces captifs, nous donne leurs noms, leurs titres et leur patrie.

Le premier personnage à longue tunique, sans ceinture, placé le plus près du roi, « c'est Altrinès, qui a fait un mensonge; il « disait : Je suis le roi de la Susiane. »

Le second, à courte tunique, serrée à la taille par une ceinture à agrafes, et chaussé de bottines, est « Natitatabirès, qui a fait un « mensonge; il disait ceci : Je suis Nabuchodonosor (Nabukhada- « nachara), fils de Nabonis, et je suis le roi de Babylone. »

Le troisième, à courte tunique aussi, est Phraortès, qui disait être « Chathritès de la famille de Cyaxare, et roi de la Médie. » Sur le bas de la tunique de ce personnage est gravée la deuxième inscription, en langue mède, qui n'a pu trouver place au-dessus de l'inscription persane, l'espace étant occupé par le bas de la figure symbolique qui plane au-dessus de toute la scène.

Le quatrième personnage, vêtu d'une longue robe, retenue par une ceinture, est Martiya, qui disait ceci : « Je suis Omanès, « et le roi de la Susiane. » Son inscription mède est entre la précédente figure et celle-ci, pour la même raison.

Après lui vient, couvert d'une robe courte, Sithratachmès, qui disait toujours en mentant : « Je suis le roi de la Sagastie et « de la famille de Cyaxare. »

Le personnage qui suit, couvert d'une robe moins courte, est Veisdatès, qui disait : « Je suis Bast'iya, fils de Cyrus, et je suis « roi. »

Celui qui vient ensuite, habillé d'une tunique courte, retenue par une ceinture ornée, est Arace (Arak'ha), qui disait : « Je « suis Nabuchodonosor, le fils de Nabonis, et je suis le roi de « Babylone. »

L'avant dernier est Phraatès, qui disait : « Je suis le roi de la « Margiane. »

Le dernier personnage, le plus curieux de tous, est le seul qui ne soit pas coupable de mensonge, du moins l'inscription ne l'en accuse pas, par sa brièveté, car elle ne contient que ces mots : « Celui-ci est Sarucus (Sarak'ha), qui est un Scythe. »

Son costume est remarquable : son corps est couvert par une simple tunique attachée au cou, serrée par une ceinture et descendant fort peu au-dessous du genou; il ne portait aucune chaussure, et sa tête, chevelue et barbue, était couverte d'un très-grand bonnet pointu, incliné en arrière.

Cette figure de scythe est un précieux renseignement; on ne doit pas douter de la fidélité de son costume, et ce type scythe en fera infailliblement reconnaître d'autres sur les monuments de l'Asie. Dès ce moment nous pouvons indiquer le groupe du grand escalier de Persépolis, où trois hommes à longue tunique, les cheveux et la barbe touffus et bouclés, coiffés d'un bonnet pointu, offrent des vases, un bracelet et un char attelé de deux chevaux *. A ce costume on reconnaît des Scythes, en tout semblables au Scythe de Bi-Sutoum. Ceux de Persépolis portent de plus un manteau à grand collet par-dessus la tunique; mais ceux-ci sont en cérémonie; ils vont paraître devant le roi, tandis que le pauvre prisonnier de Bi-Sutoum a la corde au cou.

Les autres figures du précieux bas-relief de Bi-Sutoum sont uniformément nu-tête, à cheveux longs; quelques-unes seulement sont barbues, toutes portent les moustaches relevées, sont alternativement chaussées de bottines et nu-pieds. Leur attitude humble et soumise contraste fortement avec la pose impérieuse du roi, dont les deux bras sont ornés de bracelets; sa couronne est radiée; il tient son arc dans la main gauche.

La figure qui plane au-dessus du tableau est celle du férouer même du roi Darius, qui, selon le livre religieux des Perses, est le type primitif de son individualité. Il est regardé comme une substance spirituelle concédée seulement au génie; en lui réside le principe des sensations ** : cette figure symbolique du roi l'accompagne dans la vie et dans la mort : nous la retrouverons en effet sur les tombeaux. L'explication de cette figure complète notre description historique du bas-relief de la montagne de Bi-Sutoum.

* Pl. 105, *Perse ancienne*, de MM. Coste et Flandin. Registre inférieur.
** Silvestre de Sacy, Académie des Inscriptions, tome XLVII.

Les inscriptions qui touchent à ce tableau, éminemment historique, sont fort étendues et distribuées en quatorze pages ou tablettes, ménagées sur la surface du rocher, et séparées l'une de l'autre par un vide ou rainure qui ne permet pas de confondre ni de mélanger le texte le plus voisin. On compte huit tablettes d'inégale hauteur au-dessous du bas-relief; quatre sur le côté, à la droite du spectateur qui a les yeux fixés sur le bas-relief, et deux au côté opposé, tracées sur deux pans du même bloc.

Selon l'interprète de ces antiques textes en caractères cunéiformes, les tablettes nos 1, 2, 3 de la ligne inférieure sont en langue mède; les tablettes suivantes (de gauche à droite), numérotées 4, 5, 6, 7 et 8, sont le texte persan du monument; les nos 9 et 10, la suite du texte mède; les nos 11 et 12 seraient la partie en langue et en écriture babyloniennes; enfin, les textes nos 13 et 14, sur deux côtés du même bloc, la traduction en cette même langue de la plus grande tablette ou colonne persane.

C'est du texte entier de cette dernière langue que le savant anglais a publié sa lecture en caractères latins, la traduction interlinéaire, mot pour mot, en langue latine, et la version courante en langue anglaise, le tout représentant les tablettes numérotées 4, 5, 6, 7 et 8 du bas-relief.

La colonne ou tablette numéro 1 commence par le protocole du roi Darius : « Roi grand, roi des rois, etc., » tel qu'il est textuellement transcrit plus haut, et il se termine par ces mots: « Je suis le neuvième roi; depuis très-longtemps nous sommes roi. » Ce protocole occupe les dix premières lignes de la première tablette, où chaque phrase est séparée par un espace vide de quelques centimètres; la tablette entière porte quatre-vingt-seize lignes, divisées en dix-neuf phrases, qui, toutes, la première comptée, commencent par trois groupes de caractères cunéiformes répondant aux trois mots latins : *Dicit Darius rex*, le roi Darius dit.

Le reste de cette grande inscription est une relation très-circonstanciée des guerres que Darius entreprit, des victoires qu'il

remporta et des pays qu'il soumit; l'ordre successif de ses marches y est exposé, avec les noms des généraux placés sous ses ordres, celui des villes assiégées et prises, la date des batailles décisives, le sort des rois vaincus : c'est l'histoire même, racontée par Darius, de son usurpation du trône de Perse, qui lui appartenait, assure-t-il, par droit de naissance, histoire de la révolte des provinces contre son autorité et de leur soumission par ses armes, protégé par Ormuzd.

« Je suis roi par la grâce d'Ormuzd, c'est Ormuzd qui m'a « donné l'empire. Le roi Darius dit : Voici les provinces qui ont « été rangées sous mon autorité; par la grâce d'Ormuzd je suis « devenu leur roi : la Perse, la Susiane, la Babylonie, l'Assyrie, « l'Arabie, l'Égypte; sur la mer, Sparte, l'Ionie, l'Arménie, la « Cappadoce, la Parthie, la Zangarie, l'Aria, la Chorasmie, la « Bactriane, la Sogdiane, la Sacie, la Thalagydie, l'Arachosie, « la Médie, en tout vingt-trois provinces... Dans toutes ces pro- « vinces, l'homme pieux, je l'ai protégé; l'irréligieux, je l'ai « puni... C'est par la grâce d'Ormuzd que je possède cet empire, « et voici ce que j'ai fait avant d'être roi. Avant moi, Cambyse, « fils de Cyrus et de notre race, était roi; Cambyse avait un frère « nommé Bast'iya, fils du même père et de la même mère; Cam- « byse le tua. Étant ensuite parti pour l'Égypte, le royaume de- « venait irréligieux, le mensonge était répandu dans tout le pays, « et dans la Perse, et dans la Médie, et dans toutes les autres pro- « vinces. Le roi Darius dit : Ensuite parut un homme qui était « mage, nommé Gomatas, venu de la Pischdadie, de la montagne « d'Aracadres... c'était le 14 du mois de riyak'hnaya, et cet « homme mentit et il dit : Je suis Bast'iya, fils de Cyrus et frère « de Cambyse; le royaume entier se détachait de Cambyse et pas- « sait au rebelle, et la Perse, et la Médie, et les autres provinces, « et il s'empara de tout le royaume. Cambyse mourut de mécon- « tentement. Le roi Darius dit : Ce royaume que le mage Gomatas « vient de ravir à Cambyse, a appartenu dans l'ancien temps à « ma famille... Mais j'arrivai, j'adorai Ormuzd; Ormuzd me « prêta son appui, et le 10 du mois de bagayadisch, je marchais

« avec mes soldats fidèles, et je tuai le mage Gomatas et ceux qui
« furent ses principaux compagnons, et je le tuai dans le châ-
« teau de Sictachotès, dans la province de Nisaya, en Médie...,
« et je devenais roi par la grâce d'Ormuzd... et ce royaume qu'on
« avait enlevé à ma famille, je le récupérais, je le rétablissais
« sur ses anciennes bases, je défendais les usages introduits par
« Gomatas, et je rétablissais le culte et le chant dont il avait privé
« les peuples, et j'ai rendu à la Perse, à la Médie, et aux autres
« provinces, ce que le mage leur avait enlevé. J'ai fait tout cela
« par la grâce d'Ormuzd. Voilà ce que je faisais avant d'être de-
« venu roi ! »

La suite de ce texte est le récit de l'insurrection de chaque province et des mesures prises par Darius pour les soumettre. La rébellion a pour instigateur, pour défenseur, le *menteur*, dont la figure et le nom sont mentionnés dans le bas-relief de Bi-Sutoum et dans les petites inscriptions relatives à chaque figure; les noms sont les mêmes pour les personnages et pour les provinces. Toutes furent soumises, tous leurs chefs furent emmenés captifs devant le roi; il avait fait mettre à mort le mage qui lui disputait l'accès du trône; il fit prisonnier Phraortès, qui se prétendait roi de la Médie, le fit conduire dans son palais, lui fit couper le nez, les oreilles, les lèvres, l'exposa ainsi aux regards de tous, chargé de fers; il le fit ensuite mettre en croix à Ecbatane, et fit enfermer dans la citadelle ses principaux partisans. Un autre rebelle, Wayazdata, se disait roi de la Perse; Darius l'attaqua, le vainquit, et le fit mettre en croix avec tous ses principaux partisans, dans une ville de Perse nommée Chadidia. Contre l'usurpateur de l'autorité dans la Babylonie, il a combattu avec des éléphants; sur la ligne où l'ennemi se défendait aussi sur des vaisseaux, il a heureusement passé le fleuve, d'où il marcha vers l'Euphrate pour attaquer Babylone.

A la fin de sa narration, le roi ajoute qu'il n'a point consigné beaucoup d'autres choses mémorables qu'il a faites, de crainte qu'on ne suppose que cette tablette renferme des mensonges. Que le lecteur ne cache point ses hauts faits et Ormuzd sera son ami, lui

donnera une nombreuse lignée et une longue vie. Dans le cas contraire, Ormuzd sera son ennemi... Ormuzd et les autres dieux l'ont protégé, parce qu'il n'a été ni impie, ni menteur, ni tyran.
« Le roi Darius dit : Qui que tu sois qui voit cette tablette que j'ai « écrite, et les figures qui l'accompagnent, garde-toi de leur faire « injure; tu seras conservé pendant tout le temps que tu les res- « pecteras; Ormuzd sera ton ami; il sera ton ennemi si tu offenses « ou la tablette ou les figures. »

Darius nomme ensuite les officiers qui le secondèrent contre Gomatas, pour conquérir la couronne : Intapherne,fils de Hys, Perse; Otanes, fils de..., Perse; Gobryas, fils de Mardonius, Perse; Hydarnès, fils de..., Perse; Mégabyzes, fils de Zopyre, Perse; Aspathinès, fils de..., Perse; Gobryas avait commandé les troupes du roi qui reconquirent la Susiane. Le Tigre et l'Euphrate sont mentionnés dans la campagne de la Babylonie. Le bas-relief et les neuf petites inscriptions sont le résumé figuré et onomatique de cette longue relation de l'usurpation et des conquêtes de Darius, fils d'Hystaspe, qui s'empara par la force de la succession royale de Cambyse, et fut le troisième roi de la dynastie persane de Cyrus.

Sans doute c'est le bulletin militaire et politique du vainqueur, mais c'est là néanmoins un inappréciable document historique, monument public contemporain des événements qu'il rappelle; et il convient de ne pas oublier à ce sujet qu'en faisant, dans de telles narrations, la part de la flatterie, il reste toujours au profit de l'histoire des faits, des noms d'hommes, des noms de lieux et des dates.

Il convient aussi d'ajouter que ces inscriptions de Bi-Sutoum tirent une importance particulière de l'absence d'autres documents sur les événements de cette même époque, et surtout des contradictions flagrantes qu'offrent entre elles les traditions subsistantes, traditions qui, divisées en deux séries, diffèrent entre elles d'esprit comme d'origine, les unes nous étant parvenues par les écrivains grecs et les autres par les écrivains orientaux. Ajoutons encore que l'existence de ce tableau et de ces inscriptions de Bi-

Sutoum fut connue, au moins traditionnellement, par Diodore de Sicile, qui, faute de renseignements plus exacts, rapporte que Sémigamis ayant établi son camp dans la Médie, aux pieds du mont Barhistan (le Bi-Sutoum), fit aplanir cette montagne et y fit graver une inscription en caractères *syriaques*. Si Diodore de Sicile a copié exactement Ctésias, il est surprenant que ce Grec, médecin d'Artaxercès, ait attribué à Sémiramis un monument graphique du règne de Darius.

Enfin, et avant de quitter ce monument de Bi-Sutoum, disons quelques mots de sa forme littéraire, sujet important et neuf pour ce chapître de l'histoire de l'Iran.

Toutes les parties des inscriptions traduites sont une narration historique : le roi parle lui-même, et il en renouvelle l'avertissement à chaque nouvelle phrase par ces mots : « *Le roi Darius dit.* » Cette formule de narration est antique dans l'Orient; on la trouve fréquemment dans le récit de la création du monde; au chapitre premier de la Genèse, on lit : *Dieu dit* : Que la lumière soit, et la lumière fut; Dieu dit : Que le firmament soit au milieu des eaux, etc. Neuf fois cette forme est répétée en tête de neuf phrases principales, et Moïse les a écrites sous l'inspiration divine dont il respecte les allures, le style et les termes.

La langue originale de ces inscriptions adopte, en général, la construction directe dans ses phrases. La formule précitée prouve néanmoins l'usage de l'inversion, étant ainsi écrite : « Dit le roi Darius. » Dans une autre phrase, cette inversion du sujet est aussi usitée pour le complément. « Ormuzd l'empire m'a donné » ; un autre passage était ainsi construit : « Dans toutes ces provin-
« ces, l'homme qui était pieux, lui j'ai bien favorisé; celui qui
« était irréligieux, lui j'ai bien puni. » De ce Cambyse, le frère Bast'iya était nommé (le frère de ce Cambyse était nommé Bast'iya); mais l'emploi régulier des signes grammaticaux dans cette langue prévenait toute confusion des idées; des désinences marquant, dans les noms, les cas et les nombres.

Parmi les documents analogues, également originaux pour l'histoire de l'Iran, on ne connaît d'antérieur à celui de Darius Ier à Bi-

Sutoum qu'une inscription en semblables caractères, quoique en trois langues, qui porte le nom du grand Cyrus écrit sur une colonne, à Murghaub. On n'en a point trouvé de son successeur Cambyse, quoique les monuments égyptiens rappellent plusieurs fois son nom; et l'on a peut-être avec raison supposé que le mage qui usurpa le trône entre les règnes de Cambyse et de Darius les fit effacer dans la Perse et la Médie.

On croit que les inscriptions répandues sur les diverses parties des édifices de Persépolis furent gravées durant les règnes de Xerxès et de ses successeurs : des travaux plus complets et plus heureux sur ces précieux monuments en restitueront bientôt, nous l'espérons, les textes entiers aux annales de l'Iran.

D'autres écrivains nous ont conservé des documents analogues pour les mêmes périodes; mais leur texte a passé par la main des traducteurs en d'autres idiomes; l'originalité de ces écrits a pu en souffrir : tels sont l'édit de Cyrus trouvé dans les archives d'Ecbatane, et qui ordonne le rétablissement du temple de Jérusalem*, l'édit de Darius en faveur de Daniel**, et tous les autres textes conservés dans les livres de la Bible.

Les anciens livres religieux des Persans et leurs commentaires, rédigés dans l'ancien idiome et écrits avec les anciens caractères zends ou pehlvis, succèdent de siècle en siècle aux inscriptions antérieures pour former la série continuelle des documents de l'ancienne langue de l'Iran. Les actes des autorités grecques, les guerres des Parthes contre les Romains, n'ont pas laissé une phrase en langage perse, et il faut descendre aux souvenirs gravés aussi sur la pierre, que conservent les légendes orgueilleuses des rois sassanides; celles de leurs monnaies sont également des traces écrites de leur règne, mais à peu près inutiles à l'histoire littéraire contemporaine. On retrouve ces princes sassanides persistant dans la religion de Zoroastre; ils disent dans des inscriptions gravées en tête de leurs portraits : « Celui dont voici la figure est l'adora-« teur d'Ormuzd et de l'excellent Sapor, roi des rois d'Iran et

* Esdras, I, cap. VI. — ** Daniel, cap. V, 9.

« d'Aniran, germe céleste de la race des dieux, fils de l'adora-
« teur d'Ormuzd, de l'excellent Ormuzd, roi des rois de l'Iran
« et d'Aniran, germe céleste de la race des dieux, petit-fils de
« l'excellent Marsès, roi des rois. » Et ces textes honorifiques et généalogiques nous enseignent peu de chose sur l'état de la littérature persane pendant le règne de Sapor II, qui dura près de soixante-dix ans (de l'an 310 à l'an 380 de J.-C.). Les historiens byzantins citent le texte des discours et des œuvres émanés des derniers Sassanides; mais, à part le protocole de ses actes, il ne reste plus rien de persan dans ses écrits, ou du moins d'intéressant la littérature persane.

En l'année 531 commença le règne de Kosrou, fils de Cobad, plus connu sous le nom de Nouschirvan le Juste. Son empire comprenait une portion de l'Indoustan. Ce fut sous son règne que l'on porta de l'Inde dans la Perse le charmant livre de *Calila et Dimna*, recueil de fables et d'apologues, qui a été traduit en persan et dans toutes les langues. Ce même prince Nouschirvan aimait la conversation des savants et des philosophes; il les réunissait autour de lui, les consultait, écoutait leurs paroles et faisait graver en lettres d'or leurs meilleures sentences : celles qui ont été conservées sont sages, morales et humaines.

L'invasion et l'occupation de la Perse par les Arabes introduisit leur écriture dans cette contrée, et ce fut un coup mortel pour la littérature nationale; la religion nouvelle, intolérante à l'excès, détruisit les anciens livres, et une langue nouvelle lutta d'influence avec l'ancienne. On trouva par hasard un livre dédié à Nouschirvan; le sultan Abd-Allah, fils de Tahzer, le fit jeter à l'eau. Mahmoud le Gaznevide fit brûler une bibliothèque précieuse : ses successeurs imitèrent son brutal fanatisme *. La fuite des Parses, emportant leurs livres sacrés, avait ruiné en même temps l'ancienne religion et l'ancienne littérature.

L'écriture arabe fut substituée à l'écriture des Persans pour écrire la langue persane, et la langue arabe fut l'idiome officiel

* *La Perse*, par M. L. Dubeux, page 436.

de la contrée. Cependant Mahmoud le Gaznevide, célèbre par ses meurtrières conquêtes, favorisait les poëtes et les savants, les encourageait magnifiquement. Alparslan, d'origine tartare, passe pour avoir rétabli l'usage de la langue persane dans les actes officiels; il obtint la couronne en l'an 1065. Un siècle plus tôt, l'avénement des Samanides avait été une époque de restauration pour la littérature persane. Du temps d'Ahmed vécut le poëte Roudégui, qui traduisit en persan le texte indien de *Calila et Dimna* et qui composa d'autres poésies; un des vizirs mit en persan la chronique arabe de Tabari, ouvrage important et étendu qui a été récemment traduit en français par M. le professeur Louis Dubeux, que nous citons souvent dans cette histoire, et dont les utiles et consciencieux travaux resteront parmi les plus savants produits de la littérature orientale en Europe. L'auteur arabe, Tabari, a rapporté dans sa chronique plusieurs discours prononcés par les plus anciens rois de Perse, dans des circonstances mémorables. Mais l'immense intervalle de temps qui existe entre ces rois et le chroniqueur, ne permet d'accorder aucune authenticité à ces morceaux d'ancienne éloquence persane; l'écrivain s'abstenant de nous informer s'il les a tirés de quelque livre ancien écrit en zend ou en pehlvi.

La grande chronique de Tabari est un témoignage de l'heureuse influence des princes samanides sur l'état de la littérature persane, et cette influence fut assez profonde pour survivre à la chute de leur dynastie, qui arriva au commencement du XIe siècle de l'ère chrétienne. Mahmoud, le plus célèbre des Gaznevides, continua l'œuvre des princes descendants de Saman, et il eut, avec toute la gloire que donnent la guerre et les conquêtes, celle de protéger le plus illustre des écrivains persans, Ferdoucy, l'immortel auteur du *Shah-Namèh*.

On dit que ce prince ne récompensa point le poëte aussi généreusement qu'il avait promis de le faire. Trop irrité peut-être, le poëte ajouta au texte de son poëme une violente satyre contre le sultan; d'autres disent qu'il supprima quelques milliers de vers consacrés à l'éloge du prince, et qu'abandonnant aussitôt la cour de

Gazna, il se retira dans le Khorassan où il était né. Mahmoud, informé de ces circonstances, s'empressa d'envoyer à Ferdoucy une marque nouvelle de sa générosité, mais le poëte était mort quand le présent du monarque lui fut apporté; la réparation avait été tardive.

Le mot *Shah-Namèh* signifie *Livre des Rois*. Cet ouvrage contient les annales de la Perse. On croit que l'original de cette précieuse chronique, écrit en prose et en idiome pehlvi, parvint jusqu'aux premiers temps de la Perse musulmane; qu'il fut traduit dans l'idiome nouveau (le persan, qui était du pehlvi mêlé d'arabe); qu'un poëte biographe fit usage de cette traduction persane en prose, et qu'enfin, en l'an de l'hégire 384, qui fut le 994e de l'ère chrétienne, un autre poëte persan, qui fut le plus illustre de tous, Aboulkassen, à jamais célèbre sous le nom de *Ferdoucy*, mit ces mêmes annales de la Perse en distiques rimés, au nombre de soixante mille. Les faits de l'ancienne histoire de la Perse y sont exposés, mais entourés de tout le merveilleux que la tradition nationale autorisait: les premiers chroniqueurs français n'ont pas écrit d'une autre manière l'histoire de la vie et des miracles de nos premiers rois. L'imagination orientale a ajouté à la narration de ces faits, quelquefois extraordinaires mais vrais, tous les ornements et même des fictions qui les font ressembler à des fables : mais la vérité historique existe au fond même de ces grandes compositions, qui furent dans le goût particulier de tout l'ancien Orient. L'histoire des plus anciens rois de l'Inde est consignée dans le *Ramayana* et le *Mahabaratha*, poëmes épiques, où se trouve l'histoire de deux branches collatérales de rois hindous. Les *Pouranas* sont aussi d'une utilité reconnue pour l'histoire ancienne de l'Inde. Il en est de même du *Shah-Namèh* pour l'histoire de la Perse. Il représente les anciennes annales détruites par l'islamisme, et la forme poétique de cet ouvrage n'est pas un motif légitime pour en rejeter le fond. Malgré le merveilleux qui règle et embellit la marche de *la Henriade*, le fond historique ne disparaît point sous ces ornements; et s'il n'existait du règne de Henri IV aucune autre tradition écrite, le poëme nous en conserverait réel-

lement une partie. Si donc le *Shah-Namèh* a été placé au premier rang parmi les compositions poétiques de l'Orient, il méritera le même honneur, d'après de bons critiques, parmi les compositions historiques. Pour l'Inde comme pour la Perse, ces grands poëmes étaient des histoires écrites en vers : *l'Iliade,* le merveilleux à part, est-elle autre chose que l'histoire du siége et de la destruction de Troie? Les poëmes orientaux, sur le même plan, traitèrent de l'histoire entière de leur nation pendant une longue période d'années.

Cette manière d'écrire l'histoire fut du goût des peuples de l'Asie; la croyance religieuse tenait une très-grande place dans leur pensée; toutes les actions des hommes étaient communément rapportées à l'influence, à la volonté de Dieu ou de ses agents; et la foi, ou plutôt la crédulité publique, commune sans doute au poëte et à l'historien, imposait pour ainsi dire le plan, le style et l'esprit de leur composition. Le symbolisme des religions de l'antiquité ne pouvait manquer d'influencer sur la pensée et sur le goût des nations contemporaines : cet état de chose n'a point changé, et l'on trouverait difficilement parmi leurs productions les plus modernes une relation sans merveilles, sans miracles et sans magie : cette infirmité morale nous semble moins excusable lorsqu'elle n'a pas sa source dans les traditions religieuses.

L'histoire des rois de Perse, selon le *Shah-Namèh* de Ferdoucy, a été reléguée par quelques-uns au rang des fables. L'opinion de Champollion le jeune, qui s'était beaucoup occupé de la littérature persane, était différente : il adoptait le *Shah-Namèh* comme livre historique, et l'ayant étudié dans ses sources nationales, il ne doutait pas qu'en cette partie il ne fût extrait des anciennes annales persanes, donnant la filiation des rois, leur succession sur le trône, les actions principales de leur vie; il avait été amené à ce sentiment par l'exactitude habituelle des indications géographiques, par les rapports des faits et des noms avec les traditions adoptées dans les livres sacrés des Persans réfugiés dans l'Inde longtemps avant l'âge de Ferdoucy; enfin par des sujets sculptés sur les antiques monuments de l'Iran.

Un savant orientaliste anglais a partagé et développé cette opinion du professeur français : « C'est à tort, dit en effet M. Scott-Waring, que l'on donne au *Shah-Namèh* le nom de poëme épique, et que sir William Jones l'appelle une suite de poëmes épiques. Cet ouvrage renferme l'histoire d'une période de 3,700 ans..... C'est bien plutôt un poëme historique, comme le sont *la Pharsale* de Lucain, *l'Eneïde*, *l'Iliade;* en un mot c'est un poëme historique animé par des fables. »

Le critique anglais aurait pu ajouter que *l'Iliade* et *l'Eneïde* sont des poëmes conçus d'après les règles de l'unité de sujets; le *Shah-Namèh* est au contraire une suite de narrations successives qui n'ont d'autre unité que la succession des faits; c'est, on l'a dit, une histoire en vers.

Le poëte ne s'y cache pas, et son génie s'y montre dans toute son élévation; quelques morceaux sont considérés comme des chefs-d'œuvre d'invention et de goût; mais l'on a dit aussi que le genre de rédaction qu'il a adopté devait nuire à la force, à la noblesse de l'expression, à la variété même du style.

C'est en effet une série de soixante mille distiques composés sur la même mesure, les deux vers rimant ensemble, et renfermant presque toujours un sens complet. Il résulte de cette espèce d'isolement des distiques quelques inexactitudes sur la pureté du texte, et quelques différences notables entre les copies comparées * : sur quoi M. Dubeux remarque avec raison que, si malgré ses défauts l'ouvrage de Ferdoucy a conservé une grande réputation, il la doit à l'importance du fond qui a fait oublier l'insuffisance de la forme **.

Nous devons à nos lecteurs un fragment tiré de cet ouvrage, le plus célèbre de la littérature persane; c'est un récit qui se rapporte à un événement de la fin du IXe siècle avant l'ère chrétienne.

Vers l'an 847 avant cette ère, Minotcher, de la race d'Iretz, fils de Féridoum, régnait sur l'Iran. De son temps, les peuples sauva-

* S. de Sacy, dans *la Perse*, de M. L. Dubeux, pag. 437 et 438.
** *Idem.*

ges du Mazanderan firent une irruption dans la province d'Ad-jem. Le roi envoya contre eux Sam, héros persan renommé; il vainquit les révoltés et les soumit après avoir tué leur chef *Karkaoui*, descendant de Salem, frère de Tour, et ennemi de la race d'Ietz. Voici comment, dans le poëme de Ferdoucy, Sam raconte son combat singulier contre le guerrier touranien :

« Semblable à un loup altéré de sang, à la tête de son armée « s'avançait le neveu du grand roi Salem, Karkaoui, dont la « stature colossale égalait celle d'un jeune cyprès. Par sa mère « il descendait de Zohak, et les plus vaillants héros redoutaient « son approche.

« Lorsque mes guerriers l'eurent aperçu au travers de la pous- « sière qui volait sous ses pas, la pâleur décolora leur visage. « Le combat s'engage et je me précipite au milieu des escadrons, « où je m'ouvre un passage avec ma terrible massue. De même « qu'un éléphant indompté, mon cheval s'élance et la terre trem- « ble sous nos pas comme les flots agités du Nil. Mon armée re- « prend courage et brave tous les dangers.

« A la vue des ravages que je porte dans les rangs, Karkaoui « me reconnaît, et comme un tigre perfide qui veut saisir sa « proie, il prépare un large filet dans lequel il veut m'envelopper. « Prévoyant son dessein, je saisis mon arc et je dirige contre lui « mes flèches de bois de peuplier dur, garnies de fer; elles vo- « lent avec la rapidité de l'aigle... Il se dérobe à ma vue, mais il « reparaît tout à coup devant moi au milieu d'un nuage de pous- « sière sanglante, brandissant dans sa main un glaive hindou « (étincelant de pierreries). La terre tremblait sous ses pas; « j'arrête mon coursier et j'attends de pied ferme. Il se précipite « sur moi comme un éléphant furieux; j'évite ses coups, je le « saisis par son casque, et par un incroyable effort le renversant « sur le sol humide de carnage, mon glaive acéré s'enfonça dans « ses entrailles *. »

* Champollion le jeune, notice manuscrite sur la Perse; collection du Gouvernement.

Sur ce premier fragment, on adhérera volontiers au jugement porté sur Ferdoucy par Anquetil-Duperron, qui considéra le *Shah-Namèh* comme le meilleur poëme de la littérature persane, recommandable à la fois par la pureté de la diction, par le choix des mots, et comme un excellent modèle pour les littérateurs persans venus après Ferdoucy.

Nous avons déjà rappelé les soins que mit ce célèbre poëte à la composition de son immortel ouvrage. A l'époque où il l'écrivit la Perse était musulmane, l'alphabet arabe était adopté par les Persans, la langue persane moderne s'était déjà formée par l'introduction des mots arabes dans l'ancienne : Ferdoucy rejetant cet idiome nouveau de son poëme, se montra ainsi fidèle aux anciennes traditions conservées dans les mémoires pelhvis qu'il eut sous les yeux, à l'ancien idiome, en même temps qu'à l'histoire et à la littérature de sa patrie.

M. Mohl publie la traduction française du *Shah-Namèh :* elle fait partie de la magnifique *Collection orientale,* exécutée à l'Imprimerie impériale aux frais du Gouvernement.

Après Ferdoucy parurent plusieurs poëtes très-distingués, qui jetèrent un grand éclat sur la littérature persane pendant les XII[e] et XIII[e] siècles de notre ère. Ils cultivèrent divers genres dans lesquels quelques-uns excellèrent : la morale et la foi manifestaient leurs conseils et leurs préceptes par la poésie : l'amour, les grâces et le plaisir eurent aussi leurs chantres inspirés.

Parmi les poëtes moralistes Saadi tient le premier rang. Il naquit en 1193, et mourut en 1291, âgé de 98 ans. Il passa, disent ses biographes, trente années à étudier, trente années en voyage, et trente années dans la retraite et les exercices de piété. Pendant ses voyages, il fit la guerre en Syrie contre nos Croisés; il raconte ainsi son aventure :

« Je devins captif des Francs, qui me forcèrent à travailler avec des Juifs à la tranchée de Tripoli. Un des principaux habitants d'Alep, avec lequel j'étais lié depuis longtemps, vint à passer et, m'ayant reconnu, il me dit : « O Mosleh-Eddin (surnom de Saadi), à quel état es-tu réduit? — Je lui répondis : (*vers*) Je fuyais les

.a solitude pour ne m'occuper
·bé dans la captivité, et je me
ne méritaient même pas le nom
des personnes que l'on aime vaut
ı jardin avec des étrangers. »
ısion de moi, il me délivra des chaînes
ix dinars et me conduisit à Alep. Il avait
·a en mariage avec une dot de cent dinars.
·s, cette femme fit connaître son mauvais ca-
querelleuse, méchante et mauvaise langue; elle
· ma vie.

vers) Une méchante femme dans la maison d'un
·ien est un enfer dans ce monde. Garde-toi d'une com-
·hante, garde-t'en bien. Préserve-nous, Seigneur, de
·lice du feu.

Un jour, devenue plus insolente, elle me disait : « N'es-tu
ıs celui que mon père a tiré de l'esclavage des Francs moyennant dix dinars? Je lui répondis : Oui, il m'a racheté pour dix dinars, et pour cent dinars il m'a fait ton esclave! »

« Un sage délivra un mouton de la gueule et de la griffe d'un loup. Le soir il lui enfonça un couteau dans la gorge. Alors le mouton se plaignit et lui dit : « Tu m'as arraché à la griffe du loup; mais enfin je vois que tu n'es toi-même qu'un loup pour moi. »

Saadi a peint en traits heureux le bonheur dont il était privé : « Une femme bonne, soumise et religieuse, disait-il, rendra l'homme le plus pauvre l'égal d'un roi. Si tu possèdes une amie dont rien n'altère l'union, tu peux faire frapper cinq fois par jour les tymbales devant la porte (honneur qui est réservé au roi et aux gouverneurs dans la Perse). Lorsqu'à la beauté une femme unit la vertu, son époux jouit en la regardant des félicités du paradis... Un bon caractère, joint à des traits désagréables, vaut mieux que la beauté; l'amabilité couvre les défauts du corps. Hâte-toi de rompre toute liaison avec une beauté angélique que dépare un mauvais caractère; cherche plutôt des traits de démon joints à un heureux naturel. A une telle femme, le vinaigre reçu de la main

Sur ce premier fragment, on adhérera
porté sur Ferdoucy par Anquetil-Duperro
Naméh comme le meilleur poëme de la
mandable à la fois par la pureté de l
mots, et comme un excellent modèle
venus après Ferdoucy.

Nous avons déjà rappelé les soin ... aire
composition de son immortel ouv ... . Pour
la Perse était musulmane, l'alp ... odile. »
Persans, la langue persane mod ... . moraliste
troduction des mots arabes d ... e et du relâ-
cet idiome nouveau de son ... nce, il composa
anciennes traditions conserv ... ont développés par
eut sous les yeux, à l'ancie ... sion passionnée d'un
toire et à la littérature de s ... nsi :

M. Mohl publie la tradu ... toit, tu porteras de mes
fait partie de la magnifique ... saurait pénétrer. Oiseau, si
primerie impériale aux fr ... abite l'objet de mon culte,
Après Ferdoucy parur ... aimable fée. Si par hasard
jetèrent un grand éclat ... charmes de l'astre de Jupiter,
et XIII° siècles de notr ... ui : Ils sont prêts à acheter
lesquels quelques-uns ... s le désert et haletant de soif,
leurs conseils et leurs ... e leurs lèvres... O astre de la
et le plaisir eurent a ... présent, quel serait notre sort
Parmi les poëtes n ... ... Mais, qui es-tu, Saadi, pour
quit en 1193, et mo ... t'aspirer au titre d'esclave et de
ses biographes, tre
et trente années d ... i réservé dans l'expression de
dant ses voyages, ... avec la sagesse habituelle de ses
raconte ainsi son ... parmi les autres écrivains per-
« Je devins cap ... de l'hyperbole et du style figuré [1].
des Juifs à la t ... un autre poëte, célèbre par la
d'Alep, avec le ... , Hafiz, de Schiraz. Il fut uni à
m'ayant recon ... . et au lieu de maudire le ma-
à quel état e

[1] ... de M. L. Dubeux, pag. 444 à 450.

orait ainsi la perte de sa

rme de la vie avec une telle
t égalé nos vœux. Plus digne
e se réunir aux anges qu'elle
ce monde. »
été honorés de funérailles pu-
r leurs cendres des tombeaux ma-
tombeau de Saadi est situé dans un
nontagnes stériles; il consiste en un
repose le corps du poëte est couverte
ulptures et d'une inscription. Non loin
sé dans le roc conduit par soixante-dix
uterraine, auprès de laquelle est un bassin
et que les dévots respectent dans la crainte
nort en manquant de respect au saint poëte.
ais, Chardin, assure néanmoins que ce poisson
le nourriture, ne s'étant jamais dispensé de s'en
dans ce lac toutes les fois qu'il fit ses dévotions au
ëte.

ment funèbre d'Hafiz est une enceinte carrée en beau
Tauris; le mort repose au pied d'un cyprès planté de
s. Dans une salle voisine est disposée la collection des
du poëte. Les Persans fréquentent ce lieu; ils s'y réunissent
umer le kalioum, prendre le café et réciter des vers.

s honneurs ne furent point déférés au poëte sans contestation: tains docteurs musulmans voulaient reléguer ses restes dans ne fosse solitaire. Pour eux, il avait trop haut et trop bien chanté le vin et les amours, et sa piété dans ces chants paraissait fort suspecte. Mais ses partisans l'emportèrent, entraînés sans doute par les charmes de ses poésies. Une de ses odes commence ainsi :

« Jeune homme, verse du vin dans ma coupe, car déjà le calice de la tulipe est rempli de la couleur éclatante de cette liqueur. A quoi servent tous tes discours frivoles? Quand mettras-tu fin à tes paroles insensées? Laisse là cette fierté et ces superbes



dédains : souviens-toi que le temps a vu se flétrir la robe brillante des Césars, et la couronne des monarques caïaniens tomber en poussière. Le souffle du zéphyr t'avertit du peu de durée de la jeunesse. Verse-moi, jeune homme, cette potion salutaire qui guérit le chagrin de l'âme! Il ne faut pas se fier aux caresses toujours trompeuses du temps ni à ses attraits séducteurs. Malheur à celui qui n'est pas en garde contre sa malice! Donne-moi, donne-moi une coupe de cette liqueur, afin que nous n'attirions pas sur nous les justes reproches dus à l'avarice! Engage tous les dons de la fortune pour te procurer le jus de la vigne! L'homme rigide et austère a-t-il laissé quelque chose après lui?

« O Hafiz, tes vers, quoique écrits en langue persane, sont répandus depuis l'Égypte et la Syrie jusqu'à l'empire des Grecs*. »

Quelques historiens figurent aussi convenablement dans les annales de la littérature persane. Rachid-Eddin a écrit l'histoire des Mongols, que M. Quatremère publia avec sa traduction française dans la *Collection orientale* déjà mentionnée plus haut. Schérif-Eddin-Ali composa la vie de Tamerlan, qu'il acheva en 1424. Peu après fleurirent Mirkond et son fils Khondemir, les historiens les plus renommés de la Perse. Mirkond composa une histoire générale de la Perse depuis les temps les plus reculés jusqu'aux premières années de notre seizième siècle. Khondemir, cultiva le même genre d'étude, et tous deux furent favorisés par un ministre à la fois homme d'État et poëte, Ali-Schir, émir du sultan Hoseïn, qui fit construire dans la ville de Hérat, sur les bords de la rivière, un édifice qui renfermait une mosquée, un collége, un monastère, un hopital et des bains. Il y établit Mirkond avec une bibliothèque et tous les matériaux nécessaires à sa grande entreprise de l'histoire universelle de la Perse. A ces mêmes avantages, Khondemir ajouta celui d'être le gardien de la riche bibliothèque fondée à Hérat par son protecteur, qui avait été celui de son père.

Un autre poëte gracieux fut leur contemporain, Djami, qui

* Traduction de S. de Sacy. Dubeux, *la Perse*, pag. 451.

composa des odes qu'on qualifie de mystiques. En voici une :

« Ma tendre amie s'éloigne, et ma raison s'égare, et mon âme m'abandonne, et mon visage est tout baigné de pleurs! Mon corps ne peut la suivre, mais de traits en traits il vole sur ses traces. O zéphyr du matin, cours répandre ta fraîcheur salutaire dans les lieux où elle se repose, et dans ceux qu'elle traverse; et autour du palanquin qui emporte la maîtresse de mon cœur, murmure ces paroles : ô toi dont les lèvres sont si douces, toi dont toutes les manières ont des grâces si touchantes, ah! puisses-tu ne pas sentir la fatigue du voyage! puissent tous tes désirs trouver leur accomplissement! Au lever de l'aurore, lorsque tu te disposeras au départ, prête l'oreille aux accents mélodieux du chantre du matin. Toujours mon âme, enivrée de tes charmes, se tourne vers ton visage, quoique, en effet, tu sois éloignée de ma présence. Reviens, car l'excès de ma douleur m'a terrassé. Je me roule dans la poussière que j'ai rougie de mon sang, comme l'oiseau qui se débat, mourant, sous le fer du sacrificateur. Tu étanches ta soif sans doute dans quelque partie du désert; mais Djami, retiré dans l'angle de la douleur et du désespoir, s'abreuve à longs traits du poison mortel de la séparation*. »

Le talent de Djami fut fécond et varié. Il composa près de quarante ouvrages différents, les poëmes de *Youssouf et Znleïkha Medjnonn et Leïla*, et le *Béharistan*, qui est dans le genre du *Gulistan* de Saadi. Djami composa aussi des fables et des historiettes assez semblables à nos contes moraux, et finissant comme nos contes par d'intéressantes moralités, telle que celle-ci : « O mon cœur, s'il te survient un jour quelque chagrin, il s'évanouira dès que tu auras un ami pour le soulager. Il faut un ami pour le jour de l'affliction, car ils ne sont jamais en petit nombre le jour des plaisirs. »

L'histoire des descendants de Timour ou Tamerlan fut écrite par Abdalzazzi; Hoseïn-Vaez commenta le *Koran*, et mourut en 1514. Parmi les productions plus récentes, on cite l'histoire de

* Traduction de M. Grangeret de Lagrange.

Shah-Abbas le Grand et celle de Nadir-Schah. Le dernier roi de Perse mort, Fath-Ali-Schah cultiva la poésie; on voit à la Bibliothèque impériale de Paris un manuscrit qui renferme quelques odes composées par cet illustre souverain *.

La littérature dramatique proprement dite n'a jamais été cultivée par les Persans.

Les écoles et les colléges sont nombreux en Perse; les fondations publiques sont également fréquentes, mais les méthodes d'enseignement et les préjugés religieux s'opposeront longtemps à de véritables progrès, à ceux que l'étude de la véritable science rend utiles aux hommes en les faisant meilleurs par la pratique de la morale et l'amour de la vérité : ce ne seront pas les historiographes, les poëtes ni les bouffons royaux attachés à la personne du roi de la Perse qui en perfectionneront la morale et la littérature.

La philosophie persane fut toujours mêlée intimement aux doctrines religieuses. Dans les premiers temps, la philosophie pratique, celle qui créa les systèmes d'opinions et de jugements parmi les hommes, ne s'écarta point de l'*Avesta* de Zoroastre; toute autre croyance était un péché, quelquefois un crime. Dans les temps postérieurs et intermédiaires, elle dut être conforme au *Koran* de Mahomet, et, durant ces deux périodes, la philosophie, enchaînée, fut également exposée aux erreurs du fanatisme et à la brutalité des despotes.

Les Arabes étudièrent de bonne heure la philosophie grecque, et en transmirent quelques notions aux Persans. Ils inclinent les uns et les autres vers les péripatéticiens, et leur grand maître fut Aristote. Les Persans nomment la logique, la science de l'interprétation, la physique, la science de la nature, et la métaphysique, la science par-dessus la nature, c'est comme la traduction des trois mots tirés du grec. Ils croient que les anciens ne pratiquèrent que deux systèmes : celui qui ne reconnaissait point de cause immatérielle, et celui qui proclamait un esprit moteur de la

* *La Perse*, de M. L. Dubeux, pag. 452 à 457.

matière. Il y a parmi les écrivains persans, sur ce vaste sujet, une grande diversité de vues, et l'indifférence publique laisse toute liberté à leurs spéculations : ils critiquent même Aristote, ne s'inclinent pas absolument devant Avicennes, et connaissent à peine Averroës. Les Persans réduisent à trois classes toutes les sciences : ils comprennent les mathématiques et la médecine dans la physique, la théologie spéculative et morale dans la métaphysique, enfin la rhétorique et la grammaire dans la logique. Ils ont une pauvre idée du système du monde, copient mal les anciens dans leurs sentiments, et croient encore que la terre, sans antipodes, nage dans la mer comme un melon d'eau. Un ancien auteur persan, qui croyait aux antipodes, était considéré comme un extravagant.

Les sofis de la Perse sont pythagoriciens, et le livre qui renferme leurs secrètes doctrines se nomme le *Parterre des mystères*. Ils mettent le doute au premier rang des moyens de s'instruire, l'appellent la clé de la connaissance, et ils disent : « Qui ne doute point n'examine point, qui n'examine point ne découvre point, qui ne découvre point est aveugle et demeure aveugle. » Nos philosophes modernes ont proclamé une maxime fort analogue : le doute est le commencement de la sagesse ; celle des Persans se montre dans cet autre précepte : « Si vous ne doutez point de l'opinion de vos pères, tenez-vous-y, elle vous suffit. Si vous en doutez, recherchez la vérité doucement et sans inquiéter les autres. Les sentiments des sages doivent être de trois espèces : la première consiste dans les opinions du pays, comme par exemple la religion dominante et la philosophie reçue ; la seconde, dans les opinions qu'il est permis de communiquer à tous ceux qui sont dans le doute et qui recherchent la vérité ; la troisième, dans celle que l'on garde pour soi et dont on ne confère qu'avec les gens du même sentiment. » Les dévots mahométans accusent les sofis d'athéisme ; les sofis le leur rendent bien vraisemblablement : mais ces dissidents philosophiques engendrent des haines et des meurtres. Les sofis n'approuvent pas le culte extérieur, et les prêtres du Koran vivent et prospèrent de ses pratiques et de

ses produits. Les sofis ont en horreur le jeûne, et l'extase qui les sépare des choses humaines. Ces pratiques leur font négliger leurs devoirs. Il y a parmi eux des exemples d'une grande austérité et d'un parfait mépris du monde. Ils arrivent à l'extase par des moyens physiques : ils tournent en rond en se tenant par la main, branlant la tête, et criant *hou*, *hou* (Dieu) de toute leur force, jusqu'à ce qu'ils écument, soient hors d'haleine, et qu'ils tombent à la renverse. Une autre manière d'entrer dans le transport et le ravissement, de s'unir à Dieu, disent-ils, consiste à se tenir la tête droite ou inclinée sur la poitrine et à se regarder fixement le bout du nez*.

La morale est en grand honneur parmi les Persans; ils estiment la patience, la tempérance, la résignation, et pratiquent l'hospitalité; ils ont consigné les préceptes de ces vertus dans des sentences, des fables et des discours; l'apologue leur vient particulièrement en aide pour les idées qui touchent au gouvernement, les pouvoirs de ces pays ne souffrant ni conseils ni leçons.

Les sentences, apophthegmes et proverbes des Orientaux, sont très-répandus et ont été traduits en toutes les langues. Il y en a de connus dans tous les pays : les vérités morales ne sont pas si nombreuses qu'on puisse en trouver de nouvelles dans chaque province, l'homme ayant dans toutes les mêmes devoirs à remplir envers Dieu, le prochain, la famille et la patrie.

Il y a aussi des sentences qui tiennent plus au caractère qu'à la morale, celle-ci, par exemple : « Qui veut exceller en sagesse, doit éviter que les femmes aient du pouvoir sur son esprit. » Du reste, les Persans reconnaissent les Arabes pour leurs maîtres en ces sciences et en cette littérature.

Les fables attribuées au persan Locman sont aussi écrites dans toutes les langues. Le même recueil de ces écrits moraux, dont les sujets sont partout semblables, et que le grec Ésope a donnés à l'Europe classique, a occupé plusieurs savants modernes, désireux de découvrir l'auteur primitif de ces ingénieuses compositions,

* Chardin, *Voyage en Perse*, tome IIIe, pag. 208 à 214.

où la vérité, et souvent le blâme,se cachent sous les apparences d'ingénues narrations : c'est le dénouement qui en renferme toute la moralité. On a pensé que ce genre de littérature ne pouvait avoir pris naissance que dans un pays de despotisme, puisqu'il fallait voiler la vérité pour oser la dire. Si cette observation était fondée, il faudrait supposer qu'il n'y a, dans la société humaine, que les princes méchants de redoutables aux amis de la vérité. Est-ce que la politesse, la déférence, l'aménité, si nécessaires à la vie commune, n'inventent pas chaque jour des apologues que la susceptibilité des caractères rend d'un usage universel? L'apologue a dû naître de toutes les civilisations; il plaît à l'esprit; il a toujours efficacement aidé à propager et à graver dans la mémoire les préceptes les plus utiles de la morale. Les Persans, si anciennement lettrés, en reconnurent l'agrément et tous les avantages.

CHAPITRE SIXIÈME

Sciences. — Beaux-arts. — Arts industriels.

On a déjà remarqué * qu'il n'existe dans les souvenirs historiques de la Perse aucun document qui concerne les arts : leurs produits seuls peuvent nous fournir quelques données sur leur état, et ces produits sont fort rares à l'égard des beaux-arts; quelques restes d'édifice nous instruisent sur la pratique de l'architecture et de la sculpture; et quant aux arts industriels, des représentations figurées nous montrent leurs produits; mais elles nous laissent dans le doute sur les principes techniques de leur confection. D'un autre côté, nous trouvons dans les préceptes religieux relatifs au culte du feu, beaucoup de motifs d'exclusion de certains arts qui pouvaient le souiller ou l'éteindre. En général, les arts étaient privés de toute considération dans la Perse soumise aux anciennes doctrines; ils étaient abandonnés à la dernière classe, et le mépris dont celle-ci était l'objet s'attachait à ceux qui les pratiquaient et même à leurs descendants. Cette opinion déraisonnable existe encore parmi les parsis, qui sont les sectateurs survivants des doctrines de Zoroastre.

* M. de Pastoret, ouvrage cité, pag. 523 du tome VII.

Le Koran modifia ces traditions : les Persans actuels travaillent bien l'acier; leurs cimeterres sont d'une excellente trempe. Ils fabriquent aussi des fusils et des canons; ils dorent, gravent, émaillent parfaitement sur or et sur argent. L'art du teinturier est perfectionné; ils impriment sur étoffes de coton et de soie, et rehaussent ces dessins de feuilles d'or ou d'argent. Pour composer les couleurs, ils emploient des terres, des minéraux, des bois d'Amérique, des fruits et des herbes indigènes.

La préparation des peaux est parfaite : leur maroquin est cité parmi les plus beaux; ils apprêtent la peau du cheval en vert, celle de l'âne pour faire du chagrin, et ils donnent à celles du veau et du chameau une souplesse et une force remarquables. Le voyageur Chardin prétend que les Persans n'emploient que la peau de la croupe de l'âne pour faire *le chagrin*, dont le nom vient, dit-on, du mot persan *sagri*, qui désigne en cette langue la *croupe* de tous les animaux.

L'art de fabriquer les objets en terre cuite est très-avancé; il produit de la belle porcelaine et de la faïence ordinaire très-bien faite. On assure que la porcelaine de Perse est vendue souvent comme étant de la Chine. Les fabricants prétendent que le succès de leurs produits provient de la qualité des eaux, dont les unes fixent les couleurs et dont d'autres les étendent et les font fondre. La matière est si bien travaillée, qu'on en fabrique des ustensiles à toute sorte d'usage; ils sont brillants et ornés de dessins bien fixés, supportant le feu à tous les degrés. Les ouvriers s'appliquent à leur donner une grande légèreté; ils raccommodent avec habileté les vases qui sont cassés. Ils connaissent aussi la fabrication des vases à rafraîchir l'eau à travers leurs pores; mais ces vases ne peuvent servir que cinq à six jours de suite; leurs pores se bouchant par l'introduction des substances étrangères mêlées au liquide.

Les Persans travaillent tous les métaux, selon le goût du pays et les besoins de la vie ordinaire ou du luxe. Il en est de même du bois; les menuisiers particulièrement excellent dans leur art, dans celui de la marqueterie surtout : ils composent dans ce genre

des plafonds admirables et les mettent en place d'une seule pièce. Dans ce pays où les femmes ne peuvent pas se montrer aux croisées de leurs habitations, l'art de fabriquer et de placer les jalousies devait se perfectionner; ces meubles sont en effet très-enjolivés et forment une sorte de parure pour les façades, où le goût oriental répand à profusion les ornements légers, les dentelures, l'ogive et autres formes capricieuses.

On a remarqué que, pour tous ces ouvrages si variés, les ouvriers persans emploient très-peu d'outils; leur adresse y supplée. Ils ont rarement une boutique ou un établi; ils travaillent partout, sans embarras, sans bruit, et leur bagage est d'un facile transport : les orfévres mêmes vont travailler partout où on les demande, apportant sous leur bras leur forge, leur soufflet, et dans un sac de cuir les limes, pincettes, enclume et marteaux. Ils taillent et montent très-bien les pierres fines; ils les gravent au tour, à l'archet et au burin.

Les Persans excellent dans l'art de la broderie, surtout en or et argent : leur couture en toute sorte de matière peut défier les plus beaux ouvrages de l'Occident.

Les tireurs et les fileurs d'or ont singulièrement perfectionné leurs procédés; ces produits ne laissent rien à désirer.

Les ouvrages au tour sont remarquables : le métier est un simple pivot auquel la matière est attachée; un double tour de corde tirée par un jeune ouvrier fait tourner le pivot et l'ouvrage s'accomplit.

L'étamage est d'un usage général, tous les ustensiles étant de cuivre; il est très-beau et à très-bon marché. Ils ont aussi des fours portatifs en fer très-commodes. Les artificiers sont très-habiles.

Les bouchers préparent très-bien les viandes; lorsqu'ils tuent une bête, ils tournent religieusement sa tête vers la Mecque pour honorer Mahomet. Le couteau qu'ils emploient ne sert qu'à cet usage; ils prennent bien garde qu'il ne se souille par le contact de quelque objet impur, et ils frottent soigneusement leurs tables de sel afin que les chiens ne viennent pas les souiller en les léchant.

Nulle part au monde l'art du barbier n'a été si perfectionné : les Persans se font raser entièrement les cheveux. Après avoir longtemps frotté la tête avec leurs mains, ils la mouillent ensuite d'eau froide; à mesure qu'ils avancent leur ouvrage, ils essuient leur rasoir sur les cheveux restants et ne se servent pas de linge. Le barbier fait ensuite les ongles des mains et des pieds avec un fer tranchant; il doit aller tous les matins chez son client lui présenter un miroir pour qu'il examine son visage dans l'intérêt de sa santé; il ne lui en coûte rien pour ce service, et paye seulement quatre ou cinq sous lorsqu'il se fait raser la tête et la barbe.

Les Persans portent une écritoire à leur ceinture; à cet effet, l'écritoire est longue et étroite; il y en a de très-ornées, de très-riches, et, pour être en même temps solide, ce petit meuble exige d'habiles ouvriers. En général, les tailleurs d'habit sont de cette catégorie; ils font aussi les meubles en tapisserie ou en étoffe de laine, et les façonnent en mosaïque ou tout autre dessin avec beaucoup de succès.

Parmi les arts et les métiers qui ne doivent être mentionnés que pour leur infériorité, il faut mettre au premier rang la verrerie; ses produits sont pailleux, grisâtres et abondants en soufflures. Les Persans ne savent point faire les glaces; ils les tirent d'Europe.

La papeterie est aussi fort peu avancée; le papier n'est fait que de coton; il est épais et néanmoins sans consistance. Celui d'Europe est habituellement employé, et comme les Persans écrivent avec un roseau, il est nécessaire que le papier soit très-lisse; ils le savonnent à cet effet et le lissent avec un verre. Ils font aussi du papier parsemé de poudre ou de paillettes d'or et d'argent mêlées à la pâte; il est agréable à l'œil et d'une grande élégance. On connaît en ce genre de très-beaux manuscrits persans; mais ils sont très-mal reliés en général, quoique la couverture de ces livres soit surchargée de dorures dans le goût oriental. Les manuscrits persans, exécutés dans l'Inde, sont les plus beaux; les miniatures y sont prodiguées, les pages sont encadrées d'ornements en or ou en couleurs. Ces ouvrages sont reliés dans la même

forme que les livres d'Europe; quelquefois on écrit encore sur un rouleau les textes peu étendus; surtout ceux qui sont accrédités comme préservatifs de maladies et de mauvaises rencontres, ou qui sont consacrés pour réussir dans les sciences occultes et l'art de faire de l'or à volonté.

L'horlogerie était, à l'époque du voyageur Chardin, encore inconnue en Perse; quelques ouvriers européens y exerçaient cet art. On dit les Persans fort habiles à connaître l'heure par la direction des rayons solaires. Ils n'ont pas cependant de cadran solaire; mais on fabrique en Europe de grosses montres d'or et d'argent, plus ou moins riches, simples ou à répétition, même à musique, pour tout l'Orient, avec la précaution de diviser le jour selon les usages des divers pays, et de marquer ces divisions sur le cadran en chiffres en usage dans le Levant, lesquels sont tout différents des nôtres, quoiqu'on fasse honneur aux Indiens ou aux Arabes de nous les avoir donnés.

La soie, le coton, les poils de chameau ou de chèvre, et la laine, étant très-abondants en Perse, les manufactures où ces matières premières s'emploient sont nombreuses et bien tenues.

Le tissage des étoffes est très-perfectionné : il produit des tissus de soie, de coton, de soie et coton, de soie et or ou argent, de coton et laine, la plus économique toile et le plus riche brocard, les velours, taffetas et satins. Les tapis perses, de soie ou de laine, jouissent à juste titre d'une réputation déjà ancienne; on y mêle quelquefois de l'or et de l'argent. Le poil fin du chameau sert à fabriquer des châles, mais ils sont très-inférieurs à ceux de Cachemire. Le poil de chèvre est employé pour des étoffes imperméables à l'eau. Les belles mousselines, à l'usage des familles riches, y viennent de l'Inde.

Les connaissances dans les sciences physiques ne consistent qu'en quelques fausses traditions, contredites par la moindre expérience, et qui constatent la plus profonde ignorance des principes et des plus communes applications de ces sciences. En revanche, les sciences occultes sont en grande prospérité : il n'y a pas un Persan sachant lire qui ne les cultive et qui ne se livre

sérieusement à leur étude dans les livres nombreux traitant de cette affligeante aberration de l'esprit de l'homme. On n'a pas vu à Paris un seul Persan, distingué par quelqu'instruction, qui n'y ait donné des preuves de son zèle et de son goût pour ces études mystérieuses, avec l'espoir d'y acquérir d'immenses richesses. Il y a une plante dont l'effet est certain pour opérer la transmutation de tous les métaux en or; cette plante existe parmi celles de la montagne d'Alvend, près de Hamadan; on la cherche obstinément depuis des siècles sans la trouver; mais celui qui la découvrira est assuré d'être bientôt plus riche que tous les rois de la terre.

L'ignorance des Persans en anatomie est complète; leur médecine est donc conjecturale et routinière. Ils n'ont pas oublié les noms de Galien et d'Avicennes, mais bien leurs doctrines. Ils connaissent mieux la composition des remèdes que les symptômes des maladies, et quant aux causes de celles-ci, ils n'en énumèrent que quatre, le froid ou le chaud, le sec ou l'humidité. Ils classent dans une de ces catégories chaque maladie, et ils ordonnent les remèdes qui réchauffent ou rafraîchissent, humectent ou dessèchent, attaquant par les contraires les causes et l'origine du mal, telles qu'ils les supposent. Ils ont aussi des remèdes secrets pour les infirmités vulgaires et des moyens d'augmenter les forces physiques dont l'usage a pour eux le plus d'attraits.

La chirurgie est aussi peu avancée et aussi peu certaine dans ses effets que la médecine. Les chirurgiens persans saignent, appliquent les ventouses, les emplâtres, le moxa et réduisent les luxations.

Des espèces de médecins courent la campagne et ont dans leur sac des remèdes pour tous les maux : le docteur ambulant prépare sur-le-champ une tisane ou un opiat; le docteur dévot, derviche, iman ou mollah, fournit des remèdes tirés de ses pratiques superstitieuses. L'un et l'autre se font payer d'avance leurs médicaments, et continuent leur tournée *philanthropique* pour chercher d'autres dupes : tous deux racontent avec emphase les cures merveilleuses qu'ils ont opérées.

Chaque médecin a un apothicaire habitué à ses ordonnances, et qui, ordinairement, est à ses gages ou bien son associé. Le voyageur français Chardin étant malade, un médecin persan le vit, fit une ordonnance, et son camarade l'apothicaire apporta le lendemain matin à Chardin deux verres d'émulsion, une tasse de confection rafraîchissante, contenant toutes sortes de contre-poisons, une médecine amère de deux pintes au moins, quatre bouteilles d'eau de saule et une cruche de tisane : le malade devait prendre tout cela de suite et le plus vite qu'il pourrait.

Dans les tribus errantes, les vieilles femmes et les vieillards sont les médecins ordinaires, dépositaires des traditions et de l'expérience. Les amulettes et les talismans sont en grande vogue; ils sont moins dangereux que l'ignorance native et l'audace de leurs médecins.

D'ordinaire l'esprit de l'homme n'est pas infirme à demi : ignorants dans les sciences physiques, si utiles à la vie, les Persans doivent ne l'être pas moins dans celles dont les théories sont encore davantage du domaine de l'intelligence et de la spéculation. Ils ne s'occupent donc point des sciences mathématiques et de calcul; ils ne connaissent de l'astronomie proprement dite que ce qu'en avait appris l'auteur de l'*Avesta* dès les plus anciens temps, lorsqu'il fixa la longueur de l'année solaire à trois cent soixante-cinq jours, nombre adopté dans la composition du calendrier; et du système du monde, que celui de Ptolémée, qu'ils ont emprunté aux livres arabes. On assure cependant que l'exposé des théories de Copernic a été traduit en persan; mais il est pour eux sans conséquence. Leur système du monde est dans le *Koran*, où l'a inscrit la plus complète ignorance, associée à tous les préjugés dévots que ce livre a fait naître. Le commencement et la fin du monde y sont enseignés avec une égale absurdité, et la terre leur est aussi inconnue que le ciel.

L'existence, l'observation et la marche des astres ne les intéressent que pour leurs opérations astrologiques : c'est la science la plus commune, la plus générale, et la foi la plus universelle est la foi à l'astrologie : du roi au dernier sujet, il n'y a pas un

seul incrédule. Les astrologues sont très-nombreux, très-honorés, très-bien dotés. Le Khorassan a le privilége de fournir les plus distingués; tous ceux qui, depuis six à sept cents ans, se sont fait quelque renom dans cette profession, furent originaires de cette province. Chardin ajoute qu'ils se sont multipliés à Ispahan, capitale actuelle de la Perse, comme les étoiles au firmament. Il y a dans le Khorassan une école célèbre de cette fausse science; on y va pour l'étudier de toutes les autres contrées du royaume. Le même voyageur assure que les astrologues du roi lui coûtent plus de quatre millions chaque année; la crédule générosité du prince y ajoute encore deux millions en présents.

La charge de chef des astrologues se conserve dans la même famille, à moins de démériter du roi. Cela arriva au fils aîné de Mirza-Chefy, revêtu de cette charge. Un jour d'assemblée publique, en présence de tous les grands, le roi jugea à propos de faire justice de cinq à six seigneurs, et ordonna qu'on les mît immédiatement en pièces sous ses yeux. Le roi étudiait, durant cette scène sanglante, la physionomie des assistants; il crut remarquer que le chef des astrologues, à chaque coup de sabre donné sur ces malheureux, clignait les paupières comme s'il ne pouvait supporter froidement un tel spectacle : et le roi dit aussitôt à un gouverneur de province qui était près de lui : « Enlevez les yeux de ce chien qui est à votre main gauche; ils lui font mal et il ne saurait s'en servir. » Et le chef des astrologues eut aussitôt les yeux violemment arrachés.

Les astrologues et les médecins se disputent les malades; c'est une misérable condition de plus pour la population persane. Les uns se guident par une empirique tradition, les autres par l'almanach qui est publié chaque année et qui sert de guide dans toutes les actions, même à des personnes douées de quelque bon sens. Si une d'elles veut entreprendre un voyage et qu'elle ne soit point prête pour le commencer un des jours heureux selon l'almanach, elle sort néanmoins de sa maison, va se loger dans une autre jusqu'au moment de se mettre en route, bien persuadée qu'elle a commencé son voyage dans un jour propice.

Si, pendant le voyage, un astre supposé funeste vient à se lever, on marche à reculons en lui tournant le dos, afin de ne pas le voir; et pour les princes et les grands personnages, s'il n'y a pas d'autre moyen d'éviter cette redoutable rencontre, on fait ouvrir des portes provisoires à travers les murs des palais et même dans ceux des villes. L'ambassadeur anglais Malcolm, qui a vu de près les astrologues persans, en 1810, est persuadé qu'ils exploitent sciemment la crédulité de leurs contemporains.

La lutte est fort pratiquée par les hommes; c'est un divertissement public qui est du goût de la nation et qu'on lui donne journellement. Les maîtres habiles dans cet art sont très-considérés. Il y en a aussi pour l'escrime, la danse sur la corde, les tours de force et d'adresse : tous ces amusements sont en Perse des arts honnêtes. Les jeux de hasard sont défendus par la religion, mais le peuple a le jeu des cartes, qui sont au nombre de quatre-vingt-dix, faites de bois et peintes. Les dés, la paume, la boule sont permis; dans les cafés le trictrac et un jeu de coquilles sont fort habituels. La course à pied est en grand honneur : celui qui prétend à la charge de premier valet de pied du roi est soumis à l'épreuve de parcourir trente-six lieues en douze heures. La chasse du roi est un grand événement; on fait d'avance une battue générale à vingt lieues à la ronde : il arriva une fois qu'on abattit un si grand nombre de bêtes à quatre pieds, qu'on put élever une haute tour composée de leurs têtes ou de leurs cornes; et comme il manquait une grosse tête pour le couronnement, l'architecte en ayant rendu compte au roi, le monarque y fit mettre la tête même de cet architecte.

Devons-nous dire que les Persans ont aussi leurs joueurs de gobelets et leurs marionnettes? Il est certain que les prestidigitateurs de cette espèce sont plus habiles dans tout l'Orient qu'ils ne le sont en Europe. Les premiers mettent ostensiblement des œufs dans un sac, les foulent sous leurs pieds, les font fouler et piler par des personnes de l'assistance, et ils en tirent aussitôt des pigeons vivants. Le sac étant vidé, ils le donnent à examiner à tous les curieux qui restent d'accord qu'il est bien vide, et aussitôt

l'opérateur fait sortir de ce même sac toute une batterie de cuisine.

Les prestidigitateurs indiens, qui sont les plus forts du monde, travaillent aussi en Perse et avec un grand succès : on leur attribue le pouvoir de faire pousser à la minute un arbre chargé de ses fruits, de faire éclore des œufs sous les yeux des spectateurs : il y a même des maîtres en cet art qui jettent en l'air un enfant, ses membres retombent isolément l'un après l'autre, et le maître les ramasse, les rajuste, et l'enfant ne s'en porte que mieux. Les premiers voyageurs européens dans la Perse racontent sérieusement ces merveilles : Tavernier a vu croître l'arbre inopinément, et Carron, le rhabillage de l'enfant démembré, puis parfaitement raccommodé et sorti de cette épreuve fort vivace.

Les beaux-arts proprement dits ont fait peu de progrès en Perse. La musique est citée dans les plus anciens livres religieux de cette contrée; elle était d'usage dans les cérémonies et autres circonstances solennelles : mais on ne peut rien dire sur les principes et le goût de la musique des Persans du vieux empire.

Chez les Persans actuels, la musique est une partie essentielle des divertissements publics. Chaque gouverneur de province a sa troupe de musiciens et sa troupe de danseuses : réunies, ces deux troupes donnent des spectacles pour divertir leur maître; ces deux arts sont aussi une profession publique abandonnée à ceux qui l'adoptent. La danse étant considérée comme une action déshonnête, elle est le privilége des danseuses de profession, qui sont d'ordinaire des femmes de mauvaise vie. Les hommes ne pratiquent pas la danse; ils se réservent la musique instrumentale et le chant. Les femmes réussissent peu dans le chant; mais elles sont dans la danse d'une agilité incomparable : habillées amplement et d'un large pantalon attaché à la cheville, elles n'ont de découvert que le visage, les mains, et les pieds, qu'elles tiennent aussi proprement que leurs mains et dont elles ornent aussi les doigts de bagues et de bijoux. Réunies aux musiciens, elles composent tout l'art dramatique en Perse; dans ces représentations,

[illegible] vers, et avec le secours de la [illegible] des drames entiers, ordinaire- [illegible]euses. Les scènes sont parfois repro- [illegible]ronterie et l'ardeur qu'on y montre ne [illegible] l'Occident : mais la tradition religieuse [illegible] rapports des sexes. Les courtisanes les [illegible] belles forment la troupe des danseuses [illegible] ordres d'une supérieure qui les assemble [illegible] demande. Chacune d'elles a pour son ser- [illegible] laquais, un palefrenier et trois chevaux : [illegible] est encore augmenté. Les émoluments [illegible] par année, mais les cadeaux dépassent de [illegible] : les voyages surtout sont pour ces femmes [illegible] richesses, tant elles ont de succès dans [illegible]

[illegible] art très-peu avancé, quoique généralement [illegible] décoration des édifices et de quelques meubles. [illegible] sont construites en briques crues ou [illegible], revêtues en dehors et en dedans d'une [illegible]. A l'intérieur, les parois sont ornées de pein- [illegible] des fleurs, des arbres ou des compositions ca- [illegible] ou autres, inspirées ou imitées selon le [illegible] Les maçons persans sont très-habiles dans la con- [illegible] des dômes renflés ; lorsque ces dômes forment [illegible], ils sont ordinairement ornés de peintures à [illegible] Les peintres de la Perse font aussi des portraits ; mais [illegible] ressentent de la médiocrité qui caractérise tous [illegible] de la peinture persane. Elle est plus particu- [illegible] en Europe par les ornements de ses manus- [illegible] de véritables miniatures, très-fines et rehaussées [illegible] les sujets sont à personnages, ils sont tirés du texte [illegible]. Ces peintures se recommandent par l'effet des [illegible]nairement très-brillantes. La composition est assez [illegible] parfois ingénieuse ; mais les plans tiennent lieu de [illegible] : il y en a plusieurs superposés du bas du tableau




UNIV.
OF
MICH.

en haut, comme si l'on voyait la scène sur un plan horizontal; et quant au dessin, il faut que l'amateur ne se montre pas difficile. Les figures ont la physionomie du pays; le costume est nécessairement fidèle, puisque l'artiste a tant de modèles naturels sous les yeux : il y a cependant une distinction essentielle à faire entre les divers manuscrits persans : les uns ont été écrits et peints dans la Perse; d'autres l'ont été par les Persans de l'Inde ou par des Indiens qui connaissent la langue persane : dans les peintures des manuscrits persans de l'Inde, toutes les figures, quoique personnages de la Perse, ont la physionomie indienne; la localité altère aussi parfois la fidélité du costume.

Cette immobilité de l'art en Perse s'explique par le *Koran*, qui défend la représentation des figures humaines: les docteurs puristes étendent la prohibition jusqu'à la figure de tous les êtres animés; cependant l'ordonnance du prophète n'est pas rigoureusement exécutée. Il n'y a que les dévots qui s'y conforment scrupuleusement; et leur horreur se manifeste surtout à l'aspect des figures sculptées. Tout Paris voit depuis longtemps, parmi les habitués de l'Opéra, un Persan dont les scrupules religieux s'étaient accoutumés à des figures humaines un peu plus expressives que celles que la peinture peut créer; néanmoins, ce fidèle croyant s'enfuit un jour à toutes jambes et comme s'échappant d'un incendie, à la vue, inopinée pour lui, de la copie en plâtre d'une statue persane tirée d'un antique monument.

La sculpture est complétement négligée par les Persans modernes; il faut chercher la pratique et les modèles de cet art dans les monuments de la première civilisation : l'intime liaison de la sculpture et de l'architecture, et la commune existence de leurs plus anciens modèles sur les monuments antiques de la Perse nous permettent de réunir dans un seul paragraphe les notions tirées de l'étude de ces monuments.

Comme tous les autres éléments fondamentaux de la civilisation de la Perse, l'architecture lui est venue de l'Inde. La plus simple comparaison des plus anciens monuments des deux empires mettra cette opinion en évidence; il faut donc dire de l'architec-

ture persane, comme on l'a dit des autres arts du dessin, qu'elle est indo-bactrienne.

Il n'y faut pas chercher la régularité de l'architecture grecque : les règles de l'ordre persan ne pourraient pas être chiffrées; il y a dans ces œuvres plus de goût local que de règles, plus de caprices que de proportions. Il y a presque autant de modèles de colonnes que d'édifices différents. Prenons, pour termes de comparaison, deux des colonnes encore debout à Istakar ou Persépolis, et les deux les plus analogues de forme; elles sont toutes les deux cannelées; elles sont d'une hauteur parfaitement égale, 7 mètres 82 centimètres. Leurs bases sont semblables et de 64 centimètres de hauteur; leur chapiteau, d'une forme particulière mais semblable aussi, a, dans les deux, 90 centimètres au-dessus du fût: mais le fût de l'une, entre la base et le chapiteau, est de 6 mètres 28 centimètres; le fût de l'autre n'a que 3 mètres 78 centimètres, et la différence de cette longueur est occupée dans celle-ci par une prolongation capricieuse figurant un groupe de feuilles épanouies, supportant un dé carré orné de volutes hors de ses lignes parallèles et se prolongeant jusqu'au chapiteau*.

C'est ce même chapiteau qui annonce l'origine indienne de l'architecture persane : il est formé de deux taureaux accroupis, réunis par leur partie postérieure qui se confond; les jambes de devant sont repliées sur le diamètre de la colonne et ne le dépassent pas; les deux têtes, au contraire, font saillie sur les deux lignes opposées de ce diamètre, et c'est sur le dos de ces deux animaux, à la place que l'élévation de leur cou laissait libre, que venaient se poser les pièces de bois qui formaient et supportaient le toit de l'édifice. Les colonnes du Kaïlaça, ou temple souterrain de Siva, à Élora, un des plus anciens monuments de l'Inde **, ont le même aspect, la même forme; lorsqu'il n'est pas possible de montrer les ressemblances par des mesures, il faut bien les chercher dans les lignes, les formes et le goût. D'autres colonnes ont d'autres chapiteaux, il y en a qui sont dénuées de bases.

* *Voyage en Perse,* de MM. Flandin et Coste.

** Langlès, *Monuments de l'Hindoustan*, tom. II, pag. 78, pl. 80.

Telle fut l'ancienne, la plus ancienne architecture persane : élégante, mais irrégulière; ornée, mais sans proportions fixes dans ses divers membres; légère et élancée comme toutes les architectures de l'Orient à leurs diverses époques, et telle on la trouve encore dans ses ouvrages les plus modernes.

Les ornements sont le fruit du même goût, et les sujets des sculptures celui de la même croyance : celle de Zoroastre les a déterminés. En résumé, on doit reconnaître dans l'architecture persane de la variété dans les formes analogues; variété d'autant plus grande qu'aucune règle, aucune prescription d'école ni d'autorité ne s'oppose à leur manifestation.

Il en résulte qu'on ne peut, sur ces vagues données, essentiellement fécondes en incertitudes, fixer comparativement l'âge, l'ancienneté relative d'aucun des monuments édifiés avec cette liberté de plan et d'exécution; la lecture des inscriptions nombreuses heureusement attachées à ces mêmes édifices nous apprendra peut être un jour l'époque à laquelle ils furent coustruits.

On peut cependant faire, ce nous semble, deux catégories des antiques monuments de la Perse : les planches jointes aux ouvrages de Chardin et de Ker Porter, celles surtout dont on est redevable au talent consciencieux des savants voyageurs français, Flandin et Coste, nous montrent avec évidence, sur quelques parties des édifices de Persépolis, des traces incontestables de l'art égyptien; ces traces sont : 1° des portes encore debout dont la corniche très-développée et très-saillante dans tous les sens a son modèle dans tous les monuments égyptiens; 2° le globe ailé, symbole particulier à l'Égypte et décoration de cette corniche, qui est aussi employé comme ornement d'architecture, notamment dans quelques plafonds égyptiens, se retrouve deux fois répété dans le plafond en perspective qui surmonte la scène où un roi de Perse, assis sur son trône, reçoit des étrangers*; 3° à Mourgab, en un bas-relief sculpté sur le rocher est une figure ailée vêtue d'une longue robe, et sa coiffure est celle du dieu Soccharis égyptien,

* *Voyage en Perse*, de MM. Flandin et Coste, pl. 154.

composée des cornes d'Ammon, de deux ureus et de trois balustres surmontés du globe. Dans l'ouvrage entier des deux voyageurs, on recueillera encore des renseignements analogues relatifs à l'influence de l'art égyptien sur l'art des Persans, et l'on en tirera naturellement cette conclusion, que cette influence n'ayant pu s'exercer qu'après la conquête de l'Égypte par Cambyse, les monuments persans où se montre cette influence égyptienne sont, en conséquence, postérieurs au règne et aux conquêtes de ce roi; la tradition historique affirme d'ailleurs que, maîtres de l'Égypte, les rois successeurs de Cambyse attirèrent en Perse des architectes égyptiens.

Après le passage d'Alexandre, la Perse put s'instruire dans l'art des Grecs, mais on n'en trouve de traces dans l'Iran que durant le règne des successeurs du conquérant macédonien, sous les Arsacides et les Sassanides.

Le palais sassanide de Firouz-Abad* est une suite d'étroites arcades à plein cintre, et la façade latérale a plus de cent mètres d'étendue. On y voit des bas-reliefs accompagnés d'inscriptions de la même époque. Les chapiteaux sassanides copiés à Ispahan, à Bi-Sutoum, par leur forme ramassée et les sculptures à figures qui ornent leurs faces carrées, et par les fleurs ou feuilles sculptées en relief et enroulement, ressemblent aux chapiteaux de notre moyen âge, à ceux qu'on retrouve dans nos églises du XIe et du XIIe siècle. A Takht-i-Ghero, un arc de triomphe à plein cintre ressemble à tous ceux que les Romains ont élevés dans les Gaules **.

Le mélange des peuples et des idées de l'Occident avec ceux de l'Asie, un peu avant et surtout après Alexandre, ne pouvait pas être sans influence sur les arts des pays où ils avaient longtemps prospéré sous une forme unique : malheureusement ce mélange s'opéra par la guerre et les confusions qu'elle engendre. On trouve donc dans les divers monuments de la Perse des souvenirs, des influences des arts de l'Orient et de ceux de l'Occi-

* Flandin et Coste, pl. 17 bis et 41.

** Flandin et Coste, pl 214.

dent, plutôt que des types fidèles des uns ou des autres. On comprend que Cambyse ravageant l'Égypte, Xerxès dévastant la Grèce, Alexandre prenant une rude revanche sur les Persans, et les Romains aussi campant dans la Perse, il y eut dans ces événements bien des causes d'échange et de mélange d'arts et d'idées. Il ne faut pas oublier ces circonstances dans l'étude des monuments de la Perse : leur date est comme inscrite dans leurs formes : indo-bactriens jusqu'à la décadence des Achæménides; indo-parthes ou de transition jusqu'à l'islamisme, et cette croyance nouvelle accréditant par sa religion et les exigeances des climats où elle domina, l'art sarrasin qui y subsiste encore. A Bi-Sutoum, il y a des ruines indo-bactriennes, grecques et sassanides; dans aucune de ces époques, l'amateur du bel art où se trouvent gracieusement combinés les bonnes proportions, l'élégance et le bon goût, ne doit point s'attendre à trouver de bons modèles et ne doit pas les y chercher.

Pour la première époque de l'art en Perse, la sculpture n'a produit que des figures longues et grêles; l'ampleur des vêtements ne déguise pas ce défaut, qui procède ou des caractères physiques de la race persane, ou de l'impuissance de l'art. Les mêmes observations s'appliquent aux ouvrages de la gravure en creux sur pierre fine. On connaît dans ce genre de sculpture un grand nombre de cylindres dont la surface porte des figures et des inscriptions en caractères cunéiformes; tous ceux de ces curieux bijoux qui sont de fabrique persane présentent dans les figures les mêmes défauts. C'est le contraire pour l'époque intermédiaire, remplie successivement par la domination des rois parthes et sassanides, et cette opposition est peut-être encore plus manifeste; les figures d'hommes et de chevaux sont d'une ampleur monstrueuse; les habillements et les harnais l'augmentent encore *. A ces traits d'une lourde évidence, il est impossible de ne pas classer du premier coup d'œil un monument de la Perse dans l'une ou l'autre période de son histoire. Une pratique

* V. toutes les planches des monuments parthes et sassanides dans le *Voyage en Perse*, de MM. Flandin et Coste.

matérielle de la sculpture fut cependant commune aux deux périodes : celle d'aplanir, par un travail long et rude l'escarpement d'une montagne, et d'exécuter sur cette surface unie du rocher des commémorations historiques représentant les actions mémorables des rois, accompagnées de longues inscriptions qui expliquaient ces vastes tableaux, faisaient connaître les noms des personnages figurés, ceux des lieux de la scène et sa date. Plusieurs de ces importantes représentations subsistent encore.

A Naskhi-Roustan, près de Persépolis, un travail de ce genre a été accompli et s'y voit encore en assez bon état. Le spectateur qui l'étudie a devant lui sept ou huit bas-reliefs de grandes proportions, exécutés à deux hauteurs différentes au-dessus du sol, et préservés des mutilations des curieux par un escarpement qui en empêche l'accès sans le secours d'engins qu'il n'est pas facile d'y dresser. Les plus hauts bas-reliefs sont à six cents pas au-dessus du sol, selon l'estimation de Chardin, mais réellement moins élevés. Le premier consiste en un portique de quatre colonnes; à leur centre une porte est figurée comme pour donner entrée dans des chambres creusées dans le flanc du rocher, mais dont l'ouverture véritable n'a pas été reconnue; une architrave repose sur les colonnes et les deux pilastres angulaires. Au-dessus de l'architrave est un autre bas-relief où l'on voit deux rangs de figures debout superposées, toutes élevant leurs bras comme pour soutenir une tablette représentant un roi debout sur un trône de trois degrés, tenant l'arc de la main gauche et levant la droite, en signe d'adoration, vers l'autel du feu qui est devant lui. La figure du férouer plane au-dessus, et à côté, le disque du soleil. Les quatre bas-reliefs de l'étage supérieur sont considérés comme étant les tombeaux de quatre rois de la race de Cyrus; leur forme et leurs sujets sont tout à fait semblables, quoique leurs ornements comparés présentent quelques différences. La façade du portique a dix-huit mètres et demi; la largeur de la tablette historiée approche de onze mètres; la hauteur totale de la sculpture est de quinze mètres et demi : c'est aussi son élévation au-dessus du sol.

Au bas de la fausse porte, une étroite ouverture, forcée et irrégulière, a été pratiquée par une avide curiosité; elle conduit dans une chambre sépulcrale où existent encore deux sarcophages de marbre blanc; leur couvercle était en dôme : tout était vide. Les sarcophages furent introduits par la véritable entrée du tombeau, mais elle est encore inconnue.

Au-dessous de cette ligne supérieure de tombeaux, on voit, assez près du sol, plusieurs bas-reliefs représentant des combats singuliers à cheval, ou de plus nombreuses rencontres : ils sont l'ouvrage des rois sassanides. Dans la même localité les voyageurs ont relevé, avec ces bas-reliefs, des inscriptions bilingues, savoir : en grec et en caractères inconnus; feu M. de Sacy a expliqué heureusement les unes et les autres, ainsi que les sujets des bas-reliefs auxquels ces inscriptions sont jointes, et il nous a appris que leur sujet rappelle l'insurrection du fondateur de la dynastie sassanide, Ardeschir Babec, contre Artaban le dernier roi des Arsacides, les triomphes de ce rebelle heureux, et ceux de son fils Sapor Ier contre les Parthes. La plus ancienne inscription dit : « Ceci est la figure du Masdasne (adorateur d'Ormuzd), du dieu « Ardeschir, roi des rois de l'Iran, de la race des dieux, fils du « dieu Babec, roi. » C'est en l'année 226 de l'ère chrétienne qu'Ardeschir prit le titre de roi des rois. La seconde inscription est relative à Sapor son fils, et une troisième au roi Hormisdas, un des successeurs de Schapour ou Sapor.

C'est dans ces bas-reliefs que se montre dans toute son ampleur la sculpture de l'âge des Sassânides, qui est l'art intermédiaire entre l'art primitif et celui du Koran. Les figures, quoique de très-fortes proportions, se perdent entièrement dans leur habillement. La barbe et les chevelures sont d'un volume partout ailleurs inconnu; la tête est surmontée de larges toques, terminées par une pièce assez semblable à un ballon soigneusement gonflé. Les pieds s'aperçoivent à peine sous le volume des franges, des rubans et des falbalas du pantalon; la taille des reines n'est pas plus ménagée : les longues manches enveloppent leurs mains; le bas de leur robe ample couvre leurs pieds; un collier de perles,

des nœuds de ruban, d'élégantes bordures les font reconnaître; leur taille et leur corpulence est de la même école de dessin que celles des hommes; néanmoins, il y a sur toutes les figures les plus beaux traits de la race blanche et une mâle expression. La planche 186 du bel ouvrage de MM. Flandin et Coste justifie toutes ces observations: le roi, suivi d'un de ses officiers, accueille une femme à laquelle il offre un objet de parure; un très-jeune garçon est entre les deux personnages; la localité de Naskhi-Roustan, dont les monuments et les inscriptions consacrent les souvenirs du règne d'Ardeschir, porte à croire que ce bas-relief représente le moment où le vizir amène à Ardeschir, désolé de n'avoir point de successeur de sa lignée, l'esclave et le fils que ce roi avait autrefois ordonné de mettre à mort et que le vizir avait secrètement sauvés.

Toutes les autres sculptures de Naskhi-Roustan sont d'un style semblable. C'est le même roi à cheval, accordant la vie à des ennemis vaincus ou les foulant sous les pieds des chevaux. Ce n'est point ici l'ancien art persan : c'est l'art occidental avec des caractères spéciaux, nés des usages et des formes de sa nouvelle patrie.

Le chaînon de montagne de Tak-i-Bostan ou Tahk-ti-Roustem, *le trône de Roustem*, n'est séparé de celui de Bi-Sutoum que par la vallée de Kenicht; l'un et l'autre sont dans le voisinage de Kirmanschah, sur la rive gauche de la rivière de Kara-Sou. Les rochers de Tak-i-Bostan ont été choisis aussi et préparés pour servir d'archives iconographiques à l'histoire des rois sassanides. L'analogie des caractères de l'art, des figures, des costumes et des sujets, le montre au premier aspect. Ceux-ci, sont cependant plus variés, étant à la fois militaires et civils, et représentant la guerre, des combats et des chasses, et les tableaux où ils sont figurés sont sculptés dans deux grottes, dont l'entrée est cintrée et décorée à la manière des Grecs.

En explorant les antiquités de Tak-i-Bostan, on a à droite le village du même nom; un canal d'irrigation les sépare. Le sujet qui attire le premier l'attention des voyageurs, est un bas-relief

carré représentant une chasse au cerf*. Un prince à cheval, placé sous un parasol, y préside; son arc est appendu à son cou, la corde touchant à la nuque. A sa droite est une tribune dont le premier banc est occupé par des femmes, et le second par des musiciens; à sa droite sont placés les trompettes; le milieu du champ, clos par un filet, est occupé par les chasseurs à cheval, qui poursuivent les cerfs à outrance. Les serviteurs, montés sur des éléphants, battent les environs et poussent les cerfs dans l'enceinte; un grand nombre de ces animaux sont abattus. Les biches chassées portent à leur cou une banderole flottante. Dans le lointain, des chameaux sont conduits en laisse, chargés de gibier mort. Il y a beaucoup de mouvement dans ce curieux tableau; les animaux y sont admirablement figurés. Les Sassanides imitèrent les Mongols dans le goût effréné de la chasse.

Un autre tableau, non moins intéressant, représente la chasse au sanglier, sur un terrain coupé par des marais. Les deux personnages principaux (ou bien le même personnage dans deux actions successives), sont dans deux barques de la forme la plus simple; elles sont courtes, profondes, les extrémités sont très-relevées; l'une des deux est sculptée sur ses bords; le personnage qui l'occupe est accompagné des gardes et des musiciens; il tient son arc dans sa main; un nimbe annonce sa dignité suprême. L'autre personnage lance sa flèche contre les sangliers qui fuient en troupe, chassés par des hommes montés sur des éléphants. Plusieurs autres barques plus petites et dispersées sur la scène ne portent que des musiciens. L'autre chasse a lieu dans une forêt voisine d'un étang. L'action est encore plus animée que la précédente; les personnages et les animaux, chasseurs et chassés, y sont bien plus nombreux. L'exécution des détails de ce bas-relief mérite les plus grands éloges.

Sur une planche expresse, MM. Flandin et Coste ont reproduit une des figures de cette chasse, de la grandeur de l'exécution. Une riche robe d'étoffe de soie, serrée au cou, enveloppe étroi-

* Planches 4 et 12 des Voyages de MM. Flandin et Coste.

tement le haut et le bas du corps; une ceinture à agrafe de perles la retient au-dessus des hanches. L'étoffe est ornée de dessins tissés ou brodés, où sont figurés sur la poitrine et sur le haut des cuisses deux hérons en regard. Des croissants sont enfermés dans des cercles de perles, séparés par une figure telle que celle qui exprime la foudre dans l'iconographie symbolique. On ne peut indiquer l'action de cette figure, sa face et ses mains ayant été mutilées; sa hauteur depuis le genou est de trente-deux centimètres.

Plusieurs autres scènes historiques ou symboliques sont sculptées sur le même rocher; l'ampleur et la richesse des costumes semble aller croissant. Dans un groupe de trois figures, celle qui occupe le milieu est remarquable par la richesse inouïe de son costume; sa grande robe est couverte de perles attachées en pendeloques; ses larges ceintures sont entièrement de perles et de pierreries, sa chaussure en est couverte, son collier en présente quatre rangs. Le personnage qui est à sa gauche en a employé beaucoup moins, quoique sa robe et son manteau en soient ornés. La figure de droite, qui est celle d'une femme, est d'un style différent; sa tunique est parfaitement relevée et dressée à la grecque; on n'y voit de perles que sur les bords de son manteau. Cette figure, fort mutilée, paraît tenir dans ses mains deux urnes d'où elle laisse échapper de l'eau.

Près de là on voit, dans un cadre formé par deux colonnes engagées, cannelées, sans bases, à chapiteaux presque corinthiens, une statue équestre de quatre mètres de hauteur et quatre-vingt centimètres de saillie, adhérant assez peu au rocher pour la considérer comme un ouvrage de ronde bosse. C'est un guerrier à cheval, armé d'une très-longue lance, sa tête est casquée; il est entièrement couvert d'une cotte de maille; son cheval, court et ramassé, est bardé d'une cotte de lames de fer mobiles, et ajustées pour ne gêner aucun de ses mouvements; et sur sa cuisse droite de derrière est une empreinte semblable aux deux pointes d'un compas ouvert, surmontées d'une ligne transversale, à laquelle est attaché un anneau; c'est absolument le signe égyptien nommé

la croix ansée; mais celui-ci est à deux hampes ouvertes en triangle. C'est pour toutes ces figures le même style, de la noblesse et de la gravité; partout une fine et habile exécution. On a dit qu'on n'y trouve aucune représentation féminine; nous en avons indiqué plusieurs, et nous pensons que la ressemblance des costumes et le martelage des figures ont donné naissance à cette erreur que nous ne partageons pas.

Dans la même localité de Tak-i-Bostan, une figure en pied à tête radiée, les pieds appuyés sur une fleur épanouie, est à côté de deux autres personnages différemment vêtus, différemment coiffés, l'un d'un casque et ayant une épée attachée à sa ceinture, l'autre coiffée d'une toque évasée surmontée d'un croissant renversé, et sans armes. Ces deux figures marchent sur le corps d'un ennemi jeté à terre; ils tiennent de leurs mains droites un objet qui a l'apparence d'une couronne à longues et larges bandelettes pendantes, sujet symbolique très-fréquent dans les tableaux sculptés pendant le règne des Sassanides.

Le même sujet, mais contenant un plus grand nombre de figures, est aussi représenté sur un des trois bas-reliefs de Naskhi-Redjeb. Sur un autre tableau, on voit un chef à cheval fortement enharnaché, qui est suivi de plusieurs de ses officiers à pied, la tête couverte de grands bonnets en forme de tiare, marqués de signes différents et très-visibles extérieurement; ils sont armés de longues épées droites.

A Chapour, les tableaux historiques abondent. Sur le premier, le roi, à cheval, tient par la main une figure d'homme habillée à la romaine et ayant les fers aux pieds; une autre figure semblable est à genoux devant le roi; près de celle-ci sont deux officiers du roi; derrière eux des fantassins persans diversement armés; l'escorte de cavalerie suit le roi.

Sur les autres bas-reliefs, le roi, assis, a à sa droite des soldats dans l'attitude de l'adoration; à gauche un officier et des soldats lui amènent de force deux prisonniers. Au-dessous de ce premier registre, il y en a un second divisé en deux parties; celle de droite est occupée par des soldats persans à pied; la gauche est

remplie par des figures diversement vêtues; la plus apparente présente au roi une tête d'homme de chaque main : ce sont celles des deux prisonniers étrangers figurés sur la scène supérieure. Des soldats apportent des armes, des vases, conduisent un éléphant : c'est du butin pris sur l'ennemi vaincu.

Le quatrième bas-relief est un des plus intéressants, parce qu'il est un des mieux conservés dans sa partie supérieure : le roi à cheval a devant lui un officier qui lui fait hommage de chevaux, de chameaux et de prisonniers enlevés sur le champ de bataille. La physionomie des hommes est admirable ; les animaux sont très-habilement sculptés : ce sont des Arabes et leurs montures ordinaires que le hasard du combat a livrés aux Persans. Ce bas-relief est un des plus parfaits comme portraits; il montre l'habileté des artistes qui l'ont exécuté.

Le plus grand de tous les tableaux de Chapour a une étendue double de ceux qui viennent d'être décrits : néanmoins on n'y voit qu'une seule scène. Le roi est à cheval au centre même du tableau. Derrière lui marchent quatre corps de cavalerie différemment coiffés, rangés sur quatre registres. Devant le roi s'avancent une foule de personnages différents de physionomie, de costume et d'attitude, divisés également en quatre rangs superposés : le plus près du roi est à genoux, et tous apportent des présents ou des tributs, car ce sont des ennemis soumis; ils offrent au roi des couronnes, de riches manteaux, des chevaux soigneusement enharnachés, des éléphants, des vases variés de forme et de matière, des chars avec des roues à jantes et attelés de deux chevaux, des ballots d'objets pesants apportés au moyen d'un madrier posé sur les épaules de deux hommes, un lion et une lionne, et plusieurs autres objets dont la forme ne peut pas être facilement déterminée.

Tous ces tableaux historiques ne peuvent être que des souvenirs du règne et des victoires de Schapour II, surnommé Dhoulactaf, qui régna de l'an 310 de J.-C. jusqu'à l'an 380, et qui combattit très-heureusement contre les Arabes, les Romains, les Tartares et les Indiens. Les règnes de Constantin, Constance, Julien et

Jovien furent contemporains de Sapor II. Constantin, après un accord à l'amiable avec Schapour lui envoya en présent différents meubles, des esclaves étrangers, des armes et quelques objets précieux : voilà ce que racontent de Schapour II, non pas les écrivains romains, mais les historiens persans, Mirkond lui-même, le plus estimé de tous; et les bas-reliefs de Chapour ne sont que la narration figurée des faits recueillis par Mirkond dans son Histoire des rois de Perse de la dynastie des Sassanides.

Cette circonstance donne donc une date certaine à ces magnifiques ouvrages de la sculpture orientale au ɪvᵉ siècle de l'ère chrétienne : sans doute les Persans des Sassanides connaissaient la sculpture grecque ainsi que la sculpture romaine, et ils purent agréer, rechercher même le concours des artistes de cette origine pour exécuter leurs monuments nationaux : mais le style des figures est local, soit qu'il procède du goût ou bien des modèles de la Perse; et l'on peut remarquer, peut-être même au profit de sa persévérance dans ses propres types, qu'on ne trouve nulle part dans la Perse, et à aucune époque, une seule figure entièrement de ronde bosse, une seule statue : le relief de ses tableaux est très-haut, mais jamais une figure complétement détachée n'y fut remarquée : et des figures de ronde bosse ont été, dans tous les siècles, une des plus ordinaires productions de la sculpture grecque et de la sculpture romaine.

On doit aussi tirer de ce qui précède cette autre conclusion, que, pour expliquer le sens des représentations historiques recueillies en Perse, c'est l'histoire persane qu'on doit consulter : il est certain que dans quelques rencontres les troupes romaines durent céder devant l'impétuosité de la cavalerie des Parthes : plusieurs témoignages en font foi, et cependant tous les empereurs romains qui combattirent contre les Parthes prirent le titre de *Parthique* comme s'ils les avaient vaincus : il en fut ainsi pour le temps des Sassanides.

On voit à Darabgerd un autre bas-relief où un roi de cette dernière race, à cheval, étend sa main en signe de protection sur une foule de prisonniers ennemis rangés debout en sa pré-

sence : la physionomie des hommes, leur habillement et leur armure, le char, le harnachement des chevaux, la forme en palmette de l'extrémité inférieure du fourreau de leur épée, tout est romain; sous les pieds du roi vainqueur est couchée à terre une figure semblable, dont la tête est ceinte du diadème impérial romain : or, il est hors de doute, d'après les annales romaines, que l'empereur Valérien, malheureux dans sa guerre d'Orient, tomba au pouvoir de Schapour Ier et fut fait prisonnier avec un grand nombre des siens. On sait aussi que, pour venger quelques échecs, ce même roi de Perse fit ensuite mettre à mort des prisonniers romains : on ajoute qu'il traitait l'empereur Valérien avec la dernière rigueur; qu'il posait son pied sur son cou pour monter à cheval, et qu'après l'avoir longtemps retenu prisonnier, il le fit écorcher vif.

Tous les détails et l'ensemble de ce bas-relief de Darabgerd nous retracent clairement cette scène. Les Romains s'inclinent humblement devant le vainqueur; une figure est étendue la face contre terre dans les jambes du cheval; le pied du roi s'appuie sur cette figure, et afin qu'il n'existât aucun doute sur l'individualité du personnage ainsi humilié, sa tête a été soigneusement ornée du diadème impérial : mais le reste de son corps est représenté nu; et cette circonstance, unique dans toutes les représentations persanes, ne témoigne que trop de la cruauté du roi Schapour envers l'empereur romain.

Ce bas-relief de Darabgerd nous paraît donc rappeler la victoire de Schapour Ier sur l'empereur Valérien, sous les murs d'Édesse, à la fin de l'an 260 de J.-C.; la captivité de cet empereur, celle de ses troupes, et les circonstances de la fin cruelle de cet infortuné vieillard. Il resta en effet pendant neuf ans prisonnier du roi de Perse, qui l'abreuva d'humiliations : il le fit ensuite mettre à mort lorsqu'il touchait à sa quatre-vingtième année. La cruauté du monarque persan ne se borna pas à ce meurtre ni aux ignominies qui l'avaient précédé : il fit écorcher Valérien, saler son corps, tanner sa peau, l'empailler, et la déposer dans un temple comme un monument de la défaite des Romains.

Ces circonstances nous donnent la date du bas-relief que nous venons de décrire : Valérien fut fait prisonnier en l'an 260, il mourut en l'an 269, et son assassin en 272 : ce fut donc dans l'intervalle de 260 à 272 que le bas-relief fut exécuté.

La date certaine d'un ouvrage d'art ajoute singulièrement à l'intérêt de son étude : celui de Schapour Ier est ainsi pour nous le plus ancien monument et le premier modèle de l'art persan pendant le règne des rois sassanides.

Les monuments du règne de Schapour II, déjà décrits, furent exécutés un siècle plus tard : voilà deux productions de la même école à comparer, elles sont distantes d'un siècle l'une de l'autre. Si le lecteur s'astreignait à cette étude, il serait frappé au premier aspect de la supériorité du plus ancien bas-relief, celui de Schapour Ier, pour la belle ordonnance de ce tableau, composé de plus de quarante figures, pour l'harmonie, la symétrie de la composition, pour le soin avec lequel la figure principale, celle du roi de Perse, ressort au milieu de la scène, seule au milieu d'un grand espace, pour la fidélité des physionomies des deux races opposées, la race occidentale dans ses meilleures proportions, et la race persane iconographiquement représentée plus grande et plus belle, magnifiquement vêtue, armée et coiffée : de l'un et de l'autre côté, la figure humaine est plus dégagée, moins lourde dans ses vêtements, en tout plus élégante et plus conforme aux types donnés par la nature que dans les tableaux de Schapour II; les chevaux eux-mêmes sont plus sveltes et mieux dressés : l'on apprend donc par cette comparaison des deux bas-reliefs, que durant le siècle qui les sépare l'art sassanide avait déchu; et comme les sculpteurs persans n'ignoraient point ce que faisaient alors les sculpteurs des écoles grecques, des écoles romaines, l'on arrive à cette conclusion générale acquise évidemment à l'histoire de l'art par l'état des monuments des deux régions, que, du IIIe au IVe siècle de l'ère chrétienne, l'art fut simultanément en décadence et dans l'Orient et dans l'Occident.

Les princes sassanides, riches et puissants, conquérants de l'Assyrie et de l'Inde, montrèrent un très-grand luxe dans les édi-

fices qu'ils élevèrent durant leur règne, particulièrement dans la construction des ponts : ils l'emportèrent pour ces ouvrages d'utilité publique sur tous les princes de l'Europe. Il reste à Firouz-abad les ruines d'un palais sassanide; c'est l'architecture classique : les arcs sont à plein cintre, mais la toiture est régulièrement en dômes fort élancés. Le plan est des plus élégants et des plus réguliers; l'air et la lumière sont partout. Un autre palais sassanide, à Sorbistan, quoique presque carré, abondait en colonnes, en coupoles ; on y entrait par les deux façades opposées, est et ouest. On connaît aussi, d'après les ruines qui subsistent encore, plusieurs aqueducs, des forteresses et autres ouvrages d'utilité publique, élevés par la puissance des Sassanides : leur empire fut longtemps florissant par ses productions naturelles et par ses conquêtes étrangères. Les Sassanides cependant ne surent pas résister à l'invasion des Arabes; il est vrai qu'ils étaient allés plusieurs fois les attaquer dans leurs villes et dans leurs déserts.

Les arts, sous l'influence du Koran, changèrent de règles et de goût. L'architecture surtout retomba dans ses anciens errements. L'absence des principes multiplia les caprices, les innovations et les erreurs : on fit des arcs de fantaisie qui conduisirent à l'arc à plusieurs centres ou ogive gothique plus ou moins aiguë, à l'arc oriental qui est plus que la moitié du cercle, à l'arc surhaussé ou surbaissé, à l'arc trilobé, au plein cintre brisé, à l'arc en doucine très-fréquemment employé; les menus détails, les ornements frivoles et capricieux, les dentelures parfois imperceptibles, toutes ces innovations enfin qui caractérisent l'architecture orientale, comparée à l'architecture classique, sont nées de l'islamisme triomphant dans tout l'Orient : ils constituent l'architecture sarrasine; on en trouve de très-anciens modèles dans les édifices de la Perse livrée aux disciples de Mahomet.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Commerce. — Routes. — Finances. — Monnaies — Mines d'or et d'argent. — Marine. — Chambre des comptes Grands officiers de l'État.

La nature également immuable du sol et des mœurs de l'Asie a perpétué, dans cette vaste région, les plus anciens usages jusqu'à nos jours. La difficulté des communications qu'opposaient au commerce des Persans primitifs le défaut ou le mauvais état des routes et des canaux, l'obligation de traverser des steppes et des déserts, de se défendre contre des hordes errantes adonnées au pillage, et de franchir d'étroits défilés ou de hautes montagnes neigeuses, subsistent encore dans la Perse moderne; ces obstacles ont dû, dans tous les temps, obliger les marchands à s'associer en caravanes et à se servir presque exclusivement, pour les transports, de la seule bête de somme qui vive également dans les déserts brûlants de l'Arabie et les steppes glaciales des Khirghiz. Les grands fleuves qui sillonnent la Perse favorisèrent bien peu les entreprises commerciales; les mers qui l'avoisinent furent traversées par un actif cabotage, mais restreint comme l'était alors la science navale et comme l'exigeait l'étroitesse des mers orientales. Toutefois les écrivains de l'antiquité ont conservé le souvenir des grandes routes royales construites à grands frais dans les provinces de la Perse, et qui furent divisées en

stations ou journées de marche d'environ six de nos lieues anciennes de France. A chaque station se trouvait un caravansérail, établissement de fondation royale ou pieuse, destiné au logement, à la nourriture et au repos des hommes et des animaux domestiques assemblés pour de longs voyages. Ces établissements étaient élevés avec une grande magnificence, et les plus splendides auberges de l'Europe n'en donneraient qu'une faible idée; il n'en existe pas en effet qui soit capable de recevoir en même temps plusieurs centaines d'hommes, de femmes ou d'enfants, un plus grand nombre encore de bêtes de somme, chameaux, chevaux, ânes et mulets voyageant ensemble et composant une seule caravane asiatique : le Koran a fait une bonne œuvre en établissant ces lieux de repos pour les voyageurs, et, sous cette religieuse inspiration, les caravansérails hospitaliers se sont multipliés dans la Perse moderne.

Hérodote a décrit minutieusement la route de Sardes à Suze; elle exigeait trois mois de chemin pour une armée. Cette route était divisée en stations, passant continuellement par des lieux habités; elle était parfaitement sûre, et à chaque station existaient des maisons appartenant au roi et de très-belles auberges. On parvenait ainsi par la Phrygie, la Cappadoce et la Cilicie, sur l'Euphrate; après avoir traversé ce fleuve, l'Arménie et la Cissie, on touchait aux rives du Choaspe, sur lequel Suze était bâtie : on y comptait cent onze stations depuis Sardes.

Mais les routes royales de la Perse, construites à grands frais, furent plus fréquentées comme voies militaires que comme communications de commerce; il fallait à celui-ci des chemins plus abrégés, plus économiques, et les gouvernements despotiques de l'Asie, pour le mouvement de leurs armées, ne s'arrêtaient pas à de si minimes considérations. L'anarchie qui désolait souvent ces contrées obligeait de mettre fréquemment en marche, sur ces voies royales, les troupes et leurs lourds équipages. Le commerce avait pris l'habitude des défilés, des *pyles* ou passages gardés, et il payait fidèlement les rétributions imposées par le souverain de ces territoires.

Malgré les nombreuses révolutions qui changèrent si fréquemment l'état de l'autorité publique dans la Perse, celui des habitudes et des intérêts de sa population n'éprouva que peu de variations : les Persans changeaient de maîtres, mais non pas de police publique ; un conquérant succédait à un autre, mais c'était toujours du despotisme et de la barbarie. Depuis Cyrus jusqu'à Tamerlan, cette déplorable succession des mêmes vues et des mêmes usages ne souffrit aucune nouveauté, et, sauf quelques interruptions momentanées, cette uniformité fut surtout permanente dans le commerce.

Moins étendu dans ses vues et dans ses entreprises que le commerce moderne, celui des anciens se bornait, pour ainsi dire, à l'exportation de leur superflu dans un autre pays où les objets importés satisfaisaient aux besoins ou aux goûts d'une autre population. Un marchand formait une pacotille qu'il allait vendre ou échanger au loin le plus avantageusement qu'il le pouvait, rapportant dans son pays des objets sur lesquels il espérait faire un second bénéfice. Parfois ce bénéfice s'opérait par de simples échanges et sans l'intermédiaire des métaux précieux, qui ne furent que très-tard métamorphosés en monnaie légale. L'or et l'argent n'étaient pas encore l'objet de lucratives spéculations, et ce ne fut que lorsque le commerce de l'Orient se produisit sur diverses places de l'Occident, que le trafic des monnaies et des changes put être imaginé. La science des lettres de change d'une place sur l'autre n'existait pas non plus, et s'il faut s'arrêter à quelques faibles indices sur ce sujet, tirés des auteurs anciens, on peut tout au plus accorder qu'un créancier donnait à un tiers *un mandat* sur son débiteur ; mais ce mandat ne sortait pas des mains du porteur, et la manière de mettre ces lettres en circulation n'était pas alors imaginée.

Il paraît que les Mèdes et les Persans connurent l'usage de la monnaie légale. Ils imitèrent en cela les Lydiens après qu'ils eurent fait la conquête du royaume de Crésus. Ils firent frapper des pièces d'or qui furent nommées *dariques*, du nom de Darius, fils de Cyaxare, conquérant de la Lydie. Elles portaient, d'un



côté la figure d'un archer armé et couronné; de l'autre, l'effigie de Darius. Faites de l'or le plus pur, ces monnaies conservèrent longtemps leur cours légal. On donna aussi le nom de dariques aux monnaies, de même poids, frappées par les rois successeurs de ce Darius. On croit qu'elles pesaient autant que le statère attique, et deux grains de plus qu'une guinée anglaise.

Les affaires de commerce par correspondance étaient à peine connues: le marchand entreprenait lui-même les voyages avec sa marchandise, et souvent il y employait plusieurs années. Cela arrivait pour le commerce réciproque des peuples de l'Asie orientale, et ces voyages eurent une plus longue durée encore lorsqu'ils eurent pour but les rives de la Méditerranée ou les provinces européennes connues des Persans et des Indiens.

Pour les voyages par mer, le négociant était tout à la fois son armateur, son pilote et son subrécargue. Pour les voyages sur terre et sur mer, les marchandises de poids ou d'encombrement, telles que le blé, le vin, les matériaux de construction, étaient également négligées. L'huile l'était moins comme plus nécessaire, et il est certain que les productions les plus précieuses étaient préférées, représentant une plus grande valeur et assurant un plus grand bénéfice sans donner plus de peine.

L'établissement de la monarchie de Cyrus influa sur toute l'Asie et réduisit en quelque sorte la science du commerce à une routine que favorisait l'unité de l'autorité publique. Sous sa protection, le commerce voyageait de Sardes jusqu'à Persépolis, jusqu'à Bactres même, où s'ouvrait une route pour l'Inde et pour la Chine. Cette routine, qui était le fruit d'une attentive expérience, en maintenant le grand commerce asiatique sur les mêmes routes, conservait aussi les mêmes lieux d'entrepôts; c'étaient des villes riches, toujours florissantes, et qui savaient se relever de leurs cendres après les pillages et les dévastations qu'elles subissaient à chaque nouvelle dynastie de barbares. Babylone fut le grand entrepôt de l'Asie orientale pour l'Asie occidentale, qui communiquait avec l'Asie Mineure et l'Europe. Bactres correspondait avec l'Asie septentrionale et l'Inde; les

Arabes et les Phéniciens étaient partout, mettant, par leur audacieuse activité, dans de fréquents rapports l'Europe et l'Afrique avec l'orient de l'Asie. Celle-ci fournissait l'or, l'argent, les pierres précieuses et les perles, les matières premières des plus utiles tissus, la laine, le coton, la soie et même les fourrures, les épices surtout et les aromates.

Par les confins de la Bactriane, les Persans exploitaient quelques gisements d'or; plus à l'est, quelques eaux roulaient du sable d'or. Ce métal était très-abondant chez les Persans, il y arrivait du nord ou du sud-est de l'Asie : les communications étaient alors fréquentes entre l'Inde et la Perse.

Au dire de Ctésias, il y avait, dans la Bactriane, des mines d'argent; on sait aussi qu'une énorme quantité d'argent était répandue en Perse. Il y était importé par le commerce de terre qui parvenait jusqu'en Espagne avec l'intermédiaire des Phéniciens. Ce commerce fournissait aussi de grandes quantités de pierres précieuses que les Mèdes et les Perses employaient à profusion pour l'ornement de leurs armures, de leurs poignards et de leurs sabres, pour leurs bracelets et chaînes de parure, dans leurs habillements, même dans les housses de leurs chevaux. Ils tiraient de l'Afrique et de l'Égypte celles qui ne leur étaient pas fournies par l'Imaüs ou par l'Inde.

La renommée qu'obtint, dans ces anciens temps, l'étoffe employée dans le riche vêtement des Mèdes, adopté aussi par les Persans, et qu'on a reconnu être fait de soie, prouve l'étendue du commerce de cette précieuse matière; dans cette étoffe la soie était vraisemblablement mêlée avec un autre fil, car Aristote et Pline paraissent s'accorder pour nous apprendre que les dames grecques défaisaient les tissus asiatiques, séparaient la soie du coton et récomposaient un tissu plus fin qui était fort estimé. Les rois de Perse donnaient à leurs favoris une robe mède ou de soie; les scheiks, de notre temps donnent le caftan, qui est aussi une robe de soie; le *calab* des Persans de nos jours conserve la forme de la robe des Mèdes.

Les religions anciennes étaient une cause de prospérité pour

le commerce des épices; l'encens et les aromates étaient habituellement employés dans les sacrifices; ils fumaient à la fois sur tous les autels de l'ancien monde.

Il ne nous reste que peu de traces de la législation commerciale de l'ancienne Perse. L'industrie, réduite à des rapports matériels de vente ou d'échange, à des relations tout à fait momentanées dont les préliminaires obligés et la conclusion de la transaction déterminaient seuls la durée, et que terminait à jamais l'accord des intéressés, n'entraînait la nécessité ni de codes, ni de formules. Le *Zend-Avesta,* la plus ancienne loi connue de la Perse, ne renferme aucune disposition spéciale; cette loi, par son origine et par son but, se serait bornée à prescrire, dans les transactions commerciales, la plus religieuse pratique de la morale universelle. Néanmoins, les docteurs ont laissé quelques commentaires de la même nature. Selon le texte du vieux *Ravaët,* lorsqu'un emprunteur ne peut pas rendre, au terme convenu, l'argent qui lui a été prêté, on ne doit point pour cela élever le taux de l'intérêt qu'il a payé jusque-là.

D'après le même livre, c'est un grand péché que d'exiger l'intérêt de l'intérêt.

De plus, il n'y a pas de plus grand crime que d'acheter du grain et d'attendre qu'il devienne cher pour le revendre plus avantageusement. La loi dit que celui qui agit et s'accoutume d'agir ainsi se rend responsable de toute la misère, de toute la détresse qui est dans le monde.

Un autre livre, le *Sokand-Naméh,* renferme des questions sur le commerce, et rappelle une loi qui décide qu'il est mieux d'acheter dans une ville pour revendre dans une autre, car acheter une chose dans la ville qu'on habite pour l'y revendre avec bénéfice, c'est un péché.

Ces préceptes étaient peu favorables au commerce en général, et mettaient des entraves à son activité en voulant donner de bonnes règles à la conscience des commerçants.

On ne connaît point, durant un grand laps de temps, de changement considérable opéré dans l'état du commerce per-

san des caravanes. Les invasions des Grecs, des peuplades septentrionales de l'Asie, et celles des Arabes, étendirent les relations plutôt qu'elles ne les ralentirent; mais la marine des Persans ne fut jamais assez importante pour que les découvertes successives des navigateurs européens aient occasionné de notables variations dans le pauvre cabotage mercantile de cette nation.

De nos jours, toutes les mers sont ouvertes à l'industrie humaine; l'activité des esprits n'a laissé aucun coin de la terre à fouiller. Les porcelaines de Sèvres sont transportées à la Chine, nos vins et nos draps sont étalés sur tous les marchés du monde; et il n'y a rien de bon dans la Perse que le commerce ne nous ait fait connaître, n'ait offert à nos besoins ou à nos caprices.

La profession de commerçant est en honneur parmi les Persans; il n'y a point chez eux de noblesse, vraie ou fausse, qui par orgueil frappe le commerce de son dédain, et par cupidité ou par misère en épouse néanmoins les riches héritières. Le souverain régnant ne connaît que ses favoris et ses officiers : son indifférence à l'égard de tous les autres sujets est pour eux la garantie d'une suffisante sécurité. D'ailleurs, les personnages les plus élevés, le roi lui-même, trafiquent par leurs commis et leurs navires. C'est des magasins du roi que sortent les plus riches brocarts d'or et d'argent, les plus beaux tapis, les plus piécieuses pierreries. Le roi les a reçus à titre de contributions publiques; il a besoin, pour son service, d'en réaliser la valeur. Le commerce à l'étranger est plus particulièrement honoré; les commis marchands du roi y sont parfois ses ambassadeurs, et durant les guerres les commis jouissent de toutes les immunités diplomatiques.

Des courtiers facilitent les rapports entre les négociants, et cette classe d'employés se compose des hommes les plus déliés, les plus souples et les plus endurants du monde; leur nom, *delab*, signifie *grand parleur;* cette faculté doit être en effet, chez eux, portée au suprême degré de perfection, et il y a un proverbe persan par lequel on exprime l'idée d'un fait impossible ou extraordinaire en disant : « Alors, les courtiers seront muets. » Ces

courtiers traitent entre eux les affaires de leurs clients, et ils s'accordent sur les prix en s'exprimant, sous leur manteau, au moyen de certains mouvements de leurs mains droites jointes ensemble et de celui des doigts, dont les diverses positions sont les signes d'autant de chiffres différents; dans ce moment solennel, les courtiers sont réellement muets, leur attention est toute concentrée sur des calculs occultes et matériellement exécutés par leurs doigts.

Les Persans s'adonnent plus habituellement au commerce intérieur et quelque peu à celui des Indes, laissant aux Arméniens et aux Juifs le commerce étranger. Ceci se passe surtout depuis l'introduction de l'islamisme en Perse; partout où il ne domine pas, le dévot mahométan se trouve gêné pour ses pratiques religieuses. De plus, le *Koran* défend sévèrement l'usure, et il ne distingue pas clairement l'usure de l'intérêt. Mais l'adresse supplée au silence de la loi; l'emprunteur déclare tenir dans le sac qu'il montre la somme intégrale dont le juge rédige le contrat, quoique le prêteur en ait prélevé l'intérêt quelquefois usuraire.

La soie de la Géorgie était un des principaux articles du commerce de la Perse; mais la Russie a conquis cette province par un traité récent. D'autres provinces fournissent cette marchandise, dont Chardin portait, dans le dernier siècle, la production a plus de cent mille quintaux; les Hollandais et les Russes les exportaient de la Perse en Europe.

On tire aussi de la Perse du poil de chameau, employé dans la fabrication des chapeaux.

La Perse exporte dans les provinces voisines, à l'est et à l'ouest, du tabac, des fruits, du vin, des eaux distillées de menthe, de sauge, etc., des chevaux, de la porcelaine, du maroquin, des plumes, de la noix de galle, de grosses étoffes de poil de chèvre, des nattes, des ouvrages de fer, d'acier, de bois, des étoffes de soie en Russie, et des fourrures de mouton, dont elle fait aussi une grande consommation pour la coiffure des hommes.

Le défaut de postes régulières à l'usage des particuliers, et la nécessité d'envoyer des exprès, causent beaucoup de lenteur dans



toutes les relations commerciales. La profession d'exprès est peu lucrative; elle est héréditaire. Durant leurs courses, ils portent à leur ceinture une sonnette, afin de se tenir éveillés.

Le commerce extérieur, en Perse, est entièrement dans les mains des Arabes et des Anglais au sud, et des Russes au nord. Ces mêmes peuples étrangers fréquentent plusieurs ports du golfe Persique ou de la mer Caspienne; les grands centres du commerce étranger par terre sont Tauris, Érivan, Kirman, Kirmanschah, Hamadan, Ispahan et Chiraz. On exporte principalement par ces diverses voies le safran, l'opium, le salep, les châles, les tapis, l'eau de rose, l'assa fœtida; et par les mêmes routes on introduit dans la Perse l'indigo, la cochenille, le café, le sucre, les fourrures, les métaux communs, les pierres précieuses et les marchandises d'Europe.

Au lieu de la signature, un contrat de commerce est authentique par l'apposition d'un sceau, qui contient le nom du contractant et celui de son père; les témoins, toujours présents, y apposent aussi leur cachet. Les cautions sont d'un usage général parmi les marchands; et quand un pauvre homme ne peut pas en trouver une, il désigne comme tel un des saints les plus renommés de la religion persane.

Les paiements se font en argent, l'or n'a point de cours légal. Un sac d'argent est de 50 *tomans*, ou de 2,500 abassis, dont chacun valait dix-huit sous de France au temps du voyageur Chardin. On pèse le sac plutôt qu'on en compte les pièces. Ces pièces sont très-variées de formes et de poids, ayant été fabriquées à diverses époques, et leur poids ayant été augmenté à mesure que l'argent devenait plus commun. Il reste encore en circulation une ancienne monnaie de la Caramanie Déserte; elle est d'argent fin, et consiste en un fil d'argent, d'un demi-centimètre de grosseur, long d'un pouce, plié en deux et marqué du coin du prince.

Les monnaies modernes sont frappées au mouton; le monnayage est évalué par l'État à sept et demi pour cent; ces monnaies portent dans leur empreinte, avec les louanges de Dieu et celles de

Mahomet son prophète, le nom du souverain régnant, le lieu et l'année où elles ont été frappées, et l'emblème de la Perse, qui est un lion avec le signe du soleil se levant sur son dos.

Nous n'aurons que peu de notions à recueillir sur les finances de la Perse : ce sujet, considéré relativement à un État quelconque ancien ou moderne, suppose qu'un certain ordre est établi dans cette partie importante de son administration. En Orient, à aucune époque, cet ordre, même élémentaire, n'exista jamais; partout où commande un homme dont l'autorité est sans limites, sa volonté est le seul système d'administration que ses sujets, humblement et prudemment soumis, doivent étudier et connaître; et des avanies quelque peu modérées sont par eux considérées comme le fruit de la sagesse et de la bonté de ce souverain. Aucun mode régulier d'établissement et de perception des impôts n'existant en Perse, et une grande partie étant levée en nature, dont le produit vénal est inconnu, ce n'est que par conjecture qu'on a pu évaluer à 80 millions de francs le revenu du royaume actuel de Perse; mais on assure que, à l'exemple des anciens rois, le schah régnant possède à Téhéran, sa résidence royale, un immense trésor composé de lingots d'or, bijoux, perles et autres effets précieux. Chardin vit le trésor du roi de son temps : le gardien en chef et tous ses officiers étaient des eunuques; les pierres, les perles, les diamants s'y trouvaient en grande quantité, et quant à l'or et à l'argent, on n'en saurait, dit-il, supputer la somme. Tous les murs d'un vaste local étaient tapissés de sacs neufs, contenant chacun plus de 2,000 livres en pièces d'argent.

Dans la Perse de Cyrus et de ses descendants, les choses se passaient autrement : les deux premiers rois de cette race, Cyrus et Cambyse, n'établirent aucun impôt; les peuples leur apportaient des dons volontaires. Darius, parvenu au trône, par l'usurpation selon les uns, par droit de succession légitime selon les historiographes *, divisa ses possessions entières en vingt satrapies ou gouvernements, et fixa la somme de contribution que

* *Inscription de Bi-Sutoum.*



chacun d'eux serait tenu de payer au fisc royal tous les ans. Les uns devaient payer en argent, d'autres en or, quelques-uns avec des eunuques, des chevaux blancs, la pêche de certains lacs et du blé. Pour cette innovation, Darius reçut de ses provinces le surnom de Banquier; mais elles lui payaient, selon les évaluations diverses des 14,560 talents euboïques, environ 90 millions de francs *.

L'or provenant de ces impôts était fondu dans des moules de terre, qui donnaient à chaque lingot la forme d'un barril; selon les besoins on les convertissait ensuite en monnaie d'or. Les plus anciennes portèrent le nom de *dariques*, tiré de celui du roi Darius (*Voyez* ci-dessus); elles eurent cours dans toutes les provinces de son empire.

Les Persans, habitants du royaume héréditaire, étaient alors exempts de toute contribution, et continuèrent d'offrir au roi des dons volontaires. D'autres pays payaient des tributs analogues à leurs productions; tels les Éthiopiens, qui envoyaient tous les trois ans deux boisseaux d'or natif, deux cents troncs de bois d'ébène, vingt défenses d'éléphant et cinq jeunes Éthiopiens. La Colchide, soumise à la Perse, envoyait tous les cinq ans cent jeunes garçons et cent jeunes filles; les Arabes donnaient chaque année mille talents d'encens, et les Indiens trois cent soixante talents de poudre d'or.

Hérodote, que l'on consulte avec fruit sur ces temps anciens de l'histoire des Persans, rappelle que cette nation puissante n'avait point de marine. Lorsque Xerxès marcha contre la Grèce à la tête de la plus puissante armée qui eût jamais foulé la terre, il était secondé sur mer par une flotte de douze cent sept trirèmes (ou vaisseaux à trois rangs de rames) et par trois mille bâtiments légers de transport; mais tous ces vaisseaux avaient été fournis par des peuples conquis, par les Phéniciens, les Égyptiens, Chypre, la Cilicie, la Lycie et autres contrées maritimes. Ces vaisseaux étaient montés et commandés par des soldats et un officier du pays

* Barthélemy, *Anacharsis*, tome Ier.

qui les avait fournis; mais des Persans, des Mèdes et des Saces y étaient mêlés, et des généraux persans commandaient en chef les diverses divisions de la flotte : on connaît sa funeste destinée à Salamine.

C'est une grande singularité sans doute que l'existence de deux chambres des comptes dans la Perse moderne, dans un royaume dont le souverain est investi d'un pouvoir sans limites, et dont l'autocratie examine les actes des comptables royaux plutôt avec des yeux d'un maître soupçonneux qu'avec l'équité d'un probe contrôleur. Sans doute une semblable institution peut garantir le roi de l'audace excessive des vizirs concussionnaires, mais ses sujets n'en reçoivent aucun soulagement. Le roi veille à la conservation de ses droits, les exactions sur ses sujets n'arrivent point à sa connaissance, et cependant ces exactions sont nombreuses : le système des cadeaux est hiérarchiquement organisé, et la fraude se glisse partout à la faveur de ce système : ces chambres des comptes ne les préviennent pas. Ce sont, dit Chardin, deux labyrinthes dont on ne saurait sortir. On n'y voit jamais le bout des affaires, ajoute-t-il, et l'on s'y consume en frais. La procédure est infinie, et tout homme à qui une des chambres demande compte de sa commission est perdu sans ressource : le seul moyen de salut qui lui reste c'est de gagner, par de riches présents, ou les ministres, ou les femmes du roi, ou les eunuques du sérail : par cette voie dispendieuse on obtient une abolition du roi, ou une nouvelle commission qui sert de quitus de la précédente. Du reste, si l'administration financière de la Perse est dispendieuse pour le gouvernement et pour les sujets, ce n'est point faute de rouages destinés à en assurer la parfaite régularité. Le roi reçoit tous les placets qui lui sont présentés; ils sont réunis dans les mains du *grand portier* du palais, qui a seul la permission de paraître partout en la présence du souverain. Les officiers de la couronne sont nombreux. Trois d'entre eux sont *secrétaires d'État*; il y a aussi trois *gardes des sceaux*, cinq *sceaux royaux*, un *chef de l'écritoire*, qui est sans cesse près du roi, portant à sa ceinture un encrier, dans son sein un rouleau de papier, et tou-

jours prêt à écrire les ordres du roi. Le premier secrétaire d'État est l'*écrivain du royaume*, ou des actes d'un intérêt général; le second, l'*écrivain des ordres*, et le troisième l'*écrivain des ordonnances*.

L'un des trois gardes des sceaux est un eunuque; il demeure dans le sérail; il garde le grand sceau, qui est enfermé dans un coffre dont la reine mère a la garde. C'est le roi qui applique le sceau de sa main sur les actes de son autorité; mais la solennité de cette formule n'est malheureusement pas une garantie du bon ordre dans l'administration de l'État ni d'une bonne justice pour les sujets.

CHAPITRE HUITIÈME

Introduction au précis historique. — Examen critique des sources : écrivains grecs ; écrivains orientaux. —Utilité de ces deux sources combinées.—Déterminations chronologiques.—Succession de huit dynasties.—Leur ordre et leurs époques.

On peut considérer l'écrivain grec Hérodote comme ayant compris le premier, parmi les anciens, les devoirs de l'historien et l'utilité de l'histoire, lorsqu'elle est fondée sur l'exacte observation des faits et écrite avec la réserve qu'inspire l'amour de la vérité.

C'est à cet illustre Grec que nous sommes redevables des plus anciennes traditions sur l'Iran, recueillies par des voyageurs occidentaux. Il a consigné dans son immortelle histoire des faits nombreux et importants relatifs à la monarchie des Mèdes, à celle des Perses et aux diverses provinces de l'Iran qui, indépendantes d'abord, réunies ensuite, composèrent successivement l'empire mède et l'empire perse. Les commencements de l'une et de l'autre sont marqués par le nom d'un grand prince, Déjocès et Cyrus. Les deux familles dont ils furent les chefs sont généralement connues, la première par la qualification de Pischdadiens et la seconde par celle de Kéaniens ou Achæménides. Hérodote vécut sous trois rois achæménides, Darius Hystaspe, Xerxès et Artaxercès Longue-Main. Il ne visita point la Perse, mais il alla jusqu'à Babylone : il fut à même de recueillir des notions exactes sur cette puissante monarchie. Dès les premières pages de son his-

toire, il assure qu'il a fait une étude particulière des traditions persanes, telles qu'elles étaient alors conservées par les hommes les plus instruits parmi les Persans *. Hérodote connut aussi les ouvrages de Denys de Milet, d'Hellanicus de Mitylène, de Charon de Lampsaque, qui avaient écrit sur la Perse avant lui. Les belles pages d'Hérodote sur cette contrée sont ainsi le résumé des opinions des Persans les plus instruits, des observations faites par les Grecs jusqu'à son temps, et de ses propres investigations.

Ctésias de Cnide connut la Perse soixante ans après Hérodote: Ctésias était engagé comme médecin avec les Grecs qui, sous la conduite de Xénophon, secondèrent l'entreprise de Cyrus le Jeune contre son frère Artaxercès Mnémon. Fait prisonnier, Ctésias, à la faveur de sa profession, fut employé à la cour de Perse pendant dix-sept ans : il y consulta les hommes les plus instruits sur les annales du pays, et, de retour en Grèce, il écrivit l'histoire de [redacted] Perse, assurant qu'il racontait les choses qu'il avait vues, ou [redacted]'il avait apprises des Persans mêmes. Son ouvrage était divisé [redacted] vingt-trois livres : les six premiers avaient pour sujet l'histoire [redacted]ssyrie depuis Ninus et Sémiramis, et les sept suivants celle de [redacted]erse. Mais cet ouvrage est perdu depuis longtemps, et il n'est c[redacted] que par le court extrait qu'en a laissé Photius, patriarche d[redacted]nstantinople au IXe siècle de notre ère, homme savant, pa[redacted]né pour l'étude, et qui, faisant par écrit des analyses soign[redacted]des livres qu'il lisait, nous a transmis ainsi une série de pré[redacted] extraits textuellement tirés ou analysés d'une foule d'ouvrag[redacted]recs qui se sont perdus depuis. Tel a été le sort de l'histoire [redacted]Ctésias.

Hé[redacted]te n'a parlé que des quatre premiers rois achæménides, de Cy[redacted] de Cambyse, du mage usurpateur de Darius, enfin de Xerxès[redacted]ésias racontait de plus les événements des cinq règnes suivant[redacted] critiquant ce qu'Hérodote avait rapporté des premiers règnes, [redacted]acontait à peu près le contraire, traitant hardiment Hérodote[redacted] menteur et d'inventeur de fables. Diodore de Sicile

* Hérodote[redacted]o, chap. I, II et III.

a suivi Ctésias qui, selon lui, avait aussi consulté les archives royales de Perse. Mais le spirituel et caustique Lucien s'avance jusqu'à dire que son compatriote Ctésias, historien et médecin de la cour de Perse, redoutait singulièrement son royal client Artaxercès, et qu'il prétendait en même temps à en obtenir, à force d'éloges, la robe de pourpre, le collier d'or et le cheval niséen. C'étaient la décoration du temps.

Xénophon l'Athénien, contemporain de Ctésias, illustre écrivain, philosophe et guerrier, composa deux ouvrages importants dont la Perse était le sujet : la *Cyropédie* ou histoire de l'éducation et de la vie de Cyrus, fondateur de l'empire persan, et l'*Anabase* ou histoire de la retraite des dix mille Grecs auxiliaires de Cyrus le Jeune, révolté contre le roi Artaxercès son frère. Le premier ouvrage est un des chefs-d'œuvre de la littérature grecque; on peut y étudier les mœurs, les usages et les lois de la Perse; mais on n'accorde pas généralement à cette admirable composition tous les caractères de l'histoire. Cicéron n'y voyait que le type supposé d'un État parfaitement organisé : il y a donc dans la *Cyropédie* des notions certaines sur la Perse, mais elles sont théoriquement mêlées à des perfections politiques qui sont supposées dans l'intérêt du plan, du but de l'ouvrage, et qui furent toujours étrangères aux usages de la Perse.

Hérodote, Ctésias et Xénophon écrivirent tous trois l'histoire du premier Cyrus : il est impossible de les mettre d'accord sur les circonstances saillantes de la vie de ce grand personnage : Hérodote n'alla pas en Perse; Ctésias y demeura dix-sept années; Xénophon ne se proposa pas dans sa *Cyropédie* d'écrire une histoire, ou une biographie, dans l'acception absolue de ces deux mots : la critique et la raison inclineraient donc à préférer, dans ces relations contradictoires, celle de Ctésias, mieux placé réellement pour connaître les faits et leurs sources traditionnelles. Mais Hérodote aussi assure qu'il consulta les Persans les plus instruits; il put en connaître à Babylone, et ailleurs, durant ses longs voyages : il paraît donc que le caractère des deux écrivains doit être pris en grande considération dans l'examen de leurs titres

à notre confiance, et il faut convenir que ce qui nous reste de la relation de Ctésias sur l'Inde, dépasse de beaucoup en absurdités ce que les voyageurs de tous les temps ont raconté de plus merveilleux des régions les moins connues. Pour la Perse même, les choses incroyables ne sont pas rares dans l'histoire de Ctésias; mais il faut aussi tenir compte des incertitudes, même antiques, existantes sur un tel sujet. Hérodote n'omet point de dire qu'il y avait trois autres relations différentes de celle qu'il adopte sur les circonstances de la mort de Cyrus; enfin Hérodote ne se proposa pas le même but que Ctésias en écrivant sur la Perse, et il y eut pour tous deux un égal désavantage inhérent au sujet même de leur ouvrage, et provenant surtout de leur qualité de Grecs d'Europe écrivant sur les antiquités d'un empire de l'Asie.

Mais ce riche et puissant empire avait des archives, des chroniques, des prêtres, des historiens, des philosophes, des poëtes, des livres sacrés, l'écriture et les arts : quelques-uns de ses vieux livres, de ses vieux monuments, subsistent encore; le bon sens, la raison, la vérité étaient à l'usage des esprits contemporains; les règles éternelles du juste et du vrai, selon Dieu et selon les hommes, étaient connues de tous; et si un despotisme tout-puissant les méprisa, les hommes courbés sous son joug ne cessaient de les invoquer. Ces livres sacrés, par les traditions qu'ils conservent, sont de l'histoire : on y trouve le souvenir de princes illustres et d'actions mémorables et honnêtes. Les monuments conservent des noms, des faits et des dates; à une époque déterminée les livres étaient nombreux, les mémoires multipliés; ils périrent ensuite par une invasion ennemie, mais avant cette catastrophe, des historiens, des philosophes, des poëtes, y avaient étudié et recueilli les traditions antiques; ces écrivains les avaient employées dans leurs ouvrages plus nouveaux, et la variété de leur forme ou de leur sujet n'en exclut ni l'exactitude ni la fidélité; et si, quant à la forme de ces écrits, le génie oriental se complaît à dire avec emphase les faits qu'une pédestre prose peut, pour des hommes d'une autre trempe, suffisamment exposer; si l'habitude du langage figuré, qu'impose pour ainsi dire la

nature même des esprits et celle des idiomes, donne à ces formes un éclat qui déplaît parfois à notre froideur occidentale; si ces formes cependant, si ces images et cet éclat ne sont qu'une parure qui n'altère ni la véritable physionomie des hommes, ni la nature de leurs actions; si enfin ces hommes et ces actions demeurent authentiques et vrais dans ces poétiques compositions en tout conformes au génie local, il ne s'ensuit qu'une seule chose, c'est que l'histoire de l'Orient se retrouve dans ses épopées. Les poëmes d'Homère ne sont-ils pas dans cette même forme, et tout à la fois l'histoire et l'encyclopédie des temps héroïques de l'Europe? *La Pharsale* n'est-elle pas l'histoire de la guerre civile d'où naquit l'empire romain? *La Henriade*, enfin, n'est-elle pas aussi une histoire du grand roi Henri IV?

Les Arabes, conquérants de la Perse, trouvèrent partout des livres, et les détruisirent par le feu et l'eau. Il en restait encore d'anciens alors, dédiés aux plus illustres princes des premières dynasties et publiés sous leurs auspices. Cette guerre impie faite à l'ancienne littérature persane, fut continuée pendant quatre siècles par le même zèle, ou plutôt par la même politique et par le même fanatisme. La langue arabe lutta d'autorité contre l'idiome national qu'elle avait remplacé dans les actes du gouvernement; mais cet idiome reprit enfin quelque faveur au milieu du xe siècle de notre ère, grâce aux troubles civils qui, agitant la Perse, affaiblirent l'influence des conquérants obligés à se défendre contre d'actifs compétiteurs. Au commencement du siècle suivant, le chef de la dynastie des Gaznévides, l'héroïque Mahmoud, protégea la langue persane, honora les écrivains, et bientôt après un de ses successeurs rétablit l'usage de cette langue dans les actes publics.

Cette époque fut pour la littérature nationale de la Perse celle de sa renaissance. Les princes sassanides l'avaient préparée; Balami, vizir de l'un d'eux, avait traduit en persan la grande chronique arabe de Tabari *. Mahmoud avait appelé près de lui

* Nous avons déjà mentionné la traduction française de cette précieuse chro-

les savants, les poëtes, et le plus illustre de tous, Ferdoucy qu'il combla de bienfaits. Ferdoucy, reconnaissant, composa le plus bel ouvrage de la littérature persane, le *Shah-Namèh*, le Livre des Rois (*Voy.* ci-dessus). Il l'écrivait à la fin du xe siècle de l'ère chrétienne. Les copies de cette composition célèbre furent multipliées; on en connaît de fort belles, et enrichies de magnifiques miniatures.

Le poëme de Ferdoucy est dans la Perse le livre classique par excellence. Le plus illustre des orientalistes de l'Europe, feu le baron de Sacy, a reconnu que le succès durable de ce poëme était fondé sur l'importance du sujet plutôt que sur la forme poétique : pour tous les Persans, le *Shah-Namèh* est l'histoire des rois des premières dynasties, l'histoire ancienne de la Perse.

Les écrivains musulmans assurent que, peu de temps avant l'époque de Ferdoucy, les rois Samaniens de la Perse, princes d'origine tartare, rivaux des kalifes, et descendants des Sassanides, avaient fait chercher et recueillir les parties éparses des anciennes chroniques nationales conservées par les mobeds ou prêtres demeurés fidèles aux doctrines de Zoroastre; que ces écrits, en langue pehlvie, furent remis au poëte Dukiki pour les rédiger dans la forme épique, en un seul tableau de l'histoire de la Perse, depuis le règne de Kaïoumortz, chef de la dynastie des Pischdadiens, jusqu'à la mort de Yezdedger, le dernier des rois sassanides. Mais le poëte Dukiki n'ayant vécu que peu d'années, il laissa son ouvrage à peine commencé; et Ferdoucy, son protégé, encouragé par Mahmoud-ben-Sebekthégin ou le Gaznévide, fut désigné pour le continuer d'après les mêmes documents, auxquels on pense que l'écrivain en ajouta d'autres qu'il avait recueillis. Ainsi naquit le poëme célèbre qui renferme toute l'histoire persane pendant une période que l'auteur fait durer trois mille sept cents ans, livre classique des annales nationales de la Perse et de la Tartarie, qui a fait oublier et négliger les sources anciennes d'où il était tiré, mais dont il conserve des traces mani-

nique, par M. L. Dubeux, souvent cité dans notre ouvrage avec une juste reconnaissance.

festes dans le grand nombre de mots de leur texte original pahlvi, qui se retrouvent dans le nouveau poëme. La langue de Ferdoucy se distingue en effet par deux caractères littéraires : par le grand nombre de mots pehlvis, étrangers au persan postérieur, et difficiles pour ceux qui n'ont pas fait une étude spéciale de l'ancien idiome; et par l'attention assidue du poëte à s'abstenir de l'usage des mots arabes déjà introduits, de son temps, en grand nombre, dans la langue de la Perse.

Ainsi Ferdoucy composa en vers, et en une narration épique, l'histoire de sa patrie depuis les temps primitifs jusqu'au milieu du VIIe siècle de l'ère chrétienne.

On croit aussi que les documents anciens avaient été d'abord traduits en persan, sous forme de chronique, laquelle fut mise ensuite, sous forme d'épopée, en distiques rimés par Ferdoucy.

Le récent et docte traducteur de ce grand ouvrage, M. Jules Mohl, l'a d'ailleurs fait remarquer : Ferdoucy donne quelques détails sur les écrivains qui l'avaient précédé; il indique les sources où il a puisé les épisodes dont il embellit sa relation historique; et il ajoute qu'il ne raconte que ce qu'il a trouvé écrit dans d'autres livres*. L'auteur du *Modjmel-al-Tewarikh*, qui vivait un siècle après Ferdoucy, expose dans la préface de son livre, qu'il écrivit l'an 520 de l'hégire, l'étendue des ressources littéraires qu'il avait encore alors à sa disposition pour l'étude de l'histoire persane**; Ferdoucy avait dû connaître ces mêmes sources avant ce nouvel historien, et les consulter comme lui; c'est pourquoi la renommée de son *Livre des Rois*, qui dure depuis huit siècles, ne s'est point un moment affaiblie dans l'opinion nationale de la Perse entière.

Il est certain encore qu'il a été fait de ce poëme un abrégé en prose; il porte le titre de *Tewarik-Shah-Namèh;* l'auteur se nommait Tawakol-ben-Tawakol-Hoseïn; il l'écrivit vers le milieu de notre XVIIe siècle.

* *Collection orientale*, in-folio. Le *Shah-Namèh*, Préface, page XLV.

** *Idem.*, pages L et LI.

Ferdoucy eut aussi des imitateurs; Ataï, autre poëte, composa le *Barzour-Namèh*, qui est une histoire poétique de Roustoum, le héros du grand poëme, et de ses enfants.

Voilà des livres classiques de l'histoire de la Perse, des documents nationaux où la science peut étudier, dont l'Orient tout entier a adopté les faits, les noms et les dates : et ces documents forment un système qui ne manque ni de régularité ni d'ensemble.

Les écrivains grecs que nous avons déjà cités forment un autre système. En les examinant tous deux dans leurs éléments, on reconnaît qu'il est impossible de les mettre en harmonie; et si quelques faits dominants se ressemblent dans les deux récits, on n'y rencontre pas la moindre analogie entre les noms des deux personnages que l'analogie des actions semblerait identifier l'un avec l'autre. Un enfant royal destiné à périr, et à cet effet remis à un berger, est sauvé par la miséricorde de la femme du pâtre; cet enfant grandit, se distingue, son origine se dévoile, il monte sur le trône; les Orientaux et les Occidentaux parlent de cette même histoire : mais le héros des uns se nomme Kaï-Khosrou, et celui des autres, Cyrus; il est vrai que l'analogie des noms aide un peu, ici, à la synonymie des faits; mais un troisième Grec, celui qui a pris pour sujet d'un de ses meilleurs ouvrages ce Cyrus même, ne dit pas un mot des singuliers accidents de son enfance ou de sa jeunesse.

Une autre analogie dans les actions mémorables d'un héros, semble désigner un même personnage qui figure aussi dans les deux systèmes historiques; mais dans le système oriental, Ferdoucy le nomme Kaï-Kobad, et le Grec Hérodote le nomme Déjocès.

Les dissemblances inexplicables qui subsistent entre les relations grecques comparées, semblent diriger l'opinion et la foi vers les relations persanes et les accréditer dans leurs faits naturels, dans ceux du moins qui sont du domaine de l'intelligence et de la puissance des hommes. Ajoutons, en faveur de ces relations orientales, deux faits d'une égale importance : premièrement, il existe, comme nous l'avons dit, d'autres livres venus

après le *Shah-Namèh*, et leur analogie avec le poëme est évidente; elle prouve du moins la persistance séculaire des mêmes traditions; secondement, il existe aussi d'autres livres écrits *avant* le *Shah-Namèh*, et l'analogie du poëme avec ces livres antérieurs est non moins évidente : cette analogie prouve donc aussi que le poëme est d'accord avec les anciennes annales.

Dans cette catégorie imposante d'écrits authentiques de l'histoire ancienne de l'Iran, il faut désigner d'abord les livres de Zoroastre; ensuite le *Boun-Déhesch*, qui est la cosmogonie des Persans, dont le texte pehlvi existe encore, qu'on rattache aussi aux ouvrages du même philosophe Zoroastre, et qui, remanié ou continué probablement, mais *avant* l'époque de Ferdoucy, a été conduit historiquement jusqu'à la chute des rois sassanides, à la fin du VII[e] siècle de notre ère[*]. Or, dans ces livres sacrés ou cosmogoniques, antérieurs à Ferdoucy, sont mentionnés les rois instituteurs de l'Iran; les belles actions qui leur ont donné une place honorable dans l'histoire; les héros qui ont défendu et protégé le pays; et les noms, les actions, les généalogies de ces rois et de ces héros sont identiquement les mêmes, et dans les livres sacrés antiques, et dans l'histoire épique de Ferdoucy.

On ne saurait donc, sans injustice et sans dommage pour les annales de l'Orient, refuser au poëte le titre d'historien, en se souvenant surtout que les livres sacrés avec lesquels sa relation historique est en parfait accord avaient été emportés dans l'Inde par les Guèbres, leurs sectateurs, trois siècles et plus avant l'existence du poëte : d'où il résulte ce fait imposant et remarquable, que les traditions que Ferdoucy a suivies, d'après les documents qu'il avait eu l'avantage de réunir dans la Perse, ont été hautement confirmées et accréditées par les documents de même origine, qui avaient été transportés, plusieurs siècles *auparavant*, dans les Indes, où on ne les a découverts que sept siècles après la rédaction du poëme, de nos jours pour ainsi dire, vers l'année 1760.

[*] Anquetil-Duperron; *Zend-Avesta*, tome II, pages 337 et 338.

Plusieurs scènes sculptées sur les antiques monuments de la Perse sont des chapitres figurés de ces anciens livres et du poëme en même temps.

Enfin, il existe des listes généalogiques des rois de l'Iran dans le *Boun-Déhesch**, dont quelques parties remontent jusqu'à Zoroastre, et qu'on a successivement continuées ; dans le *Ravaët***, interprétation du *Zend-Avesta;* dans les *Nérengs* ou prières***, qui font partie des *Ieschts-Sadés :* et il est possible de tirer aussi de ces documents originaux des données raisonnables et des indications utiles à l'histoire, en ce qu'elles rentrent dans les lois générales du monde humain. Ainsi, dans le chapitre XXXIV du *Boun-Déhesch* il est dit que la gloire de Djem-Schid dura six cent seize ans six mois; et des écrivains modernes n'ont vu dans ce passage qu'une tradition mythologique persane qui donnait à Djem-Schid six à sept cents années de règne, après lequel vint le roi Zohak. Mais il est dit au chapitre XXXII du même livre, que Djem-Schid eut dix générations de descendants; que le dixième fut père de Féridoum, lequel entreprit de venger la mort de Djem-Schid contre Zohak, qui, dit le même paragraphe, avait commandé le mal pendant tout ce temps : et ce n'est certainement pas abuser du droit de conjecturer, que de tirer de ces données cette conclusion probable : que Djem-Schid fut détrôné par Zohak; que ses descendants, héritiers de la couronne, se firent un devoir de la revendiquer contre les successeurs de Zohak; que le dixième descendant de Djem-Schid, Féridoum, fils d'Athvian Portuna, y réussit en chassant du trône Zohak-Bewarasp, neuvième descendant de l'usurpateur du trône de Djem-Schid; car de la mère du premier Zohak, dit le livre pehlvi, étaient venues dix hontes (dix générations), dont la première, Zohak, en était la honte même, livré au péché de l'envie, inspiré par Ahriman****. Ainsi s'expliquent les six cent seize années et six

* *Boun-Déhesch*, §§ XXXII, XXXIII et XXXIV; Anquetil, *Zend-Avesta*, tome II, pages 416 à 422.

** *Ravaët*, du mobed Behram Schapour; *Idem.*, page 420, note quatrième.

*** *Idem.*, page 52.

**** *Idem*, page 417.

mois *de la gloire*, dit le texte, et non pas du règne de Djem-Schid; et ce fut après cet intervalle, qui fut la durée de l'autorité légitime de la race de Djem-Schid et la durée du mal fait par Zohak, qu'un des descendants de Djem-Schid, Féridoum, récupéra le trône, d'où les Zohak furent expulsés.

En suivant le tableau généalogique compliqué de lignes collatérales, mais néanmoins suffisamment précis, qui résulte des textes originaux déjà cités, on trouve que la *race* de Féridoum régna pendant cinq cents ans; que Minotcher, descendant de Féridoum, par Iratz qui en était le troisième fils, s'empara, en ce temps-là, de la couronne; qu'elle resta dans cette famille nouvelle pendant cent vingt années; qu'en même temps parut, comme compétiteur de Minotcher, Afrasiab, sixième descendant de Féridoum, par son fils Tour-Asptez, roi de Touran; et enfin que régna pendant cinq ans Zou, fils de Thamasp fils de Minotcher, et qu'à Zou, nommé aussi Zab et Zav, succéda Kaï-Kobad, le chef de la dynastie des Kéaniens ou Achæménides, au septième siècle de notre ère.

C'est à cette dynastie que Cyrus assura une illustration méritée; le commencement de son règne, en Perse, est fixé, d'après les textes persans, vers l'an 590 avant Jésus-Christ. Si l'on y ajoute cinquante ans pour les trois prédécesseurs de la même race, le règne de Zou cinq ans, celui de Minotcher et les siens cent vingt ans, cinq cents ans pour la race de Féridoum, six cent dix-sept ans pour celle de Djem-Schid, on arrive à l'année 1882 avant l'ère chrétienne pour l'époque de ce même Djem-Schid, le plus célèbre des héros de l'histoire primitive persane, et sinon le premier fondateur d'un empire persan, au moins le premier chef des populations réunies de l'antique Farsistan.

La tradition relative aux invasions de Ninus et de Sémiramis dans les pays à l'est de leur empire, nomme la Bactriane et ne nomme pas la Perse. Djem-Schid, en effet, ne la constitua, d'après nos données, que quelques siècles après Ninus.

Ferdoucy connaissait mieux que nous la valeur et l'authenticité des documents qui viennent d'être indiqués; il les adopta donc

avec toute raison pour son histoire poétique des premiers temps de sa patrie; et s'il était aujourd'hui possible de dégager, par une froide analyse, le sujet du poëme ou de chacune de ses parties du cadre où il est littérairement exposé, et, pour tout dire, de le séparer de l'invention et du merveilleux que l'œuvre exigeait pour être digne de son objet, on ferait de cette belle composition deux parties bien caractérisées : l'une d'elles serait de l'histoire, et l'autre, de la poésie.

Un grave historien persan, parmi plusieurs autres, se place au premier rang des écrivains de cette nation par les brillantes qualités de son esprit et par l'excellence de son jugement, c'est Mirkond; il écrivit, dans le xve siècle de notre ère, une histoire générale de la Perse depuis les temps les plus reculés, et ces antiques traditions qu'avait suivies Ferdoucy dans son histoire en vers, Mirkond les adopta aussi dans son histoire en prose.

Ramenées, sans aucun effort, de la critique conjecturale à des limites naturelles, ces traditions iraniennes ne peuvent être dédaignées. Les Grecs ne connurent par eux-mêmes les Persans que durant le règne de la dynastie des Achæménides, qui fut détruite par Alexandre; ils ne se montrèrent pas plus curieux de la littérature persane, qu'ils ne le furent de celle des Chaldéens ou des Égyptiens lorsqu'ils eurent soumis ces deux nations lettrées; et ce que Hérodote * a recueilli de l'histoire de la Perse ne remonte pas au delà du règne du prince qu'il nomme Déjocès, dont il n'indique point l'époque, et qu'on a pu assimiler, soit à Kaïoumortz, élu roi par le vœu du peuple, comme Hérodote le dit de son Déjocès, soit au Kaï-Kobad de Ferdoucy **, et nous examinerons bientôt ces synonymies diverses.

Pour les époques les plus anciennes des annales de la Perse, nonobstant le silence inévitable des écrivains grecs, c'est donc à ses propres annales qu'il faut se confier. La plus exigeante critique ne saurait s'y refuser, et ses préceptes mêmes commandent de relever d'un dédain irréfléchi les écrivains persans qui ont

* Livre Ier, chap. xcvi.
** Malcolm; *Histoire de la Perse*, tome Ier, page 317.

sérieusement traité de l'histoire de la Perse d'après les livres et les monuments de son antiquité.

Un autre livre, rempli d'antiques traditions consacrées par l'assentiment religieux de plusieurs nations anciennes et modernes, la Bible, renferme aussi quelques indications relatives à l'histoire de l'Iran. D'un côté, il est dit que ses premiers habitants furent les descendants d'Élam, un des fils de Sem, fils de Noé ; il s'établit entre la Médie et le golfe Persique : c'est là qu'est située la Perse. Cette contrée porte, pour cela, le nom d'Élymaïs; Suze en fut la ville capitale. Les hommes du nord de l'Élymaïs étaient bons archers, redoutables dans les combats, mais insoumis ; les hommes du midi s'adonnaient aux travaux des champs et aux occupations sédentaires. Au temps d'Abraham, les Élymaïtes avaient un roi nommé Chodorlahomor; il tint sous sa domination, pendant trois années, le pays de Chanaan; il emmena prisonnier Loth, neveu d'Abraham. Mais le saint patriarche se mit à la tête de trois cent dix-huit hommes, poursuivit ce roi et délivra heureusement son neveu. Bien des siècles après, le roi de l'Élymaïs se nommait Érioch; il seconda Nabuchodonosor, roi de Ninive, contre Arphaxad, roi des Mèdes. Une partie de la population juive du royaume de Judée fut remplacée par des Élymaïtes; ceux-ci s'opposèrent à la reconstruction du temple de Jérusalem. Ainsi les Élymaïtes sont nés de la race sémitique.

D'un autre côté, il est dit aussi que Madaï, fils de Japhet, fut le père des Mèdes; de lui, le pays prit aussi le nom de Médie; Ecbatane en fut la ville capitale; cette province acquit ensuite une grande prépondérance sur les contrées voisines. Elle eut des rois, et l'Histoire Sainte a conservé les noms de quelques-uns.

Elle nous apprend donc, par les deux extraits qui viennent d'être cités, que, dans l'Iran, les Persans-Élymaïtes étaient de la race sémitique, et les Mèdes de la famille japhétique.

Le prophète Daniel date une de ses visions de la première année de Darius, fils d'Assuérus, roi des Mèdes *, et on suppose

* Daniel, IX, 1.

que cet Assuérus fut l'Astyage d'Hérodote, grand-père de Cyrus. Daniel nomme encore un Darius, qu'il surnomme le Mède*, qui succéda à Balthasar, roi d'Assyrie, et l'on suppose aussi que ce Darius le Mède fut le Cyaxare d'Hérodote**.

Vers ce même temps, Tobie envoya son fils à Ragès, ville de la Médie, pour se faire payer d'un billet de dix talents qu'il avait prêtés à Gabélus, habitant dans cette ville***.

Les Paralipomènes et Esdras citent l'édit de Cyrus qui permit aux Juifs de réédifier le temple de Jérusalem, et ces livres rappellent que ce roi rendit aux Israélites les vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor en avait enlevés****.

Le même prophète Esdras***** cite textuellement cet édit de Cyrus trouvé dans les archives d'Ecbatane, et la confirmation que Darius, fils d'Hystaspe, leur en avait donnée.

Cette confirmation de l'édit de Cyrus par Darius, fils d'Hystaspe, avait été rendue nécessaire par la décision antérieure d'un autre roi qui en avait suspendu l'exécution depuis Cyrus jusqu'à Darius. Les Samaritains avaient en effet dénoncé les Juifs revenus à Jérusalem, d'abord au roi de Perse Assuérus, qu'on croit être Cambyse, successeur de Cyrus, ensuite à un Artaxercès, qu'on croit être le mage rebelle Smerdis, et celui-ci avait en effet défendu la réédification du temple : ce fut Darius, fils d'Hystaspe, qui la permit******. Artaxercès Longue-Main favorisa également les Juifs.

Dans l'histoire d'Esther, le roi de Perse est nommé aussi Assuérus. C'est le troisième roi de ce nom que la Bible nous indique, et on suppose que celui-ci est Artaxercès Longue-Main que nous venons de nommer.

Mais ce nom d'Assuérus, comme nom de roi de Perse ou de Médie, est partout ailleurs inconnu, aux écrivains grecs comme

* La Sainte Bible, en latin et en français; Paris, Lefèvre, 1834, tome XIII; table des matières à ces divers noms.

** *Idem.*, VI, 8 et 9.

*** Tobie, IV, 21.

**** *Paralipomènes*, II, chap. XXXVI, 22; *Esdras*, I, chap. I.

***** *Idem*, I, chap. VI, versets 1 à 11.

****** *Esdras*, I, chap. IV, V, VI et VII.

aux écrivains orientaux; et comme il désigne dans la Bible des personnages différents, on a présumé que ce mot exprimait plutôt un titre ou une qualification royale, qu'un nom *. Le Dictionnaire interprétatif des noms propres qui se lisent dans la Bible, qui est joint à toutes les éditions, donne en effet au nom d'Assuérus le sens de prince, chef, *princeps*, *caput*. Toutefois, on est obligé de convenir que l'incertitude que l'emploi répété de ce nom jette sur l'époque des faits où il figure et sur l'identité des personnages, dépouille de toute utilité immédiate pour l'histoire de la Médie et de la Perse les passages de la Bible où ces deux contrées et leurs souverains sont mentionnés à propos de ce nom.

C'est ainsi que les noms propres de rois mèdes ou persans recueillis dans les annales du peuple hébreu sont aussi difficiles à personnifier, que le sont, d'une part, les Déjocès, les Phraortès, les Cyaxares des historiens grecs, et, de l'autre, les Kaïoumortz, les Djem-Schid, les Féridoun et les Kaï-Kobad des généalogies persanes. C'est une stérile abondance de matériaux inconciliables, et des tentatives diverses, infructueuses jusqu'ici, l'ont suffisamment prouvé. L'extrait que nous allons donner d'une de ces tentatives, des dernières sans doute, et qui fut l'ouvrage d'un de nos illustres contemporains, n'en sera peut-être qu'une preuve de plus.

On tire de la *Notice sur la Perse*, par Champollion le jeune **, les remarques suivantes :

I. Il y a des rapports nombreux entre les faits relatifs à la dynastie des Mèdes, rapportés par les Grecs, et les faits attribués par les écrivains persans à la dynastie des Pischdadiens. Mais Hérodote n'ayant entendu parler que des plus renommés des rois de cette dynastie, tels que Kaïoumortz, Djem-Schid, Féridoun et Minotcher, n'a nommé que trois rois mèdes, Déjocès, Phraortès et Cyaxares.

* *Malcolm*, tome I[er], p. 352, note première.

** Dans la Collection du gouvernement; cette notice s'arrête à l'invasion d'Alexandre.

II. Les circonstances dans lesquelles, selon Hérodote, Déjocès fut appelé à monter sur le trône par les Mèdes, sont les mêmes que celles par lesquelles les écrivains persans expliquent l'élévation de Kaïoumortz au gouvernement de l'État. Ces peuples, après une grande révolution, vivaient sans frein et sans lois; opprimés par l'injustice des grands et les tyrannies subalternes, ils appelèrent à les gouverner un homme sur lequel la renommée de justice attira tous les suffrages : les Grecs le nomment Déjocès; les Perses Kaïoumortz.

III. Hérodote attribue à ce premier roi la fondation et la construction de la ville de Hamadan, l'Ecbatane des Grecs; les annales persanes l'attribuent au contraire à Djem-Schid, et Hérodote a ainsi confondu ces deux rois, dont les noms Déjocès et Djem-Schid sont assez analogues.

IV. Selon le même historien grec, Déjocès eut pour successeur *son fils* Phraortès, prince belliqueux et conquérant; ces brillantes qualités furent précisément celles du roi Féridoum des Iraniens, descendant de Djem-Schid, et qui étendit son empire du nord au midi; mais il y eut onze générations entre Djem-Schid et Féridoum, et lorsqu'Hérodote a fait l'un fils de l'autre, sous les noms ne Déjocès et Phraortès, il a peut-être été induit en erreur par les locutions persanes *pouthrô threethnoesch*, mots zends très-fréquents dans les livres historiques, où ils signifient *descendant mâle* et non pas *fils*, non pas descendant immédiat.

V. La même observation s'applique au Cyaxares d'Hérodote, qui le dit fils de Phraortès, Cyaxares étant assimilé au roi Minotcher, qui fut descendant mâle de Féridoum à la douzième génération; et cette assimilation a pour elle quelque fondement, Hérodote plaçant, sous le règne de son Cyaxares, la première invasion de l'Iran par les Scythes ou Tartares, les Touraniens d'Afraziab, et cette invasion ayant eu lieu en effet sous le règne de Minotcher, et sous ceux de Noder et de Zab, ses fils et petit-fils.

VI. Cette invasion des Scythes ou Touraniens leur donna pendant vingt-huit ans, dit Hérodote, la possession de l'Iran; et, selon les Perses, la durée de l'interrègne qui fut la suite ce cette

occupation, depuis la mort de Zab, dernier roi des Mèdes pischdadiens, jusqu'à l'avénement du roi Kobad, le premier des Kéaniens ou Achæménides, fut de vingt ans. Ce fut Kaï-Kobad en effet qui chassa de l'Iran les Touraniens d'Afraziab, et les rejeta au delà de l'Oxus.

Dans des matières aussi rebelles à la critique, et sur un sujet tel que les antiquités de la grande nation persane, sujet grandiose, mais dont les éléments sont si fugitifs, si nombreux, si divers, et dont la plupart, les plus précieux mêmes, sont jusqu'ici inexpliquables, il peut jaillir du rapprochement des faits, des noms, et peut-être même des mots, quelques aperçus lucides, lorsque surtout cette conférence de ces subtils éléments est dirigée par la science et la bonne foi.

Il nous reste à tirer, de tous les documents de l'histoire de l'Iran dont nous venons de faire connaître l'origine et l'ensemble, un précis qui jette quelque lumière sur les premiers temps de cette histoire, jusqu'ici fort obscurs, et qui paraissent présenter dans un ordre méthodique les notions les plus certaines, mises dans leur plus grand jour, à leur plus véritable époque, dans leurs rapports les plus certains avec les annales des peuples contemporains. L'empire persan les chercha, les combattit, et les domina dans l'Orient ou dans l'Occident, jusqu'au moment où les causes mêmes et l'exemple de son triomphe amenèrent sa décadence, sa soumission à des lois nouvelles, qu'elle est peut-être destinée à voir changer encore, si les nouveaux Scythes continuent, sur le terrain persan, la construction de leur grande route de l'Inde.

Éclairés à la fois par les conséquences naturelles de l'examen que nous venons de faire des sources diverses de l'histoire persane, et par l'autorité de monuments nouveaux découverts et interprétés, nous avons dû faire deux grandes parts d'influence à l'ensemble de tous ces documents : les premiers temps de l'Iran furent inconnus aux Grecs; ils en recueillirent tardivement, légèrement, quelques souvenirs; au contraire, les Iraniens conservèrent, longtemps après leurs premières relations avec les Grecs,

les documents et les traditions de leur histoire antérieure à ces premières relations : nous suivrons leurs livres pour composer cette première partie de notre récit.

Mais dès que les Grecs eurent établi ces relations, que leurs voyageurs habiles et curieux, comme Hérodote, eurent visité leur pays, observé les divers événements contemporains, appris et raconté ceux qui les avaient précédés de près, ces Grecs, si intéressés dans les événements de l'Asie, se concilient notre préférence en faveur de leurs récits pour cette partie de l'histoire de la Perse.

Et pour justifier pleinement cette préférence, il suffit de rappeler que l'inscription persane de Bi-Sutoum, en caractères cunéiformes, composée à l'occasion de l'avénement de Darius, fils d'Hystaspe, et si heureusement déchiffrée et traduite par M. le major Rawlinson en l'année 1846, met hors de tout doute la véracité et l'exactitude d'Hérodote sur l'histoire de la Perse.

Nous suivrons donc les anciens livres et les traditions de l'Iran pour retracer l'histoire de la Perse depuis son origine jusqu'à l'avénement des Achæménides ou Kéaniens. Hérodote et les autres écrivains grecs ou Latins seront nos guides pour les temps qui comprennent l'existence de ces rois, l'invasion d'Alexandre et le règne des Séleucides, ses successeurs.

Depuis la fin de leur règne, Rome, qui survécut à tout l'ancien monde, se montre sur la scène qu'elle domina bientôt après, et ses écrivains ajoutent dès lors à l'abondance des renseignements nécessaires à l'histoire de la Perse jusqu'à l'invasion des Arabes.

La littérature musulmane ne pèche point par sa stérilité pour la suite de cette histoire jusqu'à nos jours.

Dans le précis qui va suivre, nous avons adopté une division du temps en périodes successives, dont chacune nous a semblé caractérisée par un fait ou par un personnage qui se place dans l'ensemble des siècles comme des jalons utiles pour en éclairer, quoique d'une lumière inégale, les profondes obscurités. La succession des dynasties est adoptée comme division du temps dans l'histoire persane; nous l'avons deux fois employée en laissant à

ces périodes les dénominations déjà consacrées par l'autorité d'écrivains recommandables.

La première dynastie fut celle des Mahabadiens, rois venus de l'Inde, et dont les souvenirs historiques comprennent les origines iraniennes, tous les temps incertains, héroïques, si l'on veut, des annales primitives de l'Iran : les noms et les actions des plus vieux rois de la Bactriane et de la Médie, l'invasion militaire de Ninus et de Sémiramis, la mission divine de Kaïoumortz, ses descendants, l'anarchie dont les excès ramenèrent la royauté.

La seconde dynastie commence avec Djem-Schid, dont l'élection et l'autorité se placent dans la seconde époque de l'histoire ancienne de l'Iran, au commencement du XIXe siècle avant l'ère chrétienne. Originaire de l'Iran, cette famille porte le nom de Pischdadiens ou hommes de l'ancienne loi; elle eut pour ennemis les Arabes-Assyriens qui occupèrent longtemps son trône, et qui en furent chassés par le soulèvement des Iraniens fatigués de cette tyrannie étrangère.

La troisième dynastie, pischdadienne aussi, eut Féridoun pour chef, peu avant le milieu du XIIIe siècle antérieur à l'ère chrétienne. Féridoun, descendant de Djem-Schid, rétablit la couronne royale dans sa race; mais ses descendants luttèrent contre leur branche cadette, celle des rois touraniens, qui possédèrent temporairement l'Iran.

La quatrième dynastie surgit d'une nouvelle anarchie. Ce fut celle des Kéaniens ou Achæménides; Cyrus fut un de ces rois; ses conquêtes élevèrent sa puissance au plus haut degré. Elle eut des rois guerriers dont le génie des Grecs ralentit les orgueilleuses entreprises. Alexandre, s'en allant à la conquête de l'Inde, déposséda le dernier des Kéaniens.

La cinquième dynastie fut celle des successeurs d'Alexandre, les Séleucides. Séleucus fut le premier.

La sixième dynastie, fondée par un Perse-Bactrien insurgé contre les Grecs, fut celle des Arsacides Parthes ou Perses. Elle jeta un grand éclat pendant cinq siècles, et donna de grands rois qui balancèrent la fortune de Rome.

La septième dynastie eut pour chef un descendant des Achæménides, Sassam, du sang de Darius, fils d'Hystaspe. Ses successeurs, connus sous la dénomination de Sassanides, heureux pendant quatre siècles, combattirent Rome avec succès ; ils cédèrent enfin et disparurent devant le Koran et le cimeterre du kalife Omar, conquérant de la Perse.

La huitième dynastie fut musulmane ; elle ouvrit l'accès du trône à plusieurs familles de la même religion ; elles se sont succédé dans le gouvernement de la Perse : elles le possèdent encore.

Depuis Djem-Schid jusqu'à l'époque actuelle, l'intervalle est de trois mille sept cent trente-cinq ans. On ne peut contester à cette période la qualification certaine de temps historiques. La première dynastie, laissée aux temps incertains, n'y est point comptée. Mais, dès la seconde dynastie, *Djem*, surnommé *Soleil* (*Djem-Schid*), paraît avec éclat au commencement du XIXe siècle avant l'ère chrétienne ; la troisième dynastie, avec Féridoun, au XIIIe siècle ; la quatrième, au milieu du VIIe siècle, avec les Achæménides ; la cinquième, au dernier quart du IVe siècle, avec les successeurs d'Alexandre ; au milieu du IIIe, les Arsacides fondent la sixième dynastie ; la septième, les Sassanides, lui succède au commencement du IIIe siècle de l'ère chrétienne, et la huitième, au milieu du VIIe de la même ère, s'empare du trône de Perse, qui est demeuré depuis aux califes et à leurs successeurs de la religion du Koran.

Tels nous paraissent historiquement déterminés l'ensemble et les divisions principales des annales de l'Iran, d'après ses livres sacrés, ses monuments, ses écrivains et ses généalogies royales, attentivement conférés avec les historiens de notre antiquité classique. Telles nous présenterons à nos lecteurs bienveillants ces intéressantes annales dans leurs principaux faits, leurs principales époques et leurs principaux personnages.

CHAPITRE NEUVIÈME

Précis historique. — Première et deuxième dynasties. — Temps incertains. — Origines indiennes. — Mahabadiens. — Pischdadiens. — Kaïoumortz, premier roi, et ses descendants. — Invasion des Assyriens. — Anarchie. — Rétablissement de la royauté.

Les preuves de l'origine indienne de la civilisation persane ou de l'Iran en général subsistent encore dans sa langue, malgré le grand intervalle de temps qui la sépare de son premier âge, et nonobstant les mélanges de mots et de formes que l'influence des événements a introduits dans cet idiome pendant cette longue série de près de quarante siècles qui constituent son existence.

La division des hommes en castes fut aussi une institution indienne; et s'il existe quelque incertitude sur le nom et l'époque du prince qui l'imposa aux peuples de l'Iran, il y a du moins un concours unanime de sentiments pour en reconnaître l'existence dès les plus anciens temps de la civilisation iranienne.

La tradition relative à l'existence d'une dynastie indienne, qui précéda la plus ancienne dynastie nationale, n'est pas moins générale parmi les écrivains orientaux de toutes les époques; et si Kaïoumortz est considéré par quelques-uns comme le premier roi iranien, ces mêmes écrivains conviennent que ce prince, ou ce sage, fut élevé au trône par les Iraniens fatigués des désordres et des calamités que la tyrannie des grands, la licence du peuple



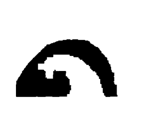
Origine ... — Invasion ...

... la civilisation persane ou ... dans sa langue, ... le ... de son premier âge, et ... termes que l'influence des ... pendant cette longue série ... son existence.

... castes fut aussi une institution ... le nom et l'époque ... l'Iran, il y a ... reconnaître l'existence ... iranienne.

... dynastie indienne ... n'est pas moins ... toutes les époques ... le premier ... ce prince ... des déserts ... le fleuve du ...





déversaient sur le pays dans un temps d'anarchie générale, dont on reporte les causes à la chute de la dynastie indienne.

Un livre persan, qui s'annonce comme le résumé des documents conservés par les guèbres ou sectateurs du *Zend-Avesta*, le *Dabistan*, contient l'histoire des princes et des prophètes de la race mahabadienne : il est vrai que cet ouvrage est moderne, mais l'auteur indique des textes plus anciens, et l'on a récemment découvert, en effet, le *Dussateer*, écrit en pehlvi, que le *Dabistan* cite au nombre des anciens ouvrages qu'il a suivis*.

Le *Dabistan* fut composé, il y a près de deux siècles, par un voyageur mahométan, natif de Cachemire, et nommé Mohsan-Fani ou *le Périssable*. Son livre est un curieux traité sur douze religions différentes. Mohsan avait connu dans l'Inde un grand nombre d'ouvrages écrits par les sectateurs de diverses croyances ; il avait même fréquenté les auteurs de quelques-uns de ces écrits. C'est dans ces mêmes ouvrages que Mohsan-Fani avait appris l'existence de la dynastie indienne de Mah-Abad, sa durée pendant plusieurs siècles, et les noms de sept à huit de ses rois qu'il a conservés. Il recueillit aussi des renseignements importants sur la religion florissante dans ces temps reculés et incertains, assurant, en toute occasion, qu'il copia les anciens livres en langue pelhvie, qui est celle des livres sacrés.

L'importance que l'ouvrage de Mohsan tirerait d'une authenticité réelle a porté quelques critiques habiles à l'examiner dans ses sources, et ils ont cru reconnaître dans l'auteur l'intention de lier étroitement les origines iraniennes à celles de l'Inde, par l'effet sans doute de ses opinions, qui sont celles d'un suffita, dévot philosophe, et partisan déclaré du brahmanisme, quoique musulman. Une circonstance particulière a favorisé l'auteur du *Dabistan* auprès de ces critiques : il cite un ouvrage pelhvi longtemps inconnu, et cet ouvrage a été récemment découvert écrit dans sa langue originale. Nous avons dit qu'il se nomme le *Dussateer;* il est supposé avoir pour auteurs quinze prophètes, dont le pre-

* Malcolm, *Histoire de la Perse*, tome Ier, pag. 11.



mier fut Mah-Abad : Mohsan a extrait ce livre sacré; il a extrait d'autres ouvrages de même origine; mais on a de justes raisons de craindre qu'il n'existe dans ces textes des additions et des interpolations des copistes ou des traducteurs persans, qui les ont ainsi dépouillés de leur premier mérite, à la pureté originelle de leur contenu. Il y reste toutefois quelques traditions corroborées par d'autres autorités, et que la critique historique peut adopter avec quelque confiance.

De ces indications diverses, relatives à la dynastie mahabadienne qui régna sur l'Iran, nous ne tirons néanmoins d'autre conséquence que des inductions favorables à la tradition relative à son existence et à quelques faits naturels ou merveilleux survenus de son temps, et nous ne devons point les omettre dans ce premier chapitre de l'histoire de l'Iran, quoique leur incertitude commande ici une grande réserve, n'oubliant point que les fables qui obtiennent quelque crédit parmi les peuples policés ne sont point inutiles à l'étude de leur esprit et de leur caractère.

Quand il y eut un chef parmi les premières populations de l'Iran, il s'établit dans une ville nommée Mahabad, nouvellement fondée dans la province de Vardjeungerd, qui porta ensuite le nom de Médie. Ce premier roi aurait été un prophète nommé Mah-Abad *, qui aurait ainsi donné son nom à la ville et à la dynastie nouvellement fondées. Les Iraniens disaient que Mah-Abad était le seul homme qui fût resté du grand cycle qui avait fini, et que Mah-Abad était le père des hommes du nouveau cycle. Ce fut lui qui leur donna les premiers éléments de l'association humaine, qui les retira des cavernes et des forêts où ils vivaient; il leur enseigna aussi la culture de la terre, la fabrication des tissus avec la laine des brebis, celle des armes, la construction des habitations, des villes, des lieux fortifiés, les arts utiles et le commerce. Son règne fut l'âge d'or; ses successeurs conservèrent ses lois, suivirent ses préceptes, imitèrent ses exemples, professèrent la religion qu'il avait fondée, et se pénétrèrent de son esprit de contem-

* Le grand abad : *méh* et *mah*, *grand*, dans les dialectes indiens.

plation, au point que le troisième successeur de Mah-Abad abdiqua la couronne pour se consacrer à la vie pieuse et solitaire. Sa retraite fut un malheur public : les lois perdirent de leur autorité ; toute la police se relâcha de ses salutaires rigueurs ; toutes les passions se déchaînèrent parmi les hommes ; l'empire ne fut plus qu'un théâtre de meurtres et de pillage ! la société, à peine à ses premiers essais, tombait en dissolution ; les bons cherchaient leur salut dans la solitude des montagnes et des forêts : partout ailleurs, l'anarchie exerçait librement ses ravages et ses fureurs ! Enfin l'excès du mal amena le remède : la Providence rendit quelque énergie aux gens de bien ; ils s'unirent pour leur salut commun. Un homme d'une grande réputation de justice et de vertu, Kaïoumortz, survivait aux catastrophes qui affligeaient le pays ; ils l'élurent pour leur chef, vers l'an 1882 avant J.-C.

La religion du peuple mahabadien fut remarquable par la pureté de son dogme et la douceur de sa morale : elle commandait l'adoration d'un Dieu créateur de l'univers et qui le gouverne par sa sagesse ; elle avait pour cet être suprême un culte d'amour et de soumission ; elle professait la plus active affection et une indissoluble fraternité entre tous les hommes, le respect pour les parents, la vénération pour les vieillards. Elle ordonnait la compassion et la protection envers les animaux, et l'abstinence absolue de leur chair dans la nourriture de l'homme.

Ici encore l'influence indienne se révèle, et se joint aux autres témoignages qui donnent cette origine aux institutions primitives de l'Iran.

Mais la décadence de l'autorité royale, peut-être même l'abus du dogme de la contemplation de Dieu, amena celle des pratiques religieuses, si pures et si humaines dans leur essence : il fallut des dieux visibles à ces peuples corrompus, et le sabéisme, ou culte des astres considérés comme les agents de la divinité, se répandit dans l'Iran. Bientôt naquit aussi le culte des dews ou génies, pour lesquels des cérémonies furent instituées : on attribuait à ces cérémonies une grande intervention dans les affaires humaines. Des rois s'immortalisèrent par leurs guerres heureuses

contre ces génies malfaisants, et ces rois furent mis au rang des héros bienfaiteurs du pays par la reconnaissance du peuple.

Kaïoumortz, envoyé de Dieu au commencement des hommes, combattit contre les dews conduits par Ahriman. Cette légende * est sans doute une allusion aux difficultés qu'éprouva Kaïoumortz pour rétablir l'ordre dans l'Iran. Selon la même légende, ce prince fut le premier homme, la tige des rois; il fut formé brillant et blanc, et ses yeux regardaient en haut. A sa vue les hommes étaient pénétrés de respect et de crainte. Les écrivains profanes le désignent comme étant le chef de la dynastie des rois de l'Iran nommés des Peischdadiens ou Pischdadiens, c'est-à-dire les hommes de la première loi, de celle qui précéda l'institution politique et religieuse de Zoroastre.

Les généalogies du *Ravaët*, du mobed Behram-Schapour, donnent à Kaïoumortz trente années de règne. Il paraît que son autorité ne s'étendit d'abord que sur l'Aderbïdjan, le Daghestan, le Schirvan et le Kousistan. Il appliqua ses premiers soins au rétablissement de l'autorité, des préceptes de la justice, des règles d'une bonne administration, des relations de commerce avec les nations voisines. La douceur de son gouvernement amena la réunion de plusieurs autres provinces, et il régna sur l'Iran presque tout entier. Il eut un fils nommé Meschias; il devait être son successeur, mais il périt en défendant l'ordre contre une révolte populaire. Kaïoumortz ne lui survécut que peu de temps.

Les Orientaux écrivent l'histoire sans se douter des obligations que leur impose la vérité qui doit lui servir de fondement. Ils disent donc entre autres faits merveilleux de la vie de Kaïoumortz, qu'il eut pour auxiliaires, dans sa guerre contre les dews, des troupes de lions, de tigres et de panthères qui déchirèrent ces mauvais génies et contribuèrent efficacement à leur destruction.

Kaïoumortz eut pour successeur son petit-fils Siahmak. Ce prince fut doué des qualités du guerrier. Les pays limitrophes de ses États étaient organisés aussi en nations indépendantes, et ce voi-

* *Boun-Déhesch*, § III; Anquetil, tome II, pag. 355.

sinage de populations diverses amenait inévitablement des guerres dans ces temps où aucun droit public n'était ni établi ni même soupçonné. Le Mazanderan, pays limitrophe de la Médie au nord, difficile et montagneux, était habité, comme il le fut toujours, par des hommes peu cultivés et portés naturellement aux tumultueuses conquêtes; ce qui a fait considérer cette région dans la mythologie iranienne comme le pays natal des dews ou mauvais génies. Ils envahirent donc et ravagèrent l'Aderbïdjan, province du nord-est des possessions de Siahmak. Le roi, jeune encore, alla pour les défendre, poursuivit l'ennemi, le défit dans une rencontre acharnée, et remporta une victoire complète; mais il reçut dans cette même action une blessure qui, peu de temps après, causa sa mort, encore à la fleur de l'âge.

Frévak, son fils, n'a laissé d'autre mémoire de lui que son nom. Housching, prince illustre, fut le fils de Frévak *.

Son nom signifie *sage, prudent*, et la tradition lui a conservé jusqu'à nos jours la renommée d'un roi juste et vaillant; elle lui attribue des ouvrages remarquables d'utilité publique, tels que de grands canaux d'irrigation, tracés même au travers des montagnes; l'exploitation des mines, l'éducation des chiens et des léopards pour la chasse, l'usage des fourrures pour l'habillement des hommes; l'art de faire des planches, de faire jaillir l'eau des sources. Il mit de l'uniformité dans les lois jusque-là différentes pour chaque province, et le code de Housching fut adopté dans tout le royaume avec reconnaissance. Ce prince, législateur et guerrier, fit la conquête du Kousistan, à l'est de la Médie; il y fonda la ville, justement célèbre depuis, qu'il nomma Schouater, et que les Grecs ont appelée Suse; il y établit sa résidence. Housching attaqua aussi le Mazanderan; mais cette entreprise lui fut très-funeste : les habitants se défendirent avec vigueur; l'aspérité de leur pays les seconda, et l'armée de Housching s'étant engagée dans un défilé, elle fut détruite, écrasée par des fragments de rochers que, du sommet de leurs montagnes, les Mazandera-

* *Boun-Dehesch*, et Anquetil, tome II, pag. 167, note 1.

niens firent rouler sur eux. Le roi fut tué, après un règne de quarante ans.

L'éclat et les bienfaits de son règne ont assuré à Housching une place des plus honorables dans les annales et les livres religieux de l'Iran. D'après les *Ieschts-Sadès*, Housching fut élevé, couvert de gloire; il eut cent bons chevaux, mille bœufs et dix mille lièvres *.

On considéra aussi ce même roi comme l'auteur d'un livre de maximes d'État, pour servir de guide aux rois ses successeurs, et intitulé *Giavidan-Khird*, la sagesse éternelle, et testament de Housching. Cet ouvrage existe encore; il renferme une bonne morale, et a été traduit dans toutes les langues : il conserve tous les caractères d'une haute antiquité. Il a ordinairement pour titre *Homaioun-Namèh*, livre royal ou auguste; c'est le livre qui est plus généralement nommé les Fables de Pidpaï, qui fut un philosophe indien : c'est un recueil d'apologues en action dont des animaux sont les interlocuteurs. En passant dans divers idiomes, cet antique livre a parfois changé de titre; celui de *Homaioun-Namèh* lui fut donné dans la version Pehlvie; dans la version arabe, il a celui de *Calila et Dimna* : Bajazet II, sultan ottoman, le fit mettre en turc et en vers **.

L'imagination souvent fantastique des Orientaux n'a point délaissé un sujet aussi intéressant que le règne merveilleux de Housching; son ancienneté et sa grande renommée autorisaient toutes les inventions : les Orientaux créèrent ainsi un genre de littérature malheureusement trop fécond dans nos temps modernes, le roman historique. Il est vrai que notre moyen âge ne se montre pas proportionnellement plus sobre d'invention ou de crédulité sur les matières analogues; les hauts faits de Francus, fils d'Hector, durant la guerre de Troie, et son heureuse navigation vers nos climats, où il vint fonder le royaume de France, peuvent figurer avec honneur, quoique moins amusants, à côté des histoires de cet ordre, composées dans l'Orient; celle des

* *Ieschts-Sadès*, Iescht de l'Eau, 6e cardé; Anquetil, II, pag. 166 et 167.

** D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, *Huschenk*.

quatre fils Aymon, de Fierabras et de tant d'autres héros de tous nos cycles peuvent aussi prendre place dans ces parallèles, quoique avec quelques désavantages : il ne faut donc pas condamner absolument les Persans d'avoir composé une histoire romanesque d'un de leurs plus anciens et plus illustres princes, et l'on peut croire qu'en accumulant sur sa tête tant de merveilleuses actions, réellement les Persans savaient bien qu'on ne prête qu'aux riches. Ils nous disent donc que Housching accomplit heureusement toutes ses expéditions militaires, ses conquêtes jusqu'aux extrémités de la terre, qu'il vainquit tous les géants, terrassa tous les monstres, parce qu'il eut pour monture un animal extraordinaire qui avait douze jambes; le guerrier eut beaucoup de peine à le dompter. Il l'avait rencontré dans une terre déserte; cet animal, extraordinaire par sa forme, ne l'était pas moins par son origine : il était le produit d'un crocodile et d'un hippopotame femelle; il ne se nourrissait que de serpents. Pour le soumettre, Housching employa la force et la ruse, et, monté sur cet animal terrible, il attaqua et ravagea le pays de Mahiser, dont les habitants étaient des hommes à tête de poisson; mais les géants des montagnes de Damawend, dans l'Aderbïdjan, se réunirent pour attaquer Housching, et l'écrasèrent en lançant contre lui d'énormes rochers. Le livre où sont consignés tant de merveilleux récits se nomme, comme nous l'avons dit, *Housching-Naméh*, histoire d'Housching.

Ce prince illustre eut pour successeurs trois fils ou petits-fils, Hourkéhad, Abourkherd, Védjéhan, qui vécurent, régnèrent et moururent sans gloire. Le quatrième descendant d'Housching releva la renommée de cette race; il se nommait Thémouretz, fils de Védjéhan et de Gondjeh sa femme; il eut deux frères, Sapidvar et Khareh.

Ainsi Thémouretz eut Housching pour trisaïeul *. Durant son règne, l'Iran jouit d'une paix profonde qui permit de réparer les malheurs des règnes précédents. Le nouveau roi fortifia les fron-

* *Boun-Déhesch*, § XXII; Anquetil, tome II, pag. 416.

tières de ses États, et fixa son séjour à Balkh ou Bactres, ville capitale de la Bactriane. Il régnait depuis trente ans, lorsqu'une peste affreuse affligea et décima son peuple; il fut du nombre des victimes de cet homicide fléau.

Les légendes orientales donnent à ce roi le surnom de Devbend, celui qui humilia les dews. On lui attribue la première institution d'un vizir ou premier ministre, Schivasp, qui, à ce titre, le seconda contre les dews par des enchantements. Enfin ce roi se montra miséricordieux envers son peuple malheureux par la remise de tous les impôts pendant trois années.

D'autres traditions ajoutent que Thémouretz obtint de quelques dews prisonniers, en leur accordant la vie, la connaissance des lettres et de l'écriture; qu'il inventa l'usage de la selle et de la bride, l'art de dresser les chameaux, les ânes, les bœufs et autres bêtes de somme soumises ainsi au service de l'homme.

D'après les généalogies persanes, Thémouretz n'eut point de descendant direct; mais son frère Sapidvar eut un fils nommé Vivengham, qui fut le père de Djem-Schid *. Selon notre précédent résumé des premiers temps de l'Iran, Djem-Schid serait parvenu au trône peu après l'année 1900 antérieure à l'ère chrétienne **, et cette date serait la fin des temps héroïques ou incertains de l'Iran.

C'est avant l'avénement de Djem-Schid, et durant les règnes précédents, que furent soutenues les plus anciennes guerres entre l'Assyrie et l'Iran. L'histoire grecque nous en a conservé et nous en a transmis quelques circonstances : il est vrai qu'elles ne répandent pas de vives lumières sur les annales de l'Iran, qui sont fort obscures pour cette période reculée, et l'on ne sait que par conjectures que l'Iran n'était pas alors rangé tout entier sous un seul sceptre; enfin, que diverses provinces, telles que la Bactriane et la Médie, parmi les plus importantes, vivaient sous des chefs particuliers.

La première invasion de l'Iran par les Assyriens, ses voisins,

* Anquetil, tome II, pag. 416, et notes.
** *Suprà*, pag. 16.

est attribuée à Ninus; le règne de ce roi fut contemporain des derniers temps de la famille de Kaïoumortz, et commença vers l'an 2005 antérieur à l'ère chrétienne.

Diodore de Sicile, toujours selon Ctésias, rapporte que Ninus, à la tête d'une nombreuse armée assyrienne et de quelques auxiliaires arabes, envahit la Médie, vainquit son roi Pharnus dans une bataille rangée, le fit prisonnier avec sa femme, ses sept enfants, et le fit mourir par le supplice de la croix. Il donna le gouvernement de la Médie à un de ses favoris qu'il revêtit des fonctions de satrape, continua ses conquêtes, qui l'occupèrent pendant dix-sept années, et qui le rendirent maître de la Perside, de la Susiane et des contrées caspiennes. Mais ce roi échoua contre la Bactriane, pays de difficile accès et défendu par de vaillants soldats *. Ninus rentra dans ses États; après avoir fondé et peuplé sa grande ville de Ninive, il reprit ses projets de conquêtes et se disposa à marcher de nouveau contre la Bactriane.

Ninus, dit le Grec Ctésias **, se souvenant de la difficulté des lieux et de la vaillance du peuple qu'il allait attaquer, composa une armée de l'élite des troupes tirées des provinces soumises à son autorité, et plus considérable que la première qu'il avait, sans succès, conduite une première fois dans la Bactriane. Ctésias porte les forces de la nouvelle armée à dix-sept cent mille hommes d'infanterie, deux cent dix mille de cavalerie, et près de dix mille six cent chariots armés de faux : l'étendue et la population de l'Asie portaient l'historien grec à ajouter foi à ces nombres bien extraordinaires.

Ninus marcha droit sur Bactres, résidence du roi, qui l'emportait sur toutes les autres villes par son étendue et la force de la citadelle qui la défendait. Le roi Oxyaste, alors régnant, appela sous les drapeaux tous les hommes en état de porter les armes, en réunit quatre cent mille, vola à la rencontre de Ninus, le laissa s'avancer dans une plaine à l'issue d'un défilé, attaqua la première division de l'armée ennemie, la mit en pièces

* Diodore de Sicile, liv. II, chap. 255.
** *Idem*, chap. V.

et la refoula au pied des montagnes qu'elle avait à dos : les Assyriens perdirent cent mille hommes dans cette rencontre!

Mais toute l'armée de Ninus ayant ensuite débouché dans le pays, la Bactriane entière fut occupée; les troupes bactriennes se réfugièrent dans les villes; Ninus s'en empara facilement, Bactres exceptée, défendue par la force de sa situation et les moyens de résistance préparés par ses habitants.

Auprès de Ninus était Onnès, un de ses premiers conseillers et mari de Sémiramis. Douée d'une intelligence égale à sa beauté, Sémiramis observait la conduite du siége; elle découvrit un point mal défendu, se mit à la tête d'une troupe légère d'élite, et par des chemins creux et escarpés parvint à s'emparer d'une partie de la citadelle; la ville se rendit, découragée par cet échec imprévu.

Ninus trouva dans la capitale et les autres villes de la Bactriane de grands trésors d'or et d'argent, régla l'administration de ce pays, licencia son armée et rentra dans l'Assyrie.

Le roi avait, par de mauvais traitements, causé la mort de son ministre Onnès; il épousa Sémiramis, sa veuve. De retour dans ses États, il mourut bientôt après, et Sémiramis, en lui succédant (vers l'an 1953), hérita de son ambition et de sa passion pour les conquêtes: la nouvelle reine entreprit celle de l'Inde. Elle se dirigea vers la Médie. Parvenue au pied du mont de Bagistan (le Bi-Sutoum), elle y fit établir un paradis (un campement à la fois champêtre et militaire), qui avait plus de deux mille mètres de tour; une source abondante, qui jaillissait au milieu, servit à arroser toutes les plantations nouvelles. Sur un des côtés du camp, le rocher à pic s'élevait à plus de dix-huit cents mètres; la reine en fit polir soigneusement la partie basse, et y fit sculpter sa figure entourée de celles de cent de ses gardes, avec une inscription assyrienne qui rappelait son passage et sa puissance. Ayant levé ce premier camp et continué sa marche, la reine en établit un second dans la Médie, près de la ville de Chonan, dans lequel elle enferma une montagne isolée, très-élevée; elle fit aussi construire dans cet autre paradis des maisons où elle se livra à toutes les voluptés, appelant près d'elle les officiers de son armée les plus distingués par leur beauté,

mais qui payaient de leur vie cette périlleuse faveur. Sémiramis se rendit ensuite de Chaouon à Ecbatane (Hamadan), autre ville de la Médie; parvenue près du mont Zarcée, elle en fit niveler les pentes, pour construire une voie qui porta le nom de *chaussée de Sémiramis*. Elle fit élever aussi à Ecbatane un palais somptueux, et amena dans la ville, par de grands travaux, les eaux du lac situé sur le revers du mont Orontes.

La reine visita ensuite la Perse, et les autres parties de l'Iran; partout de grands travaux publics étaient exécutés par son ordre, des villes s'élevaient dans les plaines sur des collines artificielles, des routes s'ouvraient dans toutes les directions; ne quittant point son armée, elle faisait placer sa tente sur les monticules naturels ou artificiels, d'où elle pouvait toujours en apercevoir les corps.

Diodore de Sicile dit qu'on rencontrait de son temps, en Asie, quelques-uns de ces monticules factices : ce qui est plus certain, c'est que le mont Bi-Sutoum est encore tel que Ctésias l'a décrit pour l'époque de Sémiramis. Il est vrai qu'on n'y trouve ni les sculptures ni les inscriptions que la reine y fit exécuter en son honneur; mais il est encore évident que le rocher a été préparé à cet effet, et c'est sur ce rocher poli qu'existent aujourd'hui le bas-relief et les inscriptions de Darius Hystaspe, qui, peut-être, y ont remplacé le bas-relief et les inscriptions de Sémiramis : des exemples de pareilles substitutions se retrouvent dans tout l'ancien monde.

Ce fut sous les murs de Bactres que Sémiramis indiqua la réunion de son armée d'invasion de l'Inde; elle y joignit un équipage naval, construit dans la Bactriane; elle y fit confectionner aussi une quantité de faux éléphants, fabriqués avec les peaux de trois cent mille bœufs noirs, découpées, cousues et remplies de foin, et à la parfaite imitation de ces animaux que les Indiens employaient avec succès dans leurs guerres.

Sémiramis, dit également Ctésias, cité par Diodore, quitta la Bactriane avec trois millions de fantassins, cinq cent mille cavaliers, cent mille chars de guerre, autant d'hommes montés sur des chameaux et armés d'épées longues de six pieds, et deux

mille barques démontées, les faux éléphants étaient portés sur des chameaux : on tenait les chevaux près de ces monstres empaillés, afin de les accoutumer à leur vue. Sémiramis atteignit l'Indus, et après une première victoire, jetta sur le fleuve un pont pour le passage de son armée; succès funeste, car l'armée assyrienne fut défaite sur la rive opposée, et Sémiramis, blessée, rentra à Bactres après avoir perdu les deux tiers de l'armée qu'elle commandait.

Telles furent les grandes entreprises des deux souverains assyriens maîtres de l'Iran par la conquête. Elles sont d'une proportion gigantesque : les soldats sont assemblés par millions, le matériel de guerre n'y est pas moins prodigieux, et l'on donne aussi à l'ennemi une force non moins extraordinaire; car les mêmes relations grecques disent que le roi de la Bactriane se défendit contre Ninus avec une armée de quatre cent mille hommes qu'il composa de la seule jeunesse de la ville de Bactres; et l'on ne peut s'abstenir, sur ces données, de se souvenir que la Bactriane n'était pas une des plus riches provinces de l'Iran, et que, coupée de montagnes et de déserts, sa population ne permettait vraisemblablement pas de lever quatre cent mille jeunes soldats dans la ville capitale à laquelle aucune tradition n'a donné l'étendue que fait supposer une pareille levée. Mais n'oublions pas que ces événements merveilleux appartiennent à la période des temps incertains de l'histoire de l'Iran, à celle qui précéda l'avénement de Djem-Schid, petit neveu du roi Thémouretz, descendant de Housching.

Djem, comme nous l'avons dit, fut le fils de Vivengham déjà nommé. Nous avons plus haut considéré l'avénement de Djem comme le point initial des temps historiques de l'Iran, comme une époque qu'il est possible de mettre en concordance avec les dates certaines de la chronologie des monarchies de l'Orient. Djem montant sur le trône vers l'an 1882 avant l'ère chrétienne, avait pour contemporain assyrien Ninyas, fils de Sémiramis, lequel régnait depuis vingt-neuf ans.

Le règne de Djem fut un des plus mémorables; les annales



civiles et les traditions religieuses en ont, à l'envi, consacré les souvenirs et les bienfaits : les peuples qui vécurent sous son autorité lui décernèrent le surnom de *Schid*, soleil, et l'histoire écrite a nommé ce roi Djem-Schid, Djem-Soleil. Zoroastre rappela ses vertus pour en recommander l'exemple à tous les rois. On dit aussi que ce surnom lui fut donné à cause de l'éclat de sa beauté corporelle, celle de sa figure surtout, qu'on ne pouvait regarder en face sans en être ébloui.

D'après les traditions sacrées de la Perse *, Djem-Schid s'appliqua à fortifier, à faire pénétrer dans le cœur de ses sujets les sentiments religieux, à protéger le culte national et ses ministres : c'est ce que semble donner à entendre le texte de l'*Avesta*, lorsque Ormuzd déclare que le premier homme qui l'a consulté, celui à qui il a montré clairement la loi de Dieu, c'est Djem-Schid, le pur Djem-Schid, chef des peuples et des troupeaux : « Je lui dis, « ajoute Ormuzd, je lui dis : « Soumets-toi à ma loi, pur Djem-« Schid, fils de Vivengham, médite-la, porte-la à ton peuple. » « Et le pur Djem-Schid répondit : « Je ne suis pas assez juste pour « pratiquer votre loi, la méditer et la porter aux hommes. » « Alors moi, qui suis Ormuzd, je lui dis : « Si Djem-Schid ne « peut pratiquer ma loi, la méditer ni la porter aux hommes, du « moins qu'il rende heureux le monde qui m'appartient; qu'il « rende mon monde fertile et abondant, qu'il en ait soin, qu'il « le nourrisse, l'entretienne, qu'il en soit le chef, qu'il le gou-« verne. » Et le pur Djem-Schid répondit à Ormuzd : « Je rendrai « heureux le monde qui vous appartient; je rendrai votre monde « fertile et abondant; j'en aurai soin, je le nourrirai, j'en serai « le chef, je le gouvernerai, pourvu que, pendant mon règne, il « n'y ait ni vent froid, ni vent chaud, ni pourriture, ni mort, « que les dews disparaissent lorsque je prononcerai votre parole. »

Satisfait de la soumission de Djem, Ormuzd lui donna et à son peuple aussi la nourriture, l'intelligence, la vie longue. Le dieu mit dans les mains du nouveau roi un glaive dont la poignée et la

* *Zend-Avesta*, Vendidad-Sadé, fargard II°.

lame étaient d'or; le roi divisa la terre en trois parties, il s'avança successivement sur chacune d'elles, l'ouvrit de son glaive d'or, et ces mêmes lieux, jusque-là déserts, se peuplèrent aussitôt d'animaux domestiques, de chiens, d'oiseaux et d'hommes, de feux rouges et brûlants, et ces lieux devinrent excellents. Les hommes s'assemblèrent; les villages naquirent; les bourgs, les villes furent fondés; des routes, des ponts furent construits. L'hiver frappa ces contrées; mais les hommes s'aperçurent ensuite que la terre était couverte d'herbe quand la neige était devenue de l'eau et que la chaleur avait échauffé la terre et l'eau; et le temps vint où la terre de Djem-Schid fut si heureuse, qu'on n'y voyait ni chef insoumis ou brutal, ni mendiant, ni imposteur, ni délateur, ni traîtres, ni furieux; les femmes n'étaient sujettes à aucune infirmité.

Cette légende sacrée de Djem-Schid, consignée dans le plus ancien des livres canoniques de l'Iran, se traduit en un glorieux souvenir du règne de ce roi: il se montra pieux envers les dieux, bon envers ses sujets, ne négligea rien de ce qui pouvait améliorer le sort des peuples rangés sous son sceptre, ou donner un utile développement à toutes les institutions qui sont les véritables fondements de la civilisation et de la morale parmi les hommes.

On lui accorde en effet des actions dignes des éloges de l'histoire. Excité par l'illustration de ses ancêtres, il se les proposa pour modèles. C'est à lui qu'on attribue la fondation d'Ecbatane, ville nommée Hamadan par les Orientaux, et il l'entoura d'une triple enceinte. Ses voyages dans son royaume et la prospérité qu'il imprima à l'agriculture, à l'éducation des animaux domestiques, sont assez indiqués par les effets merveilleux supposés à son glaive d'or qu'Ormuzd lui avait remis. Ce prince honora les œuvres de l'intelligence; il attira dans sa cour les sages les plus renommés, qui étaient en même temps des philosophes et des poëtes recommandables. Il encouragea aussi les sciences, particulièrement l'étude de l'astronomie, et c'est sous le règne de Djem-Schid qu'on place la réformation du calendrier, et l'institution de l'année civile différente de l'année religieuse : celle-ci

recevait un mois intercalaire à la fin de chaque période de cent trente années. Si ce mois était de trente ou de trente et un jours alternativement, il mettait en effet d'accord, dans une période déterminée, l'année civile de trois cent soixante-cinq jours avec la véritable longueur de l'année solaire; mais cette correction de l'année civile ne nous semble pas appartenir à une époque aussi ancienne de l'histoire de l'Iran. Il est vrai que les observations chaldéennes remontaient, selon les traditions grecques, à des temps encore plus anciens; mais nous n'entreprendrons pas de décider une question aussi importante pour l'histoire de l'astronomie.

Djem-Schid aima la musique et les arts; il en encouragea la culture; mais on ne cite aucun grand monument élevé sous son règne.

Parmi les institutions administratives qui lui sont attribuées, on indique la division des hommes en trois classes ou castes, les nobles, les laboureurs et les soldats : cette division existait longtemps avant Djem-Schid; elle fut du nombre des coutumes indiennes introduites dans l'Iran par la dynastie mahabadienne. Il est possible que Djem-Schid en ait réformé la pratique, peut-être relâchée par l'effet du temps et des événements. Ce roi introduisit aussi dans ses États un autre usage indien, et l'un des plus utiles aux hommes, celui des greniers de réserve : il prévenait les effets des famines. On trouvera dans notre Précis sur l'Inde une suffisante description de ces utiles magasins publics et de leur administration par l'État.

L'usage du vin, devenu général sous son règne, est aussi attribué à une singulière circonstance. Une dame de la cour, fort considérée, était affectée d'une névralgie continue; l'inefficacité de tous les remèdes la porta à essayer les effets du vin : elle but en secret de celui du roi, et fut guérie. Cette liqueur dangereuse fut dès lors en grand crédit à la cour de Perse, et ce crédit n'a pas diminué depuis.

Djem-Schid institua la fête du nouvel an, le *nouroux*. On en raconte différemment l'origine; on y a vu une allusion à la belle figure du roi qui brilla comme un nouveau jour, un nouveau

soleil. La fête durait pendant six jours; les sujets faisaient des présents au prince et en recevaient des grâces. Des prisonniers recouvraient la liberté: le premier jour était consacré au peuple; le roi répandait sur lui des bienfaits; le lendemain était pour les savants et les poëtes du roi; les prêtres et les conseillers privés présentaient leurs requêtes le troisième jour; la noblesse et les savants du roi avaient, le lendemain, ce même privilége; le soir du cinquième, un jeune Al-Mansur préludait à la réception du sixième jour, où le corps de la noblesse venait offrir au roi des vases d'argent, dans lesquels étaient du froment, de l'avoine, des pois, des fèves, de la canne à sucre. Le premier ministre, le trésorier, les autres grands officiers, présentaient aussi leurs riches offrandes, et un grand pain, composé de diverses sortes de grains, était d'abord goûté par le roi et distribué ensuite à toute l'assistance. Le roi se couvrait de la robe royale, bénissait solennellement les assistants, et leur faisait à son tour de riches présents.

Djem-Schid passa une partie de son règne dans la ville de Zarend, capitale du Sedjestan, située au sud-ouest de Bactres, croyant que le climat de cette province lui était plus favorable. Istakhar fut néanmoins sa résidence habituelle, c'est la Persépolis des Grecs et la capitale de la Perse.

Ce roi, dont le nom est encore célèbre dans l'Asie moderne, s'appliqua singulièrement à la science du gouvernement des hommes, avec l'intention de les rendre heureux. On assure que l'observation des coutumes des abeilles dans leur ruche lui inspira quelques utiles pensées. Il établit des lois somptuaires, prévoyant que l'orgueil et l'envie susciteraient infailliblement une ambition désordonnée parmi les classes et les individus. Il fit, le premier, graver des anneaux pour servir de cachet, et il décida que le côté gauche était plus honorable que le côté droit, opinion qui subsiste encore dans le Levant. Le souvenir traditionnel de l'état florissant du royaume de Djem-Schid a été conservé par les plus graves historiens persans ou arabes *. Les romans histo-

* Mirkond et autres.

riques de même origine se sont enrichis des merveilles de son règne et de celles que l'éclat de sa renommée a permis de lui attribuer.

Il y a aussi une histoire fabuleuse de Djem-Schid; elle lui fait honneur de la fondation de la ville d'Istakhar (la Persépolis des Grecs). Elle ajoute qu'il donna à cette ville la forme d'un carré, dont chaque côté avait six lieues d'étendue. Selon les mêmes relations, ce roi aima beaucoup les voyages, et pour se satisfaire, il fit le tour de la terre. Il cultiva la magie avec succès, et posséda une coupe magique douée des plus prodigieuses vertus. Enfin, on dit qu'il eut pour conseillers intimes deux grands philosophes, le juif Faël-Issuf-Rabban, et le Grec Pythagore. Mais l'orgueil pénétra dans son cœur; il épousa la fille d'un dew, méprisant ainsi la loi divine. Enfin, les grandes actions et l'éclat de son règne l'exaltèrent jusqu'à lui persuader qu'il était immortel, et il exigea pour son image les honneurs divins.

Tant de démence, ajoute cette histoire fabuleuse, révolta ses sujets; le Sedjestan se souleva le premier, excité par un parent du roi, nommé Ahad; les insurgés réunis en corps d'armée sous les ordres d'un autre chef nommé Zohak, marchèrent sur la ville de Chiraz, où Djem se trouvait alors; le roi marcha à leur rencontre, livra bataille, fut vaincu, fait prisonnier, et son corps fut scié en deux par l'ordre de Zohak. D'autres histoires disent que Djem survécut à sa défaite et mourut misérablement dans un pays désert où il avait caché son infortune. Il laissait de la reine Phramak un fils encore jeune, qui porta le nom de Phridoun; sa mère le cacha soigneusement, afin de le soustraire aux recherches et à la fureur de Zohak, qui usurpa en même temps la couronne de Djem-Schid.

Ce récit, presque fabuleux, est remarquable par une certaine fidélité à la vérité de l'histoire, par l'apparent désir du moins de respecter cette vérité. Dans ces romans les écrivains orientaux n'inventent point les personnages; mais ils les emploient le plus avantageusement pour l'intérêt de leur narration; ils n'ont à sacrifier ainsi que les temps et les lieux : ce qu'ils ajoutent d'inven-

tion aux faits consacrés par l'histoire, c'est pour montrer leur esprit et leur génie.

Phridoun, ou plutôt Féridoun et Zohak sont des noms qui figurent à bon droit dans les annales de l'Iran; mais la suite des événements nous fera connaître leur véritable place.

Nous ne rappellerons plus ici (le lecteur attentif ne l'a pas oublié) que Ninus, roi d'Assyrie, entreprenant la conquête de la Médie, avait pour auxiliaire et pour allié un corps d'armée d'Arabes; cette nation, puissante dans sa presqu'île dès les plus anciens temps historiques, eut aussi des rois qui furent souvent alliés et souvent ennemis des monarchies asiatiques situées sur l'Euphrate, le Tigre et le golfe Persique. Mêlés à ces intérêts étrangers, les Arabes apprirent à mieux connaître les leurs propres, et le goût des conquêtes leur fut inspiré par l'exemple de leurs voisins; nous les verrons bientôt les maîtres des plus belles provinces de l'Iran.

Djem-Schid laissa une fille, Zaïanéh-Zarcherchem, qui fut la mère d'Athvian*; et lorsque les écrivains orientaux nous disent que Féridoun fut *fils* de Djem-Schid, ils ne nous trompent point, car Féridoun, comme nous le verrons bientôt, fut le *descendant direct*, mais à la onzième génération, du grand roi Djem-Schid.

Aucun des héritiers de Djem-Schid ne donna le moindre éclat à son nom ni à son règne. Celui de son premier successeur mâle fut même marqué par la perte de sa couronne.

Ninyas, fils et successeur de Sémiramis, fut contemporain d'Athvian, petit-fils et successeur de Djem-Schid. Tous deux livrés à la même indolence, ou doués des mêmes vices et de la même incapacité, ne songèrent point à défendre leurs possessions contre un ennemi auquel les rois d'Assyrie et de l'Iran avaient enseigné l'art des conquêtes.

Les Arabes avaient alors pour roi Schaddad; il fut le fondateur, par l'usurpation sur Asmah, de la dynastie des Médhadites, qui compta plusieurs princes justement célèbres pour leurs rares qualités et leur bon gouvernement. Schaddad entreprit la conquête

* *Boun-Déhesch*, § XXXII. Anquetil, *Zend-Avesta*, tom. II, pag. 416 et 417.

de l'Assyrie et des provinces limitrophes; il donna le commandement de ses troupes à Zohak, devant lequel toute résistance fut sans succès; Babylone et Ninive tombèrent au pouvoir du vainqueur; la Médie fut conquise; mais Ninyas et Athvian disparurent dans cette commune catastrophe. La mort de Ninus, du moins l'avénement de Sémiramis qui lui succéda, est fixée à l'année 1954 avant J.-C.*. Ninyas vint après, régna jusqu'en 1873, et cette époque fut aussi celle d'un grand changement dans l'état de l'Iran: l'Arabe Zohak, vainqueur de l'Assyrie, s'empara de l'autorité suprême dans l'Iran, chassant du trône Athvian, le petit-fils de Djem-Schid, l'occupa lui-même et en assura la possession à neuf de ses descendants; ils formèrent la dynastie des princes que les Grecs ont appelés rois assyriens-arabes, car ces Arabes étaient maîtres à la fois de l'Assyrie et de l'Iran (vers l'an 1873 avant J.-C.).

Soumise à de nouvelles destinées, la Perse, ou l'Iran tout entier, dut souffrir de ce joug étranger dans ses principales institutions : ses traditions religieuses n'ont point ménagé le conquérant; il avait sans doute des lois et des dieux qui n'étaient pas ceux de l'Iran, et le *Boun-Déhesch*, qui est la cosmogonie sacrée des Perses, ne lui a épargné ni une ignoble origine, ni une ignoble postérité**. « Zohak sortait de l'impure poussière des dews, car il était le fils de la fille d'un dew que Djem-Schid épousa dans le délire de son orgueil. Zohak eut neuf successeurs de son nom : ainsi de la mère de Zohak sont venues dix hontes (dix rejetons), et le premier est la honte même, plein de crainte, il déchire, il est livré au péché de l'envie inspiré par Ahriman***. » C'est ce premier Zohak qui fut le vainqueur d'Athvian, petit-fils de Djem-Schid.

Le même livre canonique des Persans donne cependant une plus honorable origine à ce premier Zohak; il la fait remonter jusqu'à Siahmak, second successeur de Kaïoumortz, par son quadrisaïeul

* Voyez mon *Résumé de Chronologie*; Paris, 1828, pag. 261.
** *Boun-Déhesch*, § xx.
*** *Idem*, § xxxii.

Taz, Tazé ou Tadj, frère de Housching, fils de Frévak, fils de Siahmak.

Deux races souveraines existèrent donc dès cette époque pour l'Iran : la race conquérante de Zohak, ayant pour elle le fait et l'usurpation, et la race de Djem-Schid, dont les droits n'avaient point péri par la défaite d'Athvian. Ces deux races vécurent collatéralement dans cet état de rivalité constante entre le fait et le droit, pendant plusieurs générations : on en compta dix dans chaque famille.

Athvian Ier eut pour fils Fargeschen, père d'un autre Athvian qui eut sept successeurs du même nom, distingués par des surnoms qui signifient Athvian aux troupeaux de bœufs, aux bœufs bien gras, aux bœufs blancs, aux bœufs noirs, aux bœufs rouges, aux bœufs noirs encore, et Athvian riche en bœufs*.

La race royale arabe-assyrienne eut aussi dix rois, tous du nom de son fondateur, Zohak, occupant le trône du fils de Djem-Schid.

Le *Boun-Déhesch*, dans sa colère contre les impurs Zohak, dit qu'ils commandèrent le mal pendant mille ans, chacun de ces chefs ayant régné cent ans**. Mais le même livre dit*** que la gloire et la vie de Djem-Schid durèrent six cent dix-sept années, ce qui doit s'entendre de sa dynastie, comme l'a déjà fait remarquer Anquetil-Duperron, qui n'hésite pas à reconnaître dans ce que le *Boun-Déhesch* rapporte de Djem-Schid, de Zohak et de Féridoun, les dynasties dont ces princes furent les chefs. Et pour des temps aussi reculés, sur lesquels il ne reste que des traditions religieuses rarement élaborées par les rigoureux procédés de la critique historique, c'est déjà un avantage que de pouvoir, avec une suffisante certitude, diviser ces temps incertains en périodes, dont chacune est caractérisée par un nom ou par un fait mémorable.

Nous avons déjà qualifié ces notions de jalons qui signalent la route dans ces vastes et silencieux déserts. Ainsi les chefs arabes-

* *Boun-Déhesch*, § XXXII.

** Anquetil, *Zend-Avesta*, tom. II, pag. 417 et 418.

*** *Idem*, pag. 421.

assyriens dominèrent pendant que dura encore la gloire de la race de Djem-Schid* (de 1882 à 1265 av. J.-C.), dont toutefois ses héritiers vécurent ignorés, heureux de se soustraire à l'inimitié de leurs vainqueurs. Les narrations persanes se répandent en invectives et en vives accusations contre le chef de cette race étrangère et contre ses successeurs : ils firent peser sur leurs sujets un sceptre de fer; le dernier Zohak, surnommé Bévarasp, ajouta à sa méchanceté naturelle les maléfices de la magie; son visage était pâle et maigre, son regard étincelant et égaré, son air fier et hautain, son corps absolument difforme. Deux ulcères douloureux sur ses deux épaules ajoutaient, par ses souffrances, à la férocité naturelle de son humeur : ce Zohak avait fait un pacte avec le démon qui lui demanda, pour prix de ses services, de baiser ses épaules. Aussitôt deux horribles serpents s'y jetèrent dessus et s'y creusèrent une demeure, et il n'y eut d'autre remède contre ce mal effroyable que de laver les deux plaies avec du sang humain chaud, ou d'y appliquer la cervelle d'un homme nouvellement tué : il fallait ainsi à ce misérable roi plusieurs victimes chaque jour, et quand les condamnés n'y suffisaient pas, les personnes soupçonnées de fidélité à la dynastie de Djem-Schid fournissaient l'affreux remède.

Ainsi, les descendants et successeurs du premier Zohak avaient hérité de ses mauvaises passions. L'Iran, sous leur domination, passa par toutes les phases de l'infortune; elles se succédèrent pendant six siècles, et le souvenir en est consigné dans les livres sacrés. Le dernier souverain de cette race arabe y est particulièrement maudit. Son surnom de *Bévarasp* est un mot pazend qui signifie *chef de dix mille provinces* **. Ce Zohak-Bévarasp avait trois bouches, trois ceintures, six yeux, mille forces; il était plus violent, plus puissant que les dews, que les daroudjs livrés au mal, que les darvends de ce monde, qui sont des daroudjs très-violents, créés par Ahriman, et qui rôdent sans cesse sur la terre pour y multiplier la mort. Dans l'autre monde, Zohak-Bé-

* Anquetil, *Zend-Avesta*, tom. II, pag. 417 et 418.
** *Idem*. pag. 168, note 1re.

varasp est continuellement tourmenté pour ses crimes *; il est lié vivant, à perpétuité, sur le mont Damawend**. Son portrait en fait un être monstrueux au physique comme au moral, et cette tradition est un témoignage de la haine méritée que cette race étrangère suscita bien justement contre elle. Zohak-Bévarasp en fut le dernier roi.

Sa cruauté n'épargnant personne, sa tyrannie suscita enfin une légitime révolte : la ville d'Ispahan donna le signal. Il s'y trouvait un forgeron nommé Gaôh (ou *Caveh*), dont les deux fils chéris périrent victimes des sicaires qui cherchaient chaque jour la cervelle de deux hommes pour calmer les maux du roi. Le forgeron donna l'alarme, excita ses concitoyens, parcourut la ville après avoir fait de son tablier de cuir la bannière de l'insurrection; elle fut celle de la délivrance : le peuple suivit le tablier symbolique de Gaôh, et les grands le secondèrent. Ses premières tentatives furent heureuses, son habileté fut égale à son courage; ses succès lui attirèrent des partisans; son armée s'accrut, se fortifia rapidement, et d'une voix unanime les populations du Farsistan, du Kousistan et du Kirman se rangèrent sous ses ordres, et le proclamèrent leur chef. Il s'empara de plusieurs autres provinces, notamment de la ville de Hérat, capitale du Khorassan; et, pour profiter de sa victoire, il résolut de marcher droit au tyran pour lui livrer bataille.

Zohak-Bévarasp résidait à Istakhar (Persépolis); il réunit une nombreuse armée dans le nord de l'Aderbïdjan. Gaôh entra dans la Médie, y trouva partout des adhérents pendant sa marche victorieuse; les populations augmentaient, fortifiaient son armée; les villes ouvraient leurs portes; il entre dans Kaschan, Koumada, Hamadan et Karbin; enfin il atteignit Zohak, campé au pied du mont Damawend, et l'attaqua sans hésitation. Le choc fut terrible, le combat long et sanglant; mais Zohak fut vaincu; les débris de son armée, où se trouvaient beaucoup d'Arabes, s'enfuirent en

* Anquetil, *Ieschts-Sadé*, Iescht de l'Eau, cardés 8e et 9e, tom. II, pag. 168 et 169. — Tom. I, IIe partie, pag. 108.

** *Idem*, *Boun-Déhesch*, § XII, pag. 367.

Assyrie, et leur chef, fait prisonnier, fut mis dans les fers. La victoire de Damawend fut la délivrance de l'Iran, et lui rendit ses anciens rois et ses anciennes institutions : il fut institué une fête commémorative de ces grands événements.

CHAPITRE DIXIÈME.

Troisième dynastie (deuxième des Pischdadiens) : Féridoun. — Guerre avec le Touran.

Avant la bataille de Damawend, Gaôh, haranguant son armée, lui annonça qu'il ne combattait point pour un intérêt personnel, mais pour le salut du pays; qu'après la victoire et la destruction de l'ennemi, l'Iran choisirait un roi par le libre suffrage du peuple. Gaôh fut élu tout d'une voix; mais il refusa la couronne, rappela que la descendance de Djem-Schid n'était pas éteinte, et que d'Athvian-Potourna, son onzième descendant, il restait trois fils, héritiers légitimes de ses droits, Barmaïoun, Féridoun et Kataïoun. Aussitôt Féridoun fut proclamé roi de l'Iran. Lui et ses deux frères furent de zélés serviteurs de Dieu *.

Féridoun était né à Veréné dans le Ghilan, province voisine de l'Aderbïdjan, qui est borné à l'est par la montagne de Damawend. Féridoum se rendit au vœu de l'armée, en prit le commandement; animé du désir de venger la mort de Djem-Schid, le chef de sa race, et de reconquérir le trône dont il avait été dépouillé, il se servit de l'étendard de Gaôh **, fit enfermer Zohak dans une caverne du Damawend, poursuivit son armée sans relâche, l'obli-

* *Boun-Déhesch*, § XXXII, Anquetil, *Zend-Avesta*, tom. II, pag. 418.
** *Ieschts-Sadé*, Iescht de l'Eau, 9e cardé, pag. 168.

gea d'habiter les bords du Zarè (la mer Caspienne, vraisemblablement), et rétablit son autorité dans toutes les villes de l'Iran * après en avoir entièrement chassé les Tazians, descendants de Tazé, chef de la famille des Zohak, collatérale de celle de Housching.

Féridoun reçut le surnom de victorieux, se montra libéral, et répara autant qu'il le put les désastres causés par la race de Zohak. La reconnaissance des peuples attribue à ce prince un nombre infini de mérites, entre autres celui d'avoir introduit l'usage du hom blanc, arbre créé par Ormuzd, et qui est le chef des arbres, donne la santé, fait concevoir, et chasse les maux du corps; arbre sacré employé aussi dans les cérémonies religieuses, qui éloigne la mort; à la résurrection générale, il rendra la vie aux bienheureux.

Féridoun, selon les mêmes traditions, chassa les dews de la terre, et son invocation délivre encore l'homme de la méchanceté des mauvais génies, et de celle des magiciens.

L'avénement de Féridoun au trône de l'Iran peut être fixé vers l'année 1265 avant l'ère chrétienne: il fut le chef de la troisième dynastie iranienne, qui, formée des descendants directs de Djem-Schid, fut aussi la seconde dynastie des rois pischdadiens ou rois de la première loi. On peut conjecturer avec quelque fondement que cette dynastie établie dans la Médie, et qui précéda celle des Kéaniens sur laquelle Cyrus répandit un si grand éclat, fut celle même que les écrivains grecs ont désignée sous le titre de rois mèdes.

Les premiers actes de Féridoun, lorsqu'il fut sur le trône, furent inspirés par la reconnaissance: il conféra à Gaôh le titre de *pahlaven-gihan*, héros agissant et vigoureux, le créa généralissime des armées iraniennes; sa famille fut comblée de richesses.

Les Arabes-Assyriens tenaient encore dans le Kousistan, province voisine de l'Assyrie où ils dominaient depuis longues années; Féridoun y envoya Gaôh, qui la reconquit et refoula l'en-

* *Boun-Dehesch*, § XXII.

nemi dans son territoire, où il le poursuivit, se rendant maître d'une partie de l'Assyrie. A son retour à Istakhar, après plusieurs années de guerre, le généralissime fut investi du gouvernement de l'Aderbïdjan; il y termina sa glorieuse carrière dix années après.

Le roi voulut consacrer le souvenir des éminents services que ce grand homme avait rendus à sa patrie : il ordonna que le tablier du forgeron généralissime, qui avait été le signe de la délivrance, serait désormais l'étendard royal de l'Iran. Il le fit orner de pierreries; ses successeurs y en ajoutèrent encore, perpétuant ainsi les marques de respect si légitimement dues à ce symbole du salut du pays; et la piété des rois se montra si généreuse, le tablier de cuir fut successivement enrichi de tant de pierreries, que lorsque les Musulmans, en l'année 630 de Jésus-Christ, vainqueurs des Persans à la bataille de Quadesyah, dans l'Irak, s'emparèrent de l'étendard royal iranien, toute l'armée fut enrichie par le partage des pierreries dont il était orné.

En mémoire des succès de Gaôh sur les Arabes-Assyriens, à Damawend, Féridoun institua une fête qui avait lieu vers l'équinoxe d'automne; elle est encore fidèlement célébrée par les Persans, réfugiés dans l'Inde avec les livres de Zoroastre.

Féridoun fut un des plus sages monarques de l'Iran; il fut, comme le dit l'*Avesta*, bon serviteur de Dieu. Il envoya son fils aîné, nommé Tour, à la conquête de la Tartarie occidentale. Ce prince, à la tête d'une armée nombreuse, passa l'Oxus et s'empara des vastes et montagneuses contrées situées sur la rive droite : le prince y fonda un royaume qui de son nom fut appelé le Touran; ses habitants sont les Touraniens des annales persanes et des traditions tartares. L'accord de ces relations donne à ces souvenirs assez d'autorité pour mériter d'être recueillis par l'histoire.

A la mort de Gaôh, Féridoun fit élever ses enfants à la cour et leur distribua toutes les possessions de leur père; le roi y en ajouta encore lorsqu'ils eurent atteint l'âge d'homme. Il donna aussi à chaque province un gouverneur choisi parmi les person-

nages les plus capables et les plus intègres. Son prédécesseur Zohak avait laissé une fille qui possédait une grande fortune : Féridoun l'épousa, et en eût deux fils; ils participèrent de toutes les mauvaises passions qui rendirent leur grand-père maternel si justement odieux. Féridoun en fut affligé et voulut réparer, s'il était possible, cette faute où sa cupidité l'avait entraîné, en épousant une jeune femme persane, Iran-Dokht, d'un naturel excellent, qu'elle transmit à son fils avec la vie : et ce fils devint les délices de Féridoun qui porte sur lui toutes ses affections.

Des écrivains orientaux modernes célèbrent à l'envi la sagesse de Féridoun et le bonheur dont il jouit sur le trône; les suites de son second mariage, comme on le verra bientôt, furent cependant la source de guerres cruelles entre ses enfants; il eut la douleur de les voir s'entre-égorger dans de fatales dissensions, et sa couronne passer à l'un de ses petits-fils, ses trois fils ayant péri dans ces guerres fraternelles.

Ces mêmes écrivains racontent en effet que Féridoun était parvenu à un âge assez avancé pour qu'il dût choisir son successeur : il consulta les grands du royaume. Attirés par les bonnes qualités du fils de la Persane, qui se nommait Iretz, ils le désignèrent d'un avis unanime. Féridoum confirma leur légitime préférence par son assentiment, et afin de prévenir, s'il était possible, des guerres pour la succession de la couronne, il assigna aux deux fils de la fille de Zohak, à Tour, l'aîné des trois, les provinces orientales de l'Iran avec le Touran, à Salem, les provinces occidentales, ne laissant à Iretz que la Perse, la Mésopotamie, la portion de l'Assyrie conquise par Gaôh, et ses trésors.

A la nouvelle de ces dispositions royales, Tour et Salem, unissant leurs forces et leur ressentiment, envahirent l'Iran, déclarant la guerre à leur père et à leur frère. Iretz, mû par le désir de la paix, se rendit dans leur camp pour tenter un rapprochement; ses deux frères s'emparèrent traîtreusement de sa personne, lui tranchèrent la tête et l'envoyèrent à leur malheureux père. Iretz laissait un fils qui se voua à le venger : il marcha

contre ses oncles, leur livra plusieurs combats où ils trouvèrent la mort, et rentra dans ses États; il y mit en pratique, durant un long règne, les bons préceptes et les grands exemples laissés par Féridoun, son grand-père.

Cette relation du règne de Féridoun n'est pas d'accord avec celle des écrits orientaux plus anciens; et comme les livres sacrés de l'Iran et les généalogies qu'ils contiennent méritent plus de confiance, qu'ils rendent raison des temps, et font connaître les noms des princes qui les remplirent, selon les lois ordinaires de la durée des règnes et des dynasties, nous préférerons, comme plus vraisemblables, les notions historiques tirées de ces anciennes écritures.

On y apprend donc que Iretz fut le troisième fils de Féridoun et qu'il régna douze ans *; il eut deux fils et une fille; Iretz périt dans les guerres contre ses frères consanguins; ses deux fils, Vanidar et Anastetokh, périrent aussi en défendant leur couronne contre leurs oncles. La fille de Iretz, nommée Gendji, mit au monde un fils qui continua la race de Féridoun pendant dix générations encore, et l'ensemble du règne de cette race fut de cinq cents années **. Zoroastre était de cette illustre famille.

Dans ces mêmes anciens livres, la mémoire de Féridoum est singulièrement honorée, exaltée même, comme celle d'un sage par excellence, d'un bon prince, d'un homme également grand dans la paix et dans la guerre. Ses préceptes de conduite sont cités comme des sentences de morale utiles à tous : les Orientaux font autant de cas de la sagesse que de la valeur, et ce sont eux qui ont inventé toutes les philosophies.

Féridoum disait à son fils : « Considérez chaque jour de votre règne comme le feuillet d'un livre; appliquez-vous à n'y rien écrire qui ne soit digne de l'estime de la postérité ***. » Il ajoutait : « Si l'homme considérait bien sa propre nature, la vanité des biens de cette vie, et la grandeur de Dieu, il ne s'attacherait qu'à

* *Ieschts-Sadés*, 19e néreng. — *Boun-Dehesch*, § XXXII.
** *Boun-Déhesch*, § XXXIV.
*** *Ravaët*, de Behram Schapour; Anquetil, tom. II, pag. 410.



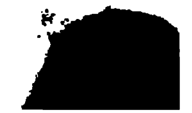
cet être souverain ; que tes richesses n'excitent point ton orgueil ; que la chute de ceux que tu as élevés te serve de leçon ; une même fin nous attend tous ; souviens-toi, qui que tu sois, que le monde manque à un chacun ; donne ton cœur au Créateur, il ne te manquera jamais. »

Féridoun a laissé une réputation de clémence que sa sagesse faisait déjà présumer : ses panégyristes modernes le nomment le Salomon de la Perse ; aucun héros de l'antiquité grecque n'a conservé dans le souvenir des hommes et dans les écrits des poëtes, une renommée si éclatante que l'est celle de Féridoun parmi les Orientaux. Dans leurs histoires comme dans leurs romans, en prose ou en vers, *Phridoun* fut le héros des héros ; ils ne lui refusent aucun des mérites qui excitent la reconnaissance des hommes ; c'est Phridoun qui composa les tables pour calculer les mouvements des astres, qui créa la médecine, qui enseigna l'art de dompter les éléphants et celui de composer la thériaque. L'auteur du *Lebtarikh* (Cazuini), du *Tarikh-Cozideh*, les historiens Mirkond, Khondemir, les poëtes Saadi, Djiami, Ben-Schonah, Ferdoussi le premier de tous, et un nombre considérable d'autres écrivains orientaux, ont à l'envi célébré la gloire de Phridoun *.

Ce roi avait fixé sa résidence dans l'Aderbïdjan, où il avait reconquis sa couronne ; limitrophe de la Médie au nord-ouest, cette province avait à l'est le Ghilan et la mer Caspienne.

Après avoir pleuré la mort de son fils Iretz, Féridoun eut la consolation de ne pas mourir sans laisser le trône de l'Iran à un héritier de son sang. Il fit élever avec les soins que lui inspirait sa tendresse, le fils de Gendji, sa petite-fille : ce fils se nomma Frégozeg ; il eut neuf successeurs par autant de générations dont il était la souche. Le neuvième successeur fut une fille nommée Ménosch-Khernar ; elle fut la mère de Minotcher, dont le père n'est pas connu, et qui fut le onzième successeur d'Iretz et le douzième de Féridoun.

* *Bibliothèque orientale*, de D'Herbelot, au mot FÉRIDOUN.



Malgré l'incertitude de son origine, le jeune Minotcher régna sur l'Iran. On dit qu'il fut allaité par une brebis; pendant son règne, il tomba de la neige noire et de la grêle rouge *; il régna cent vingt ans, dit le ***Boun-Déhesch;*** il y eut en effet plusieurs rois successifs de ce même nom de Ménosch ou Minotcher et du même sang.

Le règne du dernier Minotcher fut troublé par des guerres intestines et par l'invasion étrangère. Les populations du Mazanderan, resserrées entre la Médie et la mer Caspienne, habituellement peu soumises, s'insurgèrent et marchèrent contre l'autorité du roi, excitées et conduites par un chef descendant de Salem, frère de Tour, roi du Touran et ennemi de la race d'Iretz.

Minotcher avait pour ministre l'homme le plus sage et le plus habile de son royaume, Sam, fils de Nériman, qui fut le père de Zab, l'un des plus célèbres héros de la Perse. Sam se mit à la tête de l'armée iranienne, et ramena les insurgés à l'obéissance : il raconta lui-même au roi les circonstances et les résultats de ses combats.

Mais la haine des princes touraniens contre l'Iran, et leur ardeur pour en conquérir le trône dont ils prétendaient que Tour et Salem, fils de Féridoun et leurs aïeux avaient été injustement privés, ne se ralentissaient pas : Afraziab, fils de Pécheg et descendant direct de Tour, régnait au delà de l'Oxus, pendant que l'autorité de Minotcher s'étendait jusque sur la rive opposée de ce fleuve : Afraziab le franchit à la tête d'une très-nombreuse armée de ses Tartares, pénétra dans le Mazanderan, province limitrophe de l'embouchure du fleuve, et à peine remise des dernières émotions. Minotcher lui opposa ses troupes, et fut défait en bataille rangée; il se réfugia dans Hamadan; l'ennemi en entreprit le siége, mais il l'abandonna à l'approche des troupes levées par le gouverneur des provinces méridionales, qui s'avançaient en toute hâte pour lui couper la retraite. Un traité fut conclu; la nécessité le dicta au Touranien, qui renonça entièrement à ses prétentions

* *Vieux Ravaët*; Anquetil, tom. I, IIe partie, pag. 37.



sur l'Iran, et se retira au delà du fleuve qui marquait la limite des deux royaumes.

Ce succès était le fruit de la prévoyance et du courage de Sam; le roi le récompensa en lui donnant en apanage héréditaire le Sistan, partie orientale du Sedjestan, vers les sources de l'Indus.

Bientôt après, Fresch-Noder, fils de Minotcher, remplaça son père sur le trône; il confirma Sam dans ses dignités, et le ministre lui continua ses conseils, lui garda la même fidélité qu'au roi défunt. Mais l'envie et de haineuses rivalités s'éveillèrent dans le cœur des grands du royaume; l'élévation de Sam ne se justifiait point à leurs yeux par ses nombreux mérites; ils excitèrent des troubles, des séditions, et le roi du Touran, Afraziab, toujours porté par les mêmes passions à profiter de ces désordres, foula aux pieds le traité qu'il avait récemment conclu, leva deux armées nombreuses, passa l'Oxus sur deux points, marchant de sa personne sur Zarend, capitale du Sedjestan et résidence du roi Fresch-Noder, laissant son frère Agueriretz attaquer en même temps le Mazanderan, dont le peuple était toujours disposé à la révolte.

Le roi Noder laissa la défense de Zarend aux soins de Sam, et se rendit dans le Farsistan pour opérer une levée de troupes dans les provinces soumises, et marcher à la rencontre d'Agueriretz.

Le destin traversa ce projet de défense : Sam mourut sur ces entrefaites. L'armée iranienne perdit tout courage, se laissa battre et disperser; Afraziab s'empara de la ville de Zarend, des trésors du roi, et marcha aussitôt vers le Mazanderan pour réunir ses troupes à celles de son frère. Noder arriva; mais l'ennemi ayant opéré la jonction de ses forces, Noder eut à combattre les deux armées combinées et occupant des positions formidables. Bien digne d'un meilleur sort, il succomba sous le nombre; vaincu, fait prisonnier, il fut mis à mort par l'ordre exprès d'Afraziab, roi du Touran : cette victoire rendit le roi de Touran maître d'une grande partie de l'Iran.

La mort de Fresch-Noder livra l'Iran à toutes les calamités

qu'engendrent les guerres intestines et les invasions de l'étranger. Les descendants de Noder luttèrent contre le conquérant; les provinces qu'il n'avait pas soumises leur furent fidèles, fournirent des troupes, et soutinrent courageusement la lutte dans vingt combats.

Zal-Zer, fils de Sam, succéda à son père; son courageux dévouement égala celui dont ce ministre guerrier avait donné tant de preuves aux deux derniers rois de l'Iran. Zal-Zer avait secrètement suborné les personnages les plus marquants des provinces iraniennes qui n'étaient pas occupées par l'ennemi; il leva des troupes dans ces provinces, les réunit par des chemins peu connus, se mit inopinément à leur tête, attaqua Afraziab, le poursuivit, et le força de repasser l'Oxus en lui accordant une capitulation.

La lutte fut longue et sanglante; les deux fils du roi Noder y perdirent la vie. L'invasion des Touraniens dura douze années; Afraziab, dit le *Boun-Déhesch*, fit le mal dans l'Iran pendant douze ans. Zal-Zer y mit un terme : sauveur et maître du pays, il fit couronner roi Zab, fils de Thamasp, frère aîné du roi Noder.

Zab fut un prince pacifique; l'administration de Zal-Zer favorisa les inclinations du prince; mais l'âge secondait mal le zèle du héros, il ne pouvait plus se mettre à la tête de l'armée, et le roi du Touran ne laissa pas échapper cette nouvelle occasion de faire une troisième irruption dans l'Iran. Il y réussit d'abord, en occupa une grande partie : mais Zal-Zer avait un fils digne de lui, Roustoum, héritier de son courage et de sa fidélité. Dirigé par son père, il conduisit heureusement la guerre contre Afraziab le Touranien, le contraignit de repasser l'Oxus, et délivra de nouveau sa patrie de son ennemi.

Parvenu à la fin de son règne, le roi Zab se montra bon pour ses peuples, déchargea les provinces malheureuses de tous leurs impôts, réforma quelques abus, ramena à leurs devoirs les grands dépendants de la couronne, récompensa dignement les deux héros qui l'avaient sauvé par leur valeur, leur donna à titre d'apanage perpétuel le Sistan, partie orientale du Sedjestan, et ce roi mourut justement regretté de ses sujets.

Gueschasp lui succéda : selon les uns il était fils de Zab, et selon d'autres fils de Noder. Il est nommé plusieurs fois dans les livres sacrés ; son règne ne peut donc être mis en doute. La tradition historique en a d'ailleurs conservé les principales actions, toutes condamnées comme l'effet des plus mauvaises passions : ce roi est qualifié d'injuste, de cruel, rempli d'orgueil, ingrat, régnant par la terreur et les exactions. Le désordre était partout ; l'insubordination des grands minait l'autorité royale, une nouvelle invasion des Touraniens vint mettre le comble à tant de malheurs. Gueschasp, dans son orgueil, dédaigna le concours, les conseils et l'expérience de Zal-Zer et de Roustoum : il voulut seul soutenir la guerre ; il fut défait dans plusieurs batailles rangées et trouva la mort dans la dernière. Afraziab fut une quatrième fois maître de l'Iran.

Avec Gueschasp finit le règne de la troisième dynastie, issue de la famille pischdadienne, et composée des descendants directs de Féridoun qui en fut le chef. La race de ce prince illustre gouverna l'Iran pendant six cents années consécutives *, et laissa ce vaste royaume au pouvoir des descendants de Tour, roi du Touran, héritiers persévérants de ses prétentions au trône de l'Iran en qualité de fils aîné de Féridoun, père commun des rois touraniens par Tour, et des rois iraniens par Iretz, ses deux fils.

Les six cent vingt-cinq ans attribués par les textes orientaux à la famille de Féridoun furent remplis par seize règnes dont ces mêmes textes donnent la succession individuelle, avec la généalogie des princes qui occupèrent le trône durant cet intervalle de temps ; et cet intervalle porte vers l'année 640 avant l'ère chrétienne la fin de cette troisième dynastie de l'Iran et le commencement de la quatrième dont les princes sont généralement connus dans l'histoire sous la dénomination de Kéaniens, Kæans, Kéanides ou Akæménides, dynastie qui fut à jamais illustrée par les noms de Cyrus, de Cambyse, de Darius, et qui fut anéantie par les mémorables victoires d'Alexandre en Orient !

* *Boun-Déhesch*, § xxxiv. — *Ravaët*, de Behram Schapour ; Anquetil, tom. II, pag. 420, note 4.

CHAPITRE ONZIÈME

Quatrième dynastie : les Kéaniens Kæans, Kæanides ou Achæménides.—Cyrus, Cambyse, les Mages, les Darius, les Xerxès. — Invasion d'Alexandre, roi de Macédoine.

Le désordre universel dans lequel Gueschasp, en mourant, laissa le royaume, obligea ses sujets à songer à leur propre salut; ils tournèrent leurs regards et leurs espérances vers le vieux héros Zal-Zer et son fils Roustoum, retirés l'un et l'autre dans une province éloignée qui avait échappé à l'invasion ennemie. Zal-Zer ne repoussa point ces vœux : son patriotisme ranima ses forces presque éteintes; il promit ses conseils à son fils; mais il exigea d'abord qu'un roi fût appelé au trône vacant. L'unité du pouvoir devait prévenir les dissensions intestines et la dispersion des forces qu'on pouvait opposer à l'ennemi; et Zal-Zer désigna en même temps Kobad, neveu des Gueschasp, que les généalogies persanes désignent comme fils du vertueux roi Zab.

Kobad fut le chef de la quatrième dynastie, qui ne fit que continuer la seconde des Pischdadiens. Kobab, par son père et ses nombreux aïeux descendants de Féridoun, se rattachait par les ancêtres de celui-ci à Djem-Schid, leur souche commune.

En montant sur le trône, Kobad prit le surnom de Kaï, *grand*, que ses premiers descendants conservèrent. Il appela auprès de lui Roustoum, fils de Zal-Zer, le nomma pahlaven-djihan ou

généralissime, et ils firent d'un commun accord les préparatifs militaires indispensables pour attaquer Afraziab et le chasser de l'Iran.

Aussitôt l'esprit public se réveilla dans les provinces; il se manifesta dans celles même que l'ennemi avait occupées; et pendant que Zal-Zer dirigeait l'administration de l'État, Kaoun, descendant du célèbre forgeron Gaôh, se souvenant des exemples du chef de sa famille, souleva les populations de plusieurs grandes villes du Farsistan, Istakhar, Yezd, Schiraz, Ispahan, et marcha contre Afraziab : Kaï-Kobad et Roustoum survinrent, et le roi du Touran, qui avait réuni toutes ses troupes en une seule armée, redoutant le grand nombre de forces qu'il avait en présence, consentit d'abord à traiter, rejeta ensuite les dures conditions qui lui étaient proposées, combattit près de la ville de Kasbin, dans le Vandjemgaerd, fut mis en déroute, et s'enfuit par le Mazanderan, où l'un des généraux de Kaï-Kobad, Keschvad, surnommé *Zerin-Kouah* (au casque d'or), s'opposant à sa marche, l'obligea de traverser en fugitif l'Aderbïdjan, le Daghestan, et de côtoyer la mer Caspienne pour rentrer dans ses États. Mais tant de revers étaient au-dessus des forces d'Afraziab, déjà avancé en âge; il mourut avant d'avoir accompli sa retraite.

Kaï-Kobad, maître enfin dans ses États, affermit sa puissance en réparant autant qu'il le put les désastres de la guerre; il fixa son séjour à Ispahan, honora les funérailles de Zal-Zer, qui cessa de vivre dans le même temps, et donna à Roustoum, son fils, la province de Zaboulistan, dont la ville capitale était Wee-Keranté; nous la nommons aujourd'hui Kaboul, ainsi que la province dont elle est le chef-lieu.

L'armée fut largement récompensée par le butin fait sur l'ennemi; elle fut occupée à des travaux utiles, à la construction de routes qui traversaient l'empire dans tous les sens, et le roi fit établir sur ces chemins publics des bornes distantes l'une de l'autre de quatre milles, longueur précise de la *parsangh*, mesure persane que les Grecs ont nommée *parasange*.

Le règne de Kaï-Kobad fut long; il fut propice au repos et à

la prospérité de l'Iran; Kaï-Kobad laissa de justes regrets dans le cœur de ses sujets. Ses deux fils lui survécurent; ils se nommaient Kaï et Kaï-Kaous : celui-ci succéda au roi; l'orgueil et la témérité furent les traits saillants de son caractère; les magiciens lui avaient prédit des prospérités inouïes. Dès les premiers jours de son règne, il conduisit une armée dans le Mazanderan, dont le satrape, gagné, dit-on, par le roi touranien, avait cessé de reconnaître l'autorité du roi de l'Iran. Kaï-Kaous l'attaqua, le renferma dans les murailles de Bafrols, et affama par un long siége cette ville, qui se rendit à discrétion. Mais en même temps Afraziab II, roi du Touran, accourait au secours du satrape qu'il avait mis dans ses intérêts; Kaï-Kaous, sans tenir compte des fatigues de ses troupes épuisées par la durée de cette guerre, les conduisit à la rencontre d'Afraziab, lui livra bataille, fut battu et fait prisonnier.

Ce malheureux prince connut alors la grandeur de la faute qu'il avait commise en dédaignant le concours de Roustoum, dont la grande renommée lui portait secrètement ombrage, et qu'il espérait éclipser par ses propres actions. Roustoum fut généreux et fidèle; il leva des troupes, attaqua l'ennemi, le repoussa au delà de l'Oxus, ravagea ses provinces, et Afraziab II se trouva heureux d'acheter la paix et de rendre à ce prix la liberté au roi malheureux.

Kaï-Kaous ne se montra pas ingrat : il honora Roustoum et lui donna sa sœur en mariage.

C'est dans cette campagne que les poëtes orientaux placent les actions les plus merveilleuses de leur héros, Roustoum : dans la bataille livrée aux Touraniens par Kaï-Kobad, Roustoum avait tué de sa main onze cent soixante ennemis; dans cette nouvelle guerre, entreprise pour la délivrance du roi Kaï-Kaous, Ferdoucy place les sept aventures du héros et de son cheval Rakhsch, dont le récit émeut encore toutes les populations asiatiques : les combats à outrance contre les génies, les dews, les magiciens et les nermpaï qui ont des jambes de cuir, en sont les traits les moins merveilleux.

De retour dans ses États, Kaï-Kaous s'adonna à leur administration. Il jugea nécessaire une guerre contre les Hamyarites : il débarqua, suivi de ses troupes, sur les côtes d'Oman, en Arabie, et pénétra jusqu'à Mareb, capitale de l'Yémen, métropole de l'empire des Arabes. Kaï-Kaous oublia qu'il était dans un pays conquis; les Arabes l'attaquèrent à l'improviste, avec succès, et le roi de l'Iran traversa en fugitif les provinces qu'il avait peu auparavant parcourues en vainqueur. Parvenu sur les côtes, il y trouva le prudent Roustoum à la tête de nouvelles troupes; le roi reprit l'offensive, rétablit ses affaires, obtint un traité d'alliance offensive et défensive avec les Arabes, et épousa Sandabah, la fille de leur roi.

Ces événements avaient ranimé la haine des Touraniens contre l'Iran : Afraziab II passa de nouveau l'Oxus et vint mettre le siége devant Balkh (Bactres); Kaï-Kaous dirigea contre cette nouvelle invasion une armée dont il donna le commandement à son fils Siavekhsch, jeune prince doué des plus rares qualités, lié par la plus vive affection avec Roustoum, son oncle, qui le chérissait tendrement et qui partagea avec lui le commandement de l'armée. Ils furent heureux contre Afraziab II dans toutes les rencontres, le poursuivirent jusque dans ses États, l'amenèrent, par un traité, à la renonciation expresse de ses antiques prétentions au trône de l'Iran, et le forcèrent de payer les frais de la guerre : ce traité fut envoyé à Istakhar pour être revêtu de la sanction du roi. Mais les rares mérites de Siavekhsch lui avaient fait de puissants ennemis, même de redoutables amis. La nouvelle reine, d'origine arabe, Sandabah, s'était éprise de ses mérites et du jeune prince qui les possédait : ce fut une nouvelle Phèdre qui rencontra un nouvel Hippolyte; la fureur de la reine persane méprisée fut égale à celle de la reine athénienne; le prince fut accusé; il fut privé du commandement de l'armée; Roustoum fut enveloppé dans sa disgrâce, et le traité que les deux héros vainqueurs avaient imposé à l'éternel ennemi de l'Iran fut rejeté.

L'injustice du roi porta le prince à une fatale résolution : il se retira à la cour de cet ennemi vaincu, d'Afraziab II, qui lui

donna sa fille en mariage, et lui accorda en même temps, dans les affaires de l'État, une influence cruellement jalousée par les grandes familles touraniennes. Garschiavesch, frère du roi, fut le chef d'une conjuration dans laquelle le prince iranien perdit la vie. Il avait été remplacé dans le commandement de l'armée persane par Thous, oncle du roi; celui-ci luttait péniblement contre Afraziab. La nouvelle de la mort du prince ouvrit enfin les yeux à Kaï-Kaous sur les dangers qui le menaçaient; il rappela Roustoum à la tête de l'armée, et ce héros, dont les regrets de la mort du prince, son ami et son neveu, portèrent la valeur et la fureur à une extrême exaltation, traversa l'Oxus, entra dans le Touran, ravagea les villes et les campagnes, massacra tout ce qui se trouva sur son passage: en vain le chef des conjurés, Garschiavesch, essaya de lui résister; Roustoum le tua de sa propre main, et maître par ses victoires d'une grande partie du Touran, il lui imposa les plus dures conditions. Il chercha avec une tendre sollicitude Franghis, la veuve de son ami; il la vit et avec elle le jeune enfant qu'elle élevait de ses pieuses mains... Le récit de cette entrevue est un des plus admirables et des plus touchants morceaux du poëme de Ferdoucy. On voit que le génie oriental savait deviner et peindre fidèlement les plus nobles, les plus profondes et les plus délicates émotions de l'âme!

Roustoum emmena à Istakhar, dans les bras du vieux roi Kaï-Kaous, la veuve et l'enfant de son compagnon d'armes; le roi reçut sa bru et son petit-fils avec les transports d'une douce joie mêlée des plus amers regrets : et cet enfant, dont la naissance fut environnée de circonstances si extraordinaires, fut ensuite le grand roi Cyrus.

Ce nom illustre se produit enfin dans notre discours, comme le premier lien, la première concordance, bien suivie, entre les livres de l'Orient et les narrations que renferment les livres grecs et la Bible sur l'histoire de l'Iran et celle de l'ancienne Perse : les faits, les temps et les lieux sont enfin identiques, et la certitude de l'histoire n'a pas de plus sûrs fondements.

L'origine touranienne de Cyrus et sa descendance iranienne,

unanimement adoptées dans tous ces livres et ces narrations, sont prouvées par les circonstances de sa naissance telles qu'elles viennent d'être exposées et qui n'ont rien que de conforme aux lois ordinaires de l'humanité.

Les grandes actions de Cyrus lui ont suscité une origine plus merveilleuse, et les auteurs de ces suppositions n'ont point fait attention qu'ils allaient contre l'objet même qu'ils avaient en vue, puisque les grandes actions d'un héros doivent avoir d'autant moins de mérite que ce héros est plus protégé par la puissance divine : il n'invente rien alors, il suit un destin qu'il ne s'est pas fait; c'est une glorieuse fatalité qui le dirige inévitablement : il n'a pas même le mérite d'obéir, car il ignore la volonté suprême dont il est le passif instrument.

Les légendes de Cyrus sont nombreuses et diverses; les Orientaux disent : après la mort du prince Siavekhsch, Franghis, sa malheureuse veuve, trouva dans le Touran un protecteur qui la recueillit et la mit en sûreté dans la ville tartare de Khotan, où elle accoucha d'un fils à qui son père avait attribué le nom de Kosrou . Son grand-père, Afraziab II, roi du Touran, conçut des inquiétudes de l'existence de ce petit-fils; son protecteur réussit à les calmer et à conserver la vie de l'enfant et de la mère. Des calamités sans nombre affligèrent l'Iran, et les songes et les devins déclarèrent qu'elles ne cesseraient que lorsque le jeune fils de Siavekhsch, délivré de la tyrannie des Touraniens, serait élevé sur le trône d'Istakhar. Guiv, fils de Gonderz, se dévoua héroïquement à l'accomplissement de cet oracle : il se déguisa en Touranien, pénétra inconnu sur les terres d'Afraziab, et après trois années de recherches, de fatigues et de dangers, il découvrit à Scharsow le jeune prince et sa mère qu'un songe avait aussi avertie de sa prochaine délivrance. La nuit favorisa leur fuite; poursuivis, le héros qui la protégeait soutint heureusement plusieurs combats; les fugitifs parvinrent enfin sur les rives de l'Oxus, le traversèrent en mettant leurs chevaux à la nage, et purent bientôt après être arrivés à Istakhar se jeter aux pieds du roi Kaï-Kaous, qui les accueillit avec les marques de la plus vive tendresse. Le roi réso-

lut de quitter la couronne pour la poser sur la tête de son petit-fils, mais des rivalités puissantes se manifestèrent parmi les grandes familles de la cour : le roi, dans son embarras, déclara que le trône qu'il allait quitter serait le prix de la conquête d'Ardébil, ville redoutable par son insubordination et qui était défendue par les dews et les magiciens. Un des prétendants attaqua la ville, les dews la défendirent avec des pierres énormes et des traits enflammés; le prétendant et les cent mille soldats sous ses ordres y périrent !

Kosrou subit à son tour cette périlleuse épreuve : au nom du Dieu seul et unique, créateur et conservateur du monde, il somma les assiégés, hommes ou génies, de se soumettre, les menaçant de la colère de ce Dieu et de la sienne. Des phénomènes extraordinaires apparurent aussitôt; une obscurité profonde enveloppa les défenseurs d'Ardébil, la confusion se mit dans leurs rangs, les flèches des Iraniens faisaient parmi eux des ravages irréparables; ils se rendirent à Kosrou, qui rentra triomphant à Istakhar. Sa conquête et son couronnement furent célébrés en même temps par des réjouissances publiques qui durèrent sept jours et sept nuits : Kosrou reçut le surnom de *Houmayoun*, auguste.

A quelques merveilles près de plus ou de moins, voilà l'histoire romanesque de Cyrus selon les Orientaux.

Il faut donner la même qualification aux histoires du même prince selon les Occidentaux.

Hérodote, le plus ancien de tous, a le soin de nous avertir que de son temps déjà (un siècle après Cyrus) il existait quatre traditions différentes, et malheureusement celle qu'il préfère et qu'il insère dans son immortel ouvrage, est précisément la plus éloignée de la vérité; on peut la résumer en ces termes :

Astyage fils de Cyaxare, roi des Mèdes, donna en mariage Mandane, sa fille, à un seigneur persan nommé Cambyse; ce roi se proposait, par cette union, de rapprocher les populations des deux provinces.

Dans la première année de leur mariage, le roi des Mèdes vit en songe naître du sein de sa fille une vigne dont les rameaux



s'étendaient sur toute l'Asie; les magiciens interprétant ce songe, effrayèrent Astyage sur les hautes destinées de l'enfant qui naîtrait de sa fille. Le roi la fit venir auprès de lui, et au moment où elle accoucha, il donna à Harpagus, l'un de ses familiers, la mission d'emporter l'enfant de Mandane et de le faire périr. Harpagus obéit. Cependant, ayant fait la confidence des ordres du roi à sa femme, ils résolurent ensemble de ne point porter des mains homicides sur cette faible créature, et de laisser à un pâtre la charge de ce crime. Un homme de cette profession, nommé Mithradate, fut appelé par Harpagus; il emporta l'enfant et méconnut les ordres d'Harpagus; il en fit part à sa femme qui, par un heureux hasard, venait d'accoucher d'un enfant mort. Celui-ci fut substitué à Cyrus, remis à Harpagus qui ne soupçonna point cette supercherie, et Cyrus fut nourri et élevé par la femme de Mithradate, nommée *Spaca*, mot qui en mède signifie *chienne*, et qui a donné naissance à la fable d'après laquelle Cyrus, abandonné dans les forêts au nord d'Ecbatane, y avait été miraculeusement nourri et sauvé par une chienne. On sait, d'après les Grecs, comment une querelle d'enfants de village amena Cyrus devant Astyage et le rendit à sa famille. Parvenu à sa dixième année, et jouant avec les enfants de son âge, ceux-ci l'avaient nommé leur roi. Il nomma à son tour des intendants, des gardes du corps, des rapporteurs de requêtes. Le fils d'un seigneur mède refusa d'obéir au petit roi et fut frappé à coups de verges. Le père porta plainte au roi des Mèdes contre le jeune esclave, le fils d'un berger, qui avait maltraité ainsi l'enfant d'un grand officier. Cyrus fut mandé devant le roi Astyage; interrogé, il répondit avec assurance qu'il n'avait fait qu'exercer les droits de la royauté familière dont il était investi. Cette fermeté, les traits et l'âge de l'accusé frappèrent le roi; Mithradate avoua sa supercherie, Cyrus fut reconnu par le roi son grand-père, envoyé en Perse, et rendu à ses parents qui n'avaient cessé de pleurer sa mort. La Perse supportait alors impatiemment la suprématie des Mèdes; Cyrus, excité par les principaux de la nation, se laissa faire le chef de leur coalition. Les Perses attaquèrent les Mèdes; Astyage

fut vaincu ; Cyrus le retint prisonnier et régna à sa place sur la Médie et sur la Perse : tel est le récit de l'historien grec Hérodote.

Xénophon, dans le roman historique dont Cyrus est le héros, le fait aussi fils de Mandane, Mède, et de Cambyse, Persan. Il n'ajoute ancune merveille à l'histoire de l'enfance de son héros.

Ctésias fait connaître bien des circonstances de la vie de Cyrus, qu'Hérodote n'a point recueillies ; les omissions sont réciproques dans ces deux écrivains grecs ; elles sont assez considérables, et les faits cités par l'un et par l'autre sont assez différents pour qu'on puisse considérer comme oiseuse l'entreprise de les concilier.

Dans le texte de la Bible, Cyrus est cité surtout pour ses bienfaits envers les Israélites, peuple que ces historiens grecs ne connurent point, et auquel Diodore de Sicile donnait pour ancêtres des colons égyptiens *.

Les livres canoniques de l'Iran célèbrent la mémoire et les bienfaits de Ké-Kosrou, fils de Siavekhsch, petit-fils de Kaï-Kaous ; il fut un roi ami de la justice dans les provinces de l'Iran (établi par l'*eau*, disent-ils), qui avait cent bons chevaux, mille bœufs et dix mille lièvres ** ; qui fut éclatant de lumière et habita dans le ciel avec Ormuzd et les esprits célestes ; qui fut comme l'Ized, grand, agissant, victorieux, donné d'Ormuzd, vigilant ; il parcourut le monde entier, ne s'appliqua et n'a cessé de faire du bien ; chef juste, élevé, brillant, dont le corps a été pur, dont les enfants brillent dans l'assemblée des provinces ; qui, comme une source, a délivré ceux qui étaient dans l'oppression ***, a donné la vie et l'intelligence, a vécu avec grandeur parmi ceux qui ont passé ; pur roi du monde, humble de cœur, qui vécut longtemps avec l'accomplissement de tous ses désirs, avec tous les bien-êtres, et qui éloigna les magiciens, les paris (les dews) qui affaiblissent, ceux

* *Histoires*, liv. I, chap. XXVIII.

** *Ieschts-Sadés*, Iescht de l'Eau, 3e cardé ; Anquetil, II, 279.

*** Les Israélites n'ont jamais pensé à faire de cette phrase un heureux commentaire de leurs rapports avec Cyrus.



qui rendent sourds, ceux qui rendent muets, ceux qui dans le monde font le mal*. Kaï-Kosrou triompha de l'envie et de la mort; il est allé dans la demeure des saints après avoir régné soixante ans**.

Et toutes ces relations si différentes de temps et d'origine sont d'un accord unanime, bien rare dans l'histoire du monde entier, sur les éminentes vertus, les incomparables mérites, les grandes actions de Cyrus, dans lequel les plus précieuses qualités de l'homme relevaient encore les grandes actions du roi. Nous allons rappeler les unes et les autres : elles confirmeront de nouveau les jugements favorables de l'histoire sur cet illustre prince.

Dans le précis qui va suivre, nous ne négligerons aucune source; nous accorderons aux écrivains grecs une juste confiance relativement à ce qui se rapporte aux entreprises de Cyrus sur l'Occident, mieux connues de ces écrivains que des historiens persans; nous consulterons réciproquement ceux-ci avec la même foi pour les actions de Cyrus dans leur rapport avec sa famille, avec ses propres États, que les Grecs connaissaient peu : par le concours de ces deux sources, diverses mais également originales dans leur respective spécialité, nous approcherons très-probablement de la vérité : le but de l'histoire est de la chercher et de la répandre partout.

Kaï-Kosrou, ou Cyrus, fils de Siavekhsch, petit-fils de Kaï-Kaous, heureusement ramené par le courage et la fidélité de Roustoum dans les bras du roi son grand-père, fut aussitôt désigné pour lui succéder sur le trône.

Cet événement se passait vers l'année 589 avant l'ère chrétienne***. Dans ce même temps, Alyatte, de la dynastie des Mermnades, régnait en Lydie, où il eut, dix-huit ans après, Crésus pour successeur; l'Assyrie était gouvernée par Nabocollassar,

* *Ieschts-Farvardin*, 29e cardé.

** *Idem*, 32e cardé; *Afrin-Tehoun-Pesch* et *Boun-Dehesch*, § xxxiv; *Ravaët* de Behram Schapour, dans Anquetil-Duperron; *Zend-Avesta*, tom. II, pag. 99 et 421.

*** Desvignoles recule jusqu'à l'an 600 l'avénement de Cyrus.

dont Cyrus chassa du trône le troisième successeur*. En Égypte, la vingt-sixième dynastie régnait paisiblement, et Psammétichus II, près de cesser de vivre, allait transmettre son autorité au roi Apriès, tous deux de la famille des Saïtes. L'Asie Mineure était partagée en petits États, monarchies ou républiques, libres ou vassaux, où prédominait le royaume de Lydie par son ancienne constitution, par ses grandes cités dont Sardes était la plus importante, par ses richesses et sa situation sur la grande route commerciale de la grande Asie; l'autorité des rois mèdes avait déjà pénétré sur ce terrain étranger en s'établissant dans la Cappadoce; l'Ionie et ses îles, animées de l'esprit d'indépendance, n'étaient cependant pas rassurées sur leur avenir : l'Asie était très-menaçante pour l'Occident.

Destiné à succéder à Kaï-Kaous son grand-père, Kaï-Kosrou se trouva exposé à toutes les intrigues que les ambitions rivales ne pouvaient manquer de susciter : un frère de son père se déclara contre lui; il se nommait Arvend (ou Fraïborz); mais Roustoum déjoua cette coupable entreprise, et quoique parvenu à un âge fort avancé, le respect dont ce héros était justement entouré protégea le jeune roi, qui s'était assis sans trouble sur le trône qui lui appartenait.

Kaï-Kosrou (Cyrus), en l'occupant, était pénétré des devoirs que lui prescrivait le fâcheux état où les guerres malheureuses des trois derniers règnes avaient jeté les affaires publiques; il entreprit d'en réparer les désordres; il rétablit le règne des lois et de la justice; il punit exemplairement les magistrats prévaricateurs, réforma les abus que les malheurs des temps avaient engendrés; il soulagea les misères du peuple, et forma un conseil composé des seigneurs iraniens les plus distingués; il le consultait dans toutes les circonstances difficiles.

Cyrus n'avait pas oublié l'horrible assassinat de son père Siavekhsch pendant son séjour à la cour de Touran, ni les rigueurs dont sa mère et lui avaient été l'objet par la volonté du prince

* Canon [illegible]

souverain de ce royaume; il demanda donc l'avis de ce conseil sur son projet de faire la guerre au Touran. L'avis favorable fut unanime, et la guerre fut déclarée aux Touraniens : Afraziab était leur roi.

Les écrivains orientaux rappellent seuls cette guerre comme un des premiers actes du règne de Cyrus : mais les circonstances qu'ils énumèrent, et le silence de tous les historiens grecs, nous autorisent à la révoquer en doute. D'après ces circonstances, en effet, cette guerre, dirigée par les lieutenants de Cyrus, fut plutôt une joute de paladins que la lutte de deux royaumes ennemis; et comme si le narrateur avait voulu qu'une nuance de merveilleux colorât plus agréablement le récit de cette guerre, de belles captives, de beaux chevaux, de belles armes sont le sujet et le prix de combats singuliers entre les guerriers ennemis les plus réputés. Cinq cent soixante et un princes du sang de Cyrus prirent part à cette valeureuse entreprise, et Cyrus leur recommanda, comme des actions dignes de leur courage et de leur rang :

De vaincre et de tuer Bélaschan, général des Touraniens, et de lui enlever son sabre et son cheval;

De vaincre Téjar, autre général touranien, gendre du roi, et de lui arracher son casque;

D'enlever sa jeune esclave Asenpouï, qui réunissait à une grande beauté une voix ravissante;

De couper la tête à ce même Téjar;

D'aller jusqu'à la ville de Caseh-Roud pour rendre de pieux hommages à la mémoire et aux mânes de l'infortuné Siavekhsch, son père, sur sa tombe même, et d'incendier ensuite l'immense forêt située dans le voisinage;

De se présenter, enfin, devant Afraziab, de lui reprocher ses crimes, et de lui annoncer qu'il allait en recevoir le châtiment.

Pour tous ces hauts faits, qui sont plutôt le programme d'un tournoi de plaisance, que celui d'une guerre entre deux grands royaumes, Cyrus promettait et décernait en prix aux vainqueurs, des robes de brocart d'or, de jeunes esclaves des deux sexes, des

chevaux richement caparaçonnés, des vases d'or enrichis de pierres précieuses*: récompenses dignes aussi de ces joutes à armes courtoises qui exercèrent la chevalerie du moyen âge, et qui donnent aux récits des chroniques orientales sur cette guerre touranienne l'apparence d'une ingénieuse et spirituelle invention. On n'aurait pas rédigé, en effet, dans une autre forme, un agréable roman de la table ronde, riche en combats singuliers, en incidents magiques, en prédictions astrologiques vérifiées par les événements, en mémorables coups de dague ou de massue, en reconnaissances sentimentales, en rencontres de princesses infortunées retirées dans de profondes cavernes fertiles, enfin en rapts, fuites et enlèvements de dames, même de chevaliers; et malgré tant d'actions héroïques, les troupes iraniennes succombaient sous la valeur des troupes chinoises qui étaient les alliées du Touran; Roustoum lui-même, le héros des héros, avait beaucoup de peine, malgré force coups de flèches, de lance, de massue et d'épée, vigoureusement frappés, à pied et à cheval, contre Pouladvend pourfendeur chinois qui était doué d'un extérieur imposant et d'une taille gigantesque, à résister victorieusement à ce nouvel ennemi**. Heureusement Cyrus possédait un miroir enchanté dans lequel il voyait tout ce qui se passait dans l'univers : ses troupes furent renforcées; leur vaillance ramena la victoire sous ses drapeaux; le roi du Touran fut pris, Cyrus lui abattit la tête, ordonna d'autres exécutions sanglantes qui furent suivies de grandes réjouissances, et le nouveau roi, donné au Touran par Cyrus, fit pendant de longues années le bonheur de ses sujets; il en fut l'idole : telle est la fin du roman***, qui a pour sujet la guerre du grand Cyrus contre Afraziab son cousin, roi du Touran.

Les écrivains grecs gardent le silence sur cette longue série d'événements; à leur tour les chroniques orientales ne mentionnent point les guerres et les conquêtes de Cyrus en Lydie, en Assyrie, dans la Bactriane; néanmoins, nous continuerons à con-

* *La Perse*, par M. L. Dubeux, pag. 251 à 259.
** *Idem*, pag. 254.
*** *Idem*, pag. 259.

sulter les unes et les autres : nous serons ainsi moins exposé à laisser des lacunes dans notre récit.

L'avénement et les nouvelles institutions de Cyrus eurent pour principal effet d'introduire de notables changements dans l'état politique de l'Iran, dans celui de la Perse plus particulièrement. L'Iran étant divisé en plusieurs provinces considérables, les principales d'entre elles eurent successivement, par l'effet des temps ou des événements, une prépondérance qui, sans porter atteinte à l'unité d'intérêt de toute la contrée située entre le Tigre et l'Indus, l'Oxus et le golfe Persique, intérêt né de l'origine commune de toutes ces populations, était cependant assez marquée pour que de l'existence de cette prépondérance dans la Bactriane ou dans la Médie, on ait pu supposer des rois bactriens, et qualifier de rois mèdes les souverains de l'Iran qui résidaient dans la Médie : cette province étant alors la plus riche, la plus civilisée ou la plus puissante; enfin, parce que sa capitale était le séjour habituel des rois de l'Iran entier.

Cyrus fit passer ces avantages aux Persans dont les robustes soldats formèrent les principaux corps de ses armées; il résida à Istakhar, capitale du territoire persan. Ainsi, l'histoire nomme d'abord Cyrus comme le chef de l'empire médo-persan; bientôt après, elle ne parle plus des Mèdes, et le second empire persan est fait par Cyrus. Toutefois, ces dénominations ne doivent point prendre dans l'histoire de l'Iran une expression trop absolue : Cyrus roi de Perse était de fait et de droit le roi de toutes les provinces qui avaient formé l'antique royaume de Kaïoumortz, Housching, Thémouretz, Féridoun et de Kaï-Kobad, le chef de sa race et de la dynastie des Kéaniens ou Achæménides.

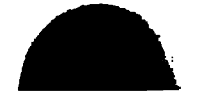
C'est l'Asie Mineure qui fut le premier théâtre des entreprises du nouveau roi de l'Iran. L'ancienne domination des Mèdes sur la Cappadoce, située entre deux grands fleuves, l'Halys et l'Euphrate, devint l'occasion de cette première guerre. Le roi de la Lydie, Crésus, dont les États touchaient à l'Halys, eut quelque ombrage de la puissance de Cyrus, commandant à la fois aux Mèdes et aux Persans, et, comme pour prévenir des desseins qu'il lui supposait,

il s'empara de la Cappadoce. Crésus voulait aussi, dit-on, venger Astyage, détrôné par Cyrus.

Hérodote rapporte que le passage de l'Halys présentait de grandes difficultés à l'armée de Crésus, et que le philosophe grec Thalès lui conseilla de détourner momentanément le fleuve au moyen d'un canal qui, faisant couler ses eaux derrière le camp, laisseraient à sec son lit ordinaire. Par ce moyen l'armée de Crésus pénétra dans la portion de la Cappadoce limitrophe du Pont-Euxin, en occupa les villes principales, et, selon l'usage du temps, emmena toutes les populations en esclavage.

Au moment d'entreprendre cette guerre, Crésus, quoique rassuré par les réponses ambiguës des oracles qu'il consulte, prend aussi l'avis de quelques-uns de ses intimes conseillers, et l'un d'eux lui dit de prendre garde que les hommes qu'il attaquait (les Persans) avaient pour vêtement et pour chaussures des peaux d'animaux, se nourrissant de ce qu'ils ont et sans aucune recherche, ignorant l'usage du vin, buvant de l'eau, et ne mangeant ni figues ni fruits délicats; on ne leur prendra rien s'ils sont vaincus, ajouta ce sage conseiller, et vainqueurs on ne les chassera plus des pays où ils auront connu les délices de la vie.

Les victoires des Persans réalisèrent les prédictions du ministre de Crésus. Cyrus en effet marcha pour repousser les Lydiens de la Cappadoce; les armées opposées se rencontrèrent dans la Ptérie, se combattirent avec acharnement, mais sans succès marqué. L'hiver étant survenu, Crésus rentra dans Sardes, la capitale de ses États, afin d'y préparer une nouvelle campagne pour le printemps suivant. Mais, à l'improviste, Cyrus se trouva sous les murs de Sardes où il remporta une première victoire. Des pronostics funestes auraient pu avertir Crésus, s'il eût été moins confiant dans ses forces : ainsi on avait vu tous les faubourgs de Sardes inopinément remplis d'une multitude de serpents que les chevaux dévoraient avec empressement, délaissant leur nourriture ordinaire : ces chevaux annonçaient des guerriers étrangers qui détruiraient les Lydiens désignés par les serpents enfants du sol. Telle fut l'interprétation tardive de cet événement extraordinaire,



dont l'existence et l'explication procèdent très-vraisemblablement de la même crédulité.

La bataille se donna dans la plaine de l'Hyllus, en face de Sardes : la cavalerie lydienne était redoutable; Cyrus le savait, il s'en préserva par un stratagème. Les bagages de l'armée étaient transportés à dos de chameau; il fit monter ces animaux par des hommes habillés en cavaliers, et à l'instant où la cavalerie lydienne commença ses attaques, Cyrus fit avancer le corps des chameaux, sachant bien que les chevaux s'effraient à l'aspect de cet animal, et qu'ils ne peuvent en supporter ni la vue ni l'odeur. La cavalerie lydienne fut ainsi dispersée; vainement les cavaliers combattirent à pied; l'armée lydienne fut obligée de chercher son salut dans les murs mêmes de Sardes.

Cyrus mit le siége devant cette ville; il dura quatorze jours, et un soldat marde au service de la Perse s'étant adroitement introduit dans la citadelle par un sentier mal gardé, il la livra avec la ville, qui fut occupée et abandonnée au pillage.

La chute de Sardes avait été occasionnée par l'imprévoyance d'un de ses anciens rois, nommé Mélès. La reine sa femme était accouchée d'un monstre à figure de lion; les devins de Telmesse avaient annoncé qu'en faisant parcourir par ce monstre l'enceinte entière de la ville, on la rendrait imprenable : le roi Mélès avait oublié, dans cette occurrence, le rapide sentier qui, du côté du mont Tmolus, conduisait à la citadelle : c'est par là que le soldat marde y avait pénétré.

Il s'opéra une autre merveille à l'occasion de la prise de Sardes. Le palais de Crésus fut envahi par la soldatesque persane : un des soldats, ne reconnaissant point le roi, allait le frapper à mort; et le fils du roi, sourd et muet de naissance, prenant inopinément l'usage de la parole, s'écria : « Soldat, ne tue pas mon père! » La terreur que fit naître le danger du père inspira au fils un effort énergique et brisa les obstacles naturels qui l'avaient jusque-là privé de la faculté de parler. L'oracle de Delphes avait prédit à

La prise de Sardes par Cyrus est fixée vers l'année 557 avant l'ère chrétienne. Crésus fut fait prisonnier et conduit devant Cyrus, qui ordonna de le faire mourir sur le bûcher avec quatorze Lydiens, nombre de victimes égal au nombre de jours qu'avait duré le siége de Sardes. Cyrus, témoin des préparatifs du supplice, fut ému par l'élévation et la sagesse des paroles que Crésus laissait échapper : le roi mourant répétait les maximes de Solon sur l'incertitude du bonheur parmi les hommes; Cyrus se les fit expliquer par ses interprètes, et faisant un retour sur lui-même et sur l'incertitude de sa prospérité, ordonna d'éteindre le bûcher; Crésus et les Lydiens furent sauvés.

Les Grecs rapportent que Crésus étant un homme pieux, aimé des dieux, invoqua Apollon dans ces extrémités, et aussitôt une pluie tombant à torrents secondait efficacement les efforts insuffisants des Persans pour éteindre le bûcher. Ils disent aussi qu'on essaya vainement d'enchaîner Crésus, les liens se détachèrent miraculeusement d'eux-mêmes.

Cyrus reçut honorablement le roi de Lydie prisonnier; Hérodote a recueilli les entretiens fréquents des deux princes; la sagesse de Crésus se manifesta dans tous les avis qu'il donna au roi de Perse. Cyrus fit de Crésus son meilleur ami, le traita avec la plus grande distinction, avec la plus grande confiance, le laissant comme un conseiller fidèle auprès de Cambyse son fils, qu'il venait de charger du gouvernement de la Perse. Crésus survécut à Cyrus, lui demeura fidèle auprès de Cambyse, dont la brutale volonté compromit plusieurs fois la vie du sage roi de Lydie, en Égypte particulièrement, où Crésus se fit un devoir de l'avertir sur ses excès et sur sa cruauté. On ignore l'époque et les circonstances de la mort de ce sage roi. Sa fidélité à Cyrus fera un éternel honneur à sa mémoire : le malheur et la résignation ont aussi leur héroïsme.

Crésus montra, il est vrai, quelque dépit contre l'oracle et le dieu qui l'avaient engagé dans la guerre contre les Persans : il fit déposer à la porte du temple de Delphes les chaînes pesantes dont il avait été chargé après sa défaite; mais l'oracle, selon l'usage, lui montra qu'il avait mal interprété ses paroles et qu'il aurait dû

comprendre qu'en lui prédisant qu'il renverserait un grand empire lorsqu'un mulet serait roi des Mèdes, il désignait Cyrus fils d'une mère mède et d'un père persan, et que l'empire qui serait détruit était le sien propre, l'empire lydien : ce qui venait de se vérifier, car les oracles étaient alors infaillibles. Après la conquête de la Lydie, Cyrus poursuivit l'accomplissement de ses desseins ambitieux. Lorsqu'il avait marché contre Crésus, il avait envoyé, à la faveur d'anciennes relations entre l'Ionie et l'Iran, des émissaires aux Ioniens pour les détacher de l'alliance des Lydiens : les Grecs avaient refusé. Mais dès qu'ils apprirent les succès de Cyrus contre la Lydie, les Ioniens et les Æoliens envoyèrent des députés à Sardes pour offrir au vainqueur de se soumettre à son autorité comme ils l'avaient fait à celle de Crésus. Cette proposition, dictée par une craintive prudence, ne fut pas accueillie par Cyrus, il leur dit :

« Un joueur de flûte voyant des poissons dans la mer, joua de son instrument afin de les attirer; trompé dans son attente, il les prit avec un filet, et les voyant se débattre sur le rivage, il leur dit qu'ayant refusé d'approcher au son de la flûte, il n'était plus temps de danser dans le filet. » Par cet apologue, Cyrus exprimait assez haut son ressentiment.

Les Milésiens avaient traité séparément; les autres Ioniens envoyèrent demander du secours à Lacédémone; il fut refusé; mais Lacedémone agit auprès de Cyrus par des envoyés qui parlèrent avec assez d'arrogance pour que Cyrus demandât quels gens étaient donc ces Lacédémoniens, et quel était leur nombre pour parler ainsi. La guerre contre l'Ionie fut résolue; Harpalus fut chargé de la conduire, et Cyrus, plus préoccupé de l'Assyrie que de la Grèce, se rendit à Ecbatane, capitale de la Médie, emmenant avec lui le roi Crésus, laissant à Sardes le Persan Tabalus pour gouverneur, et au Lydien Pactyas la mission de transporter en Perse les trésors de Crésus.

A peine Cyrus avait-il quitté la Lydie, que ce royaume se révolta, à l'instigation de ce même Pactyas, qui solda des troupes mercenaires avec les trésors que Cyrus lui avait confiés. Crésus

implora pour les Lydiens; et afin de rendre la vengeance de Cyrus moins cruelle, il lui persuada de les désarmer, de changer ensuite leurs mœurs en y introduisant le luxe, la mollesse et la dissipation, en leur inspirant le goût des arts et l'amour du lucre par le commerce; mais tous les rebelles furent vendus à l'enchère comme esclaves, et le traître Pactyas tomba entre les mains des Persans.

Harpalus soumit l'Ionie et le reste de l'Asie inférieure. Dans l'Asie supérieure, Cyrus ne demeurait pas inactif : il entreprit la conquête de l'Assyrie, et mit le siége devant Babylone; depuis quelque temps déjà Ninive et les bords du Tigre étaient rangés sous la domination des Mèdes, et Ninive ayant perdu de son importance, le siége de l'empire assyrien avait été transféré à Babylone.

Les murailles de cette ville, d'une hauteur et d'une épaisseur prodigieuses, formaient un carré parfait dont chaque côté avait douze mille mètres de face. Ces murailles étaient défendues par un large et profond fossé rempli d'eau. Un grand fleuve, l'Euphrate, coupait la ville en deux parties; les maisons étaient de trois à quatre étages, et les rues, parfaitement alignées parallèlement au fleuve, le coupaient à angle droit.

Cyrus se mit en marche à la tête d'une armée nombreuse, suivie d'un énorme bagage transporté sur des chariots à quatre roues, conduits par des mules, et contenant des approvisionnements en grains et en bétail, tirés des domaines royaux.

Le passage d'un autre fleuve, le Gyndes, qui borne la Médie au sud-ouest et la sépare de l'Assyrie, offrit à l'armée de Cyrus quelques difficultés; un des chevaux blancs sacrés s'y noya : Cyrus s'en offensa, et pour châtier l'insolence du fleuve partagea son armée en deux corps occupant les deux rives; sur chacune d'elles l'armée creusa cent quatre-vingts canaux de dérivation, et, comme l'avait voulu Cyrus, le fleuve fut réduit à un volume d'eau assez exigu pour qu'une femme pût le traverser à pied sans se mouiller les genoux.

Les Babyloniens préparèrent une vigourense défense et s'ap-

provisionnèrent de vivres pour plusieurs années. Cyrus avançait lentement dans cette difficile entreprise ; il chercha la ruse pour auxiliaire de la force. Maître de la campagne, il l'était aussi de l'emplacement où une reine, Nitocris, avait autrefois fait creuser une enceinte capable de recevoir temporairement les eaux de l'Euphrate : il porta le gros de l'armée à l'entrée du fleuve dans la ville et à sa sortie, et emmenant tous les hommes inutiles au service militaire, il détourna l'Euphrate et le jeta dans l'ancien lit de l'étang. L'armée, d'après ses ordres, traversa le fleuve dès qu'il fut guéable, et s'empara à l'improviste de la ville. C'était un jour de fête religieuse, la population se livrait à la joie et aux réjouissances publiques; la grande étendue de la ville faisait qu'on ignorait dans les quartiers reculés la présence de l'ennemi. Babylone, prise pour la première fois, tomba ainsi au pouvoir de Cyrus, et la race des anciens rois d'Assyrie perdit le trône.

Cet événement est de l'année 538 avant J.-C. Cette date est certaine. Dans le Canon des rois de Babylone, dressé pour le grand ouvrage de Ptolémée, intitulé l'*Almageste* ou la grande composition, et où sont consignées beaucoup d'observations astronomiques dont l'intérêt et l'utilité reposent principalement sur l'exactitude de leurs dates, Cyrus est inscrit comme roi d'Assyrie dès cette année 538. Dès cette même époque, les limites de l'empire iranien furent portées à l'est jusqu'à l'Euphrate.

Maître de Babylone, Cyrus y trouva les Israélites en captivité depuis près d'un siècle; ils y avaient été conduits, selon les coutumes militaires de cette époque, par Nabuchodonosor qui avait attaqué et pris Jérusalem, détruit le temple construit par Salomon, et enlevé tous les vases précieux qui appartenaient au service divin. Inspiré par Dieu, Cyrus fit connaître dans tous ses États l'édit suivant, daté de la première année de son règne en Assyrie, l'an 538 avant J.-C. :

« Voici ce que dit Cyrus roi de Perse : Le Seigneur Dieu a mis dans mes mains tous les royaumes de la terre ; et il m'a ordonné de lui construire une maison dans Jérusalem qui est dans

la Judée. Qui d'entre vous est son peuple? Que le Seigneur son Dieu soit avec lui, qu'il monte à Jérusalem, et qu'il construise la maison du Seigneur Dieu d'Israël, qui est à Jérusalem; que tous les autres peuples, en quelque lieu qu'ils habitent, les assistent soit en argent ou en or, de leurs autres biens et de leurs bestiaux, en outre de ce qu'ils offriront volontairement au temple de Dieu qui est à Jérusalem. »

Cyrus ajouta à ce premier bienfait la restitution des vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor avait enlevés du temple de Salomon, et donnés au temple de Babylone; ils étaient au nombre de cinq mille quatre cents. Sassabasar, l'un des chefs israélites, les reçut de la part du roi et les emporta à Jérusalem, en compagnie des Israélites qui, fuyant la captivité, retournèrent dans leur patrie *.

Par cet acte mémorable de clémence, Cyrus s'assurait la soumission et la reconnaissance des Israélites habitants de la Syrie, et gagnait des alliés contre les rois de Babylone leurs ennemis communs.

La Bible a conservé le texte de plusieurs édits des rois de Perse, qui concernent le peuple de Dieu : par une rencontre remarquable, la fidélité de la transcription de ces textes dans la Bible est mise hors de doute par l'exactitude de leur protocole. L'édit de Cyrus commence par ces mots : Voici ce que dit Cyrus roi de Perse, *hæc dicit Cyrus rex Persarum;* et l'inscription du mont Bi-Sutoum en caractères cunéiformes, gravée par l'ordre de Darius Hystaspe, commence par ce même protocole : Voici ce que dit Darius roi, *hæc dicit Darius rex,* répété au commencement de chaque article principal de l'inscription royale **. Mais les provinces touraniennes, excitées par leur haine invétérée contre l'Iran, considérèrent l'éloignement de Cyrus comme un moment opportun pour leurs desseins hostiles.

* Bible, *Paralipomènes,* livre II, chap. XXXVI, v. 22 et 23. — *Esdras,* livre Ier, chap. Ier.

** Rawlinson, *the Persian cuneiform inscription at Behistun;* London, 1846, pag. 27 et suivantes.

Les écrivains grecs rappellent en effet pour cette époque du règne de Cyrus, ses guerres contre les Massagètes, les Saces et les Derbices; ces peuples habitaient tous au delà de l'Oxus : c'est là précisément que se trouve situé le royaume de Touran selon des écrivains orientaux, auxquels ces contrées, les noms des peuples qui les habitaient, et ceux des princes qui les gouvernaient, étaient vraisemblablement mieux connus qu'ils ne l'étaient des Grecs : pour cette partie de l'histoire orientale de Cyrus, nous devons donc suivre de nouveau les écrivains orientaux : les livres sacrés des Persans confirmeront leurs traditions. Ils nomment encore les princes de la race d'Afraziab; mais l'on n'y voit aucun souvenir de la reine tartare Tomyris, ni de la vision prophétique de Cyrus à l'égard de Darius fils d'Hystaspe, ni de la mort du grand roi, soit dans le combat contre cette reine, selon Hérodote, soit dans le combat contre les Derbices.

Instruit des nouvelles hostilités des Touraniens, Kaï-Kosrou laissa le gouvernement de Babylone à Goudars, un de ses meilleurs généraux, leva de nouvelles troupes et les envoya, sous les ordres de son oncle Fraïborz, camper sur les bords de l'Oxus. Quelques succès des Touraniens déterminèrent Cyrus à donner à Goudars le commandement de cette armée. Afraziab III avait obtenu l'alliance et le concours des Tartares indépendants, et de Schanghals roi des Indes : Goudars fut repoussé dans les montagnes du Khorassan. Mais l'invincible Roustoum, malgré son grand âge, accourut à son secours : sa présence changea le destin de la guerre. Cyrus leva de nouvelles troupes et résolut la conquête du Touran; il y pénétra pendant que Goudars, dans la Bactriane, surveillait toute diversion et toute entreprise de la part des Touraniens. Cyrus s'empara du Kharizm après une éclatante victoire sur Schaïdah, fils d'Afraziab, en remporta une plus importante encore sur Afraziab III, qui perdit la vie. Cyrus s'empara en même temps de sa ville capitale, de sa femme et de ses enfants, réunit le Touran à l'Iran, et fixa sa résidence à Balkh, capitale de la Bactriane, limitrophe de l'Oxus et centre des deux royaumes. La famille d'Afraziab fut convenablement traitée par Cyrus :

elle se composait de quarante-cinq femmes et de quatre-vingts princes du sang; elle fut renvoyée en Perse, et Djahn, l'aîné de tous, fut fait roi du Touran feudataire de l'Iran, succédant ainsi à son père Afraziab III, dont les livres sacrés de l'Iran maudissent encore la mémoire : ils le nomment la couleuvre Touranie : « Il a voulu rendre non existantes (détruire) les cent provinces de l'Iran; il a été livré à Kaï-Khosrou par Hôm; il a été lié par lui avec des chaînes de fer et attaché au milieu de trois murs; et il a eu une fin digne de ses fautes* »; et ce souvenir religieux ne peut être considéré que comme un témoignage historique relatif à la dernière campagne de Cyrus contre les Touraniens.

Enfin, possesseur tranquille de ses États et de ses conquêtes, Cyrus ne s'appliqua désormais qu'à soulager ses nombreux sujets et à améliorer son gouvernement. Il donna sur le trône l'exemple de toutes les vertus publiques et privées : il fit dresser l'état de ce que chaque famille avait payé d'impôts extraordinaires pendant les dernières guerres, et les fit exactement restituer par le trésor royal. Une longue paix, sa clémence envers tous, et sa sollicitude pour le bien public, donnèrent à la Perse une grande prospérité. L'âge mit fin à cette précieuse vie; Cyrus avait alors vécu quatre-vingt-dix ans; il avait occupé le trône pendant soixante années consécutives : il mourut en l'année 529 avant J.-C.

Tant de prospérité ne l'avait point séduit, ne l'avait point trompé sur l'instabilité et le vide des grandeurs humaines. Pénétré de l'esprit de Dieu, il jugeait sainement les œuvres des hommes; il répétait souvent ces quatre vers conservés par l'ingénieux poëte Saadi.

« Que servent les nombreuses années et une longue vie,
« puisque ceux qui viendront après nous fouleront nos cendres!
« De la même manière que l'empire est venu de main en main jus-
« qu'à nous, ainsi passera-t-il dans d'autres mains ** ! »

* *Vendidad-Sadé*, Vispered, 3e cardé.—Iescht de l'Eau, 13e cardé.—Anquetil-Duperron, tom. I, IIe partie, pag. 118, note 2; tom. II, pag. 170, note 1.

** Manuscrit de Champollion le jeune, *Collection du Gouvernement*.

La renommée de Kaï-Khosrou s'est conservée dans l'Orient asiatique jusqu'à nos jours : les hommes de l'ancienne loi l'honorent dans leurs prières et dans leurs vœux, et les Persans de la foi de Zoroastre, réfugiés dans l'Hindoustan, invoquent encore son nom comme celui d'un prince qui fut le modèle de l'équité.

Ces fidèles croyants à l'antique foi iranienne disent :

Soyez créateur comme Djem-Schid;

Soyez vainqueur comme Féridoun;

Soyez grand comme Siavekhsch;

Soyez vaillant comme Roustoum;

Soyez éclatant de lumière comme l'âme du juste Kaï-Khosrou;

Faites du bien aux purs aimés de Dieu; ne soutenez pas l'avare; soyez aimable pour vos amis; répondez avec douceur à vos ennemis; rendez-vous plus célèbre que votre père; ayez un corps lumineux comme Kaï-Khosrou !

Ces sages maximes reposent l'âme de l'affligeant tableau des dissensions sanglantes qui consument les hommes.

Non loin d'Istakhar ou Persépolis s'élevait une autre ville royale, Pasargade. C'est là qu'était le tombeau de Cyrus; on ne saurait en indiquer la forme, les traces de ce monument funéraire ayant disparu. Alexandre de Macédoine, maître de Persépolis, visita le tombeau de Cyrus, le fit ouvrir pour honorer ses cendres, d'autres disent pour enlever les trésors qu'on y croyait renfermés : on n'y trouva qu'un bouclier pourri, deux arcs et un cimeterre. Le satrape de la province, Orsine, fut accusé par l'eunuque Bagoas d'avoir enlevé le trésor, et Alexandre fit mettre à mort ce satrape infidèle, innocent peut-être.

On voit à Pasargade un monument en marbre blanc élevé sur une colline voisine; on le désigne comme le tombeau de Cyrus; mais ce monument, qui a la forme d'un sarcophage placé sur des gradins, est du style grec le plus pur : on n'y trouve aucun vestige du style persan ou assyrien; il est bien postérieur au temps de Cyrus.

On raconte des choses extraordinaires du testament de Cyrus : il distribua entre Roustoum et quelques généraux les trésors lais-

des deux sou-

pliquer l'existence
yrus. Dans l'inscrip-
Kambujiya plusieurs
s les écrivains grecs et
ents officiels de l'Égypte;
ciens, le même prince ne
a généalogie le fait fils d'Ar-
-Kobad.
histoire religieuse dans les livres
fut son contemporain; que Lhorasp
rine, qu'il se montra fidèle à celle de
rva les dogmes fondamentaux et repoussa
osé par le nouveau philosophe. Cependant
e roi d'une maladie mortelle; ce roi, quoi-
ge, défendit la ville de Balkh contre l'agression
anien et périt dans la mêlée. Un écrivain arabe,
, natif de Balkh, a composé en prose l'histoire de
: mais toutes ces relations sont d'un faible secours
nnaissance du règne de Cambyse.

premières années de ce règne furent agitées par une
puissante de seigneurs jaloux de son autorité. Parmi eux
montrait au premier rang Zal-Zer, fils de Roustoum et parent
roi : tous redoutaient l'arrogance et la dureté de caractère du prince régnant; enfin Cambyse triompha de ces menées, s'adonna au rétablissement de l'ordre dans ses vastes possessions, fixa, comme Cyrus, sa résidence à Balkh afin de surveiller et maintenir plus facilement le Touran réuni à son royaume, et fidèle aux exemples de ses aïeux, il entreprit d'en étendre encore les limites.

Par son ordre, Goudars, à qui Cyrus avait donné le gouvernement de Babylone, conduisit une armée dans la Syrie proprement dite, mit le siége devant Damas, s'en empara et attaqua ensuite Jérusalem : cette ville fut prise malgré la résistance des habitants qui furent emmenés captifs à Babylone.

Ce succès enhardit Cambyse, naturellement porté à la guerre et à la domination. Il savait que les Égyptiens s'étaient plusieurs fois mêlés en ennemis aux affaires de l'Asie ; que récemment ils avaient prêté quelque secours à Crésus contre Cyrus. Depuis le règne de Kaï-Kaous, les Arabes étaient les fidèles alliés de l'Iran : ils laissèrent donc passer l'armée de Cambyse, lui fournirent des vivres, de l'eau et des guides pour traverser le désert, et Cambyse s'établit devant Péluse, ville de la frontière orientale de l'Égypte sur le bord du désert.

L'histoire accuse un Grec d'Halicarnasse, nommé Phanès, d'avoir traîtreusement favorisé l'invasion de l'Égypte par les Persans. Il avait, disait-il, à se plaindre du roi d'Égypte ; il favorisa donc son ennemi. Mais les Grecs et les Cariens au service de ce roi voulurent le venger par un horrible sacrifice : sur le terrain qui séparait les deux armées en présence, à la vue même de leur père, ils égorgèrent les deux fils du traître Phanès, mêlèrent dans un vase leur sang avec de l'eau et du vin, et tous les soldats vinrent boire de cet affreux mélange, en témoignage de l'esprit de vengeance qui les animait. Néanmoins, les Égyptiens furent mis en fuite près de Péluse et allèrent s'enfermer dans Memphis.

Cambyse ordonna qu'une partie de ses troupes remontât le bras oriental du Nil ; le reste de l'armée, sous ses ordres, dévasta toute la contrée située entre le Nil et l'Arabie. Parvenu à Saïs, une des villes sacrées de l'Égypte, Cambyse fit tirer de son tombeau le corps du dernier roi, Amasis, le fit battre de verges, et percer de coups d'aiguille ; il lui fit arracher les cheveux et le fit jeter dans les flammes, où le corps fut consumé.

Il envoya des parlementaires aux troupes enfermées dans Memphis : ces parlementaires furent massacrés. La fureur de Cambyse ne connut plus de bornes : Memphis fut attaquée et prise d'assaut ; le roi Psaménite fait prisonnier après six mois de règne seulement, et l'Égypte excitée à la fois par le fanatisme religieux et la soif de la vengeance, fut soumise à toutes les horreurs de l'occupation ennemie.

Cambyse, qui avait manifesté son inébranlable persévérance

dans la croyance antique de la Perse, malgré l'influence et le succès de quelques idées nouvelles dans ses propres États, ne pouvait pas se montrer tolérant pour des religions étrangères ; les temples et les prêtres de l'Égypte furent l'objet de sa colère, de ses insultes ; il poignarda le bœuf Apis, symbole du culte, pour montrer qu'il n'était pas un dieu. Il fut non moins cruel envers les hommes : le jeune roi d'Égypte, après avoir subi toutes les humiliations, toutes les douleurs, après avoir vu sa fille parmi les esclaves du vainqueur, son fils conduit au supplice, fut lui-même condamné à perdre la vie. La ville sainte d'Héliopolis fut ravagée, et le voyageur grec Strabon vit encore les traces de ces destructions : les monuments publics étaient brûlés, mutilés ou démolis. Les magnificences de Thèbes éprouvèrent le même sort ; les sépultures royales furent violées, les cadavres des rois furent exposés au grand jour ; Cambyse fit rechercher celui de la reine femme d'Amasis dont il avait insulté les restes à Saïs : quoique enfermé dans un caveau creusé à plus de cent pieds de profonfondeur dans le roc du sol de Thèbes, le tombeau de la reine fut forcé, le sarcophage de granit qui renfermait ses restes fut descellé et ouvert, le corps en fut arraché et brûlé dans le tombeau même : lorsqu'on est allé à Thèbes chercher l'obélisque élevé aujourd'hui sur la place de la Concorde à Paris, on a retrouvé les traces de tant de violences, les débris charbonnés de la momie de la reine ; le sarcophage richement sculpté a été transporté à Paris ; et ce document de l'histoire de Cambyse en Égypte est passé de Paris dans le musée de Londres.

Portant jusqu'au cynisme le mépris des coutumes de son pays, et à la faveur de celles de l'Égypte, Cambyse épousa ses deux sœurs. Il entreprenait en même temps trois expéditions militaires : contre Carthage, mais elle échoua par la désobéissance d'une partie de la flotte ; contre l'Éthiopie, mais son armée périt dans la traversée du désert ; contre l'oasis d'Ammon, on n'eut plus aucune nouvelle de ses soldats. Ces désastres exaltèrent encore la fureur de Cambyse ; l'Égypte fut couverte de sang et de ruines : néanmoins, les actes de l'administration publique

étaient signés du nom du vainqueur; nul n'osait contester cette farouche autorité; son nom, ***Kambôth***, était inscrit dans les annales publiques et servait à la supputation du temps dans les usages civils; on le lit encore sur quelques monuments de l'Égypte, dans une inscription gravée sur un rocher situé sur la route de Qéné à Cosseïr, et sur une statue Naophore du musée du Vatican.

L'Assyrie, soumise et gouvernée par un satrape persan, paraît avoir été moins malheureuse: les prêtres chaldéens y continuèrent paisiblement leurs travaux scientifiques : Ptolémée a conservé, dans sa *grande composition*, le souvenir et la description de l'éclipse de lune des 16 et 17 juillet de l'an 523 avant J.-C., qui fut observée à Babylone, la septième année du règne de Cambyse (selon le calcul égyptien).

Mais l'occupation prolongée de l'Égypte, les événements qui en étaient la suite, les rapports tentés ou établis avec les contrées voisines, absorbaient la vie de Cambyse et détournaient trop son attention de l'état de l'Iran et de ce qui s'y passait. La sanglante domination sur l'Égypte la faisait redouter dans l'Iran; d'ailleurs, les seïdes même de la tyrannie finissaient par la craindre : elle pouvait un jour se tourner contre eux-mêmes, ne fût-ce que par distraction. Des conspirations se formèrent contre Cambyse parmi ses proches parents ou les plus puissantes familles; le Touran se souleva, replaça sur le trône les princes que Cyrus en avait chassés; l'obéissance des populations était près de se changer en révolte.

A ces nouvelles, Cambyse laissa un satrape pour gouverner l'Égypte, remonta en Syrie, réunit les garnisons en un seul corps d'armée, marcha vers l'Iran, rencontra les insurgés, les mit en déroute et rentra vainqueur dans la capitale de ses États.

Les principaux parmi les conspirateurs s'étaient retirés dans le Touran, qui avait rétabli son indépendance. Cambyse, qui ne la reconnaissait point, y envoya des officiers chargés de recevoir le tribut annuel imposé par Cyrus à cet ancien royaume réuni à sa couronne : la négociation fut difficile, les émigrés iraniens l'entravaient de toute leur influence; l'esprit de sédition ne s'apaisait pas; les Mèdes, dont l'ancienne prépondérance avait passé

aux Persans, s'efforçaient de la reconquérir par leur sourde opposition à la dynastie de Cyrus. Cambyse mourut ou fut privé de la couronne ; ce doute historique sera plus tard éclairci.

Cambyse ne s'était point mépris sur les causes réelles de la nouvelle conspiration; les mages l'avaient suscitée; il recommanda donc aux officiers qui entouraient son lit de mort de ne jamais souffrir que l'empire retombât dans la main des Mèdes.

On ajoute qu'en montant à cheval pour réprimer la conspiration, le fourreau de son épée s'étant détaché, la pointe de l'arme nue le blessa à la cuisse et qu'il en mourut vingt jours après, à Ecbatane de Syrie, selon Hérodote. La mort de Cambyse, quelle qu'en soit la cause, est de l'année 521 avant l'ère chrétienne. Ce roi mourut sans enfants. Il avait un frère qu'il eut la cruauté de faire périr; selon l'inscription de Bi-Sutoum, Cambyse serait mort de douleur, pour ce crime peut-être!

On cite des actes cruels du règne de Cambyse : nous avons déjà dit qu'il avait un frère dont il suspectait l'ambition, et qu'il le fit périr secrètement. Les Grecs nomment ce frère Smerdis; les monuments persans lui donnent le nom de Bart'iya.

Il maltraita une de ses sœurs avec une telle violence qu'elle en mourut. Ses plus fidèles amis eurent le même sort, et le roi Crésus ne fut pas épargné.

Il demanda au Persan Praxaspe ce qu'on pensait de lui dans l'Iran : avec beaucoup d'éloges on l'accusait, lui dit-il, d'un goût prononcé pour le vin. Afin de prouver qu'il n'en perdait point la raison, Cambyse lança une flèche contre le fils de cet officier, après avoir dit que s'il ne le frappait pas au cœur, les Persans auraient raison de l'accuser d'ivrognerie; le jeune homme tomba percé au cœur par la flèche homicide du roi, et le malheureux père dit froidement à l'assassin de son fils, qu'un Dieu même n'aurait pas mieux tiré. Sur le plus frivole prétexte, ce roi fit mourir douze Persans en les faisant enterrer vivants jusqu'à la tête. L'histoire a presque absous Cambyse, en reconnaissant que son esprit était affecté d'aliénation *.

* Hérodote, Liv. III, chap. XXXVIII.

USURPATION DU MAGE.

Les circonstances qui suivirent la mort de Cambyse et qui amenèrent un interrègne de quelques mois, sont diversement racontées par les écrivains grecs et par les chroniques orientales. Un témoin contemporain, qui fut inconnu aux uns et aux autres, nous reste heureusement pour les mettre d'accord et pour répandre enfin la vérité sur cette époque remarquable de l'histoire ancienne.

Les uns donnent pour chef à la conspiration, non point des mages mèdes ambitieux de rétablir leur autorité politique, mais le frère et même le fils de Cambyse, nommé Uschtasp (Goustchasp, Hystaspe), qui, vaincu, se serait réfugié dans le Touran et y serait demeuré jusqu'à la mort de son père. Cette tradition n'est accréditée par aucun témoignage historique.

Les Grecs rapportent qu'un mage mède ayant un fils ou un frère nommé Smerdis, comme le frère que Cambyse avait fait secrètement mourir, et qui ressemblait beaucoup à ce prince, le présenta au peuple comme le fils de Cyrus, miraculeusement préservé de la mort, et comme l'héritier de l'empire. Cette supercherie eut un plein succès; le malheur des temps devait rendre les hommes crédules : le mage qui se nommait Bart'iya, selon le témoignage de Darius Ier *, fut proclamé roi; il se montra clément, humain, remit tous les impôts, et dispensa du service militaire pour trois années : mais son succès ne dura que huit mois; la fraude des Mèdes fut découverte, une conjuration se forma parmi les plus puissants seigneurs de la Perse, et Darius fut fait roi à la fin de la huitième année du règne de Cambyse.

Hérodote a recueilli une historiette persane qui doit trouver ici sa place. Cambyse avait épousé Phœdime, fille d'Otane, le plus distingué des seigneurs persans par la fortune et par la naissance. Selon l'usage de la Perse, le mage Smerdis, parvenu au trône, avait gardé dans le palais toutes les femmes de Cambyse; il en avait hérité avec la couronne. Selon cet usage encore, chacune

* Inscription de Bi-Sutoum.

de ces femmes habitait à son tour avec le roi : quand Phœdime fut appelée, elle examina, d'après les ordres secrets et réitérés de son père, si le mage roi son époux avait ses oreilles, et trouva qu'elles lui avaient été coupées. A ce signe, Otane reconnut Smerdis le mage, qui avait été condamné à ce supplice par Cyrus, révéla la supposition à deux confidents, et cette découverte fut le motif de la conjuration qui renversa le faux Smerdis du trône et y fit élever Darius.

La conjuration était réglée par les trois premiers conjurés; ils en appelèrent trois autres, et les initièrent à leurs desseins; ils préparaient à Suse les moyens de les accomplir, lorsque Darius survint. Il avait été instruit, par une autre voie, de la mort du frère de Cambyse et de la supposition du mage. Darius, dans le conseil, opina pour une prompte exécution de l'entreprise, et en proposa le plan avec les moyens de pénétrer sûrement dans le palais : son père Hystaspe étant satrape de la Perse, Darius se présenterait au roi comme chargé d'un pressant message. Dans tous les discours qui furent tenus pendant ce conciliabule, on voit se manifester la rivalité des Mèdes et des Persans avec la ferme volonté de ceux-ci d'échapper à la nouvelle domination des mages, qui les menaçait.

Des augures favorables se manifestèrent; on aborda le palais, dont les gardes laissèrent librement passer les sept grands seigneurs conjurés; les eunuques, gardiens de la cour intérieure, voulant les interroger et les retenir, furent frappés de coups de poignard; on pénètre dans la salle où les deux mages étaient réunis; leur défense est inutile, ils succombent : et les conjurés, les têtes des mages à la main, courent rallier le peuple à leur succès. La caste des mages fut massacrée; une fête fut instituée pour perpétuer ce souvenir de la victoire des Persans sur leurs anciens dominateurs.

Les conjurés étant maîtres du vaste empire de l'Iran, délibérèrent sur la forme qu'il convenait de donner au gouvernement central de la Perse. Hérodote assure qu'il fut prononcé dans cette délibération des discours politiques tels, qu'ils paraîtraient

incroyables à la plupart des Grecs : la souveraineté du peuple fut formellement proposée, avec l'égalité, et l'élection des magistrats par le suffrage universel; l'oligarchie trouva des partisans; Darius défendit le principe monarchique, et ce principe fut maintenu par cinq voix contre deux : il ne fallait plus que choisir le monarque.

Otane, chef de la conjuration qui venait de triompher, renonça à la couronne, se réservant pour lui et ses descendants, à perpétuité, le privilége de ne point commander et de ne point être commandé, de n'être ni maître ni sujet; il fut revêtu de la robe médique à titre de récompense publique. Du temps d'Hérodote la famille d'Otane conservait encore ces précieuses distinctions.

Une convention préalable, commune à tous les conjurés, leur assura l'entrée chez le nouveau roi sans être annoncés, à tout moment, si ce n'est lorsque le roi serait seul avec sa femme. De plus, ils conserveraient partout la tiare pointue et droite, qui leur avait servi de signe de ralliement. Le roi, aussi, ne pouvait choisir sa femme que dans leurs familles; enfin ils imaginèrent un singulier moyen d'élire le souverain parmi les six compétiteurs : il fut réglé qu'ils monteraient à cheval le lendemain matin, et que celui d'entre eux dont le cheval hennirait le premier avant de sortir du faubourg de la ville, serait reconnu pour roi.

L'ambition de Darius ne resta pas inactive; elle fut secondée par son habile et industrieux écuyer. Celui-ci choisit dans les écuries de son maître la jument que le cheval du roi préférait; il l'emmena et l'attacha dans le faubourg que les concurrents à la couronne devaient parcourir; il conduisit ensuite le cheval auprès de la jument, les laissa quelque temps ensemble; et le lendemain matin, le cheval de Darius, à peine entré dans ce faubourg, se souvenant de la rencontre de la veille, témoigna sa joie et ses désirs par un bruyant hennissement : et Darius régna sur tous les peuples de l'Asie.

RÈGNE DE DARIUS Ier.

Voilà, sommairement, les anecdotes que le père de l'histoire racontait devant les Grecs assemblés aux Jeux Olympiques : voici

ce que Darius a déclaré lui-même des circonstances de son avénement au trône de l'Asie : nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, et dans son style oriental, le texte encore vierge, en français, de l'inscription persane gravée sur le rocher de Bi-Sutoum et si heureusement expliquée il y a dix années seulement (en 1846) par le major anglais Rawlinson *; nous avons donné plus haut la description du bas-relief historique dont le sujet est le même que celui de l'inscription.

Texte de l'inscription persane de Bi-Sutoum.

« Le roi Darius dit : Voici ce que j'ai fait avant d'être roi. Un fils de Cyrus nommé Cambyse, de notre race, était roi; il avait un frère nommé Bart'iya** (Bartius), fils de père et de mère avec Cambyse. Peu de temps après, Cambyse tuait ce frère Bartius. Après que Cambyse eut tué Bartius, il partait pour l'Égypte (*M'udraya*); après qu'il fut parti pour l'Égypte, son royaume devenait impie, le mensonge y devenait fréquent, et dans la Perse, et dans la Médie, et dans les autres provinces.

« Le roi Darius dit : Ensuite, il y avait un homme, un mage, du nom de Gumata (Gomatas), qui se leva de Pissiachada, de la montagne appelée Arakadrisch (Aracados); et le quatorzième jour

* *The Persian cuneiform inscription at Behistun;* London, 1846.

** Ce frère de Cambyse est nommé *Bart'iya* par l'inscription persane, et *Smerdis* par les Grecs. Les mêmes Grecs nomment *Cassandane* et *Mandane* la même femme qui fut la mère de Cyrus. (Herodote, liv. II, chap. I, et liv. I, chap. CVII et CVIII.) Il y a là : 1° transcription d'un nom oriental en écriture grecque; 2° vingt mains de copistes : certes, *Barty* et *Smerdy* ne sont pas plus éloignés l'un de l'autre que *Cassan* et *Mandan*, *SM* étant substitués à *B*, les autres consonnes, dans les deux mots, sont les mêmes, la désinence *S* est grecque et ajoutée. — Si l'on veut un exemple des déformations que subissaient les mots persans en passant dans l'écriture grecque, on peut voir que le nom du roi mède, *Cyaxares*, d'Hérodote, est écrit *Uwak'hshatarah* dans l'inscription de *Bi-Sutoum*, la langue grecque n'abondant pas en fortes aspirations gutturales, comme les idiomes orientaux. Ajoutons enfin que le son *B*, première lettre du nom Bart'iya, était peut-être aussi embarrassant pour les Grecs anciens qu'il l'est pour les Grecs modernes, lesquels, n'usant pas du son de cette consonne *B* dans leur langue, la remplacent par un *P* affecté d'un *M* : ainsi ils écrivent *Ampoulpheda* le nom arabe *Aboulféda*. Ici le *B* est remplacé par *SM*, c'était peut-être l'usage au temps d'Hérodote.

incroyables à la plupart des Grecs : la souveraineté du peuple fut formellement proposée, avec l'égalité, et l'élection des magistrats par le suffrage universel; l'oligarchie trouva des partisans; Darius défendit le principe monarchique, et ce principe fut maintenu par cinq voix contre deux : il ne fallait plus que choisir le monarque.

Otane, chef de la conjuration qui venait de triompher, renonça à la couronne, se réservant pour lui et ses descendants, à perpétuité, le privilége de ne point commander et de ne point être commandé, de n'être ni maître ni sujet; il fut revêtu de la robe médique à titre de récompense publique. Du temps d'Hérodote la famille d'Otane conservait encore ces précieuses distinctions.

Une convention préalable, commune à tous les conjurés, leur assura l'entrée chez le nouveau roi sans être annoncés, à tout moment, si ce n'est lorsque le roi serait seul avec sa femme. De plus, ils conserveraient partout la tiare pointue et droite, qu[i] leur avait servi de signe de ralliement. Le roi, aussi, ne pou[vait] choisir sa femme que dans leurs familles; enfin ils imaginèrent [un] singulier moyen d'élire le souverain parmi les six compétite[urs] il fut réglé qu'ils monteraient à cheval le lendemain matin que celui d'entre eux dont le cheval hennirait le premier avan[t] sortir du faubourg de la ville, serait reconnu pour roi.

L'ambition de Darius ne resta pas inactive; elle fut se[rvie] par son habile et industrieux écuyer. Celui-ci choisit d[ans les] écuries de son maître la jument que le cheval du roi pré[férait,] l'emmena et l'attacha dans le faubourg que les concurr[ents à la] couronne devaient parcourir; il conduisit ensuite le che[val près] de la jument, les laissa quelque temps ensemble; et le [lendemain] matin, le cheval de Darius, à peine entré dans ce fa[ubourg, se] souvenant de la rencontre de la veille, témoigna s[es] désirs par un bruyant hennissement : et Darius régn[a sur les] peuples de l'Asie.

RÈGNE DE DARIUS Ier.

Voilà, sommairement, les anecdotes que le p[ère de l'histoire] racontait devant les Grecs assemblés aux Jeux Ol[ympiques]

Voilà, selon Darius, l'exposé de la révolution qui s'opéra dans l'Iran à la mort de Cambyse, et qui facilita à Darius l'accès du trône : et cet exposé, par l'authenticité du monument où il est consigné, non moins que par la contemporanéité des événements qu'il retrace, nous semble devoir être préféré, soit aux rapports de la tradition orale conservée par les Grecs, soit aux narrations encore moins anciennes des écrivains orientaux. Néanmoins il serait facile de trouver dans les uns et dans les autres des faits ou des noms en concordance parfaite avec le texte de l'inscription de Bi-Sutoum : ils corroboreraient singulièrement l'autorité de cet inappréciable monument historique.

Il respire la haine des Mèdes et de leurs institutions. Il serait difficile de trouver un plus éclatant témoignage de la mutuelle inimitié politique des Mèdes qui perdaient leur antique prépondérance dans la grande confédération iranienne, et des Persans qui la conquéraient. Le mage usurpateur avait rétabli l'influence médique; le roi Darius, son vainqueur, en effaça attentivement toutes les empreintes, et rétablit les institutions civiles et religieuses des anciens temps : cette idée colore toutes les phrases que l'inscription met dans la bouche du roi.

Les généalogies persanes et les *Ieschts-Sadés* font Darius Goustschasp fils de Lhorasp ou Cambyse. Les Grecs nomment son père Goustschasp ou Hystaspe, et le désignent comme gouverneur de la Perse pendant le séjour de Cambyse en Égypte. Darius lui-même nous donne des renseignements plus certains sur son origine royale : « Hystaspe, dit-il, fut mon père; Hystaspe était fils d'Arsamès; Arsamès était fils d'Ariaramnès; celui-ci de Teïspès, dont le père fut Achæménès : c'est pour cela que nous sommes appelés Achæménides (Hak'hamanishiya); notre origine est très-ancienne; très-anciennement notre race donna des rois; huit de mes ancêtres furent roi; je suis le neuvième; depuis très-long-temps nous sommes roi. Je le suis par la grâce d'Ormuzd; c'est lui qui m'a donné la couronne*. »

* Inscription de Bi-Sutoum, lignes 1 à 4.

L'examen de cette généalogie royale ne serait pas facile aujourd'hui; les listes des livres canoniques persans, postérieurs au règne de Darius, ne nous éclaireraient pas; Hérodote était mieux instruit; il savait que Goustschasp ou Hystaspe, père de Darius, était fils d'Arsamès et de la famille des Achæménides; il connaissait parfaitement leur généalogie; il la rapporte dans les mêmes termes que Darius même *, en ajoutant que la famille des Achæménides était des plus nobles de la Perse; enfin que les rois persans en étaient sortis **, et ces données historiques, d'origine grecque, sont dans un parfait accord avec l'inscription persane de Bi-Sutoum: nouveau témoignage de l'esprit de véracité qui ne cessa d'animer le père de l'histoire durant ses longs voyages.

Il résulte du rapprochement de l'inscription de Bi-Sutoum, des textes grecs et des listes iraniennes, que celles-ci sont plutôt des tables royales que des généalogies; que Darius, fils d'Hystaspe, était de la même famille, mais non pas de la même lignée que son prédécesseur Cambyse; que la branche collatérale de Darius était aussi une branche royale, et que c'est par son droit de naissance que Darius s'empara du royaume de Perse, de Médie, et fut fait roi.

On voit aussi, en suivant les listes persanes, que Cambyse eut pour prédécesseurs Kaï-Kosrou (Cyrus), Kaï-Siaveksch, Kaï-Kaous, Kaï-Kobad, fils de Zav, fils de Thamasp, successeur de Minotcher, qui était de la race de Féridoun; l'Astyage, grand-père de Cyrus, répond au Kaï-Kaous des Persans; Cambyse est le septième roi après Minotcher. Au défaut de la descendance de Cyrus, Darius, chef de la branche collatérale, lui succède à la couronne: il a exposé ses droits héréditaires dans l'inscription de Bi-Sutoum.

Les relations grecques et les traditions orientales sont muettes ou incertaines sur les suites de l'avénement de Darius fils d'Hystaspe, et sur les obstacles qu'il rencontra pour fonder

* Hérodote, liv. Ier, chap. CXXVI et CCIX.
** *Idem*, liv. VII, chap. XI.

son autorité dans l'Iran. Ctésias rappelle sa guerre contre les Scythes; les chroniques persanes franchissent cet intervalle de vingt années, et introduisent Zoroastre, proclamant dans l'Iran une nouvelle philosophie qui fut propagée par la force des armes et l'autorité royale; Hérodote enfin ne rappelle d'abord que quelques améliorations administratives ordonnées par le nouveau roi.

Mais Darius supplée lui-même à ce silence; il a retracé dans l'inscription de Bi-Sutoum le tableau des difficultés qu'il eut à combattre pour asseoir son autorité : toutes les provinces de l'empire s'étaient soulevées; il lui fallut les soumettre par des combats et des victoires.

Ces faits, absolument ignorés jusqu'ici, sont fidèlement énumérés dans le monument de Bi-Sutoum : ils peuvent ainsi être résumés; Darius les a annoncés par ces mots : « Voici ce que je faisais après que je suis devenu roi. » (*Ligne 16e de l'inscription.*)

La Susiane s'était mise en révolte, excitée par Atrinès, fils d'Upadarmis, qui s'en disait le roi. La Babylonie et la ville même de Babylone avaient imité cet exemple, poussées par Natitabir, fils d'Ainahy, qui se donnait pour être Nabuchodrossor, fils de Nabonide. Darius envoya un corps d'armée contre la Susiane; Atrinès fut vaincu, fait prisonnier et mis à mort.

Darius marcha lui-même sur Babylone; parvenu sur le Tigre, il y trouva les troupes du prétendu Nabuchodrossor avec ses vaisseaux. Darius disposa son armée, plaça ses éléphants, attira l'ennemi dans une embuscade et le battit. Ensuite il traversa heureusement le Tigre et remporta une victoire signalée le 27 du mois d'atriyat'iya. De là, il se dirigea sur Babylone (*Babirusch*); parvenu dans le voisinage, à la ville de Zazana, sur l'Euphrate, il rencontra Natitabir, le prétendu Nabuchodrossor, lui livra bataille, culbuta ses troupes dans le fleuve, qui en emporta une grande partie; la victoire de Darius fut complète; cette action se passa le deuxième jour du mois d'anamakahiya.

Natitabir, avec sa meilleure cavalerie, se réfugia dans Babylone;

Darius le poursuivit, s'empara de la ville, du prétendu roi et le fit mettre à mort.

Pendant que Darius ramenait la Babylonie à l'obéissance, d'autres provinces s'en détachaient : la révolte était générale dans la Perse, la Susiane, la Médie, l'Assyrie, l'Arménie, la Parthie, la Margiane, la Sattagydie et la Sace.

Un inconnu, du nom de Mart'iya, fils de Sisichris, habitant de la ville de Khuganaka, en Perse, souleva la Susiane en se disant être le roi Omanès : sur le premier avis de la marche de Darius contre la Susiane, les habitants mirent à mort le prétendu roi Omanès.

Dans la Médie, un Mède du nom de Phraortès s'était donné pour être leur roi K'hshathrita, de la race de Cyaxares; les troupes mèdes qui étaient sur les lieux s'étaient déclarées pour lui; mais les Persans et les Mèdes, sous les ordres de Darius, lui restaient fidèles. Il envoya un corps de troupes commandées par le Persan Hydarnès, en leur disant : « Salut; combattez dans la Médie tout ce qui ne m'est pas soumis. » Hydarnès se mit en marche, et parvenu près de la ville de Ma....., dans la Médie, il aborda l'armée ennemie, qui ne put supporter son attaque et fut mise en déroute; l'action se passa le 6 du mois d'anamakahiya. L'armée de Darius s'établit à Kapada, canton de la Médie, jusqu'à l'arrivée du roi.

Darius envoya ensuite en Arménie l'Arménien Dadarsès, un de ses officiers, avec l'ordre de réduire les rebelles. A l'arrivée de Dadarsès, les Arméniens se rangèrent en bataille, et ils furent défaits : cela se passa le 6 du mois de thurawarahiya; mais ils revinrent à la charge; un nouveau combat eut lieu le 18 du même mois, près du château de Tigris en Arménie. Cette nouvelle défaite n'empêcha pas les rebelles de se présenter pour un troisième combat; il fut livré près du lieu nommé le château d'Arménie, et le résultat fut une troisième victoire de Dadarsès, commandant pour Darius, le neuvième jour du mois de thaigarchish.

Sur ces entrefaites, Dadarsès se sépara de Darius; arrivé en Médie, le roi envoya Vomisès, Persan, en Arménie pour faire la guerre aux rebelles. La première rencontre eut lieu dans un

d'anamakahiya. Quoique
iveau combat à A'utiyara,
iers jours du mois de thu-
depuis plus d'une année ; et
ces où elle avait lieu, se rendit
y arrivant, il apprit que Phraor-
. s'avançait avec son armée vers
r lui livrer bataille ; elle eut lieu ; les
mises en déroute le 26 du mois de....
sa cavalerie qui ne l'avait pas quitté,
nton de l'Arménie. Darius le fit poursuivre
e firent prisonnier. Il fut conduit devant le
per le nez, les lèvres et les oreilles, et le fit,
gé de fers, exposer publiquement aux portes de
suite il le fit mettre en croix à Ecbatane ; le roi
si dans les prisons d'Ecbatane les principaux parti-
delle.

mme nommé Chitratak'hma (Sitratachmès), Sagastien,
olta contre le roi et, se disant aussi de la race de Cyaxares,
rétendait roi de la Sagastie *. Darius réunit des troupes persanes
mèdes, en donna le commandement à K'hamaspada, général
ède, et leur dit : « Allez, détruisez tout ce qui m'est contraire. »
Et Sitratachmès fut vaincu, pris, amené au roi, qui lui fit couper le nez et les oreilles, l'exposa publiquement aux portes de son palais, et le fit mettre en croix à Arbèle.

Des événements semblables se passèrent aussi dans la Parthie, dans l'Hyrcanie ; à ce sujet, Darius rappelle, dans l'inscription persane, le nom de son père *Vashtaspa* (Hystaspa) ; mais une mutilation du monument nous prive de précieux renseignements sur ce point. Néanmoins on est autorisé à croire que le père du roi vivait encore et qu'il le seconda dans ses efforts pour la soumission des provinces révoltées. La suite du texte de l'inscription lève tous les doutes à ce sujet. On y lit en effet que Darius envoya de

* Cette province est aussi nommée par Hérodote, liv. III, chap. XCII.

Rhagès à son père Hystaspe des troupes persanes; Hystaspe, les ayant reçues, se mit à leur tête, livra une bataille aux rebelles près de la ville de Patigapana, dans la Parthie, et les défit le premier jour du mois de garmapadaya.

Après ces succès dans la Parthie, Darius eut à soumettre la Margiane, province de l'Iran, où Phraortès avait été établi chef des rebelles. Darius y envoya Dadarsès, satrape de la Bactriane; et Phraortès fut vaincu le 23 du mois d'atriatigahiya.

La Perse même suivit ces exemples de rébellion. Wahyazdata (Veisdatès) en avait arboré l'étendard dans la ville de Tarwa (Tarba), située dans le canton de Yutiyas (Iotia), en Perse; il se faisait passer pour Bartius, le fils de Cyrus; des troupes persanes même désertèrent le service du roi et se réunirent au rebelle, proclamant Veisdatès roi de la Perse. Darius réunit les troupes persanes et mèdes qu'il avait sous ses ordres, en donna le commandement au Persan Artabardès; d'autres forces persanes, d'après les ordres du roi, s'avançaient vers la Médie. Artabardès entra dans la Perse, et rencontra l'ennemi en bon ordre près de la ville persane nommée Rak'ha; l'ennemi fut défait dans ce premier combat, le 12 du mois de thurawaharahiya. Le chef ennemi s'enfuit avec sa cavalerie vers Pishiyauwadam (Pissiachadiam), où il se prépara à un nouveau combat; ce combat fut livré près du mont Parga, le 6 du mois de garmapadaya : Veisdatès et ses principaux partisans furent pris, et tous furent mis en croix à Uwadidaya (Chadidia), ville de la Perse.

Ce même Veisdatès avait envoyé un corps de troupes contre l'Arachosie dont Viwana (Viban) était le satrape. Celui-ci attaqua ces rebelles près du château de Kapishkanish (Capiscania), et les mit en déroute, le 13 du mois d'anamakahiya. Une nouvelle rencontre eut lieu dans la contrée de Gadhuthawa (Gadytia), le 7 du mois de vicanis (viyak'hnaya). Le chef qui commandait les rebelles s'enfuit avec sa cavalerie vers Arsada, château de l'Arachosie; le satrape Viban l'atteignit, le mit à mort, ainsi que les hommes de sa suite.

Pendant que Darius rétablissait ses affaires dans la Médie, Ba-



bylone se révoltait pour la seconde fois. Un Arménien, nommé Arak'ha, fils de Nantitaya (Nanditus), se donnait pour être Nabuchodrossor, fils de Nabonide, et occupait le canton de Dhubaanâ, dans la Babylonie; toute la province se déclarait pour lui; il occupait Babylone et s'en déclarait le roi. Darius dirigea des troupes sur cette ville, sous les ordres du Mède Vidafra (Hydafrès), qui reprit Babylone le 2 du mois de..... ; le rebelle y périt!

L'inappréciable document historique dont nous donnons ici l'extrait, en résume le contenu dans ces termes :

« Ainsi tout s'accomplit heureusement, dit Darius, et par la grâce d'Ormuzd : j'ai soumis par dix-neuf combats les provinces révoltées; j'ai fait neuf rois prisonniers..... Ce que contient cette description est la vérité même... Voilà ce que j'ai fait par la grâce d'Ormuzd. »

Reconnaissant envers les conjurés qui partagèrent avec lui les périls de l'entreprise contre le mage couronné, Darius les associe dans ce monument à sa gloire en les nommant avec lui. « Le roi Darius dit : Voici ceux qui seuls furent mes compagnons lorsque je mis à mort le mage Gomatas, qui se faisait appeler *Bartius, fils de Cyrus* : Vidrafrana (Itapherne), fils de Hys..., Perse;..... Gobryas, fils de Mardonius, Perse... » Des mutilations ont détruit les noms de quatre autres conjurés. Si ces mutilations ne sont pas l'effet du hasard, ne peut-on pas supposer dans ceux qui s'en rendirent coupables un esprit de vengeance que le patriotisme mède put inspirer contre les sept conjurés persans?

Tels sont les renseignements jusqu'ici inédits dans les historiens européens de la Perse, que le monument de Bi-Sutoum (complétement décrit plus haut), nous révèle sur les premières années du règne de Darius et sur les oppositions armées qu'il rencontra pour l'affermissement de son autorité : ses victoires assurèrent aux Persans la domination de l'Asie pendant de longues années.

Ajoutons qu'après les monuments égyptiens, si féconds en faits historiques, on n'en connaît point de plus important, pour l'histoire des anciens peuples, que ce tableau sculpté sur le rocher

de Bi-Sutoum, et non-seulement pour les faits en eux-mêmes qui enrichissent les annales antiques de la Perse de tant de notions oubliées, mais aussi pour l'autorité nouvelle qu'il imprime aux écrits de l'immortel historien grec Hérodote. Les inscriptions de Bi-Sutoum démontrent qu'on doit préférer les récits historiques d'Hérodote aux traditions recueillies par les Orientaux à partir du règne de Cyrus, le fondateur du premier empire des Persans, échappant enfin à la domination des Mèdes. Hérodote et l'inscription nomment Cyaxares parmi les anciens rois des Mèdes; Itapherne, Otane, Gobryas et Mégabyse parmi les conjurés associés à Darius. Rien, enfin, ne peut plus évidemment prouver l'exactitude complète d'Hérodote dans sa relation de l'histoire de la Perse depuis les Achæménides, et la véracité des documents qu'il consulta, que ces paroles qu'il rapporte de Xerxès : « Eh ! serais-je vraiment le fils des Darius, des Hystaspe, des Arsame, des Ariaramne, des Teïpse, des Achæmène, si je ne me vengeais des Athéniens *? » Et cette généalogie à sept degrés est nominativement celle même que Darius se donne dans l'inscription de Bi-Sutoum!

Au contraire, les traditions religieuses persanes ne rappellent des actions de Darius, fils d'Hystaspe, quelles nomment Goustschasp, que ses démêlés avec Zoroastre, son opposition d'abord aux nouvelles doctrines, la protection immodérée que le roi leur accorda ensuite, et les guerres où il s'engagea pour leur succès.

Enfin, paisible possesseur de la domination sur l'Asie occidentale et allié avec les peuples qui n'étaient point rangés sous son sceptre, Darius Ier chercha dans la politique les moyens d'affermir le trône qu'il avait conquis par une conspiration et par le succès de ses armes. Fidèle observateur des coutumes locales qui pouvaient amener vers lui l'opinion publique, il s'allia aux plus puissantes familles de la Perse; il épousa d'abord Atossa, fille aînée de Cyrus, et déjà veuve de Cambyse et du mage usurpateur; ces trois rois dont elle fut la femme savaient que les filles des rois de Perse

* Liv. VII, chap. XI.

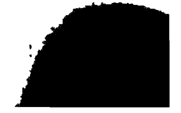


héritaient de la couronne; ils légitimèrent par cette union leurs droits ou leur usurpation. Et comme pour réunir en lui toutes les légitimités possibles ou éventuelles, Darius Ier épousa aussi une seconde fille de Cyrus, encore jeune; et la fille du fils de Cyrus, Smerdis selon les Grecs, Bast'iya selon l'inscription, qui fut tué par Cambyse; plus, la veuve du mage, fille d'Otane, qui avait découvert l'amputation des oreilles. Par ces quatre alliances réfléchies et intéressées, Darius réunissait en lui seul l'hérédité royale à tous les degrés.

Hérodote nous a conservé de très-précieux documents sur le règne de Darius Ier. Cet historien connut par lui-même la plus grande partie des provinces de son vaste empire; il retrouvait partout ses institutions et ses lois; elles furent mieux connues d'Hérodote que des écrivains orientaux. La véracité, l'instruction et le plus rare esprit d'observation qui distinguèrent cet illustre philosophe voyageur lui permirent de bien voir, et rien ne put mieux l'y préparer que l'étude des peuples si divers qu'il visita dans leurs propres foyers.

Hérodote s'éloignait parfois des plus sérieuses observations pour recueillir quelques faits secondaires ou singuliers : les Grecs étaient doués de trop d'esprit et de vivacité intellectuelle, pour ne pas en accueillir le récit avec curiosité, et ils purent, réunis aux jeux solennels d'Olympie, se rire volontiers et unanimement du grand roi, lorsque Hérodote leur dit qu'un des premiers soins de Darius, assis sur le trône, fut d'ériger une statue équestre, accompagnée de cette inscription : « Darius fils d'Hystaspe, grâce au talent de son cheval (son nom), et à celui de son écuyer Ocbarès, est parvenu au trône de Perse. »

Il fut plus sensé quand il divisa son vaste empire en vingt gouvernements; il nomma pour chacun un gouverneur et fixa la nature et la quantité d'impôts de chaque province. En parlant des revenus du royaume, nous avons déjà indiqué en quoi consistaient ces impôts sur les provinces, et leur produit approximatif. Les unes les payaient en or, d'autres en argent, d'autres enfin en nature : ce perfectionnement fiscal était une



grande nouveauté; durant les règnes de Cyrus et de Cambyse, les peuples ne payaient que des dons volontaires; ils dirent alors que Cyrus avait été un père, Cambyse un maître, et que Darius était un banquier. Les Ciliciens fournissaient trois cent soixante chevaux blancs; la pêche du lac Mœris, en Égypte, appartenait au roi; l'Égypte donnait en outre la quantité de blé nécessaire à la nourriture de cent vingt mille hommes campés aux environs de Memphis; l'Assyrie fournissait cinq cents eunuques; l'Inde payait en poudre d'or : et tout cela était, indépendamment des contributions en or ou en argent, évalué à quatre-vingt-dix millions de francs environ : dans cette évaluation, il ne faut pas oublier qu'elle était un produit net pour le trésor personnel du roi, les provinces devant pourvoir d'ailleurs aux dépenses de tous les services publics. Les Persans natifs y ajoutaient leur don volontaire; les Éthiopiens envoyaient tous les trois ans deux boisseaux d'or pur, deux cents troncs de bois d'ébène, vingt défenses d'éléphants et cinq jeunes Éthiopiens. Les Caucasiens fournissaient tous les cinq ans cent jeunes garçons et cent jeunes filles : les Arabes alliés du roi lui faisaient présent chaque année de mille talents d'encens.

C'est encore à la suite de ces détails administratifs, si éminemment historiques, qu'Hérodote a placé, comme pour mettre dans sa narration quelque agréable variété, l'aventure d'Itapherne, l'un des conjurés de Darius. Usant du privilége réservé à tous les six, lors de l'avénement de Darius, d'entrer à toute heure dans son palais lorsqu'il n'était pas alors seul avec une de ses femmes, Itapherne s'y présenta; les gardes ne le laissèrent point passer, il leur coupa les oreilles et les attacha à leur cou. Les gardes se présentèrent au roi dans cet état; Itapherne, ses enfants et toute sa famille furent mis aux fers et condamnés au dernier supplice. La femme d'Itapherne assiégea de ses cris les portes du palais : le roi lui accorda la vie de celui de ses parents qu'elle désignerait. Elle choisit son frère, et dit pour motif de ce choix : « Ayant perdu mon père et ma mère, je n'aurai plus de frère si celui-ci perd la vie; en me remariant, j'aurai un autre mari, peut-être d'autres enfants. » Ceux qu'elle avait furent mis à mort,



à l'exception de son fils aîné, qui fut épargné par l'ordre de Darius.

D'autres aventures sont racontées par Hérodote dans lesquelles figurent, au premier rang, le médecin Démocèdes de Crotone qui guérit Darius d'une entorse par l'application combinée d'émollients et de toniques; Atossa, la fille de Cyrus qui avait épousé successivement Cambyse, le mage et Darius; enfin il nous parle des exilés de Samos. Darius résolut alors l'occupation de cette île : ce n'était qu'une résolution préliminaire à la guerre contre les Grecs.

C'est vers ce temps qu'Hérodote place la révolte et la prise de Babylone dont l'inscription de Bi-Sutoum a conservé les principales circonstances. Hérodote ajoute, ce que l'inscription ne rappelle pas, que Darius fit mettre en croix trois mille Babyloniens, qu'il envoya dans cette ville cinquante mille femmes, tirées de diverses provinces, pour remplacer celles que les habitants de Babylone avaient fait mettre à mort comme leur étant à charge pendant le siége qu'ils allaient soutenir. Zopyre, qui avait trahi son pays et livré Babylone, fut nommé gouverneur et presque exempté de tout tribut envers son suzerain.

Vers cette même époque, et dans la deuxième année du règne de Darius, les juifs de Jérusalem, qui relevaient le temple du Dieu d'Israël sous la protection de l'édit que Cyrus leur avait accordé, furent molestés par les nouveaux satrapes; Darius protégea efficacement les Juifs; c'est du moins sous le règne de Darius Ier qu'on fixe généralement l'époque de ces événements, mais sans égard, ce nous semble, au récit d'Esdras, qui nomme Artaxercès le roi de Perse, celui qui suspendit l'effet de la permission donnée par Cyrus, et qui le place entre Cyrus et le Darius qui confirma, en faveur des Juifs, l'ancien édit de Cyrus.

Assis enfin paisiblement sur son trône, Darius voulut, à l'imitation des rois ses ancêtres, étendre ses possessions, quoiqu'elles comprissent et la haute Asie et l'Asie Mineure. Il voulut aussi venger d'anciens affronts, l'invasion des Scythes dans la Médie, et il déclara la guerre à cette nation nomade et guerrière. Il fit

de grands préparatifs, leva des troupes de terre, équipa une flotte et jeta un pont sur le Bosphore de Thrace.

Le roi partit de Suze après avoir réuni une armée de sept cent mille hommes et une flotte de deux cents vaisseaux. Il se dirigea, en traversant plusieurs provinces, vers le Bosphore de Thrace, canal qui met en communication le Pont-Euxin et la Propontide (la mer Noire et la mer de Marmara). Il traversa le Bosphore sur le pont de bateaux qu'il y avait fait construire, et côtoyant la mer Noire à sa droite, parvint sur l'Ister (le Danube), se porta avec son armée sur la rive opposée, et envahit le territoire des peuples qui y faisaient leur demeure.

Les chefs ou rois de ces peuples se réunirent et refusèrent aux Scythes un secours immédiat : ceux-ci, dépourvus des forces nécessaires pour attaquer l'ennemi de front, résolurent de l'attirer dans leurs déserts en se tenant toujours à une journée de distance à mesure qu'il s'avancerait, et détruisant en même temps toutes les productions utiles. Parvenus sur le Tanaïs, les Persans le franchirent, pénétrèrent chez les Budins, brûlèrent leur ville de bois, entièrement déserte, et, continuant de poursuivre les Scythes, se trouvèrent arrêtés sur les bords d'un désert de sept journées de marche, qui les séparait des Thyssagètes. Darius s'arrêta sur les bords du Volga : l'ennemi, rebroussant chemin vers l'Occident, y ramena aussi les Persans sans se laisser entamer. Dans les rencontres de cavalerie, celle des Scythes avait constamment l'avantage; c'était le contraire pour l'infanterie. Dans les combats de cavalerie il arrivait parfois un singulier accident : les chevaux scythes s'effrayaient et portaient le désordre dans leurs rangs dès qu'ils apercevaient un âne ou qu'ils l'entendaient braire : les ânes et les mulets étaient inconnus aux Scythes.

Ces peuplades incultes, sans villes et presque sans police, épuisaient habilement les ressources et les forces de l'armée des Persans : ils l'amusaient même en lui livrant à dessein quelques convois de bestiaux. Mais lorsqu'ils la jugèrent dans l'embarras de ses propres succès, les rois scythes alliés envoyèrent à Darius, à titre de présents, un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches. Ce

present était plutôt un symbole qu'une offrande utile : Darius l'expliqua comme un projet de soumission, et Gobrias, avec toute raison, comme une menace. La retraite fut décidée; le pont sur l'Ister était gardé par les Ioniens; les Scythes les sollicitèrent en vain, au nom de la délivrance de l'Ionie entière, de le détruire; Miltiade l'Athénien secondait cet avis; Histiée, tyran de Milet, fut d'un sentiment contraire. Les Scythes cherchèrent sans succès l'armée des Persans qui se retirait; elle parvint après mille cruelles épreuves sur la rive gauche du fleuve; une portion du pont, de la portée d'une flèche, avait été rompue : Darius chargea un Égyptien remarquable par la force de sa voix, d'appeler Histiée sur le bord du fleuve; il fut entendu, le pont fut rétabli et l'armée de Perse échappa à l'ennemi.

Cette action donna aux Scythes une opinion singulière des Ioniens : comme peuple libre ils étaient, disaient-ils, les plus vicieux et les plus lâches des hommes; comme esclaves, ils étaient les plus attachés à leurs maîtres.

Darius traversa de nouveau la Thrace, repassa en Asie avec ses vaisseaux, laissant en Europe quatre-vingt mille hommes sous les ordres du Persan Mégabaze qu'il honorait par-dessus tous les autres généraux. Parvenu à Sardes, le roi se souvint du service qu'Histiée de Milet lui avait rendu en conservant le pont sur l'Ister; il lui donna, dans la Thrace, le territoire de Myrcine qu'il ajouta à celui de Milet où il commandait.

Mégabaze désapprouva cette résolution du roi; la fidélité d'Histiée étant soupçonnée, il fut appelé et retenu à Suse. Aristagoras, son cousin, souleva l'Ionie, chercha des alliés dans la Grèce, et attaqua inopinément la ville de Sardes, capitale de la Lydie. Artapherne, frère de Darius, conserva la citadelle où il commandait.

Darius ne supporta point cette insulte. Artapherne soumit plusieurs villes de l'Ionie et de l'Éolide. Histiée, repoussé par les Persans et par les Milésiens qu'il avait également trahis, fut réduit au métier de pirate, poursuivant sur mer les vaisseaux des Persans. La ligue ionienne manqua d'accord, l'esprit d'indépen-

dance civile sur terre souffla l'insubordination sur la flotte rangée en bataille devant les Persans; elle fut défaite; la ville de Milet fut attaquée et prise, ses habitants furent réduits en esclavage; toute l'Ionie fut de nouveau soumise aux Persans.

Ces événements, la turbulence naturelle aux peuples qui les avaient suscités, décidèrent Darius à la conquête de la Grèce entière. Mardonius, son gendre, fut chargé de cette expédition difficile, et afin de s'assurer du concours de toutes les cités de l'Ionie, il rétablit dans toutes le gouvernement populaire. Mardonius traversa l'Hellespont, et se dirigea par la Thrace vers Érétrie et Athènes, combinant à la fois la marche de la flotte et de l'armée. Une tempête survenue au moment où la flotte doublait le mont Athos, fit périr trois cents vaisseaux et vingt mille hommes! L'armée ne fut pas plus heureuse dans la Macédoine; quelques succès lui coûtèrent fort cher; Mardonius la ramena en Asie; cela se passait en l'année 490 avant Jésus-Christ.

Le grand roi fut irrité de ces malheurs. Il envoya à Sparte et à Athènes pour demander le feu et l'eau, c'est-à-dire leur soumission. A Sparte on jeta ses envoyés dans un puits où ils devaient trouver en abondance ce que le roi demandait; les Athéniens précipitèrent les autres agents du roi dans le Barathrum, qui était la fosse réservée aux criminels.

Darius prépara une seconde et plus formidable expédition contre la Grèce. Deux cent mille soldats et six cents vaisseaux furent mis en mouvement! Naxos fut enlevée, Délos fut épargnée comme étant la patrie d'Apollon et de Diane. Érétrie, après une faible défense, fut livrée par deux de ses plus notables citoyens : ils se nommaient Euphorbe et Philagrus : la ville fut saccagée et brûlée, afin de venger l'incendie de Sardes. La flotte parut devant Marathon; les Persans débarquèrent l'infanterie et la cavalerie : Athènes et Platée s'avancèrent devant eux au nombre de dix mille. Datis, général des Persans, avait sous ses ordres cent mille hommes d'infanterie et dix mille cavaliers.

Athènes avait demandé du secours à Lacédémone; il fallait sauver la Grèce entière de l'esclavage; mais les vertueux Spar

tiates avaient aussi des préjugés dont ils faisaient des vertus : une loi leur défendait de se mettre en marche avant la pleine lune (elle avait lieu vers le 20 du mois et l'on n'était encore qu'au neuvième jour). Dix généraux commandaient l'armée athénienne, et chacun à son tour en était le chef suprême pendant une journée : le jour de Miltiade arriva, et quand les deux mille Lacédémoniens se présentèrent, après la pleine lune, pour la défense commune, ils trouvèrent le champ de bataille de Marathon couvert de six mille barbares morts, et le reste était en fuite : la bataille avait été livrée la veille, et Miltiade, sans Sparte, avait sauvé la Grèce de la servitude !

A la nouvelle de ces désastres, la colère de Darius ne connut plus de bornes. L'insurrection de l'Égypte, toujours impatiente du joug persan, vint ajouter à ses embarras. La dissention au sujet du commandement se mit entre ses propres fils. Artabarzane était l'aîné de ceux de la première femme que Darius avait épousée avant d'être roi ; Xerxès était le premier des fils d'Atossa, fils de Cyrus, et né depuis l'avénement de Darius au trône. Xerxès fut préféré : de nouvelles guerres se préparaient. Pendant trois années entières, d'immenses approvisionnements militaires furent réunis dans toutes les provinces : l'armée devait d'abord marcher contre l'Égypte, Darius voulait la commander en personne, et de là aller châtier et soumettre la Grèce : il mourut sur ces entrefaites, après un règne de trente-six années. Xerxès, d'après son choix, fut son successeur.

Pendant un si long règne, Darius ne se borna point aux entreprises que nous venons de rappeler. Le gouverneur d'Égypte, Aryandès, reçut l'ordre d'attaquer la Cyrénaïque ; la ville de Barcé fut prise par trahison ; les vainqueurs mirent en croix un grand nombre des principaux habitants et emmenèrent le reste en esclavage : Darius les relégua dans un des villages de la Bactriane.

Ce même Aryandès, gouverneur de l'Égypte, ayant fait frapper des monnaies à son nom, fut mis à mort par l'ordre du roi.

Curieux de connaître les pays situés à l'orient de l'Iran, Darius

avait encouragé les recherches des voyageurs, et parmi eux on cite un des plus anciens et des plus célèbres, Scylax de Coryande, ville de la Carie. On dit que sur les relations de cet explorateur, Darius pénétra dans l'Inde, et que ses flottes en fréquentèrent les mers. C'est Hérodote qui nous a conservé, par occasion, ce vague souvenir, qu'il ne rappelle point dans son long récit de la vie de Darius.

Le grave historien se tait également sur les preuves multipliées de modération et de tolérance que Darius aurait données envers les Égyptiens, en frappant d'une réprobation publique les méfaits impolitiques de Cambyse dont il avait été témoin, en s'entretenant fréquemment avec les prêtres, en s'enquérant de leurs dogmes religieux et des faits de l'histoire; il loua en termes élevés la mémoire des Pharaons illustres, et la douceur de leur gouvernement. Diodore de Sicile a conservé ces traditions honorables pour la mémoire de Darius*. Il est certain que ce roi fit réparer ou soigneusement entretenir la route commerciale de Cosseïr à la mer Rouge; son nom royal se trouve dans une inscription officielle avec la date de la trente-sixième année de son règne. Strabon assure aussi que Darius Ier fit reprendre les travaux du canal creusé du Nil à la mer Rouge: mais il y renonça par la crainte de submerger la Basse-Égypte, la mer Rouge étant plus élevée que les côtes de la Méditerranée. Il existe dans les musées d'Europe cinq contrats égyptiens, sur papyrus, datés des années cinquième, quinzième, seizième, trente et unième et trente-cinquième du règne de Darius Ier: son nom figure sur l'entablement des colonnes du grand temple de l'oasis d'El-Khardjeh, réparé durant le règne de Darius, qui est qualifié, dans son titre royal, de: « dieu bienfaisant, seigneur du monde, chéri d'Ammon-Ra, seigneur de la région de Hèb-Osch, fils du soleil, Darius toujours vivant. » Sur un autre temple de l'oasis d'Ammon, Darius est représenté faisant à des divinités égyptiennes l'offrande du feu, adoré chez les Persans: Darius avait servi, bien jeune en-

* Liv. Ier, IIe partie, chap. XCV.

core, dans l'armée de Cambyse, combattant pour la conquête de l'Égypte.

A Babylone, ville rangée alors sous la domination de ce monarque, les prêtres chaldéens avaient continué leurs immortels travaux scientifiques. Ptolémée a conservé le texte de deux observations astronomiques faites pendant le règne de Darius Ier. Celle de l'éclipse de lune du 19 au 20 novembre de l'an 502 avant l'ère chrétienne, et l'autre éclipse du même astre du 25 au 26 avril de l'an 491, la première année étant comptée comme la vingtième année du règne de Darius et l'autre la trente et unième *: les dates de ce règne se trouvant ainsi rattachées, pour la plus grande certitude de l'histoire, à des phénomènes célestes d'une époque certaine.

Les traditions persanes attribuent aussi à Uschtasp (Darius fils d'Hystaspe) beaucoup d'autres actions mémorables. La plus remarquable serait la grande guerre qu'il entreprit et soutint contre les Touraniens pour les convertir à la religion de Zoroastre. Cette tradition est fondée sur une autre, non moins incertaine, d'après laquelle ce serait sous le règne de ce Uschtasp, que le philosophe iranien aurait proposé sa doctrine : nous avons déjà fait connaître les doutes qui subsistent à ce sujet, et l'opinion des plus récents et des meilleurs critiques, d'après laquelle l'existence de Zoroastre aurait précédé de plusieurs siècles le règne de Darius Hystaspe.

Ce serait vers la fin de ce règne, d'après ces mêmes traditions persanes, que Darius aurait entrepris cette guerre de propagande religieuse : il avait un fils digne de son rang, nommé Vispemiaran (ou Sependiar et Isfendiar), et un ministre du premier mérite, Djamaspò. Le successeur des Afraziab, Ardjasp, ne se rendit pas aux ordres de Uschtasp, et la campagne s'ouvrit; les victoires de Sependiar furent éclatantes; mais par jalousie le père le fit renfermer dans une forteresse. Cependant la fortune des armes changea; les Touraniens envahirent son territoire; la ville de Balkh fut mise à

* Ptolémée, d'après Hipparque, *Almageste*, liv. III, chap. VIII.

feu, le chef de la nouvelle secte y perdit la vie, le chef touranien lui fit trancher la tête! Tant de malheurs firent rappeler Sependiar à la tête des armées iraniennes; il y périt dans un combat malheureux. Le poëte historien Ferdoucy, chante dans cette attendrissante ballade persane la mort du jeune héros :

« C'est le temps de vider une coupe pleine d'un vin délicieux, maintenant que le zéphyr nous apporte le parfum des montagnes; les bosquets se couronnent de fleurs, les collines brillent de l'éclat des tulipes et de l'émail des hyacinthes; le rossignol joyeux gazouille dans le bocage, et la rose s'épanouit à ses accents.

« Ses chants se feront-ils entendre encore au milieu de la nuit, lorsque le calice de la rose sera couvert d'une douce humidité? Non!... je vois s'avancer un sombre nuage, précurseur des vents et des tempêtes... Je ne sais pourquoi le rossignol pousse les cris plaintifs de sa tristesse!... Ce n'est point ainsi qu'il s'exprime, lorsque, placé sur un bouquet de fleurs, il chante l'objet de sa tendresse!... Qui sait ce que dit le rossignol?...

« Attends le retour de l'aurore... tu comprendras alors ses chants héroïques!... Il pleure Isfendiar!... Isfendiar enlevé à la gloire dès sa tendre jeunesse!... il te retrace cette antique histoire que nos aïeux avaient coutume de raconter à nos pères. »

Le jeune héros laissa un fils nommé Bahman, qui devint l'objet de la tardive affection de Uschtasp, son grand-père; il grandit au milieu des hommes illustres, dont le roi avait orné sa cour, encourageant la culture des sciences et des lettres, honorant particulièrement son ministre Djamaspò pour ses connaissances profondes dans l'astronomie, la conjonction des planètes et l'influence des astres; et le digne élève de tant d'hommès distingués, fut un roi sage et bon; il occupa le trône de la Perse sous le nom d'Ardeschir-Dïraz-Dest, que les Grecs appelèrent Artaxercès, surnommé Longue-Main.

Selon Ctésias et tous les écrivains grecs, Xerxès fut le successeur de son père, Darius Ier. Ctésias rapporte aussi que Darius se fit faire un tombeau sur le mont à deux cimes. Lorsqu'on l'eut achevé, le roi eut le désir de le voir, mais il en fut dissuadé par

ses devins, par son père et par sa mère : mais ceux-ci, non moins curieux, voulurent visiter ce tombeau, et il leur en coûta la vie. Les prêtres qui hissaient sur la montagne le père et la mère de Darius, ayant aperçu des serpents, abandonnèrent les cordages; le prince et la princesse furent tués dans leur chute. Mais Darius fit couper la tête aux quarante prêtres qui s'étaient chargés de hisser son père et sa mère sur la montagne.

Ce tombeau de Darius existe encore, et sa situation explique parfaitement la narration de Ctésias : pour cette fois du moins sa véracité éclate par d'imposants témoignages. Ils sont non moins favorables à Diodore de Sicile, qui rapporte qu'à l'orient de la citadelle de Persépolis, à quatre plèthres de distance environ, on voit une colline nommée le Mont-Royal, où se trouvent les tombeaux des rois de Perse. Ce mont n'est autre chose qu'un rocher où l'on a creusé intérieurement plusieurs chambres, dans lesquelles les monuments funéraires des rois étaient rangés. Aucune porte faite de main d'homme n'y donnait accès; les cercueils étaient descendus dans les chambres sépulcrales au moyen d'une machine très-ingénieuse *.

Naskhi-Roustan, près de Persépolis, est ce Mont-Royal de Diodore de Sicile et de Ctésias. Chardin, Ker-Porter et nos habiles artistes français Flandin et Coste, l'ont visité et décrit. Des ruines des anciens temples de Persépolis, dont la plate-forme soutenue par des murs crénelés formait la citadelle, on aperçoit la montagne de Naskhi-Roustan. D'après la vue perspective donnée par Chardin **, Ctésias aurait eu raison de le nommer le mont à deux cimes. C'est par l'escarpement de ce rocher, à une assez grande élévation perpendiculaire et inaccessible, que sont creusés dans le flanc de la montagne les tombeaux des anciens rois persans : ils sont au nombre de quatre, à peu près sur la même ligne, tous du même style et ornés des mêmes symboles. Un bas-relief religieux, l'adoration du feu par un roi, est pose

* Diodore de Sicile, liv. XVII, chap. LXXI.
** Tome II°, pl. 52.

sur un portique ; ce bas-relief indique, sinon l'entrée véritable, du moins l'existence du tombeau. Une belle planche (nº 172) de MM. Flandin et Coste en fait connaître l'ensemble ; nous avons décrit plus haut ces monuments. Le tombeau placé à la gauche du lecteur, le plus considérable et le plus orné de tous, paraît être celui de Darius Iᵉʳ. Les bas-reliefs n'indiquent qu'une fausse entrée ; elle est vraisemblablement cachée dans ce mont inaccessible et dont l'abord difficile coûta la vie au père et à la mère du roi qui l'avait fait préparer de son vivant : double imitation des coutumes de l'Égypte, dont les rois vivants faisaient aussi creuser leur tombeau dans la montagne de Thèbes et en rendaient quelquefois l'entrée inabordable : on ne trouve en effet, dans la Perse, d'imitations des usages égyptiens qu'après l'invasion de Cambyse, et l'on ne peut y indiquer ni le tombeau de Cyrus ni celui des anciens rois ses prédécesseurs. Les Mèdes n'avaient point envahi l'Égypte, ils ne connaissaient que les Assyriens et les Arabes. Le nom hiéroglyphique de Xerxès se lit aussi sur un beau vase d'albâtre égyptien.

RÈGNE DE XERXÈS Iᵉʳ.

Une inextinguible ardeur de conquêtes et de vengeance imprima un mouvement extraordinaire aux premières années du règne de Xerxès, succédant (l'an 486 avant J.-C.) aux projets et aux sentiments de son père Darius Iᵉʳ. La population tout entière s'émut dans la vaste région qui, bornée de l'est à l'ouest par l'Indus et la Méditerranée, formait le vaste empire persan agrandi par Darius. Xerxès groupa toutes ces forces pour une seule entreprise ; la Grèce, qui égalait à peine en étendue une seule des provinces du colossal empire, en fut l'unique but : c'est contre elle que le grand roi dirigera tant d'armées qui auraient suffi pour conquérir la terre entière, et cependant elle échouera devant le génie de la Grèce, qui était en même temps celui des arts et de la liberté. La victoire de Marathon, l'héroïque combat des Thermopyles, avaient préparé les triomphes de Salamine et de Platée : l'intelligence élabo-



rait ainsi successivement ses immortelles conquêtes sur la matière brutalement ajustée pour la tenir esclave.

Xerxès, poussé par les devins et les transfuges de la Grèce, par les ambitieux à sa suite ou par les insensés de sa famille et de sa cour; privé de l'avis de ses plus fidèles conseillers, et raffermi dans ses projets par de vains songes et de folles visions, ordonna les préparatifs de la guerre contre les Grecs; et après avoir ramené dans le devoir les Égyptiens insubordonnés à ce joug d'une autre loi et d'une autre religion, il employa quatre années entières à réunir des moyens militaires d'une étendue dont l'histoire ne présente aucun autre exemple.

Xerxès se proposait, ainsi qu'il le déclara dans son conseil, de conduire cette armée dans la Grèce, afin de punir les Athéniens du mal qu'ils avaient fait aux Persans et à son père Darius. « Alors, disait-il, maître de ce pays, le soleil n'éclairera plus de contrée qui ne soit une frontière de la Perse, et j'aurai fait de toute la terre un seul empire. » Pour composer l'armée destinée à cette grande conquête, dit Hérodote, Xerxès fouilla tous les recoins du continent. Quatre années entières furent employées à la réunion de l'armée et des approvisionnements de toute sorte. Des magasins de vivres furent disposés sur toute la route, jusque dans la Macédoine même; tous les peuples dont cette route parcourut le territoire se soumirent aux devoirs d'alliés ou d'esclaves du grand roi.

On n'avait pas oublié le désastre éprouvé par la flotte de Darius lorsqu'elle doubla la pointe de l'Athos dans la mer Égée : un canal fut creusé au travers de cet isthme, par une partie des troupes conduites à coups de fouet. Un pont fut aussi jeté sur le Strymon pour le passage de l'armée : un grand approvisionnement de cables en papyrus et en écorce d'arbres, fut destiné à jeter sur d'autres fleuves des ponts volants, assez semblables à nos ponts suspendus.

La totalité des troupes fut réunie dans la Cappadoce; elle marcha vers Sardes en Lydie. Arrivé dans cette ville, Xerxès envoya des hérauts dans la Grèce pour lui demander la terre et l'eau, et

donner l'ordre dans toutes les villes, Athènes et Lacédémone exceptées, de préparer la réception et les repas du roi et de l'armée. Le roi se rendit à Abydos : deux ponts avaient été jetés sur l'Hellespont pour le passage de l'armée : l'un en cordages de lin par les Phéniciens, l'autre en cordages de papyrus par les Égyptiens; mais une tempête ruina tous ces ouvrages, et le roi, dans sa fureur insensée, fit infliger à la mer trois cents coups de fouet, et jeter dedans une paire d'entraves en fer; on dit même qu'il la fit marquer d'un fer rouge : tous ceux qui avaient dirigé ces ouvrages d'une exécution si difficile eurent la tête tranchée.

Deux ponts nouveaux furent ensuite construits; six cent soixante-quatorze embarcations furent employées aux travaux; de nouveaux cables furent tendus, des madriers furent placés en contact pour former le plancher : des troncs d'arbres et de la terre battue le consolidèrent; des palissades latérales, assez élevées, prévinrent les accidents pour les hommes et pour les animaux.

Après ces préparatifs, Xerxès se mit en marche; les équipages et les chariots étaient en tête. Venaient ensuite des troupes de toute nation mêlées ensemble; c'était à peu près la moitié de l'armée. Le corps d'armée au milieu duquel se trouvait le roi marchait après, précédé de mille cavaliers et suivi des dix chevaux sacrés magnifiquement harnachés, du char de Jupiter attelé de huit chevaux blancs; celui du roi était traîné par des chevaux niséens, les plus beaux de la Perse; il était accompagné de mille lanciers d'élite. D'autres gardes privilégiés suivaient ceux-là; plus loin était aussi l'élite des troupes.

L'armée, étant parvenue dans la plaine de Troie, fut assaillie par un violent orage qui lui causa beaucoup de pertes : Xerxès honora les malheurs de Priam et les cendres d'Ilium par un sacrifice de mille bœufs à Minerve-Iliade. Parvenu sur le Scamandre, ce fleuve fut mis à sec pour abreuver les hommes et les animaux.

Arrivé enfin à Abydos, Xerxès voulut voir son armée entière

rangée en bataille sous ses yeux. Il en passa la revue étant assis sur un trône de marbre blanc, élevé sur un tertre et préparé d'avance par les habitants d'Abydos; le simulacre d'un combat naval ajouta à l'éclat de cette revue solennelle.

Un tel spectacle émut profondément Xerxès; il pleura sur la brièveté de la vie humaine et ses dures vicissitudes : Hérodote a conservé l'entretien du roi sur ce sujet avec Artabane, son oncle; il le renvoya à Suse pour veiller aux affaires intérieures de l'État; et le soleil s'étant levé, il fit les libations, les sacrifices, et donna à l'armée l'ordre de se mettre en marche.

Elle passa sur les deux ponts en même temps, l'infanterie sur celui de droite, les bagages et les valets sur le pont de gauche. Ces deux divisions y employèrent toute la première journée; la cavalerie, plusieurs autres corps d'élite, les chevaux sacrés, le char du soleil et celui du roi, le roi et ses gardes occupèrent la seconde journée, la flotte se porta en même temps sur la rive opposée.

Parvenu sur la côte d'Europe, Xerxès vit défiler son armée; cette marche dura sept jours et sept nuits. Un prodige occupa son esprit sans le décourager : une jument mit bas un lièvre, chose merveilleuse, facile à expliquer, dit Hérodote, et qui signifiait que Xerxès fuirait bientôt, et reviendrait en courant au lieu d'où il partait; mais cette explication d'Hérodote est encore moins incertaine sans doute que le fait surnaturel raconté par cet historien.

Après de longues marches, l'armée se réunit tout entière dans le Dorisque, sur le rivage de la Thrace, vaste plaine traversée par un grand fleuve, l'Hèbre. Cette localité parut convenable au roi pour faire le dénombrement de l'armée, et celui de la flotte dont les vaisseaux furent tirés à terre pour être réparés.

Hérodote évidemment a eu dans ses mains l'état officiel de cette armée; il nous en a conservé la composition avec les noms des principaux chefs peuple par peuple, leurs costumes dans tous leurs détails, leurs armes dans toutes leurs variétés, les noms des généraux en chef et des généraux de deuxième rang : on trouve

rarement dans toute l'antiquité un document de ce mérite et de cette utilité pour l'histoire*.

Hérodote ajoute qu'il ne peut dire positivement quel fut le nombre des soldats de chaque nation, le détail ne s'en rencontrant nulle part, mais il estime la totalité de l'armée à un million sept cent mille individus. On ne la compta pas, on la mesura, voici comment : on groupa ensemble dix mille hommes bien serrés, on traça autour d'eux un cercle sur lequel on bâtit un mur à hauteur de ceinture d'homme; on fit passer toute l'armée dans ce boisseau de nouvelle espèce, on trouva cent soixante-dix boisseaux d'hommes, et l'on put savoir, par ce moyen ingénieux et expéditif, que l'armée se composait de un million sept cent mille hommes. La flotte sortie d'Asie se composait de douze cent sept vaisseaux et de trois mille petits vaisseaux; tous ensemble montés par cinq cent dix-sept mille six cent dix hommes. Arrivés aux Thermopyles, Xerxès avait sous ses ordres cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt hommes, non compris les femmes et les eunuques. Les bêtes de somme, les chiens indiens, étaient innombrables.

Le roi profita de ce rassemblement de ses troupes pour en revoir tous les corps, pour examiner de nouveau la flotte : il lui en resta l'opinion que rien ne pouvait résister à tant de forces réunies. Il quitta le Dorisque, s'avança vers la Grèce, emmenant avec lui les peuples dont il occupait successivement les territoires, et ses mages faisant des sacrifices de chevaux blancs pour obtenir d'heureux auspices. Après le passage du Strymon, ils enterrèrent vivants neuf jeunes garçons et neuf jeunes filles du pays, parce que le lieu où ils étaient parvenus se nommait les Neuf-Chemins. L'armée traversa beaucoup de villes grecques, Stagire qui fut ensuite la patrie d'Aristote : les Thraces ont conservé les marques de la route que suivit Xerxès; ils s'abstinrent de la labourer et de la semer. Le passage de l'armée ruinait tous les pays, tant étaient splendides les repas préparés pour sa nourriture, tant était

* Hérodote, liv. VII, chap. LXI à XCIX et CLXXXIV à CLXXXVII.

actif l'empressement des valets à emporter tous les meubles qui leur avaient servi; quelquefois aussi les habitants s'enfuyaient à son approche. Les spirituels citoyens d'Abdère remercièrent les dieux de ce que Xerxès ne faisait qu'un repas chaque jour; ils avaient la veille fourni son souper.

La flotte s'avançait en même temps que l'armée; elle traversa heureusement le canal creusé dans la pointe de l'Athos, et se rendit dans le golfe Thermaïque qui lui avait été assigné par le roi. L'armée y arriva de son côté, après avoir été attaquée par des lions qui, épargnant les hommes et les chevaux, ne couraient que sur les chameaux.

De Therme, Xerxès apercevait distinctement les montagnes de la Thessalie, l'Olympe et l'Ossa qui la dominent. L'approche de son armée lui assura l'hommage de plusieurs peuples : ceux qui refusèrent leur soumission, sanctionnèrent par un serment cette patriotique alliance : « Tout peuple grec qui, en état de se défendre, rendra « hommage aux Persans, sans y être contraint par la force des « armes, paiera une amende du dixième de ses biens, et ce dixième « sera consacré au dieu de Delphes. » Xerxès n'avait rien demandé ni à Lacédémone ni à Athènes : c'est contre ces deux grands peuples qu'il marchait.

Ils cherchèrent des alliances dans la Grèce, en Sicile et dans les îles grecques. Ils songèrent aussi, dans leur système de défense commune, à garder les passages des Thermopyles, pendant que l'armée de terre se trouverait dans le voisinage, sur la côte de l'Histiæotide.

L'armée persane s'avança dans la Thessalie, l'Achaïe, et au delà du Phœnix jusqu'à la ville de Trachis. A quinze stades de là, quatre mille trois cents Grecs gardaient le défilé des Thermopyles : Léonidas y commandait; ayant emmené avec lui trois cents Spartiates, pères de famille, il repoussa plusieurs attaques de l'ennemi, même le corps que le roi de Perse nommait les immortels. La valeur bien inspirée triomphait partout du grand nombre des mercenaires. Mais la cupidité engendra la trahison; un infâme Grec indiqua un sentier qui tournait le défilé par la montagne : au

point du jour, l'ennemi était en vue au bas du défilé, et Xerxès s'avançait sur sa hauteur. La résolution des alliés des Spartiates fut ébranlée; le héros les laissa libres, et ils n'eurent pas l'honneur de mourir comme lui, les armes à la main, au poste que la patrie avait confié à sa valeur et à son courage! Une inscription monumentale rappela, longtemps après, que quatre mille Grecs avaient combattu contre trois millions de Barbares! Un profond dépit et la mort de deux de ses fils, tués dans cette mémorable action, inspirèrent au roi une ignoble férocité; il insulta les restes des héros morts après tant d'efforts surnaturels. En visitant le champ de bataille, Xerxès foula leurs cadavres; et celui de Léonidas ayant été reconnu, il ordonna que la tête en fut détachée et suspendue à une croix. Il voulut aussi que les soldats de la flotte allassent contempler ces cadavres.

Xerxès divise son armée en deux corps : l'un, celui qu'il commande, doit piller Athènes, l'autre doit piller le temple de Delphes. Le dieu de Delphes se défendit par des prodiges : les Athéniens, sur le conseil que leur avait donné l'oracle de chercher leur salut dans une maison de bois, se réfugièrent à bord de leur flotte, qui s'était réunie à Salamine. Il y avait trois cent soixante dix-huit trirèmes et beaucoup de vaisseaux de moindre force : le Spartiate Eurybiade en avait le commandement supérieur.

Xerxès poursuivait ses succès dans l'Attique; il entra enfin dans Athènes; mais il la trouva déserte : il mit le feu à la citadelle.

Thémistocle était au premier rang des guerriers défenseurs de la patrie; son avis, pour laisser la flotte à Salamine, prévalut : la prise d'Athènes émut tous les esprits, mais n'abattit pas les courages; des prières solennelles furent adressées aux dieux; les Æcides furent invoqués; leurs images furent transportées sur la flotte pour la protéger. Les Persans, venus de Phalère, engagent le combat : leur désastre est complet; leurs débris retournèrent à Phalère se mettre sous la protection de l'armée. Artémise, reine de Carie, se distingua parmi les généraux persans dans cette bataille.

On vit alors Xerxès reprendre la route de l'Hellespont, laissant Mardonius dans la Grèce avec trois cent mille hommes. La retraite fut périlleuse; les approvisionnements de toute nature manquaient; des peuples jusque-là soumis se détachaient de son obéissance; les ponts avaient été rompus; enfin le roi rentra à Sardes, accablé sous le poids de sa défaite et de ses regrets!

Son lieutenant Mardonius attaque et prend Athènes pour la deuxième fois. Il demande en même temps un traité de paix; refusé, il se retire dans la Béotie. Divers mouvements contraires s'opèrent dans les deux armées; enfin elles se rencontrent à Platée : Mardonius, le chef des Persans, est tué, son armée mise en déroute, le camp retranché enlevé et pillé; le butin fut des plus riches pour les Grecs. Artabaze se sauva avec les débris de cette innombrable armée; il parvint à regagner l'Asie.

La flotte des Persans, isolée de l'armée, luttait contre sa fatale destinée. Après la défaite de Salamine, elle avait gagné le continent et s'était placée, à Mycale, sous la protection de l'armée. La flotte se réunit aux troupes de terre; les vaisseaux persans sont tirés sur le rivage pour former des retranchements; les Grecs surviennent : le combat s'engage; il est sanglant et opiniâtre; les Barbares sont mis en fuite; leurs vaisseaux et leurs retranchements sont incendiés : les débris de la flotte et de l'armée se retirent à Sardes. La victoire des Grecs à Mycale sur la flotte persane fut remportée le même jour que la victoire de Platée sur les troupes de terre : celle-ci le matin, et l'autre le soir de la même journée!

Xerxès reçut à Sardes les restes de son armée. Il s'y oubliait, en proie à une honteuse passion pour la femme de Masistès, son frère. Il la remplaça par une passion plus condamnable encore; la femme de son fils Darius en était l'objet. Celle-ci, nommée Artaynte, se para publiquement d'un riche manteau brodé de la main d'Amestris, femme de Xerxès, qui en conçut un violent dépit : Amestris fit enlever Artaynte et la soumit aux plus horribles mutilations.

Le roi rentra enfin dans sa résidence royale en Perse. Mais la

victoire des Grecs sur le grand roi fut parmi eux la cause de nouvelles dissensions : les loisirs que leur laissait l'absence de l'ennemi étaient toujours employés à faire naître et à vider des querelles intestines. Thémistocle avait rendu des services signalés à la cause de la Grèce entière; l'ostracisme d'Athènes le frappa sur la délation des Lacédémoniens; il se réfugia dans Argos. Poursuivi sans relâche par ces mêmes ennemis de sa gloire, il lui fallut fuir jusqu'en Asie : il y reçut l'hospitalité, et celui qui la lui accorda le fit arriver jusqu'au palais du roi, l'ayant enfermé, pour ce long voyage, dans un chariot couvert, tel qu'on l'arrangeait pour les voyages des femmes de la cour; sous ces apparences, le chariot ne pouvait être visité par personne.

Xerxès accueillit Thémistocle comme un honorable guerrier, fuyant l'ingratitude de sa patrie. Mais Mandane, sœur du roi et fille de Darius, avait perdu ses fils à la bataille de Salamine : elle prit ses habits de deuil, excita le peuple contre Thémistocle. La protection de Xerxès le préserva.

Le roi fit plus encore pour l'illustre ennemi qui s'était remis à sa foi : il répandit sur lui les plus grandes grâces. Il favorisa le mariage de l'Athénien fugitif avec une femme née en Perse, et aussi distinguée par sa naissance que par ses vertus et par sa beauté. Il lui donna de nombreux domestiques, une belle maison, ornée de vases précieux, d'un riche mobilier; il y ajouta le revenu de trois villes pour leur table et les autres services. Magnésie fournissait le blé, Myonte les poissons et les raretés, et Lampsaque des vins exquis. L'illustre exilé mourut fidèle à sa patrie : le roi, son bienfaiteur, voulut l'entraîner dans une nouvelle guerre contre la Grèce : Thémistocle feignit d'y consentir; il fit engager le roi par un serment religieux de ne point la commencer sans lui, et aussitôt il se donna la mort.

Pendant que les Grecs s'efforçaient de délivrer les villes de l'Asie Mineure encore occupées par les Persans, et que de nouvelles défaites venaient irriter ou affliger le grand roi, sa cour devenait le théâtre des plus odieuses entreprises, ourdies contre sa couronne et sa vie. Artabane, Hyrcanien de nation, jouissait



d'un grand crédit auprès de Xerxès et commandait sa garde; Mithridate, eunuque fort influent dans le palais, avait l'intendance de la chambre du roi : d'un commun accord, ces deux officiers l'assassinèrent dans son lit. De ses trois fils, Darius et Artaxercès étaient alors dans le palais; Hystaspe, le troisième, résidait dans son gouvernement de Bactriane. Artabane courut annoncer à Artaxercès que Darius avait assassiné le roi afin de régner à sa place : Artaxercès vengea aussitôt son père en tuant son meurtrier supposé; Artabane réunit auprès de lui tous ses fils au nombre de sept, courut sur Artaxercès qui se défendit heureusement; Artabane reçut le prix de ses forfaits, et fut tué dans ce sanglant démêlé : le règne glorieux de Xerxès finit par cette cruelle catastrophe : il avait duré vingt et un ans. Son nom se lit encore sur quelques monuments égyptiens.

Notre juste confiance dans les documents reproduits par Hérodote, ne nous défend pas de rappeler ici que les traditions persanes donnent à Cyrus, à Cambyse et à Darius Ier, des successeurs inconnus dans les ouvrages des Grecs les mieux informés.

Uschstasp (Darius fils d'Hystaspe), disent les traditions, eut un fils nommé Sépendiar, Isfendiar et Vispemiaran, qui s'illustra dans plusieurs guerres et périt dans le Zaboulistan : nous avons déjà rappelé son infortune. Son fils Bahman succéda à son grand-père Uschstasp, et fut connu aussi sous le nom d'Ardeschir-Diraz-Dest, Ardeschir *Longue-Main*, nom fort semblable à celui d'Artaxercès Longue-Main aussi, que nous trouvons chez les Grecs comme le second descendant de Darius Hystaspe : ainsi l'Ardeschir des Persans et l'Artaxercès Ier des Grecs, outre l'analogie ou plutôt la ressemblance de leurs noms, se retrouvent au même degré de succession de Cyrus et de Darius Ier. Les Grecs donnent quarante et un années de règne à leur Artaxercès, et les Persans comptent pour cet intervalle deux règnes, celui d'Ardeschir qui eut pour successeur sa fille Homaï; celle-ci abdiqua la couronne en faveur de son fils Bahman Darab, qu'elle avait eu sans mari, c'est le Darius *Nothus* (illégitime) des Grecs : et par ce surnom bien caractérisé, les annalistes de l'Orient

et de l'Occident se retrouvent de nouveau en un parfait acord.

Au sujet du règne de Bahman ou Ardeschir Longue-Main, les premières rapportent que ce nouveau roi ayant convoqué les états de l'empire, dit à ses officiers réunis qu'il ne montait pas sur le trône pour satisfaire son ambition, mais pour faire du bien à tous ses peuples. Il fut en effet un prince sage et vaillant ; il régla de nouveau l'administration de l'empire, réforma les abus introduits par de longues guerres extérieures ; et les descendants de Roustoum, feudataires du roi dans le Sistan et le Zaboulistan, ayant entrepris de se faire souverains, ils furent battus et leurs domaines réunis de nouveau à la couronne. Les temples, les routes furent réparés. Ce roi ramena aussi à l'obéissance les Égyptiens révoltés; et c'est lui que les saintes Écritures nomme Ashverus dans l'histoire d'Esther. Enfin le roi Bahman fut le plus bel homme de son empire ; il posséda la science du gouvernement, connut les hommes qu'il employa, et les surveilla attentivement : il répétait souvent ce vers persan; « Que la porte de l'empereur soit toujours ouverte! » Sous son règne, la langue pehlvie cessa d'être celle de la cour; le parsi, zend corrompu, la remplaça *. Après vingt-sept années de règne **, sa fille Homaï lui succéda.

Fidèle aux nobles exemples laissés par le roi son père, cette princesse conserva à ses peuples les bienfaits de la paix; elle fit exécuter de grands travaux pour l'embellissement de la ville d'Istakhar, où Ardeschir avait fixé sa résidence, l'ayant préférée à celle de Balkh de la Bactriane : ensuite Homaï abdiqua la couronne aussitôt que son fils, Darah, fut en état d'occuper le trône où le vœu des grands et du peuple l'appelait.

Les faits principaux de ces narrations orientales se retrouvent dans l'histoire du règne d'Artaxercès Longue-Main, écrite par les Grecs Ctésias et Diodore de Sicile

* Anquetil-Duperron, *Zend-Avesta*, tom. II, pag 429 et 430.
** Ou trente-deux ans; *idem*, pag. 422.

RÈGNE D'ARTAXERCÈS Ier, LONGUE-MAIN.

Artaxercès Ier, surnommé Longue-Main, second fils de Xerxès, succéda à son père en l'année 465 avant l'ère chrétienne. Diodore de Sicile loue en lui les mêmes vertus que les chroniques persanes ont célébrées dans Bahman Ardeschir : Artaxercès punit d'abord sévèrement les meurtriers de son père et de son frère, régla avec intelligence l'administration de l'empire, remplaça la plupart des satrapes, surveilla la gestion des revenus de l'État, l'organisation de l'armée, les approvisionnements militaires, et se concilia par ces sages dispositions l'attachement de ses sujets.

A la nouvelle de la mort de Xerxès, les Égyptiens avaient renouvelé leurs tentatives pour rétablir leur indépendance. Ils firent de nombreuses levées parmi les nationaux, enrôlèrent des étrangers mercenaires, et proposèrent aux Athéniens une alliance qui fut acceptée, pour ces sages motifs, que cette alliance ferait de l'Égypte un rempart à la Grèce contre le grand roi. Trois cents trirèmes furent jointes aux forces égyptiennes.

De son côté, Artaxercès ne demeura pas inactif, et se prépara pour une nouvelle descente en Égypte; il résolut de l'attaquer par terre et par mer. Une armée de trois cent mille hommes se mit en marche sous les ordres d'Achæménès, fils de Darius. Elle s'établit dans le voisinage du Nil.

Les Athéniens arrivèrent presqu'en même temps en Égypte avec deux cents vaisseaux : les forces opposées se mirent en ligne; les Athéniens assurèrent la victoire par leur valeur; les Persans furent mis en déroute après avoir essuyé de grandes pertes : ils se réfugièrent dans le Château-Blanc de Memphis.

Vainement Artaxercès, à la nouvelle de ce désastre, fit solliciter des Lacédémoniens une diversion en sa faveur, et les excita, par la promesse de grands avantages, à attaquer les Athéniens : il lui fallut envoyer une nouvelle armée en Égypte, sous les ordres d'Artabaze et de Mégabyze; ils commandaient plus de trois cent mille hommes. Ils traversèrent la Cilicie et la Phénicie, organi-

sèrent une flotte à laquelle les Cypriotes se réunirent, en mettant sur trois cents trirèmes leurs meilleurs soldats, bien armés. Ces dispositions employèrent près d'une année, pendant laquelle les Athéniens bloquèrent les autres Persans dans le Château-Blanc de Memphis. La nouvelle armée et la nouvelle flotte marchaient d'un commun accord vers l'Égypte, suivant la côte de la Syrie. Sur le bruit de leur arrivée, le Château-Blanc fut débloqué. Néanmoins, les généraux persans désiraient éviter une bataille; ils se souvenaient du courage, de la valeur et de la résolution des Athéniens : ils s'établirent vers les bouches du Nil. Les Athéniens s'étaient mis à l'ancre sous l'île de Prosopis; les Persans dérivèrent le canal du Nil qui séparait Prosopis du continent, et les vaisseaux des Athéniens se trouvèrent à sec. Les Égyptiens, frappés de stupeur par le succès d'un tel stratagème, traitèrent de leur salut sans les Athéniens : ceux-ci firent bonne et héroïque contenance, incendièrent leurs vaisseaux pour qu'ils ne fussent pas la proie de l'ennemi, et au souvenir des Thermopyles, s'excitèrent mutuellement à une glorieuse résistance. Cette résolution des Athéniens, et la crainte que leur courage et leur valeur inspiraient justement à l'ennemi, leur firent obtenir une honorable composition : ils purent se retirer librement; et, prenant la route de la Libye, ils s'embarquèrent à Cyrène et rentrèrent miraculeusement dans leur patrie.

Athènes ne pouvait voir sans un juste mécontentement l'ennemi de la Grèce si voisin de ses parages, sans se résoudre à l'attaquer. Mégabyze était en Cilicie, à la tête de l'armée des Persans, et Artabaze dans les eaux de Cypre, à la tête de la flotte. Cimon, fils de Miltiade, attaqua l'île de Cypre, prit plusieurs de ses principales villes, marcha à la rencontre de la flotte persane qui s'avançait de la Cilicie et de la Phénicie, la dispersa, prit cent vaisseaux avec leurs équipages, et la poursuivit sur la côte même de la Phénicie. Les hommes s'étant réfugiés à terre sous la protection de Mégabyze, les Athéniens débarquèrent aussi, battirent l'armée persane et retournèrent vainqueurs à Cypre. Ils en continuèrent l'occupation et mirent le siége devant ses principales places.

Le grand roi apprit encore avec douleur ce nouveau triomphe du petit peuple d'Athènes : il lui proposa la paix ; Athènes l'accepta à la condition de l'indépendance pour toutes les villes de l'Asie, et de limiter à trois jours de marche l'étendue de l'autorité des satrapes persans vers la mer ; de plus, aucun vaisseau persan ne devait naviguer entre Phasélis et les Cyanées. Les Athéniens s'engagèrent à ne point faire la guerre dans les pays de la domination d'Artaxercès, et ils se retirèrent de l'île de Cypre, ayant terminé cette campagne par d'éclatantes victoires et la paix la plus glorieuse.

Le peuple le plus intelligent de la terre venait de soumettre le roi qui commandait les plus puissantes armées d'hommes et de machines de guerre ! Les droits sacrés de l'intelligence ne doivent-ils pas dominer éternellement sur la matière ?

Diodore de Sicile se tait sur la suite des événements du règne d'Artaxercès Longue-Main. Ctésias, qui me semble avoir plutôt recherché les anecdotes de cour que les documents de l'histoire, ajoute que le satrape de la Bactriane, nommé aussi Artaban, essaya de se faire roi. Deux combats décidèrent de son sort : dans le second, le vent qui soufflait sur les rangs des Bactriens les incommoda beaucoup, ils furent battus et la Bactriane rentra dans le devoir.

Achæménès, fils de Mégabyze et d'Amytis, avait péri dans la guerre d'Égypte. Le chef de la révolte, un Libyen nommé Inaros, et quelques Grecs faits prisonniers avec l'assurance de la vie, avaient été emmenés à la cour d'Artaxercès. Amytis voulait venger sur eux la mort de son fils ; mais le roi confirma les garanties qui leur avaient été données. Après cinq années de persévérantes sollicitations, Amytis réussit enfin dans ses desseins : Inaros fut attaché à trois croix (son corps nu fut enfoncé dans trois pieux élevés de terre), et cinquante Grecs eurent la tête tranchée !

Mégabyze, dont les engagements étaient si cruellement méconnus, se retira en Syrie et s'y déclara contre le roi ; une guerre sanglante s'ensuivit : les deux chefs ennemis se blessèrent mutuellement ; Mégabyze fut victorieux. Mais Artaxercès envoya contre lui une nouvelle armée, commandée par le satrape de Baby-

lone, neveu du roi : ce nouveau chef fut aussi blessé et vaincu.

Après ces succès, Mégabyze accepta la paix, conserva son gouvernement, regagna la bienveillance du roi, et la perdit bientôt après pour lui avoir rendu un signalé service. Le roi étant à la chasse fut attaqué par un lion furieux; au moment où le monstre allait s'élancer sur le roi, Mégabyze fut assez heureux pour le percer d'un javelot et l'abattre. Ainsi un officier du roi, pendant la chasse, avait frappé la bête avant lui; et la loi punissait de mort une telle irrévérence; la sentence fut prononcée par le roi : la femme, la belle-mère de Mégabyze, les seigneurs de la cour intercédèrent pour le coupable, et la peine fut commuée en un exil sur les bords de la mer Rouge.

Après cinq années passées dans cette lointaine solitude, Mégabyze, déguisé en lépreux (et sous cette apparence personne ne devait l'approcher), rentra dans sa famille; les femmes intercédèrent de nouveau pour lui. Le roi lui rendit ses bonnes grâces, l'admit de nouveau à sa table, s'attrista même de sa mort, qui survint peu de temps après. Mégabyze avait rendu de grands services au roi; il s'était illustré dans la guerre et dans le conseil; il avait vécu soixante-seize ans.

Sa veuve, par sa conduite, fournit à l'histoire le sujet de fâcheuses anecdotes. Quoique fille de roi, elle fréquenta la société des hommes; malade, elle consulta le médecin grec Apollonidès, qui se proposa lui-même pour remède, trompant Amytis sur les causes de son indisposition. Il délaissa bientôt après sa malade, qui, au moment de mourir, instruisit sa mère Amistris de ce qui s'était passé, et lui demanda de la venger de l'insolence du médecin. Il en fut rendu compte au roi, qui abandonna Apollonidès à la reine : on sait comment elle s'était vengée d'une rivale; elle se montra non moins vindicative envers l'homme qui avait si traîtreusement trompé sa fille : le médecin grec fut exposé à mille tourments pendant deux mois, et fut ensuite enterré vivant.

Amistris mourut presqu'en même temps; le roi Artaxercès ne vécut après elle que peu de temps. Son règne avait duré quarante et un ans; il finit en l'année 424 avant J.-C.

RÈGNE DE DARIUS OCHUS.

Le roi laissait un fils légitime et dix-sept enfants nés de son harem. Xerxès par sa naissance était l'héritier du trône. Parmi ses frères consanguins étaient Sogdiane, né d'une Babylonienne, Ochus Arsitès, né aussi d'une femme de la même nation, Bagapœus et une fille nommée Parysatis, d'une Babylonienne également.

Mais les eunuques, selon l'usage asiatique, régnaient à la cour. Sogdiane les gagna; ils entrèrent dans l'appartement où Xerxès se délassait d'une orgie et le tuèrent; il régnait depuis quarante-cinq jours. Son corps fut placé sur le même char que celui de son père, et tous deux furent transportés en Perse par les mules des écuries du roi. On raconte que longtemps les mules refusèrent de marcher; elles obéirent dès que le corps du jeune roi fut placé sur le char funèbre, comme si elles l'avaient prévisionnellement attendu *.

Sogdiane eut les profits de son crime; il récompensa les eunuques, ses complices, par les premières charges de la cour. Peu de temps après, il fit lapider le plus influent. Tant de meurtres aliénèrent au nouveau roi l'esprit de l'armée.

Ochus avait été créé satrape d'Hyrcanie par son père Artaxercès: Sogdiane l'appela à la cour; Ochus hésita, leva des troupes, gagna des partisans, le général de la cavalerie, les satrapes d'Égypte et d'Arménie : ces chefs militaires réunis mirent la cidare sur la tête d'Ochus et le firent roi. Son rival Sogdiane se confia à sa foi, se rendit auprès de lui, attiré par les promesses les plus attrayantes : il fut pris et jeté dans la cendre, où il expira, après avoir exercé l'autorité royale pendant sept mois.

Ces deux règnes passagers sont, dans l'histoire de Perse, un interrègne réel de neuf mois. Les chronologistes l'ont connu, mais n'en ont pas tenu compte, afin de prévenir toute confusion, et de ne pas charger leurs Tables de noms que le hasard des ambi-

* Ctésias, § xxv.

tions tirait un moment de l'obscurité. Ptolémée, qui appliquait la chronologie à l'astronomie, où la précision des dates est si nécessaire, n'a point nommé, dans son Canon astronomique * ces deux souverains éphémères de la Perse : il inscrit Ochus, sous le nom de Darius II, comme successeur immédiat d'Artaxercès Ier, lui attribuant les neuf mois pendant lesquels ils régnèrent avant lui.

Ochus, en s'emparant du trône, prit le nom de Darius. C'était une coutume dans tout l'Orient de reprendre alternativement, du grand-père au petit-fils, le même nom : cet usage était suivi particulièrement dans les grandes familles. Ochus avait quelque intérêt à s'y conformer; quoique fils illégitime d'Artaxercès, il se légitimait en quelque sorte en prenant comme nom de règne celui de son arrière-grand-père Darius Ier; mais l'histoire, en acceptant sa supercherie, n'en a pas oublié la cause : elle a désigné ce second Darius par le surnom de *Nothus* ou le bâtard.

Dès cette époque, la Perse eut peu de rapports avec l'Europe; du moins il se passa dans cette dernière partie du monde peu d'événements auxquels la Perse prit quelque part. Celle-ci manifesta dans toutes les circonstances l'inimitié traditionnelle des Persans contre Athènes; Cyrus le Jeune, fils de Darius II, étant à Sardes par suite de l'alliance contractée par son père avec les Lacédémoniens, donna à ces rivaux d'Athènes des sommes d'argent considérables pour payer la solde de leur armée, et leur promit tous les secours qu'ils demanderaient **.

Hérodote n'a pas écrit sur cette époque; Diodore de Sicile en parle fort peu : Ctésias recueillit sur les lieux quelques souvenirs du règne de Darius II; il nomme même quelques personnages de la famille de ce roi qu'il connut; mais, selon son goût, et méconnaissant son devoir d'historien, Ctésias s'attache aux intrigues de palais plutôt qu'aux événements politiques. Sans doute, ses récits en sont peut-être plus piquants, mais aussi moins instructifs et moins utiles à l'étude de l'histoire. Les passions humaines, libres de tout frein, sont partout également cruelles et odieuses : par-

* *Almageste.*
** Diodore de Sicile, liv. XIII, chap. LXX et CIV.

tout c'est l'adultère, le vol, l'assassinat, la destruction du plus faible par le plus fort, puis les horribles représailles! mais, il faut le remarquer, dans les tristes annales de la Perse, les femmes sont plus prodigues que les hommes du sang de leurs plus proches parents.

Les inimitiés du dernier règne en Perse se continuèrent durant le nouveau. Trois eunuques gouvernaient le roi et le royaume. La reine, nommée Parysatis, avait aussi de l'influence sur l'esprit du monarque; avant d'être reine, elle lui avait donné deux enfants : Arsaces, qui fut Artaxercès II, et sa sœur Amistris. Après être montée sur le trône, la reine mit au monde Cyrus, qu'on désigne par le surnom de *le Jeune*, Arsostès et plusieurs autres enfants, jusqu'au nombre de treize. De tous ceux-ci il ne survécut qu'Oxendras.

Un frère de Darius Nothus, associé à un fils de Mégabyze, se révolta, ayant attiré des Grecs dans son parti. Le fils de Mégabyze fut vaincu après trois combats sanglants, et se rendit au roi sur la parole qui lui fut donnée par le vainqueur et le serment qu'il lui fit que sa révolte était pardonnée.

Cependant le roi, maître du rebelle, voulait le faire mourir. La reine lui conseilla une indulgence qui ne manquerait pas d'attirer son frère, à l'exemple du fils de Mégabyze. Le frère du roi tomba facilement dans cet odieux guet-apens. L'insistance cruelle de la reine Parysatis auprès du roi détourna les effets de sa clémence; les deux princes périrent précipités dans la cendre! Pharnacyas qui avait aidé au meurtre de Xerxès, frère légitime d'Artaxercès, fut lapidé, et Ménostanès, son complice, prévint par sa mort les horreurs du même supplice. Un autre rebelle, Pisouthnès, satrape de Lydie, vaincu et amené au roi, périt aussi par ce supplice de la cendre; il avait été trahi par l'Athénien Lycon, qui fut généreusement récompensé par le roi.

Le crédit sans bornes de l'eunuque Artoxarès le poussa à désirer le trône. Par les soins de sa femme, il se fit une barbe et des moustaches postiches; mais sa femme le dénonça; il fut amené à la reine Parysatis, qui le fit mourir aussitôt.

Deux mariages célébrés dans la famille royale furent la source d'autres crimes et d'autres malheurs.

Arsaces, qui fut ensuite Artaxercès II, épousa Statira, fille d'Idernès; Teritouchmès, fils d'Idernès, épousa Amistris, fille de Parysatis et sœur d'Arsaces.

Teritouchmès avait une sœur, Roxane, distinguée par sa grande beauté, par son adresse à tirer de l'arc, à lancer le javelot. Son frère en devint éperdument amoureux, négligea Amistris, sa femme, conçut le projet de la faire mourir en l'enfermant dans un sac et la faisant percer de traits par trois cents archers. Le roi fut averti assez à temps pour prévenir ce malheur; Teritouchmès fut tué après avoir, en se défendant, abattu de sa main trente-sept des soldats du roi. Mais Parysatis vengea leur mort et l'affront fait à sa fille; la mère, les deux frères et deux autres sœurs du coupable, furent enterrés vivants! et Roxane, la belle et habile Roxane, fut coupée en morceaux. Le roi voulait comprendre Statira, sa bru, dans cette horrible représaille; les larmes d'Arsaces, son mari, et l'intercession de sa mère, la sauvèrent. A ce sujet, Darius dit à Parysatis qu'elle aurait lieu de regretter son indulgence.

La continuation naturelle (car leur cause remontait à la même origine) de ces massacres de famille laisse à peine apercevoir le changement de règne qu'amena la mort de Darius II, survenue à Babylone dans la dix-neuvième année de son règne.

La reine Parysatis lui survécut; sa belle-fille Statira aussi. Statira n'avait pas oublié que l'infortune de son frère provenait de l'avis donné au roi par Oudiastès, qui sauva ainsi Amistris; elle fit pendre Oudiastès et lui fit arracher la langue. Orontes, soupçonné d'assiduités auprès de Parysatis, perdit la vie par ordre du roi; et l'irréprochable reine, pour prendre une juste revanche contre le roi, fit empoisonner son protégé, le fils de Teritouchmès.

On peut ajouter encore à cette histoire sanglante de la reine Parysatis quelques autres traits recueillis sur les lieux par Ctésias, qui déclare avoir vu souvent cette fougueuse reine. Lorsqu'un historien rencontre dans ses courses un caractère en tout point bien

conformé, il doit en retracer avec une scrupuleuse attention les détails et l'ensemble, afin d'en reproduire un portrait fidèle. La reine Parysatis fut un de ces parfaits modèles; heureusement il n'en exista que peu de copies.

Après la révolte de Cyrus le Jeune et sa fin malheureuse, Parysatis, qui pleura longtemps cette infortune, gagna un jour, au jeu de dés et par surprise, la personne de l'eunuque Bagapatès qui avait, par l'ordre du roi, coupé la tête et la main droite de Cyrus, mort dans le combat. L'eunuque fut écorché tout vif et placé en long sur trois pieux élevés au-dessus de terre; sa peau fut étendue auprès. Parysatis se consolait ainsi de la mort de son fils.

Un Carien avait apporté au roi la tiare de Cyrus après sa mort. Parysatis fit mourir ce Carien dans les tourments. L'eunuque Mitradate se vanta à table d'avoir tué Cyrus d'un coup de javelot; Parysatis lui fit subir le supplice de l'auge. D'autres disent qu'il fut soumis à la question pendant dix jours, qu'on lui arracha les yeux et que de l'airain en fusion fut versé dans ses oreilles jusqu'à ce qu'il expirât!

Parysatis conçut une haine ardente pour sa bru Statira, femme du roi Artaxercès II, son fils. Elle lui en manifesta les effets par des insultes dans plusieurs circonstances. Enfin elle réussit à l'empoisonner, quoique la jeune reine se tînt sur ses gardes. Parysatis étant à table avec elle, coupa en deux un petit oiseau, en offrit la moitié à sa fille, qui la mangea, voyant sa belle-mère se nourrir de l'autre moitié, et Statira mourut empoisonnée. Parysatis avait découpé l'oiseau avec un couteau dont la lame n'était empoisonnée que d'un côté; elle servit à Statira la moitié du mets que le poison avait pénétrée. Le roi fit mourir dans les tourments une femme complice de la reine.

Après ce dernier trait, Ctésias ne parle plus de cette reine; et c'est de cette même Parysatis que Plutarque nous raconte, de sang-froid, qu'elle fut une femme fort adroite, qui avait naturelle-

[1] Ctésias.

[illegible] jouait parfaitement aux dés*... Il [illegible] têtes d'hommes et de femmes!

[illegible] ARTAXERCÈS II MNÉMON.

[illegible] II, et surnommé Mnémon à cause [illegible] à son père sur le trône de l'Asie, [illegible] Ce roi fut ami de la paix, gouverna ses [illegible] réussit dans ses entreprises et se tira [illegible] qu'il eut à soutenir pour sa défense. [illegible] honoré, et son successeur, en l'adoptant, [illegible] commandait à l'affection des peuples.

[illegible] les intrigues sanglantes qui troublèrent [illegible] Parysatis développa durant deux règnes [illegible] et cruels, Artaxercès II se montra digne [illegible] sollicitude et la rare habileté avec lesquelles [illegible] affaires de l'État, et par les succès constants [illegible] guerres diverses où elles furent engagées.

[illegible] avant que son père fût roi; Cyrus, fils [illegible] était venu au monde après l'avénement de [illegible]. Cyrus avait été investi par son père du [illegible] Lydie et de plusieurs contrées maritimes. Il [illegible] Lacédémoniens contre Athènes en leur donnant [illegible] en argent. Rappelé en Perse par son [illegible] à Lysandre, chef de l'armée navale de Sparte, [illegible] villes de sa satrapie et la perception de leurs

[illegible] venir son fils pour lui demander compte de la [illegible] de ses cousins-germains, frappés par son ordre, [illegible] n'avaient point, en sa présence, tenu leurs mains [illegible] leurs manches, comme l'ordonnait l'étiquette [illegible] à cette occasion que Cyrus se trouvait à la cour [illegible] de règne.

[illegible]

Pendant le séjour qu'il y fit, Tissapherne l'accusa de conspiration contre son frère, et d'avoir conçu le projet de l'assassiner lorsque le roi s'était rendu à Pasargade pour s'y faire inaugurer, et lorsque Artaxercès quitterait sa robe pour se vêtir de celle de l'ancien Cyrus. Le prince fut arrêté, et au moment d'être mis à mort, Parysatis, sa mère, le prit dans ses bras, le lia à elle-même avec les tresses de ses cheveux, et fit tant par ses cris et par ses larmes, qu'elle le sauva *. Ctésias ajoute que Cyrus, déshonoré par ce pardon, se retira dans son gouvernement : la haine mutuelle des deux frères ne pouvait engendrer que des catastrophes.

Les historiens grecs disent que Cyrus le Jeune était d'un caractère ambitieux; rempli d'audace, désireux de gloire, il nourrissait, depuis l'avénement au trône de son frère Artaxercès, le projet de l'attaquer. Une occasion se présenta qui lui parut favorable, et il la saisit avec un funeste empressement.

Cléarque, commandant un corps de Lacédémoniens, obligé de s'expatrier, se réfugia en Ionie; il se rapprocha de Cyrus et se mit à sa solde. Le jeune satrape trouva dans Cléarque un homme rempli d'audace et de courage, et l'accepta pour auxiliaire de ses hardis desseins **. Des troupes mercenaires furent levées, afin, disait-on, de soumettre quelques chefs rebelles dans la Cilicie. A la faveur des services que Cyrus avait rendus aux Lacédémoniens, il sollicita leur concours; ils mirent leur flotte d'Asie à ses ordres et lui envoyèrent de nombreux fantassins. Cyrus avait réuni treize mille Grecs sous les murs de Sardes; toutes ses forces s'élevaient à soixante-dix mille hommes, dont trois mille composaient sa cavalerie. Des généraux persans furent répartis dans les corps étrangers, et Cyrus garda le commandement en chef de l'armée. Il pratiqua habituellement les soldats afin de les entretenir dans l'obéissance. On arriva sous les murs de Tarse, ville principale de la Cilicie; elle fut enlevée. Là, les desseins du généralissime furent pénétrés par l'armée, et le découragement fut

* Xénophon et Plutarque.
** Diodore de Sicile, XIV, chap. XII.

universel; il fallait quatre mois de marche pour parvenir à Bactres, capitale de l'empire persan. On disait aussi qu'Artaxercès, informé des desseins criminels de son frère, levait pour le combattre une armée de quatre cent mille hommes. Cyrus s'efforça de calmer ces inquiétudes en assurant que l'armée ne marchait que contre le satrape de Syrie, et réussit, par une augmentation de solde, à la maintenir dans le devoir. Vingt jours après, étant arrivé sur l'Euphrate, il révélait ses projets, qui trouvèrent peu de faveur dans l'esprit de l'armée. Toutefois, la promesse d'une forte récompense pécuniaire à chaque soldat, après la prise de Babylone, amena l'armée obéissante sous les murs de cette ville.

C'est dans la plaine environnante qu'Artaxercès arriva presque en même temps à la tête de quatre cent mille hommes : il les établit le long de l'Euphrate : les deux armées furent bientôt en présence ; une lutte acharnée s'engagea ; les deux frères se cherchèrent, se rencontrèrent, se portèrent l'un contre l'autre avec cette fureur qu'inspire la haine fraternelle. Cyrus lança le premier un javelot qui atteignit le roi et le renversa; enhardi, Cyrus se jetta dans la mêlée, mais il y reçut la mort de la main d'un soldat inconnu. Son armée fut vaincue par celle du roi. Cléarque et ses valeureux Grecs formaient l'aile droite de l'armée de Cyrus; ils avaient fait beaucoup de mal aux troupes royales qui leur furent opposées, mais les leurs ne furent presque pas entamées. Après la perte de la bataille, méprisant les menaces du roi, ils organisèrent leur retraite vers la mer en traversant la Paphlagonie. Poursuivis, leur bonne contenance amena un traité qui leur permit une libre retraite par les terres du roi jusqu'à la mer, avec la faculté d'acheter les vivres nécessaires. Mais Tissapherne, qui avait commandé l'armée victorieuse, qui avait été comblé des plus riches présents, investi de la satrapie de Cyrus et marié à la fille même du roi, conseilla et accomplit la plus odieuse des trahisons : les principaux généraux grecs appelés en conférence sur la foi des traités, furent chargés de chaînes, et emmenés devant le roi qui les fit tous mettre à mort. Les chefs de corps et deux cents hommes qui avaient accompagné les généraux furent aussi assas-

sinés par les ordres et sous les yeux de Tissapherne, l'auteur de cet horrible guet-apens. L'armée grecque se donna de nouveaux chefs et continua sa mémorable retraite : Xénophon, l'un des génies littéraires de la Grèce, et qui fut aussi un de ses illustres capitaines, a décrit, comme témoin oculaire, dans un ouvrage connu de tous, l'histoire de cette retraite des dix milles Grecs échappés, par leur courage, au désastre de Cyrus : étant parvenus, après les plus rudes épreuves de la guerre et des climats, à Chrysopolis de Chalcédoine, il s'en trouva huit mille six cents; quatorze cents avaient péri sur les dix mille!

Pharnabaze alla prendre possession du gouvernement supérieur de toutes les satrapies maritimes. Sa présence répandit la terreur parmi les partisans de Cyrus. Les satrapes mêmes étaient peu rassurés par leur puissante autorité : l'un d'eux, celui de l'Ionie, s'enfuit en Égypte avec toute sa fortune et sa famille; ils y trouvèrent la mort qu'ils voulaient éviter.

Dans le cours de ses dissentions intestines, la Grèce eut des rapports divers avec la Perse. A la haine mutuelle des rois et des Athéniens, succédèrent des alliances. Conon, Athénien, se trouva investi du commandement de la flotte persane et la conduisit à Rhodes. Agésilas, deuxième roi des Lacédémoniens, attaqua les Persans par terre; il obtint des succès signalés sur Tissapherne et les poussa jusque sous les murs de Sardes de Lydie. Artaxercès s'émut de ces résultats, en accusa l'imprévoyance de Tissapherne, et le remplaça dans le commandement de l'armée. Ce ne fut pas assez, la reine Parysatis n'avait pas oublié que ce général, aujourd'hui malheureux, avait découvert au roi les desseins de Cyrus son fils chéri; elle sollicita Artaxercès contre Tissapherne, et son remplaçant, profitant du moment où ce guerrier était dans le palais, lui trancha la tête et l'envoya au roi! Une trêve de six mois fut conclue entre la Perse et Lacédémone. Mais persistant dans sa nouvelle alliance avec les Athéniens, Artaxercès traita favorablement Conon, qui s'était rendu à Babylone et qui en obtint tout l'argent qu'il demanda pour un armement maritime dirigé contre les Lacédémoniens. Conon désigna le satrape Phar-

nabaze pour son collègue dans ce commandement, et alla tout préparer pour tenir victorieusement la mer. L'événement justifia Conon et Pharnabaze; ils remportèrent une victoire signalée, près de Cnide, sur la flotte ennemie, commandée par Pisandre qui y périt. De là la flotte perse parut devant Corinthe, et donna d'utiles secours et de l'argent au conseil de la ligue, et retourna en Asie : elle avait mis sous son autorité les Cyclades et Cythère.

L'année suivante, la flotte royale des Persans, composée de quatre-vingt trirèmes, entra dans le port du Pirée; Conon fit rétablir l'enceinte d'Athènes par une multitude d'ouvriers à ses gages et avec le concours des hommes de ses équipages. Mais l'envie poursuivait Conon; le chef de l'armée persane, Tiribaze, l'accusa de ne songer qu'à relever la puissance d'Athènes : Conon fut attiré à Sardes et jeté en prison.

Peu de temps après, la guerre s'engagea sur terre entre la Perse et Lacédémone : Artaxercès donna le commandement des troupes à Struthas qui les conduisit sur les côtes. Sparte ne se laissa pas prévenir et envoya une armée en Asie, sous les ordres de Thimbron. Pendant que celui-ci envahissait les satrapies perses de l'Asie, Struthas vint camper à peu de distance des Lacédémoniens avec une nombreuse cavalerie asiatique, cinq mille soldats pesamment armés, et plus de vingt mille équipés à la légère. Il attaqua Thimbron à l'improviste, détruisit son armée, lui fit beaucoup de prisonniers; Thimbron fut du nombre des morts.

Des événements divers se passèrent dans les deux ou trois années qui s'écoulèrent pendant ces guerres. Les Lacédémoniens, épuisés par cette double lutte contre les Athéniens et les Persans, demandèrent enfin la paix. Artaxercès y consentit à d'assez dures conditions pour les vaincus : les villes grecques d'Asie devaient rentrer sous l'autorité du roi; la liberté et l'autonomie étaient accordées à tous les autres peuples grecs; enfin, alliance entre tous les signataires de ce traité contre ceux qui le refuseraient. Les Lacédémoniens l'agréèrent. La soumission des villes grecques d'Asie déplut cependant aux Athéniens et aux Thébains.

Artaxercès se trouva dès ce moment plus libre de pousser la



guerre contre l'île de Cypre, dont le roi Évagoras avait tenté une diversion qui lui était contraire. Le roi de Perse déclara la guerre au roi de Cypre (année 386 avant l'ère chrétienne). Il forma une armée de trois cent mille hommes et une flotte de plus de trois cents trirèmes; Orontes commanda l'armée, et Tiribaze la flotte. Achoris, roi d'Égypte, avait fourni des vivres, du matériel et des troupes auxiliaires à Évagoras; le roi de Carie l'aida de fortes sommes d'argent, d'autres alliés également; le roi des Arabes fut de ce nombre : de part et d'autre les préparatifs furent formidables : Évagoras possédait les principales villes de Cypre, Tyr et quelques autres dans la Phénicie; il avait réuni quatre-vingt-dix trirèmes et ses forces de terre étaient considérables.

Le défaut de vivres et le blocus des accès de l'île par Évagoras causèrent une révolte parmi les stipendiés de l'armée persane : elle ne fut apaisée que par l'arrivée des approvisionnements de blé tirés de la Cilicie; en même temps la flotte d'Évagoras, augmentée de cinquante trirèmes venues d'Égypte, se trouvait composée de deux cents voiles. Le combat naval s'engagea vers Citium, une des villes de l'île; les Persans surpris furent mis en désordre, mais ils rétablirent le combat et Évagoras fut mis en fuite. D'un autre côté l'armée persane de terre avait été battue par le roi de Cypre. Néanmoins ce roi concentra sa défense dans Salamine, alla de sa personne demander de nouveaux secours en Egypte, en rapporta de l'argent; mais ses affaires avaient empiré pendant son absence : il demanda à traiter; on lui fit une condition d'esclave, de roi nominal de Salamine et tributaire du roi de Perse. Évagoras accepta après avoir obtenu le changement de la condition d'esclave en celle de vassal. Tiribaze traitait au nom du roi de Perse; Orontes, chef de l'armée de terre, céda aux coupables inspirations de l'envie, calomnia Tiribaze auprès du roi son maître, et le chef fidèle fut saisi, amené au roi, mis en prison, et la justice du roi ne se manifesta envers l'infortuné Tiribaze qu'en lui accordant des juges.

Orontes continua le siége de Salamine; mais il fut porté à traiter avec Évagoras par l'insubordination des troupes, excitée par

l'injuste accusation dirigée contre Tiribaze. Le traité précédemment proposé fut souscrit, et la guerre fut terminée entre la Perse et l'île de Cypre; elle avait duré près de dix ans.

Artaxercès, toujours mû par les inspirations de l'équité, donna à Tiribaze des juges choisis parmi les magistrats les plus éclairés. Ces juges l'acquittèrent unanimement, et lorsqu'ils rendirent compte au roi des motifs de leur jugement, le roi les approuva; il rendit tous ses honneurs à Tiribaze, et priva le calomniateur Orontes des charges et des distinctions dont il avait joui jusque-là.

Les juges qui décidèrent du sort de Tiribaze étaient assis sur des siéges qu'on avait recouverts de la peau de quelques magistrats qui, naguère, avaient prononcé des sentences iniques, et avaient été écorchés vifs par l'ordre du roi. Avec cette méthode, de la conscience et des lumières, la plus parfaite équité devait présider à toutes les décisions de la magistrature persane.

Gao, gendre de Tiribaze, avait voulu le venger par sa rébellion : il périt misérablement. Achoris, roi d'Égypte, avait secondé le rebelle; il continua la guerre contre Artaxercès, après avoir donné à l'Athénien Chabrias le commandement de ses forces. Mais les Athéniens, pour ne pas se brouiller avec Artaxercès, envoyèrent Iphicrate pour commander son armée, après avoir d'abord rappelé Chabrias.

La guerre Béotique était alors dans toute son ardeur chez les Grecs. Artaxercès entreprit d'y mettre fin; s'il y parvenait, il pouvait lever des soldats dans la Grèce pour faire la guerre en Égypte.

Ce projet réussit, et bientôt après une armée combinée de Persans et de Grecs se présenta aux bouches du Nil, les premiers commandés par le Persan Pharnabaze, et les seconds par Iphicrate.

Les Égyptiens avaient barré les approches du fleuve; un combat s'engagea sur la branche Mendésienne; les Égyptiens y furent mis en fuite; le siége de Memphis devint un sujet de dissension entre les deux généraux; Pharnabaze refusa de l'entreprendre :

Alors les Égyptiens reprennent du courage, attaquent les Persans, les maltraitent, les repoussent, et les forcent à quitter l'Égypte : ceux-ci retournèrent en Asie. De son côté, Iphicrate abandonna l'armée et se rendit à Athènes.

Néanmoins, Artaxercès désirait concourir à la pacification de la Grèce; les députés qu'il y envoya dans cette louable intention réussirent, et la paix générale fut acceptée par toutes les villes, sous la médiation du grand roi, Thèbes de Béotie exceptée. Cela se passait en l'année 372 avant l'ère chrétienne.

Huit années après, une révolte générale se déclara contre le roi de Perse sur toute la côte d'Asie : les peuples, les satrapes mêmes du roi, Tachos, roi d'Égypte, et les Lacédémoniens, composaient cette formidable ligue; parmi eux figuraient Ariobarzane, satrape de Phrygie, Mausole, roi de Carie, Orontes, satrape de Mysie, celui de la Lydie, tous les peuples d'origine ionienne et toutes les cités maritimes, alliées avec la Syrie et la Phénicie.

Le temps était venu où l'Occident, intelligent et guerrier, voulait secouer à jamais le despotisme asiatique, et le repousser jusqu'aux lieux mêmes de son antique origine. Le soleil tempéré de la Grèce et de l'Italie ne débilitait pas, comme celui de l'Asie, les corps et les esprits : l'agriculture, le commerce sur terre et sur mer, les arts utiles, la philosophie et les beaux-arts rivalisaient d'influence et de prospérité dans l'Asie Mineure; dans la Grèce entière, dans ses îles, une société nouvelle se constituait, systématisait ses préceptes épars, les fixait, et jetait les fondements de la civilisation des temps modernes, qui proclame avec orgueil ses nobles origines : le génie hellénique et la prudence romaine lui donnèrent la vie qu'elle a conservée jusqu'ici, malgré d'autres temps et d'autres barbares.

Orontes fut élu pour chef de la nouvelle ligue; il en réunit les approvisionnements et le trésor, et les livra traitreusement au roi de Perse, ainsi que les principaux chefs de l'armée. D'autres généraux imitèrent ce fatal exemple; ils se vendaient pour les faveurs du roi, qui en récompensa quelques-uns en les faisant mettre à mort. Tachos, roi d'Égypte, qui avait levé cent mille

hommes et une flotte considérable, trahi par son propre fils, fut pardonné, couvert par la clémence d'Artaxercès auprès duquel il se réfugia.

C'est au milieu de ces événements compliqués que mourut le roi Artaxercès II Longue-Main, en l'année 359 avant J.-C., après avoir glorieusement régné pendant quarante-six ans, laissant parmi ses peuples une mémoire honorée et un nom que son successeur s'empressa d'adopter, tant il était recommandable dans l'opinion de ses innombrables sujets.

On ne connaît point de monument d'art du règne d'Artaxercès II; les persévérantes recherches des savants modernes dans l'Asie en feront peut-être découvrir; des inscriptions cunéiformes, jusqu'ici inexpliquées, rappellent peut-être son nom. En Égypte, on a trouvé un vase d'albâtre sur lequel est gravé en signes hiéroglyphiques et en caractères persans le nom du roi Artaxercès; mais ce nom ne peut se rapporter qu'à Artaxercès Ier, successeur de Xerxès, l'Égypte n'ayant pas reconnu Artaxercès II, et étant par l'effet d'une rébellion persistante, restée pendant soixante-six ans sous l'autorité de ses propres rois, qui formèrent la vingt-huitième, la vingt-neuvième et la trentième de ses dynasties. Ce fut le successeur d'Artaxercès II qui rétablit l'autorité persane en Égypte.

L'écrivain grec Ctésias avait inséré dans ses *Persiques*, ou relations sur la Perse, un grand nombre de documents originaux, avec la correspondance d'Artaxercès II relative aux affaires de Cypre et de Salamine, auxquelles Ctésias prit une part fort active. Mais ces documents se sont perdus avec l'ouvrage même de Ctésias : il contenait cependant assez d'anecdotes, assez de fables, assez de merveilleuses histoires pour intéresser un grand nombre de lecteurs, cause suffisante pour qu'il se fût conservé.

Les derniers jours du règne d'Artaxercès avaient été troublés par des dissensions intestines : ses fils se disputèrent sa succession devant ses yeux; les amis et les courtisans du roi étaient divisés; sa mort fut résolue, et le chef des conjurés était Darius, fils aîné d'Artaxercès, et déjà désigné pour lui succéder. Le roi le

savait; il attendit les conjurés dans sa chambre, s'enfuit à temps par une porte secrète qu'il avait fait préparer pour ce dessein, fit saisir les coupables, et traduisit Darius devant les juges royaux, qui le condamnèrent à mort. Le bourreau hésita devant le prince déjà déclaré roi; mais les juges l'obligèrent à faire son office. D'après une autre tradition, Artaxercès aurait assisté au jugement de son fils, et l'aurait tué de sa propre main, après avoir entendu la sentence des juges.

RÈGNE D'ARTAXERCÈS OCHUS.

Cette catastrophe ouvrit à Ochus, second fils d'Artaxercès, le chemin du trône. Il était secondé par le crédit sans bornes de sa sœur Atossa, qui, selon la monstrueuse coutume des Persans, avait été épousée par son propre père. Mais d'autres fils d'Artaxercès, Ariaspe, frère d'Ochus, Arsame, autre frère né dans le harem, étaient pour Ochus des compétiteurs redoutables. Ochus, prince violent et emporté, les écarta par des crimes : il inspira de telles terreurs à Ariaspe sur les intentions du roi envers lui, que ce prince s'empoisonna pour prévenir la mort ignominieuse dont on lui avait dit qu'il était menacé. Le roi, au contraire, fut vivement affecté de sa perte : il tourna dès lors toutes ses affections vers Arsame, aimé et estimé de tous; Ochus le fit assassiner, et le roi lui-même ne survécut pas longtemps à ce fils.

Maître du palais et du trône, également haï et redouté des grands et du peuple, Ochus réussit à cacher la mort du roi, s'empara du sceau royal, s'assura de tous les officiers, et pendant dix mois publia, sous le nom d'Artaxercès, des édits pour l'administration de l'empire, partout promulgués sans défiance. Il en fut de même de l'acte royal supposé par lequel son père posait la couronne sur sa tête : il déclara la mort du roi lorsqu'il jugea son autorité suffisamment affermie.

C'est par cette voie rougie de sang qu'Ochus parvint au trône, et persévérant dans sa résolution d'écarter sûrement toute concurrence à la couronne royale, même pour prévenir des mani-

festations ennemies dans les provinces, il fit massacrer les princes et toutes les princesses ses frères et sœurs sans égard au sexe ni à l'âge; il fit tuer à coups de flèches un oncle et quatre-vingts de ses descendants qu'il avait exprès réunis dans une cour; il fit enterrer vivante une de ses sœurs, Ocha, qui était aussi sa belle-mère; toutes les personnes qui lui faisaient ombrage couraient risque de la vie : c'est parmi les grands surtout qu'il prenait ses victimes.

Éloignées du théâtre de tant d'horreurs, les provinces, à leur récit, se fortifiaient dans la juste haine qu'inspirait leur barbare souverain. Artabaze, l'un des satrapes, se révolta le premier, et l'armée de soixante-dix mille hommes envoyée contre lui fut mise en fuite par le petit nombre de troupes qu'Artabaze avait réunies, mais auxquelles s'était joint Charès l'Athénien, ayant sous ses ordres une flotte et des troupes de terre.

Ochus, qui avait pris le nom d'Artaxercès, détacha facilement les Athéniens de cette alliance temporaire; les Thébains les remplacèrent en se réunissant à Artabaze, et de nouvelles victoires secondèrent les efforts persévérants du satrape révolté.

Le roi luttait aussi contre l'Égypte, qui avait échappé à sa redoutable autorité; la Phénicie s'allia avec l'Égypte, dont le roi porta sagement sur les terres de son allié le théâtre de sa défense contre les troupes persanes. Les satrapes de Syrie et de Cilicie ne pouvant point leur résister, s'unirent aux vainqueurs; les neuf villes de l'île de Cypre s'allièrent pour une résistance commune. Le roi de Carie, vassal de la Perse, les attaqua par terre et par mer, et Ochus survint en personne et se trouva sur les frontières de la Phénicie à la tête d'une armée de trois cent mille fantassins et de trois mille hommes de cavalerie.

Mentor, de l'île de Rhodes, au service de l'Égypte, était à Sidon avec les troupes grecques : les Sidoniens, fatigués de l'indolence des satrapes persans qui habitaient au milieu d'eux, manifestèrent leur opposition en détruisant les palais et les jardins, résidence de ces satrapes, en mettant le feu à leurs magasins de fourrages, et en faisant mourir par de cruels supplices les Persans dont ils avaient le plus à se plaindre. Ils équipèrent en

mps une flotte considérable, réunirent des armes de toute des vivres, et de l'argent pour solder les alliés.

rmé de la présence d'Artaxercès Ochus et de la force de mée, le roi de Sidon, nommé Tennès, conçut l'abominable t de livrer la ville à l'ennemi : un émissaire alla traiter en nom avec le roi de Perse; Mentor, chef des troupes grecques, mpa dans cette trahison. Sous prétexte de se rendre à un ngrès de tous les Phéniciens, Tennès sortit de la ville avec une ible escorte et cent des plus notables habitants, qu'il emmenait, disait-il, comme de sages conseillers : ce roi livra ses sujets à Ochus qui les fit immédiatement mettre à mort. Cinq cents de leurs compatriotes, justement effrayés à cette nouvelle sur le sort qui était réservé à leur riche et puissante cité, se rendirent en habit de suppliant auprès d'Ochus pour implorer sa clémence : Ochus les fit massacrer sur l'heure! La trahison triompha, le roi de Perse entra dans Sidon; et comme les traîtres ne lui étaient plus utiles, il ordonna de mettre à mort Tennès, qui reçut ainsi une bien digne récompense de ses actions.

Le courage et la résolution des Sidoniens furent héroïques : ils brûlèrent leur flotte afin qu'aucun d'eux ne songeât à fuir; ils s'enfermèrent avec leurs femmes et leurs enfants dans leurs maisons qu'ils incendièrent; quarante mille personnes y trouvèrent la mort, et la ville et la population disparurent; Ochus ne régna que sur des cendres, et il les vendit à des marchands qui en retirèrent une grande quantité d'or et d'argent mis en fusion par la violence de l'incendie. Tel fut le triomphe du grand roi sur les populations industrieuses de la Phénicie.

Frappées de la crainte d'un sort pareil, les villes de Cypre se soumirent : Ochus ne pensa plus qu'à ramener l'Égypte dans le devoir. Il reçut des secours de toutes les villes grecques de l'Asie, marcha sur Péluse, et perdit beaucoup de monde sur le lac Serbonis dont il ne connaissait pas les abîmes; les Égyptiens avaient fortifié la bouche Pélusiaque du Nil, et une forte garnison défendait la ville. Les premières rencontres furent acharnées de part et d'autre; Nectanèbe, roi d'Égypte, était à la tête de cent mille

Égyptiens, Libyens ou Grecs, et d'un grand nombre de barques réunies sur le Nil; des forts entourés de murs en défendaient les approches. Malheureusement Nectanèbe ignorait l'art de la guerre, et n'en était pas moins présomptueux. Des Grecs au service des Persans débarquèrent sur les derrières de son armée; il essaya en vain de s'y opposer, il perdit cinq mille auxiliaires et alla se réfugier dans Memphis. Sur cette nouvelle, Péluse capitula. Bagoas, homme distingué par son audace, prêt à tout, indocile à toutes les lois, ne sut pas contenir les barbares qu'il commandait en prenant possession de cette ville, et le roi de Perse fut obligé de les châtier. Bubaste et d'autres cités imitèrent l'exemple de Péluse; la discorde se mit entre les alliés des Égyptiens luttant de vitesse pour se soumettre au vainqueur : le chef grec, Mentor, et le chef persan, Bagoas, s'allièrent pour faire triompher toutes les entreprises du roi Ochus et dans l'Asie et en Occident : Bagoas fut presque le maître du roi et de l'empire; il ne lui manqua que les titres de la souveraineté.

Ces succès réduisirent aux dernières extrémités Nectanèbe enfermé dans Memphis. Il s'enfuit en Éthiopie emportant ses trésors, et Artaxercès Ochus resta le maître de l'Égypte entière. Il en démantela les principales places, pilla les temples, y recueillit d'immenses richesses, enleva les livres sacrés que Bagoas revendit ensuite aux prêtres de Thèbes, récompensa les alliés et retourna triomphant à Babylone. Mentor reçut un demi-million de francs, la satrapie des villes maritimes, de magnifiques présents, et un pouvoir absolu dans son gouvernement. Il rendit de grands services en pacifiant des provinces insoumises.

Les succès d'Ochus exaltèrent ses mauvaises passions; sa cruauté égalait sa violence; ses mœurs étaient barbares; il consumait sa vie dans la débauche et le mépris de ses devoirs; Bagoas régnait pour lui. Ce régent du royaume était eunuque et Égyptien de naissance; nous avons mentionné son audace, son courage et ses succès à la tête de l'armée. On dit que, secrètement fidèle aux croyances et au culte de ses ancêtres, il avait protégé l'Égypte de tout son crédit auprès du roi de Perse; que s'il

sacrés à l'usage des temples, ce fut pour
u'il les rendit plus tard aux prêtres de l'Égypte
n; enfin qu'il avait été profondément affligé et
cruelle faite à sa croyance religieuse par le roi
uer le bœuf Apis et servir sa chair au repas de

otifs religieux ou politiques, Bagoas s'entendit avec du roi et le fit empoisonner : un abréviateur des recques, Élien, ajoute que, pour venger l'insulte Ochus au bœuf sacré, Bagoas fit couper en morceaux du roi mort et le donna à manger à des chats.

s mourut, après vingt et un ans de règne, en l'année 338 l'ère chétienne.

RÈGNE D'ARSÈS OU AROGUS.

Bagoas, qui disposait de la couronne de Perse, la mit sur la tête d'Arsès, le plus jeune des fils du roi défunt, et pour ne pas lui laisser craindre des prétendants, il fit assassiner tous ses frères. Le jeune roi, indigné de tant de crimes, manifesta imprudemment le dessein d'en punir l'auteur. Bagoas le prévint et le fit mourir ainsi que ses enfants.

RÈGNE DE DARIUS CODOMAN, INVASION D'ALEXANDRE ET SA MORT.

Arsès, que des Grecs nomment aussi Arogus *, avait porté la couronne de Perse pendant deux années : sa mort et les massacres ordonnés par Bagoas, ne laissèrent subsister aucun héritier du sang royal. Mais il restait un fils d'Arsanès fils d'Ostanès, qui était frère d'Artaxercès Ochus. Ce collatéral fut choisi par Bagoas pour régner sur les Persans et les nombreux royaumes rangés sous sa suzeraineté. Peu de temps après, Bagoas se repentant de son choix, voulait l'annuler par un nouvel assassinat : le jeune roi le prévint heureusement, l'invita, comme par une faveur particu-

* Canon des rois en tête de l'*Almageste* de Ptolémée.

lière, à se rendre auprès de lui, et le força de boire le poison recélé dans une coupe qu'il lui présenta. Ce roi se nomma Darius.

Le nouveau Darius, surnommé Codoman, qui fut le troisième roi de Perse de ce nom et le dernier prince de la race des Achæménides, monta sur le trône en l'année 336 avant l'ère chrétienne. Quatre années après, les destins du grand empire de Perse étaient accomplis : l'Occident rendait à l'Orient tout entier les visites armées et dévastatrices qu'il en avait reçues; Alexandre, traversant toute l'Asie, allait camper victorieusement entre l'Indus et le Gange : le héros macédonien réalisait des plans qu'une politique profonde et bien avisée avait inspirés au roi Philippe son père.

On peut dire que les invasions asiatiques dans l'Ionie et dans la Grèce avaient donné au génie particulier de ces riches contrées les premières impulsions d'où naissent les sociétés nouvelles; les dissensions intestines avaient aiguisé, développé les nobles esprits. Les Grecs d'Europe et de l'Ionie avaient appris la guerre, la police des cités, l'état social, la justice et les lois à force de combats, de tyrannies et d'infortunes. L'activité intellectuelle, naturelle à leurs habitants, allait jusqu'à la turbulence; c'était une chance de plus pour découvrir d'utiles nouveautés, l'expérience aidait à leur perfectionnement : ces peuples, soumis d'abord, avaient ensuite résisté aux cinq millions de barbares lancés contre leurs frêles esquifs et leurs murailles de bois par le grand roi Xerxès, et bientôt après Alexandre de Macédoine allait jusque dans leur capitale renverser à jamais le trône du successeur de ce grand roi, relever d'une main protectrice la famille humble et captive du dernier de ces illustres princes, et faire de leurs vastes États une portion de son immense empire; et cette suite de faits mémorables n'est qu'un ancien exemple de cette loi naturelle d'après laquelle la Grèce intelligente, soumise d'abord, apprend ensuite à résister, et enfin soumet à jamais son barbare vainqueur : c'est de la justice divine, et de peuple à peuple une autre loi du talion.

Ochus vivait encore lorsque Philippe, roi de Macédoine, vainqueur à Chéronée, manifesta la périlleuse ambition de se mettre

à la tête d'une confédération grecque contre la Perse. La Grèce députa au congrés de Corinthe; Philippe entraîna l'assemblée, il fut choisi pour le chef de la confédération et investi d'une autorité souveraine : les préparatifs furent faits de toutes parts. Darius III montait alors sur le trône de Perse.

Les oracles consultés furent déclarés favorables : Attale et Parménion partirent pour l'Asie, chargés de ramener toutes les villes grecques à l'indépendance : mais en ce temps-là même Philippe mourut assassiné par suite de la vivacité de deux de ses officiers du palais. Il laissa de justes regrets pour les grandes actions de son règne, l'étendue de son esprit, son habileté à la guerre et dans le conseil, et pour la rare perfection de son éloquence et de son adresse à captiver les esprits.

Alexandre succéda à son père Philippe en l'année 335 avant l'ère chrétienne. Toutes les cités grecques ne lui accordaient pas la prépondérance dont elles avaient investi le roi Philippe; un grand nombre d'entre elles se détachèrent d'Alexandre. Néanmoins il obtint du congrès de Corinthe des pouvoirs pareils à ceux de son père; il y fut reconnu chef de la confédération grecque et de l'expédition contre la Perse.

Darius Codoman avait acquis parmi ses troupes la renommée d'une grande bravoure; il était également distingué par d'autres rares qualités; ses peuples lui obéissaient avec une entière confiance. La jeunesse d'Alexandre, succédant à son père Philippe, les trompa sur la capacité précoce de ce jeune roi; on dit que Darius avait conçu le projet de porter la guerre dans la Macédoine; il forma des plans moins ambitieux lorsqu'il apprit que les Grecs avaient déféré au jeune capitaine la conduire des intérêts généraux de la Grèce, et il se prépara à lui résister en fortifiant sa flotte, augmentant son armée de terre et la mettant sous les ordres des meilleurs généraux.

Les hostilités commencèrent dans l'Ionie; Parménion y était arrivé avec ses troupes; des dissensions nouvelles, nées de la turbulence si naturelle aux peuples de la Grèce, y rendaient nécessaire la présence d'Alexandre : il lui fallut prendre et sacca-

ger Thèbes de Béotie; enfin, en l'année 334, il fut libre de traverser l'Hellespont, de porter son armée en Asie, prit terre le premier dans la Troade, y honora les mânes d'Achille et d'Ajax dont il visita les tombeaux, et passa ensuite la revue de son armée. Il s'y trouva trente mille fantassins, quatre mille cinq cents cavaliers, neuf cents coureurs; il laissait en Europe douze mille hommes d'infanterie et quinze cents cavaliers sous les ordres d'Antipater.

Songeant enfin à se défendre, les satrapes persans de ces contrées se réunirent en conseil; ils rejetèrent mal à propos l'avis de Memnon le Rhodien, qui proposa de ne pas combattre les ennemis de front, mais de ruiner le pays qu'ils devaient traverser, et de porter des troupes dans la Macédoine même. Les troupes furent réunies dans le dessein de combattre; l'action s'engagea en effet sur le Granique, fleuve de la Phrygie Hellespontique. Alexandre traversa le fleuve et se trouva, dès le point du jour, prêt à commencer le combat. Les Persans, confiants dans leur nombreuse cavalerie, attaquèrent les Macédoniens; ils furent défaits. La valeur personnelle d'Alexandre, blessé deux fois dans cette lutte acharnée et qui avait souvent aussi couru le risque de la vie, décida de la victoire. Les Persans perdirent dix mille fantassins, deux mille cavaliers et plus de vingt mille prisonniers.

Alexandre marcha de là sur Sardes, prit la ville, la citadelle et les trésors qu'elle renfermait; assiégea Milet, la réduisit par les machines de guerre et le concours de la flotte, fit esclaves tous les soldats qui n'étaient pas Grecs. Il renvoya ensuite sa flotte, devenue dès lors inutile, et marcha sur Halicarnasse, la plus grande ville de la Carie. Le siége de cette grande cité fut long et difficile; les sorties de la garnison étaient fréquentes, les combats meurtriers; les généraux y trouvaient quelquefois la mort. Alexandre payait de sa personne, son courage n'était point parcimonieux; les destins étaient incertains, quand les vétérans macédoniens ramenèrent la victoire sous leurs étendards. La ville fut prise et rasée; la citadelle fut bloquée, et Alexandre continua ses conquêtes sur le littoral de l'Asie jusqu'à la Cilicie. La déca-

dence des affaires de Darius fut complète par la mort de Memnon, l'habile généralissime de ses armées. Darius fit de vaines recherches pour le remplacer; le malheur mit de l'animosité dans son conseil; le roi manqua lui-même de modération : il sacrifia l'Athénien Charidème, homme capable, soupçonné d'infidélité, et il résolut de se mettre à la tête de l'armée.

Darius ordonna de nouvelles levées dans toutes les parties de ses États; elles se réunirent à Babylone; il choisit les chefs des diverses armes selon leur capacité, et au moment d'ouvrir la campagne il eut sous ses ordres quatre cent mille fantassins et cent mille cavaliers. Darius marcha aussitôt vers la Cilicie, emmenant avec lui sa femme, ses enfants (un fils et deux filles), et sa mère.

Presque en même temps Alexandre tomba malade; les médecins étaient incertains sur la nature et sur l'issue de son mal; un empirique le guérit. Au même moment la nouvelle lui arrivait que Darius était parti de Babylone et qu'il n'était plus qu'à quelques journées de distance. Parménion reçut l'ordre d'aller occuper les passages difficiles, notamment les *Portes de Cilicie ;* il y rencontra les Persans et les chassa. Darius envoya ses bagages à Damas de Syrie, déploya sa nombreuse armée dans la plaine, s'assura par ces démonstrations le concours de ces contrées, en obtint des vivres et des provisions de toute espèce. Néanmoins Alexandre s'était emparé d'Issus, ville importante de la Cilicie.

Bientôt les deux armées ne se trouvèrent plus distantes l'une de l'autre que d'une lieue et demie. Les deux rois les commandaient. Alexandre espéra conquérir l'empire des Persans par une seule bataille. Deux cris de guerre poussés par les deux armées épouvantèrent les échos des montagnes voisines : celui des cent mille Persans fut de beaucoup le plus retentissant.

Alexandre chercha à reconnaître Darius et s'attacha à ses pas. Oxathrès, frère de Darius, s'appliqua à le défendre : il combattait devant le char du roi; les environs étaient encombrés de morts; des prodiges de valeur et de dévouement se multiplièrent sur ce champ de bataille rétréci, mais glorieux; plusieurs généraux persans et macédoniens y perdirent la vie. Alexandre y fut

atteint d'un javelot à la cuisse. Les chevaux du char de Darius, blessés et effrayés, ne lui obéissaient plus; et ce roi dut renoncer à la majesté de son rang et enfreindre les lois de l'étiquette royale de Perse, en essayant lui-même de les contenir et de les diriger. Un autre char fut amené par ses serviteurs; mais ce changement redoubla le tumulte. Darius, pressé de très-près par l'ennemi acharné à sa poursuite, montra quelque agitation, quelque crainte; ses officiers commencèrent à fuir, le reste de la cavalerie suivit ce fatal exemple; la difficulté des chemins augmenta le désordre; les fuyards se renversaient mutuellement sous les pieds de leurs chevaux et y mouraient entassés, tenant encore dans leurs mains leurs épées, qui ne servaient qu'à percer ceux qui tombaient les derniers.

Cette déroute de la cavalerie entraîna celle de l'infanterie; celle-ci tenta en vain de soutenir le choc de la phalange macédonienne; elle fut mise en fuite, et les défilés par lesquels elle opéra sa retraite furent bientôt encombrés de cadavres.

Maîtres du champ de bataille, les Macédoniens pillèrent le camp des Persans; il renfermait d'immenses richesses : une grande quantité d'or, d'argent et de vêtements précieux fut la proie du soldat. Selon la coutume des Persans, les femmes du roi et celles de ses parents et de ses favoris suivaient l'armée, portées dans des chars somptueux, suivies de nombreux serviteurs et entourées de toutes les commodités que donnent le luxe et la richesse. Toutes ces femmes furent faites captives et réduites à l'excès de la misère : elles appartenaient aux soldats... La mère et la femme de Darius, ses deux filles, son fils, bien plus jeune, partagèrent ce funeste sort; leur tente fut pillée par des Macédoniens qui, ignorant leur rang, ne montrèrent pour elles aucun ménagement; aussi malheureuses que les autres femmes, elles ne pouvaient leur procurer aucun secours, et l'incertitude où elles étaient sur le sort de Darius ajoutait encore à leurs cruelles angoisses.

Les officiers d'Alexandre s'étaient emparés de la tente de Darius et avaient tout préparé pour leur roi, les bains et le service

des tables, selon l'usage des Persans; un grand nombre de flambeaux y furent allumés.

Darius avait fui vers la haute Asie; Alexandre l'avait poursuiv' près de dix lieues sans l'atteindre; il rentra dans son camp vers la moitié de la nuit, se mit au bain, soupa et prit du repos.

A la nouvelle du retour d'Alexandre et du riche butin qu'il avait fait sur le roi fugitif, les sanglots et les gémissements éclatèrent parmi toutes les captives de la famille de Darius; cette scène de désolation fut rapportée au roi de Macédoine; il envoya un de ses *amis**, Léonnat, leur porter des paroles de consolation et de bienveillance.

Dès le matin qui suivit, Alexandre alla en effet visiter la famille de Darius; il était accompagné d'Héphestion, habillé comme lui, mais d'une taille et d'une beauté de traits supérieurs. Sysygambis, la mère de Darius, entraînée par ces apparences, se prosterna devant Héphestion; avertie de sa méprise, elle voulut la réparer par une nouvelle salutation; Alexandre la prévint et la releva en la nommant sa mère. Il la traita réellement ainsi en lui rendant ses honneurs et sa maison, y ajoutant quelques splendeurs de plus, se chargeant de pourvoir à l'établissement des deux jeunes filles de Darius, d'élever son fils sous ses yeux, et de lui conserver le rang de roi. Il le fit venir, l'embrassa, et fut fort satisfait de la contenance sérieuse de cet enfant de six ans en une si solennelle rencontre.

Alexandre assura aussi toute protection à la reine, femme de Darius; des larmes de reconnaissance remplacèrent, parmi les captives, les gémissements de la douleur et de l'effroi : elles bénirent la généreuse pitié du vainqueur. Cette conduite, si digne d'un héros et d'un grand politique demeuré homme, a toujours été considérée comme une des plus nobles et des plus vertueuses actions de la vie d'Alexandre le Grand.

Tels furent les résultats déplorables de la bataille d'Issus. Da-

* Titre honorifique de certains officiers au service du roi.

rius avait fui jusqu'à Babylone et avait réuni près de lui tout ce qui avait échappé à ce désastre. Il proposa la paix au vainqueur, et de lui céder toute la partie de l'Asie située au delà du fleuve de l'Halys. Alexandre cacha à son conseil les dispositions principales de cette lettre, et les envoyés de Darius furent congédiés sans réponse.

Darius comprit la portée de ce silence et se prépara à de nouveaux combats; par des efforts inouis, il forma une autre armée du double plus forte que la première; on y comptait huit cent mille hommes d'infanterie, deux cent mille chevaux et un grand nombre de chars armés de faux.

On était en l'année 332 avant l'ère chrétienne. Après avoir détruit la superbe Tyr, Alexandre alla conquérir l'Égypte, fonda Alexandrie et reprit l'expédition d'Asie. Darius avait fait d'immenses préparatifs pour lui résister : les armes de ses soldats furent perfectionnées à l'exemple de celles des Macédoniens; il y avait ajouté les chars armés de faux, inconnus à l'ennemi : le timon était armé d'un épieu très-aigu de deux pieds de longueur; deux autres épieux, recourbés en forme de faux, étaient attachés aux deux extrémités opposées de l'essieu; ces chars, dans leur marche rapide, frappaient l'ennemi par leur timon et le moissonnaient par la double armure de leur essieu.

Darius se confiant à la puissance d'un tel armement, partit de Babylone, s'avança dans les belles terres de la Mésopotamie, entre le Tigre et l'Euphrate, se dirigeant vers Ninive, dont les vastes plaines environnantes permettraient le développement de ses forces et offriraient un terrain favorable aux manœuvres de sa nombreuse cavalerie.

Le roi de Perse désirait cependant éviter la guerre et acheter la paix par des sacrifices; il proposa de nouveau l'Asie jusqu'à l'Halys, et onze millions de francs. Sur le second refus d'Alexandre, Darius se montra plus libéral encore en offrant l'Asie jusqu'à l'Euphrate, seize millions, sa seconde fille en mariage, et le partage de la souveraineté de l'empire persan.

Alexandre voulut consulter ses conseils, quoique sa résolution

de tout refuser fût déjà bien arrêtée dans son esprit. « J'accepterais, si j'étais Alexandre, » dit Parménion. « Et moi aussi, » reprit Alexandre, « si j'étais Parménion. » Et il développa ensuite avec une grande et hautaine éloquence cette idée insensée, qu'il ne pouvait exister à la fois sur la terre deux rois égaux entre eux; que Darius devait lui céder la monarchie universelle, et aller régner comme vassal là où Alexandre l'ordonnerait.

Darius n'avait point omis de faire parvenir les expressions de sa gratitude envers Alexandre pour l'honorable traitement dont sa famille captive avait été l'objet de sa part : cette attention du roi de Perse et ses propositions de paix furent ses derniers rapports avec le roi de Macédoine. Darius s'était établi près du village d'Arbèle, situé sur la rive gauche du Tigre, et qui porte encore le nom d'*Arbil*. Ce fleuve, rapide et profond, couvrait l'armée de Darius, et pour l'attaquer, Alexandre, venant de la Syrie, devait d'abord franchir l'Euphrate; il n'y rencontra aucun obstacle; le Tigre lui en opposa de plus d'un genre : là où il était guéable les hommes avaient de l'eau jusqu'au-dessous des bras; néanmoins l'armée macédonienne s'établit sur la rive gauche du fleuve; un jour de repos lui fut accordé : la journée suivante devait décider du sort de l'Orient. Il fallut éveiller Alexandre pour commencer l'action.

Les chars armés et la cavalerie persane se précipitèrent les premiers sur la phalange macédonienne; elle rapprocha ses boucliers, les frappa avec force, et ce bruit imprévu effarouchant les chevaux attelés aux chars, ils s'enfuirent vers les Persans et mirent un grand désordre dans l'armée. La phalange, en ouvrant ses rangs, évita aussi les dangereuses machines dont les armures moissonnaient réellement et les membres des soldats et leurs corps entiers.

On épuisa des deux côtés toutes les armes de trait; on en vint aux combats corps à corps : l'aile gauche des Persans, où se trouvait Darius avec ses officiers et ses soldats d'élite, obtint des succès; l'étoile d'Alexandre semblait pâlir. Ce roi le craignit et compta sur lui-même pour rétablir le combat. Il marcha droit à

Darius qui lançait ses javelots sur les assaillants. Les deux gardes royales s'abordèrent avec une ardeur égale; Alexandre, lançant avec vigueur un javelot contre Darius, atteignit son cocher, qui tomba mort. On crut que c'était le roi : ses meilleurs amis, ses meilleurs officiers s'enfuirent; demeuré presque seul, Darius chercha aussi son salut dans la fuite. D'impénétrables nuages de poussière couvrirent sa marche; elle fut en sens contraire de celle des fuyards. Par une habile manœuvre, il alla s'établir dans un village situé sur les derrières de l'armée macédonienne, pendant qu'Alexandre le poursuivait dans une direction contraire. Le roi de Perse échappa ainsi au vainqueur d'Arbèle, après avoir laissé sur le champ de bataille quatre-vingt-dix mille morts et plusieurs officiers du premier rang; il se réfugia dans Ecbatane, capitale de la Médie, et fit de nouvelles levées de troupes pendant qu'Alexandre s'avançait vers Babylone où il s'établit. Il y fut magnifiquement reçu par les habitants, qui espéraient échapper enfin au joug des Persans et récupérer leur nationalité assyrienne.

Alexandre passa un mois dans cette grande ville, organisa le gouvernement des provinces conquises, accabla de honteuses récompenses les traîtres qui lui avaient vendu leur pays, distribua beaucoup d'argent à ses troupes, et deux mois de solde aux moins méritantes. Il reçut de nouveaux renforts venus de la Grèce, s'avança dans l'Assyrie, arriva à Suse, résidence célèbre des rois de Perse; on dit que Darius pensait amuser et épuiser le vainqueur en lui livrant successivement les principales villes dont les plaisirs et le luxe finiraient par le subjuguer, dont les richesses assouviraient peut-être sa cupidité.

Alexandre trouva, en effet, dans le trésor royal de Suse deux cent vingt millions de francs en lingots, et plus de cinquante millions en argent monnayé. Il y avait fait conduire la mère et les filles de Darius; il les y laissa avec des maîtres pour enseigner la langue grecque aux jeunes princesses, et s'avança vers la Perse, traversa le Pasitigre, fit aborder les défilés montagneux, guidé par des Uxiens qui livraient ainsi leur propre pays; il les traversa, pénétra dans les Pyles Susiades, autres dangereux défilés, où il

échoua. Mais guidé par un Lycien qui habitait ces contrées, il tourna ce défilé, et marcha sur Persépolis, passa l'Araxe et vit venir à lui huit cents Grecs, presque tous avancés en âge, enlevés par les Persans durant le règne du prédécesseur de Darius, et que la barbarie du vainqueur avait horriblement mutilés. A un tel spectacle Alexandre ne put retenir ses larmes : il assura l'existence de ces vétérans, en leur faisant distribuer de l'argent, des vêtements pour eux et pour leurs femmes, deux paires de bœufs, cinquante moutons et autant de boisseaux de froment, et les déclara exempts de tout impôt.

Le juste ressentiment d'Alexandre pour de telles cruautés exercées par les Persans envers des Grecs, ne fut peut-être pas sans influence sur ses terribles résolutions contre Persépolis : il livra la ville au pillage et n'en exempta que les palais des rois où leurs trésors étaient déposés. Persépolis, disent les historiens grecs, était la plus riche de toutes les villes que le soleil éclairait alors; elle fut mise à sac et abandonnée à toutes les insultes du soldat; le butin fut immense; les vainqueurs le disputaient parfois les armes à la main. Les femmes, dépouillées de leurs parures, furent vendues comme esclaves : l'excès des malheurs de cette cité fameuse égalait l'éclat de ses anciennes prospérités.

Alexandre recueillit dans l'épargne royale six cent cinquante millions; il fallut faire venir de loin un grand nombre de bêtes de somme pour les emporter, indépendamment de trois mille chameaux qui en furent chargés.

Alexandre célébra son triomphe par des sacrifices aux dieux, par des festins somptueux donnés à ses amis, par des orgies même. Une nuit, pris de vin et de débauches, il accomplit le projet proposé par la courtisane athénienne Thaïs, d'incendier le palais de Persépolis : ses ruines actuelles, d'un aspect si grandiose et si déplorable à la fois, sont l'effet de cet acte de la plus condamnable démence : Alexandre, à la tête du cortége formé de ses femmes et de ses danseuses ses familières, jeta dans le palais la première torche, et consomma ainsi un des attentats dont sa vie s'est souillée. Il marcha ensuite sur les autres provinces de la Perse; Darius

avait réuni quelques troupes tirées de la Bactriane; trop faible pour attendre l'ennemi, il allait avec trente mille hommes chercher un refuge dans la ville même de Bactres; mais il se trouva aussi dans cette province un satrape, Bessus, capable de vendre son pays et son roi; il fit plus, il assassina Darius et se déclara roi de la Bactriane. On dit qu'Alexandre vit Darius mourant, qu'il se montra pénétré de douleur, et promit de venger ce malheureux monarque; il le fit inhumer avec pompe dans les tombeaux des rois de Perse. Bientôt après Bessus lui fut livré; le roi remit la décision de son sort au frère et aux parents de Darius; après l'avoir torturé, ils firent couper son corps en morceaux, vengeant ainsi le crime commis sur Darius froidement assassiné. La mort de Darius mit fin au premier empire de Perse, et lui donna pour souverain un héros venu de l'Occident à qui les injustes et successives invasions des premiers Achæménides avaient trop tôt appris le chemin de la grande Asie.

Ces événements sont de l'année 330 avant l'ère chrétienne. Le règne d'Alexandre en Macédoine avait commencé cinq années plus tôt.

Alexandre, maître de l'empire de Darius, récompensa généreusement ses soldats et ses alliés. Le luxe persan, imité jadis de celui des Mèdes, séduisit les Macédoniens, les plus incultes de tous les peuples de la Grèce. Leur roi accueillit favorablement Thalestris, reine des Amazones, qui vint lui demander un fils. Alexandre se considérait, à l'éclat de ses conquêtes, comme parvenu au faîte de la puissance souveraine, mais le goût du luxe et des voluptés pénétra dans son âme. Il introduisit dans son palais des huissiers originaires d'Asie, dans sa garde les fils des plus illustres familles, même Oxathrès, frère de Darius, revêtu encore de son habillement national, du diadème, de la tunique blanche, et des autres insignes en usage chez les Persans; il donna à ses favoris la robe couleur de pourpre, à ses chevaux le harnachement persan; enfin il eut aussi, comme les rois asiatiques, autant de concubines que l'année avait de jours; elles étaient choisies parmi les plus belles femmes de l'Asie entière.

Alexandre ne s'oublia cependant point dans le repos; il poursuivit sa conquête jusque chez les Scythes, et prépara l'invasion de l'Inde.

Alexandre avait laissé Mazée pour gouverneur de Babylone; Harpalus lui avait succédé, mais il n'administra pas mieux cette province. De retour de l'Inde et pendant son séjour à Pasargade, en l'année 325 avant J.-C., Alexandre fit poursuivre ses satrapes concussionnaires; plusieurs d'entre eux payèrent de leur tête leurs coupables exactions. Il affermit autant qu'il le put les habitudes d'une administration régulière, s'appliqua à réunir dans un même esprit et dans la même soumission les vainqueurs et les vaincus; il maria dix mille Macédoniens avec autant de femmes persanes et s'unit lui-même à Statira, fille de Darius.

D'Ecbatane il se dirigea vers Babylone; pendant sa marche il rencontra Néarque, arrivé de l'Inde par l'Océan et l'Euphrate. Ce navigateur conseillait à Alexandre de ne pas entrer dans Babylone; mais il y était attendu par les envoyés de presque toutes les parties du monde alors connu; il voulait d'ailleurs relever cette ville de ses ruines. Les présages n'étaient pas favorables; la superstition de ses amis en augmentait la terreur: inaccessible à ces vaines impressions, Alexandre fit son entrée triomphale dans cette cité célèbre, mais il ne s'abstint point des repas somptueux et dissolus; la fièvre survint, et dix jours après il expira, vers la fin du mois de mai de l'an 324 avant l'ère chrétienne.

L'ancien monde était réuni sous le sceptre d'Alexandre en une monarchie universelle, ou à titre de vassal et d'ami. Cette monarchie fut dissoute par la mort du conquérant.

Un frère et un fils lui survivaient; un enfant posthume devait naître de Roxane, mais les généraux se préférèrent aux successeurs naturels du conquérant; ils s'établirent d'abord dans le gouvernement dont ils étaient investis, se firent ensuite la guerre, comme si l'héritage d'Alexandre dût être légué à celui des généraux qui survivrait.

CHAPITRE DOUZIÈME

Cinquième dynastie : les rois grecs Séleucides.

La Babylonie passa successivement sous l'autorité d'Archon et de Séleucus, Python gouverna la Médie, Peuceste la Perse, Eumène envahit la Susiane, d'autres chefs régnèrent dans les diverses provinces de la haute Asie dépendantes de l'ancien Iran. Ces gouverneurs s'entre-détruisaient; c'était une guerre d'extermination mutuelle : les rives du Tigre furent le théâtre de ces sanglantes dissensions; Eumène arriva jusqu'à Persépolis, il soutenait contre Antigone les droits de la famille d'Alexandre. Il périt dans l'accomplissement de ce devoir.

La guerre était partout; chaque bataille enlevait quelques-uns des ambitieux successeurs d'Alexandre; de nouveaux gouvernants se succédaient dans les satrapies; Démophon était à Babylone, Nicanor en Médie, Évagre commandait les Persans; Séleucus avait perdu et recouvré Babylone, et il la perdit encore en allant envahir la Médie et la Susiane.

Le nombre des prétendants diminuait dans chaque bataille; l'ambition croissait en proportion parmi ceux qui échappaient au péril sans cesse renaissant : mais les enfants d'Alexandre étaient pour tous un invincible obstacle à leurs projets d'usurpation; ces enfants périrent ainsi que leur mère par un double meurtre.

Séleucus s'était rendu maître de toute la Perse; son autorité était reconnue de l'Euphrate à l'Indus; il régnait en Assyrie, et Babylone était la capitale de ses vastes États. Il soutint avec ses alliés la guerre contre Antigone, maître de la Macédoine, qui était pour tous un redoutable rival. Les compétiteurs se rencontrèrent à Ipsus en Phrygie; Antigone trouva la mort dans cette mémorable journée : elle décida du sort de la grande monarchie d'Alexandre, l'an 302 avant J.-C. Elle fut partagée en quatre royaumes : le royaume de Syrie, comprenant la Babylonie et l'Iran tout entier, fut laissé à Séleucus. Ce prince, surnommé Nicator, fut le chef de la famille royale des Séleucides; il data le commencement de son règne de l'année 312 avant J.-C., cette même année étant celle où un premier traité de partage avait réglé les prétentions des plus heureux alors parmi les successeurs d'Alexandre, et où Séleucus avait reconquis la Médie, la Susiane et Babylone.

L'assentiment public inaugura le règne de Séleucus; il s'était fait aimer comme gouverneur par son équité et sa clémence.

Sa politique consista dans des alliances vers l'orient de l'Asie. Un chef indien s'était fait roi : c'était Sandracottus, ennemi d'Alexandre, et qui avait chassé de l'Inde les lieutenants que le conquérant y avait laissés. Séleucus s'allia avec Sandracottus, qui lui fut un très-utile partisan. Vers le nord et l'occident, Séleucus avait acquis la Syrie, l'Arménie et la Cappadoce. Tout occupé de la défense et de la bonne administration de ses vastes États, Séleucus y fonda un grand nombre de villes auxquelles il donna des noms tirés de ceux d'Antiochus, son père, Laodice sa mère, Apamée, sa première femme, Stratonice, sa dernière, et de son propre nom de Séleucus. A d'autres villes, il donna les noms des cités de la Macédoine qu'il affectionnait.

C'est de ce Séleucus qu'un des fils fut si habilement guéri d'un mal mortel par le médecin Érasistrate, digne petit-fils du philosophe Aristote; le jeune prince, nommé Antiochus, se mourait de langueur; ce médecin en devina la cause; il était éperdument amoureux de Stratonice, sa belle-mère, et cette passion, condamnée par sa vertu, minait son existence et le conduisait au tombeau.

Séleucus céda Stratonice à son fils, les unit, et lui donna, du consentement de l'armée, le gouvernement de la haute Asie. D'autres historiens disent que ce fut le mathématicien Leptine qui devina la passion d'Antiochus.

Séleucus survivait à tous les lieutenants d'Alexandre. Il se montra généreux envers leurs partisans malheureux qui se remirent à sa foi. Sa sollicitude paternelle pour ses sujets, sa sagesse dans les conseils, son habileté à la guerre avaient fondé sa puissance; il régna pendant trente-deux ans, et mourut, quarante-quatre ans après Alexandre, assassiné par Ptolémée, surnommé Céraunus (la foudre), frère de Ptolémée Philadelphe, autrefois chassé d'Égypte, et sauvé par la protection de Séleucus. Le roi de Syrie emporta les regrets de ses peuples, et les mérita : ils lui avaient décerné le titre de *Nicator* ou triomphateur; aucun de ses successeurs ne le fit oublier.

RÈGNE D'ANTIOCHUS Ier, SÔTER.

Antiochus, son fils, lui succéda en l'année 280 avant J.-C., et conserva le titre de roi de Syrie, quoiqu'il eut sous son autorité l'ancien empire persan et toute l'Asie occidentale, à l'exception de la Cœlésyrie, de l'Arabie et de la Palestine. Antiochus porta le surnom de *Sôter,* sauveur, qui lui fut donné par les Athéniens de Lesbos, surnom qui, conservé par l'histoire, peut ressembler à une épigramme : cet Antiochus, en effet, ne sauva pas le royaume que son père lui avait transmis, et le laissa démembrer. Il ne fut heureux ni contre la Bithynie, ni contre Pergame, ni contre l'Égypte : dans la vie publique de ce roi, on n'a remarqué que l'accroissement immodéré du luxe de sa cour.

RÈGNE D'ANTIOCHUS II, THÉOS.

Après dix-neuf ans de règne, il eut pour successeur (année 261) son fils Antiochus, surnommé *Dieu :* la langue de ses panégyristes de cour n'avait point de mots capables d'exprimer l'idée de l'excellence de ses mérites comme homme. Cependant

ce fut un prince d'un caractère faible, sujet à l'influence des femmes, adonné à l'ostentation et à la vanité; il chargeait ses convives de riches présents, et leur faisait emporter des provisions à pleins chariots; mais en même temps il perdait des provinces : la Bactriane, la Parthie, qui formaient une portion de l'Hyrcanie, se déclaraient indépendantes. Toujours mal inspiré, le Dieu Antiochus répudiait sa femme Laodice pour épouser Bérénice, fille du roi d'Égypte : Laodice se vengea de son mari en l'empoisonnant! Il avait régné treize ans, et mourut l'an 248 avant J.-C.

RÈGNE DE SÉLEUCUS II, CALLINICUS.

Le fils de l'empoisonneuse, nommé Séleucus II, surnommé *Callinicus*, le victorieux, écouta les conseils de sa mère et suivit ses exemples. Reconnu roi en l'an 248 avant J.-C., il voulut se défaire, par un crime, de sa belle-mère Bérénice et de ses frères; il eut le malheur d'y réussir, et l'infamie de cette action lui a été confirmée par l'histoire. Sous le prétexte de venger sa sœur, Ptolémée déclara la guerre au roi de Syrie; d'autres ambitions s'y mêlèrent, dans l'intérêt apparent du droit et de la justice; un Antiochus, surnommé l'*Épervier*, frère de Séleucus, perdit la vie dans ces suprêmes contentions (l'an 241).

Dans ce même temps, Théodote s'était fait chef indépendant de la Bactriane, et Arsace, nommé d'abord Tiridate, s'était affermi sur le trône des Parthes. Séleucus marcha contre ce nouveau roi qui le fit prisonnier (l'an 231) et le traita honorablement. L'indépendance réelle de la Parthie data de cette victoire; la mort de Séleucus II arriva peu de temps après (l'an 228) : l'histoire des rois parthes est séparée de celle des rois de Syrie, dès l'année 256 avant l'ère chrétienne, qui appartient au règne même d'Antiochus Dieu.

RÈGNE DE SÉLEUCUS III, CÉRAUNUS.

Séleucus III, qui succéda à Séleucus II, fut surnommé *la Foudre*, comme par une malveillante allusion à sa débilité; il

fut un prince faible et maladif; il ne régna que deux années, fit une expédition vers le mont Taurus, et mourut empoisonné. Il avait un parent nommé Achæus qui le défendit et le vengea; il remit fidèlement la couronne au frère du prince Dieu défunt : ce frère se nommait Antiochus; il a reçu de l'histoire le surnom de *Grand*.

RÈGNE D'ANTIOCHUS III, LE GRAND.

Antiochus III, parvenu au trône en l'année 226, resta trop longtemps sous l'influence d'un Carien nommé Hermias, dont la mauvaise administration avait excité l'insubordination de plusieurs provinces : le roi vit un jour soulevés contre lui, Molon, satrape de la Médie, et son frère Alexandre, satrape de Perse; Achæus lui-même, enflé d'orgueil par ses succès, aspirait ouvertement au trône. En même temps, Antiochus avait résolu de reprendre la Cœlésyrie sur Ptolémée, roi d'Égypte.

Les rebelles obtenaient des avantages signalés; Antiochus III renonça à l'expédition de Cœlésyrie pour marcher sur le Tigre où ils se fortifiaient, mais l'impéritie de ses généraux trompa son espoir; la Babylonie et la Mésopotamie furent occupées par l'armée dés satrapes infidèles. Le roi prit en personne le commandement de ses troupes, repoussa l'ennemi, reconquit le territoire qu'il avait perdu, pénétra jusque dans la Médie, et ses ennemis, perdant enfin tout espoir de succès, se donnèrent la mort. Le roi n'avait réussi qu'en s'écartant des conseils dont l'obsédait le Carien Hermias; Antiochus permit, un matin, qu'on assassinât ce redoutable ministre; sa femme et ses enfants, innocentes victimes de sa mauvaise administration, furent lapidés par les habitants d'Apamée!

Reprenant ensuite ses projets sur la Cœlésyrie, Antiochus le Grand, poussé d'abord par des succès marquants, échoua ensuite malheureusement à la bataille de Raphia. Le roi d'Égypte remporta une victoire complète; le roi de Syrie ne dut son salut qu'à une prompte fuite (l'an 218 avant J.-C.). Pendant son heureuse campagne dans la Syrie, Antiochus avait soumis les Juifs qui jus-

qu'alors, comme toujours, formaient une population à part, vagabonde au sein de la société générale des hommes. Leur religion, qu'on pourrait dire médicale et diététique, et certains principes ou préjugés moins dignes de tolérance, les en séparaient profondément. Antiochus ne respecta point, comme il le devait, ces principes ou ces préjugés. Il pénétra dans l'arche sainte où il vit une statue de Moïse assis sur un âne, monture honorable dans ces contrées; il viola l'autel de propitiation en y faisant immoler un porc, aspergea les Juifs présents avec le sang de cet animal immonde, particulièrement en horreur aux Juifs; il les contraignit d'en manger la chair; il souilla leurs livres sacrés, éteignit le feu qui devait brûler éternellement dans le temple.

Antiochus le Grand ne s'occupa plus que d'Achæus; il dirigea toutes ses forces contre les rebelles enfermés dans Sardes; il y pénétra, affama la citadelle, et, un traître aidant, il s'en empara; Achæus mourut de la mort des rebelles malheureux.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Sixième dynastie : les Arsacides.

Mais un royaume rival s'était formé pendant ces mêmes temps; dès le troisième règne des Séleucides, celui d'Antiochus Dieu, un seigneur parthe ou bactrien, du nom d'Arsace, avait méconnu l'autorité du satrape du roi de Syrie; son entreprise avait été couronnée de succès, et cet Arsace avait fondé le royaume des Parthes, qui ne fut qu'un démembrement du vaste empire de Syrie et le retour de l'ancien royaume de Perse à l'indépendance. Arsace fonda ce nouvel empire en l'année 256 avant l'ère chrétienne; son successeur l'affermit par sa victoire sur Séleucus Callinicus, en 231; ces deux Arsaces furent les chefs de la race royale des Arsacides. Ils descendaient, selon les généalogies iraniennes, de Kaï-Siaveksch, père des Cyrus, à la sixième génération; ils relevaient leur patrie de la servitude étrangère, et formaient une nouvelle dynastie d'origine persane et kéanienne. Leur histoire est la continuation de celle de la Perse.

Le territoire qui composa le nouveau royaume s'étendait de la mer Caspienne au golfe Persique; on y trouvait de vastes déserts, de hautes et de stériles montagnes, de larges et rapides torrents : les vétérans romains redoutaient de faire la guerre dans ce pays.

Des événements survenus dans ce royaume pendant les cinq siècles de sa durée, on ne connaît, par les écrivains occidentaux, que ceux qui se rapportent aux longues guerres des Parthes contre les Romains. Les chroniques persanes sont encore plus abrégées ; on y peut néanmoins recueillir quelques précieuses données historiques ; enfin il subsiste également quelques monuments sculptés, des inscriptions et des monnaies du règne des Arsacides. On sait que ce règne finit en l'année 226 de l'ère chrétienne. Les listes tirées des écrivains grecs et latins forment une série de vingt-huit règnes qui durèrent quatre cent quatre-vingt-deux années* ; elle rattache leur commencement à l'année 256 avant l'ère chrétienne, comme on l'a déjà vu plus haut. Le premier roi se nomma Arsace et le dernier Artaban.

D'après les listes tirées des chroniques persanes, le premier roi fut aussi nommé Arsch (l'*Arsaces* des Grecs), et le dernier Ardavan (*Artaban*) ; mais ces listes sont moins régulières et ne donnent que dix-huit règnes d'une durée inconnue, celle de quelques-uns d'entre eux n'étant point indiquée.

Ces chroniques conservent cependant certains détails assez précis sur les commencements du nouveau royaume. Elles indiquent à la quatre-vingtième année du règne des Séleucides l'insurrection d'Arsace ; cette date concorde avec l'année 231 avant l'ère chrétienne, et c'est celle même où Arsace, ayant battu et fait prisonnier Séleucus Callinicus, l'indépendance parthe fut en effet consacrée par cette victoire.

Auparavant (en l'an 256), Arsch (Arsace Ier), seigneur puissant dans l'Irak-Adjémi, avait annoncé qu'il possédait le drapeau symbolique et national de la Perse, le tablier de cuir du forgeron Gaôh, sauvé du désastre du dernier Darius ; les astrologues prêtèrent leur secours au nouveau chef ; il réussit, battit le roi de Syrie, se fit roi de l'Iran, et fixa sa résidence dans la ville de Rheï. Le Farsistan, l'Aderbïdjan, le Mazanderan et le Kousistan se déclarèrent en sa faveur, s'allièrent contre les Séleucides, leurs en-

* L. Dubeux, *la Perse*, p. 276 et 277.

nemis communs, à la condition, toutefois, que leur vassalité de la couronne d'Arsace ne les obligerait à aucun tribut ni service.

Arsch consolida son établissement et laissa la couronne à son fils Arsch II. Après celui-ci régna Schapour le Grand, qui passa pour avoir reconquis sur les Grecs les trésors qu'ils avaient enlevés à Suse et à Persépolis. Son troisième successeur découvrit dans une caverne les anciens et riches trésors que Féridoun y avait enterrés. Narsi, qui régna ensuite, conquit une partie de la Tartarie. Son huitième successeur, nommé Narsi comme ce dernier, ajouta le Khorassan au territoire du royaume; Ardavan III (Artaban), qui vint après deux autres règnes, fut le dernier des successeurs d'Arsch Ier; il fut détrôné par un descendant de Sassan, frère de la princesse Homaï, dépossédé par son père Bahénan, petit-fils de Goustschasp le Kéanien, la famille des Sassans s'étant réfugiée dans l'Inde et y ayant attendu pendant six siècles l'occasion de faire valoir ses droits au trône de l'Iran.

Les auteurs occidentaux reconnaissent les deux frères Arsace Ier et Arsace II comme les deux premiers rois de la race des Arsacides; ces chefs combattirent assez heureusement pour fonder le nouveau royaume. Les dissensions héréditaires entre les descendants des successeurs d'Alexandre favorisèrent les entreprises des Arsacides; la Bactriane se donnait aussi au roi; Séleucus Callinicus se laissait faire prisonnier par les troupes d'Arsace II (ou Tiridate); celui-ci avait conquis l'Hyrcanie, et lorsque Antiochus le Grand voulut combattre contre Artaban Ier, fils et successeur de Tiridate, il fut amené à signer, en l'année 211, un traité qui reconnaissait l'indépendance de la Parthie, accrue de l'Hyrcanie.

Les Parthes passaient pour être originaires de la Tartarie, et pour en avoir conservé les usages et la langue. Ils s'attachèrent à établir et à consolider leur indépendance. Leur premier roi, Arsace, perdit la vie en la défendant contre les lieutenants des Séleucides. Son frère, qui fut son successeur, fut favorisé dans ses plans par les dissensions qui divisaient la famille de Séleucus, par les guerres de l'Égypte contre la Syrie, par les événements qui amenèrent l'armée égyptienne jusque sur l'Euphrate, et par

l'échec considérable qu'éprouva Séleucus Callinicus, fait prisonnier par les Parthes; et l'existence du nouveau royaume fut assurée par le traité qu'Antiochus le Grand agréa par force après cinq années d'inutiles efforts pour renverser cette monarchie naissante. Artaban Ier, troisième roi arsacide, eut la gloire de ce succès. Il mourut en l'an 218 avant J.-C., laissant la couronne à son fils Phriapatius, qui régna sans bruit et sans gloire quinze années. Il eut pour successeur (l'an 182) son fils Phraate Ier, qui fit la guerre aux Mardes, habitants des bords de la mer Caspienne, et réunit leur pays à sa couronne.

Après lui régna Mithridate, son frère (l'an 174). Il y a dans l'histoire peu de noms aussi illustres que celui de ce grand roi. Le royaume des Parthes existait depuis près d'un siècle; la bonne administration de son gouvernement en avait fait une nation puissante, le génie de Mithridate en fut un des plus grands et des plus glorieux soutiens. Il conquit la Bactriane, la Perside, la Médie, l'Élymaïde, la Babylonie, et toutes les autres provinces jusqu'à l'Euphrate à l'ouest, jusqu'à l'Hydaspe à l'est.

Les Séleucides ainsi dépouillés ne se détournaient point cependant de leurs vues sur l'Occident: la Cœlésyrie ne cessait pas de servir de champ de bataille aux armées de l'Égypte et de la Syrie, et quand, attiré vers l'orient, Démétrius Nicator songea à contenir les Parthes, il fut fait prisonnier et ne recouvra la liberté qu'après dix ans de captivité. Le règne si glorieux de Mithridate fut de trente-six ans. Il eut pour successeur (en l'année 138) son fils Phraate II qui, pour résister au roi de Syrie Antiochus Sidétès, rendit la liberté à Démétrius, devenu son auxiliaire naturel contre le roi de Syrie, qui lui avait été substitué depuis sa captivité. Cet Antiochus fit une guerre malheureuse; elle fut la dernière entreprise des Séleucides contre les successeurs d'Arsace.

Au fort de la guerre contre les Syriens, Phraate II avait appelé comme auxiliaires les Scythes ou Tartares habitants au delà de l'Oxus. N'ayant plus besoin de leur secours, il les congédia et les mécontenta par le mauvais traitement qu'il leur fit et par le refus d'un dédommagement suffisant des énormes dépenses et de la lon-

gue marche qu'ils avaient faites. Phraate rejeta avec hauteur toutes leurs demandes : les Scythes ne tardèrent point de se venger. Ils passèrent l'Oxus et se jetèrent sur la Bactriane. De là ils poussèrent sur le territoire des Parthes. Pour leur résister, Phraate organisa les prisonniers grecs qu'il avait faits sur Antiochus III : mais ils avaient aussi des insultes à venger; ils passèrent aux Scythes, et Phraate fut défait et tué dans le premier combat (l'an 128). Artaban II continua cette guerre, et mourut, quatre années après, sans avoir réussi à chasser les Scythes de la Bactriane. Son fils Mithridate II fut un roi sage et guerrier; il conquit plusieurs provinces et mérita le surnom de *Grand* qui lui fut donné après sa mort, survenue en l'année 88 avant J.-C.

Alors la paix ne régnait point dans l'empire des Parthes. Mnaskirès, neveu de Mithridate II, lui succéda; un fils de Mithridate Ier, nommé Sinatrockis, lui disputa la couronne, mais sans succès. Ces guerres intestines affaiblirent singulièrement l'autorité royale; un ennemi redoutable, Tigrane, roi d'Arménie, menaçait l'empire parthe, et y faisait impunément des incursions hostiles; il recouvra même les provinces qu'il avait cédées à Mithridate, et enfin il pénétra dans la Perse. Sinatrockis, accablé par l'âge, était alors roi des Parthes; il avait associé au trône son fils Phraate III; après la mort de son père (l'an 69), celui-ci contracta une alliance avec les Romains.

Tigrane, roi d'Arménie, s'engagea alors dans une lutte inégale contre Rome, ayant toutefois pour allié le roi de Pont : ils furent vaincus par Lucullus. Ils sollicitèrent en vain le roi d'Arménie pour l'entraîner dans leur alliance : il fut fidèle à celle qu'il avait contractée avec Lucullus; il la réduisit néanmoins à une stérile neutralité.

Pompée vint alors faire la guerre à Mithridate, roi de Pont; Phraate, roi des Parthes, s'engagea avec une armée nombreuse pour favoriser son gendre Tigrane le jeune, qui tentait de ravir la couronne d'Arménie à son père. Celui-ci triompha de son fils, qui se jeta dans les bras de Pompée; le roi se soumit, et rentra dans ses États par la générosité du général romain, qui réserva une

province pour Tigrane jeune. Ce prince fut ingrat; Pompée le priva du royaume et le garda prisonnier pour orner son triomphe.

Phraate était justement inquiet des arrangements survenus entre Pompée et le roi d'Arménie. Il demanda le renouvellement du traité avec Lucullus, et, en même temps, que les limites des deux empires fussent fixées aux rives de l'Euphrate, que Tigrane le jeune fût mis en liberté, que la province de Gordium lui fût restituée : on ne lui fit aucune réponse, et les troupes romaines traversèrent ses provinces sans qu'il fût préalablement averti. Pompée lui refusait en même temps le titre de roi des rois qu'il venait d'accorder au roi d'Arménie. Poussé à bout par ces faits assez significatifs, Phraate notifia au grand Pompée que s'il passait l'Euphrate, il lui déclarerait la guerre.

Phraate avait deux fils qui conspiraient contre lui. L'aîné, Mithridate III, lui succéda (l'an 58), et exila aussitôt son frère Orodès qui était cependant son complice. Rappelé par le vœu public, Orodès fut élevé au trône, et sa première action fut de faire mettre à mort son frère détrôné (l'an 54).

Marcus Licinius Crassus, consul pour la seconde fois, avec Pompée, eut le gouvernement de la Syrie. Sa cupidité le porta à piller le temple de Jérusalem. Il décida ensuite de porter la guerre chez les Parthes. Tout devait l'en détourner : les avis des hommes sages, la difficulté reconnue de cette entreprise, des présages sinistres; mais inaccessible à ces avertissements, Crassus passa l'Euphrate et trouva sur la rive opposée une armée parthe commandée par Suréna, homme d'une naissance illustre, d'une habileté éprouvée, joignant les avantages extérieurs à une grande fortune. L'action fut aussitôt engagée, et l'armée romaine fut complétement défaite : elle laissa sur le champ de bataille vingt mille morts et dix mille prisonniers! Crassus, poursuivi dans sa retraite, fut atteint ou surpris dans un guet-apens préparé par Suréna; les Parthes lui coupèrent la tête, l'apportèrent au roi, qui lui fit remplir la bouche d'or en fusion, en lui disant : « Rassasie-toi enfin du « métal dont tu fus si affamé. »

Suréna était un des partisans qui avaient élevé Orodès sur le

trône. Ni son zèle ni sa victoire sur les Romains ne lui fit trouver grâce devant l'implacable jalousie du roi : il fut assassiné par ordre de ce prince.

Cependant, le roi fit de nouvelles tentatives sur la Syrie occupée par les Romains; il y envoya aussi son fils Pacora qui n'obtint aucun succès : Cassius avait résisté à leurs attaques. Mais ce roi avait un autre fils nommé Phraate, qui, impatient de régner, étrangla son père et lui succéda, l'an 38 avant l'ère chrétienne.

Les destins de Rome furent, bientôt après, commis aux résultats des luttes des triumvirs. Antoine et Auguste étaient aux mains; Phraate IV en profita pour envahir l'Arménie et la Médie. Odieux néanmoins à ses sujets, les Scythes qu'il se donna pour alliés le maintinrent sur le trône, mais ne le défendirent point de l'inimitié de son fils, qui le fit mourir en l'étouffant. Ce fils criminel fut assassiné à son tour par un successeur, et celui-ci périt aussi par un meurtre. Il fut remplacé par Vononès, fils de Phraate IV (l'an 15 de l'ère chrétienne). Ce prince avait pris les mœurs de Rome, où il était demeuré en otage; il fut chassé du trône, où les Parthes appelèrent Artaban, roi des Scythes, mais de la famille des Arsacides par sa mère : son avénement est de la dix-septième année de l'ère chrétienne.

Artaban III, roi des Parthes, donna à son fils Orodès le trône d'Arménie, mais ne fut pas assez puissant pour l'y maintenir. Rome, en observation incessante sur les événements de l'Asie, redoutait surtout l'agrandissement des Parthes : Tibère ne reconnut pas le nouveau roi d'Arménie, envoya Germanicus qui, vainqueur d'Orodès, donna aux Arméniens un autre prince pour souverain.

En mourant (l'an 43 de J.-C.), Artaban III désigna son autre fils Bardanès pour lui succéder; Gotarzès son frère aîné lui succéda ensuite (l'an 47 de J.-C.), laissa par sa mort la couronne à Vononès II qui ne règna qu'une année. Vologèse, son fils, fut son successeur : il envahit l'Arménie et renouvela avec Rome les anciens traités. Étant mort en l'année 90, il laissa la couronne à son fils Pacora qui, après dix-sept ans de règne, eut pour successeur Chosroès, que Trajan combattit. Vologèse II son

...gèse sur le trône (l'an 134) et soutint de ...e les Romains jusqu'en l'année 188. Volo... ...n 214. Alors monta sur le trône des Parthes ...ntinua la guerre contre les Romains et obtint ...n honorable traité de paix. La lutte de Rome, ...incertains, contre les Parthes, révéla assez la ... empire asiatique; il ne fut entamé par aucun des ...x romains : Crassus y perdit la vie; Antoine, Claude, ...éprouvèrent de sanglantes défaites, ou remportèrent ...ctoires*. Les empereurs romains dans leur proto... ...peu qu'ils se fussent occupés de la guerre des Parthes, ...t ostensiblement du titre de *Parthique*, vainqueur des ... l'histoire nous montre ainsi que la vanité ou le mensonge ...otocoles n'est pas une invention des temps modernes. ...ire des Parthes ne fut jamais soumis aux lois de Rome.

...e Bas, *Précis d'Histoire ancienne*, tom. II. — Souvent consulté et suivi dans ...ésumé de l'histoire de Perse pendant les temps moyens.*

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Septième dynastie.—Les Sassanides.

La couronne passa dans une famille nouvelle. On a vu que le premier roi parthe, Arsace Ier, était d'origine parthe ou bactrienne, ou de l'Irak-Adjémi (l'Aderbïdjan), mais du sang kéanien de Kaï-Kobad : toutefois il n'était pas de pure origine persane, et la province qui avait pendant si longtemps et avec tant de rois illustres donné son nom à l'Iran tout entier, la Perse, désira reprendre ses avantages. Un descendant des rois, anciens possesseurs du trône d'Istakhar (Persépolis) s'offrit à leurs vœux; il était distingué par toutes sortes de mérites. Les astrologues le désignèrent à Artabân IV comme prédestiné à lui ravir la couronne. Il allait périr, mais une jeune femme du harem, nommée Gulnare et qui lui était fort attachée, l'avertit; ils s'enfuirent ensemble, emportant la plus grande partie des bijoux d'Artaban, dont Gulnare avait la garde, et ils se rendirent en Perse, où le mécontentement était général. Le prince fugitif nommé Ardeschir, ou Artaxarès, se fit connaître, rallia une armée de cinquante mille hommes, défendit ses droits par les armes, fut secondé par plusieurs vassaux de la couronne et par quelques gouverneurs de pro-

vinces; il triompha enfin après avoir fait prisonniers Artaban et ses deux fils; Artaban, selon l'usage de ces pays, fut mis à mort, et ses deux fils furent enfermés dans des châteaux forts.

Le chef de la famille d'Artaxarès était Sassan, fils de Bahman, petit-fils de Goustschasp, privé de la couronne et qui s'était réfugié dans l'Inde : c'est de lui que la dynastie s'est appelée Sassanide. Artaxarès en fut le fondateur et le premier roi. Dans l'ordre de succession des dynasties de l'histoire persane, celle-ci fut la septième. Elle continua, quelquefois avec d'éclatants succès, la guerre contre les Romains : elle ne devait subir d'autre mauvaise fortune que celle qui fut commune à l'Orient tout entier, courbé sous l'autorité d'une loi nouvelle, imposée les armes à la main par un nouveau prophète.

L'histoire de Perse pendant la domination des Sassanides a été racontée par les écrivains occidentaux et par les chroniqueurs persans : c'est une double source où nous croyons devoir puiser à la fois, puisque l'Orient et l'Occident figurent au même titre dans ces annales. Rome a raconté ses propres guerres avec les Persans sassanides; mais les écrivains persans, en rappelant les mêmes faits, autrement exposés peut-être, ont considéré le règne des Sassanides sous un plus grand nombre d'aspects, et les souvenirs qui touchent aux institutions publiques, à la littérature et aux arts, y figurent à côté des événements de guerre; notre narration sera donc plus complète si nous réussissons à concilier, avec la réserve nécessaire, ces annales et ces souvenirs.

L'avénement des Sassanides fut une révolution née de la brutale tyrannie des rois parthes, et de la légitime ambition des Persans de reprendre leur antique prépondérance en portant une famille persane sur le trône.

RÈGNE D'ARTAXARÈS OU ARDESCHIR Ier.

Artaxarès ou Ardeschir Babgan ou Babeg, qui fut Ardeschir Ier, y fut placé par le suffrage public en l'année 226 de l'ère chrétienne. Il soumit d'abord à son autorité quelques officiers parthes,

défenseurs de l'ancienne dynastie; fit mettre impitoyablement à mort tous les membres survivants de la famille d'Artaban, et prit le titre de roi des rois.

Aussitôt après il visita les provinces de son royaume, rédigea un nouveau corps de lois civiles et politiques, donna des règlements favorables aux arts et à la littérature, ainsi qu'à l'agriculture et au commerce. L'historien persan Mirkond a recueilli ces souvenirs du règne d'Ardeschir Ier, qui dura quatorze années et quelques mois. Le nouveau roi les employa au rétablissement de la domination persane dans l'Asie Mineure. Septime Sévère régnait alors à Rome; Ardeschir lui fit savoir ses intentions au sujet de cette riche contrée, qu'il réclamait comme l'héritage de ses ancêtres, l'Asie Mineure leur ayant appartenu depuis Cyrus jusqu'au dernier Darius. L'empereur engagea le roi sassanide à ne point persister dans cette demande, à redouter les armées romaines. Ardeschir répliqua en attaquant les positions fortifiées des Romains sur l'Euphrate, et s'empara de plusieurs provinces voisines.

L'empereur l'engagea de nouveau à demeurer en paix, lui envoya des ambassadeurs qu'Ardeschir refusa de recevoir. De son côté, il dépêcha vers Septime Sévère une compagnie de quatre cents hommes, choisis parmi les plus beaux de son armée, richement armés et montés sur de superbes chevaux. Introduits devant l'empereur, ils lui demandèrent de rendre immédiatement la Syrie et l'Asie Mineure : cette scène se passait à Antioche de Syrie. L'empereur reçut ces singuliers ambassadeurs, les envoya en Phrygie, et reprit par la force les provinces de la Mésopotamie nouvellement occupées par Ardeschir. Satisfait de ces succès, Septime Sévère retourna à Rome : à peine rentré dans la capitale de l'Empire, on y apprit qu'Ardeschir avait reconquis ces mêmes provinces. Mais ce roi mourut bientôt après, l'an 241 de l'ère chrétienne.

On voit sculptés sur le rocher de Naskhi-Roustan, près de Persépolis, la figure équestre d'un roi persan, richement habillé, et une inscription grecque nous apprend que c'est la figure

du serviteur d'Ormuzd, du dieu Ardeschir, roi de l'Iran, de la race des dieux, fils du dieu Babec, roi *.

RÈGNE DE SCHAPOUR Ier.

Son fils Schapour lui succéda et continua la guerre contre les Romains. On a lu plus haut le récit relatif à la naissance et à la conservation miraculeuse de cet enfant d'Ardeschir Ier, et la description du monument qui consacre encore aujourd'hui le souvenir de ce fait mémorable de la vie d'Ardeschir Ier. Parvenu au trône, Schapour s'occupa avec zèle de la prospérité de ses États, du bonheur de ses peuples, et à contenir des rois voisins, inquiets et ambitieux. Tel fut Manizen, roi arabe, qui pénétra dans la Perse pendant que Schapour était dans le Khorassan. Le roi persan attaqua la ville de Khadre, située entre l'Euphrate et le Tigre, qui appartenait à ce fâcheux voisin ; le siége de cette place traînait en longueur, quand la fille du roi arabe, nommée Nazirat, ayant aperçu Schapour, qui était le plus bel homme de son armée, s'oublia jusqu'à favoriser cet ennemi redoutable de son père, en lui donnant un moyen magique de faire écrouler les tours de la forteresse qui faisait toute la force de la ville. Schapour s'en rendit maître en effet, reçut la jeune Nazirat dans son harem ; mais considérant ensuite l'ingratitude de cette fille envers son père et son roi, il la fit attacher à la queue d'un cheval indompté : cette infortunée, coupable d'une ingratitude, en fut aussi une victime.

Schapour assiégea la ville de Nisibe, défendue par les Romains, et ses murailles tombèrent d'elles-mêmes devant lui : un saint personnage avait promis ce miraculeux succès si l'armée entière se purifiait par la prière.

En présence des armées romaines, Schapour employait d'autres moyens pour obtenir des succès. L'empereur Gordien se rendit en Syrie à la tête d'une armée considérable; il refoula les

* Silvestre de Sacy, *Antiquités de la Perse.*

Persans dans leurs provinces. Mais l'empereur victorieux fut trahi par Philippe, un de ses lieutenants, qui l'assassina et s'empara de la couronne impériale. Philippe fit la paix avec Schapour, lui abandonna d'abord l'Arménie et la Mésopotamie, mais il les reprit ensuite, cette concession n'ayant pas été approuvée par le sénat.

Après ce traité, l'armée romaine s'étant retirée, Schapour reprit aussitôt ces mêmes provinces et s'avança jusqu'à Édesse, devant laquelle il mit le siége.

L'empereur Valérien accourut au secours des provinces envahies; il tomba dans un piége et subit les effets de son imprévoyance : il fut fait prisonnier; de grands succès pour les Persans furent la suite de ce malheur. Odenat, allié des Romains, les vengea en partie par quelques avantages obtenus sur Schapour. Mais le roi persan rentra dans ses États emmenant prisonniers un grand nombre de Romains et soumettant leur souverain à toutes les ignominies.

Nous avons décrit plus haut le bas-relief persan sculpté sur le rocher de Naskhi-Roustan, où la victoire de Schapour sur l'empereur romain est rappelée avec tous ses abus; le roi de Perse, pour monter à cheval, pose son pied sur le corps du vieil empereur prosterné; les Romains humblement inclinés attendent leur grâce! Tant d'humiliation déversée sur la grandeur romaine n'assouvit point la vengeance de Schapour; il réservait à l'empereur Valérien un affreux et dernier supplice : il le fit écorcher vivant.

Odenat roi de Palmyre et l'illustre reine Zénobie continuèrent la guerre contre Schapour; mais la reine, devenue veuve, se retira pour aller défendre ses propres États contre les attaques de l'empereur Aurélien.

Schapour mourut sur ces entrefaites (l'an 271 de J.-C.), après un règne de trente et une années; Schapour avait fondé deux villes de son nom, Nischabour dans le Khorassan, et Schapour dans la province de Fars. Une inscription grecque, gravée à Naskhi-Roustan, auprès d'une figure équestre, nous apprend aussi que cette figure est celle « du serviteur d'Ormuzd, du dieu Sapor, roi des rois de l'Iran et du Touran, de la race des dieux, fils du ser-

viteur d'Ormuzd, du dieu Ardeschir, roi des rois de l'Iran, de la race des dieux, petit-fils du dieu Babec, dieu.

RÈGNES DE HORMISDAS Ier ET DES VARARANE.

Schapour laissa le trône de Perse à son fils Hormisdas. Les historiens persans racontent des merveilles du caractère, des vertus et de la valeur de ce jeune prince. Il était né d'une mère chérie de Schapour, mais appartenant à une famille proscrite par Ardeschir. Son père lui donna le gouvernement du Khorassan; on l'effraya sur les intentions du jeune prince. Celui-ci, informé de ces délations, se coupa une main et l'envoya à son père : d'après la loi persane, un prince affligé de quelque difformité ne pouvait point porter la couronne. Schapour, frappé d'une telle résolution, assura à son fils l'accès du trône. Il ne l'occupa que pendant douze mois et quelques jours. Son nom signifiait *Dieu;* c'est pourquoi une inscription de Naskhi-Roustan dit aussi : ceci est la figure du dieu Jupiter (Hormus) ou Hormisdas*.

Les écrivains occidentaux nomment son successeur, qui était son fils, Vararane; Mirkond a conservé l'orthographe persane de ce nom, Bahram. Il fut roi dès l'année 272 de J.-C., et comme ses prédécesseurs, il se trouva en présence des armées romaines menaçant ses possessions. Il envoya des troupes à Zénobie contre Aurélien, et protégea Manès, le chef des manichéens.

Son fils Vararane II lui succéda en 276. L'empereur Probus le menaçait; Bahram II fit avec Probus un traité de paix. Mais l'empereur ayant soupçonné la sincérité de sa soumission, ramena ses troupes contre les Persans; ses soldats le massacrèrent. Carus, qui porta la couronne après Probus, continua les hostilités, parvint sans obstacle jusqu'à la ville de Ctésiphon, où il mourut inopinément; et l'armée romaine reprit la route de l'Italie sous la conduite de Dioclétien.

Le nouvel empereur se montra bientôt après dans l'Arménie

* Silvestre de Sacy, *Antiquités de la Perse.*

avec des forces considérables; Bahram se renferma dans ses frontières, et mourut presqu'en même temps, après un règne de dix-sept ans, l'an 293 de l'ère chrétienne.

C'est de son temps que paraît de nouveau dans la Perse Manès ou Many, le chef de la secte des manichéens, qui troubla l'Église chrétienne pendant de longues années. Bahram le fit écorcher vivant et fit suspendre sa peau à l'une des portes de la ville de Djoudischapour.

Vararane ou Bahram II laissa deux fils; l'aîné, Vararane III, qui avait conquis le Ségestan, reçut le surnom de Segansan et mourut après une année de règne.

RÈGNE DE NARSÈS.

Son frère, Narsès, lui succéda en l'année 294. Il ne fut pas heureux contre les Romains. Galère Maximien, alors César, fut d'abord repoussé, et Narsès reprit les provinces de la Mésopotamie, même de l'Arménie. Mais en l'année 302 il fut inopinément attaqué par Galère Maximien, qui battit les Persans, enleva les bagages, les trésors, les femmes et les filles de Narsès : celui-ci racheta la paix par la cession de cinq provinces sur le Tigre et de la Mésopotamie entière; la reine sa femme lui fut rendue, mais sa sœur et ses femmes du harem furent emmenées à Rome pour orner le triomphe du vainqueur. Narsès, blessé dans le dernier combat, mourut l'année suivante, 303 de J.-C.

Les chroniques persanes rapportent que Narsi (Narsès) était passionné pour la chasse, que pour cela il fut surnommé *Nakhdjir-Khan*, le roi qui fait la guerre aux bêtes sauvages : c'est peut-être à ce goût de ce prince que se rapporte un des bas-reliefs de Naskhi-Roustan représentant une grande chasse aux sangliers et à d'autres animaux sauvages.

Les mêmes chroniques disent aussi que le fils de Narsi, qui lui succéda sous le nom d'Hormisdas II, annonça d'abord des inclinations perverses, et que son extérieur sévère éloignait de lui

l'affection de ses sujets : mais le roi se rendit plus agréable, plus humain, et régna paisiblement pendant sept années.

Il s'était marié avec la fille du roi de Kaboul. La jeune femme éloigna d'elle son mari, avec une persévérance que rien ne put surmonter. Le roi consulta le vizir sur le châtiment que méritait celui qui refusait d'obéir aux ordres du roi : « *la mort* », répondit le fils du vizir, au nom de son père absent; et la jeune reine perdit la vie par l'ordre exprès du roi. Peu de temps après, se repentant de sa résolution, ce roi fit interroger de nouveau le vizir sur le châtiment que méritait celui qui avait causé la perte d'un innocent; « *la mort* », répondit le vizir; et son fils fut attaché à une potence. Les chroniqueurs et les soi-disant historiens orientaux racontent tous ces crimes sans y ajouter une seule réflexion qui en montre l'énormité et qui excite la juste réprobation du ciel et de la terre contre de telles horreurs : l'instinct de la servitude est antipathique à celui de la justice et de la vertu; il est persévérant comme le vice, résolu comme le crime, rien ne peut attiédir son ardeur; l'égoïsme sait même le transformer en utile industrie.

Hormisdas II laissa un fils posthume qui fut proclamé roi avant que d'être né. Les mages avaient été appelés pour déclarer si la reine portait un fils; sur leur réponse affirmative, la tiare royale fut déposée sur le sein de la reine veuve, et les grands accomplirent envers le roi à naître toutes les cérémonies d'inauguration que prescrivait l'étiquette royale. Ce fils naquit et régna sous le nom de Schapour II, dès l'année 310 de l'ère chrétienne.

Les relations orientales racontent de son enfance des choses extraordinaires. Dès l'âge de cinq ans, il jugea utile de faire jeter un nouveau pont sur le Tigre, afin de prévenir l'encombrement qui résultait du concours simultané des serviteurs du palais et des autres habitants de la ville. Le jeune prince monta à cheval dès l'âge de sept ans; à huit ans il régla les formes du gouvernement et de l'exercice du pouvoir souverain; à seize ans, à la tête d'un corps d'élite, il chassa de ses États les Arabes qui avaient profité de son enfance pour les envahir et les ravager. Il se rendit maître des rives du Tigre et de l'Euphrate; il attaqua ensuite l'Arabie

sur ses côtes maritimes, s'en empara, et fit un si grand nombre de prisonniers, que pour les emmener, il fit percer leurs épaules où l'on passait une corde qui attachait les captifs l'un à l'autre.

Schapour II continua la guerre de ses prédécesseurs contre l'empire romain. Un frère du prince, nommé Hormisdas, et dont on ne dit pas l'origine, se réfugia auprès du roi d'Arménie, qui l'envoya à l'empereur Constantin (en 323). Schapour le laissa libre dans sa fuite, lui envoya même sa femme. Hormisdas se fixa à la cour de Constantinople, embrassa le christianisme, et seconda, pendant quarante années, les Romains dans leurs guerres contre la Perse. Schapour exerça de cruelles représailles contre les chrétiens de ses États (l'an 326). Constantin étant mort, Schapour réclama auprès de Constance les provinces situées entre l'Euphrate et le Tigre, que l'empereur Galère Maximien avait enlevées malgré la résistance de Narsès. N'ayant pas été favorablement écouté, Schapour mit le siége devant Nisibe, et après onze ans de guerre avec des résultats souvent contraires, il défit enfin Constance à la célèbre bataille de Singara, dans la Mésopotamie, au mois d'août de l'an 348* ; mais il y perdit son fils; le jeune prince, fait prisonnier, fut massacré par les Romains, furieux de leur défaite. Après neuf années d'interruption, cette guerre fut reprise et Nisibe de nouveau assiégée, mais avec aussi peu de succès que dans le siége précédent. Schapour fut plus heureux devant quelques villes de la Mésopotamie. Après Constance, Julien soutint avec ardeur la cause romaine contre Schapour, mais le nouvel empereur fut blessé à mort en l'année 363. Son successeur, Jovien, accorda au roi de Perse une paix avantageuse, et lui abandonna les cinq provinces au delà du Tigre. Plus tard, en l'année 370, Schapour, battu par l'empereur Valens, demanda une trêve; il mourut en 380, après un règne de soixante-dix ans.

Les écrivains chrétiens l'accusent de barbarie et d'orgueil. Les écrivains persans ont conservé de la vie de ce roi quelques anecdotes curieuses. Afin de connaître lui-même l'ennemi qu'il se

* *L'Art de vérifier les dates.*

e combattre, il alla, déguisé en marchand, à Contan-ème et pénétra jusque dans le palais impérial, où il fut i, son portrait se trouvant, comme ornement, sur une de vases du service de la table de l'empereur. L'autocrate rendre le roi persan, le fit coudre dans le cuir d'un bœuf l'on venait d'écorcher, et enfermer dans un château fort. Au moment de partir pour attaquer la Perse, l'empereur fit couvrir son prisonnier d'une housse de cheval, et le força de suivre à pied sa cavalerie. Au siége de Djondischapour, le captif parvint à s'échapper, ses gardes s'étant endormis; quelques Persans avertis ramollirent avec de l'huile chaude le cuir du bœuf et Schapour put ainsi s'en débarrasser. A cette époque, les affaires de la Perse s'améliorèrent; l'empereur romain fut fait prisonnier, et généreusement renvoyé par son vainqueur : d'autres disent au contraire que le vainqueur lui fit raccourcir les pieds, fendre les narines et lui mit une bride au cou. On ajoute que les Romains envoyèrent ensuite en présent à Schapour des meubles, des armes, des bijoux et des esclaves turcs; et que dans l'espace d'une seule année, ce roi bâtit la ville de Madaïn où il fixa sa résidence, et qui devint celle de tous les grands seigneurs du royaume. Il existe aussi sur le rocher de Bi-Sutoum une inscription sassanide placée au-dessous d'un bas-relief représentant la figure d'un roi de Perse à cheval; et cette inscription dit : « Celui dont voici la figure est l'adorateur « d'Ormuzd, l'excellent Sapor, roi des rois d'Iran et d'Aniran (le « Touran), germe céleste de la race des dieux, fils de l'adora-« teur d'Ormuzd, de l'excellent Ormuzd (Hormidas), roi des rois « d'Iran et d'Aniran, germe céleste de la race des dieux, petit-« fils de l'excellent Narsès, roi des rois *. »

La religion de Zoroastre avait été conservée comme religion nationale des Persans.

Schapour II ayant laissé la couronne à son fils encore enfant, un de ses proches parents, Artaxercès, gouverna pendant quatre années sans prendre le titre de roi. Il remit l'autorité dans les mains

* Silvestre de Sacy, *Antiquités de la Perse.*

de son neveu dès qu'il eut atteint l'âge de majorité; celui-ci régna dès l'année 384 sous le nom de Schapour III. Il fut modéré, bienfaisant, et conserva la paix pendant toute la durée de son règne qui fut de cinq années et quatre mois. On dit qu'il périt victime de son goût pour la simplicité. Préférant la tente au palais, il s'endormit, et un ouragan ayant renversé la tente, une pièce de bois tomba sur sa tête et il expira.

Un de ses frères régna onze années sous le nom de Vararane IV, il fut surnommé Kirmancha, ayant, pendant le règne de son père, gouverné le Kirman. Une pierre gravée de la collection de Stoch, nous a conservé la figure de ce prince. Une autre inscription sassanide, en tout conforme à celle de son père Sapor II citée ci-dessus, et placée aussi auprès de la figure équestre de Vararane IV, existe également sur le rocher de Bi-Sutoum.

Les règnes suivants furent occupés par Isdégerde Ier, de 399 à 420, Vararane V jusqu'en 440, Isdégerde II jusqu'en 457, Phirouz jusqu'en 488, ceux de Balascès, Kobad ou Caradès jusqu'en 531, ne furent remarquables que par la continuation de la guerre contre les Romains et des persécutions contre les chrétiens.

Isdégerde Ier conclut avec l'empereur Arcadius un traité de paix pendant cent ans, mais elle fut rompue dès le règne suivant, et bientôt après renouvelée, les deux armées ennemies s'étant enfuies aussitôt qu'elles furent en présence l'une de l'autre. Phirouz s'empara indûment du trône, secondé par les Huns blancs ou Hongrois, au préjudice de son frère; il se battit ensuite contre eux, et leur paya un tribut dont il se délivra peu de temps après. Les satrapes remplacèrent le fils aîné de Phirouz par son second fils Kobad; ils renversèrent cette idole et en choisirent une autre; mais la première recouvra sa liberté et son fils Kosrou lui succéda en l'année 531.

Par les souvenirs de ces règnes successifs, conservés dans les écrivains orientaux, on apprend que Isdégerde fut surnommé l'*Injuste*, ayant dépouillé les gens de loi, maltraité les soldats et le peuple; ses paroles étaient pleines de sagesse, ses actions les démentaient; il fut tué en voulant maîtriser un cheval indompté:

les Persans rendirent grâces aux dieux de la mort de ce roi furibond. Kosrou s'était emparé de la couronne; Vararane V, secondé par les Arabes, la réclama : on la plaça entre deux lions affamés, la déférant à celui des deux compétiteurs qui s'en saisirait. Vararane brava les deux redoutables carnassiers et prit la couronne. Les Persans le surnommèrent *Gour,* âne sauvage. Mirkond fait l'éloge de sa modération et de la sagesse de son gouvernement. Les musiciens étant rares dans la Perse, Vararane en fit venir douze mille de l'Inde, avec un grand nombre de danseurs. Il repoussa une attaque des Chinois, et coupa lui-même la tête à leur roi. D'après d'autres relations, ces Chinois étaient des Turcs venus de la rive droite de l'Oxus. Vararane délivra l'Inde d'un éléphant furieux qui la ravageait. Pour cette action, le roi des Indes lui donna sa fille en mariage. Ce célèbre aventurier persan mourut, on ne sait comment, dans un puits ou dans un marais.

Phirouz, parvenu au trône, fit ôter la vie à son frère Hormuzd, qui l'avait un instant occupé par la volonté de leur père; les trois principaux ministres éprouvèrent le même sort. Mais Phirouz périt dans un combat contre les Huns.

Kobad s'empara du trône, secondé par le roi du Turkestan ; il s'était marié, en passant à Nischabour, lorsqu'il se rendait auprès de ce monarque. En revenant vers la Perse, il s'arrêta chez le père de sa femme, laquelle avait mis au monde un bel enfant qu'on nomma Nouschirvan. Durant le règne de Kobad, le prophète Mazdac annonça une nouvelle doctrine dans l'Iran; elle autorisait l'union des parents à tous les degrés, et défendait l'usage de la chair des animaux. Dès lors, les plus odieux mélanges s'introduisirent, disent les historiens, dans les plus riches familles, et le prophète, couvert d'une mauvaise robe de laine, demanda la reine même pour épouse. Les grands, ennemis de la nouvelle secte, déposèrent Kobad; la reine le tira de sa prison par un heureux stratagème; les Huns ou les Hongrois accordèrent des secours au roi fugitif; il reprit la couronne, et laissa en paix, à la fois, le prophète, ses partisans et ses antagonistes. Vers la fin de son règne, le roi fut heureux dans ses combats contre les

Romains, et ils finirent en même temps que sa vie, qui avait duré quarante-trois ans. Nouschirvan fut le plus distingué des nombreux enfants de Kobad; le roi le désigna pour lui succéder.

Les relations occidentales et celles de l'historien persan Mirkond sont d'accord sur l'époque où commença le règne de Nouschirvan, troisième fils de Kobad, qui prit le nom de Kosrou, et que nous connaissons sous celui de Chosroès le Grand. Il prit la couronne d'après le testament de son père, en l'année 531, ayant été préféré à ses deux frères, ses aînés. Il s'affermit sagement sur le trône en traitant de la paix avec l'empereur Justinien : les prisonniers furent rendus de part et d'autre, et l'empereur s'engagea à payer aux Persans mille livres d'or.

Chosroès s'était d'ailleurs montré peu empressé de la couronne; les doctrines du nouveau prophète Mazdac avaient mis un grand désordre dans le royaume : la royauté était sans force et sans considération; les sources de la prospérité publique étaient taries; l'autorité se trouvait dans des mains viles et mercenaires; le gouvernement, selon les lois et la justice, était impossible sans de sanglantes luttes : tel était le jugement que Chosroès portait lui-même sur l'état de la Perse. Cette vérité frappa les grands et ils promirent leur concours pour le rétablissement de l'ordre : Chosroès dit, en prenant la couronne : « Mon autorité ne s'étend que sur les corps et non sur les cœurs; Dieu qui connaît les pensées, peut seul juger les intentions; ma vigilance ne doit avoir pour objet que vos actions, et non vos consciences. Je réparerai par la justice tous les maux qui désolent la Perse; alors le souvenir de mon règne méritera d'être transmis à la postérité *. »

Le roi donna à Mazdac, source première de ces désordres, de sévères avertissements; ils furent infructueux. L'un de ses partisans, d'après les préceptes de la secte, s'empara d'une femme mariée dont il voulait faire la sienne; le prophète bravait l'auto-

* L. Du Beux, *la Perse*, pag. 325.

rité royale : le roi le fit mettre à mort, fit poursuivre dans toute la Perse ses nombreux partisans; il y en eut une grande quantité de pendus; on les nommait les Zendics.

En l'année 540, Chosroès envahit la Syrie ; les historiens persans assurent que ce fut comme représailles contre les Romains, qui étaient entrés dans la province de Djéhzireh, et avaient enlevé des chevaux, des chameaux et un butin considérable. La Syrie fut maltraitée par les Persans. Justinien acheta la paix moyennant mille livres d'argent payées de suite, et un tribut annuel de cinq cents livres.

Pendant les trente-quatre années que dura encore le règne de Chosroès, les guerres et les traités de paix se succédèrent et furent souvent renouvelés entre les Romains et les Persans. Les écrivains grecs racontent de grandes victoires sur le roi de Perse; mais dans les traités qui s'ensuivaient, l'empereur consentait d'ordinaire à payer d'onéreux tributs. L'empereur Justin II obtint, toutefois, des succès marquants sur Chosroès, et rentra même en possession de ses provinces de la rive gauche de l'Euphrate. Chosroès mourut sur ces entrefaites, à Ctésiphon, au mois de mars de l'année 579. Il fut sans contredit un grand roi; ayant persécuté les chrétiens, l'Occident, qui ne doit pas honorer sa mémoire, en a fait un monstre de perfidie et de cruauté. Au contraire, les Orientaux le comparent à Alexandre pour le courage, la grandeur d'âme et la générosité : « Il y a sans doute de l'exagération « des deux parts; Chosroès eut les vices de la plupart de ses pré« décesseurs, il les surpassa par ses grandes qualités *. »

Mirkond assure que la femme de Chosroès était le chef-d'œuvre du Créateur; qu'elle était chrétienne; que le fils qu'elle mit au monde, aussi beau qu'elle, se fit chrétien aussi; qu'il se révolta contre son père en se mettant à la tête d'une armée de chrétiens, et qu'il mourut dans un combat.

Le même historien ajoute que Chosroès menaça l'Inde, dont le roi acheta chèrement la paix par de riches présents.

* *L'Art de vérifier les dates*, par les Bénédictins, t. Ier, pag. 408.

Kosrou établit ensuite plusieurs règles importantes pour l'administration de ses vastes États. La contribution des terres était fixée selon leur proximité de la capitale; il fit établir un tarif plus en rapport avec leur produit. Les juifs et les chrétiens furent soumis à la capitation (l'impôt personnel); les personnes, âgées de 20 à 50 ans, la payaient seules.

Mirkond dit aussi que l'empereur de la Chine, qui habitait un palais paré de perles et de diamants, et dont le harem se composait de mille femmes, toutes filles de rois, envoya des présents à Kosrou. Le roi de l'Hindoustan lui en envoya aussi; les portes du palais du roi indien étaient également de perles et de pierreries.

Ce qui est peut-être plus certain, c'est que l'admirable livre de *Calila et Dimna* fut apporté de l'Inde dans la Perse pendant le règne de Kosrou-Nouschirvan.

La façade de son palais était irrégulière, parce qu'une pauvre femme n'avait pas voulu vendre sa maison au roi, qui respecta sa volonté.

Son fils Hormouz, que les Occidentaux nomment Hormisdas III, le seul des enfants de Kosrou qui fût le fils d'une princesse, fut choisi, par ce motif, pour lui succéder, l'an 579 de J.-C. Le nouveau roi fut injuste et cruel; il soutint sans succès la guerre contre les Romains et le Turkestan. Une révolte de son armée le précipita du trône; il eut la douleur de voir son plus jeune fils égorgé sous ses yeux, sa mère sciée par le milieu du corps; il fut ensuite privé de la vue, jeté dans une prison obscure; étant devenu fou furieux, il y fut assassiné par l'ordre de son fils, Chosroès II, surnommé Parviz.

Ce fut le premier acte du règne de ce fils, qui commença en l'année 589. Une année après, il fut chassé du trône par l'armée rebelle, et il se réfugia auprès de l'empereur Maurice, à Constantinople, qui le maria avec sa fille et le rétablit sur le trône. En l'année 603, Chosroès II déclara la guerre à l'empereur Phocas pour venger l'assassinat de Maurice, son beau-père. Cette guerre dura dix-huit années et fut heureuse pour Chosroès; l'empire ro-

main fut menacé d'une destruction totale en Asie. L'empereur Héraclius le releva de ce danger, et pénétra jusqu'au cœur de la Perse, après trois années de succès (années 622 à 624). La dissension naquit parmi les enfants de Kosrou ; l'aîné, Siroès, craignant un autre héritier du trône, fit égorger dix-sept de ses frères sous les yeux même de leur père; il fit enfermer le roi dans une prison et l'accabla chaque jour d'injures et de mauvais traitements jusqu'à sa mort, survenue en l'année 628. Les poëtes persans ont célébré la magnificence de Chosroès-Parviz, et chanté ses amours avec la belle Schivine.

Les neuf princes qui régnèrent après Chosroès furent à peine aperçus sur le trône; le meurtre les y appelait, le meurtre leur donnait des successeurs; leur avénement et leur mort employèrent à peine une année. En 629, une reine avait été couronnée à défaut de descendants mâles. Elle se nommait Pourandokht; elle était fille de Kosrou, et fut empoisonnée après seize mois de règne. Sa sœur et quatre autres princes vinrent ensuite. Enfin, en l'année 632, Isdégerde III leur succéda; il fut le dernier roi de la famille des Sassanides.

A cette époque Mahomet, le nouveau prophète de l'Orient, était à la tête d'une puissante armée passionnée de fanatisme, et maître de l'Arabie et de la Syrie. Bientôt après, vers le milieu de cette même année 632, le prophète étant mort du poison qu'une jeune juive lui avait habilement administré dans une épaule de mouton, Aboubekr, premier calife, envoya Khaled, général expérimenté, que Mahomet surnommait l'épée de Dieu, conquérir la Chaldée, occupée par les Persans.

Isdégerde défendit ses États contre ce nouvel ennemi que poussaient à la fois l'avidité des conquêtes et l'ardeur insensée qu'inspirait une nouvelle religion; il tuait tous les idolâtres qui ne l'adoptaient pas. En 637, un autre chef mahométan pénétra jusqu'à Madaïs, capitale de la Perse, et l'enleva; la résistance du roi fut sans succès; les deux armées se trouvèrent en présence à Néhavend; le roi de Perse fut vaincu, perdit plus de cent mille hommes et prit la fuite; en 652 il ne restait au successeur de vingt-cinq

rois des rois, compagnons des astres, frères du Soleil et de la Lune, que la province de Sedjestan, qu'il perdit avec la vie, ayant été assassiné par les rebelles. Sa mort livra la Perse entière au calife Othman.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Huitième dynastie : des Califes.

RÈGNE DES DYNASTIES MUSULMANES.

C'est le commencement du règne de ce roi Isdégerde III, le 16 juin 632, qui sert de point initial à l'ère chronologique appelée *ère d'Isdégerde*. Elle est composée d'années de trois cent soixante-cinq jours, semblable en cela à l'ère julienne. Les Persans l'employèrent jusqu'à l'an 1075 de l'ère chrétienne; ils s'aperçurent alors qu'elle se composait d'une année civile dont la longueur n'était pas égale à celle de l'année astronomique; ils la réformèrent en donnant à chacune trois cent soixante-cinq jours quatre heures quarante-neuf minutes et quelques fractions, et la régularisèrent au moyen d'exactes intercalations; quelques mathématiciens assurent que cette année est plus précisément déterminée que celle de notre calendrier grégorien; elle a été en usage depuis parmi les Persans, qui la nomment ère djélaléenne, du nom du schah Djelaleddin, qui ordonna cette réforme.

La Perse passa, par l'effet de nombreux désastres, sous l'autorité des califes musulmans; cette autorité domina depuis l'Euphrate jusqu'à l'Oxus. La nouvelle religion était imposée avec le nouveau

gouvernement ; la perte de la vie était le châtiment de toute résistance ; les partisans de l'ancienne loi acceptaient souvent ce martyre ; ce fut alors que, pour échapper à la mort, un certain nombre de familles persanes se réfugièrent de proche en proche jusque dans l'Inde, où elles existent encore sous le nom de Parses, avec les doctrines et les livres de Zoroastre.

Les Arabes musulmans jouirent paisiblement de leur belle conquête pendant près de deux siècles. Le septième calife, Yézid, perdit la Perse qu'un rebelle, Moktar, lui enleva en 683. Elle se ressentit aussi des luttes armées qu'amenèrent des dissensions fréquentes dans la famille du prophète et de celles de ses successeurs. La rébellion des chefs militaires ajoutait encore à ces malheurs. On se souvenait cependant des anciens rois persans ; le dix-septième calife, autre Yézid, se glorifiait de descendre d'une princesse de la famille de Kosrou le Grand.

LES TAHÉRIDES.

Vers l'année 820 de J.-C., la destinée de la Perse sembla s'améliorer : un gouverneur du Khorassan, Taher, se révolta contre Mamon, le calife régnant, et fut le chef de la dynastie des *Tahérides* dans le Khorassan, où elle se maintint durant plusieurs générations. Mais l'étendue extraordinaire de l'empire des califes en rendait la surveillance impossible ; les provinces éloignées étaient exposées aux coups de main des audacieux que les exemples et l'état des choses multipliaient dans ces temps-là.

LES SAFFARIDES.

Un fondeur de laiton, nommé Yakoub, s'empara en effet du Sistan, et fut le chef de la dynastie des Saffarides qui tira son nom de la profession de son premier roi. Il s'était fait chef de bandits ; appelé pour défendre le gouverneur du Sistan, rebelle au calife, il s'empara de ce gouverneur et l'envoya au calife de Bagdad qui investit le Saffaride de sa conquête. Yakoub en fit de nouvelles ; en 870, il s'empara du dernier prince des Tahérides,

brava l'autorité du calife, occupa la plus grande partie de l'Iran et marcha sur Bagdad; défait dans le premier combat, en 875, il se préparait à livrer le second quand la mort le frappa; les Persans accordent à ce rebelle de grandes vertus et un beau caractère.

Son frère, Amrou, lui succéda, après avoir fait sa soumission au calife; mais les habitants de son gouvernement se déclarèrent contre lui, et il le perdit en 884. Vers l'an 899, il s'empara de nouveau du Khorassan; et, sous le prétexte de rendre hommage au calife, il alla l'attaquer en personne jusque dans son palais, à Bagdad; son escorte de quatre cents hommes fut détruite; il fut blessé, mais sauvé grâce à la vitesse de son cheval.

Le calife excita contre Amrou un prince tartare, Ismaël, descendant de Saman. Ce chef tartare réussit, et envoya Amrou à Bagdad, où il fut mis à mort en l'an 901.

LES SAMANIDES.

Ismaël fut le chef d'une nouvelle dynastie, celle des Samanides; il conquit le Sistan, le Khorassan, le Tabaristan et l'Irak-Adjémi. Il reçut du calife l'investiture de ces provinces, et mourut, honoré pour ses vertus civiles et guerrières, en l'année 907, âgé de 60 ans. Pendant cent années encore ses successeurs continuèrent de jouir de l'autorité qu'il leur avait transmise; ils imitèrent les bons exemples qu'il leur avait laissés, honorèrent les lettres, encouragèrent les premiers poëtes persans qui écrivirent depuis l'islamisme, et finirent sans bruit vers l'an 1004 de l'ère chrétienne.

LES DILÉMITES OU BOWAÏH.

Les succès que couronne l'audace sont contagieux; à l'imitation du fondeur de laiton, les fils d'un pêcheur de l'Arak-Adjémi, nommé Bowaïh, avaient voulu se faire les chefs d'une dynastie royale. Ils s'établirent dans le Ghilan, eurent des successeurs; mais la dissension se mit entre eux, et l'auxiliaire qu'appela leur imprévoyance s'empara des provinces qui étaient le sujet de

leurs mutuelles prétentions. Contemporains des Samanides, les Bowaïh, nommés aussi les Dilémides, du nom de la province de Dilem qu'ils habitaient, leur survécurent quelque temps.

LES GAZNÉVIDES.

Mahmoud, sultan de Gazna, succédant à l'autorité de son père, et lieutenant du calife, chassa de la Perse, en l'année 1027, une armée de Turcs Seldjoukides, et s'empara de cette province que ses descendants conservèrent pendant deux générations.

LES SELDJOUKIDES.

Les Turcs Seldjoukides, à leur tour, furent de nouveau maîtres de la Perse; le chef de cette tribu tartare, nommé Togril-Begh, prit le titre de roi de Nischabour en l'année 1037 de J.-C., marcha sur Bagdad, et s'empara de la personne, jusque-là sacrée, du calife.

Cette famille étendit son autorité sur la Perse, l'Aderbïdjan et les pays voisins, où plusieurs de ses branches régnèrent. D'autres tribus turques leur firent la guerre : les *Kharismiens* en 1097 conquirent la Perse proprement dite et tous les pays situés entre l'Hindoustan et la mer Caspienne; les *Mogols* leur succédèrent, la marche naturelle des choses avait amené la race tartare sur le premier plan de la scène du monde oriental (l'an 1230). Les Mogols de *Djengis-Khan* formèrent deux nouvelles dynasties; l'une d'elles régna sur la Perse; elle eut pour chef *Houlagou*, dont les États se composaient de la Perse, la Chaldée, la Syrie, la Natolie; les *Modhafériens*, réunis par Mohammed Modhaffer, occupèrent la Perse depuis 1318 jusqu'en 1387; *Tamerlan* leur succéda; vinrent ensuite les *Turcomans* du mouton noir, les Turcomans du mouton blanc, moutons également féroces (1468); ces derniers régnèrent sur la Perse entière. En 1501, le dernier de ces princes fut détrôné par *Ismaël Sofi*, dont la famille s'est maintenue sur le trône jusqu'au dernier siècle *.

* *L'Art de vérifier les dates*, tom. I, pag. 501.

La succession naturelle de ces princes de la même famille sur le trône de Perse, permet de mettre quelque précision dans la suite des événements.

LES SOFI.

Cette famille eut pour chef Séfi ou Sofi, le restaurateur de la secte d'Ali en Perse. Son arrière-petit-fils, Ismaël Sofi, rassembla les alides, se fit aimer de ses sujets, répandit la doctrine des schiites qui était celle des alides perfectionnée par Haïdar. Elle était opposée à la doctrine des sunnites, ou traditionnaires, suivie par les Turcs, et cette diversité religieuse fut la source réelle du schisme qui divisa les Turcs et les Persans, la cause perpétuelle de guerres sanglantes entre les deux nations. Les schiites portent une étoffe rouge autour de leur turban; pour cela, les Turcs les désignent par le nom de kisilbaschs, les *têtes rouges*.

Les Sofi ou schahs de Perse luttèrent à la fois contre les Tartares de diverses tribus, et contre les empereurs ottomans établis en Asie Mineure, sous le modeste titre d'émir, dès l'année 1299.

La relation de toutes ces guerres ne pourrait inspirer qu'un douloureux ennui par l'uniformité de leurs résultats, la similitude des moyens, l'identité des vues, des passions, et des opinions de ceux qui les dirigeaient, tous étaient de cruels et d'ambitieux pillards. Il n'y a entre eux que de légères nuances de caractère.

En l'année 1506, Ismaël Sofi était le maître de tout le royaume de Perse. Battu en 1510 par le sultan Sélim, qui avait une nombreuse artillerie, Ismaël se releva plus tard et fit la conquête de la Géorgie. Il mourut en 1523, laissant une mémoire chérie; il était considéré comme le fondateur de la religion nationale de la Perse, et nommé pour cela le roi des schiites.

Durant le règne de son successeur, Schah-Tamasp, le Grand Mogol, chercha un refuge à la cour de Perse, et il fut rétabli sur son trône. La jeunesse de Thamasp avait été fort dissipée; mais à l'âge de vingt-neuf ans, il fit une pénitence publique de ses fau-

tes, et comme réparation des mauvais exemples qu'il avait donnés, il fit détruire tous les cabarets de son royaume. Son quatrième fils lui succéda; mais, fidèle aux usages antiques de l'Asie, et pour sa sûreté personnelle, il fit mettre à mort tous les princes du sang; cet autre Ismaël mourut, en 1577, par l'abus des liqueurs, de l'opium, et d'un autre poison.

Après quelques années d'anarchie, Schah-Abbas était assez bien assis sur son trône (de 1586 à 1597). Ce fut alors que deux Anglais, sir Anthony et sir Robert Sherley, ayant avec eux vingt-six cavaliers bien montés, offrirent leur service au schah de Perse: ils introduisirent dans son armée la discipline militaire et l'artillerie. Sir Anthony fut envoyé en Europe pour exciter les monarques chrétiens contre les Ottomans. Il s'ensuivit des guerres terribles entre les Persans et les Turcs; ceux-ci furent vaincus: on apporta à Schah-Abbas vingt mille cent quarante-cinq têtes de Turcs.

Ce même schah de Perse enleva Ormuz aux Portugais, qui s'y étaient établis depuis plus d'un siècle et en avaient fait l'entrepôt du commerce de l'Inde. Les Anglais secondèrent les Persans dans la destruction de ce comptoir rival.

Schah-Abbas fixa sa résidence à Ispahan; la population de la Perse doubla pendant son règne. Il fit construire une chaussée qui traversa le Mazanderan tout entier; les ponts et les caravansérails furent multipliés; il traita favorablement les Arméniens chrétiens et les autres chrétiens en général. Ami passionné de la justice, il faisait pendre les cadis prévaricateurs; il fut jaloux de ses fils, et souilla une belle vie de prince par de mauvais penchants d'homme: l'amertume du repentir empoisonna ses dernières années; il mourut, âgé de 70 ans, en l'an 1628. Il a reçu de l'histoire le nom d'Abbas le Grand. Il préféra la paix à la guerre, la première étant plus favorable à la prospérité de ses États. Le vulgaire lui attribue encore aujourd'hui la fondation de tous les établissements d'utilité publique qui subsistent dans la Perse. Le bonheur de la Perse semble avoir fini avec la vie de Schah-Abbas.

Son petit-fils, en montant sur le trône, Sam-Mirza, se nomma Schah-Séfi. Jaloux et cruel, il fit donner la mort ou crever les yeux

aux princes du sang, aux ministres et aux généraux de quelque renommée durant le règne précédent. Sa mère et sa favorite périrent aussi de sa main; et il régna paisiblement jusqu'en 1641 ! On voit à Kom son magnifique tombeau.

Son successeur, Abbas II, fils de Séfi Ier, révoqua de leurs emplois tous les fonctionnaires adonnés au vin, défendit l'usage de cette liqueur, et imposa des règles sévères aux mœurs de la cour; il en secoua bientôt après les prescriptions; il admit le voyageur français Tavernier à boire avec lui du vin de Schiraz. Il s'adonna en effet à cette liqueur, et souilla son règne de plusieurs crimes; mais il fut bon et généreux pour les peuples, tolérant pour toutes les religions. « C'est à Dieu, disait-il, et non à moi, de juger la « conscience des hommes. » Il eut des relations avec les États de l'Europe : il succomba en proie à une maladie dont les symptômes étaient à la fois hideux et effrayants! Sa fin est de l'année 1666. Un tombeau, plus riche encore que celui de son prédécesseur, lui fut élevé dans la même ville de Kom. Le voyageur Chardin, qui était alors en Perse, ne nomme Abbas II qu'avec les marques du plus grand respect; il qualifie sa mémoire de glorieuse, et sa mort lui paraît être un châtiment du ciel sur le grand empire que ce prince avait toujours gouverné sagement *.

Le même voyageur français assista au couronnement du successeur d'Abbas II, qui fut Soliman III; il en a longuement décrit les cérémonies **. Les mérites naturels du personnage ne répondaient point à l'éclat de cette solennelle intronisation. Soliman fut un prince faible, efféminé, dissolu ***; mais il sut choisir de bons ministres. Sa cour fut des plus brillantes; les étrangers de distinction s'y rendaient en grand nombre; il se montrait très-affable envers eux; il perdit, sans combattre, quelques provinces de son royaume, et mourut, épuisé de débauches, en l'année 1694.

Husseïn, son fils, d'autres disent son frère ****, fut élevé au

* Chardin, *Voyage en Perse*, tom. IV, pag. 213.
** *Idem.*
*** L. Dubeux, *la Perse*, pag. 358 et suivantes.
**** *L'Art de vérifier les dates.*

trône par la volonté des grands de la cour. Le calme y fut habituel pendant les vingt premières années de ce règne : mais alors les eunuques du palais avaient repris leur fatale influence; les mollahs les secondaient, et les peuples gémissaient sous cette double tyrannie. Dans un tel état de choses, le calme apparent cachait l'affreux ouragan qui allait fondre sur l'empire de tous côtés. En effet, l'empire fut attaqué par les Kurdes qui ravagèrent le nord-ouest, et se montrèrent jusque sous les murs d'Ispahan; par les Arabes de Mascate qui s'emparèrent des îles du golfe Persique; par les Afghans et les Tartares-Usbeks réunis qui s'établissaient dans le Kirman et dans le Khorassan. Enfin, des catastrophes épouvantables vinrent ajouter à tant de malheurs : la ville de Tauris fut engloutie avec ses 250 000 habitants par un tremblement de terre!

Les armées persanes firent d'inutiles efforts pour résister à toutes les invasions; le dernier des Sofi fut renversé par un ennemi même peu redoutable, tant la décadence de la Perse avait fait de progrès sous l'autorité de princes incapables de la gouverner.

Les Afghans mirent le siége devant Ispahan; la famine en décima les habitants. Husseïn, avili aux yeux de tous, vint mettre le comble à sa honte en signant, pendant l'année 1722, une capitulation qui lui enleva sa couronne, et livra aux Afghans la capitale et le trône de la Perse.

LES AFGHANS.

Quand les Afghans du Kandahar se révoltèrent, ils eurent pour chef Mir-Wéis qui fut proclamé roi de cette province. Celui-ci étant mort, son frère, Mir-Abdallah, lui succéda; un autre frère, Mahmoud, prévint par sa violence tout arrangement pacifique avec la Perse, attaqua Ispahan, l'enleva, comme nous venons de le dire, se rendit au palais, fut proclamé roi, et salué comme tel par Husseïn lui-même et toute sa cour.

Mahmoud fut le premier de la dynastie des Afghans; il prit le

titre de sultan, rejetant celui de schah; mais son génie ne répondait pas à son audace. Un compétiteur, Thamasp, fils d'Hussein, se montra avec quelques succès. Mahmoud perdit une bataille; ce malheur exalta sa férocité; il fit massacrer un grand nombre de seigneurs persans, de gardes et de personnes employées par Husseïn; le massacre des vaincus était toujours la suite de ses victoires. L'esprit de sédition se répandit dans l'armée; la Porte et la Russie envahirent des provinces : Mahmoud en perdit la raison; il était en proie aux plus horribles souffrances, et afin de les abréger, sa mère le fit étouffer! Ce n'est que dans les pays du plus complet despotisme qu'on rend de pareils services.

Aschraf, fils de Mir-Abdallah, lui succéda, et inaugura son règne par des massacres. Il fit trancher la tête à Mahmoud, craignant que la strangulation préalable n'eût pas été efficace; il ordonna de mettre à mort quelques seigneurs qui restaient encore à Ispahan; mais il avait devant lui trois ennemis redoutables, la Turquie, la Russie et Thamasp, fils d'Husseïn, qui était soutenu par ces deux puissances. Aschraf était un homme habile; il fit valoir les intérêts de la religion. Les Afghans et les Turcs étaient sunnites, et les Husseïns hérétiques schiites, Au nom de leur commune orthodoxie, Aschraf ralentit habilement l'influence des Turcs, battit même leurs armées, renvoya les prisonniers au Grand Seigneur, et en obtint, en 1727, un traité par lequel il fut reconnu roi de Perse.

Mais Thamasp occupait le Khorassan; il avait pris à son service, en 1727, un chef de brigands, qui fut ensuite le célèbre Nadir-Schah ou Thamasp-Kouli-Khan. Une première et une seconde rencontres furent malheureuses pour les Afghans : Thamasp entra dans Ispahan. Aschraf avait fui à Schiraz, emmenant à sa suite le trésor et toutes les femmes de la famille royale; il périt dans sa fuite, et sa tête fut envoyée à Thamasp vainqueur.

Schah-Thamasp II rétablit momentanément la couronne de Perse dans la famille de Husseïn, son père. Il la devait aux succès de Thamasp-Kouli-Khan, *le prince esclave de Thamasp*, qui fut, au contraire, son maître. A la suite de la guerre contre les Turcs, Schah-Thamasp avait fait un traité de paix; Kouli-Khan le

désavoua et refusa de le reconnaître; à son tour, le schah désavoua son ministre, qui ne voulut pas se soumettre à son maître, et qui, s'avançant vers Ispahan avec une armée de 70 000 hommes, invita le souverain de la Perse à une grande revue, lui offrit un magnifique festin, l'enivra, le déposa et l'enferma dans un appartement des jardins du palais.

Kouli-Khan ne s'en tint pas à ces premières mesures. Il proclama roi de Perse Abbas III, fils de Thamasp, âgé de six semaines, s'attribua la régence et continua la guerre contre les Turcs. Le pacha de Tiflis obtint sur lui des succès mémorables. Ce pacha est cependant battu dans un quatrième engagement; les hommes y succombent par milliers; le pacha de Bagdad est envoyé par la Porte pour négocier la paix, et les limites des deux empires sont réglées, en 1736, telles qu'elles étaient avant l'invasion des Afghans.

Le jeune roi mourut; le régent fut soupçonné de lui avoir donné du poison. Quoi qu'il en soit, le régent se fit roi ou se fit nommer roi.

Le jour du nourouz, ou équinoxe du printemps de cette même année 1736, il assembla dans la plaine de Mogam, sous des portiques élevés pour cette solennité, tous les grands fonctionnaires de l'État et une partie de l'armée. Plus de cent mille Persans s'y trouvèrent; Nadir leur dit : « Schah-Thamasp et Schah-Abbas « étaient vos rois, et les princes de leur sang sont les héritiers « du trône; choisissez pour votre souverain ou l'un d'eux ou un « homme que vous connaissez grand et valeureux. C'est assez « pour moi d'avoir rendu au trône son ancienne gloire et d'avoir « délivré mon pays des Afghans, des Turcs et des Russes. » Nadir-Kouli-Khan se retira dans l'intention de laisser à l'expression du vœu général plus de liberté. Il fut appelé d'un avis unanime au trône de Perse; il le refusa. Pendant un mois, chaque jour, même manifestation, même refus. Kouli-Khan céda enfin à l'insistance de l'assemblée; il accepta la royauté.

Le premier acte de son autorité fut celui d'un profond politique. Les Sofis, qu'il avait détrônés, professaient la doctrine des

schiites; le peuple, en demeurant fidèle à cette doctrine, semblait persister dans les mêmes sentiments à l'égard de ses anciens rois. De plus, dans ses projets de conquête sur les autres pays de l'islamisme, où les sunnites dominaient, Nadir craignait que son hérésie, illicite selon ces pays, ne contribuât à y soulever contre lui des résistances, et qu'une guerre de conquête ne se changeât ainsi en guerre de religion; il demanda donc, avec l'autorité que lui donnait le vœu public, que la Perse se rangeât du côté des sunnites, reconnaissant ainsi la légitimité des quatre premiers califes, et renonçant à leur préférer Ali et ses adhérents, il institua le saint iman Djafar, de la famille du prophète, pour le chef de la nouvelle religion persane. Un édit royal proclama ce changement, et Nadir en informa le sultan de Constantinople.

Nadir-Schah passa quelque temps à Ispahan, occupé des affaires du royaume; il se lança bientôt après dans la carrière des conquêtes et des hasards qu'elle engendre. Son fils aîné, Réza-Kouli, le seconda par ses victoires dans la Bactriane et au delà de l'Oxus. Nadir pénétra dans le Kaboul, au delà de l'Indus, à Dehli, sur la Djoumma; le Grand-Mogol perdit vingt mille hommes, tués dans la première rencontre, et autant de prisonniers; le butin fait par le vainqueur fut immense.

Ceci se passait en l'année 1739. La nouvelle se répandit dans Dehli que Nadir-Schah était mort; elle excita une révolte qui fut apaisée par le massacre de huit mille habitants. Nadir-Schah avait reçu une blessure en essayant de l'apaiser. Son second fils se maria avec la fille du Mogol vaincu, mais qui avait été traité avec une grande générosité et rétabli sur son trône.

Nadir retourna dans ses États, regreté par les Indous, quoiqu'il les eût traités sévèrement. Sa marche fut lente et embarrassée par l'immensité du butin, estimé à sept cent cinquante millions. Son retour à Hérat fut célébré par des fêtes; il supprima les impôts pendant trois années; il étala publiquement les trésors qu'il avait conquis. L'Oxus fut reconnu par les Usbeks comme limites de la Perse et de la Tartarie. Il passa trois mois à Mesched, dont il fit la capitale de ses États. Les beaux jours de la Perse

étaient revenus; elle touchait à l'Oxus, au Tigre, à la mer Caspienne et à l'Indus.

Cinq années de succès avaient produit ces grands résultats. Des accidents déplorables vinrent altérer les inclinations modérées du monarque victorieux. Il soupçonna son fils aîné d'avoir tiré sur lui et de l'avoir blessé à la main; il ordonna de lui crever les yeux. « Vos crimes, lui dit Nadir, m'ont forcé à cette terrible « mesure. — Ce ne sont pas mes yeux que vous avez crevés, lui « répondit le prince Réza-Kouli, mais ceux de la Perse. » Le caractère de Nadir s'aigrit de plus en plus et se montra plus sévère contre les officiers et contre les grands du royaume. Il fit mettre à mort cinquante nobles seigneurs qui avaient assisté au supplice de Réza-Kouli sans tenter de l'empêcher. Dès ce jour, il se montra de plus en plus féroce et avide de biens; sa fureur ne connut bientôt plus de bornes : des villes entières étaient détruites; ailleurs, les habitants les abandonnaient et se réfugiaient dans des cavernes. L'existence de tous ses officiers était menacée; ils l'assassinèrent. Le capitaine de ses gardes lui donna le coup mortel, et le monstre expira. Sa vie et son règne finirent en 1747.

L'histoire et la tradition l'ont jugé diversement : elles en font à la fois un monstre et un libérateur. Ses forfaits inspirent plus de pitié que d'horreur; on regrette qu'à tant de belles actions Nadir ait ajouté tant de crimes. On assure qu'il fit faire une traduction des quatre évangiles chrétiens, mais elle fut si mal faite qu'il la tourna en ridicule. Les Bénédictins disent de Thamasp-Kouli-Khan qu'on ne peut lui refuser la bravoure et la science militaire, mais il lui manqua les qualités qui font l'honnête homme, et il était plus propre à commander à des bandes de voleurs qu'à des peuples policés. Ce jugement conviendrait également à un assez grand nombre de rois de la Perse; le despotisme pervertira toujours le meilleur des hommes s'il est fait roi.

Les assassins de Thamasp-Kouli-Khan élurent pour lui succéder son neveu Ali. Ce nouveau roi fit remise de trois années d'impôts, afin de faire oublier les extorsions et les crimes de son oncle :

mais en même temps il fit égorger Réza-Kouli, déjà aveugle, et treize autres cousins descendants de Thamasp, et plus près du trône que lui. En conséquence, ce roi meurtrier prit le nom d'Adil-Schah, le *roi juste;* il tâcha d'acheter le suffrage populaire par ses libéralités; son frère l'attaqua, le prit et lui fit crever les yeux. A son tour, celui-ci fut assassiné par ses soldats. Schah-Roch, fils de Réza-Kouli avait été épargné; il fut fait roi, dépossédé ensuite, aveuglé aussi, rétabli sur le trône et rappelé de nouveau comme roi du Khorassan.

LES ZENDS.

Les gouverneurs de la Perse, profitant de cette anarchie, affectaient l'indépendance, se faisaient la guerre, se supplantaient, s'entre-tuaient : le chef d'une petite tribu de Zends, d'une origine vulgaire, mais qui avait déjà figuré dans les affaires de la Perse dès le règne d'Ismaël Sofi, fut le plus heureux de ces rebelles et se trouva enfin le maître de la Perse entière. Il se nomma Kérim-Khan et fut le chef de la dynastie des Zends. Il acquit et conserva son autorité souveraine à force de modération. Il maintint aussi la paix à l'extérieur et la tranquillité à l'intérieur de ses États.

L'agriculture et le commerce se relevèrent; sa cour fut fréquentée par les savants et les lettrés qui y trouvaient bienveillance et protection; la mort de Kérim-Khan excita des regrets universels parmi ses peuples; elle survint en 1779; ce roi avait vécu quatre-vingts ans.

Un historien persan raconte ainsi le bonheur de la ville de Schiraz durant le règne de Kérim : « Les rayons de ce soleil ma-« jestueux s'étendaient sur tout l'empire : l'influence de sa cha-« leur bienfaisante se faisait plus particulièrement sentir dans la « ville de Schiraz. Les habitants de cette ville heureuse jouissaient « du calme et du bonheur auprès de jeunes filles à face de lune. « Leurs jours s'écoulaient dans une douce oisiveté, au sein de « ces groupes joyeux : le vin animait leurs plaisirs, et l'amour

« remplissait tous les cœurs de ses plus pures jouissances*. »

Kérim-Khan racontait aussi une anecdote qui lui était personnelle : « J'étais alors, disait-il, un pauvre soldat de l'armée de « Nadir-Schah, et le besoin me porta un jour à voler chez un « sellier une selle brodée d'or qu'un chef afghan avait envoyée « pour la réparer. J'appris bientôt après que le malheureux « sellier était en prison et condamné à être pendu. Ma con- « science me dicta mon devoir. Je replaçai la selle où je l'a- « vais prise, et j'attendis. Peu de temps après, la femme du sel- « lier vit la selle, se jeta à genoux, et demanda à Dieu que celui « qui avait rapporté la selle en possédât un jour un millier de « semblables. Je suis persuadé, ajoutait Kérim, que le vœu de « la bonne femme a beaucoup servi à ma fortune et à mon éléva- « tion. » On ne sait pas si, en attendant, le sellier n'avait pas été pendu, et si sa veuve fut indemnisée du mal qui lui survint par l'effet du vol commis par Kérim.

Il est du devoir de l'historien de ne pas taire que ce prince montra toujours beaucoup de piété envers Dieu, de bonté et d'équité envers les hommes ; le goût des plaisirs ne le détourna pas de la pratique de ces rares vertus.

Un marchand courut à lui tout effaré ; il venait d'être volé. « Comment avez-vous été volé? lui demanda le roi. — Pendant que je dormais. — Pourquoi dormiez-vous ? — Parce que je pensais que le roi veillait pour moi. » Le grand-vizir reçut aussitôt l'ordre de payer au marchand la valeur de ce qu'il avait perdu. C'était au roi, disait-il, à tâcher de reprendre cette somme sur les voleurs.

Zéki-Khan, son frère, succéda à ce bon prince. Ce fut encore un roi féroce et inhumain ; il fut bientôt après massacré par ses propres gardes.

Le second fils de Kérim, Aboul-Fath-Khan, fut proclamé à sa place, et unanimement accueilli à Schiraz. Ce prince était un homme faible et dissolu. Son oncle, Sadid-Khan, le priva du

* L. Dubeux, *la Perse*, pag. 366.



trône et de la vie. Un neveu, Ali-Mourad-Khan, déposséda presque aussitôt cet oncle usurpateur et l'assassina en l'année 1781; le nouvel usurpateur mourut de maladie en 1785. Djafar régna après lui et fut empoisonné en 1788. Plusieurs autorités, également usurpées, se partagèrent la Perse; Loutf-Ali, fils de Djafar, succéda à son père. Son ministre, qui l'avait élevé sur le trône par sa sagesse, lui fit ensuite la guerre et se déclara maître de la ville de Schiraz, capitale de l'empire persan; Loutf-Ali en fit et en renouvela le siége pendant deux années; son ministre, Hadji-Ibrahim, lui résista par son habileté; un insurgé de la tribu des Cadjars, Aga-Mohammed, qui tenait le Ghilan, le Mazanderan et plusieurs grandes villes, secondait le ministre enfermé dans Schiraz. Les efforts du roi contre les deux rebelles réunis, furent sans succès; après une sanglante bataille, le roi s'échappa, lui quatrième, à la faveur de la nuit. Sa fuite doubla la rage des vainqueurs; Aga-Mohammed fit donner la mort ou crever les yeux à tous les hommes du roi. Vingt mille femmes ou enfants furent donnés comme butin aux soldats victorieux. Loutf-Ali-Khan fut pris; on lui arracha les yeux et il fut envoyé à Téhéran pour y recevoir la mort. Le nombre des victimes fut considérable parmi les personnes soupçonnées de tenir le parti du prince zend, dont Loutf-Ali fut le dernier.

LES CADJARS OU KURDES.

Aga-Mohammed-Khan triomphant amena sur le trône de Perse la dynastie des Cadjars ou Kurdes; il en fut le chef.

Il était fils de Mohammed-Hoseïn; il fut fait eunuque à l'âge de six ans par l'ordre de Adil-Schah, successeur de Nadir. Détourné des orages du harem, il se livra aux inspirations d'une ambition sans frein : on lui attribue, dès sa jeunesse, le projet de conquérir la couronne de Perse. Il vécut sous plusieurs règnes et se conduisit avec une rare prudence; captif, il se livrait à l'étude; libre, il observait les hommes; animé d'une haine profonde contre les Zends, qui le qualifiaient de meurtrier de son père et de voleur

de son patrimoine, il dissimula longtemps avec Kérim-Khan, et ne pouvant lui faire d'autre mal, il coupait clandestinement ses plus beaux tapis avec un canif. Il en eut ensuite quelque regret, lorsque ces riches tapis lui appartinrent; il se reprochait alors de n'avoir point prévu l'avenir. Kérim le traitait d'ailleurs avec la plus grande bonté. Ce fut à la mort de ce khan que Aga-Mohammed se déclara pour la première fois (en 1779), et s'empara du Mazanderan; il était âgé de trente-six ans. D'autres chefs s'étaient engagés dans son entreprise (1780); la ligue turque se formait ainsi; les Afschars s'unirent avec les Cadjars, mais ils restèrent mutuellement indépendants. Aga-Mohammed fut bientôt le chef des deux tribus par l'assassinat du trop confiant Kérim-Khan.

Ce crime lui rendit plus facile l'accès au trône; la plus grande anarchie qui régnait en Perse, où tous les gouverneurs de province affectaient l'indépendance, favorisa aussi les vœux d'Aga-Mohammed. Par ses efforts il avait cependant, et dès l'année 1794, rangé sous son autorité plusieurs provinces morcelées de la Perse, ravagée par quarante années de guerres et de crimes et dans lesquelles trois dynasties de rois avaient été englouties.

Aga-Mohammed avait cinq frères lorsqu'il parvint au trône; trois d'entre eux, redoutant le caractère jaloux et dissimulé du nouveau roi, quittèrent la Perse; le quatrième, qui ne fut pas aussi prudent, eut les yeux arrachés; le cinquième, Djafar-Kouli-Khan, avait secondé Aga dans la conquête de la couronne. Néanmoins Aga la transmit à son neveu Baba-Khan, et pour prévenir la compétition de son frère, il l'attira astucieusement à la cour, le fit assassiner et se fit apporter son cadavre.

Les Turcs habitants des plaines situées autour d'Asterabad avaient commis des excès dans cette ville : Aga-Mohammed exerça contre ces tribus les plus horribles vengeances. Il enleva un grand nombre de femmes et d'enfants qui furent réduits en esclavage ou gardés comme otages : pour échapper à cette déplorable condition, plusieurs femmes se donnèrent la mort.

Héraclius, gouverneur persan de la Géorgie, se donna à la Russie; Aga-Mohammed arriva rapidement devant Tiflis avec



quarante mille hommes (1795); la ville fut prise, saccagée; les églises chrétiennes furent rasées, les prêtres égorgés; seize mille jeunes captifs furent emmenés à la suite de l'armée!

Après ces succès, s'il est permis de donner ce nom à tant de brigandages, Aga-Mohammed permit à ses courtisans de le couronner; il ceignit le diadème, prit le cimeterre royal consacré par le premier des Sofis, relevant ainsi comme prépondérante la religion des schiites, qui est restée celle de la Perse.

Aga marcha ensuite sur le Khorassan, et alla à Mesched sous le prétexte d'une dévotion; là demeurait l'infortuné Scharskh, descendant de Nadir-Schah, et aveuglé lorsqu'il perdit son trône. Ce prince apporta ses hommages au roi, qui lui demanda toutes ses pierreries. Sur sa dénégation, il le mit à la question, et le malheureux vieillard, près d'expirer à force de tortures, remit le magnifique rubis qui avait orné la couronne d'Aureng-Zeb. Il mourut bientôt après.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Intervention de la Russie, de la France et de l'Angleterre dans les affaires de la Perse. Règne et mort de Feth-Ali-Schah. Mohammed-Schah, roi régnant.

Aga-Mohammed formait des projets contre la Boukarie, lorsqu'il apprit que les Russes avaient passé l'Araxe et occupé une portion de l'Aderbïdjan. L'impératrice Catherine mourut en ce même temps (1796), et les dispositions du gouvernement russe à l'égard de la Perse furent changées ou plutôt ajournées. Aga envahit la Géorgie au printemps suivant; il y trouva une mort ignoble. Pour quelques fautes légères, il avait condamné à mort deux de ses domestiques; ils le poignardèrent sous sa tente pendant son sommeil. Aga-Mohammed fut un des plus habiles et des plus féroces monarques de la Perse, joignant ainsi la dissimulation à la cruauté. Son corps était de chétive apparence, mais son regard irrité était terrible. Il vécut soixante-trois années. Sa vie entière ne fut que l'histoire d'un monstre à forme humaine, que la crainte de Dieu ou la considération des hommes ne détournèrent jamais d'un crime; et tout cela se passait dans la Perse, unie déjà à l'Europe par de journalières relations, et au XVIIIe siècle! Le droit public des nations ne pourrait-il pas contenir quelques dispositions contre de pareils monstres, et le code général des lois de l'humanité n'est-il pas, comme la justice elle-même, antérieur et supérieur

à tous les autres codes? Le meurtre est-il donc de droit naturel pour l'autorité qui ne redoutera ni des juges, ni l'opinion, ni l'histoire?

Le corps du roi mort fut livré aux insultes de ses ennemis; l'ambition rivale des chefs amena l'anarchie; mais un parti se forma en faveur de Baba-Khan, désigné par Aga-Mohammed. Le prince se rendit à Téhéran, y trouva des adhérents dévoués parmi les principaux officiers, écarta facilement les compétiteurs, et fut proclamé roi sous le nom de Feth-Ali-Schah, reprenant ce dernier titre qu'aucun souverain n'avait osé se donner depuis Nadir.

Les inclinations du nouveau roi le portaient à l'ordre, à la justice et à la paix. Les premières années de son règne furent paisibles; mais la Perse démembrée avait un mauvais voisin, le colosse Russe; il s'établit sur les bords de la mer Caspienne, et la Perse chercha en Europe une diversion contre cette invasion européenne. Les hostilités commencèrent entre les deux États limitrophes, et les Persans furent battus en 1803. La France parut alors sur la scène comme alliée de la Perse; Napoléon résolut de la protéger. Ses vues sur l'Inde anglaise étaient arrêtées depuis longtemps; la Perse devait lui en ouvrir le chemin. Romieu y fut envoyé par la France, et y mourut en 1805; Amédée Jaubert lui succéda, et parvint, après mille dangers, au camp du schah, à Sultanieh, en l'année 1806. Enfin le général Gardane déploya à la cour de Téhéran le titre d'ambassadeur français; promit des secours contre la Russie, et plusieurs officiers français de sa suite instruisirent les troupes persanes à la manœuvre et à la discipline. La paix de Tilsit, entre la France et la Russie, fut signée en 1807. La France ne put dès lors promettre qu'une intervention amicale pour faire restituer à la Perse les provinces dont la Russie s'était mise en possession. Feth-Ali-Schah dut attendre patiemment les effets de tant de promesses.

L'Angleterre ne demeura point paisible témoin de ces arrangements. Afin d'affaiblir l'influence franco-russe sur l'esprit du schah, elle envoya auprès de lui sir John Malcolm, déjà représentant de la compagnie des Indes auprès du roi. De retour de



son voyage, cet agent de la compagnie lui donna le conseil de s'emparer de l'île de Kischmisch, dans le golfe Persique, afin de dominer dans les provinces riveraines du golfe. Mais le cabinet de Londres dépêcha un ambassadeur en titre à Téhéran, sir Harford-Jones Bridges, qui réussit facilement à entraver les négociations du général Gardane. Feth-Ali-Schah ménagea la France, et pour affaiblir l'effet du départ du général, qui se retira, il le fit accompagner par Asker-Khan, revêtu du titre d'ambassadeur de Perse à la cour impériale de France. Il y avait dans cette détermination du schah plus de politesse ou de dissimulation que d'espérance ou de cordialité; le roi de Perse fut persuadé qu'il ne devait attendre que de l'Angleterre une utile intervention à l'égard de la Russie. Sir Gor Ouseley remplaça sir Bridges, en 1811, apporta au roi de Perse la promesse de subsides considérables, de l'envoi de vingt-cinq pièces de cânon; et l'instruction des troupes persanes dans la tactique européenne, commencée par la France, fut continuée par l'Angleterre.

Par ces déterminations successives, l'Angleterre défendait ses vastes possessions dans l'Inde; la Perse seule les séparant de la Russie, l'influence russe à la cour de Perse pouvait en effet devenir un poste avancé contre l'empire britannique de l'Inde. La Perse tire de cette circonstance, et de sa position géographique, toute son importance actuelle. Elle dépérit journellement par les deux influences qui se combattent encore moralement sur son propre terrain. Le jour viendra où elles se le disputeront les armes à la main : la compagnie anglaise des Indes orientales ne fait plus d'autre commerce que celui des royaumes; le cabinet russe s'est habitué à les prendre par les traités ou par les cosaques. La Perse lui échappa en 1813; ce fut l'Angleterre qui négocia ce traité entre la Perse et la Russie; elle sauvait un ami d'un grand péril. Le concours de l'Angleterre dans son intervention en apparence bénévole, était égoïste de fait; mais il fut très-utile à la Perse; toutefois la paix ne fut pas de longue durée : l'exécution même du traité russe ralluma la guerre.

On ne s'entendit pas sur les nouvelles démarcations fixées



comme limites des deux États; les Russes tranchèrent les difficultés en occupant tout le territoire en litige. Il touche à la Géorgie pour les Persans, et au territoire d'Érivan pour les Russes. Abbas-Mirza, fils de Feth-Ali-Schah, gouvernait l'Aderbïdjan; il fut informé qu'à l'occasion de la mort de l'empereur Alexandre, le prince russe Menzikoff était envoyé à la cour de Perse pour faire part de ce grand événement, et aussi pour arranger le différend relatif à la limitation des frontières. Ressentant l'insulte faite à la couronne de Perse par la Russie en s'emparant de vive force du territoire contesté, le prince Mirza donna à son père le conseil de ne recevoir le prince russe qu'après l'évacuation de ce territoire; mais ce conseil ne fut pas suivi. Le prince russe fut reçu avec de grands honneurs à la frontière persane; Abbas-Mirza lui-même le traita magnifiquement à Tauris, suivant les intentions du roi son père. Lorsqu'arrivé à la cour de Perse les ministres lui demandèrent de communiquer ses instructions, l'envoyé moscovite répondit qu'il n'en avait reçu aucune de son souverain. Néanmoins il repoussait toute concession provisoire qui pouvait ouvrir la voie d'un arrangement définitif : il n'était, ce semble, autorisé qu'à recevoir la soumission de la Perse.

Un phénomène social apparut alors dans cette portion de l'Asie courbée depuis tant de siècles sous le joug du despotisme. Une opinion publique se forma et se manifesta avec assez d'ardeur pour que le despote fût obligé d'en tenir quelque compte. Le clergé persan et le peuple s'émurent hautement de l'humiliation que l'impassible parole de l'envoyé russe déversait sur leur roi; ils demandèrent de la venger par la guerre. Le concours des mollahs en faisait une guerre de religion. Feth-Ali-Shah se rendit, quoiqu'à regret, au vœu public; il dissimula avec l'envoyé russe, et celui-ci quitta le camp de Sultanieh le 26 juillet 1826. Lorsqu'il traversa de nouveau Tiflis, les Persans se donnèrent le tort de manquer à tous les égards qui étaient dus à l'envoyé d'une puissance encore amie. Ses courriers furent arrêtés, ses dépêches enlevées, ses gens insultés ou massacrés. Un tel début de la vieille Perse en diplomatie, montrait qu'elle était encore

dans l'enfance de l'art qui règle les rapports entre les sociétés civilisées, et proclame que leur première loi est de respecter la vie des hommes.

A Érivan, le prince russe fut mis en prison; l'envoyé britannique le prit sous sa protection, et sur ses pressantes remontrances un firman royal, apporté par un major anglais, ordonna de remettre l'envoyé russe en liberté. Ces circonstances avaient jeté le prince Menzikoff dans des dispositions fâcheuses à l'égard de la Perse. Lorsqu'il rendit compte de sa mission au tzar, la guerre était déjà déclarée entre la Perse et la Russie.

Abbas-Mirza commandait en chef l'armée persane; elle était composée de douze mille hommes de troupes régulières, de quelques compagnies d'artillerie à pied, de plusieurs centaines de déserteurs russes et d'un ramassis de trente à quarante mille hommes de toute origine, pillards plutôt que soldats, plus redoutables aux villages persans qu'aux soldats russes.

L'armée russe était cantonnée sur le versant méridional du Caucase; elle se composait de trente-deux mille hommes d'infanterie, douze cents cavaliers, six mille cosaques et deux batteries d'artillerie.

Le serdar d'Érivan commença les hostilités; il s'empara de Karakelissa. L'entrée de cette ville avait été minée par le chef russe; le feu y fut mis trop tôt, la mine éclata sans occasionner de dommages : un peu plus tard, le corps persan y aurait péri.

Abbas-Mirza passa l'Araxe à la tête de ses troupes, enleva un détachement de cosaques, surprit un régiment qui perdit quatre cents hommes tués, un lieutenant-colonel, huit officiers et quatre canons furent pris. Il envoya Mohammed-Mirza son fils sur la route de Tiflis avec dix mille hommes, et ce jeune prince combattit avec succès le premier corps russe qu'il rencontra. Enfin les deux armées se trouvèrent en présence le 2 septembre 1826; la bataille s'engagea aux environs de Schamkhar, près de Tiflis, et les Persans furent complétement battus. Les Russes poursuivirent leurs succès, entrèrent dans Gandja, ville nommée aussi Élizabethpol, d'où les Persans se retirèrent après avoir massacré

les Arméniens qui s'y trouvaient, et vendu aux Kurdes, leurs tributaires, les Allemands, hommes et femmes, qui composaient une colonie fixée dans le voisinage de la ville. Ainsi, en l'année 1826, les Persans, quoiqu'en rapport avec l'Europe, vendaient comme esclaves, aux Kurdes leurs voisins, les chrétiens allemands, et massacraient les chrétiens arméniens! A la nouvelle de ces brigandages, Feth-Ali-Schah s'informa secrètement si les femmes allemandes vendues étaient belles; il apprit qu'elles étaient laides. « Eh bien! répondit-il, que les Kurdes les gardent! » Ce roi-là n'était peut-être pas plus avancé en humanité qu'en diplomatie.

Abbas-Mirza voulant réparer le désastre essuyé par son fils Mohammed-Mirza, marcha vers Tiflis. Il réunit quarante mille hommes, moitié de troupes régulières, soutenues par vingt canons de campagne. Le 25 septembre, il rencontra l'armée russe commandée par le comte, depuis prince Paskévitch, bien postée à cinq milles d'Élizabethpol. Abbas-Mirza l'attaqua résolument; mais la grosse artillerie des Russes enfonçait ses rangs; une charge ne put pas rétablir ses affaires; l'armée se débanda, et la réserve s'enfuit sans combattre. Abbas, délaissé par ses troupes, chercha aussi son salut dans la fuite; son trésor fut pillé par ses soldats, qui se dispersèrent. Le général Paskevitch poursuivit ses succès, mit le siége devant la ville d'Abbas-Abad. Feth-Ali-Schah et Abbas-Mirza accoururent pour la défendre; mais les Russes s'avancèrent à leur rencontre, les défirent, enlevèrent des drapeaux; la place capitula. Tauris fut prise dans le même mois (octobre 1827). Là, le clergé mahométan et les habitants notables célébrèrent l'entrée des Russes, pendant que le peuple pillait le trésor du prince Abbas-Mirza, gouverneur de cette ville.

Après un pareil échec, la Perse devait demander la paix : Abbas-Mirza, au commencement du mois de novembre, eut une conférence avec le général Paskevitch.

Des témoins oculaires disent qu'il était impossible de décrire la noblesse, la grâce et l'affabilité du prince persan. Ses traits étaient parfaitement réguliers; ses yeux grands, vifs et péné-

trants; ses dents très-belles; son teint était brun et pâle; sa barbe longue et très-noire. Dans son costume tout était simple, excepté son poignard, orné des plus belles pierreries; son cheval, un des plus beaux du monde, était enharnaché avec la même magnificence. La vue d'Abbas-Mirza laissait une impression indélébile dans l'esprit de toutes les personnes qui l'approchaient. Ceux qui l'entouraient étaient d'une intelligence fort inférieure à la sienne : c'est là le désavantage des princes qui n'enseignent rien à leurs sujets, que l'obéissance passive sous peine de mort.

Abbas-Mirza conclut la paix; Feth-Ali-Schah refusa d'abord de ratifier le traité; une nouvelle démonstration militaire des Russes changea promptement la résolution du schah. Le traité fut signé à Tourcmantschaï, le 22 février 1828, par le général Paskevitch et le conseiller Oberskorf pour la Russie, par Abbas-Mirza pour les Persans.

Le schah avait en vain prolongé la négociation par les ruses et les propositions les plus insidieuses; le peuple même se fatiguait de cette incertitude, et les khans de l'Aderbïdjan étaient favorables aux Russes. Le général Paskevitch avait donné trois jours pour tout délai, quand Abbas-Mirza se décida à souscrire le traité.

Selon l'usage, il y était déclaré qu'il y aurait à l'avenir paix et amitié perpétuelle entre la Russie et la Perse; mais la Perse cédait à la Russie les provinces d'Érivan et de Nakhitschévan, cession accompagnée d'une indemnité de 80 millions de roubles, et de la libre navigation dans la mer Caspienne, même avec des bâtiments armés. Quant au prince royal Abbas-Mirza, les Russes le reconnurent comme héritier présomptif de la couronne de Perse, et l'assurèrent à sa descendance *.

Peu de temps après, la Russie envoya complimenter le schah sur la conclusion de la paix : M. Griboyedoff fut chargé de cette mission *diplomatique*, c'est-à-dire qui s'étendait à tout ce qui, dans la Perse, touchait pour le présent et pour l'avenir aux inté-

* L. Dubeux, *la Perse*, pag. 359 et 388.



oute sorte de l'empire russe. Les intérêts religieux, ser-mme toute autre chose aux spéculations diplomatiques, taient pas exclus. L'envoyé russe demanda donc de faire er dans les provinces russes tous les chrétiens arméniens qui trouvaient dans la Perse. Cette prétention excita d'abord quel-ues troubles à Kasbin ; à Téhéran, M. Griboyedoff renouvela sa demande en y comprenant les Géorgiens ; et sous prétexte de religion, des individus de l'une ou l'autre origine, qui s'étaient faits musulmans, et qui avaient commis des vols ou des meurtres, se réfugiaient dans la maison de l'agent russe, et y trouvaient protection. Cet agent alla encore plus loin en faisant amener chez lui des hommes ou des femmes qui n'invoquaient point son autorité. Deux femmes arméniennes, arrêtées ainsi de force, parvinrent à s'échapper, et ameutèrent le peuple musulman de Téhéran; les mollahs l'excitèrent de toute leur influence ; la maison du résident russe fut attaquée. Six Persans furent tués par les cosaques qui la défendaient; l'émeute réunit bientôt trente mille personnes échauffées d'un zèle religieux contre les infidèles qui massacraient les vrais croyants; Feth-Ali-Schah envoya aussitôt deux mille hommes de troupes, commandés par un de ses fils, pour protéger l'envoyé russe ; un des secrétaires d'ambassade et deux cosaques furent sauvés; tout le reste du personnel de l'ambassade fut tué; M. Griboyedoff mourut d'un coup de pierre qu'il reçut à la tempe. Le schah lui-même fut obligé de s'enfermer dans la partie fortifiée de son palais, tant la fureur populaire s'irrita du secours que le roi avait prêté aux étrangers! L'imprudence de l'envoyé russe avait engendré tous ces malheurs.

La situation de la Perse fut dès lors très-difficile ; trois opinions puissantes luttaient ensemble dans les conseils du gouvernement ; le schah inclinait à la guerre, Abbas-Mirza, au contraire, à calmer les mécontentements de la Russie par des prévenances et des marques plus efficaces d'affection; et ses frères, privés de toute chance de parvenir à la couronne par le traité russe qui reconnaissait comme seuls héritiers légitimes

Abbas-Mirza et sa descendance, espéraient qu'une nouvelle guerre avec la Russie compromettrait la faveur dont leur frère aîné jouissait auprès de cette grande puissance. D'un autre côté, la Turquie ne demeurait pas étrangère à tout ce qui se passait; elle désirait la guerre des Persans contre les Russes qui s'occuperaient moins d'elle; la Perse espérait aussi secrètement dans l'alliance et le concours de la Turquie. Les négociations, les influences secrètes, les intrigues diversement intéressées se croisaient en tous sens sur le même terrain. La Russie entretenait habilement toutes les inimitiés; on préparait la guerre en se donnant des gages de paix: Abbas-Mirza se déclara à la fin. Par ses ordres, son fils, gouverneur de Khoï, fournit des vivres à l'armée russe; les excursions en Arménie furent sévèrement réprimées et les chefs qui les avaient conduites rappelés à Tauris; les Kurdes, tributaires de la Perse, reçurent l'autorisation de prendre du service dans les troupes russes.

Mais la mort inopinée d'Abbas-Mirza vint compliquer encore la situation politique de la Perse; son père lui survécut peu de temps, et mourut à Ispahan vers la fin de l'année 1834.

Si son règne eut quelque éclat, ce fut moins par le mérite personnel de ce souverain que par l'importance des événements: Feth-Ali-Schah ne peut figurer dans les annales du monde que dans un rang assez obscur : l'histoire de la Perse en butte aux entreprises de deux grandes puissances de l'Europe, est une grande page de l'histoire des temps modernes; mais les faits y tiendront plus de place que les hommes.

D'ailleurs ce grand drame n'est pas fini* : on parlera encore de la Perse dans l'histoire de France, d'Angleterre et de Russie : Dieu fasse qu'on en parle longtemps!

Mohammed-Schah, fils d'Abbas-Mirza, succéda à son grand-père : les actes de son règne lui marqueront sa place dans l'histoire de notre temps!

* Cette rédaction de l'histoire de Perse remonte à l'année 1852.
(*Note de l'éditeur.*)

TABLE

ASIE. — HISTOIRE DE L'IRAN

OU

PERSE ANCIENNE ET MODERNE

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Typographie de VIALAT.

